MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE

MACÉDOINE

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56.

MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE

MACÉDOINE

PAR

LÉON HEUZEY

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS
CONSERVATEUR-ADJOINT DES ANTIQUES AU MUSÉE DU LOUVRE

ET

H. DAUMET

ANCIEN PENSIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE PLANCHES

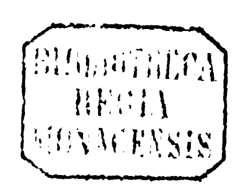
PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1876



AVANT-PROPOS

La publication de notre *Mission de Macédoine* s'achève à une époque déjà bien éloignée de celle où s'est accompli notre voyage; il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots dans quelles conditions ces recherches ont été entreprises. Lorsque l'empereur Napoléon III, en l'année 1861, me chargea d'exécuter, dans les régions au nord de la Grèce, diverses études de topographie historique, j'exprimai le désir que la mission qui m'était confiée fût étendue, avec un but scientifique plus général, à toute la Macédoine, ainsi qu'aux parties adjacentes de la Thrace, de l'Illyrie, de l'Épire et de la Thessalie. Cette autorisation me fut largement et libéralement accordée, et me permit de développer les découvertes archéologiques que j'avais faites, à une époque antérieure, dans les mêmes contrées. Ce fut l'origine du présent ouvrage, distinct des mémoires spéciaux que j'ai rédigés tout d'abord après mon retour, et qui sont encore inédits. La collaboration d'un architecte habile m'était indispensable pour le dessin des monuments et pour la conduite des fouilles; mon ami Daumet, qui venait d'achever sa pension à Rome, accepta de partager avec moi l'honneur et les difficultés du travail. Un garde du génie, M. Laloy, nous fut adjoint pour exécuter, sous ma direction, toute la topographie de l'une et l'autre série de nos recherches.

Deux personnes, pendant tout le cours de la mission, nous ont puissamment soutenus de leur bienveillant appui : qu'il me soit permis d'exprimer d'abord notre vive reconnaissance à mon savant maître, M. Léon Renier, toujours si empressé à mettre son influence au service de ceux qui travaillent; nous devons, au même titre, honorer ici d'un souvenir respectueux une femme d'intelligence et de cœur, Mme Sébastien Cornu, dont la perte récente a laissé de profonds regrets parmi les amis de la science.

L'année 1862, qui fut celle de notre retour, a marqué dans l'histoire des études archéologiques. Au même moment, mes amis Perrot et Guillaume, chargés d'une mission en Asie Mineure, revenaient en France, M. Renan terminait son exploration de la Phénicie, et M. Ravaisson rassemblait les remarquables séries de ses moulages, exécutés sur les parties antiques des plus belles statues grecques. L'exposition des monuments rapportés des contrées lointaines coïncidait avec celle d'une collection célèbre, dont l'acquisition a doublé le trésor d'antiquités du Louvre. Les savants étrangers, reçus à Paris avec empressement et avec honneur, étaient admis volontiers, sans aucune exception de nationalité, à partager les fruits de ces recherches. C'est ainsi que plusieurs de nos découvertes ont de bonne heure trouvé place, avec notre plein assentiment, dans les grands recueils scientifiques



publiés hors de France. Cependant, il importe de ne pas confondre les communications volontaires, dont l'avantage est réciproque, avec les contributions forcées, levées par de prétendus savants, de qui l'on pourrait dire, comme des soldats étoliens : *In alieno bello suam prædam faciunt.*

Ces pacifiques rapports devaient faire croire à l'avénement d'une période de tranquillité et de mutuelle confiance, pendant laquelle les peuples de l'Europe seraient uniquement occupés des progrès de la science et des arts. Des événements terribles sont bientôt venus démontrer tout ce que la situation, si calme en apparence, cachait déjà de piéges et de dangers. Tel chapitre que l'on va lire, où nous nous efforçons de reconstruire la froide histoire du passé, a été rédigé au bruit de la guerre, battant les murs et les monuments de la capitale investie, pendant que nous veillions avec anxiété sur les richesses de nos musées. Si grands que soient les malheurs que nous avons traversés et les changements qu'ils ont produits, changements où le mieux est sorti parfois de l'excès du mal, ce n'est pas dans le récit d'une exploration archéologique que l'on doit s'attendre à en retrouver la trace. J'ai tenu au contraire à ce que rien ne fût changé à la forme dans laquelle notre ouvrage devait être publié tout d'abord. Il n'en est que plus nécessaire qu'il se trouve au moins une page, dans un pareil livre, où l'auteur puisse exprimer combien il a profondément ressenti les douleurs de la patrie. Une conviction m'a soutenu dans mon œuvre, c'est la ferme croyance que la connaissance de l'antiquité est l'un des fondements les plus solides de l'éducation moderne : aucune étude ne contribue peut-être davantage à fortifier les esprits et ne leur enseigne mieux l'indépendance et la virilité de la pensée, sans lesquelles les classes éclairées d'une nation ne sauraient travailler utilement à son avenir.

Léon HEUZEY.

Paris, 29 juillet 1876.



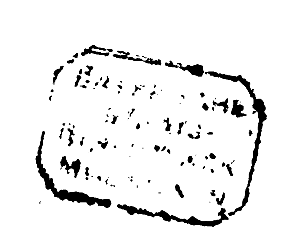
RAPPORT

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

NAPOLÉON III

SIRE,

Plusieurs expéditions archéologiques, entreprises à différentes époques sous les auspices de la France, ont mis entre les mains des savants les antiquités de la Grèce méridionale. Les vastes régions qui s'étendent, au nord, sur les deux versants du Pinde, étaient restées jusqu'ici plus négligées, sans mériter cet oubli. Malgré les courses de quelques voyageurs et le persévérant travail de l'École française d'Athènes, la Thessalie, l'Épire et la Macédoine, avec les



parties adjacentes de l'Illyrie et de la Thrace, n'avaient encore été l'objet d'aucune exploration régulièrement organisée. Votre Majesté a conçu la pensée généreuse d'envoyer dans ces contrées une mission pourvue de tous les moyens d'action désirables. Vous avez voulu, Sire, que les études particulières auxquelles Votre Majesté porte un si haut intérêt fussent une raison pour faire mieux connaître au monde savant ce florissant domaine des premières tribus grecques, qui, plus tard, ne cessa d'être le siége d'un puissant État que pour devenir l'un des greniers de Rome et son principal champ de bataille.

Appelé à l'honneur, inespéré pour moi, de diriger ces recherches, rien ne m'a été refusé de ce qui pouvait en favoriser le succès. Aucun concours ne devait m'être plus précieux que celui de M. Daumet, architecte, ancien pensionnaire de l'École de Rome, dont l'amitié et les lumières m'ont activement secondé dans tous les travaux de cette longue campagne. Le soin de relever, sur mes indications, la topographie de tous les points historiques était confié en même temps à un garde du génie, M. Laloy, qui s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup d'habileté et au prix de grandes fatigues. Enfin nous devons une reconnaissance particulière à M. l'amiral, commandant la station du Levant, pour les services qui nous ont été rendus par la corvette à hélice *la Biche,* placée sous le commandement de M. Saillard, lieutenant de vaisseau. La présence de ce bâtiment, le zèle et l'entrain des matelots, transformés en travailleurs, nous ont rendu faciles des opérations qui eussent été jugées impraticables dans les conditions ordinaires; le concours qui nous a été prêté par les officiers est devenu pour nous une collaboration des plus utiles, toutes les fois qu'il s'est agi d'explorer des régions voisines de la côte.

Disposant de pareilles ressources, je devais veiller avant tout à n'en pas détruire l'efficacité, pour vouloir porter nos recherches sur un trop grand nombre de points. Entreprendre une exploration générale de tout le pays, c'eût été renouveler le travail des premiers voyageurs, qui cheminaient à grandes journées, courant à toutes les ruines, et cherchant à beaucoup voir, sans trouver le temps de rien étudier. Cette méthode, dont l'Anglais Leake a su tirer un parti remarquable pour restituer dans son ensemble l'ancienne géographie de ces contrées, ne pouvait plus que disperser, sans profit, notre attention et nos efforts. J'ai préféré choisir d'avance, pour les explorer à loisir, un petit nombre de points importants, et m'arrêter là seulement où le renom d'une ville de premier ordre, le souvenir d'un grand fait historique, l'existence de ruines intéressantes, nous promettaient des résultats de quelque valeur. En rassemblant ainsi, autour de quelques noms illustres,

un ensemble de documents, nous avons espéré, Sire, pouvoir rapporter une série d'études plus complètes et plus dignes d'être présentées à Votre Majesté.

I.

La grande ville de *Philippi* nous a d'abord retenus près d'un mois sur l'extrême frontière de la Macédoine. Ses ruines répondent encore aujourd'hui par leur importance à la longue et brillante fortune de ce bourg de la Thrace, devenu tour à tour une forteresse macédonienne, une colonie de Rome et l'une des métropoles du christianisme naissant. Situées sur un promontoire de rochers, au milieu de la vaste plaine de Drama, elles occupent une de ces positions dominantes qui font d'une place forte la clef de tout un pays. Dans la haute ville, qui représente l'antique cité macédonienne, une enceinte en blocage recouvre encore partout de beaux restes de la muraille hellénique. Toute la plaine, au pied des montagnes, n'est qu'un champ de ruines, où l'on retrouve çà et là les marques de l'art fastueux des Romains; parmi ces débris, quatre monuments ont attiré particulièrement notre attention.

Bien que le théâtre ne dessine plus, sur la pente ardue de l'acropole, que sa forme circulaire, nous en avons exploré avec soin tous les abords; sur l'emplacement même de la scène, j'ai fait dégager un joli fragment de sculpture romaine : c'était probablement une Muse, dont la figure assise décorait cette partie de l'édifice. Les rochers voisins ont surtout conservé de nombreuses traces de l'antiquité : les habitants s'étaient servis de leurs parois de marbre pour y graver des inscriptions pieuses et y répéter, par séries, les images de leurs dieux. Il y a là, sur le roc, comme un Panthéon des divinités vénérées par la colonie. M. Daumet s'est appliqué à reproduire ces différents types, parmi lesquels je signalerai une Diane, avec les attributs de déesse lunaire. C'est au pied des mêmes rochers que j'ai retrouvé les vestiges d'un temple de Sylvain et les longues inscriptions latines en l'honneur de ce dieu, copiées jusqu'ici très-incomplétement, par des voyageurs qui n'avaient fait que passer en suivant la route de Drama.

De l'autre côté de cette route, s'élève, avec ses portes cintrées et ses piliers de marbre, la grande ruine désignée par les Turcs sous le nom de *Dérékler (les Colonnes)*. Ces constructions massives soutenaient autrefois une voûte d'un rayon considérable, et formaient les quatre angles d'une haute salle, probablement d'une salle de thermes, dont l'ornementation, malgré la richesse et l'exécution assez soignée des détails, s'écarte déjà sensiblement

du style antique. Il semble que, dans ces provinces de la Thrace, l'architecture romaine ait dévié, plus tôt qu'ailleurs, vers les formes nouvelles qui devaient constituer l'art byzantin. Les thermes de Philippes méritaient d'être étudiés à ce titre, comme type de transition entre deux époques de l'art.

A une distance assez grande des murailles, sur le lieu même où nous avons reconnu le champ de bataille de Philippes, on rencontre un monument d'un tout autre aspect. Ce sont les restes d'une belle voûte en marbre blanc, construite sur la voie Egnatienne, non loin d'un cours d'eau, qui n'est autre que le Gangès d'Appien et que la rivière mentionnée dans les Épîtres de saint Paul. Nous nous sommes convaincus que cet arc, isolé dès l'origine, ne pouvait être, ainsi qu'on l'a supposé, une porte de la ville, mais qu'il appartenait à la classe des constructions triomphales. Il était remarquable par la simplicité de son architecture et ne se composait que d'une seule voûte, qui reposait sur deux massifs en grand appareil, ornés de fines moulures et d'élégants pilastres à feuilles d'acanthe. Quelques travaux entrepris par nous au pied de cet édifice, intéressant par sa position comme par son style, ont mis à découvert les débris écroulés de l'entablement, mais sans faire retrouver aucune trace de l'inscription qui se lisait sur les bandes de l'architrave, et qui paraît avoir disparu, depuis longtemps, sous le marteau des tailleurs de pierre.

Le quatrième monument, désigné à tort sous le nom de trophée de Vibius, est un tombeau monolithe d'un beau caractère. Il faisait partie d'une double ligne de grands mausolées, qui s'élevaient aussi le long de la voie Egnatienne, mais de l'autre côté de la ville. Une étude attentive de l'inscription, répétée en lettres énormes sur deux faces du socle de marbre, m'a permis d'ajouter plusieurs détails à la lecture incomplète de Cousinery.

Ce début de notre campagne a rapporté un riche butin épigraphique. J'ai découvert, en parcourant la plaine dans une étendue de quinze lieues, une centaine d'inscriptions, presque toutes latines. Les unes sont intéressantes pour l'histoire de la colonie, les autres pour la connaissance générale de l'antiquité, par exemple l'inscription d'un certain Opimius Félix, véritable page de testament transcrite sur la pierre. Au nord, je me suis avancé jusqu'au district inexploré de Zikhna, dans le pays habité par les Bulgares, où j'ai commencé à trouver les limites de la colonie romaine. Le latin, dans toute cette région, reste employé sur les inscriptions de préférence au grec; mais il y est mêlé partout avec les noms barbares de la Thrace. Les personnages de marque portent simultanément deux noms, l'un thrace, l'autre romain, qui n'est peut-être que la traduction du premier. Le soin des tombeaux et le poétique usage d'y cultiver des roses sont remis aux confréries

de Bacchus, la grande divinité des Thraces, qui avait, sur les montagnes voisines, le plus révéré de ses sanctuaires. Ces détails, précieux pour l'éclaircissement de l'une des questions les plus obscures de l'ethnographie ancienne, se lisent sur le sarcophage colossal de Bithus, fils de Tauziès, et sur plusieurs stèles que j'ai rencontrées dans la même région.

Notre présence et nos recherches dans les environs de Philippes n'ont pas manqué d'exciter quelque émotion parmi les Turcs Koniarides, qui ont remplacé dans la plaine les anciens colons de Rome. Mais nous pouvions nous reposer sur la vigilance de Husni-Pacha, gouverneur de Salonique, dont l'administration énergique n'a pas cessé de nous assurer, pendant la plus grande partie de notre mission, toute garantie pour nos personnes et toute liberté pour nos travaux. Je dois même à son obligeante intervention de rapporter de Philippes deux de nos meilleures trouvailles : la statue du théâtre et l'inscription d'Opimius, auxquelles nous avons pu joindre plusieurs sculptures provenant d'Amphipolis et de Thessalonique.

II.

Pour remplir dans une de ses parties essentielles le plan d'exploration adopté par Votre Majesté, il est, Sire, un résultat que nous devions poursuivre de nos plus sérieux efforts. C'était la découverte de quelque débris important, appartenant à l'époque macédonienne. On ne connaissait guère, que par des exemples douteux ou par la comparaison avec les médailles, le véritable caractère de cette brillante période de transition où l'art grec, se prêtant à des nécessités inattendues, modifia ses formes et son style, sans déchoir de sa primitive pureté. Il n'était pas sans intérêt pour la science de chercher à retrouver quelque reste des grandes constructions élevées au cœur même de la Macédoine, par des rois amis du faste et de la gloire. Malheureusement, aucune civilisation n'a laissé derrière elle moins de restes de son ancienne splendeur. De tant de cités illustres, Pella, la capitale de Philippe et d'Alexandre, n'est plus qu'un champ de labour. Édesse, la ville sainte, cache jusqu'à ses vestiges sous les bâtisses d'un quartier bulgare; les débris plus considérables que montrent Thessalonique et Berrhée ne sont, comme à Philippes, que des souvenirs de la domination romaine.

C'était parmi les ruines d'une ville obscure et dont le nom même ne peut être fixé avec certitude, que se cachaient les seuls restes reconnaissables d'un monument macédonien. Il y a quelques années, explorant pour la première fois les bords du fleuve Haliacmon, j'avais signalé, près d'un village portant le nom significatif de *Palatitza,* et dans l'enceinte d'une antique acropole,

un entassement de beaux fragments ioniques et doriques. Ces débris, rassemblés en trop grand nombre pour ne pas marquer l'emplacement de quelque grand édifice, m'avaient paru offrir tous les caractères d'un travail grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre.

La mission de Votre Majesté mettait à ma disposition tous les moyens de tirer parti de ces premières observations. Les fouilles, commencées au mois de mai, pour sonder le terrain, ont été reprises au mois d'août avec un plus grand développement. La maladie est venue nous opposer de sérieux obstacles; mais, grâce à la ferme impulsion donnée aux travaux par M. Daumet, grâce au concours de M. Sallandrouze de Lamornaix, enseigne de vaisseau, chargé de commander les matelots débarqués, l'entreprise a été menée à son terme.

De nombreuses tranchées ont mis à découvert un vaste rectangle de substructions helléniques, qui s'étend sur une longueur de 70 mètres et sur 30 mètres de profondeur. Les lignes de murs qui marquent les divisions intérieures, bien que rasées en beaucoup d'endroits au niveau du sol, montrent qu'il y avait là une de ces entrées monumentales que les anciens appelaient Propylées, avec deux corps de bâtiment qui en formaient les ailes. Le passage qui s'ouvre au centre donnait accès du dehors dans une grande enceinte, attenante à l'acropole, et conduisait en même temps, par deux larges portes, aux constructions latérales. Il était décoré avec magnificence, et divisé en plusieurs vestibules successifs, par des rangs de pilastres, qui reposaient sur des seuils monolithes en marbre blanc de 8 mètres de long. C'est en étudiant de près les fondations, en mesurant les bases, les seuils restés presque partout à leur place, qu'il a été possible de reconnaître avec certitude ces dispositions importantes. L'examen attentif que M. Daumet a fait des moindres débris lui a fourni d'abondants matériaux pour une restauration au moins partielle de ce curieux reste de l'architecture macédonienne.

Aux deux ailes, et surtout à l'aile droite, qui est mieux conservée, on remarque une série de divisions, communiquant entre elles et disposées comme pour un logement. La plus curieuse est une chambre de forme circulaire, où se trouvaient en place les restes d'une sorte de tribune en marbre. Tous ces appartements sont de petite dimension, conformément aux usages de la vie antique. Ils étaient décorés simplement de stucs peints et de pavages en petites pierres. Mais la largeur des portes, la beauté des seuils de marbre, ornés de moulures ioniques, l'épaisseur et la régularité des assises en grand appareil, montrent que cette partie même de l'édifice, construite avec un mélange de simplicité et de grandeur, n'était pas une habitation ordinaire.

L'intérieur des propylées offrait surtout une disposition élégante et très-

originale : chacun des pilastres qui décoraient les vestibules tient engagées et adossées l'une à l'autre deux demi-colonnes ioniques. Plusieurs doubles bases de cet ordre, remarquables par la fermeté de leurs profils, se sont retrouvées dans les fouilles; mais la plus précieuse découverte en ce genre est celle d'un grand chapiteau double, de la même composition, orné de moulures très-simples et de quatre volutes d'angle, morceau unique et des plus intéressants pour l'histoire de l'art. Je citerai encore de nombreux fragments d'un petit ordre ionique, offrant la même combinaison de colonnes opposées, et toutes les pièces d'un grand ordre dorique. Les détails de ces ordres sont d'une perfection de travail qu'il est impossible d'attribuer à une époque moins ancienne que le règne d'Alexandre. Il n'est pas jusqu'aux tuiles, décorées de peintures et de reliefs délicats, qui ne témoignent du soin avec lequel avaient été exécutés les moindres ornements. Les nombreux fragments que j'ai pu faire embarquer avec nous, grâce aux autorisations libéralement accordées par le gouvernement turc, suffiront pour montrer jusqu'à quel point les artistes de l'époque macédonienne avaient changé les formes et les proportions adoptées au temps de Périclès, mais avec une science et un à-propos d'invention qu'on ne retrouve plus dans l'âge suivant.

Il est particulier que, parmi tant de restes, aucun débris d'inscription ne soit venu révéler ni le nom de la ville ni la destination de tout cet ensemble de constructions antiques. La grande enceinte restée inexplorée contenait certainement d'autres dispositions d'architecture; des traces de pavage antique y ont été reconnues par M. Daumet à plus de 60 mètres des fouilles. Rien cependant ne fait penser que ce fut l'emplacement d'un temple. Il est question, dans l'histoire d'Alexandre, d'un Nymphée de Miéza, résidence ornée d'ombrages, que Philippe désigna comme retraite à son fils, pendant son éducation par Aristote. Cette citation, dont je ne veux pas abuser, prouve cependant que les rois de Macédoine avaient, hors de leur capitale, des lieux d'habitation et de plaisance, qui, suivant un usage antique, n'en restaient pas moins consacrés à quelque divinité. Aucune attribution ne pourrait mieux s'accorder avec le nom moderne de Palatitza et avec la situation de ces ruines dans un des plus beaux lieux de la Macédoine, au milieu d'eaux courantes et de pentes boisées et sur une colline couronnée elle-même de grands arbres, qu'un respect religieux empêche de couper.

Deux autres découvertes sont venues compléter ces études sur l'art grec en Macédoine. Dès le mois de mai, je faisais attaquer les grands tumuli qui s'élèvent dans la plaine de *Pydna*, et particulièrement une chambre sépulcrale peinte, dont je n'avais pu voir, lors de mon premier voyage, que les voûtes et le fronton dorique, le reste étant obstrué par des éboulements.

Ce travail n'a pas eu pour seul résultat de nous faire connaître l'ensemble de la construction souterraine et tout son revêtement d'enduits colorés : deux lits funèbres, richement ornés de figures d'animaux et de feuillages élégants dans le goût des Grecs, étaient enfouis sous les terres, ainsi que les battants renversés de deux portes de marbre, décorées de têtes de lion en bronze.

Des dispositions analogues se sont retrouvées dans un autre tombeau découvert près des ruines mêmes de Palatitza. L'usage, souvent observé chez les Étrusques, de coucher les morts des nobles familles dans des chambres somptueuses, était donc commun aussi à la Macédoine. Dans le second exemple, le caveau est également couvert par une voûte, mais, au lieu d'être enfoui sous un tumulus, il présentait au dehors une belle et sévère façade ionique. Les sépultures rappellent de même la figure des lits antiques, qui n'est accusée ici que par de simples profils d'une pureté remarquable. Les portes sont encadrées de reliefs, imitant de puissantes ferrures et des rangées de clous à large tête. Nous en rapportons les fragments, avec un battant de la porte aux lions de bronze, et le plus beau lit funèbre de Pydna.

III.

Des travaux étendus de topographie historique nous ont retenus près de deux mois en Thessalie, pour nous conduire ensuite sur les côtes de l'Illyrie et de l'Épire, à travers des régions illustrées par les plus grandes opérations militaires des Romains, depuis les campagnes de Flamininus et de Paul-Émile jusqu'à celle de César et de Pompée, objet principal de notre étude. En parcourant ces contrées, je n'ai eu garde de me départir du programme qui m'avait été tracé par Votre Majesté, dans le sens le plus large et le plus favorable à tous les genres de recherches : j'ai continué à relever, avec la même attention, tous les vestiges que le pays a conservés de l'art et de la civilisation des anciens, sans négliger les souvenirs que le moyen âge est venu mêler, en plus d'un endroit, à ceux de l'antiquité.

Ce rapport général ayant pour but d'exposer la partie archéologique de nos recherches, je ne m'étendrai pas ici sur l'étude prolongée que nous avons faite de la plaine de Pharsale et de ses tumuli. Ces détails, comme tous ceux qui concernent les marches et les campements de César, seront l'objet de rapports spéciaux, que j'aurai l'honneur de soumettre successivement à Votre Majesté. Mais la nécessité d'examiner de près le terrain et d'y relever les moindres ruines nous a mis sur la voie de plus d'une heureuse découverte.

C'est ainsi que j'ai pu retrouver, sur plusieurs points de la Thessalie,

quelques rares mais précieux vestiges d'un brillant développement de la sculpture et de l'architecture grecques dans ces contrées. Ces débris appartiennent à la période où l'art possède déjà le sens du naturel et connaît le prix de la perfection, sans oser se détacher encore des traditions de l'école archaïque. Sans doute, la Thessalie, sous le régime qui tenait alors la majeure partie de ses populations dans les liens de l'esclavage agricole, n'avait pas vu naître chez elle les artistes auteurs de pareils ouvrages. Mais les familles puissantes qui appelaient les poëtes les plus renommés pour célébrer leurs victoires, ces Aleuades et ces Scopades, dont les royales demeures reçurent tour à tour Pindare et Simonide, n'avaient pas manqué d'emprunter aussi aux libres cités de la Grèce des architectes et des sculpteurs, choisis parmi les plus habiles.

Je crois pouvoir comparer à tout ce que les collections européennes possèdent de plus rare un bas-relief de style ancien, trouvé à Pharsale. Une femme et une jeune fille, la tête ceinte de bandeaux arrangés avec recherche et conformément à quelque mode thessalienne, tiennent à la main des fleurs, qu'elles semblent se présenter l'une à l'autre. La simplicité des ajustements, la complète ressemblance des costumes, n'annoncent pas des divinités; je serais porté à penser qu'il faut voir, dans cette stèle, un motif funéraire, plutôt qu'une représentation religieuse. Mais quelle est l'action exprimée par le geste différent et soigneusement étudié des deux femmes? Est-ce quelque cérémonie du culte des morts? L'artiste a-t-il voulu exprimer une allégorie morale ou représenter seulement les douces et poétiques occupations de ce loisir, que les bienheureux trouvaient dans les champs Élysées? C'est une question qui mérite d'être soumise aux juges les plus expérimentés, et qui ne peut être éclaircie que lorsque le marbre aura été exposé aux yeux des connaisseurs. Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce monument est l'œuvre d'un art déjà très-avancé; et l'on y démêle, sous la grâce un peu étrange des vieux maîtres, une largeur de conception et une élévation de style qui touchent de près à la grande sculpture grecque.

Parmi les inscriptions que j'ai déchiffrées dans la même région, quelques-unes remontent aussi à une époque ancienne et sont autant de monuments du vieux dialecte thessalien. La plus remarquable est un décret des Pharsaliens, rédigé dans l'idiome local, et gravé avec toute la netteté des belles inscriptions d'Athènes. Les monuments épigraphiques les plus communs, dans cette partie de la Grèce, sont les actes d'affranchissement, qui appartiennent tous à une époque plus récente; l'un d'eux donne la réduction du statère grec en deniers romains, et nous fait connaître que, dès le règne d'Auguste, l'emploi des monnaies romaines fut introduit par un règlement dans les actes officiels de ces provinces.

Sur la frontière de la Thessalie et de l'Épire, les fameux rochers des *Météores,* avec leurs couvents suspendus, nous offraient un sujet d'études d'une nature toute différente. J'y avais découvert en 1857, dans les bibliothèques des moines, une intéressante collection de chartes byzantines, que je n'avais pu copier que par extraits. Pendant que mes compagnons relevaient toute la contrée environnante et ses étranges aspects, et que M. Daumet, en particulier, reprenait des études sur l'art byzantin commencées par lui dans les églises de Salonique, j'ai employé mon temps à terminer la copie de ces manuscrits. Ce sont des bulles, octroyées, non-seulement aux Météores, mais encore aux grands couvents, aujourd'hui détruits, de Zablantia, de Leucosada, de Mégalôn-Pylôn et à la citadelle de Phanari; elles sont signées par les deux Andronic, par les conquérants serbes Étienne et Syméon, enfin par divers Césars et Augustes, gouverneurs ou usurpateurs de la Thessalie. A défaut de manuscrits anciens, ces documents donnent de curieux détails sur l'état des populations et sur le mélange des races dans cette province, à l'époque où elle avait nom *Grande Valachie.* J'ai extrait aussi de plusieurs parchemins des renseignements particuliers sur les Météores, et transcrit en entier un manuscrit de quelques pages résumant avec intérêt l'histoire de ces vingt-quatre monastères, qui formaient alors ce qu'on appelait la *Thébaïde de Stagi.*

Les régions écartées de la Lyncestide et de la Péonie ne furent, pendant plusieurs siècles, que très-imparfaitement connues des anciens. Strabon décrit comme une terre froide et ingrate ce magnifique pays de culture, que la race laborieuse des Bulgares couvre aujourd'hui de ses colonies. Ce fut seulement l'administration romaine qui parvint à organiser la population, restée longtemps barbare, et à développer les richesses naturelles de la contrée. Les nombreuses antiquités qu'on y rencontre appartiennent toutes à la même période, et prouvent que ces provinces ne connurent la civilisation qu'en prenant place dans le système de l'Empire romain.

Je m'étais proposé particulièrement de retrouver les ruines de l'ancienne ville de *Stobi*, le chef-lieu qui représentait Rome dans ces régions écartées. Pour y parvenir, nous avons dû relever le bassin encore inexploré de la Tzerna (ancien Érigon). La ville de Stobi n'était pas située, ainsi qu'on l'avait pensé, sur le cours moyen de cette rivière, où l'on ne trouve que des rochers et des gorges impraticables, mais au point même de son confluent avec le Vardar. C'est là que j'ai retrouvé l'emplacement de la cité romaine, le cercle ruiné de son enceinte, les restes de ses ponts, et son nom même gravé, avec le titre de municipe, sur une inscription monumentale en l'honneur de l'empereur Adrien. Les villages, à plusieurs lieues

de distance, sont pleins de fragments antiques. Cependant, au milieu de cette population transformée, les anciens cultes locaux n'ont pas perdu leur empire : je n'en veux pour exemple que les inscriptions d'Apollon *Oteudanos,* dont la statue d'or, suivant une légende, surmontait le pic volcanique de *Slatovrekh* (*la Cime d'or*), près de Perlépé, et dont les autels, conservés dans l'église d'un monastère bulgare, servent aujourd'hui aux plus saintes cérémonies chrétiennes. Contrairement à ce que j'ai observé dans la Thrace, la langue grecque est ici employée le plus souvent sur les inscriptions, bien que les noms soient tous de forme romaine. La prédominance de cette langue dans le pays est confirmée par les pierres milliaires de la voie Egnatienne qui m'ont été indiquées par M. Calverth, consul d'Angleterre à Monastir : les distances y sont marquées en grec, au-dessous d'une dédicace latine en l'honneur de Commode.

Descendus des hauts plateaux de la Turquie centrale, par l'ancienne voie Egnatienne, nous trouvions sur le littoral de l'Adriatique deux cités maritimes de premier ordre. Grâce à une position excellente, en face de l'Italie et sur le double embranchement de la route militaire qui mettait la capitale de l'Empire en communication avec l'Orient, Apollonie et Dyrrachium ont joui d'une fortune qui n'a fait que grandir avec la domination romaine. Aujourd'hui, malgré l'état de dispersion de leurs ruines, chacune d'elles conserve encore un caractère particulier, qui répond au rôle différent qu'elles ont joué dans l'histoire.

A Dyrrachium on retrouve partout, comme à Philippes, le souvenir de Rome; l'établissement de la race conquérante a presque entièrement effacé les traces plus anciennes. Une stèle funéraire, un fragment de bas-relief, et le surnom d'Epidamnus qu'une inscription latine d'assez basse époque donne à un chevalier romain, préfet perpétuel du collége des ouvriers charpentiers, sont les seuls vestiges de la ville grecque qui fut autrefois l'occasion de la guerre du Péloponèse. Les débris de la colonie romaine forment, au contraire, toute une muraille de la forteresse moderne de Durazzo et viennent s'y mêler aux écussons napolitains et normands. Quelques morceaux de sculpture et d'architecture semblent même appartenir à une époque voisine de la république. Il faut citer particulièrement deux guerriers, dont la belle tournure se fait admirer, malgré les défauts d'une exécution rude et incorrecte. De nombreux fragments, qui entraient dans la composition de divers édifices, donnent une idée de la multiplicité et de la magnificence des constructions élevées par les Romains à Dyrrachium. La muraille turque contient encore les pièces principales d'un arc de triomphe. Les inscriptions mentionnent aussi un aqueduc construit par l'empereur Adrien et une bibliothèque élevée

vers le temps de Trajan. Aucune partie de ces édifices n'est restée debout; on ne retrouve même pas de traces de l'enceinte antique. Je n'en ai pas moins fait relever avec soin l'ancienne fortification byzantine, beaucoup plus étendue que les murailles turques modernes, pour donner une idée de la situation et du développement de cette grande station de l'Empire, qui a conservé jusqu'au milieu du moyen âge un rôle de première importance.

Les ruines d'*Apollonie* présentent, au contraire, l'image d'une ville qui a gardé, pendant toute l'antiquité et même sous la domination romaine, les traditions de la vie hellénique. Quand on examine les nombreux fragments qui sont rassemblés sur l'emplacement de l'ancienne acropole et qui forment du monastère de Poïanni un véritable musée, on se retrouve avec une joie infinie au milieu de la Grèce. Cependant ces débris, arrachés à plus de vingt édifices différents, portent presque tous la marque d'un style moins sévère que les monuments du siècle de Périclès : c'est la même délicatesse de goût avec plus de variété et de fantaisie dans l'invention des détails. Un petit antéfixe en marbre, représentant deux danseuses enlacées dans les enroulements d'une palmette, est peut-être le plus merveilleux exemple de ce *grec orné,* qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans une colonie de Corinthe. Sur plusieurs fragments doriques et, notamment, autour d'une tête de lion, tombée de la corniche d'un temple, on voit les feuillages et les ornements corinthiens se mêler à l'ornementation ordinairement toute géométrique de cet ordre. L'ionique s'écarte également des formes anciennes, pour se rapprocher de celles que nous avons retrouvées à Palatitza et attribuées à l'époque d'Alexandre. Un atlante en pierre, malheureusement très-mutilé, qui supportait les architraves de quelque portique, est un autre témoignage de toute la richesse qu'une population opulente avait déployée dans la décoration de ses édifices publics. La statuaire proprement dite n'est représentée, parmi les antiquités que nous avons rassemblées à Apollonie, que par une tête de femme voilée; mais la beauté de ce seul débris suffit pour montrer qu'aucun des arts de la Grèce n'avait dégénéré entre les mains des colons de Corinthe sur ces côtes lointaines de l'Illyrie.

Apollonie et le port voisin d'*Oricum*, dont j'ai pu retrouver les ruines, étaient pour nous le terme de notre voyage. La saison, quoique très-avancée, nous réservait encore quelques beaux jours; nous les avons employés à achever, avec l'aide du commandant et des officiers de *la Biche*, les études d'hydrographie et de topographie militaire que nous devions mener concurremment avec l'exploration des monuments et des ruines. Dans les der-

niers jours de novembre, nous nous trouvions à Corfou et nous reprenions, après une absence de dix mois, le chemin de la France.

Tel est, Sire, l'ensemble des recherches archéologiques, entreprises par les ordres de Votre Majesté, dans la partie méridionale de la Turquie d'Europe. Plus de deux cents dessins, exécutés par M. Daumet, assurent à ces résultats toute l'authenticité qu'un crayon savant et fidèle peut donner aux découvertes lointaines. Nous rapportons en outre un nombre à peu près égal d'inscriptions, les notes d'un grand travail de topographie, reliant par des cheminements les points que nous avons particulièrement étudiés, enfin une collection de marbres antiques, moins importante par le nombre que par la rareté des fragments qui la composent. Un pays tant de fois ravagé ne promettait pas des ruines comparables, par leur état de conservation, aux grands débris restés debout sur plus d'un point de l'Attique ou du Péloponèse. Il contenait cependant des richesses qu'une exploration, nécessairement limitée par le temps, est loin d'avoir épuisées. Votre Majesté a pensé que ces provinces devaient être étudiées avec une persistance particulière, à cause même de la nouveauté des renseignements qu'elles ne pouvaient manquer de fournir pour l'histoire politique et pour l'histoire de l'art. Si notre voyage a produit quelques-uns des résultats prévus par Votre Majesté, qu'il nous soit permis d'en faire remonter l'honneur à la protection auguste qui n'a pas cessé de lever devant nous tous les obstacles.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

LÉON HEUZEY.

(Extrait du *Moniteur* du 13 avril 1862.)

PREMIÈRE PARTIE

PHILIPPES

PHILIPPES

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS DES MINES D'OR

Le nom de la Macédoine s'étendit avec les conquêtes de ses rois, et finit par embrasser des régions originairement séparées. Aussi, quand on parle de cette contrée, n'est-il pas inutile de faire connaître s'il s'agit de la Macédoine d'Archélaos, de celle de Philippe, d'Alexandre ou de Persée; de même que, dans notre histoire, on a soin de ne pas confondre l'ancien duché de France avec les accroissements successifs de la monarchie française. Les Romains étendirent cette dénomination plutôt qu'ils ne la resserrèrent : selon le témoignage de Ptolémée, ils appelaient ainsi un vaste gouvernement, dont les quatre points extrêmes étaient l'embouchure du fleuve Nestos en Thrace, celle du Sperchios sur les limites de la Thessalie et de la Grèce, la presqu'île de Dyrrachion en Illyrie et le promontoire Acrocéraunien en Épire. Tous les territoires explorés par la Mission appartiennent à cette grande province romaine de Macédoine, dont le nom fait l'unité de nos recherches; bien que nous nous soyons moins appliqués à parcourir pied à pied un pays aussi étendu, qu'à en étudier à fond certaines parties importantes et peu connues.

La ville de Philippes, en latin *Philippi*, en grec οἱ Φίλιπποι, célèbre par le nom qu'elle tient de son fondateur, illustrée depuis par les événements historiques qui l'ont

associée à la chute de la république romaine et aux premiers développements du christianisme, était située dans cette partie de la Thrace qui s'étend entre le Strymon et le Nestos, et qui fut de bonne heure une province macédonienne. Son territoire répond géographiquement au bassin de l'*Anghista :* c'est le nom que les habitants ont conservé à l'*Angitès* d'Hérodote, affluent de la rive droite du Strymon et tributaire du lac *Kerkinitis*, que le fleuve forme à deux lieues de la mer.

Sous le nom de bassin il ne faut pas entendre ici un système de vallées, mais une de ces plaines intérieures, comme la Thessalie, qui interrompent en plus d'un endroit l'épais réseau montagneux de la péninsule hellénique, et semblent faites pour réunir les populations, ailleurs divisées par trop d'obstacles naturels. Telle est la plaine de Philippes (aujourd'hui plaine de *Drama*), baignée par les ramifications de l'Angitès, et partout encadrée de montagnes, même du côté de la mer, où se dresse le haut massif du mont Pangée. Cependant la barrière qui ferme le littoral n'est pas infranchissable dans toute son étendue : elle s'abaisse et s'amincit en un point, et présente un facile accès sur l'ancien golfe Piérique, à l'endroit même où le port turc de *Kavala* s'ouvre en regard de la belle île de Thasos, autrefois l'une des plus riches de la mer Égée. La plaine intérieure de l'Angitès a donc ses débouchés, dont elle est seule maîtresse; elle communique librement avec la côte, et n'est pas dépendante, pour le mouvement de son commerce, de la vallée du Strymon, où s'écoulent ses eaux.

Aux avantages d'une heureuse situation cette terre privilégiée joignait, dans l'antiquité, des richesses exceptionnelles. Le produit qu'elle aurait pu tirer de ses champs fertiles et de ses vastes forêts n'était rien en comparaison du trésor de ses mines. La Thrace possédait sur plusieurs points des gisements aurifères : l'Hèbre roulait l'or en paillettes dans les sables de son cours; Thasos le tirait de ses montagnes, et les laboureurs de la Péonie, au rapport de Strabon, le trouvaient presque à fleur de sol sous la forme de grains ou pépites; mais aucun district ne pouvait se comparer au mont Pangée et aux montagnes mêmes de Philippes, où de nombreux filons, qui recélaient l'or et l'argent en abondance, suffirent à une exploitation de plusieurs siècles : Ὅτι πλεῖστα μέταλλά ἐστι χρυσοῦ ἐν ταῖς Κρηνίσιν, ὅπου νῦν οἱ Φίλιπποι πόλις ἵδρυται, πλησίον τοῦ Παγγαίου ὄρους· καὶ αὐτὸ δὲ τὸ Παγγαῖον χρυσεῖα καὶ ἀργυρεῖα ἔχει μέταλλα, καὶ ἡ πέραν καὶ ἡ ἐντὸς τοῦ Στρυμόνος ποταμοῦ μέχρι Παιονίας· φασὶ δὲ καὶ τοὺς τὴν Παιονίαν γῆν ἀροῦντας εὑρίσκειν χρυσοῦ τινα μόρια (1). La recherche de l'or fut donc la grande affaire de cette contrée pendant une longue suite d'années, et c'est tout le secret de son histoire. L'appât d'un gain rapide, en entretenant parmi les indigènes une activité fiévreuse, peu favorable au progrès de la civilisation, ne cessa d'éveiller autour d'eux la convoitise de leurs voisins et l'esprit entreprenant des

(1) Strabon, VII, fragm. 35.

nations maritimes, jusqu'au jour où une domination étrangère, fortement établie, permit au pays de développer en paix ses richesses régulières, celles de l'agriculture et du commerce.

Il n'est pas facile de déterminer avec exactitude la position des tribus qui vivaient pressées dans cette partie de la Thrace. La plus importante paraît avoir été longtemps celle des *Satres*, qui avait, suivant Hérodote, la plus large part dans la possession des mines du Pangée : τὸ Πάγγαιον οὖρος... ἐὸν μέγα τε καὶ ὑψηλὸν, ἐν τῷ χρύσεά τε καὶ ἀργύρεα ἔνι μέταλλα, τὰ νέμονται, Πίερές τε καὶ Ὀδόμαντοι καὶ μάλιστα Σάτραι (1). Ils s'étaient fait une demeure inaccessible au milieu des forêts et des neiges, dans les hautes vallées de la région aurifère. Là, sur les dernières cimes, se trouvait un fameux oracle de Bacchus, dont les Satres, et particulièrement ceux d'entre eux qu'on appelait *Besses,* étaient les gardiens naturels et les interprètes : Βησσοὶ δὲ τῶν Σατρέων εἰσὶ οἱ προφητεύοντες τοῦ ἱροῦ (2). La religion se joignait donc à l'indépendance d'une vie sauvage et grossièrement opulente pour donner à cette nation une sorte d'ascendant sur ses voisins. Plus tard le nom de Besses, probablement comme plus noble, est le seul qui subsiste : Pline l'étend à presque toutes les peuplades de la contrée, parmi lesquelles les *Diobesses* forment une tribu particulière : *Lævo* (*latere Strymonis*) *Digeri, Bessorumque multa nomina, ad Nestum, amnem Pangæi montis ima ambientem, inter Elethos, Diobessos, Carbilessos* (3). Tous ces détails rattachent les Satres aux Besses de l'Hæmus et à la grande famille des Thraces machérophores, appelés Δῖοι par Thucydide, montagnards farouches, dont les belliqueux mineurs du Pangée n'étaient sans doute qu'un détachement.

Au-dessous des Satres était établie la tribu, autrefois illustre, des *Pières*, qui avait aussi, sur le flanc du Pangée, ses mines à exploiter et, pour les défendre, les deux forteresses de Phagrés et de Pergamos (4). Une chaîne de contre-forts, qui borde la mer, et qui est séparée du corps de la montagne par une fertile vallée, marque une partie de leur territoire. Le nom de golfe Piérique montre en outre qu'ils devaient s'étendre vers l'est, sur toute la côte montagneuse de Kavala. Il paraît même qu'ils pénétraient dans l'intérieur jusqu'aux montagnes de Philippes; car Étienne de Byzance place le territoire de cette ville dans l'ancienne Piérie thrace : Κρηνίδες, πόλις Πιερίας, ἃς Φίλιππος μετωνόμασε Φιλίππους. On sait, du reste, qu'ils n'étaient pas originaires de cette côte, mais qu'ils avaient été chassés par les Macédoniens du pied de l'Olympe, où ils formèrent longtemps, dans les forêts d'une autre Piérie, l'avant-garde des Thraces; de là ils répandirent sur la Grèce primitive, avec le culte enthousiaste de Bacchus, le goût d'une certaine exaltation musicale et religieuse, commune à toutes les tribus de leur

(1) Hérodote, VII, 112. — (2) *Ibid.*, 111. — (3) *Histoire naturelle*, IV, 18. — (4) Thucydide, II, 99. — (5) *Ibid.*



sang. Ce fut probablement tout le rôle de ces premiers civilisateurs de la Grèce; et l'on est moins porté à douter qu'ils fussent réellement de la même famille que les Thraces, quand on les voit trouver un asile dans les montagnes où la grande divinité, dont le culte leur était commun avec ces peuples, avait son oracle le plus révéré.

Les *Édones* étaient, comme les Pières, un peuple thrace refoulé par les envahissements de la Macédoine (1). Des plateaux qui sont au nord de la Chalcidique, ils avaient été rejetés sur la rive gauche du Strymon, et s'y étaient établis vers le confluent de l'Angitès, à l'endroit où les pentes occidentales du Pangée forment le canton boisé appelé Phyllide. C'est là qu'ils eurent à soutenir le poids de la lutte contre les établissements grecs, qui se fondèrent surtout à leurs dépens. Ennemis d'Athènes, alliés du Spartiate Brasidas contre Amphipolis, ces intrépides défenseurs des mines d'or n'offraient pas moins d'intérêt pour l'étude des croyances religieuses de la Thrace. On considérait comme un de leurs anciens rois ce Lycourgos, que la légende mettait en lutte avec Bacchus, sur le mont Pangée. La *Lycurgie*, trilogie d'Eschyle, composée vers le temps où Athènes colonisait le Strymon, contenait une pièce intitulée *les Édones* (2).

Les *Odomantes* sont aussi mentionnés parmi les grandes peuplades qui se partageaient le pays entre le Strymon et le Nestos. Ptolémée confond leur territoire avec celui des Édones et n'en fait qu'une seule province, Ὀδομαντικῆς τῆς καὶ Ἠδωνίδος, dans laquelle il comprend à la fois Philippes et Amphipolis. Cependant, lorsqu'il décrit la côte, il ne parle que de l'Édonide, Ἠδωνίδος παραλίου, d'où l'on peut conclure que l'Odomantique s'étendait principalement dans la plaine de l'Angitès. Le fait est confirmé par Thucydide, qui compte les Odomantes parmi les Thraces indépendants, habitant les plaines au-delà du Strymon : Οἱ πέραν Στρυμόνος πρὸς βορέαν Θρᾷκες, ὅσοι πεδία εἶχον, Παναῖοι καὶ Ὀδόμαντοι καὶ Δρῶοι καὶ Δερσαῖοι· αὐτόνομοι δ' εἰσὶ πάντες (3). Ils y confinaient aux Derséens, aux Digères et à d'autres tribus encore plus obscures, et touchaient en même temps à la rive gauche du fleuve et aux pentes septentrionales du Pangée, où ils possédaient leur part d'exploitations métallurgiques. Au moment de la guerre d'Amphipolis, les Odomantes forment, comme les Édones, une nation distincte, gouvernée par ses rois particuliers; mais ils ne suivent pas le même parti que leurs voisins, et c'est parmi eux que les Athéniens recrutent leurs mercenaires (4) : car Athènes avait su entretenir, parmi les barbares qui entouraient ses possessions, une rivalité favorable à sa politique.

Les Grecs de Thasos avaient appris d'une antique colonie phénicienne à exploiter les terrains aurifères de leur île : on peut supposer qu'ils furent les premiers à

(1) Thucydide, II, 99. — (2) Strabon, 470, 471; Apollodore, *Bibliothèque*, III, 5. — (3) Thucydide, II, 10. — (4) *Ibid.*, V, 6.

reconnaître, sur la côte d'en face, de semblables richesses, et à les révéler aux barbares qui l'habitaient. Une tradition, conservée par Pline, intervertit pourtant l'ordre des faits : ce serait dans le Pangée même que Cadmus aurait découvert et mis en œuvre le premier minerai d'or : *auri metalla et conflaturam Cadmus Phœnix ad Pangæum montem* (1). Le nom de Cadmus se trouve ainsi associé, comme dans la légende thébaine, à une antique importation des arts de la Phénicie; mais ce qui prouverait que ce n'est pas une contrefaçon de cette légende, c'est le culte du héros inventeur, qui semble s'être conservé dans celui de Cadmilos ou Casmilos, l'Hermès des mystères de Samothrace. Toujours est-il que les Thasiens, dès une époque reculée, occupent la côte entre le Strymon et le Nestos, et qu'ils l'appellent « leur continent », Θασίων ἤπειρος. Ils n'y possèdent qu'une seule mine, celle de Scapté-Hylé, mais elle leur rapporte plus que tous les gisements de l'île; d'ailleurs ils tiennent la région aurifère bloquée par une ceinture de comptoirs, ἐμπόρια Θασίων, qui leur permet de tirer à eux la meilleure partie de ses revenus (2). Le centre du commerce de l'or et la capitale des mines est, à cette époque, la ville de *Daton,* qu'Eustathe considère comme une colonie thasienne : son nom était proverbial parmi les Grecs, comme chez nous ceux d'Eldorado ou de Potose, pour désigner de merveilleux trésors (3).

Il fallut la soumission de la Thrace par les armées de Darius et le grand mouvement des guerres médiques pour porter atteinte au tranquille monopole dont jouissaient les Thasiens. Les Perses, contents d'occuper quelques places, ne songeaient pas à exploiter le pays pour leur propre compte; mais ils avaient derrière eux des sujets grecs, habiles à profiter des conquêtes de leurs maîtres. L'ambitieux Histiée, qui commandait, dans la flotte, la division milésienne, jeta aussitôt les yeux sur la région des mines d'or; il reconnut, dans le lac du Strymon, un magnifique port intérieur, capable d'abriter toute une florissante marine, construite avec les forêts de ses rives. Ce fut l'origine de la colonie de *Myrkinos*, que son cousin Aristagoras, chassé d'Ionie, s'efforça ensuite d'étendre par les armes; mais il périt avec tous les siens, en voulant arracher aux Thraces l'incomparable position où devait plus tard s'élever Amphipolis (4). Cependant ces tentatives ne devaient pas être perdues. Après les guerres médiques, les Athéniens ne chassèrent les Perses d'Eïon et des bouches du fleuve, que pour reprendre à leur profit et réaliser en partie le rêve d'or des tyrans de Milet.

La prise d'Eïon avait mis entre les mains d'Athènes la clef de l'antique Eldorado.

(1) *Histoire naturelle*, VII, 57. — (2) Hérodote, VI, 47; Thucydide, I, 100. — (3) Eustathe, dans son commentaire de Denys le Périégète, au vers 517; Strabon, VII, fragm. 36. — (4) Hérodote, V, 11, 23, 126; Thucydide, VI, 102.

On commença par en écarter les Thasiens : ils réclamaient leurs comptoirs et leur mine du continent; une défaite navale les força de les abandonner et les réduisit à leur île (1). Il en fut autrement des Thraces. C'étaient pour les Grecs de redoutables adversaires, qui n'avaient rien de la faiblesse que montrèrent plus tard les Indiens en face des Espagnols. N'étant pas navigateurs, ils se voyaient contraints de souffrir ces étrangers qui venaient, avec des flottes, bâtir des acropoles le long des rivages et dans les bouches des fleuves; ils ne pouvaient même se passer de leurs services; mais ils n'étaient pas disposés à les laisser s'écarter de leurs chantiers et de leurs vaisseaux, pour pénétrer en armes dans la région des mines. Les Athéniens payèrent chèrement le projet, qu'ils semblent avoir formé d'abord, d'une conquête de tout le territoire entre le Nestos et le Strymon. Il faut se figurer la fièvre d'entreprises qui s'était emparée d'Athènes aux merveilles que l'on racontait de ces pays éloignés et de leurs sources de richesses. Le peuple en était encore à l'enthousiasme de ses victoires sur les Perses et de la récente expansion de son empire maritime : dix mille colons répondirent au premier appel; c'était toute une population, qui partit du Pirée, rêvant de se partager au cordeau la contrée qui produisait l'or. Non contents de remonter le Strymon et d'occuper la position des Neuf Voies, devant laquelle avait naguère échoué Aristagoras, ils ne craignirent pas de s'avancer dans les terres, jusqu'au lieu appelé Drabescos, avec l'intention évidente de prendre à revers le Pangée et les exploitations des Thraces. Mais là, subitement enveloppés par les barbares, ils périrent tous les dix mille, dans une lutte furieuse. On racontait même que la foudre était tombée sur eux à coups redoublés, comme pour arrêter les envahisseurs de ces régions inconnues : tant fut grande l'horreur du désastre et douloureux le souvenir qu'il laissa dans l'esprit des Athéniens!

Je crois qu'il faut regarder comme un épisode de cette expédition sanglante une semblable catastrophe que les Athéniens auraient éprouvée à Daton, sur le terrain même des mines d'or. Les écrivains ne mentionnent jamais que l'un ou l'autre de ces deux échecs, avec le même chiffre de dix mille morts et le nom des mêmes généraux tués dans l'action, Sophanès et Léagros. L'armée aurait donc opéré sur deux points à la fois ou livré deux combats successifs (2). De toute manière, le nom de Daton prouve que les colons d'Athènes ne purent même pas se maintenir dans les districts aurifères qu'ils avaient enlevés aux Thasiens. Si Thucydide posséda par la suite des mines à Scapté-Hylé, son biographe nous apprend qu'il les tenait de sa femme,

(1) Thucydide, I, 101. — (2) Pour éclaircir ce point d'histoire et de chronologie, il faut comparer entre eux les passages suivants : Hérodote, IX, 75; Isocrate, *de Pace*, 86; Thucydide, I, 100 et IV, 102; Pausanias, I, 29, et le scholiaste d'Eschine, *Discours de l'Ambassade*, 34. Cf. Clinton, *Fasti Hellenici*, II, Append., 6.

qui était Thrace (1); mais Athènes ne paraît avoir presque rien conservé de ces exploitations. Ainsi le désastre de Drabescos et de Daton ne recula pas seulement de vingt-neuf ans la fondation de l'établissement athénien, il en changea le caractère. Plus tard, lorsque Amphipolis s'éleva enfin dans un repli du Strymon, elle dut réduire son rôle à celui d'une colonie commerciale, et se contenter d'être le grand entrepôt des échanges avec les mineurs. Elle trouva sans doute une ample compensation dans ce trafic, qui lui livrait indirectement presque tout le produit du travail indigène; cependant les Thraces restaient seuls maîtres de l'intérieur du pays et de l'exploitation des métaux précieux.

On ne voit pas sans étonnement quelques tribus sauvages et divisées entre elles maintenir ainsi, pendant de longues années, l'indépendance d'un coin de la Thrace, et y rester maîtresses d'immenses trésors, tandis que trois grands États se forment autour d'elles et convoitent cette source de puissance. C'est, à l'est, la redoutable confédération des Odryses, qui borde le Nestos et menace d'absorber tous les Thraces, à l'ouest la Macédoine, qui chaque jour gagne du terrain et déjà touche au Strymon, au sud enfin la mer, c'est-à-dire Athènes et son empire. La rivalité de ces trois puissances ne contribua pas moins que l'intrépidité des Édones ou le caractère religieux des Satres à protéger le pays de l'or. Mais, le jour où Sparte, par la prise d'Amphipolis, préluda dans ces parages à la ruine de l'empire colonial des Athéniens, l'équilibre fut rompu en faveur de la Macédoine. Olynthe tenta vainement de remplacer la domination athénienne par une association des villes grecques de la côte, qui aurait eu, dans les mines du Pangée, un trésor naturel et toujours rempli (2). On vit même les deux anciennes ennemies, Athènes et Thasos, s'unir, à la dernière heure, pour ressaisir quelques débris de leurs possessions : les escadres athéniennes, qui ne cessaient de croiser devant Amphipolis, appuyaient en même temps les prétentions des Thasiens sur leurs anciens comptoirs; c'est vraisemblablement à la faveur de cette entente qu'un illustre banni athénien, l'orateur Callistrate, parvint à établir quelques aventuriers à Daton, qu'Athènes, dans toute sa puissance, n'avait pu coloniser. Plus habiles, les mineurs thasiens quittaient les anciens gisements, à demi épuisés, pour en chercher de nouveaux. C'est seulement alors que, pénétrant dans l'intérieur, jusqu'au bourg de *Crénides*, ils mirent la main sur des mines d'or encore vierges et plus riches que toutes celles qu'on avait exploitées jusque-là : Ἅμα δὲ τούτοις πραττομένοις Θάσιοι μὲν ᾤκισαν τὰς ὀνομαζομένας Κρηνίδας, ἃς ὕστερον ὁ βασιλεὺς ἀφ' ἑαυτοῦ ὀνομάσας Φιλίππους ἐπλήρωσεν οἰκητόρων (3). Mais cette activité renaissante et ce réveil de fortune ne devaient pas leur profiter; car, la même année, Philippe montait sur le trône de

(1) Marcellin, *Vie de Thucydide*.— (2) Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 17.— (3) Diodore de Sicile, XVI, 3.

Macédoine : trouver en ce moment un pareil trésor, c'était lui en montrer la place.

Pour remplacer, dans ces contrées, les rivalités de l'exploitation coloniale par une domination régulière, il fallait s'appuyer sur le continent, et là était la force de la Macédoine. Depuis six ans, Ptolémée d'Aloros et Perdiccas III menaçaient Amphipolis, sous prétexte de la protéger contre la marine athénienne : à peine Philippe, dès la deuxième année de son règne, s'est-il emparé de cette porte de la Thrace, qu'il est maître en même temps de la vallée du Strymon, du mont Pangée, de la plaine de l'Angitès, et des richesses disputées si ardemment depuis plus d'un siècle. Artémidore, cité par Étienne de Byzance, rapporte que les mineurs de Crénides, assiégés par les Thraces, n'hésitèrent point à se livrer à celui qui pouvait seul donner au pays l'ordre et la paix : Τοῖς δὲ Κρηνίταις, πολεμουμένοις ὑπὸ Θρᾳκῶν, βοηθήσας ὁ Φίλιππος, Φιλίππους ὠνόμασεν. Philippe s'occupa aussitôt d'organiser plus largement le travail de l'extraction de l'or, et il parvint à tirer des nouveaux gisements, non plus quatre-vingts talents, comme autrefois les Thasiens de Scapté-Hylé, mais, si l'on en croit Diodore, plus de mille talents par année (environ cinq millions et demi de notre monnaie, représentant, si l'on tient compte de la rareté relative des métaux précieux, une valeur réelle au moins quadruple) : Μετὰ δὲ ταῦτα παρελθὼν ἐπὶ πόλιν Κρηνίδας, ταυτὴν μὲν ἐπαυξήσας οἰκητόρων πλήθει μετωνόμασε Φιλίππους, ἀφ' ἑαυτοῦ προσαγορεύσας· τὰ δὲ κατὰ τὴν χώραν χρυσεῖα μέταλλα, παντελῶς ὄντα λιτὰ καὶ ἄδοξα, ταῖς κατασκευαῖς ἐπὶ τοσοῦτον ηὔξησεν, ὥστε δύνασθαι φέρειν αὐτῷ πρόσοδον πλεῖον ἢ ταλάντων χιλίων (1). Ce trésor annuel valait mieux, pour assurer les prochains triomphes de la Macédoine, que la meilleure armée : l'or de Crénides devait bientôt se répandre sur la Grèce, précédant la phalange, comme une irrésistible avant-garde, et lui ouvrant plus de portes que les béliers et les catapultes.

Mais Philippe ne fonda pas seulement au bourg de Crénides une colonie de mineurs et un atelier de monnayage : il en fit encore une place forte pour contenir les Thraces et un centre d'exploitation agricole, une ville qu'il nomma de son nom et qu'il destinait à commander l'intérieur du pays, comme Amphipolis en commandait le littoral. La plaine de l'Angitès n'était jusqu'ici qu'une vaste forêt marécageuse, repaire de tribus barbares : la nouvelle population de Philippes en commença le défrichement. Les bois s'éclaircirent; des canaux furent tracés; la charrue se mit à l'œuvre, et le climat même, ainsi que l'atteste Théophraste, s'adoucit au contact du travail et de la civilisation (2). Maîtresse des mêmes régions, Rome ne fit plus tard que continuer l'œuvre des rois de Macédoine. Tout d'abord, lorsque Paul-Émile partagea le royaume de Persée en quatre gouvernements, on avait respecté l'ancien prestige d'Amphipolis, qui resta la capitale de la première de ces

(1) Diodore de Sicile, XVI, 8. — (2) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

divisions : les Romains se substituèrent seulement aux Macédoniens dans l'exploitation des mines. Mais le séjour que fit Octave devant Philippes, en face de Brutus et de Cassius, révéla au futur maître de l'Empire l'importance de cette place ; après la victoire il la choisit pour y établir une colonie agricole et militaire, qui devait être la sentinelle romaine de la Thrace et de la Macédoine : Οἱ δὲ Φίλιπποι Κρηνίδες ἐκαλοῦντο πρότερον, κατοικία μικρά· ηὐξήθη δὲ μετὰ τὴν περὶ Βροῦτον καὶ Κάσσιον ἧτταν (1). Philippes eut ainsi le privilége d'attirer, à des époques différentes, l'attention de deux princes, habiles politiques et fondateurs d'empires. A ces titres de gloire vint s'ajouter, dans les temps chrétiens, le respect du nom de saint Paul, et le pieux souvenir de son emprisonnement et de ses prédications. L'éclat d'un siége épiscopal, qui faisait remonter son institution jusqu'à l'apôtre des Gentils, ne contribua pas peu à conserver à la ville de Philippes son nom et son rang jusqu'à la fin de la période byzantine: l'empereur Cantacuzène la compte encore, en l'année 1355 ap. J.-C., à la veille des premières menaces de l'invasion ottomane, comme une des défenses de l'Empire à son déclin.

La brillante fortune de Philippes ne pouvait manquer de donner de la célébrité à ses ruines et d'y attirer quelques-uns des rares voyageurs qui, pendant quatre siècles, ont traversé les régions écartées de l'ancienne Thrace. Mais ils n'ont fait, l'un après l'autre, que passer en curieux sur l'emplacement de la ville antique, donnant un coup d'œil aux restes les plus apparents, et relevant à la hâte quelques inscriptions le long du chemin. Il faut cependant accorder une place à part au médecin français, Pierre Belon, qui dut à la protection de François I[er] de pouvoir visiter, un siècle après l'établissement des Turcs à Constantinople, une notable partie de leur empire. Il était d'une époque qui goûtait plus l'antiquité qu'elle ne la connaissait dans ses détails. Trop prompt à accepter les fausses traditions, entretenues dans les pays grecs par un pédantisme ignorant, il rachète ce défaut par une justesse d'observation et par une curiosité naturelle qui permettent encore aujourd'hui de tirer de ses notes de précieuses comparaisons avec l'état présent des ruines. Quant à Paul Lucas, qui voyageait vers la fin du règne de Louis XIV, il n'a guère ajouté que des phrases aux remarques de son prédécesseur. Il rencontre à Philippes « un grand nombre d'édifices seulement à moitié abattus, et parmi lesquels il y a eu manifestement de beaux temples tout bâtis de marbre blanc, de « superbes palais, dont les restes donnent encore une haute idée de l'architecture « ancienne, et plusieurs autres monuments dignes de la magnificence des monarques qui y ont régné »; mais il ne les décrit pas autrement.

Au commencement de notre siècle, Félix Beaujour, auteur du *Voyage militaire*

(1) Strabon, VII, fragm. 41.

dans l'Empire Ottoman, et l'anglais Clarke, ne parlent de Philippes que pour en avoir reconnu la position des hauteurs de Kavala. Cousinéry, qui occupait, à la même époque, le consulat de France à Salonique, appartient à cette génération érudite de résidents au Levant, qui ont fourni à la science une grande somme d'informations utiles, bien qu'ils aient souvent exagéré la portée des rapides expéditions qui leur étaient commandées, de loin en loin, par les nécessités de leur service. Sa visite à Philippes n'est encore autre chose qu'une *chevauchée* à travers les ruines : elle n'ajoute qu'un petit nombre de faits et beaucoup d'hypothèses à ce qu'avait écrit Belon trois siècles auparavant. Il est vrai que, de son temps, le fanatisme des Turcs Koniarides, qui habitent la plaine, ne permettait pas, même à un consul, d'y séjourner, comme nous avons pu le faire. Il raconte lui-même que, copiant une inscription sur les rochers de Philippes, il fut interrompu par un coup de feu et par le sifflement d'une balle, qui le forcèrent à battre en retraite. De nos jours, M. Viquesnel peut passer justement pour avoir découvert l'intérieur de la Thrace, jusqu'ici marquée en blanc sur les meilleures cartes, comme les régions les moins abordables de l'Afrique ou de l'Australie ; mais le savant voyageur, préoccupé surtout de la configuration et de l'état présent du pays, ne pouvait donner, en particulier au canton qui nous occupe, l'attention minutieuse qu'exigent les recherches d'archéologie. J'ai toutes raisons pour ne pas oublier le dernier visiteur des ruines de Philippes, mon ami, M. Georges Perrot. Chargé, en 1856, comme membre de l'École française d'Athènes, d'étudier l'île de Thasos, il profita de son séjour sur la côte pour faire jusqu'à Drama une intéressante excursion, qu'il a racontée dans la *Revue archéologique* (1). Plus exact et plus complet que ses devanciers, en apportant après eux son contingent de découvertes, il signale la masse de débris semés à perte de vue dans la plaine, et reconnaît qu'il y a encore là tout un champ de ruines à explorer.

(1) *Revue archéologique*, année 1860.

CHAPITRE DEUXIÈME.

NÉAPOLIS, LE PORT DE PHILIPPES,

AUJOURD'HUI KAVALA.

C'est le 5 avril, au lever du jour, que la corvette *la Biche*, partie du Pirée l'avant-veille à onze heures du matin, nous mit en vue de Kavala. Devant nous l'ancien golfe de Piérie s'arrondissait en demi-cercle, entre les deux masses épaisses du mont Pangée et de l'île de Thasos. Nous venions de dépasser, à notre droite, les derniers promontoires de l'île, encore baignés d'ombre; tandis que, sur notre gauche, les flancs boisés et les pics neigeux du Pangée se dressaient dans la lumière. De ce côté, sur les derniers contre-forts de la montagne, on distinguait nettement les maisons et les champs du grand village de *Lefthéro*, et, au-dessous du village, le beau port de *Lefthéro-Limani*, aujourd'hui désert et gardé seulement par les ruines byzantines d'*Eski-Kavala* ou *Vieille-Kavala*. La ville même de Kavala n'apparaissait encore que comme une tache blanche dans la partie la plus creuse du golfe, au pied d'une chaîne de collines nues et abruptes, mais assez basses pour laisser voir au loin, derrière elles, les neiges des plus hautes crêtes de l'intérieur.

La distance, diminuant rapidement, nous permit bientôt d'observer l'ensemble de la place, bâtie sur une petite presqu'île rocheuse et un peu relevée, qui se détache de la côte, ce que Félix Beaujour appelle fort justement « un rocher qui saille en mer. » Malgré les murailles qui enferment ce rocher et la citadelle qui le couronne, la convexité du terrain laisse paraître à découvert les maisons turques, les mosquées, blanchies de frais, et les autres édifices, entassés dans un étroit ovale et se mirant dans la mer par-dessus les créneaux. On peut ainsi, dès l'arrivée, juger de la position : on voit qu'elle a dû être choisie avant l'invention des armes mo-

dernes; car elle est exposée au feu du premier bâtiment de guerre qui viendrait s'embosser à portée de canon, en même temps qu'elle est dominée, du côté de la terre, par toute la chaîne de hauteurs qui cerne le fond du golfe.

Le mouillage est à l'est de la presqu'île, au pied même des murailles. Il n'y a pas de port, mais seulement une plage de sable, le long de laquelle viennent s'aligner les bateaux du pays, caïques, felouques et sacolèves, en attendant leur chargement. L'ancrage est bon, le fond tenace, mais la rade n'est pas en sûreté contre tous les vents, et, par les grosses mers du sud-ouest, les navires, qui ne peuvent se haler sur la grève, sont forcés de chercher abri dans le port de Lefthéro, ou derrière l'île de Thasos. Pendant les vingt jours que durèrent nos opérations dans la plaine de Philippes, la corvette dut se tenir toujours prête à changer de mouillage à la première apparence de mauvais temps. Kavala n'en reste pas moins l'échelle la plus fréquentée de toute la côte, la seule où les paquebots français, autrichiens et grecs stationnent une ou deux fois par mois, pour prendre de la soie brute et des ballots de ce blond tabac d'Ienidjé, coupé en filaments si déliés et si estimé à Constantinople.

Je me hâtai de débarquer pour aller présenter notre firman au muddir, sorte de sous-préfet turc, qui administre pour le civil l'arrondissement de Kavala. Ce fonctionnaire, dont nous devions réclamer un ordre particulier ou *bouïourouldi,* relève du kaïmakam de Drama, placé lui-même sous les ordres du pacha de Salonique, qui n'a pas un gouvernement beaucoup moins étendu que l'ancien royaume de Macédoine. Nous reçûmes en même temps l'accueil le plus empressé de la part de M. Pétro Varda, négociant du pays, chargé du pavillon français avec le titre d'agent vice-consul, et de la part de son jeune secrétaire, M Kouzis. Ces messieurs, qui devaient pousser l'obligeance jusqu'à nous accompagner dans plusieurs de nos excursions, prirent d'eux-mêmes toutes les mesures pour assurer notre prompte installation dans le village le plus voisin des ruines de Philippes.

Il faut descendre à terre pour se rendre compte de la situation exceptionnelle qui a fait la fortune de la petite ville de Kavala, malgré la faiblesse de ses défenses et le peu de sûreté de son port : c'est que, seule de toute la côte, elle est située, à la fois, sur la mer et sur la grande route militaire et commerçante de la Thrace, l'ancienne *via regia*, dont parle Tite-Live (1), déjà ouverte par les rois de Macédoine, avant de devenir la *via Egnatia* sous les Romains. Cette route ne touche au rivage qu'en un point, qui est justement la plage de Kavala, et elle s'y engage dans un étroit défilé, entre la presqu'île fortifiée et les montagnes qui bordent le fond du golfe. C'est, on le voit, un passage de première importance, et comme les

(1) Tite-Live, XXXIX, 27.

Thermopyles de la Macédoine, sur sa frontière orientale. Les anciens n'avaient pu négliger un emplacement aussi favorable. Ils ne devaient même y redouter, dans l'état où se trouvaient alors la navigation et l'art militaire, aucun des inconvénients que nous signalons aujourd'hui. Cependant la citadelle et les autres fortifications de Kavala ne laissent voir aucune trace d'assises ou de fondations antiques : ce sont des constructions byzantines, remaniées en partie par les Turcs. Il faut en dire autant du bel aqueduc, sur double rang d'arcades, qui conduit l'eau de la montagne voisine dans les citernes de la place, et remédie au manque de sources naturelles. Belon rapporte que, peu d'années avant son passage, la ville était déserte et toute ruinée; les Turcs songèrent à la repeupler, en y colonisant principalement des Juifs, qu'ils avaient ramenés de leur expédition de Hongrie. Un seigneur turc, du nom d'Ibrahim-Pacha, qui avait aussi reconstruit le grand pont du Strymon, dota les nouveaux habitants d'une mosquée, d'un bain et d'un caravansérail, et fit relever en même temps les murs et l'aqueduc. Ces constructions, dans l'état où elles se trouvent, ne remonteraient donc pas plus loin que Soliman le Magnifique, dont le règne fut comme une renaissance pour ces provinces, ruinées par le premier établissement de leurs nouveaux maîtres.

La seule partie des défenses de Kavala à laquelle les Turcs n'aient pas touché est un curieux ouvrage extérieur, qui reliait jadis la place aux montagnes voisines. Il consiste en une épaisse muraille de blocage, flanquée de tours et terminée à son extrémité par une tour plus grosse que les autres, qui couronne une colline abrupte de l'autre côté du défilé. Presque tous les voyageurs parlent de cette ruine, qui produit un bel effet de la mer, et ils y voient avec raison une barrière élevée entre la Thrace et la Macédoine. Seulement Cousinéry en exagère singulièrement l'antiquité et l'importance, lorsqu'il suppose tout un système de fortifications macédoniennes ou romaines, qui se rattachaient à celles de Philippes, et couvraient les mines du Pangée contre les incursions des Thraces. Cette *Grande Muraille* de la Macédoine n'existe que dans son imagination. Nous n'avons encore ici qu'une construction du Bas-Empire, évidemment destinée à protéger l'aqueduc et à fermer complétement le défilé, mais qui, réunie à d'autres ouvrages avancés, observés par Belon et par Félix Beaujour, devait former, au moyen âge, une position militaire véritablement forte.

Le règlement de préséance ecclésiastique de l'empereur Andronic le Vieux nous apprend, en effet, que Kavala n'est que le nom populaire et barbare de la place byzantine de *Christopolis :* Χριστούπολις ἤτοι ἡ Κάϐαλλα. C'est surtout pendant les luttes du quatorzième siècle que les défilés et les fortifications de Christopolis, τὰ στενὰ τῆς Χριστουπόλεως, τὸ παρὰ τῆς Χριστουπόλεως τείχισμα, jouent un rôle im-

portant; mais la ville est citée, dès le cinquième siècle, parmi les évêchés suffragants de la métropole de Philippes. Il faut consulter à ce sujet les textes réunis par Tafel, le savant auteur des recherches sur la Voie Egnatienne : on y trouve tout au long l'histoire de la muraille qui a tant excité la curiosité des voyageurs. C'est en l'an 1307 ap. J.-C. que le même Andronic fit élever en cet endroit un *long mur*, de la mer à la montagne, pour arrêter les bandes de Catalans et de Turcs qui passaient de Macédoine en Thrace et de Thrace en Macédoine : Πρῶτον μὲν τὸ περὶ τὴν Χριστούπολιν μακρὸν ἔκτισε τεῖχος ἀπὸ θαλάσσης μέχρι τῆς τοῦ παρακειμένου ὄρους ἀκρωνυχίας, ὡς ἄβατον εἶναι τὸ χωρίον καθάπαξ μὴ βουλομένῳ τῷ βασιλεῖ τοῖς τ' ἐκ Μακεδονίας ἐς Θράκην ἐθέλουσι διαβαίνειν τοῖς τ' ἀπὸ Θράκης ἐς Μακεδονίαν (1). Les faibles princes qui régnaient alors à Constantinople étaient réduits à barricader les grandes voies de communication de l'Empire et à construire des retranchements à l'intérieur, afin de pouvoir disputer une à une leurs dernières provinces; car les ennemis n'étaient plus à la frontière, ils campaient depuis longtemps au cœur même du pays. Cependant, malgré la force de cet obstacle, il n'était pas impossible de le tourner par les montagnes de Kavala, comme le fit, en l'an 1342, l'empereur Cantacuzène, d'après le rapport du même auteur : Ἄρας οὖν ὁ βασιλεὺς Καντακουζηνὸς ἐκ τῶν τοῦ Νέστου ποταμοῦ ἐκβολῶν, κἀξ εὐωνύμων ἀφεὶς τοὺς τὰ στενὰ τῆς Χριστουπόλεως παραφυλάττοντας, διὰ τῆς ἄκρας τοῦ ὄρους τὰς οἰκείας διεβίβασε δυνάμεις, μακροτέρᾳ μὲν καὶ ἐπιπόνῳ χρησάμενος πορείᾳ διὰ τὰς δυσχωρίας τῶν πέτρων καὶ τῶν ἐκ τῆς λόχμης ἐκείνης δένδρων καὶ ἀκανθῶν. Διεβίβασε δ' οὖν καὶ κατεστρατοπέδευσε περί που τὰ ἱππήλατα τῶν Φιλίππων, ἔνθα πάλαι Βροῦτος καὶ Κάσσιος ἐπολέμησαν Ὀκταβίῳ Καίσαρι (2). Les détails précis fournis par ce texte ne laissent aucun doute sur l'identité de Kavala et de Christopolis.

L'enceinte toute byzantine de Kavala renferme cependant quelques vestiges de l'antiquité. J'y ai trouvé cinq inscriptions, dont trois gravées sur de grands sarcophages en marbre blanc, et un fragment d'architecture ionique. Le petit nombre et la dispersion de ces débris, qui ne tiennent point au sol, pourrait faire croire, au premier abord, qu'ils ont été apportés des ruines de Philippes ; mais Belon atteste que les sarcophages furent trouvés tout près de la ville et utilisés aussitôt par Ibrahim-Pacha pour le service de son aqueduc : « Il feit aussi transporter trois « sépulchres de pierre de marbre qui estoient à un quart de lieue de là, en un « champ, lesquels il feit mettre dessoubs les fontaines, pour servir de bassins à abreu- « ver les chevaulx (3). » La présence de ces monuments suffit pour montrer qu'il y avait à Kavala, dès l'antiquité et longtemps avant la fondation de Christopolis, un centre de population, une station maritime, qui, étant le point de la côte de

(1) Nicéphore Grégoras, VII, 6, 3. — (2) *Ibid.*, XIII, 11. — (3) Belon, *Observations*, I, 58.

beaucoup le plus voisin de Philippes, devait nécessairement servir de port à cette grande cité.

Je commence par les inscriptions des sarcophages, déjà copiées par Belon et par d'autres.

1.

Kavala. Sur un sarcophage de marbre blanc. Hauteur des lettres, 8 c.

. . . .

. . . .

EQV PVBLI HONORI . . . .

RIONATVS·ET·IIVIRALICIS·PONTIFEX·FLAMENDIVI CLAVDI PHILIPPIS

ANN XXIII H S E

[P. C. Asper Atriarius Montanus]
equ[o publico honoratus, item ornamentis decu-]
rionatûs et (duum)viralicis, pontifex, flamen divi Claudi Philippis,
ann(orum) (trium et viginti), h(ic) s(itus) e(st).

« Ci-gît Publius Cornélius Asper Atriarius Montanus, honoré d'un cheval public (chevalier), ainsi que des insignes du décurionat et du duumvirat, pontife, flamine du divin Claude à Philippes; il était âgé de vingt-trois ans. »

Les bords du sarcophage, transformé en auge à faire boire les chevaux, étant rongés par un frottement continuel, les deux premières lignes ont aujourd'hui presque totalement disparu. Je les ai restituées d'après Belon, dont la copie laisse quelque doute sur le véritable arrangement des noms du mort, qui ne sont de fait que trois surnoms. Il est vrai que celui d'*Atriarius* peut être une faute de lecture pour *Atiarius*, nom de famille que nous rencontrerons très-fréquemment à Philippes; mais, placé ici entre *Asper* et *Montanus*, il n'a de toute manière que la valeur d'un *cognomen* : c'est un exemple de l'usage, qui s'introduisit à l'époque impériale, de porter plusieurs surnoms, souvent empruntés à d'autres *gentes*, auxquelles on rattachait sa généalogie. Pour trouver le véritable *gentilicium*, je proposerais d'interpréter les deux lettres P. C. par *Publius Cornelius*. Je sais que

l'exemple unique, donné par Orelli (n° 4272), d'une pareille abréviation, est contesté; mais on peut, à la rigueur, supposer, après la lettre C, une lacune dont Belon n'aura pas tenu compte. L'interprétation est d'autant plus vraisemblable que les deux autres tombeaux, trouvés dans le même lieu, appartiennent à des femmes de la *gens Cornelia*. Ainsi P. Cornélius Asper aurait ajouté à son nom le *gentilicium* et le *cognomen* d'un autre personnage, Atiarius Montanus, auquel il se faisait gloire de tenir par des liens de parenté, d'adoption ou de clientèle. Investi surtout de fonctions sacerdotales, son titre le plus intéressant est celui de flamine de Claude. Je ferai remarquer que Belon décrit, parmi les ruines de Philippes, un prétendu temple de cet empereur; mais cette attribution n'est évidemment qu'une hypothèse, qui lui fut suggérée par l'inscription de Kavala. Du prêtre il a conclu au temple, qu'il ne manque pas de reconnaître dans la première ruine importante qui frappe ses regards.

2.

Kavala. Sur un sarcophage de marbre blanc. Hauteur des lettres 14 c. et 9 c.

CORNELIA·P·FIL·ASPRILLA·SAC·DIVAE
AVG·ANN·XXXV HSE

Cornelia, P(ublii) fil(ia), Asprilla, sac(erdos) divae
Aug(ustae), ann(orum) (quinque et triginta), h(ic) s(ita) e(st).

« Ci-gît Cornélia Asprilla, fille de Publius, prêtresse de Diva Augusta; elle était âgée de trente-cinq ans. »

Le Publius dont il est ici question, père de Cornelia Asprilla, n'est autre que P. Cornélius Asper de l'inscription précédente. La ressemblance des deux surnoms confirme de tout point la supposition que j'ai faite sur le nom de famille de ce personnage. J'explique *Augusta* par Livie, bien que ce titre se rapporte quelquefois à d'autres impératrices romaines; mais, placé ainsi, il ne me paraît pouvoir désigner que la femme du fondateur de l'empire. Je n'ai pas trouvé trace, dans les inscriptions de Philippes, du culte rendu à la personne même d'Auguste; mais un monument de la Troade, publié par Orelli (n° 512), fait mention d'un certain C. Antonius Rufus, fils de Marcus, de la tribu Voltinia, honoré de hautes charges sacerdotales

dans plusieurs colonies, et qui porte notamment le titre de *flamen divi Augusti Coloniæ Juliæ Philippensis*, en même temps que celui de premier citoyen, *princeps*, de cette ville.

3.

Kavala. Sur un sarcophage de marbre blanc.

CORNELIA · LONGA · ASPRILLAE · MATER
ANN LX H·S·E

Cornelia Longa, Asprillae mater,
ann(orum) (sexaginta), h(ic) s(ita) e(st).

« Ci-gît Cornélia Longa, mère d'Asprilla; elle était âgée de soixante ans. »

Les trois sarcophages appartiennent, comme on le voit, à une même sépulture de famille. La mère de Cornélia Asprilla doit être, par cela même, l'épouse de Cornélius Asper. Il est vrai que, chez les Romains, la femme garde ordinairement son nom de famille; mais Cornélius a pu épouser sa parente ou bien une Cornélia de quelque autre branche de la *gens*.

Le fragment suivant est inédit.

4

Kavala. Sur un fragment de marbre blanc.

	. . . . [*patronus*]
COLC·	*Colo*[*niae Augustae Juli*-]
AEVICT	*ae Vict*[*ricis Philipp*]-
ENSIVM	*ensium*, [*omnibus*]
MVNER	*muner*[*ibus functus*, ...]
IT'RVM	*iterum* [. . . . . . .*fla*-]
MEN · D	*men d*[*ivi Titi Augusti*]
VESPAS	*Vespas*[*iani*] . . . .
FILIVS·C	*filius c* . . . .
NIAF	*niae* . . . .

« .... patron (?) de la Colonie Auguste Julienne Victorieuse des Philippiens, ayant exercé toutes les magistratures, deux fois (investi de *telle* charge), flamine du divin Titus Auguste Vespasien .... »

Il est regrettable qu'un monument qui contenait de précieux détails sur la colonie de Philippes soit aussi mutilé. D'après le débris qui subsiste, on peut supposer que c'était encore une plaque de sarcophage : celle-ci donnait toute une liste de charges municipales. Les premières lignes, qui faisaient connaître le nom du mort, n'existent plus; des autres, on n'a que les premières lettres. Cependant la ligne 6 permet de mesurer à peu près la largeur de l'inscription : en effet, entre la fin du mot *(fla)men* et la ligne suivante commençant par *Vespas....*, on ne peut guère mettre que le titre impérial de Vespasien : *divi Augusti,* ou celui de son fils : *divi Titi Augusti,* qui remplit mieux la place (1). La liste des colléges sacerdotaux de Philippes doit donc enregistrer un flamine de Titus, après ceux d'Auguste et de Claude. On peut, en se réglant sur cette ligne, essayer de restituer les autres. *Iterum* indique une fonction exercée deux fois; *muner....* rappelle la formule consacrée pour les fonctionnaires qui avaient parcouru toute l'échelle des honneurs municipaux. Les trois premières lignes offrent surtout de l'intérêt, si, comme je le pense, on y retrouve dans son entier le titre officiel sous lequel fut fondée la colonie de Philippes : *Colonia Augusta Julia Victrix Philippensium.* L'inscription d'Antonius Rufus, citée plus haut, et les monnaies qui portent pour légende : *Col. Aug. Jul. Phil. jussu Aug.,* autour de la tête laurée d'Auguste, nous avaient appris déjà que Philippes était une colonie Julienne, c'est-à-dire établie par Auguste, sous les auspices de Jules César et comme en exécution de son testament. Mais le titre de *Victrix* rappelle ouvertement le fait auquel elle doit sa véritable origine : la victoire de Philippes. C'est l'équivalent latin du nom de *Nicopolis*, donné par l'heureux vainqueur à la ville qu'il fonda en souvenir d'Actium.

Ces inscriptions latines, qui mentionnent de nobles personnages, investis pendant leur vie des plus hautes charges de la municipalité de Philippes, montrent que la position de Kavala était occupée, à l'époque romaine, par un *vicus* maritime, qui était le port de la colonie : des familles influentes y avaient fixé leur résidence, attirées par le mouvement des affaires commerciales, ou par le voisinage de la mer, si goûté des riches Romains. Or nous connaissons, par les auteurs, le port de Philippes : c'était *Néapolis*, ancien comptoir grec, réduit alors à n'être que l'échelle de la cité romaine, et mentionné par les Itinéraires comme le relais de poste le

(1) Cf. Orelli, *Inscr. latin.*, 3685, 4096.

plus voisin, sur la section orientale de la voie Egnatienne. Cette double situation s'accorde si exactement avec celle de la moderne Kavala et de la Christopolis des Byzantins, qu'on ne peut refuser de reconnaître, sous trois noms différents, un seul et même emplacement.

Selon le récit des Actes des Apôtres, c'est à Néapolis que Paul et Silas, partis la veille d'Alexandrie de Troade, vinrent débarquer pour se rendre à Philippes : Ἀναχθέντες οὖν ἀπὸ τῆς Τρωάδος εὐθυδρομήσαμεν εἰς Σαμοθράκην, τῇ τε ἐπιούσῃ εἰς Νεάπολιν, — Ἐκεῖθέν τε εἰς Φιλίππους, ἥτις ἐστὶ πρώτη τῆς μερίδος τῆς Μακεδονίας πόλις, κολωνία (1). On comprend que les pieux empereurs de Byzance, en élevant, dans cette antique position, des fortifications nouvelles, aient voulu dédier plus particulièrement au Christ une ville que le pied des Apôtres avait touchée la première sur le continent européen. Néapolis est aussi le mouillage où Brutus et Cassius, pendant toute la durée de leurs opérations devant Philippes, font stationner la flotte républicaine, placée ainsi sous leur main, à une distance qu'Appien évalue à 70 stades : Θάσον μὲν δὴ ταμιεῖον, ἀπὸ ἑκατὸν σταδίων οὖσαν, ἐτίθεντο, ἐνόρμισμα δὲ ταῖς τριήρεσι Νέαν πόλιν, ἀπὸ ἑβδομήκοντα σταδίων (2). L'indication numérique d'Appien et celles que fournissent les anciens Itinéraires permettent de résoudre la question par des chiffres. La distance mesurée géométriquement par M. Laloy, garde du génie, entre Kavala et les ruines de Philippes est de 12 à 13 kilomètres. Les 70 stades marqués par l'historien dépassent un peu ce nombre, et, si l'on se règle sur le grand stade, employé de préférence à cette époque, ne donnent pas moins de 15 kilomètres ½. Mais il ne faut pas oublier qu'Appien prend son point de départ des campements, qui étaient, nous le démontrerons par la suite, à 3 kilomètres environ au-delà de la ville : il suffit de tenir compte de cette différence pour que les deux mesures s'accordent exactement. Les Itinéraires donnent, à peu de chose près, le même résultat, sauf la table de Peutinger, dont les chiffres sont ici tellement exagérés que l'erreur du copiste est manifeste. L'Itinéraire de Jérusalem marque, entre le relais de Néapolis, *mutatio Neapolis,* et la cité de Philippes, *civitas Philippi,* une fraction d'étape de 9 milles romains, qui font justement 13 kilomètres. Quant à l'Itinéraire d'Antonin, bien qu'il force la distance, en la portant à 12 milles (17 kilomètres ½), ce nombre ne nous éloigne pas assez de Kavala, pour nous permettre de chercher ailleurs l'emplacement de Néapolis. D'autres textes confirment cette identification. En l'an 189 av. J.-C., le consul Cn. Manlius Vulso ramène d'Asie les légions qui ont vaincu Antiochus : reprenant le chemin par lequel Lucius Scipion avait, l'année précédente, traversé le premier la Thrace à la tête d'une armée romaine, il suit la direction de la future voie Egnatienne, et il arrive

(1) *Act. Apost.*, XVI, 11 et 12. — (2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106.

à Néapolis, en passant sur le territoire des Abdéritains : *Hinc per Abderitarum agrum Neapolim perventum est* (1). Or Abdère était située vers l'embouchure du Nestos, où l'on voit une vaste plaine, qui aboutit précisément aux défilés de Kavala. De même Scylax, dans l'énumération des places maritimes échelonnées du Strymon au Nestos, cite Néapolis comme la plus rapprochée de ce dernier fleuve et la plus voisine en même temps de l'île de Thasos. Enfin Strabon en fait le point le plus septentrional du golfe Strymonique, dans lequel il comprend comme une baie secondaire celui de Piérie : Πρὸς δὲ βορρᾶν ἀφορίζει τὸν Στρυμονικὸν κόλπον ἡ Νεάπολις (2). Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour voir que Kavala est, en effet, de toute la côte, le point le plus enfoncé dans les terres et dans la direction du nord.

En face de ces témoignages et de ces chiffres, je m'étonne que le savant auteur des recherches sur la voie Egnatienne, Frédéric Tafel (3), s'obstine à chercher Néapolis à Eski-Kalava, position détournée, qui s'écarte de la route directe de Philippes de plus de 10 kilomètres. Aussi ce beau port fut-il abandonné de bonne heure, tandis que l'échelle moins sûre de Kavala, associée aux destinées d'une grande ville et mieux placée pour les communications avec l'intérieur, ne cessa d'être une station importante et fréquentée. Elle est encore mentionnée, au commencement du moyen âge, par Hiéroclès et Procope, sous le nom de Néapolis, qui ne disparaît alors que pour être remplacé par un nom plus moderne.

Quant au nom romaïque de Kavala, plutôt latin que grec, auquel nos négociants levantins ont pris l'habitude de substituer la forme française de *la Cavale*, on voit qu'il était employé dès le moyen âge. Le souvenir de la prétendue cavale d'Alexandre, accepté naïvement par Bélon, témoigne de la popularité qu'a conservée dans ces régions la légende fabuleuse du héros macédonien; mais ce n'est évidemment qu'un exemple de ce goût pour les fausses étymologies, que les anciens Grecs ont transmis à leurs descendants, après s'en être servis pour nous gâter toute leur histoire primitive. Peut-être faut-il songer plus simplement à l'importante station de chevaux de poste ou de bât qui ne cessa d'exister en ce lieu, sur le passage toujours fréquenté de l'ancienne voie Egnatienne.

Je dois ici relever une erreur, qui s'est glissée jusque dans les excellentes cartes allemandes de Kiepert. L'important passage dont l'extrémité occidentale est occupée par la ville qui s'appela successivement Néapolis, Christopolis et Kavala, n'a rien de commun avec les célèbres *Gorges des Sapéens*, tournées par les troupes de Brutus et de Cassius, dans leur marche sur Philippes; car les Sapéens habitaient beaucoup plus à l'est, comme je le démontrerai dans le chapitre consacré aux opérations de la

(1) Tite-Live, XXXVIII, 41. — (2) Strabon, VII, fragm. — (3) *De Via militari Romanorum Egnatia*, II, page 13.

bataille. Les anciens donnaient au défilé qui nous occupe un nom tout différent : celui d'*Acontisma*, que nous trouvons cité par Ammien Marcellin, dans un endroit où cet auteur, comparant la Thrace à un vaste croissant, la montre se recourbant dans sa partie orientale vers la Macédoine; c'est à cette pointe extrême qu'il place les routes étroites et les rapides descentes qu'on appelait Acontisma : *Ex angulo tamen orientali Macedonicis jungitur collimitiis per arctas præcipitesque vias, quæ cognominantur Acontisma* (1). Le même nom désignait une station de la voie Egnatienne, que les Itinéraires placent à 18 milles ou 26 kilomètres à l'est de Philippes, et qu'il faut chercher, par conséquent, à 13 kilomètres au-delà de Kavala, dans la même direction. C'est donc à tort que Tafel réclame ce nom peu connu, au lieu de celui de Néapolis, pour le nom antique de Kavala et de Christopolis (2). La ressemblance qu'il prétend trouver entre la presqu'île de Kavala et un fer de javelot n'est point une preuve sérieuse. Il est vrai que le mont *Acontion*, en Béotie, devait son nom à une ressemblance de ce genre; mais le mot ἀκόντισμα a un autre sens, il désigne le jet, la portée d'un javelot ou la blessure faite avec cette arme. C'est une dénomination qui convient à quelque passage resserré d'un défilé, plutôt qu'à une pointe de rochers s'avançant dans la mer. Il n'y a pas là de raison pour déplacer Néapolis, contrairement à tant de témoignages.

Le nom d'Acontisma, de forme toute grecque, comme celui de Néapolis, paraît dater de l'époque hellénique. Une inscription trouvée près de la citadelle de Kavala nous permet aussi de remonter, à travers toute la période romaine, jusqu'au temps où les Hellènes avaient une colonie sur ce rivage.

5.

Kavala. Dans la haute ville, sur une plaque de marbre blanc.

Α Γ Ο Λ Λ Ο Φ Α Ν Η Σ	Ἀπολλοφάνης
Ν Ε Ω Κ Ο Ρ Ο Σ	νεωκόρος
Γ Α Ρ Θ Ε Ν Ω Ν Ο	Παρθενῶνο(ς)
Κ Ρ Ε Ο Φ Υ Λ Α Κ Ι Ο Ν	κρεοφυλάκιον.

« Apollophanès, néocore, a fait construire la *boucherie* du Parthénon. »

Cette courte inscription se lit sur un beau fragment de marbre blanc, que nous avons

(1) Ammien Marcellin, XXVII, 4. — (2) Tafel, *Via Egnatia*, II, page 17.



trouvé encastré dans une maison, non loin de la citadelle. Le type de l'écriture accuse une époque grecque peu reculée, mais antérieure à l'établissement des Romains dans la Macédoine. Les curieux détails mentionnés, en quatre mots, sur la pierre se rapportent aussi, exclusivement, à la période hellénique. On sait que les *néocores* étaient les gardiens des temples grecs, chargés d'y entretenir l'ordre et la propreté. Cependant leur position ne paraît pas avoir été aussi humble que semble l'indiquer leur nom, qui, littéralement, signifie *balayeurs du temple*. Cet Apollophanès, qui contribue de ses deniers à la construction des dépendances du sanctuaire et qui fait graver sur une plaque de marbre le souvenir de sa libéralité, n'est pas un serviteur de bas étage. Dans tout l'Orient grec, les femmes se font encore un honneur et un pieux devoir de balayer elles-mêmes, à certains jours, les églises, et elles attachent à cette œuvre une dévotion particulière. De même les néocores s'honoraient d'un titre que la religion relevait à leurs yeux, tout en abandonnant le détail du service aux esclaves placés sous leur surveillance. Quant au mot χρεοφυλάκιον (plus régulièrement χρεωφυλάκιον), je n'en trouve pas d'autre exemple; mais le sens n'en est pas douteux : on devait appeler ainsi l'édifice où l'on gardait la chair des victimes, destinée à la nourriture des prêtres; c'était comme la *boucherie* du temple, qui rappelle la *culina* souvent mentionnée, dans les inscriptions latines, à côté des édifices sacrés. Ces constructions, toutes d'utilité, avaient une relation directe avec les fonctions des néocores. Mais je laisse ces détails pour arriver à une révélation bien autrement précieuse pour le sujet qui nous occupe. Un temple grec s'élevait jadis sur le rocher de Kavala, et ce temple était un sanctuaire d'Athéné Parthénos, consacré au culte tout athénien de la déesse vierge, qui échappe par la lutte aux embrassements d'Héphæstos; ce n'était pas un simple *Athénæon*, comme dans les autres villes, mais un *Parthénon*. Une pareille fondation ne peut guère être attribuée aux Thasiens, ni aux colons de Philippe, encore moins à ceux d'Auguste : les Athéniens eux-mêmes paraissent avoir apporté ici leurs dieux. On peut en conclure presque sûrement que l'acropole grecque, bâtie autrefois sur ce promontoire, était une colonie athénienne, ou, pour le moins, une ville étroitement liée aux destinées d'Athènes.

Du reste ce n'est pas, à Kavala, l'unique vestige qui rappelle les beaux siècles de la Grèce. Nous y avons trouvé, dans le même quartier de la ville, un fragment d'architecture qui n'est pas indigne d'avoir figuré dans un temple fondé en souvenir du Parthénon d'Athènes. C'est un beau chapiteau ionique, en marbre blanc du pays, dont les amples volutes, les coussinets librement enroulés, les lignes cambrées avec élégance, sont un exemple de ces formes hardies que les Grecs eux-mêmes adoucirent, et que répudia le goût froid et compassé de l'époque romaine. Je laisserai M. Daumet exprimer lui-même son opinion sur un point qui est entièrement de sa com-

pétence (1) : « Si l'on veut trouver, dans les monuments ioniques d'Athènes, des proportions analogues à celles du chapiteau de Kavala, ce n'est ni à l'Érechthéion, ni même au temple de la Victoire sans Ailes, qu'il faut les chercher, mais dans un curieux chapiteau d'ancien style, découvert parmi les ruines de l'Acropole et conservé aujourd'hui dans la collection du temple de Thésée. Les traits communs à ces deux pièces d'architecture sont : le développement extraordinaire des volutes, leur faible écartement, qui s'accuse par la courbure très-prononcée des filets qui les réunissent, et n'est que d'un quart de la largeur totale du chapiteau. Ces caractères frappaient d'autant plus les yeux que la colonne était proportionnellement très-mince; son fût n'excédait pas la largeur d'une seule volute, tandis que, dans le temple de la Victoire, la volute n'équivaut qu'aux trois cinquièmes de l'épaisseur du fût. Aussi les colonnes de Kavala, au lieu de vingt-quatre cannelures, ne devaient-elles en avoir que vingt, correspondant à un même nombre d'oves, que l'on compte sur l'échinus. Le diamètre supérieur de ces colonnes, mesuré exactement sur le chapiteau, était de $0^{m},54$. Cette dimension, qui règle toutes les autres, montre que le monument ionique de Kavala avait des proportions plus grandes que le petit temple de la Victoire Aptère, où le même diamètre n'est que de $0^{m},43$. Le chapiteau que nous décrivons, décoré avec une recherche délicate, présente en outre des finesses d'exécution et des dispositions de détail très-particulières. La moulure qui couronne ordinairement l'abaque manque, comme dans l'ionique de Phigalie. Les oves ont leur forme complète, au lieu d'être, comme d'habitude, tronquées au sommet. Des trois gorges qui décorent chaque coussinet, les deux latérales viennent s'amortir simplement contre l'échinus, tandis que celle du milieu finit en s'arrondissant comme une cannelure ionique; à cet endroit, deux pétales de palmette sont insérés dans les interstices formés par la courbure des filets. Des palmettes entières accompagnent, selon l'usage, les volutes, dont l'œil est une rosace et non un simple bouton. Enfin l'ornement le plus remarquable est une fleur du genre des radiées, qui s'épanouit, en forme de soleil, dans la partie la plus large du canal; mais elle n'existe que sur l'une des faces du chapiteau. Cette différence dans l'ornementation des deux faces montre que le chapiteau de Kavala ne couronnait pas isolément une colonne votive, mais qu'il appartenait au péristyle de quelque édifice construit avec une rare élégance. » A tous ces caractères, il faut reconnaître un monument grec, probablement un temple, élevé avant le temple de la Victoire Aptère, ou tout au moins par un architecte resté fidèle aux traditions d'une école antérieure. Était-ce le Parthénon mentionné dans l'inscription d'Apollophanès? Sans en être certain, on est en droit de le supposer : car une ville comme celle qui s'élevait sur le rocher de Kavala ne pouvait pas

(1) Voir la Planche I de l'ouvrage, figures 6 et 7.

posséder beaucoup d'édifices bâtis avec une pareille recherche. La fleur radiée du chapiteau, qui me paraît un emblème autant qu'un ornement, pourrait seule fournir un indice sur la divinité qu'on adorait dans ce temple. Je sais qu'on trouve en abondance, dans l'Acropole d'Athènes, une sorte de chrysanthème, dont le parfum pénétrant embaume les ruines des deux temples de Minerve; mais je n'oserais affirmer que cette plante fût particulièrement consacrée à la déesse, ni que ce soit elle qui décore notre chapiteau.

Cousinéry, se fondant uniquement sur la ressemblance du masque de Gorgone, gravé sur les monnaies de Néapolis, avec le type de quelques monnaies athéniennes, avait déjà avancé que cette place devait être une colonie d'Athènes (1). Les fragments que je viens de décrire lui donnent raison sur ce point. Cependant les textes ne sont point aussi positifs. Strabon fait de Néapolis une dépendance de la fameuse ville de Daton, qui était le chef-lieu des possessions continentales des Thasiens : Παρὰ δὲ τὴν παραλίαν τοῦ Στρυμόνος καὶ Δατηνῶν πόλις Νεάπολις καὶ αὐτὸ τὸ Δάτον (2). D'un autre côté, les inscriptions qui nous ont conservé les comptes de l'empire maritime des Athéniens mentionnent, dès la quatre-vingt-troisième olympiade, seize ans avant la guerre du Péloponnèse, Néapolis ou Néopolis de Thrace parmi les villes tributaires d'Athènes; et elles la distinguent de deux autres Néapolis, l'une de Pallène et l'autre de Chersonèse, en ajoutant à son nom celui d'*Antisara* : Νεάπολις ou Νεοπολῖται παρ' Ἀντισάραν (3). Or Antisara, d'après Étienne de Byzance, était aussi une échelle de Daton : Ἀντισάρα, ἐπίνειον Δατίνων. Ces données, contraires en apparence, ne sont pas inconciliables avec le témoignage rendu par les monuments. Évidemment, près d'Antisara, qui était l'ancienne échelle de Daton, s'établit, dans la suite, une autre place maritime qu'on appela, par opposition, la *Ville-Neuve*. Les Thasiens en furent-ils les premiers fondateurs? ou faut-il en attribuer l'origine aux Athéniens, vainqueurs de Thasos, qui auraient réuni, dans la position de Kavala, sous la protection de leurs escadres, les anciens habitants d'Antisara, de Scapté-Hylé, de Daton, menacés, comme on l'a vu, par les Thraces du Pangée? De toute manière, on ne peut douter qu'une population originaire d'Athènes ne se soit alors mêlée aux anciens colons de Thasos; c'est elle qui fonda sur ce promontoire un Parthénon, en souvenir de la mère patrie. Les monnaies de Néapolis portent, au revers du masque de Gorgone, une tête de femme jeune, avec les cheveux relevés en un simple nœud derrière la tête, et quelquefois couronnés de laurier. Cousinéry en fait une Vénus Victrix; mais c'est la Victoire elle-même, la déesse Niké, si chère aux Athéniens, qui associaient son culte à celui de Minerve. Ce type

(1) Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, ch. XIV. — (2) Strabon, VII, fragm. 36. — (3) Bœckh, *Économie politique des Athéniens*, édition allemande, t. II, p. 711.

monétaire me paraît rattacher étroitement la fondation ou la colonisation de Néopolis à l'heureuse expédition qui mit entre les mains d'Athènes le riche littoral jadis exploité par les Thasiens. Le rapprochement est d'autant plus curieux que Cimon, qui fit cette conquête, voua justement un culte à la Victoire, et lui éleva son temple de l'Acropole.

Ces débris et les preuves qu'on en peut tirer permettent de redresser une erreur capitale, que Cousinéry a mise en circulation. Bien que Néapolis soit, très-probablement, une colonie athénienne, il n'est pas exact qu'elle doive son origine à l'expédition dirigée sur la côte de Thrace par un Athénien nommé Callistrate. Cousinéry n'a pas vu que l'auteur de cette entreprise, désigné comme un orateur et comme un banni, Καλλίστρατος ὁ ῥήτωρ ἐκπεσὼν Ἀθήνηθεν (1), était, sans aucun doute, Callistrate d'Aphidna, homme politique, contemporain de la jeunesse de Démosthènes, mêlé aux luttes que suscita dans la Grèce la suprématie de Thèbes, et forcé de quitter l'Attique, sous le coup d'une condamnation à mort, dans les années qui précèdent l'avénement de Philippe au trône de Macédoine. Vainement chercherait-on une preuve contraire dans le témoignage de Scylax de Caryande, puisqu'il est reconnu que le Périple attribué à ce vieux navigateur n'est qu'un résumé géographique, dont la rédaction date du commencement de la période macédonienne. D'ailleurs l'allusion faite par cet ouvrage à la tentative de Callistrate se rapporte plutôt à Daton qu'à Néapolis, d'après l'enchaînement grammatical de la phrase : Νεάπολις, κατὰ ταύτην Δάτον πόλις ἑλληνὶς ἣν ᾤκισε Καλλίστρατος Ἀθηναῖος (2). Ce serait donc sur l'antique emplacement de Daton que Callistrate aurait réussi à établir une colonie nouvelle. Isocrate, dans son Discours sur la paix, mentionne la même expédition, sans citer toutefois aucun nom de ville; c'est même lui qui nous apprend, le premier, que Callistrate, se trouvant alors en exil, n'avait point agi avec une mission publique. Le discours d'Isocrate a pour but d'engager les Athéniens à faire la paix avec Philippe, pour rétablir leur empire colonial; l'orateur leur montre surtout, comme un champ ouvert à leurs entreprises, cette Thrace, où un simple particulier, comme Athénodore, un banni même, comme Callistrate, ont pu fonder des villes, ὅπου Ἀθηνόδωρος καὶ Καλλίστρατος, ὁ μὲν ἰδιώτης, ὁ δὲ φυγὰς, οἰκίσαι πόλεις οἷοι τε γεγόνασιν (3). Qui ne voit que de pareils exemples, pour avoir quelque prise sur l'esprit du peuple, devaient être tirés de faits tout récents? J'aurai bientôt à revenir sur cette tentative, qui mérite d'être étudiée de plus près : il suffit, pour le moment, d'avoir montré que la fondation tardive de Callistrate, absorbée presque aussitôt par les envahissements de la Macédoine, n'a point de rapport avec Néapolis, qui existait alors depuis plus d'un siècle.

Une exploration sérieuse de toute la région du mont Pangée n'eût pas été inu-

(1) Zénobius, IV, 34. — (2) Scylax, 67. — (3) Isocrate, *de Pace*.

tile pour éclaircir plusieurs questions qui touchent de près à celles de Philippes et de Néapolis. J'aurais été curieux d'y rechercher la place des anciennes exploitations métallurgiques, les vestiges du culte rendu par les mineurs au Bacchus thrace, et d'y étudier quelques positions incertaines, comme Scapté-Hylé et même Daton, la ville de l'or, que certains auteurs anciens veulent identifier avec Philippes et Crénides. Mais le pays qui entoure immédiatement les ruines réclamait toute notre attention et tout notre temps, et je n'ai pu hasarder qu'une rapide reconnaissance dans la partie de la montagne qui borde la plaine.

Dans cette partie, à l'ouest de Kavala, mais sur l'autre versant, et tournant le dos à la mer, se trouve la petite ville de *Pravista,* peuplée de Turcs et de Grecs. Elle occupe une position assez importante, en face même de celle de Philippes, au point de jonction des deux routes qui, l'une par le nord et l'autre par le sud, contournent le massif du Pangée. Cousinéry a fait observer très-justement que ces deux routes sont celles par où Xerxès, au rapport d'Hérodote, fit passer les deux tiers de son armée, pendant qu'une troisième colonne côtoyait le littoral et donnait la main à la flotte. Le territoire de Pravista est formé par un angle de la grande plaine, qui se trouve isolé par les marais de l'Angitès et s'enfonce assez profondément dans la région montagneuse. Ce coin de plaine fertile, bien limité par la nature, devait être certainement commandé par une position antique : les habitants me signalèrent à peu de distance, à l'extrémité d'un contre-fort du Pangée qui descend jusqu'au bord des marais, une colline qu'ils appellent encore *Palæo-Pravi.* J'appris aussi que leur ville est le siége d'un évêque, qui prend le titre d'évêque d'Élefthérioupolis, ὁ Ἐλευθεριουπόλεως, déjà mentionné dans une lettre du pape Innocent III à Guillaume, archevêque latin de Philippes (1). Élefthérioupolis est la dénomination ecclésiastique du village de Lefthéro, qui commande, comme nous l'avons vu, le beau havre circulaire d'Eski-Kavala : c'est un lieu de la côte très-voisin de Pravista, quoique situé sur le versant opposé des montagnes.

Les inscriptions suivantes, que j'ai trouvées dans les murs de l'église épiscopale, prouvent que la population de la colonie romaine s'était répandue jusque dans cette région du Pangée.

6.

Pravista. Dans l'église.

.....ΚΥΜΗΤΙΙ
...ΜΑΡΚΟ
...ΩCΤΗCΕ
. . . CΗΘΟΥ
. . . ΔΩC.

(1) Voir la correspondance d'Innocent III, lettre 15; édition Baluze, vol. II, p. 621.

Cette inscription, dont il reste à peine quelques syllabes, était grecque, mais de l'époque romaine : on n'y démêle que le nom romain de Marcus.

7.

Pravista. Sur une plaque, encastrée dans la porte de l'église.

/// AL·POMPVLLIO	.... *a L(ucio?) Pompullio,*
/// ·L·CHILONI	*[Lucii?] l(iberto), Chiloni*
// VNIA·SEX·F· MAXIM	*[J]unia, Sex(ti) f(ilia) Maxim[a]*
// IO· FAC· CVR	.... *o fac(iendum) cur(avit).*

« Junia Maxima, fille de Sextus, a fait élever ce monument à ...... Pompullius Chilon, affranchi de .... »

Nous trouvons dans les inscriptions de Philippes un Q. Junius Valens, et même un L. Junius Maximus. Junia Maxima, qu'elle fût ou non leur parente, est certainement une femme libre de cette *gens*, et ne peut avoir donné le jour à un affranchi : il faut donc se garder de restituer *(fil)io* à la quatrième ligne.

De Pravista, si l'on s'avance vers l'ouest, par la route qui file entre le pied du Pangée et les marais, on arrive en deux heures à une sorte d'amphithéâtre naturel, ouvert par les ravins dans le flanc septentrional de la montagne. Les pentes adoucies, couvertes de vignobles et de jardins ombragés, déploient tout le luxe d'une riche culture. Plus haut, de magnifiques châtaigneraies, puis des bois sombres de sapins, conduisent les yeux jusqu'aux neiges qui étincellent sur les dernières cimes. Le cône blanc qui se dresse au fond de l'ouverture est le plus élevé des sommets du Pangée, celui que les Turcs appellent *Pilaf-tépé*, le comparant familièrement aux pyramides de riz qu'ils servent dans leurs repas. C'est à l'origine de cette vallée, vers la zone des sapins, que se trouve le seul vestige d'exploitations métallurgiques connu aujourd'hui des montagnards. Ils rapportent que des Arméniens vinrent encore, il y a un certain nombre d'années, pourvus d'un firman, pour explorer le terrain, mais que, ne le trouvant pas assez riche, ils se virent contraints d'abandonner leurs premiers travaux. Cette mine, qui paraît faire partie des anciennes exploitations des Satres, est aussi sans doute celle dont parle Belon, lorsqu'il dit, dans sa route de Serrès à Philippes : « Nous laissasmes le mont Pangéus à dextre, où encore maintenant on tire des métaux d'argent des minères de la montaigne (1). » Dans la région des vigno-

(1) Belon, *Observations*, I, 53.

bles, un grand village échelonne ses toits rouges au milieu de la verdure; habité par une population mixte de musulmans et de chrétiens, il porte le nom grec de *Palæokhori* ou *Vieux-Bourg*, qui suffit pour indiquer au voyageur un point intéressant pour la géographie ancienne. En effet, à l'est du village, la montagne projette un chaînon de hauteurs rocheuses, terminé par une colline pointue, qui a toute l'apparence d'un lieu autrefois fortifié : les habitants la nomment encore *Vérano-Kastro*. Sur le bord même de la route, qui commence à prendre vers cet endroit le nom de *Portæs*, à cause des passages resserrés qu'elle est obligée de franchir le long des marécages, on remarque les fondations d'une vieille église, dédiée à saint Georges, relevant du couvent de *Kosphinitza*, qui est aujourd'hui le grand centre religieux du Pangée. Je trouvai un moine, occupé, avec quelques paysans, à déblayer ces ruines, d'où sortirent, sous mes yeux, divers débris antiques et trois fragments d'inscriptions.

8.

Palæokhori. Église ruinée d'Haghios Ghiorghios.

VLIAPOLLA·NLX·Ɛ·AELIA·ΕVΤ·

[*J*]*ulia Polla, an(norum) (sexaginta) et Ælia Eut*[*ychia*].

9.

Au même endroit.

RPVRARI
\V.....N
EB..ATE

10.

Au même endroit. Sur une plaque de marbre blanc.



. . ια μικια ος. . . . . .
. εικαια, κιθαρῳδισ-
τρία, ναβλιστρία, τετρ[α-
χορδ. . . . .

Ces lignes se lisent, en lettres grecques de grande dimension, sur une belle plaque de marbre blanc, qui paraît provenir d'un sarcophage. Les caractères, quoique d'une époque assez basse et toute romaine, sont gravés profondément et avec une affectation d'élégance que la gravure n'a pu bien reproduire. Il s'agit d'une musicienne, proba-

blement nommée Nicæa (Νείκαια pour Νίκαια), qui chantait en s'accompagnant sur la cithare, jouait du tétrachorde et d'un instrument appelé νάβλας, sorte de harpe d'origine asiatique, le *nebel* des livres saints. Strabon nous fournit à ce sujet un curieux rapprochement : dans la célèbre digression de son dixième livre, où il montre la musique passant d'Asie en Grèce, par l'intermédiaire de la Thrace, à la suite des cultes orgiaques de Cybèle et de Bacchus, il cite justement le *nablas* parmi les instruments dont le nom, de forme barbare, confirme sa théorie (1). On peut donc supposer que l'habile musicienne pour laquelle fut gravée avec luxe l'inscription de Palæokhori, au lieu de gagner sa vie sur le théâtre ou dans les banquets, était attachée au culte que les habitants de ces montagnes, Romains, Grecs et Thraces grécisés, rendaient encore, longtemps après les Satres et les Besses, au grand dieu du pays, au Bacchus fatidique du mont Pangée.

On ne doit point hésiter, en effet, à regarder les cimes mêmes du Pilaf-tépé comme le siége du fameux oracle dont parle Hérodote. Il est vrai que cet historien, après avoir désigné les Satres comme les plus riches possesseurs de mines du Pangée, et les avoir placés sur le chemin de Xerxès, c'est-à-dire dans la région voisine de la mer, dit ensuite plus vaguement qu'ils habitaient de hautes montagnes couvertes de neige et de forêts : Οἰκέουσί τε γὰρ οὔρεα ὑψηλὰ, ἴδῃσί τε παντοίῃσι καὶ χιόνι συνηρεφέα, et que leur oracle était situé sur les montagnes les plus élevées : Τὸ δὲ μαντήϊον τοῦτο ἐστὶ μὲν ἐπὶ τῶν οὐρέων τῶν ὑψηλοτάτων. Mais ces termes un peu généraux ne désignent pas moins le Pangée, dont il est expressément question dans le même passage (2). Il n'y a pas lieu de reporter, comme on l'a fait, le principal corps de la tribu des Satres et le sanctuaire de Bacchus vers les montagnes de Philippes, qui ne dépassent pas 700 mètres d'élévation, et ne sont couvertes de neige qu'accidentellement pendant l'hiver. Je ne vois pas, dans tout le pays, d'autres sommets que les pics du Pilaf-tépé, hauts de 1,800 mètres, qui répondent à la description d'Hérodote, à moins de remonter jusqu'aux chaînes lointaines qui ferment, au nord, l'horizon de la plaine de Drama. Voici d'ailleurs un curieux témoignage, qui me paraît confirmer et compléter le précédent; il est tiré de la tragédie de *Rhésos*, attribuée à Euripide. D'après le poëte, ce héros thrace, fils de la Muse Terpsichore et du fleuve Strymon, était né au pied du Pangée, la montagne « aux mottes d'or (3) » :

Ὅτ' ἤλθομεν γῆς χρυσόβωλον ἐς λέπας
Πάγγαιον. . . . .

Il vient d'être tué par Ulysse et Diomède, au moment où il arrivait au secours de Troie, à la tête d'une nombreuse armée. Sa mère lui promet une sorte de résurrec-

(1) Strabon, 471. — (2) Hérodote, VII, 110, 111, 112. — (3) Euripide, *Rhésos*, v. 921.

tion et des honneurs presque divins, en l'attachant, dans le Pangée, au service prophétique de Bacchus (1) :

Κρυπτὸς δ' ἐν ἄντροις τῆς ὑπαργύρου χθονὸς,
Ἀνθρωποδαίμων κείσεται βλέπων φάος,
Βάκχου προφήτης, ὅς τε Παγγαίου πέτραν
Ὤκησε σεμνὸς τοῖσιν εἰδόσιν θεός.

Ainsi Rhésos, « prophète de Bacchus, devient une sorte de démon procédant de « l'homme et du dieu, qui, caché dans les antres de la terre qui recèle l'argent, y sera « comme enseveli, mais vivant et voyant la lumière. » Mais quel est ensuite « ce dieu, « vénérable pour ceux qui le connaissent, qui a fixé sa demeure sur la roche du Pan- « gée ? » Les commentateurs, selon qu'ils adoptent les leçons ὅς τε, ὥστε, ou la correction ὅς γε, se prononcent différemment à son égard. Pour les uns, c'est Bacchus lui-même; pour les autres, c'est, à côté de Bacchus, et comme premier révélateur de ses oracles, l'ancien roi Lycourgos, ressuscité, lui aussi, dans le Pangée, et devenu, selon la légende, un dieu bacchique. Malgré l'obscurité de ces deux derniers vers, le Pangée n'y est pas moins désigné avec évidence comme la montagne sainte du Bacchus thrace et le lieu de son oracle.

Il faut se représenter que, sur ces crêtes glacées, au milieu d'une population de guerriers sauvages et d'avides chercheurs d'or, la divinité que les Grecs comparaient à leur Dionysos, mais que les Thraces eux-mêmes nommaient *Sabazis*, avait un caractère tout à fait à part, et ne ressemblait point au doux protecteur des vendanges que nous connaissons par les poëtes et par les sculpteurs. Sans doute la vigne prospérait sur les dernières pentes de la montagne; le vin jouait un grand rôle dans les fêtes qu'on y célébrait, et c'était même dans l'ivresse, suivant un ancien témoignage, que les interprètes du dieu puisaient la fureur prophétique qui leur faisait pénétrer l'avenir (2). Mais on ne doit voir là qu'un attribut secondaire du dieu adoré sur le Pangée, et comme une forme de son culte. Nous savons que les Thraces ne reconnaissaient qu'un très-petit nombre de divinités, trois seulement, suivant Hérodote, qui leur applique les noms helléniques de Dionysos, d'Arès et d'Artémis (3). La puissance divine étant moins divisée que dans le polythéisme grec, il en résultait nécessairement que chaque dieu conservait pour sa part une somme beaucoup plus grande de divinité. C'est pourquoi le Bacchus thrace, loin de pouvoir être assimilé à tel ou tel dieu des Hellènes, représentait, à lui seul, plusieurs des grandes divinités de la Grèce. Dieu prophète, comme Zeus et comme Apollon, comme eux adoré sur la cime des hautes montagnes, il réunissait en lui une grande partie de leurs attributions.

(1) *Rhésos*, v. 970. — (2) Macrobe, *Saturnales*, I, 18. — (3) Hérodote, V, 7

D'après un écrivain grec, cité par Macrobe, il était regardé comme la personnification même du Soleil : *Item in Thracia eumdem haberi Solem atque Liberum accipimus, quem illi Sabadium nuncupantes, magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit* (1). Comme gardien des mines et de leurs trésors, il devait, d'autre part, se rapprocher de Pluton. Les Romains surtout, en l'honorant sous le nom de *Jupiter Sabazius*, nous font bien comprendre le rôle supérieur et voisin de la toute-puissance qui lui était attribué dans la religion des Thraces (2). C'était, de fait, une sorte de Jupiter barbare, trônant sur les sommets du Pangée, comme sur un autre Olympe. Le Bacchus des Mystères présentait seul, chez les Grecs, quelque chose de ce caractère complexe, que l'on trouve clairement exprimé dans un vers orphique (3) :

Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος.

Aussi l'origine thrace du culte mystique de Bacchus me paraît-elle incontestable. Du reste, j'ai tenu seulement à bien déterminer le véritable caractère d'une divinité, qui était le grand dieu national de la Thrace, et que nous retrouverons plus d'une fois sur notre route, après l'avoir visitée dans son principal sanctuaire.

Avant de quitter cette région, je dois parler de deux monnaies grecques, que j'ai achetées à Kavala; elles sont de très-petit module, mais je les crois intéressantes par leur rareté et par les sujets qu'elles représentent. On les trouvera figurées à la planche n° 3.

La première est en argent. Le carré creux qu'elle porte au revers montre qu'elle est d'une fabrique ancienne; il offre la disposition particulière qu'on appelle *en ailes de moulin*. Sur la face on voit un couple de cygnes, avec une feuille de lierre dans le champ, le tout entouré d'un cercle de points, sans aucune légende. L'exécution de ce motif très-simple, dans des proportions presque microscopiques, est d'une étonnante perfection. L'explication des attributs n'est pas sans difficulté : les cygnes étaient consacrés à Apollon et formaient l'attelage de son char (4); le lierre se rapporte, au contraire, à Dionysos : ces emblèmes associés faisaient peut-être allusion au Bacchus thrace, qui réunissait, comme on vient de le voir, les caractères de ces deux divinités. La pièce que je décris se trouvait dans le même lot que d'autres médailles avec lesquelles elle offre une certaine analogie : ce sont les monnaies d'argent, aujourd'hui attribuées à Héraclée Sintique, portant une oie et un lézard, avec un carré creux.

La seconde médaille est beaucoup moins bien conservée, comme il arrive presque

(1) Alexander Polyhistor, cité par Macrobe. *Saturnales*, I, 18. Cf. Didot, *Fragmenta Historicorum græcorum*, vol. III, p. 214. — (2) Orelli, *Inscriptionum latinarum*, 1259, 6042. Cf. Valère-Maxime, XIII, 4. — (3) Macrobe, même livre que plus haut. — (4) Himérius, *Oratio* XIV, 10.



toujours pour les monnaies de cuivre. On distingue cependant sur la face une tête de Pallas casquée, et, au revers, un Hercule à genoux, tirant de l'arc, exactement pareil au type qui est figuré sur les grandes médailles d'argent de Thasos. La légende, quoique très-effacée, laisse voir clairement les lettres ΣΥΜ. M. de Longperrier y a lu avec certitude ..ΣΥΜΑΙΩΝ; mais, ainsi même, le mot n'est pas complet, et il reste, au commencement, la place de deux lettres. Je pense qu'il faut lire ΟΙΣΥΜΑΙΩΝ, bien que ce nom ne figure pas encore sur les catalogues de la numismatique. *OEsymé*, appelée par Homère *Æsymé*, était une des anciennes colonies des Thasiens, sur le continent; il est naturel qu'elle ait frappé, sur ses monnaies, un des types de sa métropole (1). Athénée, à propos d'un vin appelé *Biblinos*, cite un certain Arménidas, qui prétend que *Biblia* était un territoire de la Thrace, appelé aussi Æsymé et Tisaré: Ἀρμενίδας δὲ τῆς Θρᾳκης φησὶν εἶναι χώραν τὴν Βιβλίαν, ἥν αὖθις Τισάρην καὶ Οἰσύμην προσαγορευθῆναι (2). Or Tisaré, d'après Étienne de Byzance, n'est autre chose qu'Antisara, l'ancienne échelle de Daton, voisine de Néapolis. D'un autre côté, le scholiaste de Ptolémée prétend qu'OEsymé répond à la ville byzantine d'*Anactoropolis* (3), que Cantacuzène donne comme une place maritime, voisine de Christopolis et de Thasos, en l'identifiant avec Eion. Si Anactoropolis, conformément à l'opinion de Tafel, ne fait qu'un avec *Alectryopolis* et *Élefthérioupolis*, qui figurent dans deux listes différentes des évêchés de la métropole de Philippes, et si ces formes, diverses en apparence, ne sont que des corruptions successives d'un même nom, on ne doit point hésiter à placer l'antique OEsymé dans la baie de Lefthéro, près du château byzantin d'Eski-Kavala. Antisara devait être située dans les mêmes parages, mais plus près de Néapolis.

(1) Thucydide, IV, 107. Scymnus de Chio, 655. — (2) Athénée, I, ch. 56. — (3) Ptolémée, III, 13. Cf. Tafel, *Via Egnatia*, II, p. 16.

CHAPITRE TROISIÈME.

RÉGION ENTRE NÉAPOLIS ET PHILIPPES.

Du faubourg occidental de Kavala, la route pavée qui conduit aux ruines de Philippes s'élève, en tournant le long des pentes. Des poteaux portant des fils électriques sont plantés, de distance en distance, au bord du chemin. C'est une ligne télégraphique, récemment établie, qui vient de Constantinople et se dirige vers Avlona, sur la mer Adriatique, à travers toute la Turquie d'Europe. Nous la retrouverons plus d'une fois, dans le cours de ce voyage, et nous observerons que, sur beaucoup de points, comme ici, elle a repris nécessairement la direction de la voie Egnatienne. En quittant Néapolis, la chaussée antique devait se diriger vers le même col des montagnes que la route moderne. Celle-ci, arrivée au sommet de la chaîne qui borde le golfe de Kavala, en coupe la crête par un chemin creux, et débouche tout à coup en face de la plaine de Philippes.

Il y a des positions topographiques qui ne se laissent pas comprendre facilement et qui déroutent tout d'abord les yeux. Celle de Philippes n'est pas de ce nombre : elle se lit clairement sur le terrain, et, en apparaissant pour la première fois aux regards, elle leur révèle aussitôt le secret du rôle que ce lieu célèbre a joué dans l'histoire. Un massif de montagnes peu élevées, mais découpées par de brusques versants, se détache de la chaîne qui partage les eaux de la vallée du Nestos de celles du bassin de l'Angitès, et s'avance en forme de coin dans la plaine, à la rencontre du mont Pangée. Au sommet de l'âpre colline qui fait le tranchant de ce coin, des tours ruinées, se dressant comme sur un promontoire, signalent de loin l'emplacement de la ville antique. Une distance de 9 kilomètres sépare encore ce pro-

montoire de Philippes des derniers contre-forts du Pangée; mais l'espace intermédiaire est barré presque tout entier par un lac marécageux, dont les cartes ne font pas assez comprendre l'importance. Ce n'est que derrière les nappes de ce marais et leurs impraticables champs de roseaux, que l'on voit s'élargir l'horizon et s'étaler, comme une mer, les vastes campagnes de l'Angitès. La pointe de Philippes commande donc un véritable défilé, qui est le seul accès direct, comme la seule issue commode de la plaine de Drama, du côté de l'Orient et de la mer. Je reconnus ainsi, avec une vive satisfaction, dès le premier coup d'œil jeté de loin sur le pays, ce que ni les récits des historiens, ni les descriptions des voyageurs ne m'avaient encore expliqué : la raison topographique de la bataille de Philippes. Il était évident que la lutte avait dû s'engager en avant de ce défilé et pour le couvrir.

J'observai, en même temps, que le passage par lequel nous venions de franchir les montagnes de Kavala devait être le *Symbolon* des anciens, où Norbanus, lieutenant d'Octave et d'Antoine, s'était posté tout d'abord, suivant Plutarque et Dion Cassius, pour fermer l'entrée de la plaine de Philippes. Dion appelle ainsi, non pas une chaîne tout entière, mais un nœud de montagnes, un col, situé entre Néapolis et Philippes, qui reliait la chaîne du Pangée aux chaînes de l'intérieur : Σύμβολον γὰρ τὸ χωρίον ὀνομάζουσι, καθ' ὃ τὸ ὄρος ἐκεῖνο ἑτέρῳ τινὶ ἐς μεσόγειαν ἀνατείνοντι συμβάλλει· καὶ ἔστι μεταξὺ Νέας πόλεως καὶ τῶν Φιλίππων (1). Il est donc impossible d'étendre, comme on l'a fait, cette dénomination aux montagnes mêmes de Philippes, tout à fait distinctes de la chaîne de Kavala.

Avant d'arriver au défilé de Philippes, il faut, après une courte descente, traverser encore une petite plaine entourée par les montagnes et par les marais. C'est comme un vestibule situé en avant des portes naturelles par lesquelles on pénètre dans la vaste plaine de Drama. Le village turc de *Béréketlu* y cultive des terres grasses sur la lisière des marécages, et marque par son nom même la fertilité de ce district : en turc *béréket* veut dire *abondance*. A l'extrémité opposée, dans la direction du nord-est, on reconnaît, à son minaret blanc, une autre bourgade turque, *Zygosto,* située sur le penchant des collines, non loin d'une fente abrupte, par laquelle débouche un torrent qui traverse la campagne. Ce nom et le voisinage du torrent me rappelèrent de suite le *Zygactès*, un cours d'eau mentionné par Appien, à propos de la déroute de l'armée de Brutus (2). L'étude des opérations stratégiques nous montrera bientôt que le rapprochement des deux noms n'a rien d'arbitraire : la plaine de Béréketlu et de Zygosto est l'ouverture même de l'ancienne vallée du Zygactès.

(1) Dion Cassius. *Histoire Romaine*, XLVII, 35.
(2) Appien. *Guerres Civiles*, IV, 105, 128.

A voir la forme grecque des noms de *Symbolon*, de *Zygactès*, de *Crénides*, je serais tenté de croire que l'ancienne colonie thasienne comprenait déjà dans son territoire cette petite plaine fermée et facile à défendre contre les barbares. Un fait qui n'a pas été assez remarqué, c'est que Strabon, tout en plaçant la ville de Daton sur la côte du golfe Strymonique, περὶ τὸ Στρυμονικὸν κόλπον, παρὰ τὴν παραλίαν τοῦ Στρύμονος (1), avec Myrkinos et Drabescos, qui n'étaient certainement pas des places maritimes, ne la donne nulle part pour un port de mer. Elle communique avec la mer par des chantiers et par des comptoirs, tels que Néapolis et Antisara (2), mais elle possède en même temps des mines d'or dans la montagne, des champs fertiles dans la plaine, des eaux courantes et même un lac : καὶ αὐτὸ τὸ Δάτον εὔκαρπα πεδία καὶ λίμνην καὶ ποταμοὺς καὶ ναυπήγια καὶ χρυσεῖα λυσιτελῆ ἔχον (3). Or je ne vois d'autre lac, dans le voisinage de la côte, que le vaste amas d'eaux marécageuses qui s'étend entre le Pangée et les ruines de Philippes, d'autre plaine bien arrosée que celle du Zygactès, à laquelle se rattache naturellement le petit territoire de Pravista. Je n'ai pas trouvé de preuve assez positive pour placer la ville même de Daton à Pravista, à Béréketlu ou sur tout autre point de la lisière du marais ; mais je suis persuadé que l'on peut étendre ce nom, dans une acception plus générale, à toute la partie de plaine qui règne en-deçà de Philippes et de son défilé. Cette première colonie de Daton, d'un renom presque légendaire parmi les Grecs, n'était peut-être même pas une place fermée, mais simplement un centre d'exploitations, autour duquel les établissements des pionniers et des mineurs s'éparpillaient sous la garde de quelques redoutes avancées. Cela expliquerait pourquoi nous n'avons aucune médaille qui porte son nom, et pourquoi les anciens géographes paraissent si indécis sur la situation exacte de cette prétendue ville des Thasiens.

Le Zygactès mérite en outre de fixer l'attention, à cause des légendes mythologiques qui s'y rattachaient dans l'antiquité. Selon la tradition du pays, conservée par Appien, c'était dans les champs voisins que Coré était occupée à cueillir des fleurs, lorsqu'elle fut surprise et enlevée par Hadès. On ajoutait que le dieu, au passage du torrent, avait brisé le joug de son char, τὸν ζυγὸν ἆξαι, d'où le nom donné à ces eaux (4). Il est curieux de trouver une scène aussi importante de l'ancienne mythologie grecque, localisée sur les bords d'un torrent de la Thrace, comme elle l'était en Attique sur les bords du Céphise Éleusinien, en Argolide sur ceux du Khimarrhos. Pour qu'elle se soit enracinée à ce point dans le pays, il faut qu'elle y ait été apportée à une époque reculée, et certainement avant l'établissement tardif des Macédoniens ou des colons de Rome.

(1) Strabon, VII, *Epitom.*, fragm., 33, 36.
(2) Voyez plus haut, p. 24.
(3) Strabon, VII, *Epitom.*, fragm., 36.
(4) Appien, *Guerres Civiles*, IV, 105.

Sans doute les Thasiens ont pu introduire de bonne heure sur les bords du Zygactès et comme acclimater au milieu de cette fertile campagne la légende grecque de l'enlèvement de Coré et de sa descente aux enfers. Cependant il n'est pas impossible non plus qu'ils n'aient fait que travestir quelque légende locale de la Thrace, antérieure à leur établissement dans la contrée. Le rapt d'une femme est justement le sujet de toute une classe bien connue de médailles archaïques, dont quelques-unes portent le nom des Thasiens, et dont le plus grand nombre sont attribuées aux établissements grecs et barbares de la région du Pangée : c'est en effet dans ces parages qu'elles se rencontrent communément. La scène d'enlèvement est ici représentée sous une forme obscène et toute primitive, sans l'appareil des chevaux et du char; le personnage qui joue le rôle de ravisseur offre le caractère et les attributs d'un satyre, par lesquels il se rattache à la légende de Bacchus, et particulièrement au Bacchus des Phrygiens et des Thraces, à Sabazis, qui était représenté lui-même avec des cornes et sous une forme demi-bestiale. A une époque beaucoup plus récente, l'enlèvement aux enfers se rencontre encore au nombre des curieuses peintures découvertes à Rome, dans le caveau funéraire d'un prêtre de Sabazis nommé Vincentius (1). La mort de Vibia, femme de Vincentius, est représentée sous cette allégorie, et il est naturel d'y reconnaître un symbole étroitement lié à la religion de Bacchus, bien que le dieu ravisseur se montre cette fois avec le char et les attributs de Pluton, conformément à la légende commune, telle que nous la retrouvons dans Appien. D'un autre côté, les Thraces adoraient, sous le nom de Bendis, une divinité lunaire, qui, d'après une conception commune à beaucoup de religions antiques, partageait alternativement sa vie divine entre le monde supérieur et le monde infernal. Les Grecs la confondaient volontiers avec Hécate et même avec Artémis, bien que sa légende ne fût sans doute pas aussi chaste que celle de la fille de Latone. Dans son double rôle, cette divinité barbare se rapprochait aussi beaucoup de Coré ou Proserpine, et même, d'après une opinion assez vraisemblable pour avoir trouvé grâce devant le scepticisme de Lobeck, elle ne différait pas d'Axiokersa, la Proserpine des mystères de Samothrace (2). Les croyances des anciens Thraces nous sont trop peu connues pour que je veuille construire une hypothèse avec quelques faits isolés : j'ai seulement cherché à faire entrevoir que la légende de l'enlèvement d'une déesse n'était peut-être pas étrangère aux populations qui habitèrent, avant les Grecs, la vallée du Zygactès.

Après avoir franchi le torrent de Zygosto, ordinairement à sec dans la partie infé-

(1) Voir l'ouvrage du P. Garucci, intitulé : *Tre sepolcri con pitture ed iscrizioni appartenenti alle superstizioni pagane del Bacco Sabazio,* etc. Naples, 1852.

(2) Dans les peintures du tombeau de Vincentius, une divinité du même genre figure à côté de *Dispater,* comme reine des morts, sous le nom d'*Abracura* (sans doute pour ἁβρὰ Κούρη ou Κόρη).

rieure de son cours, on commence à rencontrer en grand nombre des inscriptions et des débris de toute sorte, provenant de la colonie de Philippes. Je décrirai ces monuments selon leur position, pensant que c'est l'ordre le plus conforme à la scrupuleuse sincérité qui est le premier devoir d'un voyageur, et la méthode qui peut le mieux faire connaître l'ancienne topographie du pays.

Les fragments que nous avons découverts entre le Zygactès et les ruines de Philippes, dans la région traversée par la voie Egnatienne, appartiennent à trois groupes différents. Le premier emplacement est un grand cimetière turc abandonné, qui s'étend des deux côtés de la route, à la hauteur de Béréketlu. On y voit se dresser, inclinées en sens divers, des colonnes antiques, de longues pièces d'architraves, des plaques de marbre arrachées à des sarcophages, ces dernières presque toujours brisées à dessein, pour imiter la forme des stèles étroites que les musulmans plantent sur leurs tombes. Un petit monument en forme d'autel porte l'épitaphe suivante, déjà copiée, moins quelques lettres, par M. Georges Perrot (1).

11.

Cimetière de Béréketlu. Sur une stèle en forme d'autel.

C·POSTVMIV	*C(aius) Postumiu*[*s*]
IANVARIVS	*Januarius*
SEVIR·AVG	*sevir aug(ustalis),*
AN XXXV·HSE	*an(norum) (triginta quinque), h(ic) s(itus) e(st).*
······ELA	...... *ela*
······TO	[*mari*]*to* (?)

« Ci-gît Caius Postumius Januarius, sévir augustal, âgé de trente-cinq ans......... »

On croit que les corporations des Augustaux, sous la direction de leurs Sévirs, finirent par constituer, dans les colonies romaines, une sorte de classe moyenne entre les décurions et le peuple, analogue à celle des chevaliers à Rome, mais recrutée principalement parmi les affranchis, qui avaient entre leurs mains presque toute la richesse industrielle et commerciale des provinces.

(1) Article cité : *Revue Archéologique*, 1860.

12.

Cimetière de Béréketlu. Sur une plaque de sarcophage.

SECVNDILLASIVIETVLPIA·MATRONA
V·F·C·INEAM·ARCAM·ALIVMQVIPOSVE
T·R·P·P✱MIL·ETDELATORI✱CCN

...... *Secundilla sivi* (p. *sibi*) *et Ulpia Matrona* .... *v(iva) f(aciendum) c(uravit). In eam arcam alium qui posue[rit, dabi]t r(ei)p(ublicae) P(hilippensi) (denarios) mil(le) et delatori (denarios) (ducentos et....)*

La plaque étant brisée aux extrémités, l'inscription n'est pas complète. Le nom de famille de Secundilla manque au début; on ignore aussi à quel titre figure auprès d'elle Ulpia Matrona. Puis vient la formule funéraire : « Quiconque placerait dans ce sarco- « phage un autre corps, payera au trésor de la république (colonie) de Philippes mille « deniers, et au délateur deux cents [et tant]. » Le terme de *délateur* est pris ici dans son acceptation légale, la *délation* n'étant autre chose, dans la société antique, qu'un mode de procédure, par lequel chacun pouvait se porter partie civile, non-seulement dans les affaires d'intérêt public, mais même, à ce qu'il semble, dans les causes privées, si l'on y était invité par une clause spéciale. Il est vrai que, dans le cas présent, l'intérêt de famille a été habilement transformé en un intérêt municipal, par le droit conféré au trésor de la colonie. Les dénonciations politiques ne furent que la conséquence où mena fatalement l'imperfection de ce système. Tout délateur reçoit une prime, *præmium ;* dans une autre inscription funéraire, nous trouvons cette prime évaluée au quart de l'amende, *delator quartum accipiet*, ce qui paraît avoir été à Rome un taux souvent fixé pour les délations (1). La somme marquée sur notre sarcophage serait calculée d'après la même proportion, si l'on substituait à la lettre N, qui est douteuse, la lettre numérale L, qui compléterait le chiffre de deux cent cinquante deniers.

13.

Cimetière de Bérékeltu. Sur deux pierres, provenant d'une construction. Hauteur des lettres, 18 c.

LONG
VLPIAN

NOCRI
OVET·VLP

(1) Orelli. *Inscr. lat.*, n° 7337. Cf. Suétone. *Néron*, ch. X.

La vanité romaine, en adoptant l'usage des inscriptions en lettres monumentales, est allée contre le but qu'elle se proposait. Une fois brisées et dispersées, ces inscriptions fastueuses n'offrent plus souvent aucun sens au voyageur, tandis que le moindre éclat d'une stèle grecque contient presque toujours assez de matière pour satisfaire la curiosité. Voilà deux fragments qui appartenaient au même monument, sans doute à un grand tombeau; mais les pierres portent trop peu de caractères et sont trop martelées sur les bords, pour qu'il soit possible de les rapprocher avec succès. On y retrouve à grand'peine les surnoms *Longus* ou *Longinus*, *Crispus* ou *Crinitus*, et celui d'*Ulpianus* deux fois répété. Le vétéran qui semble désigné par l'abréviation VET n'était pas, probablement, le personnage enseveli sous ce riche mausolée. Malgré la dimension extraordinaire des caractères, le style de l'écriture dénote une époque assez basse.

14.

Cimetière de Béréketlu. Sur une plaque de sarcophage.

ΞΝΞΣΤΙΝ·ΩΔΞ·ΣΥΝΞΡΓ
ΒΥΖΑΝΤΙΟΣ·ΞΤΩΝΜΕ ΤΑΥΤ
ΞΝΚΟΛΠΙΟΣ·ΑΠΞΛΞΥΘΞ//ΟΣ·ΖΗ·ΚΛ

Ἔνεστιν ὧδε Συνεργ.... Βυζάντιος ἔτων (τεσσαράκοντα πέντε)·ταῦτ.. Ἐνκόλπιος ἀπελεύθε[ρ]ος· Ζῇ κα[ὶ.....]

L'espace à remplir à la fin des lignes me ferait préférer Συνεργήτης ou Συνεργάτης à Σύνεργος, pour le nom du personnage, originaire de Byzance, qui était « enfermé » dans ce sarcophage. La suite de l'inscription offre un sens douteux. Faut-il lire à la seconde ligne : ταῦτου, forme adverbiale qui n'est pas donnée par les dictionnaires, mais que l'analogie de ταὐτῇ permettrait peut-être de supposer? Dans ce cas, l'affranchi Encolpios serait enseveli « dans le même tombeau » que son maître, et l'adieu final ζῇ, accompagné de quelque autre verbe : « Ζῇ κα[ὶ ὑγίαινε]! » s'adresserait, selon l'usage, au passant. Si, au contraire, on lit plus simplement : ταῦτ[α], ce serait Encolpios, vivant, qui saluerait Synergétès de ces paroles : « Vis et porte-toi bien! » Ce souhait de vie, adressé à un mort, paraîtra surprenant; mais nous trouverons, dans les sépultures de cette région de la Thrace, d'autres exemples d'une croyance très-positive à la vie future.

A quelque distance de Philippes et du champ-des-morts de Béréketlu, le long d'un chemin qui mène à Zygosto, un grand sarcophage encore en place s'élève au milieu des champs cultivés. La caisse du sarcophage, longue de $3^{m}61$ sur une hauteur de $1^{m}76$ et sur une profondeur de $1^{m}84$, est creusée dans un seul bloc de marbre blanc du pays. Le

couvercle, également monolithe, est taillé en forme de toit, avec les quatre coins relevés en acrotères, mais sans ornements et d'un travail inachevé. Le poids du marbre ayant empêché les habitants de soulever ce couvercle, ils ont fait une trouée dans la face antérieure du sarcophage, du côté de l'inscription, qu'ils ont détruite en grande partie : il ne reste que la fin des lignes dont il est difficile de rien tirer d'intéressant.

15.

Dans la plaine de Béréketlu. Sur un sarcophage en place.

. . . . RILEFIL
. . . . ANTAEMES
. . . . VICETVALE
. . . . SVISVFC

Ce tombeau isolé nous mène à un second groupe de débris, situés tout à fait en dehors de la route, dans la direction de *Sélani;* on appelle de ce nom la réunion de cinq hameaux turcs que l'on aperçoit, vers le nord, sur le même alignement de montagnes que les ruines de Philippes. Au pied de cette chaîne, dans l'un des rares endroits de la plaine qui ait conservé quelques vignobles, se trouve un ancien champ-des-morts, nommé le cimetière des *Vignes de Sélani.* Sur les tombes turques se dressent des fragments arrachés à des constructions antiques, parmi lesquels je signalerai une colonne dont les cannelures sont disposées en spirale, une jolie stèle avec un couronnement en forme d'antéfixe décoré d'élégants feuillages, un débris de statue demi-nature, représentant un personnage, la poitrine nue et le reste du corps drapé dans un manteau grec. Sur le même emplacement se trouvaient les trois inscriptions latines suivantes.

16.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une plaque de marbre. Hauteur des lettres, 8, 6 et 4 c.

POPIMIO·P·FVOLFELICIAN·XX·TAGIN
QVARTA·QVAE·ET·POLLA·FILIO·F·C·HIC·AB·HERED
MATRE·POST·OBITVM·EIVS·LEGAVIT·LIBERTIS·MATRIS·ET·SVIS
POSTERIS·Q·EORVM·FVNDOS·AEMILIAN·ET·PSYCHIAN·NEVNQVAN
FAMILIA·EXEANT·SED·VTEXREDITV·EORVM·IIQVI·S·S·S·MONIMENT
E·T·PARENTIVM·EIVS·COLANT·ET·IPSI·ALANTVR·ITEM·VICANIS·MEDIA
CONDICIONE·EX·FVNDO·PSYCHIANO·VINEAR·P

P(ublio) Opimio, Vol(tinia), Felici, an(norum) (viginti), Tagina Quarta, quae et Polla, filio f(aciendum) c(uravit). Hic, ab hered[e] matre, post obitum ejus, legavit

libertis matris et suis, posteris q(ue) eorum fundos Aemilian(um) et Psychian(um), ne unquam e familiâ exeant, sed ut, ex reditu eorum, ii qui s(upra)s(cripti) s(unt) moniment[um eju]s et parentium ejus colant et ipsi alantur. Item vicanis Media..., eâdem] condicione, ex fundo Psychiano vinearum p. . . . .

« A Publius Opimius Félix, de la tribu Voltinia, mort à vingt ans. Tagina Quarta, surnommée Polla, a fait faire ce monument pour son fils. Opimius, en constituant sa mère son héritière, a légué, après la mort de celle-ci, aux affranchis maternels et aux siens, ainsi qu'à leurs descendants, les domaines dits d'Æmilius et de Psyché, à condition que ces terres ne sortiront jamais de la *famille,* mais que les susmentionnés en consacreront le revenu à l'entretien du tombeau d'Opimius et de ses père et mère, ainsi qu'à leur propre subsistance. De même, il a légué, à des conditions semblables, aux habitants du Vicus Medius (?), sur les vignes du domaine de Psyché. . . . . »

L'inscription sépulcrale d'Opimius est intéressante par les clauses testamentaires qu'elle renferme, surtout par la nature de ce legs *ab herede,* qui passe sur la tête d'un premier héritier et n'a d'exécution qu'après sa mort; c'est une variété du legs *ad incertum diem* des jurisconsultes romains. De pareilles transmissions de biens se rencontrent souvent dans l'épigraphie latine, et la condition *ne unquam e familiâ exeant* est exprimée par des formules analogues, telles que *ne de nomine exeat locus, ne ad exterum perveniat,* termes dans lesquels sont ordinairement compris les affranchis, héritiers du *nomen* et partie intégrante de la *familia* (1). Mais c'est surtout pour la topographie des environs de Philippes que nous trouvons ici une indication précieuse : les *Vicani Media[ni]* nous révèlent l'existence d'un bourg antique nommé *Vicus Medius.* Je suppose qu'il devait son nom à sa situation au milieu de la plaine de Béréketlu, entre Philippes et le port de Néapolis. Le *fundus Æmilianus* et le *fundus Psychianus,* ainsi appelés sans doute du nom de leurs anciens propriétaires, dépendaient de cette bourgade, et les rares arpents de vignes que l'on rencontre dans la plaine sont peut-être la dernière trace des vignobles mentionnés dans l'inscription.

17.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une plaque de marbre. Hauteur des lettres, 9, 7 et 4 c.

BVRRENO·TI·F·VOLI IRMO·PRAEF·FABRV
ANN·XXMENS·IIII I \I I I \ \I IIIIRMINAE·ANN·
BVRRENVS·TI·IVMA DIVS
·MIL·BIS·PRAEFCOHC P

(1) Cf. Orelli. *Inscr. lat.*, 4403, 4428.

. . . *Burreno, Ti(berii) f(ilio), Vol(tinia), Firmo, praef(ecto) fabrū[m],*
. . *ann(orum) (viginti), mens(ium) (quatuor), [et. . . . . . Fi]rminae, ann(orum).*
. . . *Burrenus, Ti(berii) f(ilius).* . . . .
[tr(ibunus)] mil(itum) bis, praef(ectus) cohor[tis]. . . . .

« A. . . Burrénus Firmus, fils de Tibérius, de la tribu Voltinia, préfet des ouvriers. . .mort à vingt ans quatre mois, et à. . . . . Firmina, morte à. . . . . ans. . . Burrénus, fils de Tibérius. . . . . tribun des soldats deux fois, préfet de cohorte. . . . . . »

Le caractère de l'écriture et l'énumération des grades militaires, sans aucune mention des corps dans lesquels ils ont été obtenus (comme *tribunus militum* sans le nom ou le numéro de la légion), sont des signes qui font reconnaître une inscription remontant aux premiers empereurs, et, de toutes les inscriptions de Philippes, celle peut-être qui se rapproche le plus de l'époque de la fondation de la colonie. Bien que le marbre soit brisé au commencement des lignes, le nom de *Burrenus*, analogue à *Burrus, Burrienus*, doit être complet; on le retrouve dans une inscription d'Orelli (1), comme le *cognomen* d'une famille de la *gens Helvidia*. Cependant, il faut signaler le rapport qu'il y a entre ce nom et le premier de ceux qu'on lit sur la stèle suivante, découverte dans le même cimetière.

18.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une stèle grossièrement taillée.

SIBVRRINI	*Siburrini (?)*
TRAIICENT	*Tra.icent.*
F	*f(ilii)*
VIXITANNOS	*vixit annos*
XXXV	*(triginta quinque).*

Les lettres sont très-effacées et tracées négligemment sur une pierre à peine dégrossie. On pourrait compléter le second nom d'après les noms thraces *Bithicenthus* et *Zipacenthus* que l'on trouvera plus loin sur une autre inscription.

Nous rejoignons maintenant la Voie Égnatienne, vers le point où, par un brusque détour du côté de l'ouest, elle s'engage dans la partie resserrée entre les montagnes de Philippes et les marécages. En cet endroit, à un kilomètre seulement des ruines, une belle source, jaillissant au milieu des roseaux, forme à sa naissance un petit bassin na-

(1) Orelli. *Inscr. lat.*, 3773. Cf. Cic. *pro Quint.*, VI, 21.

turel et court alimenter le canal d'un moulin. Près de la source, une butte, peut-être artificielle, porte quelques restes de maçonnerie, qui semblent appartenir à une église byzantine. Sur le bord même de la route sont épars de grands fragments d'architecture romaine, parmi lesquels on remarque des pièces d'entablement de forme curviligne, qui faisaient certainement partie d'un édifice circulaire. Un khan, un café turc, une de ces humbles mosquées de village qui ne consistent qu'en quatre murs blanchis à la chaux, font de ce lieu une station fréquentée par les voyageurs qui parcourent la route entre Kavala et Drama. Ce fut souvent la nôtre dans nos courses aux environs de Philippes. L'endroit s'appelle en turc *Dikili-tash*, c'est-à-dire *la Pierre-Debout*, et en grec *Mégalo-Lithari* ou *la Grosse-Pierre*. Ces noms s'appliquent plus directement à un monument romain, maintenant engagé dans les constructions du khan : le prétendu trophée de Vibius, que nous ont déjà fait connaître les descriptions de Belon et de Cousinéry.

La position de Dikili-tash répond certainement à une station et à une source que la Table de Peutinger place sur la Voie Égnatienne entre Néapolis et Philippes, et qu'elle appelle *Fons Cō*. Le nom propre étant surmonté d'un signe qui marque une abréviation, les commentateurs ont cherché à le compléter : l'un d'eux propose *Fons Corae*, qui s'accorde bien avec les traditions locales, mais qui a le tort d'accoupler un mot latin avec un autre purement grec (1). Les inscriptions, qui forment en cet endroit un troisième groupe, distinct des précédents, n'appartiennent plus exclusivement à des tombeaux. Deux d'entre elles annoncent un lieu consacré par des édifices religieux, et confirment l'indication de la carte romaine, qui figure à cette place une petite construction avec un dôme, comme pour marquer un temple.

19.

Khan de Dikili-tash, sur une pièce de marbre noir. Hauteur du marbre, 27 c.; hauteur des lettres, 15 c.

¬RI·DEC — [*Ma*]*tri Deo*[*rum*].

« A la Mère des Dieux. »

Ces lettres monumentales, gravées profondément sur une étroite pièce de marbre noir, que l'on reconnaît facilement, à sa forme et à son épaisseur, pour un fragment de frise ou d'architrave, démontrent qu'un sanctuaire de la Mère des Dieux existait jadis

(1) Voyez Tafel. *Via Egnatia*, II, p. 12.

sur l'emplacement de Dikili-tash. La Thrace était trop voisine de la Phrygie pour ne pas avoir été l'une des premières à lui emprunter le culte de Cybèle, qui d'ailleurs se rapprochait beaucoup d'un culte indigène, celui de la déesse Cotys ou Cotytto, déjà nommée par Eschyle, dans sa tragédie des Édones, et identifiée par Strabon avec la Grande-Déesse phrygienne (1).

20.

Dikili-tash, dans un petit cimetière voisin du khan, sur une plaque de marbre, décorée à gauche d'une bande saillante. Hauteur des lettres, 6 et 4 c.

SCANDILIAOPTATA	*Scandilia Optata*
VENEREI	*Venerei*
AEDICVLA·ET·SI	*aediculâ et sig[illo]*
VOT·SO	*vot(um) sol[vit libens merito].*

« Scandilia Optata, en consacrant à Vénus l'édicule et la statuette, s'est acquittée de son vœu avec empressement et reconnaissance. »

La chapelle et la statuette dont il est ici question, ne prouvent pas l'existence d'un temple séparé de Vénus. Cette divinité se rattachait par d'étroits rapports à Cybèle et surtout à Cotytto, la Cybèle thrace, représentée comme la déesse du libre désir, *liberi cupidinis* (2) : elle pouvait très-bien avoir ses honneurs et ses autels dans l'enceinte du même sanctuaire.

Je passe aux inscriptions sépulcrales. Le remarquable tombeau, improprement appelé Trophée de Vibius, a reçu ce nom de Cousinéry, qui lisant à la troisième ligne : *mille cum Macedonibus,* au lieu de *mil. leg. V macedonic.*, avait cru y retrouver le souvenir de quelque succès militaire remporté par un officier romain à la tête d'une troupe d'auxiliaires macédoniens. C'est un monument monolithe, un énorme dé de marbre blanc, posé sur un soubassement de deux degrés. Ce bloc massif a $3{,}82^{m}$ de hauteur, et présente une épaisseur de $2{,}68^{m}$, presque égale à la profondeur qui est de $2{,}64^{m}$. Il est décoré de moulures très-simples et couronné, selon le goût des Romains de deux rouleaux, en forme de coussinets, revêtus de feuilles de laurier. M. Daumet a donné, à la Planche I, une étude de ces détails et une vue pittoresque du monument. L'espace légèrement creusé qui sépare les coussinets, a probablement donné lieu à la

(1) Strabon, 470.
(2) Horace. *Épodes*, XVII, v. 56.

légende de la *mangeoire* de Bucéphale, recueillie par Belon. Les habitants nous racontèrent aussi qu'une jeune fille de l'ancien temps avait apporté le bloc monolithe sur sa tête, et les pierres du soubassement dans son tablier : c'est une variante de la tradition qui, dans toute la Grèce, attribue à une race de géants les constructions antiques. Une autre superstition attache à la poussière blanche qu'on obtient en grattant le marbre de Dikili-tash, la vertu de donner du lait aux nourrices : aussi est-il rongé par les couteaux des paysans qui viennent chercher pour leurs femmes le merveilleux spécifique ; plus de la moitié de l'inscription a été ainsi détruite. Un fait qui n'a pas été signalé, c'est que l'inscription, gravée en caractères magnifiques, est double et se trouve répétée lettre pour lettre sur les deux faces adjacentes de l'ouest et du sud. Cette disposition montre que le monument de Vibius s'élevait à l'embranchement de deux routes, dans l'angle formé par un chemin qui venait rejoindre la Voie Égnatienne : or un sentier, celui de Sélani, s'embranche encore justement à ce point.

21.

Dikili tash. Sur les deux faces adjacentes d'un grand tombeau monolithe, encore en place.
Hauteur des lettres, 25, 21, 16 et 15 c.

C V I B I V S C·F
COR·QVARTVS
MILLEGVMACEDONIC
DECVR·ALAESCVRVLOR
PRAFFCOIIIIICYRENEIO
I II IICNA\ \
O

C(aius) Vibius, C(aii) f(ilius),
Cor(nelia), Quartus,
mil(es) leg(ionis) (quintae) Macedonic(ae)
decur(io) alae Scubulo(rum)
praef(ectus) coh(ortis) (tertiae) Cyreneic(ae)
tribunus militum le]*g(ionis) (secundae) Au*[*g*]*u*[*stae*]. . . . .
. . . .

« Caius Vibius Quartus, fils de Caius, de la tribu Cornélia, soldat de la légion Cinquième-Macédonique, décurion de la cavalerie des Scubules, préfet de la cohorte Troisième-Cyrénaïque, tribun des soldats de la légion Deuxième-Auguste. . . . . . .
. . . . »

La comparaison des deux faces du monument m'a permis de pousser le déchiffrement de l'inscription un peu plus loin que mes devanciers, malgré l'effacement presque complet des dernières lignes. Je n'ai pas cependant donné un double texte; je me contenterai de signaler quelques variantes. A la troisième ligne, le signe qui surmonte la lettre numérale V manque sur la face occidentale, ce qui a contribué à tromper Cousinéry. Dans le nom des Scubules, peuplade qui fournissait aux Romains un corps de cavalerie auxiliaire, le B se lit mieux sur la face sud, où j'ai assez bien vu une trace semblable à un R. Enfin, la première moitié de la cinquième ligne et les quelques traits qui restent de la sixième et de la septième, sont empruntés aussi à la face méridionale. C. Vibius Quartus n'appartenant pas à la tribu Voltinia, n'était pas originairement citoyen de la colonie de Philippes.

22-25.

Dikili-tash. Fragments de sarcophages.

NIVS·P·F·VOVLCERIV
[illegible] PAPFN̄ IP.P.MF[illegible]

. . . . *nius, P(ublii) f(ilius), Voul(tinia), (?) Certu*[*s*]
. . . . *eso parentib(us) b(ene) mer(entibus).*

ANN·XIVEIS
SIBIETHERENNIAEASO
AVXORISVAE

. . . . *ann(orum) (quatuor decim)* . . .
. . . . *sibi et Herenniae So*. . . . .
. . . . *uxori suae*. . . . .

ROVI
VS·TERES·THR
FRATRI.PIISSIM

. . . . *.ro v*. . . . .
. . . . . *.us Teres Thr*. . . . . . .
. . . . *fratri piissim*[*o*]. . . . . .

AZOSIMI·F·N·XXXX

. . . . *Zosimi f(ilius) an(norum)triginta*. . . .

26-29.

Petits fragments.

VARI

...ET
TRI·ET
...ET
..AR

FILIAE·SVAE....

VIRO·SVOD...

Ces débris proviennent sans doute des nombreux sarcophages que Belon vit encore le long de la route de Philippes. Le seul qui puisse nous arrêter est le premier, où le nom de la tribu Voltinia serait écrit d'une manière insolite : *Voul* pour *Vol.* Quelques inscriptions grecques de basse époque se rencontrent aussi parmi les fragments de Dikili-tash. L'une est l'épitaphe d'un habitant de la ville thrace d'Ænos ; une autre conserve le commencement de deux noms propres qui pourraient se rapporter à l'empereur Domitien. Enfin le mot πρόστειμ[ον], qui reste sur un troisième fragment est la mention de l'amende dont on menace les usurpateurs de tombeaux.

30.

Dikili-tash. Sur une stèle à fronton grossièrement décoré.

ΗΜΗΤΡΙΟϹ	[Δ]ημήτριος
ϹѠΤΗΡΙΧΟΥ	Σωτηρίχου
ΑΙ·ΝΙ·ΟϹЄΤѠΝ	Αἴνιος ἔτων
ΚЄΝΘΑΔЄ	(εἴκοσι) ἐνθάδε
ΚЄΙΤΑΙϹѠΤΗ	κεῖται. Σωτή-
ΡΙΧΟϹΤѠ	ριχος τῷ
ΑΔЄΛΦѠ	ἀδελφῷ.

« Ci-gît Démétrios, fils de Sotèrikhos, natif d'Ænos, âgé de vingt ans. Sotèrikhos à son frère. »

31-32.

Au même endroit. Fragments.

_ΔΟΜΙΙ	..... Δομίτ[ιος] ou Δομιτ[ιανός]
ΙΟϹΓЄΡΜ	... ιος Γερμ[ανός] ou Γερμ[ανικός].

ΠΡΟϹΤΕΙΛ

A en juger par le grand nombre des monuments funéraires, la portion de la *Via Egnatia* qui sépare la station de Dikili-tash des ruines de Philippes, devait former une véritable Voie des Tombeaux. C'était en même temps une sorte de long faubourg qui s'étendait de la ville au temple de Cybèle. En effet, le terrain qui borde la route devient inégal, couvert de décombres et semé çà et là d'éminences qui cachent des substructions et des ruines. On remarque surtout, sur la gauche, les restes, enfouis sous le sol, d'un édifice considérable, lesquels consistent en plusieurs rangées parallèles de voûtes en briques, formant des espèces de cellules. La tradition locale parle de sept mille chambres, nombre tout à fait fabuleux. On peut croire qu'il y avait là un vaste bain public ; car ces cellules alignées rappellent la disposition des hypocaustes ou salles de chauffage, dans les anciens thermes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA VILLE DE PHILIPPES.

Le seul lieu habité qui soit voisin de l'enceinte de Philippes est le village de *Raktcha*, à demi caché dans un ravin de la montagne, un peu en deçà de l'ancienne acropole. La position nous parut à souhait pour établir notre centre d'opérations, pendant une vingtaine de jours que devaient durer nos recherches dans cette région de la Thrace. Les habitants, qui appartiennent, comme ceux de Sélani, de Béréketlu, de Zygosto et de presque toute la plaine, à la rude tribu des Turcs Koniarides, après s'être opposés d'abord à notre installation au milieu d'eux, finirent par nous céder une maison nouvellement construite. Par cet arrangement, nous étions maîtres chez nous et nous leur épargnions en même temps un contact trop direct avec des étrangers. Nos études commencèrent par l'exploration de la forteresse antique, qui se dressait de l'autre côté du torrent, en vue de notre demeure.

L'étroit et profond ravin de Raktcha détache d'un épais massif montagneux, appelé *Karatchi-dagh*, la rangée de rochers et de hauteurs abruptes à l'extrémité de laquelle se dressent les ruines. Du côté opposé au ravin, ce rameau, le dernier de la chaîne, borde directement de ses pentes escarpées la grande plaine de Drama. Il est lui-même composé de trois articulations marquées par un même nombre de crêtes rocheuses, qui se suivent du nord au sud. La plus méridionale, dont les pentes, en s'avançant vers les marais, forment la partie resserrée du défilé de Philippes, porte aussi les restes de l'antique citadelle.

L'acropole et les murs d'enceinte.

L'acropole proprement dite n'est qu'un étroit réduit (1). On y remarque tout d'abord trois tours épaisses, qui atteignent encore à une assez grande hauteur et se voient de toute la plaine. La plus grosse, qui est carrée et qui a 12^{m} de côté, se dresse à l'intérieur. Les deux autres, l'une carrée, l'autre demi-circulaire, larges chacune d'environ 9^{m}, appartiennent à l'enceinte extérieure de la citadelle. Du reste, ces constructions massives n'ont rien d'hellénique; les pierres en sont liées avec un ciment grossier. Toute la partie du rempart de l'acropole qui regarde le nord de la montagne, présente le même caractère de maçonnerie; c'est un mur en blocage, qui n'a pas moins de 2,30^{m} d'épaisseur. Différentes traces de séparations intérieures donnent à penser qu'une sorte de château, avec un donjon, comme dans nos forteresses féodales, occupait à l'époque byzantine ou dans les derniers temps de la période romaine, le sommet de la colline de Philippes.

Sur d'autres points cependant, et notamment vers l'est, le mur extérieur de l'acropole conserve d'importants vestiges d'une enceinte beaucoup plus ancienne, en grands blocs rectangulaires, d'un très-bel appareil, taillés et ajustés à la manière grecque. Ces fondations s'élèvent encore à 2 et 3^{m} au-dessus du rocher. La construction, plus savante, est aussi moins épaisse : la muraille n'a plus ici que 1,90^{m} d'un parement à l'autre. Tous les ouvrages de défense qu'on y remarque, une saillie en dent de crémaillère, trois tours carrées, l'une isolée, de 6,20^{m} de front, les deux autres accouplées pour renforcer un angle et présentant chacune un front de 4,15^{m}, rentrent dans les proportions et dans les lignes habituelles des fortifications helléniques. Du côté de la place, la citadelle était fermée par un rempart de même construction et de même épaisseur : les pierres sont seulement de dimension beaucoup plus petite, et l'appareil hellénique paraît moins soigné que vers la campagne. Ce mur intérieur était armé aussi de dents de crémaillère et de trois ou quatre tours, dont les deux plus apparentes ont 4^{m} de front. On remarque en outre, dans cette partie de la muraille, une trouée qui pouvait être une porte, et, à chaque extrémité, deux portes plus petites; celle de l'est est flanquée d'une épaisse construction carrée avec des talus en pierres, qui devaient porter une grosse tour. Ce qui est particulier comme système de fortification, c'est qu'un second mur hellénique, d'appareil semblable, est construit en avant du premier, à une faible distance, formant

(1) Pour tous ces détails, consulter le Plan A.

entre la citadelle et la ville une étroite zone intermédiaire, qui défendait l'accès même des rochers de l'acropole.

Deux autres lignes de fondations en grand appareil presque régulier partent des deux extrémités du réduit intérieur de la forteresse, et, descendant rapidement sur la pente abrupte des rochers, embrassent par leur écartement tout le versant méridional et occidental de la colline de Philippes. Ce sont les restes d'une belle enceinte hellénique, de 2,50^{m} d'épaisseur, qui défendait la haute ville. Les tours qui la flanquent sont toutes carrées et présentent un front égal de 6,20^{m} sur 6^{m} de saillie.

Le mur de l'est, renforcé de neuf tours et de trois dents de crémaillère, borde une arête tellement rocailleuse, que l'accès de cette partie du rempart devait être difficile, même du côté de la place. Aussi, pour faciliter le service de la défense, a-t-on dû creuser dans le roc, en dedans de la muraille, un passage qui la suit dans presque tout son développement et qui monte avec elle jusqu'au réduit intérieur de l'acropole. Cette espèce de chemin de ronde aboutit en haut et en bas à des emplacements plus vastes, où le rocher paraît avoir été aplani, de manière à former de petites places d'armes pour le rassemblement des troupes. Un autre passage transversal, taillé à vif dans les rochers, s'embranche sur le premier et le fait communiquer avec la zone de défense qui s'étend entre la double muraille de l'acropole. M. Georges Perrot, qui avait déjà remarqué une partie de ces dispositions, croit y reconnaître une route pour les processions religieuses; mais cette rampe m'a paru liée trop étroitement aux fortifications pour que l'usage n'en fût pas surtout militaire. On suit les assises du mur oriental jusqu'au bord de la plaine, vers l'endroit où la Via Egnatia, représentée encore aujourd'hui par une route pavée ou *kaldérim*, traverse l'ancienne ville en contournant le pied des hauteurs. A ce point, les constructions de l'enceinte se confondent un instant avec celles du théâtre. Un peu plus bas, sur la route même, un retour d'angle, en grandes pierres, marque l'une des principales portes, que l'on peut appeler la Porte du Théâtre ou de Néapolis. Au-delà de la route, la muraille ne garde plus aucune trace d'appareil hellénique.

Du côté de l'ouest, les vestiges de la muraille antique ne sont pas conservés sur une aussi grande étendue. On ne retrouve que les substructions de trois tours et des faces qui les reliaient. Aux deux tiers environ de la pente, toute cette partie du rempart venait s'appuyer contre une quatrième tour plus grosse que les autres, dont il reste plusieurs assises d'un très-bel appareil grec, construites en retraite l'une sur l'autre et présentant un front de 15^{m} à la base. Plus bas, commence une muraille en blocage qui paraît avoir été double. Elle donnait passage à un aqueduc, si l'on peut appeler ainsi un étroit canal découvert, en maçonnerie très-dure, qui contourne le flanc des hauteurs voisines, sans s'élever au-dessus du niveau du sol. Sur le bord même de la plaine, à l'endroit où la chaussée pavée sort de la ville après l'avoir traversée de part en part, se trouvent les

derniers débris d'appareil hellénique : c'est d'abord un angle de mur, qui est resté debout parmi des constructions plus modernes, puis une ligne de grandes pierres, placées en travers même de la route, comme pour marquer le seuil d'une ancienne porte.

Les fondations de l'acropole et les deux murs qui descendent sur ses pentes sont du reste les seuls vestiges qui subsistent des anciennes fortifications helléniques de Philippes. Toute la partie de l'enceinte qui s'avance dans la plaine est d'une construction différente et appartient à une autre époque : ce sont des murs en blocage dont le grossier appareil remonte tout au plus aux derniers temps de la période romaine. La ville haute figurant à peu près un triangle, la ville basse représente assez exactement un carré, formé sur le côté de ce triangle. Les deux quartiers sont séparés par un mur transversal, qui part de l'aqueduc et se dirige vers le théâtre, en passant un peu plus haut que la route pavée. Ce mur, construit en partie sur des arcades fermées, ne peut être considéré comme un ouvrage de défense. Les remparts qui dessinent les trois autres côtés du carré, quoique tout bâtis avec du ciment; laissent paraître de notables différences dans leur disposition. Vers l'est, c'est un énorme massif de maçonnerie qui n'a pas moins de 4,80^{m} d'épaisseur ; les assises inférieures sont presque entièrement formées de débris antiques, parmi lesquels on remarque de nombreux tronçons de colonnes. Une porte, dont l'accès était défendu par des terrassements, s'ouvrait dans cette partie de la muraille un peu au-dessous de la porte de Néapolis. Sur ce point, on remarque encore quelque trace d'une double ligne de fortifications. Du côté du midi et de l'ouest, le mur d'enceinte ne présente qu'une épaisseur de 2^{m} ; mais il est renforcé en avant, dans toute sa longueur, par une seconde muraille un peu moins forte que la première, et séparée d'elle par un intervalle de 10 à 12^{m}. Le mur intérieur de l'ouest est seul armé d'une tour ronde et de deux tourelles, ainsi que de deux saillies en forme d'éperon. Il ne faut pas oublier que le système de fortification par enceintes redoublées était particulièrement usité à l'époque byzantine : on n'en peut citer de plus célèbre exemple que la triple ligne de remparts qui entourait Constantinople.

La manière dont cette partie relativement moderne de la place était entourée par les eaux contribuait en outre à en rendre les approches plus difficiles. Au pied même du mur occidental, vers l'endroit où la route pavée sort de la ville, le terrain est défoncé par une quinzaine de petites sources, qui jaillissent au bord de la plaine, et dont le voisinage suffit pour justifier le nom de Crénides, donné au premier établissement grec fondé sur l'emplacement de Philippes. Un ruisseau se forme de leur réunion ; mais il est détourné, sur la lisière du marais, par un canal de desséchement, qui reçoit aussi le ruisseau sorti de la source de Dikili-tash. Toutes ces eaux vont ensuite se décharger dans une rivière de la plaine, celle de *Bounar-bachi*, au point où elle se jette elle-même dans le marécage. Ces travaux de canalisation et de desséchement, nécessaires pour arrêter

aux abords de la ville, l'envahissement des eaux marécageuses, remontent du reste à une haute antiquité. Un passage de Théophraste auquel j'ai déjà fait allusion montre que les colons macédoniens avaient dû recourir les premiers à des moyens de ce genre, pour rendre habitable et propre à la culture toute la région environnante (1). Le canal passe aujourd'hui à 800^{m} environ du mur méridional. L'espace intermédiaire est rempli par un terrain cultivé, où l'on remarque de nombreux murs de clôture et quelques plantations de grands arbres. C'est l'emplacement, aujourd'hui désert, du hameau de *Philibedjik*, qui conservait encore, au temps de Cousinéry, le nom de la ville antique, à peine altéré par une terminaison turque.

Ouvrages extérieurs.

Pour se faire une idée exacte de la position militaire de Philippes, il faut encore tenir compte de différents ouvrages extérieurs, dont on retrouve les restes dans les montagnes voisines et qui complétaient le système de défense de la place. Le rameau de hauteurs à l'extrémité duquel elle s'appuie, se compose, comme je l'ai déjà montré, de trois collines enchaînées l'une à l'autre. La colline intermédiaire que les Turcs appellent *Kakaladjik*, est la moins haute des trois : c'est une crête allongée de 232^{m} d'élévation, qui n'est séparée du sommet de Philippes, haut lui-même de 250^{m}, que par un col de peu d'importance, commandé directement par les tours de l'ancienne acropole. La troisième, qui se rattache aux chaînes de l'intérieur, est déjà elle-même une petite montagne de 557^{m} de hauteur, dont la cime, hardiment dessinée par des roches à pic, est bien connue de tous les habitants de la plaine sous le nom de *Panaghír-dagh*. Elle est séparée de la colline précédente par un col assez profond, dans lequel s'engage une route qui permet de passer facilement de la grande plaine dans le ravin de Raktcha et de tourner ainsi la position de Philippes. J'ai constaté que ce *Col de Raktcha* était fermé autrefois, à son point le plus élevé, par une muraille qui se déploie sur les pentes opposées des deux collines. Les pierres, de petite dimension, ne sont point ajustées, mais superposées, comme dans les clôtures que l'on élève encore partout dans le pays. Cependant la régularité des parements, l'épaisseur de la construction, qui est d'environ 2^{m}, comme dans la plupart des fortifications helléniques, montrent que ce n'est pas un mur moderne. J'y retrouvai le même caractère d'appareil que dans certaines forteresses grossières de l'Acarnanie et de l'Amphilochie.

Cette ressemblance avec les bourgs fortifiés des Acarnaniens est encore plus marquée

(1) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

dans une citadelle dont j'ai découvert les ruines sur la cime même du Panaghîr-dagh. La montagne se termine par une étroite plate-forme de rochers, en partie défendue par des fortifications en pierres sèches, semblables à celles du Col de Raktcha. A une époque plus moderne, cet ancien fort hellénique paraît avoir servi de petite acropole à une enceinte un peu plus grande, qui s'allonge sur les pentes septentrionales, en laissant voir dans ses fondations des traces de ciment et tous les indices d'une construction en blocage. Les substructions d'une chapelle chrétienne, et, en dehors des murailles, de nombreux vestiges d'habitations, qui couvrent un terrain légèrement incliné vers l'est, prouvent qu'un centre de population de quelque importance occupait, au moins à l'époque byzantine, ces hauteurs fortifiées. Du côté de l'ouest, au contraire, les pentes presque à pic plongent brusquement vers la plaine de Drama ; c'est de leur pied même que sortent les belles eaux appelées Bounar-bachi, c'est-à-dire les *Têtes de sources*, qui donnent leur nom à un village et à une rivière. Une ancienne route pavée, qui monte péniblement le long d'un ravin, mettait ces sources en communication avec la forteresse qui les domine. Elle n'est plus aujourd'hui fréquentée que par les paysans koniarides, qui habitent dans la montagne les pauvres villages d'*Isabola* et de *Kidjilik*. La chaussée, large de 2^m, est formée de plaques, soigneusement ajustées entre deux rebords saillants, avec des lignes de pierres, disposées en échelons, pour retenir le pied des bêtes de somme. Les habitants rapportent que, dans le temps de *Roum*, c'est-à-dire avant l'invasion ottomane, une de ces grandes fêtes populaires et religieuses que les Grecs modernes appellent encore πανήγυρις se célébrait sur cette cime escarpée. De là le nom de *Panaghîr*, désignant spécialement l'ancienne forteresse, et celui de Panaghîr-dagh, bizarre association d'un mot grec et d'un mot turc, qui prouve la perpétuité de cette tradition. Un ravin de la montagne conserve aussi le nom purement chrétien d'*Haghiasma*, qui indique une eau religieusement consacrée. Comme position militaire, la forteresse de Panaghîr surveillait toute la plaine sur laquelle le regard plane, comme du haut d'un observatoire, dans un cercle de plus de dix lieues. Elle commandait en outre toute la région montagneuse voisine de Philippes. Il faut donc la considérer comme formant, avec les fortifications de la ville et la muraille du Col de Raktcha, une seule et même ligne de défense.

Je signalerai en dernier lieu les fondations d'un autre fort détaché, de beaucoup moindre importance : ce n'est qu'un ovale en pierres sèches, d'environ 50^m de long sur 35 de large. Les Turcs l'appellent, ironiquement sans doute, *Ghiaour-alani*, c'est-à-dire la *Conquête des Infidèles*. Il est situé à l'est de Raktcha, sur les croupes rocheuses qui dominent Dikili-tash. Cet autre poste d'observation surveillait la plaine du Zygactès et la route de Néapolis.

Les mines d'or.

A l'étude de la position de Philippes est étroitement liée une autre recherche : celle des gisements aurifères, dont le voisinage donnait tant de prix à la possession de ce coin de pays. Les indications d'Appien sont d'une grande précision sur cet important sujet. Il rapporte qu'il y avait, à une faible distance de l'acropole de Philippes, un autre sommet, appelé la *Colline de Dionysos*, et que là se trouvaient les célèbres mines d'or, lesquelles portaient le nom d'*Asyla* : Φιλίππων μὲν οὖν ἐστιν ἕτερος λόφος οὐ μακράν, ὃν Διονύσου λέγουσιν, ἐν ᾧ καὶ τὰ χρυσειά ἐστι τὰ Ἄσυλα καλούμενα (1). Appien, qui ne donne ces détails que pour déterminer la position realtive du camp de Brutus, place ensuite ce camp à 10 stades de la Colline de Dionysos, vers le nord, et à une distance totale de Philippes de 18 stades. Il en résulte que la colline et les mines devaient se trouver elles-mêmes à environ 8 stades (1500^m) au nord de la ville, dans la chaîne de hauteurs qui se rattache directement à son acropole. Dans des limites aussi resserrées, il est difficile de s'égarer de beaucoup.

La crête allongée de Kakaladjik répond exactement par sa position à la Colline de Dionysos. Tout au plus peut-on se permettre, en tenant un compte moins rigoureux des distances, d'hésiter entre cette hauteur d'un relief peu prononcé et le massif beaucoup plus remarquable du Panaghîr-dagh. On sait que les filons aurifères se rencontrent de préférence sur le versant des ravins, d'où les parcelles de minerai sont ensuite entraînées dans le fond sablonneux des torrents. Or la région du Kakaladjik et du Panaghîr-dagh n'offre qu'un nombre très-restreint de gorges et de cours d'eau. Je ne vois, sur le versant de la plaine, incliné à l'ouest, que deux ravines de peu d'étendue. La première, creusée à pic dans une couche de terre blanche, est appelée par les habitants *Arabaïola*, sans doute parce qu'elle leur rappelle les ornières étroites et profondes que leurs chariots ou *arabas* creusent dans les boues de la plaine. La seconde, divisée en deux branches et bordée d'anfractuosités rocheuses, est celle qui forme le passage que j'ai appelé le *Col de Raktcha*. Un ravin beaucoup plus important borde les mêmes hauteurs du côté opposé : c'est celui du village même de Raktcha. En effet, cette gorge a son origine entre les hautes pentes du Panaghîr-dagh et du Karadchi-dagh, et de là descend tout droit du nord au sud, sur une longueur de plus de 4 kilomètres. Les minces ruisseaux qui s'y réunissent de plusieurs sources et se perdent aujourd'hui dans les sables sont, dans tout ce canton montagneux, les seules eaux qui aient pu être utilisées pour le lavage de

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106.

l'or. Du reste, pour ne pas trop restreindre le cercle de mes recherches, je résolus d'explorer, non-seulement les ravins que je viens de nommer, mais toute la partie de montagnes qui s'étend, au nord, jusqu'à Bounar-bachi et, à l'ouest, jusqu'à Sélani, en examinant de près le sol et en prenant échantillon des sables, des terrains et des rochers. A mon retour, un habile chimiste, M. Gaultier de Claubry, et un savant géologue, M. Daubrée, membre de l'Institut, ont bien voulu examiner ces échantillons. Grâce à ce précieux concours, et en suivant pas à pas des maîtres expérimentés, nous réussirons à déterminer, avec une probabilité voisine de la certitude, la position des célèbres gisements qui firent autrefois la fortune de la Macédoine.

La colline de Philippes et tout le groupe de hauteurs qui s'y rattache appartiennent à un même soulèvement de calcaires cristallins. C'est un marbre blanc très-tendre, à larges paillettes vitreuses et grisâtres, qui dégage à la cassure une légère odeur de soufre; presque tous les débris d'antiquité qu'on rencontre à Philippes et dans les environs, tronçons de colonnes, assises de murs, stèles et sarcophages, sont faits de ce marbre, dont les anciennes carrières se voient en dehors de l'acropole et sur les pentes de Kakaladjik. Connaissant le marbre de Thasos, si recherché à l'époque romaine, et en ayant vu un fragment que mon ami M. G. Perrot avait autrefois rapporté des carrières mêmes de l'île, je constatai avec plaisir que celui de Philippes présentait absolument le même aspect et les mêmes caractères. Le rapprochement n'est pas indifférent, puisque cette île, toute voisine, quoique séparée par la mer, était également célèbre par ses mines d'or. A Philippes, comme à Thasos, l'or se rencontrait donc dans des conditions semblables. En effet, les géologues accordent que le marbre, sans être lui-même une roche aurifère, n'exclut pas le voisinage de l'or, et peut très-bien se trouver associé à des matières qui contiennent le précieux minerai.

Deux autres éléments se rencontrent dans les montagnes de Philippes, mais sur des points déterminés et en proportion assez faible relativement à l'énorme masse de couches calcaires. Je signalerai d'abord les terres blanches dans lesquelles est creusé le ravin d'Arabaïola, sur le versant occidental de la colline de Kakaladjik. Cette terre attira de suite mon attention, parce qu'elle est toute criblée de granules noirs et brillants, pareils à ceux qui entrent dans la formation du granit. En effet, dans les terrains d'Arabaïola, il ne faut voir autre chose qu'une roche granitique à l'état de décomposition. Quelques blocs du même granit, à demi décomposés et en partie friables, forment encore la butte isolée de Madjyar-tepé, située à 3 kilomètres de là, vers le sud-ouest, sur le bord du marais. Enfin, sur le versant opposé de Kakaladjik, les sables du ravin de Raktcha sont aussi composés de détritus de la même roche. La présence du granit est un fait important pour la recherche qui nous occupe, puisque c'est ordinairement à la séparation de ces roches éruptives et des couches calcaires percées ou soulevées par elles, que

se sont fait jour les épanchements de métaux. Or un épanchement de cette nature a certainement eu lieu non loin d'Arabaïola, et constitue le second élément différent des calcaires. C'est une roche d'apparence métallique, de couleur de rouille très-foncée, qui surgit au milieu des anfractuosités, et forme un mamelon distinct, vers le passage que j'ai appelé Col de Raktcha, entre les pentes de Kakaladjik et celles de Panaghîr-dagh. On y reconnaît un quartz, fortement imprégné de la matière ferrugineuse nommée hématite. Des cailloux de même aspect se rencontrent fréquemment dans le lit du torrent de Raktcha. De plus, sur les bords des ravins et autour de toutes les sources de cette région, y compris celles de Bounar-bachi, le rocher est quelquefois enduit d'une croûte terreuse qui présente aussi une couleur de rouille. Les échantillons que j'ai rapportés de ces granits plus ou moins décomposés et de ce quartz ferrugineux ont été soumis, par M. Gaultier de Claubry, à une analyse dont le résultat est qu'ils ne contiennent pas d'or; mais, d'un autre côté, leur composition fait présumer le voisinage de ce métal. « Vous « n'avez pas l'or, me disait M. Daubrée, mais vous avez ses compagnons. » M. Daubrée a bien voulu appuyer son opinion d'une note, que je suis heureux de mettre textuellement sous les yeux des lecteurs; elle éclaire cette question d'une vive lumière, et constate une ressemblance inespérée entre les roches aurifères de la Californie et celles des environs de Philippes :

« La colline de Madgyar-tépé est formée de granit qui passe par degrés à la « syénite. C'est la même roche, mais à un état complet de désagrégation, qui a fourni « le sable du ravin de Raktcha. A un état de décomposition plus avancé encore, elle con- « stitue les parois du ravin d'Arabaïola; dans cette dernière localité, tout le feldspath « est réduit à l'état de kaolin. — Le granit qui forme ainsi des protubérances aux « environs de Philippes est remarquable par sa composition minéralogique, notamment « par l'abondance de l'oligoclase, qui est associé à du mica magnésien et à des grains « assez abondants de quartz. Il contient, en outre, des cristaux nombreux, mais très- « petits, d'une substance jaune, qui n'est autre que du sphène (silico-titanate de chaux). « Le lavage fait reconnaître encore, dans cette même roche, la présence de petits cristaux « noirs et octaédriques de fer oxydulé titanifère. — Aucune de ces roches granitiques ne « renferme de l'or; mais leur nature minéralogique fait parfaitement concevoir qu'elles « aient pu donner lieu, dans leur voisinage, à la formation de gîtes aurifères qui sont « arrivés des profondeurs à leur suite. A l'appui de cette manière de voir on peut citer « un rapprochement intéressant : *c'est une roche de variété identique à celle de Philippes,* « *qui a apporté l'or dans une des régions les plus riches que l'on connaisse, dans la* « *Sierra-Nevada de Californie.* — La substance provenant de la butte rocheuse du Col de « Raktcha, qui est formée d'un mélange intime de quartz et d'hématite brune, se rattache « selon toute probabilité aux gîtes aurifères qui devaient se trouver à peu de distance. »

Ces conclusions d'un savant, connu par ses beaux travaux sur les productions minières, sont décisives. Nous pouvons regarder le mamelon ferrugineux du Col de Raktcha comme marquant la position des mines d'or. Du reste, la topographie vient donner ici une éclatante confirmation aux observations de la science. De ce mamelon à l'acropole de Philippes on compte 1500^{m}, qui font 8 stades, c'est-à-dire exactement la distance marquée par Appien entre la ville et les mines d'Asyla. Maintenant il faut se figurer que ces anciens établissements métallurgiques ne formaient pas une agglomération régulière. Ils devaient se trouver disséminés dans la montagne, selon les nécessités de l'exploitation et la plus grande commodité des lavages. Le village de Raktcha, avec ses maisons échelonnées le long du ravin, représenterait en partie cette antique disposition. Pierre Belon observa encore quelque chose de pareil au seizième siècle, à *Sidérocapsa* (1), dans d'autres mines d'or de la Macédoine, où le métal était extrait par des procédés traditionnels très-simples, qui peuvent nous donner une idée de ceux de l'antiquité. Voici, sur ce sujet, les principales remarques de notre vieux voyageur : « Il y a de cinq à six cens fourneaux « espars par les montaignes de Sidérocapsa, qui fondent ordinairement la mine : « et n'y a fourneau qui n'ait ses particuliers maistres qui y font besongner à leurs « despens. » Les mines d'argent de l'Attique étaient ainsi affermées à divers particuliers, et les rois de Macédoine n'avaient pas probablement d'autre système pour exploiter les richesses métallurgiques de ces montagnes. Belon ajoute : « Les ou- « vriers qui beschent la mine dedans terre et qui tirent à mont, n'ont pas l'usage de « Caducée qui, en latin, est nommée Virga divina, dont les Alemans usent en espiant « les veines; mais sans autre sort ne calculation suyvent selon ce qu'ils ont trouvé « en beschant. » Et plus loin : « Aussi quelquefois la minère est tirée à veine des- « couverte. » L'or que Belon vit extraire à Sidérocapsa n'était pas pur, mais sous forme de pyrites contenant aussi de l'argent et du plomb. Les fourneaux étaient d'une structure toute primitive, différents de ceux qu'on employait alors en Allemagne, et assez légèrement construits pour être abattus en partie chaque semaine : « Les four- « neaux où l'on fond les pyrites sont de petite estoffe et sont seulement couverts de « merrain et de membrures de bois en forme d'appentis. Les cheminées sont larges et « sont assises au milieu de la maison, renforcées de forte massonnerie par derrière, « mais par devant sont de légière closture, qu'ils rompent le vendredy. » Avec de pareilles conditions d'exploitation, dans un terrain patiemment creusé et défoncé à la bêche, où l'or se montrait probablement presque à fleur de sol, on conçoit que toute

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 50 et suiv. — Sidérocapsa est un village situé entre le Strymon et la presqu'île du mont Athos.

trace matérielle des exploitations de Philippes ait disparu, au point de ne laisser aucun souvenir dans l'esprit des habitants.

La présence de l'or dans ces ravins était peut-être depuis longtemps soupçonnée par les Thraces, lorsque les Thasiens, habiles mineurs, reconnurent la richesse du gisement et songèrent à l'exploiter. Mais ce fut surtout le roi Philippe qui, donnant aux travaux une impulsion inattendue, fit des mines de Crénides une importante source de richesses. Elles lui fournissaient, comme on l'a vu, un revenu annuel de plus de 1000 talents. Cette exploitation en grand dut épuiser assez vite des gisements qui, vu le peu de développement des gorges de la montagne, ne devaient pas être fort étendus. Il faut songer que, l'or ayant, à cette époque, une valeur beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, et les frais de main-d'œuvre se trouvant considérablement réduits par l'emploi des esclaves, les anciens devaient extraire jusqu'aux veines les moins riches du précieux minerai. On ne saurait dire si les Romains, après avoir interdit aux Macédoniens l'exploitation des métaux, tiraient encore quelque parti des mines d'Asyla. Pline parle d'une espèce de diamant que l'on trouvait dans l'or de Philippes, *in Philippico auro*, et que l'on nommait *macédonique*. Mais, quand il décrit les procédés d'extraction employés de son temps, il paraît avoir surtout en vue les mines de l'Espagne, qui étaient la grande source de l'or pour les Romains (1).

Pour achever l'histoire des mines de Philippes, il reste à interroger les noms mêmes que les anciens avaient attachés à ce canton aurifère. Le nom d'*Asyla* nous révèle très-probablement l'un des moyens employés par le roi de Macédoine pour accroître rapidement le produit des gisements de Crénides. L'explication la plus simple est, en effet, de supposer que Philippe fit de chaque quartier de mineurs un lieu d'asile. En attirant ainsi, de tous les points du royaume, les criminels errants, les esclaves fugitifs, il assurait aux entrepreneurs de ces travaux une nombreuse et perpétuelle recrue d'ouvriers. C'est par une mesure du même genre qu'il fonda, sur un autre point de la Thrace, la ville de Ponéropolis, avec une colonie de malfaiteurs. La dénomination de *Colline de Dionysos* nous montre en même temps qu'un antique sanctuaire protégeait l'inviolabilité de ce refuge. Il est très-intéressant de retrouver ici le Bacchus thrace avec les caractères que nous lui avons déjà reconnus dans le Pangée, comme dieu adoré sur les montagnes, dispensateur et gardien des trésors cachés dans leurs flancs. Par là, il se rapproche d'un autre personnage mythologique de la légende thraco-phrygienne, le fameux roi Midas, qui changeait tout en or, et dont l'histoire merveilleuse paraît avoir eu rapport à l'exploitation des mines. Les longues oreilles du roi barbare ne seraient, à ce que l'on suppose, qu'un attribut astronomique, analogue aux cornes de Bacchus, et tout porte à croire

(1) Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 15, 3; XXXIII, 21 et suiv.

qu'il n'est lui-même qu'une forme plus ancienne et plus nationale de la divinité thrace, qui se confondit ensuite avec le Dionysos des Grecs (1). Au temps de Belon, les habitants de Sidérocapsa croyaient encore à l'existence de certains génies ou *diables métalliques*, qui troublaient ou favorisaient les travaux des mineurs, et dont le plus redoutable se montrait « en la forme d'une chèvre portant les cornes d'or. » Peut-être cette légende est-elle un dernier vestige de l'influence que jadis les Thraces attribuaient à Bacchus et à son cortége de satyres sur l'exploitation des métaux précieux. Bien que la colline basse de Kakaladjik réponde plus rigoureusement aux distances marquées par Appien, je placerais de préférence ce nouveau sanctuaire du Bacchus thrace sur la crête du Panaghîr-dagh, qui se dresse en vue de toute la plaine. C'est le véritable sommet qui commande la région des mines, et le souvenir encore vivant des fêtes qui s'y célébraient le désigne comme un de ces hauts lieux consacrés par d'antiques croyances que le christianisme a transformées sans les déplacer.

Questions historiques.

Il était nécessaire de faire connaître l'aspect général de la ville de Philippes, avant d'aborder différentes questions d'une solution difficile, qui ont trait à ses origines et à son histoire, et qui n'ont pas été jusqu'ici examinées d'assez près. Je vais essayer au moins de les poser dans leurs véritables termes, avant de passer à un examen plus détaillé des monuments et des ruines.

Les anciens s'accordent à dire que la ville à laquelle Philippe de Macédoine donna son nom existait avant lui sous celui de *Crénides*. Quelques écrivains modernes, sans contester un fait établi par de nombreux témoignages, ont soutenu cependant que l'ancien bourg de Crénides n'occupait pas exactement la position de la forteresse macédonienne qui le remplaça. Dans un passage de Dion, cité par Tafel, on voit en effet Brutus et Cassius, pour tourner les obstacles qui leur fermaient la route de Néapolis, prendre une autre route plus détournée à travers les montagnes de l'intérieur, et arriver à Philippes par le lieu appelé Crénides, ἑτέραν δέ τινα μακροτέραν κατὰ τὰς Κρηνίδας ὀνομαζομένας περιελθόντες (2). Il semble naturel d'en conclure que Crénides et Philippes étaient deux positions différentes. La vue des grandes sources de Bounar-bachi a même

(1) Voyez les savantes remarques de M. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, III, 976; et de M. Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, III, 122 et suiv.
(2) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 35.

inspiré à M. G. Perrot la pensée que le nom de Crénides s'appliquait proprement à ces belles eaux (1), bien qu'elles soient éloignées de la ville de 6 kilomètres. J'ajouterai que, dans cette hypothèse, la forteresse de Panaghîr serait un emplacement à souhait pour l'ancien fort des Thasiens.

Les raisons que je viens d'exposer auraient plus de force, s'il n'existait pas, au pied des murs de Philippes, d'autres sources qui suffisent, comme je l'ai dit plus haut, pour justifier le nom de Crénides, et qui l'expliquent même plus rigoureusement. Le mot grec Κρηνίδες est un diminutif, qui veut dire proprement *les Petites-Sources;* il s'applique mieux à un sol sillonné par de minces filets liquides qu'à des eaux abondantes, bouillonnant dans de larges bassins, comme à Bounar-bachi. Appien, d'ailleurs, en décrivant la position de Philippes, dit très-nettement que le lieu s'appelait autrefois Crénides, à cause des sources nombreuses qui sortaient du pied même de la colline : Κρῆναι γάρ εἰσι περὶ τῷ λόφῳ ναμάτων πολλαί (2). La position des sources de Philippes n'est pas d'ailleurs inconciliable avec le texte de Dion. Situées en dehors de la porte occidentale, elles en resserrent les abords et forment un passage, qui est le principal accès de la place du côté du nord et de la plaine. On comprend que leur nom soit resté spécialement attaché à cette porte et à tout le bas quartier qui l'avoisinait. N'y avait-il pas, à Thèbes, une entrée de la ville, que l'on appelait Κρηνίδες πύλαι, à cause du voisinage de la fontaine Dircé? En ce cas, Dion fait très-bien comprendre la marche hardie des républicains, en disant qu'ils arrivèrent à Philippes par la route, ou, si l'on veut, par la porte de Crénides, quand ils auraient dû y pénétrer par la porte opposée, celle de Néapolis. Nos historiens donnent une explication analogue du beau mouvement tournant du général Bonaparte après la bataille de Rivoli, lorsqu'ils le montrent rentrant à Vérone par la porte opposée à celle par où il était attendu.

Tafel cite encore, en faveur de l'opinion qui distingue les deux positions, un très-curieux passage de Théophraste, auquel j'ai déjà fait moi-même plusieurs fois allusion, mais qui ne me paraît pas avoir ici la signification qu'on lui prête (3). Théophraste rapporte que jadis, à Philippes, les gelées étaient fort rudes, mais que les travaux de desséchement et de culture exécutés par les colons macédoniens y avaient adouci notablement le climat : Ἔν τε Φιλίπποις πρότερον μὲν μᾶλλον ἐξεπήγνυτο· νῦν δ', ἐπεὶ καταποθεὶς...... ἐξήρανται τὸ πλεῖστον, ἥ τε χώρα πᾶσα κάτεργος γέγονεν, ἧττον πολύ. Il explique ensuite, assez longuement, que les terrains marécageux et boisés sont en général plus froids que les autres. Puis il ajoute que c'est aussi ce que l'on observait aux environs de Crénides, lorsque les Thraces y habitaient; car toute la plaine était

(1) *Revue archéologique*, article cité.
(2) Appien, *Guerres civiles,* IV, 105.
(3) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

alors couverte d'arbres et de marécages : Ὃ καὶ περὶ τὰς Κρηνίδας ἦν, τῶν Θρᾳκῶν κατοικούντων· ἅπαν γὰρ τὸ πεδίον δένδρων πλῆρες ἦν καὶ ὑδάτων. Il n'est pas possible d'admettre que l'écrivain grec ait voulu donner dans ces phrases deux exemples séparés; il n'eût pas choisi deux points qui, dans tous les cas, appartenaient à un même district. Qu'est-ce d'ailleurs que cette campagne couverte d'eaux et de forêts, sinon la plaine même de Philippes? Lorsque Théophraste parle de Crénides, il ne fait donc que revenir à ce qu'il disait précédemment de Philippes ; et c'est fort à propos qu'il emploie cette fois le plus ancien nom, puisqu'il remonte à l'époque antérieure aux Macédoniens. Ce témoignage d'une grande valeur, et le plus ancien qui nous reste, loin de distinguer les positions de Philippes et de Crénides, en confirme l'identité avec une autorité incontestable.

Un autre texte dont il n'est pas facile de rendre raison est le passage dans lequel Appien avance du ton le plus affirmatif que l'établissement de Crénides avait porté quelque temps le nom de Datos, avant de prendre celui de Philippes : Οἱ δὲ Φίλιπποι πόλις ἐστίν, ἣ Δάτος ὠνομάζετο πάλαι, καὶ Κρηνίδες ἔτι πρὸ Δάτου (1). Cette assertion, qui dérange les hypothèses généralement reçues, ne paraît pas avoir été prise au sérieux. Cependant, il faut y regarder à deux fois avant de mettre une méprise grave et toute gratuite sur le compte d'un auteur consciencieux, qui puise d'ordinaire ses renseignements à des sources authentiques. Ici, il semble s'être appuyé sur deux écrivains de l'époque macédonienne, Éphore et Philochore, qui rapportaient l'un et l'autre, dans leurs histoires, la prise de Datos par les Macédoniens et le nouveau nom qu'elle reçut du roi Philippe : Μετωνομάσθη μέντοι ἡ πόλις τῶν Δατηνῶν, Φιλίππου τοῦ Μακεδόνος βασιλέως κρατήσαντος αὐτῆς, ὡς Ἔφορός τε φησὶ καὶ Φιλόχορος ἐν τῇ πέμπτῃ (2). Bien que cette phrase, tirée du lexique d'Harpocration, ne soit pas aussi explicite qu'il le faudrait, le sens général en est assez clair pour ajouter au témoignage d'Appien une grave autorité. Il y a là, au contraire, un fait qui, suffisamment expliqué, va peut-être nous donner la clef de certains textes obscurs, et nous permettre de reconstruire la véritable histoire de la fondation de Philippes.

Il résulte de divers indices, notés avec soin dans les chapitres précédents (3), que la première colonie thasienne de Daton devait s'étendre jusqu'au défilé de Crénides, où les Thasiens avaient probablement établi, dès le sixième siècle avant notre ère, quelque poste avancé contre les Thraces. La forme grecque de ce nom en est une preuve con-

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 105.

(2) Harpocration, au mot Δάτος, et les *Fragmenta Historicorum Græcorum* de Didot, vol. I, p. 404.

(3) Voir plus haut, page 35. — Comparez l'opinion un peu différente émise par M. G. Perrot, page 16 de son *Mémoire sur l'île de Thasos*, récemment publié dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, année 1864. Voyez aussi l'ouvrage de M. Desdevises-du-Dézert intitulé *Géographie ancienne de la Macédoine*, p. 13.

vaincante. Plus tard, la lutte entre Thasos et Athènes fit retomber ces établissements de l'intérieur entre les mains des barbares, et ce n'est qu'après plus d'un siècle que les deux peuples songèrent à s'en emparer de nouveau. A cette époque, se placent deux événements que j'ai présentés jusqu'ici isolément, mais dont j'espère démontrer l'étroite relation : la fondation de la nouvelle colonie de Daton par l'Athénien Callistrate et la prise de possession des mines de Crénides par les Thasiens.

L'année qui suivit l'archontat de Molon, c'est-à-dire en 361 avant J.-C., un an avant l'avénement du roi Philippe, une flotte athénienne était en station à Thasos, d'où elle opérait, de concert avec les habitants, contre l'ancienne colonie thasienne de Strymé (1). Un jour, l'une des trirèmes, partie secrètement, revient de Méthone en Macédoine, ἐκ Μεθώνης τῆς Μακεδονίας, portant à son bord un banni athénien du nom de Callistrate, sous le coup d'une double condamnation capitale : c'était le propre gendre de l'amiral athénien Timomaque. Tels étaient les renseignements qu'on avait donnés à un premier triérarque, qui avait refusé de se charger de ce service contraire aux lois : « Μέλλεις γάρ, ἔφη, ἄγειν ἄνδρα φυγάδα, οὗ Ἀθηναῖοι θάνατον δὶς κατεψηφίσαντο, Καλλίστρατον ἐκ Μεθώνης εἰς Θάσον, ὡς Τιμόμαχον τὸν κηδέστην. » Ces détails, tirés du plaidoyer de Démosthènes contre Polyclès, font suffisamment reconnaître le célèbre orateur Callistrate d'Aphidna, dont nous avons parlé à plusieurs reprises (2). Nous savons, par un autre témoignage, qu'il s'était, en effet, réfugié à la cour de Macédoine, où ses talents administratifs lui avaient fait confier d'importantes charges financières, particulièrement le soin d'affermer l'*elliménion* ou droit d'ancrage dans les ports (3).

Dans ces circonstances, quel était le motif qui amenait Callistrate à Thasos? Homme habile et entreprenant, il avait sans doute trouvé, dans les fonctions qu'il exerçait en Macédoine, l'occasion de mieux connaître les sources de richesse des contrées environnantes et de s'initier aux projets que les Macédoniens méditaient déjà sur les districts aurifères de la Thrace. L'arrivée à Thasos d'une armée navale, sous le commandement de son beau-père, lui inspira naturellement l'idée de réaliser ces plans à son profit et au profit de sa patrie, peut-être même de rentrer par là en grâce auprès du peuple, comme autrefois Aristide ou Alcibiade. Si l'escadre athénienne n'osa pas s'associer ouvertement aux espérances d'un proscrit et de la troupe d'aventuriers qui avait pu s'attacher à sa fortune, il résulte clairement d'un texte de Zénobius que les Thasiens concoururent publiquement et avec enthousiasme à une expédition qui leur rouvrait leurs anciennes possessions de terre ferme : Καλλίστρατος ὁ ῥήτωρ ἐκπέσων Ἀθήνηθεν

(1) Voir tout ce récit dans Démosthènes, *disc. c. Polyclès*, p. 1221.
(2) Voir plus haut, p. 7.
(3) Aristote, *OEconomica*, II, 22.

ἔπεισε τοὺς Θασίους τὴν ἀντιπέραν γῆν οἰκίσαι (1). Si l'on calcule maintenant que c'est l'année même qui suivit l'arrivée de Callistrate à Thasos, c'est-à-dire en 360, que Diodore (2) place l'occupation des mines de Crénides par les Thasiens, on sera frappé de l'enchaînement qui existe entre tous ces faits, et qui les relie l'un à l'autre comme les différents actes d'une même entreprise (3).

Le périple attribué à Scylax atteste, nous l'avons vu, que Callistrate remit en honneur, pour la ville qu'il fonda, l'ancien nom de Daton. Mais cela ne prouve pas que cette nouvelle colonie de Daton occupât l'emplacement de la première, surtout si celle-ci était plutôt une réunion d'établissements, un territoire en exploitation, qu'une véritable ville. Je pense que ce vieux nom, si populaire, qui rappelait à propos les souvenirs de l'antique colonie et de ses fabuleux trésors, fut appliqué directement à l'importante place dont les fondements étaient alors jetés, près des sources et du défilé de Crénides, sous les auspices du banni Callistrate, par une colonie de Thasiens mêlés de quelques aventuriers athéniens. De nos jours, on a vu de quel prestige, tenant presque du merveilleux, s'est trouvé tout à coup entouré le nom de la Californie. Je suppose un instant que ces exploitations lointaines, étant abandonnées par les Européens, retombent au pouvoir des tribus de l'Amérique. Trois ou quatre siècles plus tard, d'autres explorateurs y découvrent de nouvelles richesses et veulent y fonder une ville. Ne serait-il pas naturel de donner à cette ville, quelle que soit d'ailleurs sa position, le nom de Californie, ne fût-ce que pour réveiller en Europe l'ancien enthousiasme qu'il avait jadis excité?

Cette identification de Philippes et de la seconde colonie de Daton, en justifiant le passage d'Appien, explique aussi une phrase d'Himérius, qui autrement n'aurait pas de sens. Ce rhéteur, déclamant à Philippes même, sous le règne de l'empereur Julien, fait compliment aux habitants de la pureté tout attique de leur idiome, τὴν φωνὴν ἀττικίζοντας; il fait remonter l'origine de leur beau langage à l'orateur Callistrate, qu'il appelle le premier fondateur de leur ville : Ἦν γὰρ πόλις ἀρχαία καὶ πρὸ Φιλίππου Φίλιπποι, δῆμος Ἀττικὸς, ἔργον Καλλιστράτου, τὴν φωνὴν ἀξίαν παρασχομένου τῆς πό-

(1) Zenobius, IV, 34.

(2) Diodore de Sicile, XVI. — Ces textes curieux sont déjà réunis par M. K. Müller dans les *Petits Géographes grecs* de Didot, vol. I, p. XLIII des Prolégomènes.

(3) C'est évidemment à l'occasion de cette mise en activité des mines de Crénides que les Thasiens frappèrent la rare et curieuse monnaie d'or que nous avons au Cabinet des Médailles. Elle porte au droit la tête de l'Hercule thasien, et au revers le trépied, signe de fondation, avec la légende : ΘΑΣΙΩΝ ΗΠΕΙΡΟ. Plus tard, la ville de Philippes conserva ces symboles et ne changea que l'inscription. On remarque seulement que le type thasien conserve encore quelque chose de la roideur des anciennes écoles, tandis que le type macédonien a toute la liberté et toute la vie qu'on attribue aux œuvres de l'école de sculpture qui florissait à la cour de Philippe et d'Alexandre. L'or de la monnaie macédonienne est aussi d'un jaune plus intense que celui de la monnaie thasienne, ce qui indiquerait un progrès dans l'art d'affiner le métal.

λεως (1). Sans doute l'exagération du rhéteur, lorsqu'il fait presque de Philippes un « dème attique », est manifeste. Le grec plus ou moins élégant que l'on parlait, au quatrième siècle, dans les écoles et dans la société polie de la colonie romaine, n'était point assurément une transmission des anciens compagnons de Callistrate. Mais le souvenir de la fondation de la ville par l'orateur athénien ne s'en était pas moins conservé à travers les âges. Himérius n'eût pas été inventer, en présence des Philippiens, des faits en contradiction avec les traditions historiques qui avaient cours parmi eux. Ces traditions n'étaient point elles-mêmes une fiction légendaire, légèrement acceptée par la vanité locale. Il s'agissait d'événements qui s'étaient passés au plein jour de l'histoire. On sait d'ailleurs avec quel scrupule religieux chaque ville d'origine grecque conservait et honorait le nom de son οἰκιστής. Les habitants de Philippes ne pouvaient pas plus s'abuser en prononçant le nom de Callistrate que leurs voisins d'Amphipolis en rappelant celui d'Hagnon.

La ville de Philippes était donc athénienne par son premier fondateur et par le petit groupe d'aventuriers qui forma le premier noyau de la colonie, thasienne par le gros de sa population primitive. Les colons d'Athènes et de Thasos ne jouirent pas longtemps d'ailleurs de la pleine possession de leur conquête. Deux ans plus tard, la puissance croissante de la Macédoine et l'attitude menaçante des Thraces les avaient forcés de se jeter entre les bras du roi Philippe, qui faisait du nouvel établissement une ville macédonienne, et supprimait les noms de Daton et de Crénides pour y substituer le sien. Callistrate n'avait pas dû attendre ce moment pour quitter la Thrace. Il n'était, pour les nouveaux maîtres du pays, qu'un hôte infidèle, qui avait trahi les intérêts de la Macédoine. Espérant davantage de la clémence de ses concitoyens, il retourna à Athènes, où, au lieu de son pardon, il trouva la mort.

En somme, l'histoire de toute cette contrée de Philippes à l'époque grecque doit se ramener aux points suivants :

Vers le sixième siècle avant J.-C., existence d'un district de Daton, exploité par les Thasiens, avec Antisara et Néapolis pour comptoirs, avec Crénides pour poste avancé.

Vers 460, Néapolis fleurit comme ville maritime alliée d'Athènes ; mais l'intérieur du pays retombe aux mains des Thraces, à la suite du grand désastre de Daton ou de Drabescos.

En 360, découverte d'un gisement aurifère à Crénides. Les Thasiens, avec le concours du banni athénien Callistrate, y fondent une ville, qu'ils appellent Daton.

En 358, Philippe s'empare de cette ville et lui donne son nom.

La forme du pluriel donnée au nom de Philippes, οἱ Φίλιπποι, mérite aussi considé-

(1) Himérius, *Discours*, VI.

ration. Elle semble prouver que la ville nouvelle, à l'époque où elle tomba au pouvoir du roi de Macédoine, se composait encore de plusieurs groupes d'habitations distincts, défendus par des ouvrages détachés, plutôt que réunis par une enceinte commune et continue. Cette disposition s'explique par la difficulté de fonder tout d'abord une place régulière en face des populations hostiles de la Thrace. Il était urgent pour les colons de commencer par couronner d'un fort l'âpre colline qui commande le défilé : nous avons sans doute un reste de ces premières fortifications dans le double mur hellénique en petit appareil qui fermait l'acropole du côté de la place. Sous la protection de ce fort, il suffisait de barrer le défilé par un mur provisoire pour permettre à un autre groupe important d'habitations de se former au pied des rochers et à portée des sources, sur les pentes moins malaisées qui bordent la plaine. En même temps, comme le but de la colonie était surtout la mise en exploitation des gisements aurifères, des quartiers de mineurs durent s'établir de suite le long du ravin de Raktcha, et il fallut les défendre par d'autres fortifications. Or, le même caractère d'ouvrages élevés à la hâte se retrouve dans la muraille en petites pierres qui ferme le Col de Raktcha, dans la forteresse de même construction qui occupe le sommet de Panaghìr, et, en arrière de cette ligne, dans la redoute de Ghiaour-Alani. Il suffit de jeter les yeux sur notre carte pour voir qu'il y avait là un véritable système de défenses pour la protection des mines. Ces quartiers disséminés, analogues aux *mahalahs* de certaines villes de la Turquie moderne, nous représentent la physionomie de la naissante colonie de Daton, avant l'intervention du roi de Macédoine, et l'on s'explique que leur nouveau maître, en leur donnant son nom, les ait appelés collectivement *les Philippes.*

Quant aux murailles en grand appareil, qui réunissaient par une enceinte fermée le sommet de la colline de Philippes au quartier établi près des sources de Crénides, elles doivent avoir été construites postérieurement. Ce beau travail d'architecture militaire n'a pas été exécuté au milieu des luttes d'une première prise de possession ; il ne peut être attribué qu'aux Macédoniens. Appien dit formellement que Philippe fortifia la nouvelle ville pour en faire un boulevard contre les Thraces ; c'est par là surtout, à ce qu'il semble, qu'il mérita le titre de son véritable fondateur : Φίλιππος δὲ, ὡς εὐφυὲς ἐπὶ Θρᾷκας χωρίον, ὠχύρωσέ τε καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ Φιλίππους προσεῖπεν. On a vu que cette enceinte n'a laissé de traces que sur le versant escarpé de l'acropole. En effet, d'après un autre texte du même auteur, l'ancienne forteresse macédonienne n'aurait point excédé les limites de la colline escarpée qui la portait : Ἔστι δὲ ἡ πόλις ἐπὶ λόφου περικρήμνου, τοσαύτη τὸ μέγεθος ὅσον ἐστὶ τοῦ λόφου τὸ εὖρος. Strabon et Dion Cassius nous la représentent comme n'étant encore, lors de la bataille de Philippes, qu'une petite ville, πολίχνη, κατοικία μικρά, dont la position faisait toute l'importance. Cependant j'ai peine à croire que la muraille macédonienne aujourd'hui détruite, qui fermait la ville vers le

défilé, ne s'étendît pas déjà quelque peu dans la plaine. La colline même de Philippes est taillée en gradins de rocher trop abrupts et trop inégaux pour avoir jamais porté un grand nombre de maisons; elle n'est guère habitable que dans la zone étroite de ses dernières pentes. C'était d'ailleurs une nécessité stratégique, dès cette époque, que de rétrécir autant que possible le passage et de barrer l'importante route qui le traversait.

Les ruines de Philippes, même dans leur état actuel, avec l'enceinte en blocage qui s'allonge dans la direction du marais, ne représentent encore qu'une place de troisième ordre, qui n'a pas plus de 1200^m de long, du nord au sud, sur une largeur moyenne de 800^m. Ces dimensions ne peuvent, évidemment, donner une idée de l'étendue de la colonie romaine à l'époque où elle était florissante. Il faudrait d'ailleurs n'avoir jamais vu aucun ouvrage romain des beaux temps pour attribuer aux colons d'Auguste ou à leurs successeurs des premiers siècles de l'empire les grossiers remparts de la basse ville. Rien ne prouve cependant que les nouveaux colons, en agrandissant la cité macédonienne, aient élargi ou modifié d'abord le cercle de son enceinte militaire. Des quartiers neufs s'étalèrent librement en dehors des anciennes murailles, et formèrent, à l'est et au sud, vers Dikilitash et vers Philibedjik, de grands faubourgs, dont l'emplacement, encore reconnaissable à l'inégalité des terrains semés de décombres, n'est limité que par les canaux et par le marais. Une notable partie de la population coloniale se répandit aussi dans les *vici* de la plaine, où de nombreuses inscriptions latines signalent partout sa présence. Une heureuse sécurité avait en effet remplacé l'état de guerre perpétuelle où vivaient autrefois les tribus thraces. Pendant cette paix de plusieurs siècles, on comprend qu'une partie des remparts, devenus inutiles, ait même fini par disparaître, surtout vers le pied de l'acropole, où ils ne faisaient plus que gêner les communications entre les différents quartiers. Ce ne fut que vers le quatrième siècle, à l'époque où les barbares se montraient partout dans l'empire, que la population, fort diminuée sans doute à cette époque, dut songer à rentrer dans une enceinte fermée, et construisit, avec les débris de ses anciens édifices, les épaisses fortifications qui, remaniées encore par les Byzantins, sont aujourd'hui la partie la mieux conservée des murs de Philippes.

Le théâtre.

Parmi les rares débris de constructions antiques qui subsistent encore à l'intérieur des remparts, le théâtre est le seul monument qui soit antérieur aux Romains. Creusé dans le pied des rochers de la haute ville, près de la porte de Néapolis, il fait comme partie intégrante de l'enceinte macédonienne. D'un côté il se rattache à la muraille hel-

lénique de l'est, tandis que, du côté de la place, il est flanqué lui-même d'un gros mur en grands blocs réguliers, de 2m,20 d'épaisseur, qui est le plus beau spécimen d'appareil grec que présentent les ruines. Au temps de Philippe de Macédoine, la vie littéraire de la Grèce étant dans toute son activité, un théâtre était l'un des édifices qui devaient figurer en première ligne dans la fondation d'une ville nouvelle, et s'élever presque en même temps que les murs de défense.

Les constructions intérieures, aujourd'hui rasées et recouvertes en grande partie par les terres qui ont comblé le creux de l'orchestre, ne laissent plus saisir que le plan général. Mais ce plan suffit pour faire reconnaître le principal caractère qui distingue les théâtres grecs des théâtres romains. Les gradins formaient certainement une portion de cercle plus grande qu'un demi-cercle. Cette disposition, adoptée comme on sait par les architectes grecs pour donner à l'orchestre l'étendue nécessaire aux évolutions des chœurs, est accusée ici extérieurement par la direction des murs latéraux, qui, au lieu d'être parallèles, convergent l'un vers l'autre, en se rapprochant du mur de la scène. Le rayon du plus grand cercle des gradins n'est en effet que de 33m,40, tandis que la profondeur totale de l'espace occupé par les spectateurs, depuis la scène jusqu'au fond de la salle ou cavéa, est de 46,40m, ce qui dépasse de 13m la première mesure. Quelques longues pierres provenant des anciens siéges sont encore éparses sur les pentes de gazon. Il est vrai que les rangs supérieurs, qui ne reposaient pas sur la colline, étaient soutenus par un épais massif de maçonnerie romaine, large de 5m,70, qui subsiste encore, avec la trace de deux couloirs conduisant à la précinction et d'une porte de sortie donnant sur la muraille de l'est et sur les rochers. Ce détail ne peut prouver qu'une chose : c'est que le théâtre fut en partie rebâti par les colons romains, soit que l'accroissement de la population ait forcé à augmenter le nombre des gradins, soit que l'on ait alors remplacé par une construction plus solide une partie construite primitivement en charpente. Le mur du proscénium, qui a laissé quelques vestiges à fleur de sol, avec la trace de ses trois portes, était également en maçonnerie cimentée, et paraît aussi avoir été construit après coup. La façade de l'édifice bordait la rue principale de la ville, celle qui la traversait de l'est à l'ouest. Le théâtre tout entier se trouvait ainsi tourné vers le sud, regardant le mont Pangée, dont les masses imposantes, qui passent chaque jour par toutes les nuances de la pourpre, formaient le magnifique et changeant horizon de la ville de Philippes.

Ce monument est bien celui que Pierre Belon appelle improprement l'amphithéâtre de Philippes, mais qu'il décrit avec son exactitude habituelle : « Il y a un très beau « amphithéâtre eslevé depuis terre jusques à la sommité, qui encore est resté tout « entier jusques à maintenant, et dureroit long temps si les Turcs n'enlevoyent les « degrez qui sont taillez de marbre. Il n'est pas en forme ovale, comme est le théâtre

« d'Otricholi, ou bien celuy de Rome, mais en rondeur, comme à Nimes ou à Veronne,
« car il n'est pas fermé de toutes parts. Le lieu par lequel on y entre regarde le midy,
« qui depuis la sommité jusques en terre est tout ouvert à claire vue. Il fut fait en
« lieu fort commode; car il est engravé en plusieurs lieux en la montagne, fait de
« marbre par degrés (1). »

Nous n'avions pas, à Philippes, le temps d'exécuter des fouilles assez importantes pour mettre à nu les parties obstruées du théâtre. Je remarquai seulement, près du proscénium, un fragment de sculpture profondément enfoui dans le sol. Nous le fîmes dégager, et il se trouva que c'était une statue de femme assise, de grandeur naturelle, à laquelle il manquait les bras et la tête. En l'absence des attributs qu'elle devait tenir dans ses mains, il est facile encore de reconnaître une Muse scénique, à la large ceinture qui serre autour des reins sa tunique longue et sans manches. Le manteau est roulé autour des genoux, les pieds sont couverts d'une chaussure fermée à semelles minces, comme le *soccus* de la comédie. D'ailleurs l'inflexion de la partie supérieure du corps donne à cette figure mutilée une telle expression de grâce et d'enjouement, qu'elle suffirait pour faire distinguer Thalie de Melpomène. L'exécution, qui est assez négligée, surtout dans le détail des draperies, n'est point en rapport avec l'élégance des proportions et la justesse du mouvement; d'où l'on pourrait conclure que nous avons ici une de ces répétitions exécutées sur un bon modèle grec. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette figure décorait très-probablement les constructions de la scène, au milieu desquelles elle a été trouvée. C'est un des fragments que la mission a rapportés en France, et qui font actuellement partie des collections du Louvre (2).

Le temple de Sylvain.

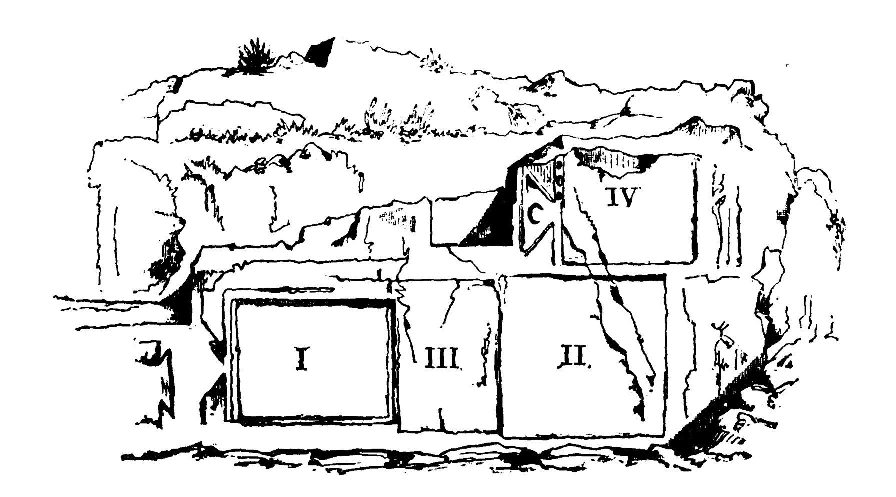
Les théâtres étant pour les anciens des édifices religieux, leurs abords étaient, comme ceux des temples, remplis d'édicules, de stèles votives et de monuments de toute sorte consacrés aux dieux ou placés sous leur protection. A Philippes, ce sont les rochers voisins qui ont reçu en grand nombre et conservé jusqu'à nous ces marques de la piété des habitants.

A peu de distance du mur occidental du théâtre, ils forment une pointe basse qui s'avance presque jusque sur le bord de la voie Egnatienne. A cet endroit le marbre de la montagne a été aplani verticalement sur une largeur de plusieurs mètres. C'est là que

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 56. — Voir le plan particulier du théâtre, annexé au Plan A.
(2) Voir Planche III, fig. 1.

sont gravées les inscriptions du temple de Sylvain, déjà connues par les fragments importants qui en ont été publiés dans les relations de Belon et de Cousinéry et dans les recueils de Gruter, d'Osann et de Ph. Le Bas (1). Les deux derniers ont tiré leur copie, qui est la moins incomplète, d'un Voyage inédit, intitulé : « *Relation d'une mission qu'un père de la Compagnie a faite à la Cavalle, l'an* 1707, » dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale, parmi les papiers de Villoison. Le jésuite voyageur, qui, d'après une note marginale, ne serait autre que le P. Braconnier, fait une courte description des ruines de Philippes; puis il ajoute les observations suivantes, dont nous aurons occasion de reconnaître plusieurs fois l'exactitude (2) : « On trouve beaucoup « d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, et « taillé en forme de plaque, on y a gravé diverses figures en bas-relief, mais mal con« servées, et qui ne paraissent pas d'une bonne main; il y a aussi une inscription « grecque, mais d'un méchant caractère et tout effacé, au lieu que quelques latines sont « d'un beau caractère et bien conservées. Voici la disposition de ces plaques, avec une « partie des inscriptions. » Suivent les inscriptions du temple de Sylvain, mais tronquées, et surtout placées dans un autre ordre que le véritable, ce qui a empêché jusqu'ici d'établir le rapport exact des différentes parties.

Les textes originaux occupent quatre cadres distincts, marqués par de légères moulures ou par un faible enfoncement dans le rocher. Trois de ces cadres sont placés sur une même ligne horizontale, de manière à se toucher par les bords ; celui du milieu est surmonté d'une niche pour une statuette, creusée dans le roc vif, et c'est à gauche de cette niche que se trouve l'encadrement de la quatrième inscription. La figure ci-dessous



(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 58. Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, I, p. 21. Gruter, p. 129, n° 10. Comparez Osann, *Sylloge*, p. 408 et Ph. Le Bas, *Voyage archéologique*, Inscriptions, n° 1485.

(2) Ce voyageur donne aussi des variantes importantes pour l'inscription du tombeau de C. Vibius Quartus, et pour celle du sarcophage de P. Cornelius Asper. Dans la dernière, il a lu le mot *Cornelius* en toutes lettres, conformément à l'hypothèse émise p. 15.

fera bien comprendre cet arrangement. On remarquera que, la partie inférieure de la niche étant seule creusée dans le roc, il devait nécessairement exister un mur qui couronnait en la continuant la paroi naturelle; on reconnaît même encore, à certaines entailles pratiquées de main d'homme, les amorces de cette construction. Les inscriptions sont aujourd'hui à demi engagées sous les terres qui forment au bord de la route un talus élevé; mais elles se trouvaient autrefois à une certaine hauteur au-dessus du sol, car, en creusant à une profondeur de plus d'un mètre, nous n'avons pas rencontré le pied de la roche taillée.

33-36.

Rochers de Philippes, à l'ouest du théâtre. Sur une face de rocher taillée, auprès d'une niche pour une statuette. — Les chiffres romains correspondent à ceux de la figure.

I.

P·HOSTILIVS·PHILADELPHVS
OB·HONOR·AEDILIT·TITVLVM·POLIVIT
DESVOET·NOMINA·SODAL·INSCRIPSIT·EORVM
QVIMVNERAPOSVERVNT
DOMITIVSPRIMIGENIVS·STATVAM
AEREAMSILVANI·CVM·AEDE
CORATIVSSABINVSAT·TEMPLVM·TEGEND·
TEGVLASCCCC TECTAS
NVTRIVSVALENSSIGILLA·MARMVRIA·
DVAHERCVLEMET·MERCVRIVM·
PACCIVSMERCVRIALES·OPVS·CEMENTIC·
*CCL·ANTETEMPLVM·ETTABVLAPICTAOLYMPVM*XV
PVBLICIVS·LAETVS·ATTEMPLVM·AEDIFI
CAN VM·DONAVIT·*L
ITEM PACCIVSMERCVRIALES.ATTEMPLVM·
AEDIFICANDVMCVMFILIIS·ETLIBERTODON·
*L·ITEMSIGILLVM·MARMVRIVMLIBERI*XXV·

ALIENVSASPASIVS·SACERD
SIGNVM·AER·SILVANICVMBASI
ITEM·VIVVS·*IMORTISCAVSAE·SVI·
REMISIT·

HOSTILIVS·PHILADELPHVSINSCIN
DENTIBVSINTEMPLOPETRAM·EXCIDIT·DS·

P(ublius) Hostilius Philadelphus, ob honor(em) aedilit(atis), titulum polivit de suo, et nomina sodal(ium) inscripsit eorum qui munera posuerunt :
Domitius Primigenius statuam aeream Silvani cum aede,
C(aius) Oratius Sabinus at templum tegend(um) tegulas (quadringentas) tectas,
Nutrius Valens sigilla marmuria dua Herculem et Mercurium,
Paccius Mercuriales opus cementic(ium), (denarium ducentum et quinquaginta, ante templum, et tabula(m) picta(m) Olympum (denarium quindecim).
Publicius Laetus at templum aedificandum donavit (denarios quinquaginta).
Item Paccius Mercuriales at templum aedificandum, cum filiis et liberto, donavit (denarios quinquaginta); item sigillum marmurium Liberi (denarium viginti quinque).
Alienus Aspasius sacerd(os) signum aer(eum) Silvani cum basi.
Item vivus (denarios quinquaginta) mortis causae sui remisit.
Hostilius Philadelphus inscendentibus in templo petram excidit d(e) s(uo).

II.

P·HOSTILIVS·P·L·PHILADELPHVS
PETRAMINFERIOR·EXCIDITETTITVLVMFECITVBI
NOMINACVLTORSCRIPSITETSCVLPSITSACVRBANO·S·P

LVOLATTIVSVRBANVSSA
LNVTRIVSVALENSIVN
HERMEROSMETRODORI
CPACCIVSMERCVRIALES
IVETTIVSVICTOR
CABELLIVSANTEROS
ORINVSCOLONIAE
MPVBLICIVSVALENS
CRESCENSABELLI
CFLAVIVSPVDENS
MVARINIVSCHRESIMVS
MMINVSIVSIANVARIVS
PHOSTILIVSPHILADELPHVS
PHERENNIVSVENVSTVS
LDOMITIVSIKARVS
MPVBLICIVSLAETVS
CABELLIVSAGATHOPVS
CCVRTIVSSECVNDVS
POFILLIVSRVFVS
CHORATIVSSABINVS
TCLAVDIVSMAGNVS
LDOMITIVSPRIMIGENIVS
LATIARIVSTHAMYRVS

MHERENNIVSHELENVS
CATILIVSFVSCVS
CATILIVSNIGER
THARSACOLONIAE
PHOEBVSCOLONIAE
LLAELIVSFELIX
MPLOTIVSGELOS
PTROCIVSGEMINVS
PLOTIVSVALENS
MPLOTIVSPLOTIANVS
MPLOTIVSVALENT·FILIVS
LATIARIVSSVCCESSVS
CHERENNIVSVALENS
CVPILPIVSRIXA
TFLAVVSCLVMENVS
LDOMITIVSCALLISTVS
CDECIMIVSGERMANVS
MPVBLICIVSPRIMIGENIVS
CPACCIVSTROPHIMVS
LATIARIVSFIRMVS
PVETTIVSARISTOBVLVS
CHRYSIOPACCI

HOSTILIVSNATALES
CPACCIVSMERCVRIALES·L
MALENVSASPASIVSSACERDOS
CVALERIVSFIRMVS IVLIVSCANDIDVS
VELLEIVSPALBES VALERIVSCLEMENS
AVELLEIVSONESIMVS
PHOIBVSCOLON
CFLAVIVSPVDENS
LVOLATTIVSFIRMVS
MPVBLICIVSCASSIVS
CABELLIVSSECVNDVS
ATILIVSFVSCVS
LDOMITIVSVENERIANVS
LVOLATTIVSVRBANVS
CIVLIVSPHILIPPVS
LDOMITIVSICARIO
CANVLEIVSCRESCENS
LATIARIVSMOSCHOS
FONTIVSCAPITO
MOLITIVSCARVS
LATIARIVSSVAVIS
DOMITIVSPEREGRINVS

P(ublius) Hostilius Philadelphus, P(ublii) l(ibertus), petram inferior(em) excidit, et titulum fecit, ubi nomina cultor(um) scripsit et sculpsit, sac(erdote) Urbano, su(â) p(ecuniâ).

L. Volattius Urbanus sa(cerdos),
L. Nutrius Valens jun(ior),
Hermeros Metrodori,
C. Paccius Mercuriales,
L. Vettius Victor,
C. Abellius Anteros,
Orinus Coloniae,
M. Publicius Valens,
Crescens Abellí,
C. Flavius Pudens,
M. Varinius Chresimus,
M. Minusius Januarius,
P. Hostilius Philadelphus,
P. Herennius Venustus,
L. Domitius Ikarus,
M. Publicius Laetus,
C. Abellius Agathopus,
C. Curtius Secundus,
P. Ofillius Rufus,
C. Horatius Sabinus,
T[i]. Claudius Magnus,
L. Domitius Primigenius,
L. Atiarius Thamyrus.

M. Herennius Helenus,
C. Atilius Fuscus,
C. Atilius Niger,
Tharsa Coloniae,
Poebus Coloniae.
L. Laelius Felix,
M. Plotius Gelos,
P. Trocius Geminus,
Plotius Valens,
M. Plotius Plotianus,
M. Plotius Valent(is) filius,
L. Atiarius Successus,
C. Herennius Valens,
C. Upilpius Rixa,
T. Flav[i]us Clumenus,
L. Domitius Callistus,
C. Decimius Germanus,
M. Publicius Primigenius,
C. Paccius Trophimus,
L. Atiarius Firmus,
P. Vettius Aristobulus,
Chrysio Paccí.

Hostilius Natales,
C. Paccius Mercuriales l(ibertus),
M. Al[i]enus Aspasius sacerdos,
C. Valerius Firmus,
Velleius Palbes,
A Velleius Onesimus,
Phoebus Colon(iae),
C. Flarius Pudens,
L. Volattius Firmus,
M. Publicius Cassius,
C. Abellius Secundus,
Atilius Fuscus,
L. Domitius Venerianus,
L. Volattius Urbanus,
C. Julius Philippus.
L. Domitius Icario,
Canuleius Crescens,
L. Atiarius Moschos,
Fontius Capito,
M. Olitius Carus,
L. Atiarius Suavis,
Domitius Peregrinus.

Julius Candidus,
Valerius Clemens.

III.

LIST POPILI
SOPTATVSVETVRIVS VS TIIIVLIVSCRISPVS
VSVENERIANVSPOPILLIVS ILVS ATIARIVSANIITES
AIIIIVSFVSCVS DOMITIVS NCHVS D·VI
ATIARIVSFIRMVS CAPITIVS NERIANVS PACCIVSGERMANVS
DOMITIVSICARIO VSTROFHIMVS VERONIVSΓVHMER
VIVS
PETRONIVSOPTATVSIVN
CASSIVSOCRATERVS
SALLVSTIVSMAGNVS
ACOMIVSTERTVLLIVS
PETRONIVSEVTYCHES
PETRONIVSZOSIMVS

. . . .
. . . . . . *[Cal]list[us]*,
. . . . . *s Optatus*,
. . . . . *us Venerianus*,
A[til]ius Fuscus,
Atiarius Firmus,
Domitius Icario,
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
Popili[us. . . . . .,
Veturius. . . . *us*,
Popillius. . . . *ilus*,
Domitius. . . . *nchus*,
C. Apitius [Ve]nerianus,
. . . . . *us Trophimus*,
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
T. . . *ulius Crispus*.
Atiarius An. . *tes* .
D(ecuria) (Sexta),
Paccius Germanus,
Veronius Euh[e]merus,
. . . . *vius*,
Petronius Optatus jun(ior,)
Cassius Ocraterus,
Sallustius Magnus,
Acomius Tertullius,
Petronius Eutyches,
Petronius Zosimus,
. . . .

IV.

CVL ISILBANIS S
SACERDOI IACIOBICTORE
SEDIVSPROCLVSPAER VARDIONYS' D
SEDIVSVALENS Λ/ ΓΑΛ\SCARC
LLPROCVLVS ARC'Γ RFA
PSVLPQVINTVS AIFROSAFORO
S

C·AGAPETVSHERACLIEI
MARTIALESFR

V.RTI SILBA

Cul[tores sanct]i Silbani s(ub)s(cripti), sacerdot[e P]a[c]cio Bictore :
SediusProclus pater, Var(ius) Dionysi . . . (?), Sedius Valens , ... us Car . .,
. . . L. . . . l. . . . . . .Proculus, ... P. Sulp(itius) Quintus, A[nt]eros a foro (?).
. . . . *s* . . . . *C. Agapetus Heraclie. . . .,*
. . . . *Martiales fr* . . . . *vir[i]ti[m]*
Silba[no] (?) . . . .

Les deux dernières inscriptions étant trop mutilées pour être traduisibles, je ne reproduirai en français que la première et le titre de la seconde, renvoyant pour les listes de noms au texte latin.

I.

« Publius Hostilius Philadelphus, à cause de l'édilité dont il a été honoré, a fait tailler cette inscription et y a gravé les noms de ceux des membres de la confrérie qui ont offert des présents au dieu :

Domitius Primigénius, une statue de bronze de Sylvain avec son édicule,

Caius-Horatius Sabinus, 400 tuiles couvertes, pour la toiture du temple ,

Nutrius Valens, deux statuettes de marbre, Hercule et Mercure ,

Paccius Mercurialis, la construction en cailloutage, du prix de 250 deniers, qui est devant le temple, et une peinture sur bois représentant Olympus, du prix de 15 deniers.

Publicius Lætus a donné, pour l'édification du temple, 50 deniers.

Item Paccius Mercurialis a donné, avec ses fils et son affranchi, pour l'édification du temple, 50 deniers ; *item* une statuette de marbre de Bacchus de 25 deniers.

Le prêtre Aliénus Aspasius, une statue de bronze de Sylvain avec sa base ; *item* il a remis, de son vivant, sur les frais de ses funérailles, 50 deniers.

Hostilius Philadelphus a fait tailler, à ses frais, le rocher sur la montée du temple. »

II.

« Publius-Hostilius Philadelphus, affranchi de Publius, a fait tailler, à ses frais, le rocher ci-dessous, et y a fait faire cette inscription, où il a écrit et gravé les noms des membres de la confrérie du dieu, sous le sacerdoce d'Urbanus. » — Suivent soixante-neuf noms.

Les vieilles divinités romaines, après l'invasion des dieux de la Grèce, perdirent beaucoup moins de terrain dans le culte que dans la littérature et dans l'art. Il en est qui, rayées par les poètes de la liste des grands dieux, conservèrent au fond des sanctuaires toute leur antique popularité. De ce nombre fut le dieu Sylvain, dont la poésie ne fait guère que le frère latin des Pans et des Satyres, tandis que les inscriptions, interprètes plus directs et plus fidèles du sentiment public, nous montrent encore en lui, à l'époque impériale, une des divinités les plus vénérées des Romains, non-seulement comme

gardien des plantations et l'un des Lares domestiques, mais aussi comme l'*invincible* et *très-saint* protecteur de l'empire et de l'empereur. Son culte s'était répandu partout jusqu'au fond des provinces. Dans beaucoup de villes, comme à Rome, ses temples servaient de centre à d'importantes confréries religieuses, qui prenaient généralement le nom de *Cultores Silvani :* nous savons, par exemple, qu'il y avait un de ces colléges dans l'ancienne Lutèce. Les rochers de Philippes nous ont conservé de précieux détails sur celui qui s'était formé aussi dans cette colonie de la Thrace.

Deux inscriptions sur quatre, les n^{os} I et II, sont intactes. L'un est un relevé des offrandes faites par les membres les plus riches pour la construction et la décoration du temple; l'autre, une liste générale des associés. Elles ont été gravées aux frais de l'un d'entre eux, nommé *P. Hostilius Philadelphus,* à l'occasion de son édilité. L'inscription n° II donnant Philadelphus pour un affranchi, la charge qu'il a exercée ne peut être une fonction publique, et ce n'est point de l'édilité municipale qu'il est ici question. M. Henzen, dans son précieux supplément aux inscriptions d'Orelli, cite deux corporations, les *Juvenes* de Tibur et les *Sodales* de Tusculum, qui avaient pour magistrats particuliers des édiles; l'un de ces fonctionnaires est même un affranchi comme Philadelphus (1). De ces faits, on peut conclure qu'il existait une charge semblable dans le collége de Sylvain, à Philippes. J'ajouterai même, d'après les savantes indications de M. Léon Renier, que l'édilité était probablement la principale fonction du collége, de même que, dans certaines villes de l'Italie, c'était la magistrature suprême. Dans nos inscriptions, à côté de l'édile, paraît le prêtre de Sylvain, dont le nom sert à indiquer l'année. On observera que, dans le n° II, la liste des membres, outre le nom du prêtre en exercice, *L. Volattius Urbanus,* contient celui d'un autre prêtre, *M. Alienus Aspasius,* déjà cité seul avec ce titre dans le n° I, et qui sans doute le conserve honorifiquement. La liste n° III, quoique très-mutilée, fait connaître un autre fait à signaler, c'est que le collége était divisé en décuries, comme cela avait lieu dans beaucoup de corporations, et particulièrement dans le *Collegium Silvani Aureliani,* à Rome (2).

Les détails les plus intéressants sont ceux qui se rapportent au temple même du dieu et aux offrandes qui le décoraient. Il y avait deux statues de bronze de Sylvain. L'une, donnée avec sa base par le prêtre Aspasius, paraît être le simulacre même adoré dans le sanctuaire, tandis que l'autre, placée sous un petit monument à part, se trouvait au dehors. Cette statue étant la première nommée en tête des offrandes, immédiatement après la mention du travail d'aplanissement du rocher, il est possible que l'*ædis* dont il est ici question ne soit autre chose que la niche dont l'enfoncement se voit encore dans le roc au-dessus des inscriptions. Trois statuettes de marbre figuraient les dieux pa-

(1) Voyez les inscriptions 6065 et 6996.

(2) Orelli, *Inscr. lat.*, n° 2566.

rèdres de la divinité principale. Parmi eux on n'avait pas oublié Bacchus, le dieu du pays; les deux autres étaient Hercule et Mercure. La mention d'une peinture sur bois, pendue à l'intérieur du temple, est surtout un fait à noter pour l'archéologie. Ce tableau représentait non pas l'assemblée des dieux sur le mont Olympe (l'expression *picta Olympum* ne serait pas, je crois, assez claire en ce sens), mais le joueur de flûte Olympus. C'était un hommage indirect rendu à Sylvain, dont la flûte était l'un des attributs favoris, comme le montre une inscription métrique en son honneur (1) :

Magne deus, Silvane potens, sanctissime pastor,
Qui nemus Idaeum, romanaque castra gubernas,
Mellea quod docili juncta est tibi fistula cerâ. . .

Devant le temple se trouvait un ouvrage en appareil irrégulier, *opus cementic(ium)*. Ce mot, que les écrivains latins appliquent parfois aux constructions polygonales des Grecs, désignait plus particulièrement, à l'époque romaine, une maçonnerie en cailloutage, reliée avec du ciment, et faite pour prendre toutes les formes d'architecture, comme on en voit encore un remarquable exemple dans les galeries du temple d'Hercule Saxanus (villa de Mécène) à Tivoli. Ce pouvait donc être ici tout aussi bien un portique, un propylée avec des colonnes, qu'un mur de soutènement ou de clôture. Je suppose que les *tegulæ tectæ* sont les grandes tuiles plates, munies de leurs *imbrices*, ou petites tuiles convexes, qui servaient à couvrir les interstices des grandes. L'expression *inscendentibus in templo,* bien qu'elle pèche contre la syntaxe, paraît indiquer que les inscriptions se trouvaient gravées sur la paroi même de l'escalier ou de la rampe qui donnait entrée dans le temple. On peut en conclure que le temple, qui devait être de petite dimension, était construit au-dessus de la pointe de rochers où elles sont taillées. Nous avons vu que le roc conservait quelques traces d'entailles et comme les amorces d'une construction. Belon, en donnant les premières lignes de la liste n° II, dit les avoir lues à Kavala « en la base d'une grosse muraille (2). » Malgré l'erreur de lieu, qui montre ici quelque confusion dans ses notes ou dans ses souvenirs, peut-être cependant vit-il encore les restes du mur qui couronnait le rocher.

De la comparaison entre les différentes listes, on peut tirer les inductions suivantes. Les deux inscriptions de Philadelphus sont évidemment contemporaines, bien qu'elles ne soient peut-être pas de la même année; les noms mentionnés dans la liste des donataires se retrouvent sans exception dans la liste générale n° II. Dans la liste n° III, au contraire, on ne retrouve quelques noms de la liste n° II que dans la première colonne;

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, n° 1800.
(2) Pierre Belon, *Observations*, I, 58.

ce sont ceux d'*Atilius Fuscus*, d'*Atiarius Firmus* et de *Domitius Icario;* les dernières colonnes étant composées entièrement de noms nouveaux, on a le droit d'en inférer que cette inscription est moins ancienne d'un certain nombre d'années. Quant à la liste nº IV, elle se distingue complétement des trois autres par l'absence de tout rapport de noms, par le caractère de l'écriture, par l'orthographe qui substitue le B au V, par l'abréviation des noms de famille, comme *Sulp(icius)*, ce qui m'a fait risquer plus loin l'interprétation *Var(ius)*. Une suite de rosaces, gravées dans l'encadrement de l'inscription, a fait supposer à tort l'existence du prénom *Q(uintus)*en avant de certains noms. Du reste, les lettres sont ici tellement rongées par le temps et défigurées par les fentes du rocher, qu'on ne peut essayer aucune restitution sérieuse.

La série même des noms propres n'est pas sans intérêt. On y voit figurer en même temps, et sans aucune distinction de rang, des hommes libres, des affranchis et des esclaves. De même que les esclaves privés ajoutent à leur nom, selon l'usage, le nom de leur maître, *Hermeros Metrodori, Crescens Abelli, Chrysio Pacci*, les esclaves publics portent celui de la colonie, *Orinus Coloniæ, Tharsa Coloniæ, Phœbus Coloniæ,* coutume dont Orelli cite déjà quelques exemples (1). Les affranchis, qui sont surtout en grand nombre, se reconnaissent à leur surnom de forme servile. L'un d'eux cependant, membre du collége comme son ancien maître, y figure sous le même surnom que lui : c'est le personnage désigné dans le nº II (colonne 3, ligne 2) par le nom de *C. Paccius Mercuriales l.*; il est évidemment l'affranchi du *C. Paccius Mercuriales* de la même inscription (colonne 1, ligne 4) et de l'inscription nº I (colonne 1, ligne 11), qui est mentionné spécialement dans cette dernière *cum filiis et liberto.* On remarquera que certains noms de famille reparaissent constamment avec les mêmes prénoms. Ainsi il y a cinq membres qui portent le nom d'*Atiarius*, très-commun à Philippes, tous avec le prénom *Lucius;* on trouve de même, quatre fois *Lucius Domitius*, trois fois *Caius Atilius,* trois fois *Caius Paccius*, quatre fois *Marcus Publicius*, etc. Il semble que ce soient des affranchis ou des descendants d'affranchis, qui se rattachent tous à un même patron ou à un prénom héréditaire dans une même famille. Quelques personnages reparaissent deux fois, sans doute par erreur; cependant le nom du prêtre Urbanus, après avoir été placé, par honneur, en tête de la liste nº III, peut avoir été répété à dessein, à son rang d'inscription (colonne 3, ligne 34).

Un détail de la liste des offrandes nous rappelle le véritable caractère de ces colléges formés sous la protection de certaines divinités, qui étaient si fréquents dans la société antique, particulièrement à l'époque impériale. Le prêtre Aspasius, au lieu de verser les 50 deniers qu'il offre pour la construction du temple, en fait remise au trésor de la

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, nº 1286.

confrérie, sur la somme qui devra, après son décès, être consacrée à ses funérailles, *vivus (denaria quinquaginta) mortis causæ sui remisit.* Ce passage offre quelque difficulté, tant à cause d'un solécisme évident, imputable sans doute à l'inadvertance du graveur (*sui* pour *suæ*), que par l'extrême concision de la formule employée; cependant le sens général n'en est pas douteux. Souvent les colléges avaient moins pour but d'établir des liens de confraternité entre les vivants que d'assurer à chaque membre ces honneurs funèbres dont les anciens faisaient dépendre le repos des morts. Grâce à une légère cotisation mensuelle, *stips menstrua*, on formait une masse, une caisse commune, *arca*, d'où était tirée ensuite une somme déterminée pour les funérailles, *æs funeraticium.* C'était un moyen de prendre d'avance, pour l'autre monde, ses garanties contre sa propre imprévoyance, aussi bien que contre des héritiers ingrats ou des créanciers trop avides. A l'époque primitive, le culte des morts et des tombeaux se trouvait assuré par l'organisation des *gentes*, qui étaient comme des *colléges naturels* spontanément formés pour l'accomplissement de ces devoirs. Plus tard, pour la classe riche qui formait l'aristocratie des cités, les traditions de famille, les legs sous condition faits aux survivants, étaient encore un gage pour celui qui quittait la vie. Mais il n'en était pas de même pour les gens de condition médiocre, surtout pour cette population flottante et déclassée qu'alimentaient sans cesse l'esclavage et l'affranchissement. De là l'opportunité des associations privées, qui créaient entre leurs membres des devoirs et des intérêts communs, une sorte de vie commune, en dehors des distinctions et des exclusions que l'on rencontrait dans la vie civile. Les colléges et les corporations, grâce au développement qu'ils prirent dans l'empire romain, contribuèrent certainement à établir au sein des masses une fusion et des habitudes d'égalité, qui furent pour quelque chose dans la transformation de la société antique.

Sculptures et inscriptions sur les rochers.

Les pentes qui forment tout le haut quartier de Philippes sont brusquement entrecoupées de roches de marbre blanc, qui les rendaient sur beaucoup de points inhabitables. De là, sans doute, vint aux Philippiens l'idée de creuser dans ces parois naturelles des niches pour de petits simulacres, et d'y sculpter même de légers reliefs, représentant les divinités dont le culte leur était cher. C'est d'abord le hasard qui fit tomber sous nos yeux quelques-unes de ces curieuses figures. Éparpillées, selon le caprice de la dévotion privée, sur les mille faces que présentent les anfractuosités du rocher, elles disparaissent dans la teinte grise qu'a revêtue à la longue le marbre de la montagne. Une recherche

minutieuse nous en fit ensuite découvrir un assez grand nombre. On les rencontre de préférence autour du théâtre et le long d'une rampe naturelle, qui monte obliquement du temple de Sylvain vers la muraille de l'ouest. Les courtes inscriptions qui les accompagnent sont généralement en latin. Quant aux figures mêmes, bien que traitées négligemment, elles se distinguent presque toutes par ce caractère d'élégante facilité qui rappelle de loin le grand air des modèles grecs, et qui est le propre de la sculpture gréco-romaine des bons temps. L'état d'effacement de plusieurs d'entre elles en rend cependant l'interprétation douteuse, et nous obligera à une certaine réserve dans l'étude de ce *panthéon* des dieux adorés par les colons romains de Philippes.

Au milieu de ces esquisses, tracées presque toutes à fleur de marbre, une figure se distingue tout d'abord par son haut relief et par ses proportions exceptionnelles. C'est un buste, grand comme nature, taillé à vif dans le rocher, avec une sorte de niche qui lui sert d'encadrement. Au-dessus de ce cadre, mais à quelque distance, et un peu sur la droite, on lit les lettres ΜΗ, et, sur une seconde ligne ΠΤΟΥ, derniers restes d'une inscription grecque qui paraît d'assez basse époque. La saillie même de la sculpture l'a exposée à de nombreuses mutilations. Cependant il est facile de reconnaître, à l'aspect juvénile et imberbe du visage, à l'ampleur florissante des épaules et de la poitrine, aux cheveux qui descendent en boucles le long du cou, et surtout à la nébride passée en travers sur la tunique, le dieu que nous trouvons partout dans ce pays, entouré des honneurs suprêmes : nous avons vraisemblablement ici une précieuse représentation du Bacchus thrace, plus ou moins transformé par ses adorateurs macédoniens et romains. Le caractère ancien et national de ce culte, dans la région de la Thrace dont Philippes était la capitale, est prouvé par des faits incontestables. Le grand oracle des Satres, sur les sommets et au milieu des mines du Pangée, et le nom de Διονύσου λόφος, donné à la colline même où se trouvaient les gisements aurifères de Philippes, nous ont déjà montré le Bacchus indigène associé étroitement aux exploitations métallurgiques de cette contrée (1).

Dans la figure des rochers de Philippes, le détail d'accoutrement le plus singulier, celui qui établit la distinction avec le Dionysos des Grecs, consiste en une large coiffure, où M. Daumet a cru entrevoir la tête dépouillée d'une bête fauve ; Bacchus se montrerait ainsi avec des attributs analogues à ceux d'Hercule. Un autre caractère très-remarquable de la même coiffure, c'est qu'elle forme, au-dessus des tempes du dieu, deux éminences, comme si elle recouvrait des cornes naissantes. Par cette particularité, l'image sculptée sur les rochers de Philippes se rapproche beaucoup de certains bustes très-rares, dans lesquels des cornes ou de petites ailes, qui surmontent la tête de

(1) Voyez Planche III, fig. 2. — Comparez les observations faites aux pages 29 et 59.

Bacchus, sont voilées par sa chevelure, quelquefois même par une draperie tombante (1).

La représentation d'une divinité au front armé de cornes, d'un dieu-taureau, appartient, comme on sait, au symbolisme des religions barbares. Diodore dit formellement que le Bacchus cornu, dont les Grecs firent un fils de Zeus et de Perséphone, n'était autre que le dieu phrygien Sabazis (2). Or, cette divinité avait de si étroits rapports avec le Bacchus thrace, que les Thraces eux-mêmes paraissent s'être servis du même nom pour désigner leur grande divinité nationale. C'est Macrobe qui l'affirme d'après le témoignage d'un écrivain grec, Alexandre Polyhistor. Il donne même la colline de *Zilmissus,* chez les Ligyréens, peuplade thrace, inconnue d'ailleurs, pour l'un des principaux sanctuaires de ce Bacchus-Sabadius, comme il l'appelle (3). Un scholiaste d'Aristophane parle dans le même sens : Σαβάζιον δὲ τὸν Διόνυσον οἱ Θρᾶκες καλοῦσι καὶ σαβοὺς τοὺς ἱεροὺς αὐτῶν (4). Les antiques rapports qui existaient entre les Phrygiens et les Thraces (5) expliqueraient que cette identification se fût d'abord opérée chez eux, longtemps peut-être avant de pénétrer jusqu'en Grèce. Dans le curieux bas-relief, consacré aux Nymphes par un Thrace, l'Odryse Adamas, où l'on voit tout un Olympe de divinités barbares, le Bacchus thrace (car c'est lui, très-probablement, qu'il faut reconnaître sous la forme d'un taureau à face d'homme) conserve tout à fait le caractère monstrueux que lui prêtait l'imagination des barbares (6); mais, dans la figure des rochers de Philippes, l'influence de la tradition grecque et romaine a dissimulé, autant que possible, les attributs qui n'appartiennent pas au type humain.

Parmi les autres représentations, tracées plus légèrement et de dimension plus petite, les figures qui se présentent le plus souvent aux regards sont celles de Diane. J'en ai compté au moins dix sur les rochers qui avoisinent le théâtre et le temple de Sylvain. La prédilection des Philippiens pour cette divinité leur était commune avec d'autres populations de la Thrace. Elle s'explique facilement par l'assimilation très-ancienne de la déesse indigène Bendis avec l'Artémis des Grecs et par suite avec la Diane des Romains. Du reste, les types gravés sur le roc de Philippes appartiennent de tout point à la tradition commune. C'est, le plus souvent, la Diane chasseresse, s'avançant d'un pas rapide, sa robe retroussée jusqu'aux genoux, le bras droit tendu en avant et tenant l'arc, le bras gauche relevé pour prendre la flèche dans le carquois. Dans une figure, la

(1) E. Braun (*Kunstvorstellungen des geflügelten Dionysos*), et l'atlas d'O. Müller, pl. 33, fig. 387.

(2) Diodore, IV, 4, 1.

(3) Macrobe, *Saturnales*, I, 18, et les *Fragmenta hist. græc.* de Didot, III, 244.

(4) Schol. Aristoph. *in Vesp.* 9.

(5) Sur ces rapports, voyez les savantes remarques de M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, III, 976) et de M. Alfred Maury (*Religions de la Grèce antique*, III, p. 112 et suiv.).

(6) Stuart, *Antiquités d'Athènes,* IV, ch. 6, pl. 51, et l'atlas d'O. Müller, pl. 45, fig. 814.

tunique, détachée sur une épaule, comme celle des Amazones, ajoute beaucoup à la beauté et à la liberté du mouvement (1). Dans une autre, la déesse porte une légère draperie, placée en travers sur une tunique à larges manches; près d'un arbre, à ses pieds, bondit un cerf attaqué par un chien; l'encadrement figure une petite stèle avec fronton et acrotères (2). Le premier de ces bas-reliefs a conservé quatre lettres, commencement d'une inscription latine; une autre représentation de la même Diane, beaucoup plus endommagée que les précédentes, porte aussi en latin le nom d'un citoyen de la colonie, *M. Aemilius Rufus* :

37-38.

Rochers de Philippes. Au-dessous de deux figures de Diane.

COTO.......	M·AIMıII RVFI

Au nombre des autres divinités qui peuplent les rochers de Philippes, on reconnaît aisément une Minerve armée, tenant d'une main la lance et s'appuyant de l'autre sur le bouclier (3). Une figure plus difficile à déterminer représente une femme debout, vêtue d'une longue robe, la tête entourée d'un voile placé assez haut pour recouvrir une coiffure élevée. Sa main droite abaissée tient un fuseau, tandis que le bras gauche est levé comme pour soutenir une de ces quenouilles légères qui ne se passent pas dans la ceinture (4). Un objet placé à terre paraît être la corbeille appelée *calathus,* qui se rapporte de même au travail de la fileuse. Si l'état fruste du marbre ne m'a pas trompé sur ces attributs, il faudrait reconnaître ici le type très-rare de la Minerve Ouvrière. Toutefois le dessin n'est pas resté assez net pour que l'on ne puisse voir une courte torche à la place du fuseau. Nous aurions alors une déesse porteuse de flambeaux, comme Hécate ou la Diane Lucifère, divinités analogues à la Bendis des Thraces. L'inscription qui se lit sous le bas-relief présente elle-même quelque incertitude :

39.

Rochers de Philippes. Au-dessous de la figure précédemment décrite.

··AEGIA·ATENA·EX	. . *aegia Atena (?) ex*
····VOTVM·FECIT	[*viso*] *votum fecit.*

(1) Voyez Planche IV, figure 2.
(2) Même Planche, figure 3.
(3) Même Planche, figure 6.
(4) Même Planche, figure 7.

Je ferai remarquer que le commencement des lignes étant un peu en retraite sur le cadre du bas-relief, il y aurait assez de place pour supposer une lacune de quelques lettres, qui permettrait de donner un complément régulier à la préposition *ex,* en rétablissant la formule *ex viso*, commune dans de semblables dédicaces. La figure sculptée sur le rocher serait alors tracée d'après une image vue en songe, plutôt que sur un type consacré, ce qui expliquerait le caractère singulier de cette représentation.

Sur les rochers voisins, deux autres figures de femmes, tout enveloppées dans les longs plis de leurs voiles et de leurs vêtements, rappellent le type ordinaire et l'ajustement des matrones. Je ne crois pas cependant que des représentations funéraires ou simplement humaines aient pu prendre place ici à côté des dieux. On penserait à Junon, si le voile de cette déesse n'était ordinairement rejeté en arrière, pour laisser voir la couronne et la main qui tient le sceptre. La première figure (1), par la noblesse de son ajustement, par l'attribut qu'elle tenait à la main droite, et qui était probablement une patère, se rapproche de Vesta ou des divinités allégoriques comme *Pudicitia* et *Pietas.* L'autre, d'un style beaucoup plus grossier (2), se distingue par les nombreux attributs placés dans le champ du bas-relief, au nombre desquels je crois reconnaître le miroir, l'éventail, la ciste, les sandales, qui représentent tout le *mundus muliebris,* et désignent probablement une déesse du mariage.

Deux inscriptions d'une certaine étendue étaient gravées sur les rochers de Philippes, dans la partie située directement derrière le théâtre. Leurs encadrements sont encore visibles, mais les caractères, rongés par le temps, laissent à peine deviner que l'une d'elles devait être une inscription latine, l'autre une inscription grecque de basse époque. La seconde, d'environ trente lignes, est la seule où l'on reconnaisse quelques mots, qui semblent indiquer un acte public, plutôt qu'un monument religieux. Il n'est pas certain qu'il faille lire à la première ligne le nom de la ville de Colophon, mais celui de Philippes terminait certainement la deuxième :

40.

Rochers du théâtre, à Philippes.

. . . . Ο . Ꞁ ΟΛΟΦΟΝΟΣ
ΟΙΦΙΛΙΠΠΟΙ
Υ'Δ ΞΤΑΤΙΣ
Λ Λ Ν
Ν Ι Ι Σ
Η Ε Ν
\ Ι Μ Ι Σ
Ι Ι Ι Ι
Ι Ν

(1) Planche IV, figure 4.
(2) Même Planche, figure 5.

Il faut encore mentionner, sur les mêmes rochers, deux courtes inscriptions. L'une est l'invocation latine ordinaire à Jupiter Très-Bon et Très-Grand; l'autre, en caractères grecs de basse époque, mais très-effacée, ne permet aucune conjecture sérieuse; je crois cependant qu'il s'agit d'un vœu fait par un personnage nommé *Caesius* :

40-41.

Rochers du théâtre, à Philippes.

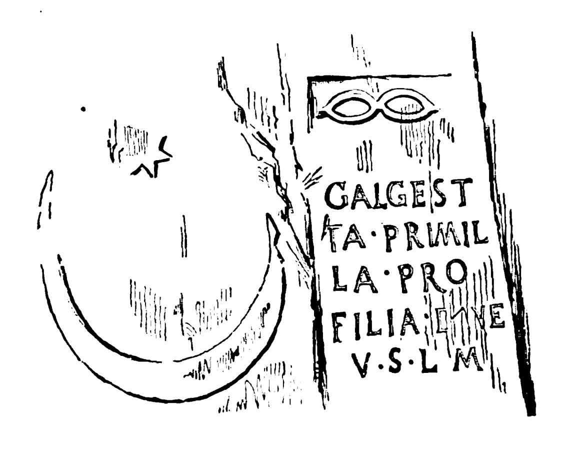
I · O · M ·
J(ovi) O(ptimo) M(aximo).

ΚΑΙCΙΟΥC
ΛΛΑΙΝΟΥC
ΙΛΓΙΙΜΑ

Une nouvelle série de reliefs borde une rampe naturelle, qui devait former, à l'ouest du temple de Sylvain, une sorte de rue montant obliquement le long des rochers de la haute ville. Au premier rang de ces images, se trouve une figure un peu plus grande que les autres (1). Le costume, composé d'une tunique longue, retroussée jusqu'au genou et dessinant un large repli autour des hanches, laisse douter au premier abord si c'est un dieu ou une déesse. Le bras gauche s'appuie sur un long sceptre; la main droite tenait un objet aujourd'hui effacé. Mais l'attribut le plus caractéristique est un large croissant qui recourbe ses pointes des deux côtés de la tête, malheureusement fort mutilée, ainsi que la coiffure qui la couronnait. Un second croissant, entre les cornes duquel on aperçoit quelques linéaments ressemblant à une étoile, est sculpté un peu à gauche du personnage, près d'une courte inscription latine, surmontée de deux yeux tracés à la pointe :

42.

Rochers de Philippes. Au-dessous de la figure d'une divinité lunaire.



Galgest-
ia Primi-
la pro
filia ..ne
v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).

(1) Planche IV, figure 1. Comparez la gravure sur bois.

La divinité lunaire à laquelle est consacré cet ex-voto se montre sous des traits dont la sculpture proprement dite ne fournit peut-être pas d'autre exemple. Mais la numismatique nous est ici d'un précieux secours. Sur les monnaies des villes de l'Asie Mineure, on rencontre fréquemment l'image d'un dieu, qui offre avec la figure des rochers de Philippes une ressemblance frappante, ou pour mieux dire une parfaite identité de représentation : c'est le dieu *Mèn*, que les Romains appelaient *Lunus*, l'astre de la nuit considéré comme un être mâle, antique conception dont nous retrouvons encore la trace dans les idiomes germaniques, où le nom de la lune est resté du masculin : *der Mond* (1). Adoré depuis la Mésopotamie jusqu'aux rivages du Pont-Euxin et de la Méditerranée, le dieu-lune jouissait dans ces régions d'une popularité qui ne fit que croître jusqu'aux derniers jours du paganisme. Certains noms grecs, comme ceux de *Ménophilos*, de *Ménodoros*, prouvent même que son culte franchit la mer d'assez bonne heure, avec celui des autres divinités orientales. Les médailles lui prêtent les traits d'un jeune homme, vêtu à l'asiatique, comme Atys et Mithra, avec le croissant derrière le cou et la pose que nous retrouvons dans le relief de Philippes. Il tient ordinairement une patère ou une pomme de pin, qu'il est facile de restituer dans la main droite; sa tête est couverte du bonnet phrygien, dont la place est bien marquée par les traces restées sur le marbre.

La même divinité est aussi très-souvent représentée par les médailles sous la forme abrégée et purement astronomique d'un croissant, portant entre ses cornes une étoile (2). Ce symbole, très-ancien en Asie, puisqu'on le reconnaît sur les cylindres chaldéens et parmi les ornements qui, dans les bas-reliefs de Ninive, décorent les vêtements des rois, paraît être resté longtemps en honneur chez les peuples de l'Orient. Encore aujourd'hui, le croissant et l'étoile se dessinent en blanc sur l'étendard rouge des Turcs, et sont devenus, par une singulière fortune, l'emblème de l'islamisme. Une coïncidence non moins curieuse, c'est que le même signe, comme image de Mèn, se rencontre sur les monnaies de Byzance dès l'époque impériale. Il ne faut donc pas s'étonner de le retrouver dans une autre ville de Thrace, à Philippes, à la fois sous la forme simple et comme attribut placé autour de la tête du dieu. En regardant de près le croissant de l'inscription, plus exactement reproduit sur le bois inséré ici dans le texte que sur notre Planche n° IV, on y reconnaît certainement une trace semblable à une étoile. Au-dessus même de la figure et des linéaments qui indiquent la place du bonnet phrygien, on entrevoit une marque analogue, dans la même position par rapport au croissant des épaules.

Dans son chemin vers la Grèce et vers Rome, le dieu Mèn trouva d'autant plus facile-

(1) Tous les détails qui concernent cette divinité sont réunis dans le savant ouvrage de M. Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, III, p. 123 et suiv.

(2) En grec *croissant* se dit μήνη, μηνίσκος, et le mot μήν, *mois*, n'est que le nom de la lune au masculin.

ment à s'acclimater en Thrace, qu'il y rencontrait des cultes de même nature que le sien. Un texte de Proclus nous montre que les anciens le confondaient volontiers avec Sabazis (1). Par une assimilation non moins curieuse, l'Artémis Tauropolos d'Amphipolis, qui est la Bendis thrace à peine hellénisée et conservant une étroite relation avec le Bacchus à cornes de taureau, est représentée sur une médaille, portant le croissant derrière le cou, absolument comme le dieu lunaire de l'Asie (2). Une inscription, commentée par M. François Lenormant, dans ses études sur la Voie Sacrée d'Éleusis (3), nous montre, dans une famille de Lysimachie en Thrace, les noms de *Ménophilos* et de *Bendidora*, dont la réunion prouve au moins la simultanéité des deux cultes. Au premier aspect du bas-relief de Philippes, j'espérais même, dans l'incertitude que laissait l'état de mutilation de la figure, pouvoir y reconnaître une représentation directe de la Diane des Thraces, plutôt qu'une divinité orientale. L'attribution était d'autant plus naturelle, qu'il paraissait facile de restituer le mot *Dianae* au lieu de *Dine* ou *Dane,* que M. Daumet et moi lisions sur le rocher. Cependant, en examinant de près l'estampage, on reconnaît qu'il n'y a pas la place nécessaire pour intercaler les lettres qui manquent, et que le D n'est même pas certain. Ce nom, quel qu'il soit, est plutôt celui de la fille de *Galgestia Primilla :* car le nom de la malade ne pouvait guère manquer de figurer dans un vœu fait pour sa guérison. Quant aux yeux dessinés au-dessous de l'inscription, ils marquent qu'il s'agissait d'une ophthalmie ou d'un cas de cécité, que l'on pensait avoir guéri par l'influence des doux rayons de la lune. Il existe au Musée Britannique toute une série de petits bas-reliefs votifs, consacrés à Zeus Hypsistos, qui représentent les différentes parties du corps pour lesquelles les malades ont réclamé le secours du dieu. On y voit, au-dessus d'une courte invocation faite par une femme nommée Philêma, deux yeux exactement figurés comme ceux du bas-relief de Mên à Philippes.

Les rochers voisins offrent encore la représentation très-fruste d'un cavalier au galop, au dessous duquel se trouve un animal ressemblant à un sanglier (4). Ce chasseur à cheval, sculpté fréquemment sur les tombeaux comme symbole funéraire, s'explique moins comme personnage mythologique. Castor et Pollux sont les seuls cavaliers qui figurent dans la légende commune, encore ne sont-ils pas d'ordinaire représentés séparément. D'un autre côté, Mên a quelquefois le cheval pour attribut, mais je ne pense pas qu'il soit donné comme un dieu chasseur.

Notre surprise fut grande de rencontrer auprès de ce cavalier et de l'image du dieu Mên une grande croix en relief, dans un encadrement en creux (5). Sculptée avec le

(1) Proclus, *in Tim.* IV, 251.
(2) Sestini, *Museo Fontana*, pl. II, f. 11. Atlas d'O. Müller et Wieseler, p. 16, f. 177.
(3) Fr. Lenormant, *Monographie de la Voie Sacrée d'Eleusis*, I, p. 160.
(4) Planche III, figure 3.
(5) Planche IV, figure 9.

même soin que les images païennes qui l'environnent, elle figure au milieu de divinités grecques et barbares, comme l'image du Christ dans le Panthéon d'Alexandre Sévère. La colonie de Philippes, évangélisée par saint Paul, étant la première ville de l'Europe où se soit formée une communauté chrétienne, on ne doit pas s'étonner d'y rencontrer d'assez bonne heure le signe de la religion nouvelle. Pourtant il est plus que probable qu'il n'a été gravé ici qu'après le triomphe du christianisme, quelque pieux personnage ayant voulu sanctifier ces rochers couverts des images de l'antique idolâtrie. Cette figure de la croix, relativement ancienne, est de toute manière intéressante pour notre archéologie religieuse. On y remarque la forme évasée des quatre branches qui se rapproche du type grec; cependant la disposition générale est celle de la croix latine, la branche inférieure étant plus longue que les trois autres.

Pour terminer la description des rochers sculptés de Philippes, il reste à mentionner, sur un point où la rampe dont j'ai parlé aboutissait probablement à une porte dans le mur occidental non loin de l'aqueduc, deux longs encadrements qui renferment l'un trois, l'autre cinq petites figures de divinités, rangées comme sur une frise (1). Dans le premier de ces cadres, l'effacement des détails permet à peine de reconnaître un cavalier semblable à celui qui est décrit plus haut, une femme voilée tenant une patère, comme Junon, Cérès ou Proserpine, et un dieu nu, n'ayant sur son bras gauche qu'une sorte de chlamyde et portant de la main droite un attribut pendant, qui peut aussi bien être la bourse de Mercure que la grappe de raisin de Bacchus. Dans le second cadre, on reconnaît deux femmes voilées, dont l'une tient encore la patère; une figure très-fruste, où M. Daumet a cru voir un groupe de deux personnages dont l'un serait un enfant dans une pose à demi renversée; enfin deux guerriers, probablement deux Mars, appuyés sur la lance, portant le bouclier l'un à droite, l'autre à gauche : un dieu de la guerre figurait parmi les divinités de la Thrace.

Toutes ces représentations, sur lesquelles je me suis successivement arrêté, font des rochers de Philippes un véritable musée mythologique. Elles sont moins intéressantes encore par le caractère de rareté de quelques-unes d'entre elles, que par leur réunion, qui nous révèle en quelque sorte la vie religieuse d'une ville de la Thrace pendant plusieurs siècles. D'une part, nous voyons les anciens dieux du pays, se cachant sous le nom et comme sous le masque des divinités grecques et romaines, perpétuer leur influence à travers tous les changements de gouvernement et de population. Nous assistons, en même temps, à l'invasion des cultes de l'Orient, appelés par l'avide curiosité d'un peuple auquel ses antiques croyances ne suffisent plus, et précédant de leur bizarre cortége la pure et sainte doctrine qui, née sous le même ciel, mais au sein d'une autre race, s'avance à leur suite pour renouveler le monde ancien.

(1) Planche III, figures 4 et 5.

Monument de Dérékler.

Si, des rochers de la haute ville, nous passons à la ville basse, nous trouvons d'abord, des deux côtés de la route qui sépare ces quartiers, les traces d'un double mur de soutènement flanqué de contre-forts et construit de la même maçonnerie que la partie la plus moderne de l'enceinte. Plus bas les champs sont littéralement pavés de décombres, au milieu desquels les asphodèles jaunes dressent seules au printemps leurs panaches dorés. Çà et là des entassements de débris plus considérables marquent certainement la place de quelques grands édifices qui s'élevaient dans cette partie de la ville. Mais ces fragments, chaque jour brisés en morceaux plus petits par le marteau des paysans qui viennent faire du moellon pour leurs bâtisses, ne sont plus que d'informes cailloux de marbre et ne disent rien des monuments auxquels ils ont appartenu. En retournant par centaines ces débris de débris, à peine avons-nous pu reconnaître quelques restes d'un chapiteau corinthien, orné à ses angles de pégases ou de griffons aux ailes recourbées à la manière archaïque, mais d'une exécution qui trahit l'époque romaine.

Au milieu de ces champs de décombres, un seul monument d'architecture est resté en partie debout : les Turcs l'appellent *Dérékler*, c'est-à-dire *les Colonnes*. Il n'en reste plus en effet, avec un pan de muraille, que quatre piliers massifs, qui sont le débris le plus apparent et le plus pittoresque des ruines de Philippes. Ces hautes piles, dorées par le temps comme les marbres de l'Attique, produisent un très-bel effet de perspective en se détachant de loin sur les flancs plus sombres du Pangée. Mais, quand on les regarde de plus près, on voit de suite que la construction en est grossière et que cet édifice, malgré ses grandes proportions et sa riche ornementation, est en rapport avec les remparts en blocage qui entourent la partie la plus moderne de la ville.

Les ruines de Dérékler sont certainement celles que Pierre Belon désigne, au seizième siècle, sous le nom de *temple de Claude :* « La chose la plus antique qui a resté debout « en Philippi, sont quatre gros piliers d'énorme grosseur et hauteur, qui sont des « reliques du temple de Divus Claudius, où il y a encore infinies statues et grosses « colonnes de marbre entaillées à la dorique et ionique, de merveilleuse sculpture et « de grand artifice. » Il est vrai que les détails d'ornementation qui subsistent encore n'appartiennent en rien aux formes de l'architecture ionique ou dorique, et se rapprochent plutôt de l'ordre corinthien; mais peut-être, sur ce point, l'excellent médecin du Mans, quoique fin observateur, n'est-il pas un guide bien sûr. D'ailleurs, lorsqu'il visita ces ruines, elles étaient beaucoup mieux conservées que de nos jours, et il suffisait

de quelques fûts ou de quelques chapiteaux couchés parmi les décombres et provenant d'une autre partie de l'édifice, pour justifier ses assertions. Les mots *Divus Claudius* confirment l'opinion déjà émise dans un chapitre précédent, que le nom de temple de Claude n'était qu'une pure supposition suggérée au voyageur par l'inscription de Kavala, où il avait trouvé la mention d'un *flamen Divi Claudi Philippis*. Les dénominations données à cette époque à un grand nombre de monuments de l'Italie montrent combien les artistes eux-mêmes étaient inhabiles, en l'absence de toute étude de l'architecture comparée, à discerner l'âge d'une construction antique. On ne peut demander à Belon plus de sagacité que n'en eût peut-être montré alors un homme du métier. Divers débris sculptés, employés comme matériaux dans la maçonnerie des piliers, sont déjà d'une mauvaise époque et de beaucoup postérieurs au règne de Claude, ce qui assigne de suite au monument construit avec ces fragments une date extrêmement basse. A plus forte raison n'est-ce pas un édifice macédonien, l'*hôtel des monnaies* d'Alexandre, comme le prétend une curieuse tradition locale, où l'on retrouve le souvenir des célèbres ateliers de monnayage qui faisaient autrefois la fortune de la ville de Philippes.

Le missionnaire qui visita Philippes en 1704, le P. Braconnier, à ce que l'on suppose, parle aussi du monument de Dérékler et fait connaître une inscription grecque de basse époque qui avait été trouvée près des ruines. Cette partie de sa relation fournit un terme de comparaison intéressant avec celle de Belon et avec la nôtre, et il n'est pas sans utilité de la reproduire intégralement :

« C'est dans cette plaine, trois lieues au nord de *Provista,* qu'on voit les ruines d'une « fort grande ville; elle était d'une figure presque ronde et il y avait bien une demi- « lieue d'une porte à l'autre. Les Turcs donnent à cette ville le nom de *petite Phi-* « *lippes*, tandis qu'ils nomment *Philippes* sans restriction Philippopolis de Thrace. On « tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle; et il paraît « encore un reste de château sur une colline, au septentrion de la ville. Mais je crois « ce château plus moderne; la structure en était mauvaise et bien différente de celle « d'une espèce de temple ou de palais dont on voit les beaux restes au milieu de l'en- « ceinte de cette ancienne ville. Ces restes consistent en quatre piliers d'une belle « pierre de taille, hauts de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquels règnent une corniche « et une architrave riche en ornements de bon goût. Environ huit à neuf pieds plus « bas, on voit un petit corridor (?); et quatre ou cinq pieds au-dessous une petite frise « d'environ huit pouces de haut règne sur des pilastres, qui ont été tous enlevés; il « n'est resté que les chapiteaux en plate-bande. Chaque pilier a deux de ces chapi- « teaux, au-dessus desquels on voit des naissances d'une voûte qui devait être de « briques ou de quelque pierre fort légère; d'où il paraît que cet édifice était à deux

« étages. Il renfermait encore d'autres piliers, puisque les quatre ont des pierres de « communication en largeur et en longueur; à moins qu'on n'aime mieux dire que « l'édifice n'a jamais été achevé, et que ces pierres sont des pierres d'attente. On voit « aussi, du côté de l'occident, un reste de vestibule et une porte de maçonnerie de « briques épaisse de quatre ou cinq pieds. On n'y voit aucune inscription, et ce qui y « paraît d'ornement ne consiste point dans des figures, mais dans des feuillages. Comme « on a creusé en ces endroits, on a déterré une espèce de tombe, d'un marbre blanc « fort tendre, avec une inscription grecque de neuf lignes; mais il n'y en a pas une « qui soit entière, et le caractère en est si mauvais et si mal conservé que je doute que « les plus habiles puissent la déchiffrer. » — Sans chercher à restituer cette inscription, déjà reproduite dans le Voyage de Le Bas (1), et qui est en effet fort mutilée, il est cependant facile d'y reconnaître des fragments de formules chrétiennes et des noms byzantins. Le mot Σμολεανοῦ, à la dernière ligne, rappelle une ville florissante à cette époque : *Smolæna,* qui était le siége d'un évêché suffragant de la métropole de Philippes, mentionné par Léon le Philosophe.

M. Daumet, en étudiant de près et en mesurant les épais massifs de Dérékler, est arrivé à cette conclusion, qu'ils formaient les quatre angles d'une sorte de cour rectangulaire, de $15{,}55^{m}$ sur $16{,}97^{m}$. Ce qui porte à croire que l'espace intermédiaire était découvert, c'est que nulle part on ne retrouve les retombées de la grande voûte d'arête qui seule aurait pu le couvrir, bien que trois des piliers s'élèvent encore à une grande hauteur. Cette cour devait être le centre d'un ensemble de constructions, avec lesquelles elle communiquait directement de trois côtés.

Du côté du nord-ouest, qui représente le fond de la cour, l'intervalle entre les piliers est occupé par un grand mur formé alternativement d'assises de briques et de marbre blanc, tandis que les piliers mêmes sont tout en marbre. Au milieu du mur, s'ouvre une porte cintrée, qui donnait accès dans une galerie transversale, large de $7{,}47^{m}$, dont la voûte a laissé quelques traces. De là, une deuxième porte communiquait avec d'autres divisions ruinées. Ces parties intérieures étaient bâties simplement en blocage et en briques, comme des constructions de pure utilité. Sur les deux autres côtés, qui se faisaient face, la cour découverte devait communiquer avec deux salles latérales, dont elle n'était séparée que par des constructions à jour, aujourd'hui détruites, mais dont les amorces existent encore sur les faces des piliers. Ces constructions formaient deux étages, que l'on reconnaît encore à un double rang d'entablements. L'étage inférieur était composé de colonnes, au nombre de quatre, comme le fait supposer l'intervalle à remplir; elles portaient des arcades sur leurs chapiteaux. Cette disposition, qui s'écarte

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*, Inscr., n° 5440. — Sur le P. Braconnier, voyez plus haut, p. 70.

des principes de construction des anciens et qui touche déjà aux procédés de l'architecture byzantine, ne donne lieu à aucun doute. En effet, si les colonnes mêmes ont disparu, il reste plusieurs chapiteaux correspondants, engagés dans les massifs des pieds-droits et surmontés d'une corniche qui porte encore trace de la naissance des cintres. Nous avons de plus retrouvé aux environs de Philippes, dans le village turc de *Boriani*, le chapiteau de l'une de ces colonnes, qui répond de tout point à ceux des pieds-droits, tant par ses dimensions que par le menu détail de l'ornementation (1). Pour l'étage supérieur, il est impossible de décider s'il était décoré d'un second ordre de colonnes : car les pieds-droits qui forment l'embrasure de la grande baie s'élèvent en ligne droite sans porter d'autres chapiteaux. Ils masquent, il est vrai, les amorces d'un grand arceau, dont le rayon serait assez vaste pour couvrir d'un seul jet l'intervalle d'un pilier à l'autre; mais il est nécessaire de faire remarquer que ces commencements d'arcades sont construits par assises horizontales. Vers le sud-est, la cour paraît n'avoir pas été fermée. En examinant le seul pilier qui soit bien conservé de ce côté, on voit qu'il est nu, dans toute sa hauteur, sur deux de ses faces. Il ne présente, ni de front ni sur la face en retour du côté de l'ouverture, aucune amorce de voûte ni d'arcades. M. Daumet en conclut que la cour communiquait ici librement, dans sa largeur, avec un autre espace plus vaste, également découvert. De ce côté, les deux salles latérales s'ouvraient, comme vers la cour, par des arcades sur des colonnes; la première amorce des arcs se voit encore sur la face antérieure du même pilier, avec un chapiteau semblable à ceux dont j'ai parlé précédemment

Des fouilles étendues pourraient seules révéler dans son ensemble le plan de cet édifice, dont les dimensions paraissent avoir été considérables. Toutefois il reste assez de débris pour faire bien connaître le style de son architecture, qui offre un type de transition très-rare entre l'époque romaine et l'époque byzantine. Nous avons déjà signalé l'emploi des colonnes pour soutenir des arcades, comme une grave dérogation aux anciennes règles. L'ornementation porte dans ses détails le même caractère de passage entre une grande école d'art qui s'éteint et une autre qui surgit du sein même de la décadence. Les entablements appartiennent encore à un ordre corinthien abâtardi, qui cherche à racheter par un certain luxe la pauvreté relative de ses proportions. Des modillons aplatis, couronnés d'un rang d'oves et séparés par des feuilles d'acanthe, soutiennent directement, sans l'intermédiaire d'aucune face de larmier, la corniche, décorée de feuillages, avec fleurons faisant saillie sur le profil. Cette suppression du larmier, qu'on observe déjà à l'arc de Constantin, donne à l'entablement une forme très-écrasée. Aux retours d'angle de la corniche, on remarque, en sous-

(1) Pour les détails de cet édifice, voir la Planche V.

face, un emblème païen, la grenade entr'ouverte, qui n'est plus sans doute ici qu'un motif de décoration. Mais c'est surtout dans les chapiteaux que la modification du style devient évidente. Ceux des pieds-droits ont un profil tout à fait rectiligne; tandis que le chapiteau des colonnes se distingue par un galbe particulier, qui passe insensiblement de la forme carrée du tailloir à la forme circulaire du fût. On y voit bien figurer encore, comme motif principal, les feuilles d'acanthe; mais elles ne se détachent plus du marbre pour former cette gerbe végétale qui se recourbe si élégamment au sommet de la corbeille corinthienne. Sous le tailloir, enrichi de palmettes, se trouve seulement une couronne de laurier aux feuilles symétriques. Un autre rang de petites feuilles forme, au bas de l'échinus, une sorte de collier ou de fausse astragale. En outre, la corniche qui règne au-dessus du chapiteau des pieds-droits, et qui devait exister aussi au-dessus du chapiteau des colonnes, pour porter directement la retombée des arcades, est décorée d'un rinceau très-riche et très-compliqué.

De fait, aucun des ornements de ces chapiteaux n'est étranger à l'architecture gréco-romaine. Cependant, le contour extérieur des feuilles d'acanthe et des moindres palmettes étant détaché avec une certaine sécheresse et comme découpé à plat dans le marbre, tandis que les détails intérieurs des nervures sont à peine indiqués, il en résulte un effet d'opposition inattendu et très-original. Ces détails, plaqués et taillés comme à l'emporte-pièce, vont bientôt constituer un des signes distinctifs de l'architecture byzantine. Ainsi, dans les temps où une école d'art est arrivée à son déclin, tel procédé, qui n'est peut-être d'abord que le produit de la négligence ou de l'inhabileté, passe facilement à l'état de parti-pris, se trouve peu à peu érigé en méthode et devient parfois le point de départ d'un style nouveau. L'art des époques de transition, en oubliant certains principes, en désapprenant certaines méthodes, retourne à l'ingénuité des écoles primitives. C'est ainsi que l'ornementation byzantine se crée un caractère qui lui est propre, bien que nous la surprenions, dans la curieuse construction de Philippes, au moment où elle se forme en partie de la décomposition de l'ancien ordre corinthien.

Mais quelle était la destination de cet important édifice, construit à Philippes vers la limite des périodes romaine et byzantine? Le plan partiel des ruines qui surgissent encore au-dessus du sol a permis seulement à M. Daumet de juger que ce n'était ni une basilique ni une grande église chrétienne. C'est, à son avis, la partie centrale de quelque palais, peut-être d'un palais de thermes; mais on ne peut rien affirmer de plus. Une inscription qui se trouve au milieu de ces ruines, et que M. G. Perrot y a le premier déchiffrée (1), confirme l'opinion que c'était un édifice civil et comme

(1) *Revue archéologique*. Juillet 1860.

un lieu de réunion pour les habitants. Elle se lit sur le piédestal, encore debout, d'une statue, élevée par le peuple de Philippes à un personnage romain ; cette figure faisait probablement partie des « infinies statues » que Belon vit encore dans le prétendu temple de Claude :

43.

Enceinte de Philippes. Sur la base d'une statue.

ΒΑΙΒΙΟΝΟΥ ΑΛΕΡΙΟΝΦΙΡΜΟΝ ΤΟΝΚΡΑΤΙCΤΟΝ ΟΔΗΜΟCΕΚΤΩΝ ΙΔΙΩΝ	Βαίβιον Οὐαλέριον Φίρμον, τὸν κράτιστον, ὁ δῆμος ἐκ τῶν ἰδίων.

« Bæbius Valérius Firmus, le perfectissime. Le peuple lui a élevé cette statue à ses frais. »

Le piédestal de Bæbius Valérius Firmus porte le seul acte public qui se soit encore rencontré parmi les monuments de la colonie de Philippes, si l'on compte pour rien quelques fragments presque indéchiffrables (1). Par une curieuse rencontre, cette inscription en l'honneur d'un Romain est écrite en grec. Elle appartient évidemment à l'époque où la langue grecque finit par reprendre le dessus sur le latin, même dans les villes romaines de ces provinces. N'avons-nous pas vu le rhéteur Himérius, sous le règne de Julien, féliciter publiquement les Philippiens de l'atticisme de leur langage? Cette marque d'une date assez basse s'accorde bien du reste avec le caractère d'architecture de l'édifice au milieu duquel est placée l'inscription de Bæbius. L'épithète qui accompagne le nom propre n'est pas une flatterie banale, mais un titre consacré par l'étiquette des derniers siècles de l'empire romain, correspondant probablement à celui de *perfectissmus vir*, et désignant un personnage de rang équestre. Une inscription de Mégare donne la même épithète à un fonctionnaire impérial qui s'intitule ἐπίτροπος τῶν Σεβαστῶν (2).

Près des ruines de Dérékler, on voit encore, sur le sol, plusieurs pièces de marbre antique, qui semblent avoir été employées comme matériaux dans la construction byzantine, et peuvent avoir été apportées d'un autre point de la plaine. Pour rester fidèle au système que je me suis imposé, de décrire les monuments à la place même où ils se trouvent, je parlerai de suite de deux inscriptions couchées parmi ces débris. L'une est un fragment, qui n'a conservé que quelques lettres grecques, de grande dimension,

(1) Nous avons, dans les listes du collége de Sylvain, un C. Valérius Firmus.
(2) Boeckh. C. I. 1078.

mais dont il est impossible de tirer aucun sens. L'autre, gravée sur une épaisse plaque de marbre blanc, est une inscription latine, dont les caractères assez soignés ne sont pas cependant de très-bonne époque :

44.

Enceinte de Philippes. Sur une épaisse plaque de marbre.

P H I L I P P. .
TAVRIONI . . .
ET · GAIO · DAD/ ...
ET·PROCV · AE·TA··
SORORI·ET·PHILIPPI.....
GAIO·FILIO·SICLΛIIΛ.....
ꟻVERAT·GAIVS·MORIENSA....
VIVA·FACIENDVM·C......

45.

Au même endroit. Fragment.

....A
...ΣIA
....A
..ƆΣ
..Ξ.TH
..MX

L'inscription latine étant composée en grande partie de noms propres, dont les terminaisons sont douteuses, la restitution en est très-conjecturale. Il s'agit d'un monument qu'une femme consacre de son vivant à plusieurs de ses proches, conformément aux dernières volontés de l'un d'eux nommé *Gaius*. Or son fils porte justement le nom de *Gaius*, précédé d'un autre nom qui paraît être un dérivé de *Philippus*. Ces deux noms paraissent lui venir séparément des deux personnages mentionnés en tête de l'inscription : l'un est *Gaius Dad*[*as*], qui serait son père, et l'autre *Philip*[*pus*] *Taurio*, que je supposerais être son grand-père maternel. En effet les lettres TA, qui viennent après le nom de *Procula*, sœur de la mère de Gaius, semblent être le commencement d'un surnom de femme dérivé de la même racine que *Taurio*. Remarquons en passant ce nom de *Taurio,* en grec Ταυρίων, porté dans l'histoire par un général macédonien ; il paraît appartenir à ces régions de la Macédoine et de la Thrace, et il se rapporte certainement aux cultes thraces du Bacchus-Taureau et de la Diane Tauropole.

Inscriptions diverses.

Les inscriptions par lesquelles je termine ce chapitre ont été trouvées dans le voisinage immédiat de la ville antique en dehors de son enceinte. Ce sont d'abord

trois fragments d'inscriptions latines, parmi lesquels nous remarquons une preuve de plus du classement de la colonie de Philippes dans la tribu Voltinia :

46-48.

Raktcha, dans une maison.	Faubourg occidental de Philippes.	Vers Philibedjik.
RCORNEI	VOL·PRISCVS VLCISSIMAE	DECIMVS

Trois inscriptions grecques trouvées dans les mêmes parages appartiennent toutes à une époque très-basse, et deux d'entre elles sont même des inscriptions chrétiennes :

49.

Cimetière turc de Raktcha. Sur un pilier à quatre faces.

ΑΥΡΗΛΙΟϹ	Αὐρήλιος
ϹΕΒΗΡΟϹ	Σεβῆρος,
ΠΡΑΓΜΑΤΕΥ	πραγματευ-
ΤΗϹ Ε ΠΟΙΗϹ	τὴς, ἐποίησ[α]
ΤΟΧΑΜΟϹΟΡ Β	τὸ χαμοσόρ[ιον]
ΤΟΥΤΟΕΜΑΥ	τοῦτο ἐμαυ[τῷ]
ΚΑΙΤΗϹΥΜΒ	καὶ τῇ συμβί[ῳ]
ΜΟΥΑΥΡ.ΚΛΑΥΔΙ\	μου Αὐρ[ηλίᾳ] Κλαυδίᾳ
ΚΑΙΤΟΙϹΓΛΥ	καὶ τοῖς γλυ[κυτά-]
ΤΟΙϹΜΟΥΤΕΚΝ Ϲ	τοις μου τέκν[οι]ς·
ΙΔΕΤΙϹΤΟΛΜΗϹΙΕ Ε	ἰδέ τις τολμήσι ἕτε-
ΡΟΝϹΚΗΝΙΜΑΚΑΤΑΙ	ρον σκήνιμα (?) κατα-
ΘΕϹΘΑΙΔШϹΙΤШΙΕR	θέσθαι, δώσι τῷ ἱερ-
ΤΑΤШΤΑΜΙШΧΡΥϹΟ\	ωτάτω ταμίῳ χρυσοῦ
ΛΙΤΡΑΝΜΙΑΝ	λίτραν μίαν.

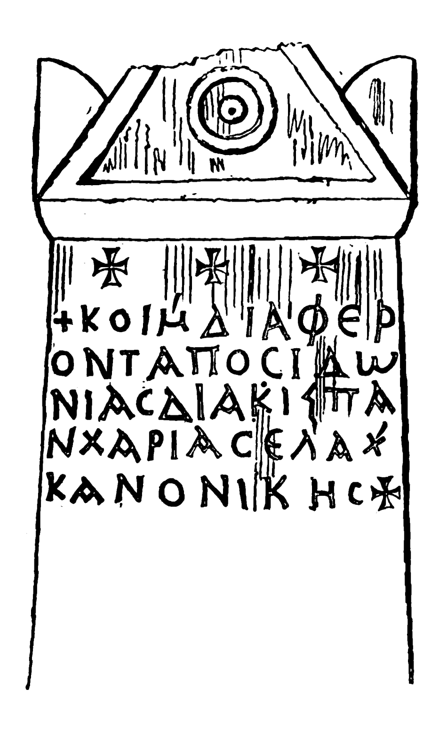
« Moi Aurélius Sévérus, négociant, j'ai fait faire cette sépulture pour moi-même, pour ma compagne Aurélia Claudia et pour mes très-chers enfants. Si quelqu'un ose y placer un autre corps, il donnera au trésor très-sacré une livre d'or. »

Un pilier quadrangulaire, grossièrement taillé, couronné de trois degrés formant pyramide, porte ces lignes. Le nom d'Aurélius Sévérus ne devint commun qu'après le règne d'Alexandre Sévère. L'expression ἱερώτατον ταμιεῖον, pour désigner le fisc impérial, dénote aussi une époque très-basse; il faut en rapprocher la formule latine *sacræ largitiones* et autres semblables, introduites alors dans la langue officielle. On

remarquera aussi que l'amende dont sont menacés les violateurs du tombeau n'est pas calculée, comme à l'ordinaire, en deniers ou en sesterces. La λίτρα est l'équivalent grec de la *libra* romaine, et représente vraisemblablement ici une livre pesant d'or. Le poids de l'*aureus* ou denier d'or ne cessa d'aller décroissant pendant la période impériale. Néron en frappait déjà 45 à la livre, au lieu de 40 que frappaient ses prédécesseurs; Constantin alla jusqu'à 72. C'était surtout aux époques où la monnaie subissait de pareilles variations qu'il était prudent d'indiquer un poids fixe de métal, plutôt qu'une valeur monétaire, sujette à baisser. Le mot χαμοσόριον composé, de χαμαί et de σόρος, *cercueil*, appartient tout à fait à la basse grécité; il est donné par l'édition française du *Thesaurus* comme employé seulement par Constantin Porphyrogénète. Le mot σκήνημα appartiendrait à la même classe de termes, d'une signification morale recherchée, employés dans le style funéraire de la décadence; mais peut-être faut-il lire plus simplement εἰς μνῆμα. J'ai conservé, dans la transcription du texte, les nombreuses fautes d'orthographe provenant de l'iotacisme.

50.

Faubourg oriental de Philippes. Sur une stèle à fronton.



Κοιμ.(ητήριον) διαφέρ-
οντα Ποσιδω-
νίας διακ(ονίσσης) (καὶ) Πα-
νχαρίας ἐλαχ(ίστης)
κανονικῆς.

« Lieu de sommeil, appartenant à Posidonia, diaconesse, et à Pankharia, très-humble chanoinesse. »

Cette inscription est gravée sur une stèle, qui, malgré la grossièreté de ses moulures, rappelle encore la forme des stèles helléniques. Cependant les croix grecques, gravées en creux sur le marbre, annoncent de suite un monument chrétien. La langue de

l'inscription, par le sens donné aux mots διαφέρειν et κοιμητήριον (1), par l'emploi de l'accusatif singulier du masculin comme forme indéclinable du participe présent, se rapproche du grec moderne. La troisième ligne présente quelque difficulté de lecture à cause des abréviations. Cependant il est naturel de voir dans le groupe ΔΙΑΚ, dont la dernière lettre est surmontée d'un point, le commencement du mot διακονίσσης. Si l'on réunit les linéaments qui suivent, et qui semblent former deux lettres différentes, on y reconnaîtra un signe analogue à celui par lequel on abrége souvent, dans les manuscrits, la conjonction καί. D'après cette interprétation, il y aurait ici deux femmes ensevelies dans le même tombeau. L'une, Posidonia, était diaconesse, l'autre, Pankharia, chanoinesse. Le premier titre, employé dès le temps des apôtres, mais dont les inscriptions ne donnent que peu d'exemples, s'appliquait à des veuves spécialement attachées au service des églises; le second, mentionné seulement à partir du IV[e] siècle, désignait des femmes vivant dans le célibat et formant des espèces de communautés (2). Le nom de Ποσειδωνία est d'origine antique; celui de Πανχαρία (probablement pour Παγχάρεια) serait un substantif, régulièrement dérivé de l'adjectif παγχάρης, et employé comme nom propre.

51.

Faubourg occidental de Philippes. Sur un fragment de corniche.

ΑΝΔΡΕΑCΕΛΑΧSΑΝΑΓΝS·ΕΙC·ΑΟCΑΝΕ···

Ἀνδρέας ἐλάχ(ιστος) ἀναγν(ώστης) εἰς ἄθωαν ε....

Cette ligne, incomplète, se lit sur la bande supérieure d'un bout de corniche, assez grossièrement taillé. L'écriture, les abréviations, les formules, se rapprochent beaucoup de ce que nous avons vu dans l'inscription précédente. Un personnage nommé Andréas s'y intitule « très-humble lecteur. » Tout le monde sait que les *lecteurs* formaient, dans la primitive organisation de l'Église, l'un des trois ordres mineurs. Il est impossible de s'arrêter à aucune hypothèse pour compléter l'inscription, car le mot ἄθωαν peut également venir de ἄθωος, *innocent,* ou de l'adjectif de lieu Ἄθωος, et se rapporter alors à quelque église déjà fondée sur le mont Athos.

Ces différentes inscriptions grecques des bas temps appartiennent à l'époque où la population, se renfermant dans l'enceinte en blocage, les lieux de sépulture, par une conséquence naturelle, se rapprochèrent des nouvelles murailles.

(1) M. Fr. Lenormant (*Revue archéologique*, mai 1865), signale, à Mégare, plusieurs inscriptions chrétiennes, où ce mot est écrit par Υ, au lieu de ΟΙ. Expliquez ainsi l'inscription grecque de la page 26.

(2) Saint Paul. *Epist. ad. Rom.* XVI. 1. — Saint Athanase, II, 369.

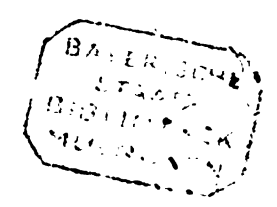
CHAPITRE CINQUIÈME.

RÉGION A L'OUEST DE PHILIPPES:

LE CHAMP DE BATAILLE.

En sortant de l'enceinte de Philippes par la porte de l'ouest, on entre immédiatement dans la grande plaine de Drama, qui est à elle seule toute une contrée : je ne me propose d'en étudier d'abord que la partie la plus voisine de la ville antique.

Cette région forme déjà un large triangle, compris entre la rive du marais et la chaîne escarpée du Panaghîr-dagh ; le troisième côté est dessiné au loin par la blanche traînée d'un torrent, qui débouche des montagnes, près du bourg de *Doxato*, et se dirige vers la région marécageuse, en passant par les villages de *Kalambak* et d'*Oudovichta*. Dans la même direction, plus près de Philippes, coule une petite rivière, au lit étroit et profond, celle même que nous avons vu jaillir des sources de Bounar-bachi, au pied des escarpements de Panaghîr. Vers le nord, des ondulations presque insensibles portent le village de *Boriani;* sur la limite du marécage, s'élèvent les deux buttes isolées, mais voisines, de *Madjyar-tépé* et de *Kutchuk-tépé :* le reste du terrain est occupé par des pâturages, qui déroulent à perte de vue leur tapis lisse et uniforme. On n'y remarque nulle part de ces espaces inégalement soulevés, encombrés de pierrailles, qui pourraient faire supposer qu'un faubourg s'étendît anciennement de ce côté. Si quelques vestiges s'y rencontrent, ce sont des restes isolés qui n'appartiennent à aucune agglomération régulière d'habitations et d'édifices. Un bout de chaussée romaine bien conservé, qui se détache de la route de Drama pour se diriger droit dans l'est, me paraît être un tronçon de la Voie Egnatienne. Sur cette chaussée même, se



voient les ruines d'un arc antique, connu des habitants sous le nom de *Kiémer*, qui paraît s'être toujours élevé isolément au milieu de la plaine.

Il importait de montrer que ces prairies n'ont pas sensiblement changé d'aspect depuis l'antiquité : car elles ont servi de théâtre à l'un des grands événements de l'histoire du monde. C'est là, sans aucun doute, qu'il nous faut chercher la trace des opérations mémorables qui ont livré l'empire à Octave et à Antonie, en brisant sans retour les forces militaires du parti républicain. J'ai déjà avancé, en jetant un premier coup d'œil sur le pays, que, le point disputé étant la position même de Philippes, l'action s'était engagée nécessairement en avant du passage dont cette place est la clef. En effet, Brutus et Cassius venaient d'Asie, où ils avaient rassemblé leurs armées; les premiers ils parurent en forces dans les plaines de la Thrace, et choisirent la ligne stratégique de Philippes pour s'y placer sur la défensive. De là il résulte qu'ils avaient dû s'établir à l'ouest du défilé et de la place de Philippes, pour en fermer l'accès à l'ennemi, qui arrivait de l'Italie par l'Épire et la Macédoine. Les auteurs anciens, en négligeant d'indiquer cette position générale, ont égaré les voyageurs qui ont cherché jusqu'ici à reconstruire le plan de la bataille (1). Cependant Appien laisse deviner, par un détail de son récit, le véritable emplacement de la lutte : c'est lorsque Cassius, chassé de ses retranchements par Antoine, se replie vers la colline de Philippes : Κάσσιος δὲ, ἐξ οὗ τῶν διατειχισμάτων ἐξέωστο καὶ οὐδὲ εἰσελθεῖν ἔτι εἶχεν ἐς τὸ στρατόπεδον, ἀνέδραμεν ἐς τὸν Φιλίππων λόφον (2). Les témoignages écrits s'accordent donc avec les principes élémentaires de la stratégie, pour démontrer que les terres basses qui s'étendent au nord-ouest des ruines, sont bien le lieu où se mesurèrent les armées romaines.

Opérations antérieures à la bataille.

Avant d'étudier la bataille sur le terrain même où elle s'est livrée, il convient de dire quelques mots de la marche hardie qui avait amené l'armée républicaine dans la plaine de Philippes. N'ayant pas exploré la partie orientale de la Thrace, je suivrai, pour cette étude préliminaire, l'excellente carte de M. Viquesnel (3).

(1) Félix Beaujour, dans son *Voyage militaire*, ne s'exprime qu'en termes vagues, et tire d'Appien toute sa topographie. Cousinéry (*Voyage en Macédoine*, I, p. 108) commet le premier l'erreur de placer le champ de bataille au sud-est de Philippes, entre cette ville et la mer, c'est-à-dire dans l'étroite plaine de Béréketlu, appuyant les camps républicains au versant septentrional de la chaîne de Kavala. Cette opinion est suivie, à quelques détails près, par M. G. Perrot (article cité) et par M. Desdevises-du-Dézert (*Géographie de la Macédoine*, p. 199).

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 113.

(3) Pour les détails, voir Appien, *Guerres civiles*, IV, 87, 88, 102-105.

A peine débarqués sur la côte d'Europe, Brutus et Cassius se dirigent immédiatement vers l'Italie. Ils s'avancent, non tout d'abord par la Voie Egnatienne, mais par l'ancienne route grecque du littoral, qui la rejoignait plus loin pour se confondre avec elle. Cependant il y avait déjà dans le pays un lieutenant des triumvirs, Norbanus, qui commandait un camp d'observation entre Philippes et Néapolis. En apprenant le débarquement de l'ennemi, il marcha à sa rencontre et lui ferma deux passages, qu'Appien désigne sous les noms de *Gorges des Corpiles* et *des Sapéens*. Le plus avancé de ces deux défilés, celui des Corpiles, était situé, non loin d'Ænos et du cap Serrheion, c'est-à-dire dans les montagnes appelées aujourd'hui *Frenk-Bounar* (1) .Norbanus y avait posté un de ses officiers; mais, effrayé par une fausse démonstration de la flotte sur ses propres positions, il le rappela à lui et s'établit si fortement dans le second passage, que Brutus et Cassius, plutôt que de l'y attaquer, préférèrent courir les chances d'un mouvement tournant à travers les montagnes de la Thrace.

Cousinéry a donné à tort l'exemple de confondre les Gorges Sapéennes avec le défilé d'Acontisma et le col même du Symbolon. Il n'a pas réfléchi que les républicains auraient pu tourner facilement et de beaucoup plus près ces passages par la vallée du Nestos, comme le fit, à une autre époque, l'empereur Cantacuzène (2). Strabon place positivement la peuplade des Sapéens à la hauteur du lac Bistonis (3). Or on a reconnu ce lac dans les grandes lagunes voisines d'Iénidjé, où les eaux de la mer forment encore, en se répandant jusqu'au pied des montagnes, le défilé de *Bouroun-Kalessi*. Il ne faut pas chercher dans d'autres parages le camp retranché de Norbanus. Conséquemment, les crêtes boisées et sans eau que suivit le corps détaché de l'armée républicaine sous la conduite de L. Bibulus et du roi thrace Rhascouporis, répondent aux chaînes qui s'élèvent entre Iénidjé et Goumourdjina. L'*Harpessos*, affluent de l'Hèbre, que l'on atteignit le quatrième jour, doit être l'*Arda*, qui passe à Ismilan, surtout une branche de ce cours d'eau nommée *Buiuk-déré*. Appien supprime ici une étape, celle qui mena ensuite les républicains aux bords du Nestos. Car c'est de ce fleuve qu'ils durent nécessairement partir pour déboucher dans l'angle nord-est de la plaine de Philippes, très-probablement par la large vallée qui sert d'ouverture au torrent de Doxato.

Par une heureuse et brillante manœuvre, Brutus et Cassius se retrouvaient sur la Voie Égnatienne, maîtres du grand chemin entre l'Europe et l'Asie, et en communication avec la mer. Le mouillage de Néapolis fut aussitôt choisi comme station navale, l'île de Thasos comme magasin et l'excellente position de Philippes comme point d'appui pour les opérations. Les deux chefs s'y établirent dans deux camps séparés, véritables

(1) Pour la position des Corpiles, voir Strabon, VII, fragm. 58.
(2) Cousinéry, *Voyage en Macédoine,* II, p. 66. Comparez ce que nous avons dit p. 14 et p. 20.
(3) Strabon, VII, fragm. 44.

places fortes, reliées entre elles par une ligne commune de retranchements. Mais ce fut assurément perdre le fruit d'une aussi belle entrée en campagne, que de se condamner dès ce moment à une guerre toute de défense. Ils ne firent rien pour empêcher, ni la jonction d'Antoine avec Norbanus, ni celle d'Octave avec Antoine. Une armée égale, supérieure même en nombre à la leur, se forma ainsi sous leurs yeux, et se réunit dans un seul camp au milieu de la plaine.

Voici le compte des forces qui se trouvaient en présence. Les républicains avaient dix-neuf légions, dont l'effectif n'était pas au grand complet, mais qui faisaient encore 80,000 soldats de troupes romaines (environ 4,200 hommes par légion). Si l'on ajoute à ce nombre celui des auxiliaires, on arrive à un ensemble de 110,000 hommes. Les deux corps d'armée se partageaient comme il suit. Le corps de Cassius comptait onze légions (1), 11,000 cavaliers barbares et une troupe d'infanterie galate que l'on ne peut évaluer à moins de 5,000 hommes, ce qui donne 62,000 hommes. Brutus commandait huit légions romaines, deux corps macédoniens organisés en légions, qui devaient bien monter à 8,000 soldats (2), et 6,000 cavaliers barbares, en tout 48,000 hommes. Nous sommes moins bien renseignés sur la composition de l'armée des Triumvirs, mais nous savons qu'elle dépassait encore le chiffre de l'ennemi. Elle comptait aussi dix-neuf légions, qui formaient à elles seules, les cadres étant mieux remplis, près de 100,000 soldats romains; on ne connaît pas le nombre des auxiliaires. C'étaient les plus grandes armées régulières que l'on eût encore vues réunies. De pareilles forces ne pouvaient rester face à face, sans qu'il en résultât un jour ou l'autre, malgré les temporisations des chefs républicains, la grande bataille qui devait décider de la liberté romaine.

Étude comparée du terrain et des textes.

Appien a laissé de ce grand fait militaire un beau récit plein de détails, et qui affecte même dans l'indication de la topographie une précision peu commune chez les historiens de l'antiquité. L'attention avec laquelle y sont marquées les directions et les distances, fait penser au premier abord qu'il suffira de prendre le compas pour reconstruire le plan de la bataille. L'auteur commence par nous montrer dans la plaine deux

(1) Appien dit : « Αὐτοῖς ἐγένοντο πάντες ὁπλιτῶν ἐννεακαίδεκα τέλη, Βρούτου μὲν ὀκτὼ, Κασσίου δὲ ἐννέα. » Il y a là une erreur évidente de calcul; il faut lire : Κασσίου δὲ ἕνδεκα. On peut suivre, du reste, la formation de l'armée de Cassius presque légion par légion; le résultat de cette recherche est qu'il en avait plutôt douze que neuf. Voyez *Guerres civiles*, III, 77, 78; IV, 63, 74, 88.

(2) Appien ne compte pas ces deux légions macédoniennes dans le dénombrement définitif de l'armée républicaine, mais il les mentionne antérieurement : *Guerres civiles*, IV, 75; cf. III, 79.

collines, distantes l'une de l'autre d'environ 8 stades (1,500m.). Sur la première, située au nord, il place le camp de Brutus; sur la seconde, au sud, celui de Cassius. Ces hauteurs sont elles-mêmes à 10 stades (1,800m.) de la colline de Bacchus et des mines d'Azyla, ce qui donne comme distance totale de l'acropole de Philippes 18 stades (3,300m.) : Φιλίππων μὲν οὖν ἐστὶν ἕτερος λόφος οὐ μακράν, ὃν Διονύσου λέγουσιν, ἐν ᾧ καὶ τὰ χρυσεῖα ἔστι τὰ Ἄσυλα καλούμενα· ἀπὸ δὲ τούτου δέκα σταδίους προελθόντι δύο εἰσιν ἄλλοι λόφοι, Φιλίππων μὲν αὐτῶν ὅσον ὀκτωκαίδεκα σταδίους ἀφεστῶτες, ἀλλήλων δὲ ὅσον ὀκτώ, ἐν οἷς ἐστρατοπέδευσαν, Κάσσιος μὲν ἐπὶ τοῦ πρὸς μεσημβρίαν, Βροῦτος δὲ ἐπὶ τοῦ βορείου (1). Pour la position du camp commun d'Octave et d'Antoine, l'indication ne semble pas moins précise que pour les deux camps républicains : il était situé en rase campagne, à la même distance de 8 stades (1,500m.) des retranchements ennemis : Ἐστρατοπέδευεν ἐν τῷ πεδίῳ, σταδίους ὀκτὼ μόνους ἀποσχὼν ἀπὸ τῶν πολεμίων (2).

Les distances qu'Appien enregistre si minutieusement sont prises d'une source latine, de Tite-Live ou de quelque officier présent à la bataille, qui aura laissé comme Messala ou Volumnius des mémoires historiques (3). Je n'en veux pour preuve que cette mesure de 8 stades employée à trois reprises différentes, et qui est l'équivalent exact du mille romain (4). Évidemment, pour l'écrivain latin lui-même, ce n'était qu'un nombre rond, indiquant une faible distance, difficilement appréciable à l'œil au milieu d'une perspective aussi vaste que celle du champ de bataille. Toutes ces mesures sont donc groupées avec une symétrie exagérée, dans le but de présenter aux lecteurs une figure presque géométrique, que leur esprit puisse facilement concevoir. La plus simple inspection du terrain suffit pour démentir ce faux-semblant d'exactitude (5). Les yeux cherchent en vain dans la plaine deux collines placées en regard, à une distance d'environ 1 kilomètre 1/2; ils ne rencontrent vers le nord que la chaîne du Panaghîr-dagh, se rattachant directement à l'acropole de Philippes, et vers le sud que les buttes de Madjyar-tépé et de Kutchuk-tépé, qui, se touchant presque, ne peuvent répondre à la description précédente.

Le seul moyen de tirer parti des nombreux renseignements qu'Appien a conservés, c'est d'oublier un instant ses mesures et ses constructions stratégiques, pour s'attacher

(1) Appien, *Guerres civiles,* IV, 106.
(2) Id., *ib.*, 107.
(3) Ce livre de Tite-Live est perdu; pour Messala et Volumnius, voyez Plutarque, *Brutus*, 42, 43, 52.
(4) Τὸ μίλιον ὀκταστάδιον. Strabon, VII, 322.
(5) Pour tout ce qui suit, il est indispensable d'avoir sous les yeux notre plan des environs de Philippes, levé par M. Laloy, garde du Génie. Ce travail, exécuté à la boussole, sur une base mesurée rigoureusement, et dessiné d'après le système des courbes de niveau, qui permet d'apprécier exactement toutes les pentes et toutes les hauteurs, est une véritable carte stratégique du champ de bataille.

de préférence au détail de ses descriptions. En suivant cette méthode, je suis arrivé promptement à reconnaître avec une certitude absolue l'une des positions capitales de la bataille, celle du camp de Cassius, et j'ai pu ensuite m'en servir comme de point de départ pour retrouver toutes les autres.

Il résulte du récit même d'Appien que les deux camps républicains, postés l'un et l'autre sur des hauteurs, se trouvaient cependant dans une situation bien différente. Le camp de Brutus, au nord, s'appuyait à des escarpements montagneux, à toute une région de défilés impraticables et sauvages, tandis que celui de Cassius au sud touchait presque au marais et à cette zone de terrains submergés, qui s'étend encore aujourd'hui vers la vallée du Strymon : Ὡς μηδὲν ἔτι ἀτείχιστον εἶναι, πλὴν κατὰ πλευρὰς Βρούτῳ μὲν τὰ ἀπόκρημνα, Κασσίῳ δὲ τὸ ἕλος (1), et, dans un autre passage : Τὰ γὰρ ἑκατέρωθεν αὐτῶν, τῇ μὲν ἦν ἕλη καὶ λίμναι μεχρὶ τοῦ Στρυμόνος, τῇ δὲ τὰ στενὰ καὶ ἄτριβῆ καὶ ἀνόδευτα (2). La position de Cassius est surtout marquée avec des détails qui en facilitent singulièrement la détermination. L'espace qui la séparait du marais était assez étroit pour qu'on l'eût d'abord négligé; mais Cassius le fit bientôt fermer par un retranchement : Διετείχισεν ὃ ἔτι μόνον αὐτοῖς ἔλειπεν ἐς τὸ ἕλος ἀπὸ τοῦ στρατοπέδου, διὰ στενότητα ὑπεροφθέν (3). Ce qu'il faut noter surtout, c'est qu'une seconde colline s'élevait tout près de celle où le camp était situé; bien qu'elle fût assez voisine des retranchements pour être défendue par les traits des archers, Cassius, à tout événement, y avait fait construire un castellum : Λόφος δὲ ἦν ἀγχοτάτω τοῦ Κασσίου στρατοπέδου, δυσχερὴς μὲν ὑπ' ἐχθρῶν καταληφθῆναι, διὰ τὴν ἐγγύτητα ἐστοξεύεσθαι δυναμένων· ὁ δὲ Κάσσιος αὐτὸν ὅμως ἐφρούρει, μὴ καὶ παρὰ δόξαν ἐπιτολμήσειέ τις (4).

Si les faibles élévations de Majyar-tépé et de Kutchuk-tépé, séparées seulement l'une de l'autre par un intervalle de 200^{m}, ne peuvent représenter le double campement des généraux républicains, en revanche elles répondent exactement aux deux collines enfermées dans les seuls retranchements de Cassius. Comme il n'existe pas, dans tous les environs de Philippes d'autres hauteurs placées ainsi en vedette sur le bord du marais, il n'y a même pas d'hésitation possible à cet égard.

Kutchuk-tépé veut dire en turc la *Petite-Colline*. C'est le moins important des deux monticules et le plus voisin du marécage; sa base est même aujourd'hui presque baignée par les eaux. Sa hauteur au-dessus de la plaine n'est que de 23^{m}, sa longueur de 400^{m} environ, sur 200^{m} tout au plus de largeur. Des pentes roides et

(1) Appien ajoute même : καὶ τὴν θάλασσαν ἐπὶ τῷ ἕλει, supposant que les marais de Philippes étaient des lagunes qui s'étendaient jusqu'à la mer, et ne tenant pas compte des montagnes de Kavala, erreur de topographie qui a été justement relevée par Cousinéry.

(2) Appien, *Guerres civiles,* IV, 107, 106.

(3) Id., *ib.*, 107.

(4) Id., *ib.*, 121.

courtes, un sommet étranglé, surmonté d'une petite crête de roches de marbre, en font une position peu commode pour un campement régulier. Mais ce sommet commande avantageusement le passage entre l'autre colline et le marais, et il se prêtait à merveille à l'établissement du poste fortifié de Cassius.

Madjyar-tépé est au contraire une large butte ronde, aplatie au sommet. Ses pentes, à peine bosselées par quelques blocs d'une sorte de granit friable, s'étalent dans un cercle de 500 mètres de diamètre. De la plate-forme supérieure, élevée de 32^{m} au-dessus du niveau des prairies, les regards s'étendent au loin dans la plaine. Le nom paraît être de date récente; il rappelle sans doute quelqu'un de ces *Hongrois* qui viennent faire le métier d'intendants dans les propriétés des riches beys turcs. En effet, la colline est couronnée par les murs de clôture d'une ferme abandonnée, et domine à l'est les quatre ou cinq maisons qui composent le hameau de *Madjyar-tchiflik*. Ces constructions rustiques montrent que le même renflement de terrain a pu aussi bien être occupé jadis par des tentes et par les ouvrages d'un camp. Sans doute, un espace aussi restreint ne suffisait pas pour contenir un corps d'armée d'une soixantaine de mille hommes. Mais, en arrière et sur les côtés, les prairies, un peu relevées et saines de toute eau marécageuse, offrent un magnifique emplacement pour tracer un de ces grands rectangles derrière lesquels les armées romaines aimaient à s'abriter. Le camp, placé ainsi en partie dans la plaine, ne s'en appuyait pas moins sur la colline de Madjyar-Tépé, qui lui servait à la fois de citadelle et de poste d'observation.

Je n'ai rencontré sur les deux monticules aucune trace qui puisse se rapporter à des retranchements romains. Mais, en descendant les pentes septentrionales de Madjyar-tépé, au-delà d'une étroite ravine qui marque le bord de la plaine, j'eus la vive satisfaction de découvrir une ancienne levée de terre, encore très-bien conservée, qui de ce point s'étend à travers les prairies jusqu'à une distance de 900^{m} vers le nord, dans la direction où Appien nous invite à chercher le camp de Brutus. Le relief de cet ouvrage, dont les deux faces sont également inclinées, est constamment de 1^{m}; l'épaisseur est de 2^{m} au sommet et de 4 ou 5^{m} à la base. Ces proportions diffèrent à peine des mesures normales adoptées par les Romains, qui, par l'effet du temps et des pluies, ont dû nécessairement se modifier quelque peu (1). La même raison explique qu'il ne reste aucune trace visible d'un fossé.

La levée commence à se monter à 125^{m} du pied de la colline. Le détail auquel on

(1) Les mesures données par Hyginus Gromaticus équivalent à $1^{m}.77$ pour la hauteur de l'*agger*, $2^{m},36$ pour la plate-forme, et $4^{m},14$ pour la base du talus, d'après les calculs de M. le capitaine Masquelez, dans un récent ouvrage qui reprend, avec une critique excellente et une compétence spéciale, ces difficiles questions du campement chez les Romains. (*Étude sur la castramétation chez les Romains et sur leurs institutions militaires*, par M. Masquelez. Paris, J. Dumaine, 1864.)

reconnaît surtout un ouvrage militaire est un angle rentrant très-prononcé, qui 80^{m} plus loin brise le front rectiligne du rempart de terre, sur une longueur de 250^{m}. Les deux faces de ce rentrant sont inégales : l'une a 100^{m} seulement, et l'autre près de 200^{m}. Au fond de l'angle et aux deux coudes qui marquent son plus grand écartement, se trouvent trois ouvertures, larges de 2^{m}, semblables à des portes; on en voit une quatrième de même largeur 100^{m} plus loin, en un point où le retranchement change encore légèrement de direction. Ces lignes rentrantes, avec des portes, se rencontrent fréquemment dans les murailles des villes antiques : elles ne seraient point explicables dans une digue ou dans un simple ouvrage de clôture. Enfin la levée vient se terminer par un brusque crochet en retour d'angle à quelques pas de l'arc de Kiémer, sur le bord de la vieille route pavée que j'ai reconnue pour un tronçon de la Voie Égnatienne. Au-delà de la route les traces disparaissent; mais on comprend qu'elles aient pu s'effacer au milieu des terres labourées, qui à partir de ce point commencent à remplacer les pâtis.

Les paysans turcs affirment que cette muraille de gazon, qui de temps immémorial divise inutilement leurs prairies, est « un ancien ouvrage de guerre. » Suivant eux, le travail fut exécuté en une seule nuit, dans un fameux siége du château de Philippes par Alexandre, événement unique et merveilleux autour duquel ils groupent leurs plus vieilles légendes locales. Le héros macédonien, qu'ils confondent volontiers avec Scanderbeg le défenseur de l'Albanie, pénétra, disent-ils, dans la plaine par le chemin détourné de Doxato, la nuit, chaque soldat portant sur son casque une torche allumée. On me montra jusqu'aux canons de marbre qui furent, dans ce siége mémorable, braqués contre la ville : ce sont trois longs fûts de colonnes antiques, couchés parallèlement dans un cimetière turc près de Boriani. Ces naïfs conteurs ne voient aussi dans l'arc de Kiémer qu'un monument construit tout exprès par le conquérant pour mesurer son immense armée : de même, le tombeau romain de Dikili-tash était pour eux tout à l'heure le râtelier de la jument *Bucéphala*, les ruines byzantines de Dérékler, l'*hôtel des monnaies* du roi macédonien. De pareilles fables, encore répandues dans les campagnes de la Macédoine, expliquent la formation de ces histoires fantastiques du vainqueur de l'Asie, qui, après avoir charmé l'Orient et la Grèce elle-même, ont passé jusque dans les cycles chevaleresques du moyen âge.

Voilà ce que racontent les laboureurs de Raktcha au voyageur qui leur parle de la bataille de Philippes. Les noms d'Antoine et d'Auguste, pas plus que ceux de Brutus et de Cassius, ne réveillent aucun écho dans leur mémoire. Malgré la poétique prophétie de Virgile, je ne leur ai pas entendu dire qu'ils eussent jamais trouvé sous le soc de leur charrue aucun débris d'armes romaines, et je n'ai pu malheureusement retrouver entre leurs mains aucun fer de ce *pilum* qui est aujourd'hui

un sujet de discussion entre nos antiquaires (1). A qui les interroge sur le passé ils ne savent montrer que la levée d'Alexandre, et nous avons vu comment ils en faisaient l'histoire. Toutefois, s'il y a dans leurs grossiers récits quelques lointaines et vagues réminiscences de la grande bataille qui jadis a ensanglanté leurs campagnes, il ne faudrait pas s'étonner de les retrouver sous le patronage d'un nom qui seul pour eux est resté légendaire, et résume dans leur esprit toute l'histoire grecque et romaine.

A côté de ces traditions obscures, il est un fait irrécusable : c'est que le prétendu retranchement d'Alexandre suit exactement la direction que devait avoir le front des lignes républicaines. On ne les tracerait point autrement, si l'on avait à les figurer idéalement sur la carte. Remarquons en effet que ce n'est pas l'existence de cet ancien ouvrage qui m'a conduit dans les prairies de Madjyar-tépé, mais que je l'y ai trouvé en quelque sorte sur mon chemin. Nous avons donc ici, selon toute probabilité, un tronçon important de la fortification continue que les généraux républicains avaient fait élever pour relier leurs positions et de leurs deux camps n'en faire qu'un. On comprend qu'ils aient brisé, en quelques endroits, le front d'un rempart aussi étendu, pour en rendre la défense plus facile. Appien atteste qu'ils y avaient ouvert des portes, et que l'espace qui séparait les deux campements, ainsi fortifié, devenait lui-même comme la porte et le grand passage entre l'Europe et l'Asie : Τὸ δὲ μέσον τῶν λόφων, τὰ ὀκτὼ στάδια, διόδος ἦν ἐς τὴν Ἀσίαν τε καὶ Εὐρώπην καθάπερ πύλαι, καὶ αὐτὰ διετείχισαν ἀπὸ χάρακος ἐς χάρακα, καὶ πύλας ἐν μέσῳ κατέλιπον, ὡς ἓν εἶναι τὰ δύο στρατόπεδα (2). Rien de plus vrai que cette description, qui donne une magnifique idée de la position stratégique choisie par les républicains, si l'on reconnaît avec nous la Voie Égnatienne dans la route pavée qui vient encore aujourd'hui croiser à angle droit la ligne du retranchement. Le retour d'angle de la levée de terre à la rencontre de la chaussée antique n'est peut-être même autre chose que la trace d'une porte un peu plus large que les autres, destinée à laisser passer cette voie importante. Placés

(1) Il est tout à fait de notre sujet de rappeler ici les beaux vers du premier livre des *Géorgiques :*

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi ;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Et gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106. Comparez 107 : Τὰ δὲ ἐν μέσῳ πάντα διείληπτο τάφρῳ καὶ χάρακι καὶ τείχει καὶ πύλαις.

ainsi, les deux camps se trouvaient réellement à cheval sur le grand chemin qui mettait Rome en communication avec l'Orient.

On objectera peut-être qu'Appien, en parlant des ouvrages de Brutus et de Cassius, se sert toujours des mots τεῖχος, διατείχισμα, οἰκοδόμημα, qui semblent désigner autre chose que des terrassements. Mais, en supposant même que la pierre eût été employée, comme il arrivait quelquefois, pour affermir les retranchements des deux camps, cela ne prouverait pas que le même système eût été suivi pour les fortifications beaucoup moins importantes de la plaine. Du reste, les termes grecs qui sont en cause n'entraînent pas nécessairement l'idée d'une construction en maçonnerie. La formule en quelque sorte consacrée, τάφρῳ καὶ χάρακι καὶ τείχει, n'exprime en réalité que les trois parties normales du retranchement romain, la *fossa*, le *vallum* et l'*agger;* et le τεῖχος peut très-bien n'être qu'un mur de gazon (1).

Un autre détail achève de prouver la concordance de notre découverte avec le texte d'Appien : c'est la mention que fait cet auteur d'une rivière nommée *Gangas* ou *Gangitès*, qui coulait le long des retranchements, sur le front de bandière de Brutus et de Cassius : Ἦν δὲ καὶ παρ' αὐτὸ ποταμὸς, ὃν Γάγγαν τινὲς, οἱ δὲ Γαγγίτην λέγουσι (2). Cette rivière, qui fournissait aux soldats républicains une eau abondante, était si bien sous leur main que leurs adversaires ne pouvaient sur aucun point s'y abreuver, tandis que Brutus, selon le témoignage de Dion, la détourna facilement pour inonder une partie du camp ennemi (3). Or telle est justement la direction du gros ruisseau qui sort des sources de Bounar-bachi. Creusant comme un fossé naturel en travers de la plaine, il passe à quelques pas en avant de l'arc de Kiémer, continue de couler presque parallèlement à la levée et se jette dans le marais à moins de 300^{m} de Madjyar-tépé et de Kutkcuk-tépé, c'est-à-dire en rasant le front même des positions de Cassius. Quant au nom de Gangas ou de Gangitès, on se souviendra qu'Hérodote appelle déjà *Angitès* la rivière qui réunit toutes les eaux de la plaine de Philippes pour les porter au Strymon (4). La beauté et l'importance des sources de Bounar-bachi, leur voisinage de la ville de Philippes, les auront probablement fait regarder par les anciens comme la principale tête de cet important cours d'eau. Vers le temps de la bataille, l'usage local, peut-être même une ambitieuse comparaison avec le fleuve aurifère de l'Inde, avait fait prévaloir les formes que cite Appien.

Jusqu'ici, la position du camp de Brutus restait pour nous un problème. Le cours du

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 107. Comparez ch. III : τόν τε χάρακα ἀνασπῶν καὶ τὴν τάφρον ἐγχωννὺς καὶ τὸ οἰκοδόμημα ὑπορύσσων.

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106, 107.

(3) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 47.

(4) Hérodote, VII, 113.

Gangitès nous montre maintenant dans quelle direction il faut diriger nos recherches. Le second camp, étant, comme le premier, couvert par cette petite rivière, devait être situé vers sa source qui est voisine, et vers les pentes brusques du Panaghîr-dagh, qui lui donnent naissance. La muraille rocheuse qui borde cette partie de la plaine nous offre seule d'ailleurs les escarpements, κρημνοὶ, ἀπόκρημνα, qui flanquaient la position de Brutus. Il est vrai qu'il ne faut pas songer à placer un camp sur des crêtes ardues, se dressant à plusieurs centaines de pieds, sans autre communication avec le champ de bataille que de pénibles et rares sentiers. D'un autre côté on n'aperçoit au pied de ces montagnes aucune colline basse et détachée, comme Madjyar-tépé, qui justifie au premier coup-d'œil les mots λόφος, κολωνὸς, employés indifféremment, dans la description d'Appien pour désigner les campements des deux collègues. Appien, par sa faute ou par celle des auteurs qu'il a consultés, a sacrifié encore ici la vérité topographique à la symétrie des expressions. Mais le terrain rend un témoignage qui nous permet de redresser celui des textes. A défaut d'une ou de plusieurs buttes isolées, il nous montre une ceinture de pentes douces, qui forment au pied des escarpements, depuis les sources de Bounar-bachi jusqu'aux ruines de Philippes, un rebord continu et comme un large gradin, terminé vers la plaine par un talus d'une trentaine de mètres. Cette longue terrasse naturelle, adossée directement à une barrière de rochers et de montagnes, explique beaucoup mieux que tout autre accident de terrain la position particulière du camp de Brutus et les conditions stratégiques qui en faisaient la force.

Le voisinage des sources du Gangitès, certainement occupées par Brutus, attira tout d'abord mon attention vers celles de ces pentes qui portent le village de *Bounar-bachi*. En effet, le plan des généraux républicains étant de border la rivière d'assez près pour en accaparer les eaux, ils avaient dû songer avant tout à mettre sous leur main les bassins qui l'alimentent. Mais ce point est éloigné de Madjyar-tépé de 5 kilomètres, qui font 27 stades : nous voilà bien loin des 8 stades d'Appien, distance que des raisons stratégiques, faciles à comprendre, nous obligent à forcer le moins possible. Du reste, pour la garde des sources, il avait suffi d'établir vers Bounar-bachi un de ces *castella* dont les généraux se servaient volontiers pour flanquer leurs positions et prolonger leurs lignes de retranchements.

Je revins donc sur mes pas, et, redescendant de 2 kilomètres vers le sud, sans quitter le pied des hauteurs, je m'arrêtai à l'endroit où le Gangitès commence à s'en écarter pour se diriger, à travers la plaine, vers Kiémer et Madjyar-tépé. Les pentes sont là plus vastes et plus adoucies que partout ailleurs. Entre la région escarpée de la montagne et les derniers talus que baigne la rivière, il y a 1000^{m} de distance, occupés par des terrains qui s'abaissent graduellement et s'étalent en large croupes à peine séparées par de légères ondulations. Des maisons ruinées et d'anciens enclos annoncent un sol na-

guère habité, propre à la culture, et par suite tout à fait convenable pour y asseoir un camp. L'armée de Brutus, en supposant même qu'elle dépassât le chiffre de 45 à 50,000 hommes que nous lui avons assigné, trouvait sur cette magnifique bordure toute la profondeur nécessaire pour planter ses tentes et dessiner les lignes de ses retranchements. On trouve même, le long du sentier qui vient de Bounar-bachi, un petit tumulus et des traces d'un très-ancien fossé ; mais ces vestiges sont trop peu importants pour que je veuille ajouter aucune conjecture aux preuves que fournit la seule configuration du terrain. Militairement, la position offrait de notables avantages. Le camp de Brutus, couvert comme celui de Cassius par les eaux du Gangitès, incliné vers le champ de bataille de manière à en découvrir au loin la perspective, commandait toute la rangée de hauteurs qui borde la plaine. Il fermait en même temps la route qui mène au Col de Raktcha, le moins malaisé des passages de la montagne et le chemin le plus court pour tourner l'acropole de Philippes. Sans doute on avait sur la tête les cimes du Panaghîr-dagh ; mais elles sont si abruptes qu'elles devenaient une défense au lieu d'être un danger, et que le plus faible poste dans la vieille redoute grecque de Panaghîr suffisait pour ôter à l'ennemi toute idée de les surprendre.

Tel est le véritable aspect des pentes qu'Appien a improprement appelées la *colline* de Brutus. Elles sont éloignées de la colline de Cassius, non de 8 stades, comme le veut le même historien, mais de 2,700 mètres, qui font le double. Toutefois il est juste d'observer que, les deux camps s'étendant quelque peu dans la plaine et se trouvant plus rapprochés que les hauteurs mêmes auxquelles ils s'appuyaient, le retranchement intermédiaire devait se rapprocher davantage de la mesure approximative de 8 stades ou de 1 mille romain.

Contrôlons de même les autres mesures données par Appien. Par rapport à la Colline de Bacchus et à l'acropole de Philippes, le camp de Brutus se trouvait donc bien sur le prolongement de ces deux positions, à 1800^{m} (10 stades) de la première, que nous avons reconnue dans le sommet de Kakaladjik, mais à 2700^{m} seulement (14 stades au lieu de 18) de la seconde. On voit que, pour les campements de Brutus en particulier, les distances de l'historien grec se justifient dans leur ensemble. Son erreur capitale sera en somme d'avoir cherché, par une symétrie mal entendue, à faire rentrer dans les mêmes mesures et dans les mêmes directions le camp de Cassius, situé plus près de Philippes et tout à fait en dehors de la ligne de la Colline de Bacchus.

Les mouvements de terrain ne peuvent nous guider dans la recherche du camp unique où Antoine et Octave avaient réuni leurs légions, τὸ στρατόπεδον... ὃ κοινὸν ἦν Ἀντωνίῳ καὶ Καίσαρι (1). Les républicains occupant jusqu'aux moindres mamelons de

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 110; cf. 107, et Dion Cassius, XLVII, 37.

la plaine (κολωνοῦ μὲν οὐδενὸς ὄντος ἑτέρου), n'avaient laissé à leurs adversaires que des terres basses, exposées aux inondations et cependant assez éloignées de la rivière pour que l'on ne trouvât en creusant des puits qu'une eau douceâtre et viciée par le voisinage des marais. En l'absence de toute trace positive, je me contenterai de signaler d'une manière générale, au-delà du Gangitès, la position de la ferme turque de *Bochônos* et les vastes prairies qui l'entourent, comme le terrain choisi audacieusement par Antoine, à une très-faible distance de l'ennemi. Nous n'attacherons pas plus d'importance que précédemment, à la distance de 8 stades ou de 1 mille, qu'Appien répète ici pour la troisième fois. Mais cette partie de la plaine, à peine un peu plus relevée que les autres et voisine du marais, représente bien la région humide et malsaine qui fut le principal théâtre des opérations d'Antoine et qu'il avait couverte de ses retranchements et de ses nombreux *castella*.

La double bataille de Philippes.

Le lecteur qui aura eu la patience de nous suivre sur la carte et d'entrer avec nous dans ces arides discussions de topographie, en sera récompensé, je l'espère, en voyant maintenant s'enchaîner devant lui avec une sorte de logique et s'expliquer d'elles-mêmes les opérations de la double bataille de Philippes.

Les chefs de l'armée républicaine, retranchés derrière la ligne du Gangitès, s'appuient à droite et à gauche sur deux autres lignes naturelles, remarquablement fortes, les montagnes et le marais, qui se rejoignent en arrière de leurs positions pour aboutir à un défilé commandé par une place fermée. C'était un véritable triangle stratégique, excellent pour garder la défensive, selon le plan qu'avaient adopté Brutus et Cassius. Maîtres de la mer et sûrs de leurs approvisionnements, ils comptaient user leurs adversaires sans combattre. Cependant l'exemple de Pompée, dans la précédente guerre civile, aurait dû leur montrer que ce parti de l'immobilité armée est aussi commode à prendre au début qu'il est difficile à tenir jusqu'au bout. Or, dans le cas d'une bataille rangée, le dédoublement de leurs forces et l'écartement de leurs positions constituaient un grave désavantage et devaient compromettre infailliblement l'unité de leurs mouvements.

Maintenant, si nous comparons l'une à l'autre les positions de Brutus et de Cassius, nous remarquerons entre elles une grave inégalité. Celle de Cassius, la moins forte des deux, est, par un fâcheux contraste, la plus importante de beaucoup comme point stratégique. En effet, elle se trouve seule en plein champ de bataille, commandant di-

rectement l'accès du défilé de Philippes par les routes de la plaine. C'est ce que vit très-bien Antoine, dès son arrivée sur le terrain. Devinant que là était la clef de la situation, il n'hésita pas à venir placer son camp sur la limite des marécages et à y réunir toutes ses troupes à celle d'Octave (1). Pendant que son jeune collègue, moins au fait que lui de la guerre, surveille Brutus, lui-même il concentre tous ses efforts sur le camp de Madjyar-tépé. En perçant le centre des lignes ennemies, il se fût exposé à être pris entre deux armées, sans autre route devant lui qu'un passage fermé par une forteresse. Mieux valait attaquer le triangle par son angle le plus faible. Il profitait ainsi de la distance que les généraux ennemis avaient mise imprudemment entre leurs deux camps, certain de n'attirer sur lui que les légions de Cassius.

D'abord ce fut une guerre d'ouvrages et de terrassements. Une chaussée fut construite par Antoine à travers le marais, avec des ponts et des estacades, afin de déborder les collines de Cassius et de s'emparer derrière lui des routes de la mer. Pour expliquer qu'un travail aussi considérable, continué pendant dix jours, ait pu échapper aux républicains, il ne suffit pas de dire, comme Appien, qu'une forêt de roseaux masquait les ouvriers (1) : il fallait, en outre, que la route d'Antoine fût tracée assez loin du camp ennemi et suivît une ligne très-divergente. Le plus simple était de la diriger vers la rive méridionale, du côté de Pravista, où l'on avait chance d'occuper les routes du Pangée et du Symbolon. C'est là vraisemblablement que les cohortes d'Antoine surprirent quelques postes détachés ; mais elles ne firent rien de plus. Cassius, averti du danger, éleva à son tour dans toute la largeur du marais un retranchement qui coupait la route de l'ennemi. Il serait curieux que les eaux, qui, dans d'autres contrées, conservent jusqu'aux pilotis des habitations lacustres, eussent gardé quelques vestiges de ces antiques ouvrages. J'interrogeai les passeurs qui vivent au bord de ces marécages et qui les traversent chaque jour dans de grands bacs : ils me parlèrent d'empierrements qu'ils y voient encore apparaître aux jours de sécheresse. Ces restes, quand bien même ils seraient la trace de quelque route plus moderne, montrent au moins que les bas-fonds du marécage se prêtaient aux travaux d'Antoine et de Cassius.

Malgré l'insuccès d'une première tentative, Antoine n'en persista pas moins à diriger ses attaques sur le même point, tant il était sûr que là était la partie vulnérable des lignes ennemies. Cette fois il résolut, avec une incroyable audace, d'emporter la position de vive force. En présence des deux armées rangées en bataille, profitant du moment où une partie des soldats de Cassius était occupée aux nouvelles fortifications, il tourna ses légions vers l'ancienne ligne de retranchements qui s'étendait entre le camp de Madjyar-tépé et le marais : Ἦγεν ἐπιστρέφων ἐς τὸ διατείχισμα τοῦ Κασσίου, με-

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 109.

ταξὺ τοῦ ἕλους καὶ τοῦ στρατοπέδου (1). La colonne qu'il commandait en personne, s'élançant au pas de course, quoique chargée d'outils et d'échelles, se fit jour à travers les bataillons ennemis, enleva d'assaut le retranchement, et, montant alors vers Madjyar-tépé, surprit le camp laissé sans défense, pendant que le reste de l'armée achevait la victoire, en refoulant sur Philippes tout le corps de Cassius. Cependant, à l'extrémité opposée du champ de bataille, les légions de Brutus, à la vue du mouvement d'Antoine, s'étaient mises en marche d'elles-mêmes, et, trouvant sur leur chemin celles d'Octave, les avaient attaquées avec une remarquable vigueur. La bataille devint ainsi générale, mais sans plan concerté entre les chefs et sans ordres donnés aux soldats. Brutus, vainqueur à l'aile qu'il commandait, pénétra de son côté jusqu'au camp des Triumvirs et s'en empara, pendant que son collègue, croyant à une défaite, se donnait la mort.

Dans cette lutte douteuse et stérile, que l'on peut appeler la première bataille de Philippes, il y eut ainsi deux batailles simultanées, et chaque parti put se vanter d'avoir remporté la moitié de la victoire. La séparation des armées républicaines contribua certainement plus qu'aucune autre cause à empêcher tout résultat décisif. La prise du camp d'Antoine et d'Octave paraît au premier abord la plus heureuse affaire de la journée ; mais la possession en était de si peu de prix pour Brutus qu'il ne chercha même pas à le conserver. L'occupation de la position bien autrement importante de Madjyar-tépé n'avait été qu'un coup de main ; Antoine la trouva trop dangereuse pour oser s'y maintenir, comme il le prouva en l'abandonnant après le combat. On voit par là que, si Cassius avait repris l'offensive, un mouvement combiné des deux généraux républicains eût pu décider de la victoire. Mais, par la faute que nous avons signalée, cette jonction n'eut pas lieu. Cassius, trompé par l'éloignement, crut la déroute générale, et, avec une déplorable hâte de mourir, se fit tuer par un affranchi. Par cet acte de désespoir, il immobilisait toute l'aile gauche de l'armée, et, pour l'avenir, privait Brutus d'un collègue plus homme de guerre que lui et plus maître du soldat. Les Triumvirs n'avaient pas tant perdu en laissant sur le terrain 16000 hommes, le double des morts de l'ennemi.

On renonça donc des deux parts, comme par un secret accord, aux positions que l'on avait payées de tant de sang, et la bataille fut à recommencer. Les événements qui suivirent prouvent la justesse des observations que nous avons présentées sur la valeur relative de ces positions. Brutus, instruit par l'expérience, sembla comprendre dès lors et le danger d'un double campement et l'importance exceptionnelle de la colline de Madjyar-tépé. Il abandonna les pentes du Panaghîr-dagh, et vint camper avec la majeure partie de ses troupes dans les retranchements de Cassius, trouvant, comme

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 110-113.

l'écrit formellement Dion, la situation plus favorable : Ἐς τε τὴν ταφρείαν αὐτῶν, ἐπιτηδεστέραν οὖσαν, μετεστρατοπεδεύσατο (1).

Cette concentration de toutes les forces républicaines ne changea pas les plans de l'ennemi. Pour la troisième fois il s'acharna à forcer le passage au sud de Madjyar-tépé, de sorte que cette colline peut être regardée comme le centre autour duquel tournèrent toutes les opérations de la double bataille de Philippes.

L'attaque qu'Antoine avait poussée jusqu'au milieu des lignes de Cassius, lui avait révélé sans doute la situation favorable de la butte de Kutchuk-tépé, qui commandait les retranchements entre le camp ennemi et le marais. Cassius l'avait fortifiée en même temps qu'il fermait le reste du passage par un retranchement continu ; mais Brutus, la croyant assez couverte par le voisinage du camp, négligeait d'y avoir un poste. Antoine, l'ayant fait surprendre par ses troupes, y établit un camp de quatre légions. Ce camp n'était destiné lui-même qu'à former la tête d'une ligne de deux autres camps, l'un de dix légions, l'autre de deux, qu'il échelonna à des intervalles de 4 à 5 stades (moins de 1 kil.), dans la direction de la mer, ὡς τῷδε τῷ τρόπῳ προσελευσόμενος μεχρὶ θαλάσσης (2). La portée de cette manœuvre n'échappera à personne : ce n'était rien moins qu'un changement de front, par lequel presque toute l'armée d'Antoine et d'Octave, contrairement au mouvement de concentration des ennemis, se développait sur leur flanc, pour les déborder.

Dans l'état actuel du terrain, il est difficile d'imaginer la direction de cette nouvelle ligne d'opérations. Aujourd'hui les marécages baignent presque les pentes de Kutchuk-tépé et viennent même mordre sur les prairies entre cette butte et les ruines de Philippes. Mais, à l'époque de la bataille, le travail incessant d'une population laborieuse et intelligente avait dû conquérir toute une bordure de terres basses, que l'insouciance des Turcs a de nouveau perdue. Il n'y a que ces terres, depuis longtemps rentrées sous les eaux, qui puissent présenter l'espace nécessaire pour aligner les trois camps des Triumvirs, appuyés à gauche sur Kutchuk-tépé, s'étendant à droite vers le passage même de Philippes, et de là menaçant la route de Néapolis et de la mer. Cette position, le dos tourné au marais, était sans contredit fort dangereuse ; mais Antoine nous a habitués à de pareils actes de témérité. D'ailleurs, pressé par le manque de subsistances et par l'approche des inondations de l'automne, qui allaient changer en une boue humide le sol sur lequel il campait, il en était réduit aux moyens extrêmes. Brutus, maître de Philippes et de tous les passages en arrière de cette place, parvint encore à neutraliser la tentative de l'ennemi, en opposant des redoutes à ses camps. Il semble même ressortir du récit d'Appien qu'il le contraignit par là à rentrer dans ses

(1) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 47.
(2) Appien, *Guerres civiles,* IV, 121.

anciennes lignes ; mais il ne sut pas profiter d'une tentative aussi hasardeuse pour choisir le moment de l'attaquer avec avantage.

Cependant la défensive devenait chaque jour plus difficile à tenir, en face d'un adversaire aussi actif et qu'un coup d'audace pouvait toujours amener à ses fins. Les officiers et les soldats se plaignaient et disaient tout haut qu'on perdait les meilleures occasions de se battre. Brutus finit par céder sous une pression semblable à celle qu'avait subie Pompée à Pharsale. La seconde bataille, celle qui devait être décisive, se donna enfin, un mois après la première. Mais alors les républicains, privés du plus expérimenté de leurs généraux, ayant usé leur confiance et leur nerf dans une longue attente, avaient perdu leurs meilleures chances de succès ; tandis que l'armée des triumvirs, exaltée par les dangers d'une position critique et s'associant à l'avide convoitise de ses chefs pour un pouvoir qu'elle devait partager avec eux, était plus que jamais ardente à vaincre. Après une lutte obstinée, telle qu'il fallait l'attendre de deux armées romaines, les républicains plièrent. Suivant Plutarque, Brutus, comme dans la première bataille, engagea la lutte avec avantage à l'aile droite ; mais l'aile gauche, composée des anciens soldats de Cassius, ne put résister au choc des cohortes d'Antoine : elle se laissa rompre en deux et donna le signal de la fuite.

La configuration du terrain rend aussi très-bien compte des incidents de la défaite. Le premier soin des vainqueurs fut de s'emparer de toutes les avenues du camp ennemi, sans chercher d'abord à y pénétrer eux-mêmes. Ils voulaient empêcher avant tout les républicains de rentrer dans ces retranchements de Madjyar-tepé, sur lesquels portait depuis tant de jours tout l'effort de la lutte. Les vaincus, refoulés du champ de bataille, s'enfuirent, nous dit Appien, vers la mer et vers les montagnes, par la rivière Zygactès : Διέφυγον ἐπί τε τὴν θάλασσαν καὶ εἰς τὰ ὄρη διὰ τοῦ ποταμοῦ τοῦ Ζυγάκτου (1). En effet leur seule ligne de retraite était par le défilé de Philippes, d'où ils refluaient dans la plaine fermée de Béréketlu, qui n'est autre chose, comme nous l'avons déjà dit, que la vallée inférieure du Zygactès ou torrent de Zygosto (2). De là, ils n'avaient plus qu'à franchir le col du Symbolon pour gagner Néapolis et la flotte. Mais cette ligne importante de la Voie Egnatienne dut être occupée l'une des premières par les cavaliers d'Antoine, lancés dans toutes les directions pour fermer les issues du champ de bataille. On conçoit qu'une partie des fuyards, remontant alors vers Zygosto, ait suivi l'étroite vallée du torrent pour gagner la région montagneuse, d'où ils espéraient redescendre sur un autre point du littoral et de la voie romaine.

La nuit tombant, le général vaincu finit par se retirer lui-même sur les hauteurs, avec

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 128.

(2) Comparez p. 37. — M. Desdevises-du-Dézert, dans sa *Géographie de la Macedoine*, p. 202, a très-bien vu ce détail, en prenant pour guide la carte de M. Viquesnel.

quatre légions décimées par le combat. Plutarque nous a conservé ici le précieux témoignage de Volumnius, l'un des officiers restés auprès de Brutus le soir de la bataille (1). On franchit d'abord un ruisseau embarrassé de bois et bordé par des escarpements, διαβάς τι ῥεῖθρον ὑλῶδες καὶ παράκρημνον ; puis on s'arrêta dans une sorte de vallon masqué par une grande roche, ἐν τόπῳ κοίλῳ καὶ πέτραν ἔχοντι μεγάλην προκειμένην. Ce lieu n'était certainement pas éloigné de la plaine ; car Brutus, pensant à rentrer dans son camp, qui tenait toujours contre l'ennemi, était resté à portée du champ de bataille, οὐ πολὺ προῆλθεν. Nous savons même que les sentinelles pouvaient apercevoir du haut des rochers les signaux de feux qui se faisaient dans les retranchements de Madjyar-tepé. Ces détails si précis nous empêchent de nous écarter de la chaîne du Panaghîr-dagh. Les crêtes de cette montagne forment en effet un rideau de rochers, derrière lequel s'abrite une région plus creuse, quoique très-élevée encore. C'est là, je crois, dans l'enfoncement occupé par les hameaux d'Isabola et de Kidjilik, situés l'un et l'autre à la tête d'un profond ravin, que les débris de l'armée vaincue firent halte une dernière fois autour de leur chef. Selon le sentier qui fut suivi, le ruisseau dont parle Plutarque sera l'un ou l'autre de ces ravins. Il est vrai qu'ils sont aujourd'hui également déboisés et que le premier est le seul qui nourrisse ordinairement un mince filet d'eau. La description s'appliquerait peut-être plus exactement au cours même du Gangitès, qui, vers sa source au pied de Bounarbachi, est encore aujourd'hui couvert de fourrés d'oseraies et bordé de l'autre côté par des escarpements rocheux, παράκρημνον. Du reste, les eaux et les bois sont des accidents de topographie trop variables pour en tenir un compte rigoureux. Ce que nous avons pu observer, c'est que les hauteurs du Panaghîr-dagh sont sèches et pierreuses, et que pour s'y procurer de l'eau il faut descendre au fond des ravins ou vers le ruisseau de la plaine. Ainsi s'explique l'anecdote du soldat, qui, étant allé au plus prochain cours d'eau, ἐπὶ τὸν ποταμὸν, puiser à boire dans son casque, revint tout sanglant, après avoir failli être pris par les sentinelles ennemies.

Cet incident fit voir à Brutus combien il était traqué de près par les avant-postes d'Antoine. Tout retour vers le camp lui était fermé; ses soldats eux-mêmes refusèrent de le suivre dans une tentative désespérée. Il jugea alors que l'heure était venue de s'arracher aux hontes de la défaite. On ne peut dire qu'il faillit à sa cause, en se jetant inconsidérément, comme l'épicurien Cassius, au-devant de la mort. Il avait montré au contraire une remarquable obstination à renouveler la lutte, et par là même sacrifié toute chance sérieuse de retraite.

Cette fois la bataille était tout à fait perdue, et avec elle le dernier espoir de prolonger l'agonie où se débattait la liberté romaine. Dès le lendemain, la reddition du

(1) Plutarque, *Vie de Brutus*, 51 ; Appien, *Guerres civiles*, IV, 130, 131.

camp, la capitulation de Thasos et de toutes les places fortes, la soumission du plus grand nombre des légions, d'une partie de la flotte et des principaux chefs du parti vaincu, achevèrent d'assurer entre les mains d'Octave et d'Antoine la triste victoire dont ils n'avaient plus qu'à se disputer les fruits.

Un instant, je pensai avoir retrouvé dans le pays une tradition lointaine du tragique dénoûment de la bataille. L'esprit plein du récit de Plutarque, je parcourais les montagnes voisines de Philippes, et je suivais sur le terrain les incidents de la défaite. Au-delà de Sélani, en m'approchant d'une petite construction qui se dresse solitairement à la pointe d'un contre-fort dominant la vallée de Zygactès, je reconnus une de ces chapelles funéraires musulmanes, que l'on nomme un *turbey*. Je poussai la porte délabrée : sur le sol, étaient placés parallèlement deux de ces longs cercueils de bois que les Turcs décorent d'un turban et recouvrent ordinairement d'un drap vert, pour marquer la sépulture des anciens chefs qui jouissent parmi eux d'une réputation particulière d'héroïsme. Par exception à la règle ordinaire, l'un de ces tombeaux était recouvert de drap écarlate. Je me hâtai de questionner mon guide : tout ce qu'il put me dire, c'est que je voyais les sépulcres de deux guerriers. Quel était le nom de ces vaillants? dans quel temps avaient-ils combattu? Le pays en avait depuis longtemps perdu le souvenir. — « Mais pourquoi, sur l'un d'eux, ce « drap rouge? — C'est, me répondit le paysan, parce que celui-là a eu la tête coupée « à la guerre. » Je me rappelai au premier moment la tête de Brutus détachée de son corps et envoyée à Rome. Puis je réfléchis que le culte funéraire des chefs vaincus aurait pu bien difficilement s'établir au milieu d'une population recrutée parmi les soldats vainqueurs, et former une tradition locale assez forte pour survivre, même en se modifiant, à l'invasion de l'islamisme.

Je n'ai point à développer ici le côté dramatique et moral de la lutte que je viens de retracer. Les détails de ce genre, qui donnent tant d'intérêt au récit de Plutarque et même aux narrations plus froides d'Appien et de Dion Cassius, ne se trouveraient dans leur cadre naturel, au milieu des lignes exactes d'un plan de bataille. Comme fait militaire, il faut avouer que le double engagement dont la plaine de Philippes a été le théâtre, n'offre rien de comparable aux brillantes rencontres de la précédente guerre civile, lorsque le génie de César communiquait aux opérations une impulsion puissante et toute personnelle. Ici la lutte s'engage mal, elle traîne en longueur; il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Chez aucun des généraux, on ne sent cette supériorité, faite de volonté et d'intelligence, qui dirige la guerre. Antoine, à qui revient le principal honneur de la victoire, possède à la fois l'expérience et l'élan d'un soldat formé à la grande école; mais c'est en vain qu'il croit rappeler par sa fougue brutale l'audace calculée et féconde de son maître : toute sa tactique se réduit à une attaque achar-

née sur le même point. Pour Octave, il n'est point à sa place au milieu d'une armée, et il laisse les vieux soldats de son père adoptif se battre pour lui. Brutus s'acquitte avec conscience des devoirs du commandement, mais, de toutes les qualités du général en chef, il n'a que la vigueur dans l'action. Enfin Cassius, l'homme de guerre du parti républicain, ne montre ses talents militaires que dans les fortifications; il perd toute contenance dès le premier échec.

Mais peut-être le manque même de direction laisse-t-il mieux voir, dans l'obstination de la lutte, les forces secrètes qui sont aux prises et qui doivent décider du succès. Il est certain que ce serait très-mal comprendre cette grande bataille que d'en attribuer le dénoûment à de simples combinaisons de stratégie. Si les cadres de l'armée républicaine étaient un peu moins bien remplis, moins chargés peut-être de vieux soldats et de centurions de choix que ceux des triumvirs, c'étaient cependant d'excellentes légions que celles de Bithynie, de Syrie, d'Égypte; l'armée d'Illyrie et de Macédoine, que Brutus commandait, était réputée l'une des meilleures de l'empire, et Antoine, au début de la guerre civile, avait vivement désiré la faire passer sous ses ordres. La majeure partie de ces troupes avait même été formée et exercée par Jules César, et l'on ne voit pas sans surprise qu'il s'y trouvait beaucoup de ses vétérans : ὁ στρατὸς ὁ πλείων ὅδε Γαΐου Καίσαρος ἐγεγένητο (1). L'infériorité du nombre était d'ailleurs largement compensée, du côté des républicains, par les avantages de la position qu'ils avaient choisie, par la régularité de leurs approvisionnements et par l'appui de leur flotte, maîtresse de la mer. Aussi Appien, cherchant la cause qui a décidé de la victoire, ne sait-il en trouver de meilleure que l'étoile du jeune César : εἴτε δι' αὐτοῦ Καίσαρος εὐτυχίαν (2).

Il est cependant possible de démêler les éléments de cette fortune de César. Les soldats romains, habitués depuis longtemps à se donner sans restriction à ceux qui les commandaient, trouvaient dans Antoine et dans Octave des chefs selon leurs vœux et dont ils avaient tout à espérer. De là, dans le camp des triumvirs, une remarquable unité de but et d'intérêts. Les représentants du sénat ne pouvaient attendre pour eux-mêmes ce dévouement personnel qui faisait la force de leurs adversaires. Était-ce donc une passion commune pour les antiques institutions de Rome qui avait réuni autour d'eux tant de légions? Non certes. L'armée que les hasards de la guerre et de la politique, l'influence de quelques officiers, la force de la discipline, groupaient encore sous les drapeaux de la république, pour livrer sa dernière bataille, n'était pas une armée républicaine. Si grand que fût l'attachement momentané de ces troupes à la cause qu'elles avaient embrassée, ce n'étaient pas de bien fermes soldats de la liberté que ceux qui la veille avaient aidé le premier César à la détruire.

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 132.
(2) Appien, *id.*, *ibid.*, 128.

L'arc de Kiémer et la colonie d'Auguste.

La détermination du lieu de la bataille prête un intérêt à part aux restes d'antiquité qui se rencontrent dans cette région de la plaine. Le tronçon de voie antique qui passait entre les campements de Brutus et de Cassius ne laisse au milieu des prairies qu'une traînée assez légère, marquée de place en place par quelques traces de pavage. Dans la partie qui s'étend des ruines de Philippes à l'arc de Kiémer, la chaussée n'a que 2 mètres de large, et ne diffère pas sensiblement des autres *kaldérim* de la Turquie et de la Grèce. Mais c'est l'aspect que la Via Egnatia nous présentera constamment sur tous les points où nous la retrouverons entre Kavala et Durazzo. Il n'y a pas de raisons pour ne pas la reconnaître ici, comme partout ailleurs, sous les remaniements qu'elle n'a pu manquer de subir à l'époque byzantine et qui lui ont fait perdre le caractère propre d'une voie romaine. L'antiquité de la section de route qui traverse les prairies de Philippes est démontrée d'ailleurs par sa direction en ligne droite dans l'axe même de l'arc romain sous lequel elle venait certainement passer avant de franchir le Gangitès.

Un tombeau en forme d'autel à quatre faces, avec une inscription latine, est encore couché sous l'herbe le long de cette route qui ne conduit plus à aucun lieu habité. On y reconnaît une formule funéraire, accompagnée de noms propres ou de qualifications, difficiles à restituer dans l'état de mutilation du monument :

52.

Prairies à l'ouest de Philippes. Sur un tombeau en forme d'autel.

. . . ƎRDORASCIı . .
. . . . NIO · EXVLC . . . .
. . . . . VIXITAI . . . . .
. . . . . \XX · M . . . .
. . . . . MI · FIL . . . .
. . . . . OSV . . . .

Au-delà de l'arc antique et de la rivière, on voit se prolonger dans la direction de l'ouest des traces qui ressemblent aussi à une sorte de chaussée, mais beaucoup plus large que la précédente et faisant un coude assez prononcé ; sa dimension constante est de 7 mètres, et le renflement du terrain vers le milieu est élevé de 1 mètre au-dessus du niveau des prairies.

La construction antique, connue des paysans sous le nom de *Kiémer*, c'est-à-dire *la Voûte*, ne consiste plus qu'en deux piles quadrangulaires, ruineuses et découronnées, qui paraissent avoir été ébranlées par une commotion violente (1). Le cintre qui les reliait, et dont il ne reste aujourd'hui que les amorces, s'est effondré avec tout l'entablement. L'ensemble ne formait qu'un très-petit édifice, une simple arcade de $10^{m},77$ de front sur $5^{m},79$ de profondeur, avec un passage de $4^{m},95$ de large sous la voûte. L'appareil des deux massifs est très-soigné, en grandes pierres de marbre blanc, ajustées sans ciment, et disposées par assises alternativement larges et étroites, comme on l'observe souvent dans les belles constructions romaines, par exemple à l'arc de la porte du Vardar à Salonique. Des pilastres d'angle, décorés, sur leurs deux faces adjacentes, de chapiteaux corinthiens à un seul rang de feuilles, supportaient les archivoltes, divisées en trois bandes. D'autres pilastres semblables existaient aux angles extérieurs et devaient s'élever jusqu'à l'architrave. Des fouilles exécutées au pied des ruines nous ont fourni des pièces de presque toutes les parties écroulées, notamment un angle du larmier, décoré de denticules et d'un large fleuron en sous-face. Dans notre essai de restauration, la grande doucine de la corniche a été seule établie par conjecture. Le dessous de la voûte ne paraît pas avoir été orné de caissons, car nous n'en avons trouvé aucune trace. Cette décoration très-simple, qui ne fait que relever l'élégante nudité des autres parties, dénote un art resté fidèle aux meilleures traditions du goût. Toutefois M. Daumet ne retrouve pas dans le dessin des moulures et dans l'arrangement des feuilles d'acanthe toute la délicatesse de profils, toute la finesse de détails, qui caractérisent, au moins en Italie, l'architecture du temps d'Auguste.

Il suffit d'examiner les faces latérales de l'arc de Kiémer pour se convaincre qu'il était, dès l'origine, tout à fait isolé et ne se reliait à aucune construction voisine. Ce n'était donc pas une des portes de l'enceinte romaine, comme le suppose M. G. Perrot, qui le premier a signalé cette ruine importante (2). Le sol parfaitement lisse et un peu bas des prairies défend de croire qu'un quartier ou même un faubourg se soit jamais étendu dans cette direction, à deux kilomètres du pied de l'acropole. Cette arcade, placée en avant sur la Voie Egnatienne, pouvait tout au plus indiquer l'approche de la ville et comme l'entrée de la banlieue de Philippes après le passage de Gangitès. Mais elle avait certainement été érigée dans un autre but : sa véritable destination, comme celle des arcs de cette nature, devait être de rappeler quelque événement mémorable. Les fouilles que nous avons entreprises pour dégager la base du monument ont donné pleinement raison à cette hypothèse. En creusant le sol au pied de la face occidentale,

(1) Notre planche II est consacrée à ce monument.
(2) *Revue archéologique*, juillet 1860.

du côté qui se présente au voyageur allant vers Philippes, nous avons déterré un fragment d'architrave, dont les deux bandes supérieures sont exceptionnellement réunies en une seule. Le but de cette disposition était, sans aucun doute, de recevoir la dernière ligne d'une grande inscription en bronze, qui devait occuper toute la frise. En effet une série de trous rectangulaires marquent encore sur ce débris la position des crampons qui servaient à fixer les lettres de métal. Les marques sont malheureusement trop peu nombreuses pour que l'on tente de recomposer les caractères à l'aide des traces qu'ils ont laissées, comme on l'a fait pour d'autres inscriptions. Mais il n'en faut pas davantage pour montrer que l'arc de Philippes était un monument honorifique, appartenant à la classe des arcs de triomphe. La tradition locale confirme à sa manière cette destination, en racontant qu'Alexandre construisit jadis cette voûte pour y faire passer ses soldats et *mesurer* ainsi son innombrable armée.

La présence d'un arc de triomphe au milieu de la plaine de Philippes, à quelques centaines de mètres des lignes de Cassius, au centre du retranchement qui reliait l'un à l'autre les deux camps républicains, est un fait qui, de suite, éveille la curiosité et jette l'esprit dans la voie des conjectures. Que le monument date ou non du règne d'Auguste, on ne peut se défendre de voir, dans le choix même de cet emplacement, une allusion, au moins indirecte et rétrospective, à la bataille et à la fondation de la colonie, qui en fut la suite. La légende COHOR. PRAE. PHIL. gravée sur les petites monnaies de cuivre de Philippes, avec trois enseignes de cohorte, semble prouver que la *Colonia Julia Augusta Victrix Philippensium* fut primitivement composée d'une division de vétérans de cette guerre, pris dans les cohortes prétoriennes des triumvirs. Cette hypothèse ne contredit en rien l'assertion de Dion Cassius, lorsqu'il rapporte qu'Octave, au lendemain d'Actium, établit à Philippes, à Dyrrachium et dans quelques autres places, un nombre considérable de colons, recrutés parmi les populations italiennes qu'il avait dépouillées de leurs terres : Ἐκείνων δὲ δὴ τοῖς πλείοσι τό τε Δυῤῥάχιον καὶ τοὺς Φιλίππους ἄλλα τε ἐποικεῖν ἀντέδωκε (1). Parmi ces anciens soldats, mêlés de vaincus amnistiés, le souvenir de la victoire d'Octave et d'Antoine dut se perpétuer comme un véritable culte. Nous savons qu'ils avaient soigneusement conservé, au milieu de la plaine, dans les anciens retranchements d'Antoine, les autels sur lesquels les vainqueurs avaient sacrifié. Suétone rapporte même que, le jeune Tibère passant à Philippes à la tête d'un corps d'armée, on crut voir se ranimer sur ces autels des flammes mystérieuses : *Accidit ut apud Philippos sacratæ olim victricium legionum aræ sponte subitis collucerent ignibus* (2). Dion Cassius est encore plus précis : Πῦρ ἐκ τῶν βωμῶν τῶν ὑπὸ τοῦ Ἀντωνίου

(1) Dion Cassius, LI, 4. — Sur les cohortes prétoriennes des triumvirs, voyez Appien, *Guerres civiles*, III, 66-69; IV, 7, 115; V, 3.

(2) Suétone, *Tibère*, 14. Dion Cassius, LIV, 9.

ἐν τῷ ταφρεύματι ἱδρυθέντων αὐτόματον ἀνέλαμψεν. Peut-être les prétoriens de Philippes n'élevèrent-ils pas, à côté de ces autels, d'autres trophées d'une victoire qui n'avait pas eu de triomphe. Mais, après eux, leurs descendants avaient toute raison de perpétuer par des monuments plus durables des souvenirs qui étaient des titres historiques pour la colonie et qui, même sous les autres Césars, ne pouvaient qu'attirer sur elle la faveur impériale.

Si l'arc de Kiémer était situé en dehors des faubourgs de Philippes, cette partie de la Voie Égnatienne n'en formait pas moins une promenade naturelle pour les habitants, comme celle qui existait de l'autre côté de la ville, vers la source ombragée de Dikili-tash et vers le temple de Cybèle. Celle-ci les conduisait sur les bords du Gangitès, qui coule à quelques mètres de l'arc, et sur lequel devait se trouver un pont pour le passage de la route. Ces détails s'accordent assez bien avec ce que disent les Actes des Apôtres d'un lieu situé en dehors de Philippes, près d'une rivière, où la population juive de la colonie se réunissait le jours du sabbat, pour la prière en commun: « Τῇ τε ἡμέρᾳ τῶν σαββάτων ἐξήλθομεν ἔξω τῆς πόλεως παρὰ ποταμὸν, οὗ ἐνομίζετο προσευχὴ εἶναι, καὶ καθίσαντες ἐλαλοῦμεν ταῖς συνελθούσαις γυναιξί. » (1) En effet, le mot ποταμός, bien que s'appliquant souvent à de très-petits cours d'eau, ne peut guère désigner les minces ruisseaux que laissent échapper plus près des murailles les sources de Crénides et de Dikili-tash. Ce serait là que Paul et Silas auraient commencé à prêcher la bonne nouvelle et converti Lydia, la marchande de pourpre de Thyatire.

Autres antiquités de cette région.

Les pâtis, aujourd'hui solitaires et monotones, qui entourent l'arc de Kiémer devaient présenter autrefois l'aspect varié d'une campagne plantureuse et cultivée. Théophraste parle des saules qui y croissaient, et il nous fait entrevoir autour de la ville antique toute une ceinture de jardins, où les cultures utiles se mêlaient aux cultures d'agrément, les champs de fèves aux plantations de roses à cent feuilles, dont l'espèce était tirée du mont Pangée (2). Les maisons de campagne, les villages dispersés dans cette partie de la plaine, ont laissé çà et là des vestiges, qu'il convient d'étudier avant de terminer le chapitre consacré au champ de bataille de Philippes.

Sur la rive droite du Gangitès s'étendent encore de belles prairies, entrecoupées de bouquets d'arbres, et peuplées d'une très-petite race de bœufs à demi sauvages. Plus

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XVI, v. 13.

(2) Théophraste, *Historia plantarum*, IV, 19, VI, 6; *Causæ plantarum*, IV, 14; Pline, *Histoire naturelle*, XXI, 10.

près du marais, un grand bois d'ormes et de saules rappelle seul les antiques forêts qui, au temps des Thraces, couvraient toute la plaine. Ces terrains, comme celui de Kiémer, dépendent déjà de la circonscription de Drama : c'est le domaine de *Bochônos*, propriété de Méhémet-bey, l'un des plus riches seigneurs turcs de cette ville. Là, je trouvai, dans la maison même du bey, employés comme moellons, trois fragments d'une inscription latine, provenant de quelque sarcophage : car on y devine les mots *in ea(m arcam)*, qui appartiennent aux formules consacrées pour ce genre de sépulture. Dans l'écurie, une petite auge monolithe, qui sert pour les chevaux, n'est autre chose qu'une urne cinéraire, portant encore une courte épitaphe avec le nom de *Quintus Junius Valens*. Les bohémiens qui habitent la ferme me montrèrent aussi une plaque de marbre grossièrement sculptée; d'un côté une femme voilée tient une patère, de l'autre est représentée une oreille ; c'est un *ex-voto* du genre de ceux que nous avons rencontrés sur les rochers de Philippes. Enfin, une dizaine de petits chapiteaux corinthiens, tous semblables, qui supportent aujourd'hui les poteaux de bois d'un hangar, ont été tirés des ruines d'une église, dont on me fit voir l'emplacement dans le bois voisin.

53.

Ferme de Bochônos. Sur une urne cinéraire en forme de coffre.

QVINTVS·IVNIVS	*Quintus Junius*
VALENS·H·S·E·AN	*Valens h(ic) s(itus) e(st), annorum*
LV	*quinquaginta quinque.*

54.

Même lieu. Fragments

IQINEΛ	NAM·Γ	VS·I
⌒ccDN	FCV	TΛ

Le village de Bounar-bachi, malgré l'importante position qu'il occupe, sur la dernière pente des montagnes, ne contient pas de restes antiques. Il en est autrement de *Boriani*, situé plus au nord, sur le passage même de la route de Drama, dans une partie de la plaine élevée et fertile, où les terres de labour remplacent partout les prairies. Parmi les nombreuses stèles musulmanes qui forment comme une forêt aux approches du village, se trouve d'abord une longue pièce de frise, portant quelques lettres grecques de grande dimension, qui paraissent être la fin d'un nom propre de femme. Dans le cimetière même de la mosquée, près de ce chapiteau du monument de Dérékler dont

j'ai parlé et qui a été transporté là des ruines de Philippes pour décorer une tombe turque, je remarquai un autre tombeau, taillé dans le marbre d'une ancienne inscription latine. Voici ces deux fragments :

55.

Boriani. Sur une frise. Lettres monumentales.

O N O H N

56.

Même village, cimetière de la mosquée. Fragment.

L M I L I V S ·
F · M I L I T · T E S S E
N V C · P R A E F · C

Le fragment de texte latin est très-peu de chose, mais toutes les lettres en sont parfaitement lisibles. Il s'agit d'un certain *Aemilius* qui avait obtenu dans l'armée divers grades inférieurs, notamment celui de *tesse*[*rarius*], espèce de sous-officier chargé de faire circuler les tablettes ou tessères qui contenaient les ordres du jour. Au commencement de la deuxième ligne, la lettre F est bien loin de tout nom propre pour se lire *f*(*ilius*). L'abréviation MILIT., qui vient ensuite, représente plutôt les mots *militia*, *militare*, que les cas obliques de *miles*. Pour la troisième ligne, je ne puis que me ranger à l'opinion émise par M. Mommsen, lorsqu'il a pris copie de cette inscription pour le *Corpus* de Berlin; il me proposait de lire [*cor*]*nuc*(*ularius*), pour *cornicularius*. Le personnage ici mentionné aurait donc été corniculaire d'un préfet de cohorte, *praef*(*ecti*) *c*[*ohortis*]. Les inscriptions placent le grade de corniculaire au-dessus de celui de tesséraire. Immédiatement après cette ligne, est sculpté un ornement semblable à un nœud de bandelettes, qui montre que c'était la dernière.

Dans l'enclos d'une propriété privée, on conserve une très-belle stèle de marbre décorée de sculptures et portant une inscription latine. Tout en haut de la stèle, est creusé un profond encadrement, qui renferme le buste en demi-bosse d'une dame romaine. Puis vient une première ligne de caractères. Au-dessous de cette ligne se trouve un autre bas-relief, qui se distingue du précédent par son peu de saillie. Il représente un repas funèbre, sujet consacré pour de pareils monuments. Cinq personnes ont pris place autour d'une petite table ronde, du genre de celles que les Grecs appelaient τρίπους. Les trois pieds de celle-ci imitent par un galbe élégant des pattes de sphinx ou de griffon. Les fruits dont elle est chargée annoncent que le festin en est au dernier service. Parmi les convives on distingue d'abord deux femmes assises en regard l'une de l'autre sur des siéges à dossier; l'une d'elles tient un tout petit enfant sur ses genoux. Les trois autres personnages, qui occupent le fond de la scène et le centre de la composition, sont couchés à demi sur le lit du festin, selon l'usage le plus ordinaire de l'antiquité. Les têtes effacées par le temps ne laissent reconnaître qu'à grand'peine et non sans incertitude un homme et deux femmes,

nonchalamment drapés dans leurs manteaux et tenant à la main des coupes, parmi lesquelles on remarque un profond canthare. La vieille sévérité des mœurs romaines, tout en admettant les femmes à la même table que les hommes, voulait qu'elles y fussent assises; mais Valère Maxime nous apprend que, de son temps, cette loi de l'ancienne étiquette n'était plus guère observée que pour les images des dieux dans les lectisternes. Notre bas-relief représenterait le mélange des deux usages. On y voit en outre trois figures debout, de dimension plus petite que les précédentes : deux très-jeunes filles se tiennent immobiles auprès des femmes assises; un jeune garçon s'avance vers la table comme pour servir les convives. L'exécution de cette scène est meilleure que celle du portrait en buste, et ne manque ni d'élégance ni de finesse. Suivent huit lignes d'inscription.

57.

Boriani. Sur une stèle à figures.

Ici un
buste de femme
en demi-bosse.

ANCHARIAE · FAVSTAE

Ici un
bas-relief représentant
un repas funéraire.

A N C H A R I
VS · MYRO · SIBI · ET
LARISIAE · C · F · SECVN
DAE · ET · ANCHARIAE · P · F
IVCVNDAE · FILIAE · ET
ANCHARIAE · SPECVLA
ET · VENVSTO · IIB · VIVOS
FECIT

Anchariae Faustae.

Ancharius Myro sibi et Larisiae C(aii) f(iliae) Secundae et Anchariae P(ublii) f(iliae) Jucundae filiae, et Anchariae Specula[e] et Venusto lib(ertis) vivos fecit.

A Ancharia Fausta.

Ancharius Myro, de son vivant, a élevé ce monument à lui-même, à Larisia Secunda, fille de Caius, à Ancharia Jucunda, fille de Publius, sa fille, à Ancharia Specula et à Venustus, ses affranchis.

Ancharius Myro, portant un surnom grec et ne donnant pas le prénom de son père, doit être un affranchi; mais il est marié à une femme de naissance ingénue, Larisia Secunda, fille de C. Larisius. Quant à la personne nommée Ancharia Fausta, qui se trouve placée comme en dehors et au-dessus de la famille, honorée d'une inscription à part et d'un buste fait à sa ressemblance, ne serait-ce point la patronne à laquelle Ancharius devait sa liberté et aussi son nom, selon l'usage constant des Romains? Ancharius et les quatre femmes nommées sur le marbre représentent les cinq convives du repas funéraire. Quant à l'affranchi Venustus, il ne paraît pas y prendre part, à

moins que nous ne le reconnaissions dans la figure du serviteur. Il ne serait représenté en petit et sous la forme d'un enfant que pour indiquer l'infériorité de sa condition au milieu de ses patrons. L'orthographe *vivos* pour *vivus* annonce une inscription du premier siècle de l'empire.

58.

Près de Boriani. Sur une stèle de marbre.

D M
L · IVNIMAXI
MI · ME · NEAPOL
CHO · III · BENEF ·
PREFECTORV
PR · AN · XXXIII ·
H · S · CVRANTIB
ALBIOVERO · MIL
ETDIOGANLIB

D(is) M(anibus)
L(ucii) Juni(i) Maxi-
mi, Me(cia), Neapol[i],
(cohortis) (tertiae), benef(iciario)
praefectoru[m] pr(aetorio),
an(norum) (triginta trium)
h(ic) s(iti), curantib(us)
Albio Vero mil(ite)
et Diogan(te) lib(erto).

« Aux dieux mânes de Lucius Junius Maximus, de la tribu Mécia, Napolitain, de la troisième cohorte (prétorienne), bénéficiaire des préfets du prétoire, mort à trente-trois ans, ici enseveli. Par les soins d'Albius Verus, soldat, et de Diogas, affranchi.

J'ai déchiffré cette inscription dans les champs voisins du village, sur une stèle de marbre, décorée de larges moulures, et couronnée aux angles de deux espèces d'acrotères, simulant des balustres. Le monument est intact et les caractères ne donnent lieu à aucun doute. Les préfets du prétoire avaient, comme presque tous les officiers supérieurs dans l'armée romaine, des *bénéficiaires,* soldats gradés et privilégiés, chargés d'un service spécial auprès des chefs. Or, il n'est pas sans exemple que ces soldats se donnent comme bénéficiaires des deux préfets à la fois. Sur ce point, notre inscription doit être comparée aux n[os] 3489 et 3589 d'Orelli, où nous trouvons deux prétoriens qui s'intitulent, l'un B· PRAEFECTOR· PRAET. et l'autre EX· BF· PRAEFECTORV· C'est une preuve qu'ils étaient attachés au prétoire même, plutôt qu'à la personne des préfets. La tribu *Maecia* étant celle des Napolitains, il est naturel de trouver ici son nom, puisque le prétorien L. Junius Maximus est originaire de Naples. La forme *Mecia*, représentée par les lettres ME, au lieu de l'abréviation ordinaire MAE, n'est qu'une variante orthographique. Le nom grec *Diogas,* quoique fort rare, se trouve cependant dans Galien.

CHAPITRE SIXIÈME.

RÉGION DE DRAMA.

Trop souvent, dans les explorations archéologiques, on se borne à visiter les ruines mêmes d'une ville antique et le village moderne qui en est le plus voisin. La conviction que la population romaine de Philippes avait dû former des établissements dans toute la plaine me détermina à faire une sorte de battue dans la direction du nord et du nord-ouest, au-delà de Drama, le chef-lieu turc de la province, en séjournant dans tous les villages qui se trouvaient à notre portée. Cette excursion nous a valu une nombreuse récolte d'inscriptions, et je suis persuadé qu'elle est loin d'avoir épuisé les richesses épigraphiques de la contrée.

Vicus romain, à Doxato.

Doxato est une grande bourgade, à deux heures de Boriani, sur la rive droite du large torrent dont le lit jonché de cailloux blancs traverse en biais la partie orientale de la plaine de Drama (le *Kourou-Déré* de la carte de M. Viquesnel). Dès notre arrivée sur la place publique du bourg, ombragée d'un orme séculaire, dont le tronc incliné presque horizontalement est étayé avec un fût de colonne, nous apprenons avec plaisir qu'il existe, au milieu de la population turque, une petite communauté chrétienne. Dès-lors, nous avons chance de rencontrer des indications plus précises, des guides plus intelligents que parmi les Koniarides des environs de Philippes. Un Valaque grec, enrichi dans le pays par le commerce de détail, nous offre avec empressement l'hospitalité. Grâce à lui, nous sommes bientôt renseignés sur les antiquités éparses dans les maisons turques ou chrétiennes, et sur celles qui forment un musée rustique dans les murs et dans le pavage de la pauvre église.



Le seul débris d'architecture digne d'attention est un chapiteau de pilastre d'ordre composite, où M. Daumet a trouvé des détails d'ornementation très-particuliers. Au-dessus d'un rang d'oves d'un beau caractère, des rameaux garnis d'un feuillage finement découpé serpentent librement et remplacent les classiques feuilles d'acanthe, tandis que les deux caulicules qui marquent les angles de l'échinus, au lieu de s'enrouler en volutes, viennent s'arrêter brusquement sous le tailloir. Ce fragment, qui est reproduit à la Planche III, prouve l'existence d'un monument romain très-richement décoré. Les inscriptions surtout sont en grand nombre :

59.

Doxato. Dans l'escalier d'une maison turque

. . . . /IA
. . . . IIV IS
. . . . S . . . . VITVICAN
. . . . NVTIEXIIO
. . . . BI\IVI . . EM · CATAPHO
. . . . \N · REDDERE
. . . . . . IFIES · OMONOIT.
/ . . . . . . IMOCAIM · RED
. . . . VΓBITQVIDQVII
. . . . . . VIVRQVODSIQVI
. . . . . . V SEPETDVPIW\
. . . . TQVODSEQVToP
. . . . CIPIΓΓRELI
. . . . . . VA \NOSSEQVTOP
. . . . CVITVICANIS
. . . . QVIE\ERET · SL
. . . . ANISVINVMHO\
. . . . RE.PRAESEO:DE
\OII\AT . PERICVLO · EO
RVM

Cette inscription sert de marche dans un escalier turc. Le peu de mots qu'on entrevoit à grand'peine sur la pierre, usée par le continuel frottement des pieds, fait vivement regretter que l'ensemble du texte nous échappe. En effet, la formule [*pla*]*cuit vicanis*, qui revient deux fois, montre que c'était un décret rendu par les magistrats d'un *vicus* romain. Quel était l'objet de cet acte public? c'est ce que ne laissent pas deviner des mots épars et des lambeaux de phrase, comme — [*pla*]*cuit vicanis* — *uti ex* — ..... *em-catapho*[*ran*] (?) — ..... *unt reddere* — ..... *ebit quidqui*[*d*] — *quod si qui*[*s*] — *infe*[*r*]*et duplum* — *quod sequ*[*i*]*tor* — [*ac*]*cipiet reli*[*quum*] — [*vic*]*anos sequ*[*i*]*tor*. Le second article ou décret paraît cependant offrir quelque liaison : [*Pla*]*cuit vicanis* — [*ut*] *qui emeret* — [*a vi*]*canis vinum* — ..... *uat periculo eorum*. S'il est permis de risquer une conjecture, je penserais que les habitants, pour faciliter la vente de leurs vins, s'imposaient ici certaines obligations, favorables aux marchands qui venaient les leur acheter. Un fait

important est toutefois établi par ce débris d'inscription : c'est l'existence à Doxato d'un *vicus*, qui, bien que dépendant de la colonie de Philippes, avait, jusqu'à un certain point, son administration séparée.

60.

Doxato. Dans le pavé de l'église. Sur une pierre provenant d'une construction.

OL·FLACCO·Q·II
R·DIC· PHILIPPIS
EX·CODICILLIS·EIVS·TESTA
IVSSIT·ARBITRATV·
ATVRNINI·C SEMPRONI·SA

Ces lignes, gravées en très-beaux caractères, se développaient primitivement sur deux plaques de marbre, juxtaposées et appareillées dans une construction. L'une des pierres ayant disparu, l'inscription se trouve coupée par le milieu, et nous n'en avons plus que la seconde moitié. C'est ce qu'il faut bien se représenter, pour comprendre la disposition des espacements symétriques qu'on y remarque. Ainsi la quatrième ligne devait se composer de deux groupes de lettres, placés à distance et se faisant pendant l'un à l'autre. La deuxième ligne comptait même jusqu'à trois de ces groupes, séparés par des intervalles, l'un au milieu, dont nous n'avons que la dernière partie dans les lettres R.DIC., les deux autres de chaque côté. Celui de gauche, qui manque, avait nécessairement une longueur équivalente à celui de droite, représenté par le mot PHILIPPIS. Cette disposition nous empêche de lire directement *quaestori, duumviro juri dicundo Philippis*. Comme on trouve du reste la charge de duumvir sur le monument de Cornélius Asper, à Kavala, et dans deux autres inscriptions copiées à Drama par Cousinéry, il est très-probable qu'il faut restituer le texte de la manière suivante :

. . . . *v*	OL·FLACCO·Q·II
vir . aedil. *II vir . ju*	R·DIC· PHILIPPIS
. . . .	EX·CODICILLIS·EIVS·TESTA
menti . sicut fieri	IVSSIT·ARBITRATV.
. . . . *s*	ATVRNINI·C·SEMPRONI·SA

. . . .

« A .... Flaccus, de la tribu Voltinia, questeur, duumvir-édile, duumvir pour la justice, à Philippes..................., d'après les codicilles de son testament, ainsi qu'il a ordonné de faire, sous la surveillance de...................... Saturninus, de Caius Sempronius Sa........... »

Cette hypothèse ne fait que donner à Philippes les magistratures régulières des colonies, comme on peut le voir par le n° 3873 d'Orelli.

61.

Doxato. Sur une plaque de marbre, dans le pavage de l'église.

SIDOLOPINRACIVMPOTVITCONVEIIERBFFCTVS
ꟷERCVIIVMCVRMEFIERETAMENPIGEAT
NAMVEIVIAEACIDTLAVDAVIICORPVSA ƐIIII
CLARVSHOMERVSITEMNONTVALAVSSIMILIS
TESORTITAPAPHONPVLCIROMINVSORENOTABAI
DIVASETINTOTOCORVEPLICATAINERAT
SOBRIAQVIPPETVOPOLIEBATPECTOREVIRTVS
NONAETATEMINORNCMINORINDFLOCO
NECMIHIPERVALIDOSRAPIOTEMORTEDOLORES
QVAMVISAEQVANIMODATPVERVTLACRIMEM
SVCIAMVRVOLNEREVICTI

ETREPARATUSITEMVIVIS IMELYSIIS
SICPLACITVMESTDIVISAITERNAVIVERFFORNI
QVIBENEDESVPERQIVMINESITMERITVS
QVAETIBICASTIFICOPROMISITMVNERACVRSV
OLIMIVSSADEOSIMPLICITASFACILIS
NVNCSEVTEBROMIOSIGNATAEMYSTIDISAISE
FLORIGEROIIPRATOCONGREGIINSATYRVM
SIVECANISTRIFFRAEPOSCVNTSIBINAIDISALQV
QVIDVCIBVSTAEDISAGMINAFESTATRAHAS
SISQVOICVMQVEPVERQVOTETVAPROTVLITAETAS
DVMMODO

I

Si dolor in[f]rac[tu]m potuit conve[ll]ere [p]ectus
[H]ercu[le]um, cur me flere tamen pigeat?
Nam velut AEacid[a]e laudavit corpus A[chillis]
Clarus Homerus, item non tua laus similis.
Te sortita Paphon pulc[h]ro minus ore notabat,
Diva set in toto cor[d]e plicata inerat.
Sobria quippe tuo pollebat pectore virtus
Non aetate minor, n[e]c minor inde loco.
Nec mihi per validos rapio te morte dolores,
Quamvis aequanimo dat puer ut lacrimem.
. . . . *[cr]uciamur volnere victi*

II

Et reparatus item vivis in Elysiis.
Sic placitum est divis a[I]terna vivere forma
Qui bene de supero [l]umine sit meritus;
Quae tibi castifico promisit munera cursu
Olim jussa deo simplicitas facilis.
Nunc seu te Bromio signatae mystidis AISE (?)
Florigero in prato congreg[at] in satyrum;
Sive canistriferae possunt sibi Naïdis a[e]qu[um,]
Qui ducibus taedis agmina festa trahas.
Sis quo[d]cunque, puer, quo te tua protulit aetas,
Dummodo . . . .

« Si la douleur a pu déchirer l'indomptable cœur d'Hercule, pourquoi cependant hésiterais-je à pleurer? Car la louange que l'illustre Homère a donnée au corps de l'Éacide Achille, n'est pas celle qui te convient, ô mon enfant ! La souveraine de Paphos t'avait décoré d'un visage moins beau, mais la déesse habitait dans tous les replis de ton cœur. Dans ton sein florissait une chaste vertu, à laquelle ton âge n'ôtait rien de son mérite ni de son élévation. Mais, par la violence de mes douleurs, je ne cherche pas à t'arracher à la mort, bien que la perte d'un fils soit pour moi un juste sujet de larmes. . . . Nous sommes accablés par cette cruelle blessure. . . . . .
. . . .
. . . Et toi cependant, renouvelé dans ton être, tu vis dans les Champs Élysées. Les décrets des dieux ordonnent que celui-là revive sous une autre forme qui a bien mérité de la lumière du jour : c'est une récompense que t'avait acquise, dès le chaste cours de ta vie, cette simplicité docile, conforme aux commandements d'un dieu. Maintenant, ou bien, dans un pré en fleur, l'initiée marquée du sceau sacré t'agrége au troupeau de Bacchus, sous la forme d'un Satyre, ou les Naïdes qui portent les corbeilles sacrées te réclament comme leur compagnon, pour conduire à la lueur des torches les processions solennelles. Qu'importe le rôle qui t'est donné, dans la place où t'a promu ton âge, pourvu que. . . . . »

Cette double colonne de distiques couvre toute une large plaque de marbre de forme rectangulaire qui fait aussi partie du dallage de l'église de Doxato. Les lettres extrêmement serrées, quelquefois même liées entre elles, appartiennent à ce type d'écriture étroit et allongé qui prévaut dans les monuments du troisième siècle de l'Empire. De là quelques difficultés de restitution : car les caractères, pour peu qu'ils soient usés, se réduisent facilement à une série de traits verticaux. Une cassure de la pierre a aussi entamé quelque peu les dernières lignes de chaque colonne ; mais cette double lacune ne saurait être grave, car le sens général ne semble pas interrompu. Les seuls détails d'orthographe qui puissent être notés avec certitude sont : la substitution du T au D final dans *set* pour *sed ;* celle de l'O à l'V dans la forme bien connue de *volnere* pour *vulnere ;* enfin l'emploi de la terminaison *is* au nominatif pluriel de la troisième déclinaison, dans *Naïdis* pour *Naïdes*, encore cette dernière variante peut-elle s'expliquer par l'effacement de quelques linéaments sur le marbre.

Dans ces vingt-deux vers, d'une facture plus que médiocre, d'un style à la fois plat et forcé, on ne trouve, comme dans beaucoup d'inscriptions métriques, aucun renseignement historique à recueillir. En revanche, les idées mêmes, bien que gauchement exprimées, ont une valeur sérieuse, et font de ce morceau poétique, si peu intéressant pour l'histoire des faits, un document des plus précieux pour l'étude des croyances

religieuses et morales de l'antiquité, à l'époque de transition qui précède le triomphe du Christianisme.

Je ne connais pas de passage des anciens, où, sous des formes païennes, les espérances d'immortalité et de rémunération future soient affirmées avec autant de netteté et de conviction, que sur ce marbre arraché à un tombeau. Ce n'est pas le rêve d'un poëte ou la doctrine isolée d'un philosophe : c'est un véritable acte de foi prononcé par une voix de la foule, par la voix d'un père ou d'une mère pleurant un jeune enfant. Rien ne saurait être plus fort en ce sens que le mot *reparatus*, qu'il faudrait presque traduire par *ressuscité*. Et cette rénovation est une récompense; c'est le prix décerné à celui qui aura bien mérité des dieux pendant sa vie (*de supero lumine* ou peut-être *numine*). Non que l'âme passe, comme dans la doctrine de Pythagore, par une série de transmigrations; mais le juste, sous une forme nouvelle (*alterna* ou peut-être *aeterna forma*) (1), revivra à tout jamais d'une vie meilleure.

Quant à la destinée faite aux bienheureux, dans cette seconde existence, elle est conforme aux idées mythologiques que l'enseignement et la divulgation des mystères avaient fini par rendre dominantes dans la société antique. Le maître de l'autre monde n'est plus le triste Pluton de la légende commune, c'est le riant Bacchus, sous le nom de Bromius. Le jeune enfant dont on pleure la perte sera associé aux pompes bacchiques, il y jouera un rôle approprié à son âge : il deviendra le compagnon de ces Naïdes, que Strabon compte au nombre des suivantes de Bacchus (2), et même, changé en Satyre, il entrera dans le troupeau du dieu. Une difficulté de lecture empêche seulement de savoir de quelle manière intervient dans cette transformation le personnage féminin, désigné par les termes ambigus de *signata mystis :* celle qui, parmi les initiées, est marquée du signe sacré, ou plutôt celle qui porte sur ses lèvres le sceau des mystères, probablement l'*hiérophantide;* peut-être même la déesse qui est aux Enfers l'initiée par excellence, c'est-à-dire Proserpine :

Num seu te Bromio signatae mystidis AISE (2),
Florigero in prato, congreg[at] in Satyrum.

Le groupe de linéaments AISE, qui termine l'hexamètre, ne m'a fourni aucune combinaison satisfaisante. Faut-il y voir une simple transcription du mot grec αἴση, qui serait lui-même pour αἶσα, et qui indiquerait ici le jugement suprême de la déesse, tenant lieu de l'arrêt des destinées? ANSER, qui rappellerait l'oiseau sacré de Proserpine, donne-

(1) Les mots *lumine* et *alterna* doivent être préférés, comme plus voisins des linéaments restés sur la pierre.

(2) Strabon, X, 468.

rait un sens des plus bizarres. D'un autre côté, pour admettre ADSR, il faut supposer que *mystidis* est un nominatif pluriel, comme plus loin *Naïdis*, et alors au vers suivant *congregant*, ce qui est inconciliable avec la prosodie. Enfin ARTE, qui commence à s'écarter des vestiges relevés sur la pierre, forcerait à prendre pour sujet de la phrase le mot *simplicitas* du distique précédent, et, quel que soit le mauvais style de ces vers, il est difficile d'y introduire une pareille faiblesse de construction.

Depuis longtemps l'étude des monuments figurés a révélé la popularité presque universelle qu'obtint, à partir d'une certaine époque de l'antiquité, la nouvelle conception de la vie future tirée du culte mystique de Bacchus. Mais les écrivains ne confirmaient cette importante découverte que par des renseignements assez vagues. Le texte le plus explicite que l'on puisse citer peut-être est une phrase de Plutarque, dans la *Consolation* qu'il adresse à sa femme après la perte d'un enfant. Il lui parle des mystères de Bacchus, auxquels ils sont initiés l'un et l'autre, et qui leur ont enseigné que l'âme, semblable pendant la vie à un oiseau captif, était indestructible et douée de sentiment après la mort (1). Ce passage et d'autres semblables nous apprennent bien que des idées d'immortalité se rattachaient à la religion de Bacchus; mais ce qu'ils ne montrent pas, ce qu'ils n'affirment pas suffisamment, c'est le rapport, la liaison directe, que de pareilles idées pouvaient avoir avec les scènes joyeuses, souvent même burlesques jusqu'à la licence, qui décorent les monuments funéraires. L'inscription de Doxato nous fournit sur ce point un témoignage écrit des plus formels. Elle nous présente la doctrine mystique de la vie future sous les formes extérieures de la procession bacchique. Elle donne ainsi à mots découverts l'interprétation des nombreuses bacchanales qui, figurées d'abord sur les vases peints de la Grèce et de l'Italie, se perpétuent jusqu'aux derniers jours du paganisme dans les sculptures des sarcophages. Nous voyons que le mort pouvait souvent y figurer en personne, dans le cortége dansant des Satyres, ce troupeau choisi de Bacchus. Sans doute l'espèce d'immortalité qui revêtait ces formes demi-bestiales fut à l'origine une conception toute matérielle, comparable sous quelques rapports aux espérances dont le Coran nourrit la sensualité des dévots de l'Islam. Mais il n'y en avait pas moins là une croyance très-positive à la renaissance de l'homme, à son renouvellement après la mort, dogme fondamental, autour duquel se groupèrent peu à peu des idées plus délicates et plus élevées, sans modifier toutefois la grossièreté des anciens symboles.

Pour l'inscription qui nous occupe, en particulier, il ne faut pas oublier que, bien que latine et de basse époque, elle appartient à la Thrace. Or, dans ce pays, berceau

(1) Plutarque, *Consolatio ad uxorem*, 10. — D'autres textes intéressants sont réunis par M. A. Maury : *Religions de la Grèce antique*, I, p. 582.

du culte orgiaque de Bacchus, le dogme de la vie future paraît avoir existé de longue date et formé le trait saillant de la religion nationale. Nous l'y voyons régner, sous une forme toute brutale et toute primitive, jusque parmi les tribus les plus reculées et les plus sauvages : chez les Trauses, qui célébraient les funérailles par des réjouissances, et surtout chez les Gètes, qui se vantaient de ne pas mourir, et pensaient, en quittant la terre, aller s'asseoir au banquet de leur dieu Zamolxis (1). Nul doute que des croyances analogues ne fussent associées dans l'origine à l'antique religion du Bacchus thrace, d'où elles passèrent peu à peu dans les mystères de la Grèce, avec tout le cortége des rites bacchiques. Mais, sur le sol même où elles étaient nées, elles durent se développer plus volontiers que partout ailleurs. Dans une île toute voisine de la région de Philippes, à Thasos, les voyageurs ont déjà signalé, sur des sarcophages, plusieurs inscriptions grecques en distiques, où les idées d'immortalité sont exprimées avec une netteté inaccoutumée (2), bien que sans les curieux développements que nous trouvons dans l'épitaphe latine de Doxato.

En effet, ce qui mérite une attention particulière, c'est que la croyance à la rémunération future est ici liée à d'autres idées qui forment avec elle un corps de doctrine et qui semblent également s'écarter du courant ordinaire des idées religieuses et même philosophiques de l'antiquité. L'auteur de cette espèce de complainte funéraire n'est pas un stoïcien. S'il retient ses larmes, ce n'est pas qu'il regarde la douleur comme une faiblesse : Hercule, ce type idéal de l'humanité, n'en a-t-il pas lui-même ressenti les atteintes ? Nous ne pouvons non plus reconnaître un disciple de Platon. Les Platoniciens, en donnant le premier rang aux qualités de l'âme, estiment pourtant la beauté physique jusqu'à en faire presque une vertu. Ici, au contraire, la beauté du corps est méprisée, dépréciée, et la beauté morale exaltée à ses dépens. Ce portrait peu flatteur, placé dans la bouche d'un père ou d'une mère, ne peut même guère s'expliquer que par quelque difformité évidente de l'enfant. Mais il y a un vers plus surprenant que tous les autres, au point qu'on serait tenté d'y voir une pensée chrétienne : c'est celui qui fait l'éloge de cette simplicité docile qu'un dieu (ou que Dieu) aurait jadis érigée en précepte :

Olim jussa deo simplicitas facilis.

S'agit-il seulement ici d'une vie simple et innocente, semblable à celle de l'âge d'or, que la légende plaçait sous le patronage de Saturne? Ce mot, appliqué surtout à un jeune enfant, ne désigne-t-il pas plutôt la simplicité du cœur, cette vertu propre de

(1) Hérodote, IV, 94 ; V, 4.

(2) Voyez Boeckh, *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 2161, et M. G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos* dans les *Archives des Missions*, t. I (Deuxième série), p. 101.

l'enfance? Alors, ne croirait-on pas entendre un écho de la voix qui a dit : « Si vous « n'êtes comme un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux? » Il est vrai que cette simplicité de l'âme avait son prix pour les anciens; et nous trouvons, sur des sépultures que rien n'autorise à considérer comme chrétiennes, la formule : « *Animae simplicissimae.* » Plutarque, dans le passage auquel j'ai déjà fait allusion, proclame les âmes des enfants morts heureuses entre toutes, parce qu'elles conservent moins que les autres l'empreinte des choses de la vie. Nous connaissons aussi trop peu dans ses détails la mythologie des mystères, pour savoir si elle ne contenait pas quelque explication directe et toute naturelle d'un sentiment qui nous paraît au premier abord assez étranger aux habitudes de la sagesse antique. Les savants ouvrages qui sont parvenus à éclairer en partie ces obscures questions nous montrent, à Samothrace comme à Éleusis, les enfants admis à l'initiation (1). Dans les Éleusinies, c'est même un enfant qui se tient près du foyer sacré pour accomplir les rites expiatoires. Dans la légende mystique, je vois aussi des dieux, comme Iacchos et Zagreus, ces deux personnifications de Bacchus, adorés sous des traits enfantins. Pourtant je n'en trouve aucun qui ait élevé la voix pour prêcher les douces vertus de l'enfance.

Parmi les idées que nous nous étonnons de lire sur un marbre antique, il en est donc que les croyances locales, développées par l'enseignement des mystères et épurées par la philosophie, suffisent pour expliquer. L'auteur de ces vers est certainement un païen, et un païen professant une forme déterminée du paganisme, celle qui était enseignée dans les mystères de Bacchus. Ses idées sur l'immortalité, sa croyance à une rénovation immédiate et à un changement de forme après la mort, sont même loin d'être d'accord avec les dogmes formulés dans le Symbole des Apôtres. Peut-être cependant, pour se rendre bien compte de certains sentiments d'une morale plus délicate, qui donnent à ces espérances comme un accent inaccoutumé, faut-il ne pas oublier que la colonie de Philippes renferma de bonne heure une importante société chrétienne, dont l'influence put s'étendre même à ceux qui n'en faisaient pas partie. Le mélange d'idées qui, dans ces vers, excite vivement notre curiosité, n'est du reste que le commentaire de toute une classe de monuments mixtes ou de transition, où les symboles païens semblent employés à couvrir des croyances qui déjà s'écartent notablement de l'ancien paganisme. Parmi ces monuments, celui qu'il convient de citer surtout ici est la fameuse chambre sépulcrale d'un prêtre de Bacchus-Sabazius, découverte dans les Catacombes, et que le caractère de ses peintures et de ses inscriptions a fait quelque temps considérer comme un tombeau demi-chrétien (2).

(1) A. Maury, *Religions de la Grèce antique*, II, 352. — Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, I, 275.

(2) Voyez plus haut, p. 26, note 2.

62.

Doxato. Dans une maison. Sur une pierre rectangulaire.

PLETHRA · TRIA ·	*Plethra tria.* —
OCTAVIA · L · FIL	*Octavia L(ucii) fil(ia)*
MAXIMILIA · FILIA · ET	*Maximil[l]a, filia et*
HERENS · FAC · CVR	*herens, fac(iendum) cur(avit).*

« Trois plèthres. — Octavia Maximilla, fille de Lucius, agissant comme sa fille et son héritière, a fait placer cette pierre. »

Une petite plaque de marbre, plus large que haute, et passablement épaisse, porte cette inscription. La mesure agraire indiquée à la première ligne prouve que ce n'était pas un tombeau, mais une pierre destinée à marquer la superficie d'un terrain. Seulement il est très-probable que ce terrain n'était autre chose que le champ funéraire, dépendant de la sépulture du père d'Octavia Maximilla. Une inscription du recueil d'Orelli (nº 4369) peut servir, sur ce point, de commentaire à la nôtre ; on y lit la formule suivante : « *Locus sepulchri continet per cippos dispositos juger[a] quattuor.* » Le plèthre est l'arpent grec, représentant un carré de 100 pieds de côté. L'emploi, sur une stèle romaine, d'une mesure grecque, dont le nom est simplement transcrit en latin, est un détail d'une plus grande portée qu'on ne le croirait au premier abord. En effet, l'inscription qui fixe une limite, étant faite pour être lue et comprise par tout le monde, par le passant qui circule sur la route, comme par le laboureur qui cultive les terres voisines, elle doit employer de préférence les termes qui sont dans l'usage commun. Il y avait donc, au milieu des établissements de la colonie de Philippes, un fond de population, qui était resté plus grec que romain. Dans cette partie de la Thrace, hellénisée de bonne heure par les Macédoniens, la coutume grecque s'était maintenue avec une invincible ténacité, malgré la longue pression exercée sur le pays par une nombreuse aristocratie romaine, à laquelle appartenait presque toute la propriété foncière. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir, aux derniers jours de l'empire, l'élément romain s'effacer, pour laisser les mœurs grecques et la langue grecque reprendre le dessus et redevenir seules populaires. C'est un fait général, que d'autres inscriptions de la même classe viendront confirmer encore et qui n'est pas sans importance pour l'histoire de la civilisation antique.

63.

Doxato. Dans le mur de l'église. Au-dessous d'un bas-relief représentant un cavalier.

\ · VARINIVS	*M(arcus) Varinius,*
M·L·CELER·SIBI	*M(arci) l(ibertus), Celer, sibi*
ETVARINIAE·MA	*et Variniae Ma-*
RITAE·VXORI·ET·PRI	*ritae uxori et Pri-*
MICENIAE·ET·PYRAL	*migeniae et Pyra-*
IIDI·FILIS·ET·GENERO	*lidi fili(i)s et genero*
VRIO·ALCIMO·VIVOS·F·C	*(C)urio* ou *(F)urio Alcimo, vivos f(aciendum) c(uravit).*

« Marcus Varinius Celer, affranchi de Marcus, a fait faire ce monument de son vivant pour lui-même, pour Varinia Marita sa femme, pour Primigenia et Pyralis ses filles, et pour son gendre Curius (ou Furius) Alcimus. »

L'excellente exécution du bas-relief qui accompagne l'épitaphe, la forme d'orthographe ancienne *vivos* pour *vivus*, qui n'est qu'une variante d'écriture, assignent pour date au monument de Varinius le premier siècle de notre ère et en font comme le pendant du tombeau d'Ancharius à Boriani. L'inscription suivante prouve l'existence d'une sépulture de famille :

64.

Au même endroit. Sur une stèle à fronton.

· · · VARINIVS	. . . *Varinius*
· · · ERANLV	*[Ce]ler, an(norum) quinquaginta quinque*
· SF	*[h(ic)] s(itus) e(st)*
· · · OFESI I	. . . .
· · · CCVRA	*[fa]c(iendum) cura(vit).*
R F	. . . . .

Voici encore quelques fragments. Le plus important est une épitaphe gravée sur le rebord d'une espèce de cadre de pierre, au milieu duquel est sculptée une petite figure de femme, les mains étendues, dans une attitude d'invocation. Il ne faut pas se hâter de voir dans cette inscription une salutation funéraire commençant par l'interjection *ô !* car nous trouvons dans Orelli (nº 3937) les noms d'*Opetreius* et d'*Opetreia :*

65-66.

Au même endroit. Fragments.

ıCILIOPILA

OPETREIASAL
AN
HS

AN
ƆD\71

67.

Aux environs de Doxato.

ΛRRONIAEDAMALIDIVXOI IET
-VRRETIAEPHILIPPICAE · SOCRAEIIC
IIIIIIVIR · \VC

. . . .
. . . *(V)arroniae* (?) *Damalidi uxori et*
. . . . *urretiae Philippicae socrae, h(ic) [s]itae)* (?)
. . . . . . *sevir aug(ustalis)*

« ... A Varronia Damalis, sa femme, et à.... Philippica, sa belle-mère, ici ensevelie,.... (un tel)... sévir augustal. »

Ce fragment d'une plaque de sarcophage se trouve dans un champ nommé *Phtélia*, non loin de Doxato. C'est la seconde mention que nous rencontrions, dans les environs de Philippes, des sévirs augustaux (1).

Autres antiquités de Tchaltadja.

En sortant de Doxato, on voit s'ouvrir, vers le nord-est, une assez large vallée, par laquelle débouche le grand torrent qui passe près du bourg. On y remarque, sur le revers septentrional du Panaghû-dagh, quelques hameaux, portant le nom collectif de *Keurlar*. Les habitants appellent *boghaz de Buk* ce passage, qui met en communication la vallée du Nestos avec la plaine de Philippes; ils signalent, plus au nord, un second défilé, le *boghaz de Ravlika*. Entre Doxato et Drama, dans le creux d'un ravin formé par les ondulations de la plaine, se cache le village de *Tchaltadja*, dont le nom rappelle

(1) Voyez plus haut, p. 37.

la ville moderne bâtie, en Thessalie, sur les ruines de Pharsale (du turc *tchalta*, qui veut dire *fourche*). Ce nom turc n'empêche pas que les habitants ne soient presque tous chrétiens. Dans leurs maisons et dans leur église je rencontrai les inscriptions suivantes, qui montrent que ce lieu fut aussi, dans l'antiquité, un centre de population.

68.

T chaltadja. Dans l'église. Sur une stèle de pierre décorée de grossiers bas-reliefs.

Ici trois bustes.

ΤΑΡϹΑΣΒΥΖΟΥΒΡ
ΒFϹΠΡΟΠΤΩ∝ΡΙ
ΝΩ·ΕΤΩΝ·Π·

Ici un cavalier
lançant le javelot.

ΒΥΖΩΚΑΙΒΕΙΘΥϹ
ΚΑΙΤΑΡϹΑϹΠΑΤΡΙ
ΚΑΙΜΗΤΡΙΜΕΛΓΙΔ
ΓΝΗϹΙΟΙϹΜΝΙΜΗϹ
ΧΑΡΙΝΕΠΟΙϹ Ν

Τάρσας Βύζου βρ-
βες(?)προπτος(?) Ὀχρῖ-
νος, ἔτων ὀγδοήκοντα.
Βύζος καὶ Βείθυς
καὶ Τάρσας, πατρὶ
καὶ μητρὶ Μελγίδ[ι]
γνησίοις, μνή[μ]ης
χάριν, ἐποί[η]σ[α]ν.

« Tarsas, fils de Byzos,............... natif d'Okhra (?), mort à l'âge de quatre-vingts ans. — Byzos, Bithys et Tarsas ont élevé ce monument à leur père, ainsi qu'à leur mère Melgis, pour consacrer la mémoire de leurs parents légitimes. »

En approchant de l'extrême frontière de la plaine de Philippes, nous rencontrons le premier vestige certain qui se rapporte aux populations thraces, à ces anciens maîtres de la contrée, refoulés, mais non complétement expulsés, par les empiétements successifs des colons macédoniens et romains. C'est une stèle de pierre, portant une inscription grecque de mauvaise époque, et décorée de bas-reliefs plus grossiers encore. Les noms propres qui y sont gravés conservent, à la terminaison près, une forme toute barbare. Les Thraces n'ayant pas eu, à ce qu'il paraît, l'usage d'écrire leur langue, il est naturel de les voir, même à l'époque romaine, employer sur leurs rares monuments la langue grecque, dont ils avaient appris à se servir, dans leurs longs rapports avec les villes helléniques de la côte et avec les établissements macédoniens de l'intérieur. Nous constaterons bientôt que, dans le voisinage de la colonie de Philippes, ils usaient également de la langue latine. Après le nom de Tarsas et celui de son père Byzos, associés

à la manière grecque, viennent quelques lettres, parmi lesquelles on pourrait tout au plus reconnaître le surnom latin *Promptus*. Le mot Οχρῖνος, qu'il faut peut-être écrire Οχρηνός, a tout l'aspect d'un adjectif géographique, analogue à Δατηνός, que nous trouvons aussi sous la forme Δατῖνος. Cet ethnique prouverait l'existence d'une antique bourgade, nommée probablement *Okhra*, qui s'élevait sans doute sur l'emplacement de Tchaltadja : nous trouverons plus loin un autre exemple de l'usage, où paraissent avoir été les Thraces, d'indiquer après le nom du mort le lieu de son pays, par un adjectif de cette forme. Le soin que les fils de Tarsas mettent à rappeler la légitimité de leur descendance tient sans doute au grand désordre qui devait exister dans les familles thraces, à cause de la licence absolue où vivaient, suivant Hérodote, les femmes non mariées (1).

Les noms propres de cette inscription doivent être recueillis avec soin, comme de rares échantillons de la langue, si peu connue, des anciens Thraces. S'ils sont pour nous inexplicables, il n'est pas cependant sans intérêt de les confronter avec les mots de forme analogue, que fournissent l'histoire et la géographie des régions voisines. *Byzos* rappelle de suite un nom célèbre, celui de la ville de *Byzance*, et montre qu'il est bien d'origine thrace, malgré la légende grecque du héros *Byzas*, enfanté sur la rive du Bosphore par Kéroessa la nymphe au front armé de cornes, et nourri par la nymphe *Byzia* (2). A la même racine se rattache encore le nom des *Byzères*, peuplade du Pont. Le nom de *Bithys*, écrit souvent *Bitis* ou *Bithus*, est très-commun chez les Thraces : Tite-Live appelle ainsi un jeune prince, fils du roi Cotys, gardé successivement comme otage par Persée et par les Romains. Les traditions mentionnent aussi un héros *Bithys*, fils du dieu Mars et de Sété, sœur du roi thrace Rhésos (3). La peuplade des *Bithyæ*, la rivière *Bithyas*, la ville de *Bithyopolis*, et avant tout la grande tribu thrace des *Bithyniens* établie en Asie, se rattachent évidemment au même mot. *Tarsas* rappelle le nom d'une rivière de la Mysie, le *Tarsios* (4). Pour le nom géographique *Okhra*, on pourrait citer le sommet d'*Ocra* dans les Alpes Carniques et le mot *ocris* qui voulait dire *montagne* dans les dialectes de l'Italie centrale, si la situation du village moderne sur des buttes de terre ne s'accordait mieux peut-être avec le sens du mot grec ὤχρα, qui désigne cette terre jaune que nous appelons de l'ocre. — D'autres inscriptions viendront par la suite grossir ce vocabulaire. Nous renvoyons le lecteur pour de plus amples explications aux curieux exemples qu'il trouvera plus loin dans la description des antiquités du pays de Zikhna.

(1) Hérodote, V, 6.
(2) Hésychius de Milet, *Fragmenta Hist. Græc.* de Didot, IV, 148.
(3) Tite-Live, XLV, 42. — Étienne de Byzance *in* Βίθυαι.
(4) Strabon, XIII, 587.

69.

Tchaltadja. Dans une maison. Fragment.

R · P · PHIL · ✻ · D · . . . *R(ei) p(ublicae) Phil(ippensium) (denarios) (quingentos).*

Ce minime fragment, débris d'une plaque de sarcophage, n'est cependant pas sans intérêt. Il prouve que, si le bourg d'Okhra était habité en partie par des Thraces, il avait aussi une population romaine qui dépendait encore de la colonie de Philippes. En effet, la « république des Philippiens » est désignée par des initiales faciles à déchiffrer; c'est encore le trésor de la colonie qui doit recevoir l'amende encourue pour la violation du tombeau. Le sens que j'ai donné, sur un autre sarcophage, aux lettres R. P. P. se trouve ainsi pleinement justifié.

70-72.

Tchaltadja. Fragments.

POL
VI

· · · ΣΥΝΤΡΟΦ ΗΚΙ · · ·
· · ΕΥΤΥΧΙΑ · ΘΗΚΗΝΒ · ·

Συντρόφ[ῳ. . . . ηκι. .
Εὐτυχία θήκην. . . .

PVIC

Voilà encore quelques débris, par eux-mêmes insignifiants. Mais les moindres fragments font nombre, dès qu'ils sont classés géographiquement, et confirment le témoignage des monuments plus complets.

Drama et l'ancienne Drabescos.

La petite ville de *Drama* occupe une position des plus heureuses, au milieu des jardins et des ombrages, sur un versant doucement incliné, dernier prolongement de la haute chaîne de montagnes qui limite au nord les riches campagnes de l'Angitès. Ses environs sont rafraîchis par un groupe remarquable de belles sources, qui forment instantanément une rivière et s'en vont grossir les eaux de la plaine. Elle est le siége d'un *kaïmakan*, placé directement sous les ordres du pacha de Salonique. C'est pour les chrétiens un archevêché, la capitale ecclésiastique de l'ancien diocèse de Philippes, dont elle a conservé le titre en y ajoutant les noms modernes de *Drama*, de *Zikhna* et de *Névrokop :* Ἡ ἁγιωτάτη μητρόπολις Φιλίππων, Δράμας, Ζιχνῶν καὶ Νευροκόπου.



La population chrétienne y est active et commerçante. La population turque compte dans son sein quelques-uns des plus puissants propriétaires de la Roumélie. Au premier rang sont les beys de la famille de Mahmoud-Dramali-Pacha, son petit-fils Takir-Omer-bey et Mehemet-bey, son petit-neveu. C'est chez ce dernier que nous fûmes reçus avec tout l'empressement et toute la recherche de l'hospitalité ottomane.

Depuis longtemps les voyageurs ont signalé à Drama d'importantes inscriptions latines, qui ne permettent pas de douter que cette ville ne fût déjà, à l'époque romaine, un centre de population. Des familles influentes, appartenant de père en fils à l'aristocratie des décurions de Philippes, y avaient, en même temps que leurs tombeaux, leur habitation et leurs domaines. Les inscriptions nomment un *Lucius Annius Agricola*, fils de *Caius*, de la tribu *Voltinia*, et *Flavia Atilia Augustina* sa femme; leur jeune fils, à l'âge de six ans, portait déjà les insignes du décurionat. Un *Caius Vibius Florus*, fils de *Caius*, également de la tribu *Voltinia*, a son fils qui jouit des mêmes honneurs dès l'âge de cinq ans, et lui-même s'intitule *dec[urio], duumvir et munerarius Philippis* (1). Du reste, le nom de la tribu, les titres, les fonctions, tout s'accorde pour nous apprendre que cette agglomération de familles romaines, quelle que fût son importance, n'était encore qu'une dépendance de la colonie de Philippes, un véritable *vicus* compris dans son territoire. Nous sommes amenés ainsi à nous représenter la *Colonia Philippensis*, non comme une ville simplement entourée de sa banlieue, mais comme un vaste département, comprenant des bourgs, des villes secondaires, et dont la cité de *Philippi* n'était que le chef-lieu et le centre administratif.

Le nom de la ville romaine, dépendante de Philippes, qui occupait autrefois l'emplacement de Drama, nous est fourni par la Table de Peutinger. La carte routière de l'empire à l'époque de Théodose marque au-dessus de Philippi, à 12 milles de cette ville, sur une voie qui conduisait à Héraclée Sintique, dans la vallée moyenne du Strymon, une station de *Daravescus*, répondant exactement à la position de Drama.

Mais ici se présente une question intéressante. Le même nom, sous la forme plus brève de *Drabescos*, est célèbre, dès le cinquième siècle avant J.-C., dans l'histoire de la contrée. Thucydide appelle ainsi une place des Édones, située dans l'intérieur de la Thrace, près de laquelle dix mille colons athéniens et alliés, partis des Neuf-Voies, où ils avaient jeté les fondations d'un premier établissement sur le futur emplacement d'Amphipolis, furent taillés en pièces par les habitants : Προελθόντες δὲ τῆς Θρᾴκης ἐς μεσόγειαν, διεφθάρησαν ἐν Δραβήσκῳ τῇ Ἠδονικῇ ξυμπάντων οἷς πολέμιον ἦν τὸ χωρίον αἱ Ἐννέα Ὁδοὶ κτιζόμενον (2). Nous avons déjà raconté ces événements, et nous avons établi qu'Hérodote, parlant de la même expédition, commandée par les généraux athé-

(1) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, vol. II, p. 12, et le *Voyage* de Paul Lucas, inscr. 47 et 48.
(2) Thucydide, I, 100; IV, 102. — Pausanias, I, 29.

niens Léagros et Sophanès, plaçait le lieu de la défaite à Daton (1). Cousinéry le premier a émis l'opinion qu'il était hors de toute vraisemblance qu'une troupe de colons se fût jamais aventurée, à une quinzaine de lieues de ses positions, dans une vaste plaine, toute peuplée de tribus guerrières (2). Il en a conclu que Drama ne pouvait être la Drabescos de Thucydide, et il a proposé, comme beaucoup plus rationnel, l'emplacement d'un village nomme *Sdravitz*, situé dans la vallée inférieure de l'Angitès, sur les dernières pentes du Pangée. Il ne connaissait d'ailleurs ce village que par le rapport d'un évêque grec, qui lui assurait y avoir vu des ruines antiques. Cette hypothèse, bien qu'elle soit étayée sur des preuves assez légères, a été généralement adoptée; seulement, pour la concilier avec le témoignage non moins positif de la table théodosienne, on a supposé un déplacement ou un dédoublement de l'ancienne Drabescos (3).

Pour moi, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en venir à ce parti extrême, pour mettre d'accord le texte de l'historien grec avec la carte romaine. Il faut songer que cette région intérieure de la Thrace était pour les Grecs une terre inconnue, sur laquelle ils n'avaient que des notions incomplètes. Hérodote, qui a puisé surtout ses renseignements auprès des Ioniens d'Abdère et de Thasos, étend à toute la contrée le vieux nom de Daton (ἐν Δάτῳ), qui s'appliquait surtout à la partie orientale, voisine des anciens comptoirs thasiens. Thucydide, qui a séjourné dans le pays, est plus exact. Il sait qu'il existe au fond de la plaine une grande bourgade thrace, nommée Drabescos, centre principal et camp de refuge de cette belliqueuse nation des Édones qui a taillé en pièces l'armée athénienne, et il place le lieu du désastre ἐν Δραβήσκῳ, c'est-à-dire dans la plaine de Drabescos. C'est une précision déjà très-suffisante, et vouloir serrer ses paroles de plus près serait méconnaître la latitude que laisse la langue grecque dans de pareilles expressions.

Je dois même ajouter que cette expédition dans les terres, et la déroute meurtrière qui en fut la suite, perdent de leur signification, si l'on n'admet pas que l'armée athénienne se soit risquée au-delà de Sdravitz et des dernières pentes du Pangée. Un corps de 10,000 hommes, surtout pour les Grecs, représente une force militaire imposante, capable de descendre en rase campagne et d'opérer en pays ennemi. Aussi les colons d'Athènes, confiants dans leur nombre, ne se contentent-ils pas d'occuper l'excellente position des Neuf-Voies; à peine y sont-ils établis, qu'ils s'avancent en masse vers l'intérieur. Évidemment, un pareil déploiement de forces n'a pas lieu dans le seul but de s'assurer de quelques postes avancés, pour la protection de la nouvelle ville. C'est une expédition en règle, qui marche avec un plan arrêté de conquête. Les ambitieux *clérou-*

(1) Hérodote, IX, 75. Comparez mes remarques plus haut, p. 6.
(2) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, vol. II, p. 51.
(3) Desdevises-du-Dézert, *Géographie antique de la Macédoine*, p. 396.

ques veulent prendre à revers la région aurifère du Pangée, se saisir de quelque position dominante au milieu de cette vaste plaine de l'Angitès, dont les richesses et la fertilité enflamment leur convoitise; ils espèrent tenir en échec les tribus hostiles qui l'habitent, en s'emparant de la grande bourgade qui est le centre de leur résistance. Pausanias, parlant d'après l'épitaphe du tombeau public qui se voyait à Athènes sur la route de l'Académie, affirme qu'ils s'emparèrent du pays jusqu'à Drabescos : Ἐπικρατοῦντας μέχρι Δραβήσκου τῆς χώρας (1). Il faut bien que, par une pointe trop hardie, ils aient compromis sérieusement leur base d'opérations, pour attirer sur eux un désastre aussi complet que celui qu'ils éprouvèrent. Exaltés par les récentes victoires remportées sur les Barbares, ils n'avaient pas cru sans doute rencontrer, dans les Thraces, des adversaires aussi redoutables et surtout assez unis pour former, au premier appel, une ligue écrasante.

On alléguera peut-être encore que Drabescos est nommée, dans deux autres passages anciens, à côté de *Myrkinos*, place toute voisine de la position que Cousinéry assigne au village de Sdravitz. Voyons ces textes de près. Il n'y a d'abord aucune conclusion à tirer de ce qu'un abréviateur de Strabon, dans une énumération très-rapide des villes situées *dans les parages* du golfe Strymonique, cite Drabescos après Myrkinos et Argilos, mais immédiatement avant Daton : Εἴσι δὲ περὶ τὸν Σρτυμονικὸν κόλπον πόλεις καὶ ἕτεραι, οἷον Μύρκινος, Ἄργιλος, Δραβῆσκος, Δάτον (2). Appien, de son côté, décrivant la position de Philippes, dit que, vers l'ouest de cette ville, s'ouvrait une plaine qui s'étendait jusqu'à Myrkinos et Drabescos et jusqu'au fleuve Strymon : Ἐκ δὲ δύσεως πεδίον μέχρι Μυρκίνου καὶ Δραβήσκου καὶ ποταμοῦ Στρυμόνος (3). Mais Drama marque justement la limite nord-ouest de la plaine, comme l'ancienne position de Myrkinos en marque l'angle sud-ouest : n'est-il pas naturel qu'Appien indique les deux points extrêmes les plus éloignés de Philippes, plutôt que de citer ensemble deux positions qui ne marqueraient qu'une seule et même direction? De toute manière, la place plus ou moins rigoureuse donnée dans deux phrases grecques à un nom de ville ne me paraît pas une raison suffisante pour créer gratuitement une seconde Drabescos à une quinzaine de lieues de la première.

Je n'ai rencontré à Drama aucune ruine attachée au sol. Je crains, sur ce point, que mon compatriote, le Rouennais Paul Lucas, qui traversait cette ville en 1700, avec une mission du grand roi, n'ait été abusé par ses propres yeux, lorsqu'il parle d'une « tour antique » et d'une place « tout entourée d'amphithéâtres. » Les voyageurs qui viennent après lui, Cousinéry et M. G. Perrot, ne mentionnent rien de pareil. Les habitants m'ont

(1) Pausanias, I, 29.
(2) Strabon, VII, fragm. 33.
(3) Appien, *Guerres civiles*, IV, 105

seulement indiqué, sur une espèce de promontoire qui se détache du pied des montagnes, mais à une notable distance de la ville et des belles sources qui expliquent sa position, un emplacement qu'ils appellent *Eski-Drama* ou *Vieille-Drama*. D'un autre côté, le grand nombre des inscriptions encastrées dans les églises et dans les murs des maisons ne fait pas croire qu'il faille chercher si loin le site de la ville antique, au moins à l'époque macédonienne et romaine. On peut en juger par les exemples suivants.

73.

Drama. Dans une maison. Sur une petite stèle plate.

OΡOΣ	Ὅρος τῆς ὁδοῦ.
ΤΗΣΟ	
ΔΟΥ	« Borne de la route. »

Nous avons là une borne, destinée à indiquer la direction et l'alignement d'une route, plutôt qu'à y marquer les distances, car elle ne porte aucun chiffre. C'est une petite stèle de pierre, longue et plate, quelque peu épaisse, et faite pour être fixée dans le sol. Les trois mots qu'on y lit présentent d'autant plus d'intérêt que c'est la seule inscription grecque que l'on ait encore trouvée à Drama. Sans doute, l'emploi du grec, sur un monument de ce genre, ne suffirait pas, comme nous l'avons vu, pour lui assigner une date antérieure à l'époque romaine. Cette anomalie s'expliquerait, et par la nécessité de se faire comprendre des habitants, et par la nature même de la route, qui devait être une route provinciale, plutôt qu'une véritable voie militaire de l'empire. Rien n'empêche d'ailleurs de considérer cette stèle comme une limite privée, placée pour empêcher la route d'empiéter sur une propriété particulière ou sur le champ d'un tombeau. Ici cependant les lettres grecques présentent un caractère exceptionnel : bien qu'elles soient de grande dimension, elles ont conservé toute la simplicité du beau type hellénique ; on est donc autorisé à faire remonter cette inscription jusqu'au temps de l'autonomie de la Macédoine, ou tout au moins jusqu'à l'époque antérieure à la fondation de la colonie de Philippes. Sans vouloir tirer de la forme de quelques lettres une conclusion trop absolue, on peut y voir au moins une confirmation de l'antiquité de la route marquée encore au quatrième siècle de notre ère sur la carte théodosienne, et, par conséquent, de la station de Drabescos, qu'elle traversait.

Je n'ai pu retrouver les belles inscriptions latines signalées par Paul Lucas et Cousinéry. Les suivantes se trouvent dans la cour de la métropole :

74.

Drama. A la métropole. Sur un petit autel.

I O M	*J(ovi) O(ptimo) M(aximo).*
M·VALERIVS·C	*M(arcus) Valerius, C(aii)*
F·PRISCVS·V·S·L·M	*f(ilius, Priscus v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

« A Jupiter Très-Bon et Très-Grand. — Marcus Valérius Priscus, fils de Caius, s'est acquitté de son vœu avec empressement et reconnaissance. »

75.

Même lieu. Sur un autre autel,

MINERVAEAVG· \ ')·SACR	*Minervae Aug(ustae), m[e]d(icae) (?) sacr(um)*
L VOLVSSIVS·VALEN	*L(ucius) Volussius Valen[s]*
ETVOLVSSIANVS·F	*et Volussianus f(ecerunt).*

« A Minerve Auguste Médica (?), monument consacré par les soins de Lucius Volussius Valens et de Volussianus. »

De ces deux inscriptions latines, la seconde a été donnée par M. G. Perrot, mais avec quelques différences de lecture (1). Elles sont gravées sur deux autels portatifs en marbre blanc. Celui de Jupiter est si petit qu'on le tiendrait presque dans la main : il n'a que 28 centimètres de haut sur 27 de large. Il est à quatre pans, de forme légèrement pyramidale, couronné d'une bande saillante, avec les angles relevés en acrotères. Dans celui de Minerve, la première ligne de l'inscription est gravée sur la plate-bande, au-dessous d'un petit fronton, dont les acrotères figuraient des têtes de Gorgone. La hauteur de l'autel est de 69 centimètres sur 57 de large. La présence à la métropole de ces monuments consacrés aux dieux semble prouver que l'église archiépiscopale de Drama s'élève, comme il arrive fréquemment, sur l'emplacement d'un ancien temple. Dans le mur de la même cour, se trouve une tête barbue en marbre blanc, d'un bon travail, mais tellement mutilée qu'il est impossible de la déterminer. Je ne pense pas que ce soit la tête d'Hercule, qui soutenait, au dire de Paul Lucas, un pilier de l'église, et qui, d'après la tradition locale, aurait été achetée par un voyageur.

(1) *Revue archéologique*, article cité.

76.

Drama. Église d'Haghios-Taxiarkhis.

. ⱯTTIEDIVSVENERIANVS
..CHIMIM·LATINVS·ET·OFI
···LISANXXXVIIPROMISTHOTA·AN
···III·VIXITAN·LXXV·VIVOS·SIBI·ET
······· ΓSATVPNINAΓCONIVCISΛIΓDΓ

..... *Uttiedius Venerianus*, [*ar*]*chimim(us) latinus et off*[*icia*]*lis an(nos) (triginta septem), promisthota an(nos) (tres et ......), vixit an(nos) (septuaginta quinque); vivos sibi et* [*..... a*]*e Saturninae conjugi suae ....*

« ..... Uttiédius Vénérianus, archimime latin et official pendant trente-sept ans, promisthote pendant [tant d'années], a vécu soixante-quinze ans ; il a fait faire ce monument de son vivant pour lui et pour sa femme. . . . . . Saturnina. »

Cette inscription est gravée en beaux et larges caractères, sur une plaque de marbre blanc, qui doit avoir formé la face principale d'un sarcophage. On y remarque seulement deux exemples de liaisons entre les lettres et deux autres lettres intercalées l'une dans l'autre. Malgré ces quelques signes d'affectation dans l'écriture, l'orthographe ancienne du nominatif *vivos*, pour *vivus*, ne nous permet pas de descendre, pour la date du monument, beaucoup au-delà de la fin du premier siècle de notre ère.

A part un petit nombre de lettres, qui manquent au commencement des lignes, le texte se lit aisément. Le nom propre *Uttiedius* paraît singulier et n'est pas un *gentilitium* ordinaire : pourtant je le retrouve, avec une légère modification, dans une inscription de Salone (le n° 7002 du recueil d'Orelli), qui mentionne un certain *M. Uttedius Sallubianus*. Il ne manque donc, au début de notre première ligne, que la lettre abréviative du *prænomen*. A la deuxième et à la troisième lignes il faut compléter sans hésitation les mots *archimimus* et *officialis*, ce dernier écrit peut-être par une seule F, ce qui ne serait qu'une variante d'orthographe. Les lacunes de la quatrième et de la cinquième lignes, qui tombent sur un chiffre d'années et sur un nom propre, le *gentilitium* de Saturnina, femme d'Uttiédius, ne sauraient être remplies ; mais elles n'apportent aucune altération grave au texte de l'inscription.

Les ruines de Philippes renferment les restes d'un théâtre de construction grecque, qui paraît avoir été remanié et agrandi à une époque postérieure, pour le service de la

population romaine de la colonie. Il est curieux de retrouver dans les inscriptions quelques traces du personnel de cette scène de province. Nous avons ici l'épitaphe d'un acteur qui jouait les *premiers rôles* dans les pièces appelées *mimes*, sortes de farces très-mordantes et plus que libres, qui étaient pour les Romains un divertissement national. En effet les historiens de la littérature distinguent avec soin des anciens mimes grecs, les mimes latins, dans lesquels la gesticulation expressive et grotesque des personnages faisait le principal attrait du spectacle, jusqu'à tenir lieu par instants de toute récitation. Il est difficile de décider s'il existait, à l'époque impériale, une différence aussi tranchée entre les acteurs qu'une inscription appelle *archimimi græci* (1) et celui qui est désigné dans la nôtre sous le titre d'*archimimus latinus*. Faut-il voir dans ce que les monuments appellent d'un nom plus général la *scena græca* un véritable théâtre de langue grecque, florissant alors à côté du théâtre latin, comme nous avons eu chez nous la comédie italienne en concurrence avec la comédie française? Ou bien n'y a-t-il, sous l'opposition de ces termes, que la nuance plus légère qui distinguait les pièces appelées *togatæ*, ou comédies de mœurs romaines, de celles qu'on nommait *palliatæ*, parce qu'elles transportaient sur la scène latine les usages de la société hellénique? De toute manière, un bon acteur de la comédie nationale devait être grandement apprécié dans une colonie romaine, perdue, comme l'était Philippes, au milieu des populations barbares. On comprend que celui-ci ait tenu à honneur de graver sur son tombeau son titre d'archimime latin, tandis que, dans les villes d'Italie, pour une raison contraire, le titre d'archimime grec pouvait paraître plus rare et plus digne d'être noté.

Notre artiste dramatique rend compte de ses services avec le même soin et dans la même forme qu'un vétéran des légions énumérant ses grades et ses années de campagne. Nous y gagnons de connaître deux autres titres, qui n'étaient point encore classés dans la hiérarchie du théâtre romain. L'archimime latin de Philippes cumulait avec cet emploi celui d'*official*, terme qui ne se représente que rarement dans le recueil d'Orelli, et que l'on s'étonne surtout de voir associé ici au nom d'un acteur. Il désignait proprement les personnes qui faisaient partie de l'*officium*, c'est-à-dire de l'*agence*, du *service* de quelque haut fonctionnaire, par exemple, en Macédoine, du proconsul. Or on ne peut guère admettre que le même mot ait pu servir à nommer le simple agent d'une administration privée, comme le régisseur d'une troupe de comédiens. Cependant nous sommes forcés de reconnaître que, dans l'inscription de Drama, le titre d'official est inséparablement lié à celui d'archimime latin, et que ces deux emplois, exercés simultanément et pendant un même nombre d'années (*archimimus latinus et officialis annos triginta septem*) dépendent nécessairement l'un de l'autre. Il faut donc que l'archimime, par le fait

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, 2608.

même du rang qu'il occupait au théâtre, ait pu devenir une sorte de fonctionnaire attaché au gouvernement central de la province. Ce caractère public, attribué à un comédien, peut s'expliquer de deux manières. D'abord, on peut y voir un moyen habile employé par le gouvernement pour se rattacher l'administration des théâtres et régler à sa volonté la liberté de la scène, surtout dans les mimes, où l'opinion publique pouvait tendre à se faire jour, comme dans la farce italienne, par des allusions imprévues : ce moyen aurait consisté à faire du principal acteur de la comédie populaire et nationale, de l'archimime lui-même, un véritable commissaire, délégué directement par le proconsul pour la surveillance des représentations et doublement responsable auprès de lui de tout ce qui touchait à la police théâtrale. Toutefois, pour qui se rappelle le caractère religieux des représentations scéniques chez les anciens et la place qu'elles tenaient dans le culte public, il paraîtra peut-être plus naturel de croire que c'était surtout à cause de la part importante que l'archimime latin prenait aux fêtes communes de la province, qu'il se trouvait attaché à l'*officium* du gouverneur. C'était un titre d'honneur par lequel il se distinguait des autres comédiens qui ne jouissaient pas du même privilége, un peu, toute proportion gardée, comme la troupe privilégiée du Théâtre-Français reçut chez nous le titre de comédiens du roi.

Le couronnement de la carrière dramatique de notre comédien paraît avoir été l'emploi de *promisthota*. Ce mot nouveau est une transcription du grec προμισθωτής, dérivé de προμισθόω. Il ne se trouve pas dans les lexiques de l'une ou l'autre langue; mais il est régulièrement formé et il semble avoir son correspondant latin dans le titre de *locator, locator a scena*, *locator scenicorum*, que donnent d'autres inscriptions (1). Il s'applique vraisemblablement à celui qui *engageait* les acteurs, et qui, pour cette partie importante, se chargeait de l'entreprise des représentations : c'était l'*impresario*, le *directeur* du théâtre. L'emploi du terme grec, dans un cas où il s'agit spécialement de la scène latine, montre que cette fonction, comme presque tout ce qui touche à l'organisation théâtrale, était d'origine grecque; nous nous servons quelquefois de même et par des raisons analogues de certains termes italiens, comme *libretto*, *prima donna,* même lorsque nous parlons d'un opéra français. Il était naturel qu'un pareil poste fût occupé par un ancien acteur, qui y trouvait une retraite honorable, à l'âge où il commençait à se fatiguer de la scène, et l'occasion d'utiliser encore l'expérience qu'il avait acquise des choses de théâtre. La véritable position de ce directeur de théâtre antique n'en reste pas moins assez obscure et difficile à déterminer. Son titre indique surtout qu'il servait d'intermédiaire entre les acteurs et celui qui donnait ou entreprenait le spectacle, pour la formation et la direction de la troupe dramatique, représentant à la fois ses

(1) Voyez surtout Orelli, *Inscr. lat.*, 2618.

camarades et répondant de leurs engagements. Reste la question de savoir jusqu'à quel point ces enrôlements étaient pour lui une spéculation, dont il acceptait, à ses risques et périls, les bénéfices aléatoires. On voudrait pouvoir décider aussi avec certitude si l'administration entrait pour quelque chose dans sa nomination, ou bien si son emploi était un poste de confiance, où il se trouvait appelé par le libre suffrage de la corporation des comédiens. La dernière hypothèse, plus conforme à l'organisation indépendante des associations privées chez les Romains, semble confirmée par une inscription trouvée à Rome et dans laquelle un certain Aurélius s'intitule : *Electus locator diurnus, scriba et magister perpetuus corporis scenicorum latinorum* (1). L'inscription sépulcrale d'Uttiédus Vénérianus, dans ses cinq lignes, pose, on le voit, bien des problèmes, qu'elle ne résout pas. La faute en est à l'insuffisance des renseignements qui nous sont parvenus sur l'organisation des théâtres romains et surtout sur les liens qui la rattachaient à l'administration centrale ou provinciale. Toutefois ce court texte épigraphique a le mérite d'apporter à la discussion quelques éléments entièrement nouveaux, qui pourront contribuer à l'éclaircissement de cette question intéressante.

Voici encore quelques débris épigraphiques de moindre importance, trouvés sur différents points de la ville de Drama.

77-84.

Drama. Fragments.

\ \
/ALEN

IVLIAΓESTI.....	*Julia Festi[va]... ...h(ic) s(ita) (est).*
LATIARIVSIEΓ.......	*L(ucius) Atiarius ....*
VXORI·B.....	*uxori b[ene) m(erenti). In ea]*
ARCA·ALI......	*arca ali[um qui posuerit]*
DABIT·RI.....	*dabit r[ei) p(ublicae) denarios......]*

\\NALV I L D
ICINMARC·AL·QVIS·P·DA·

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, 2619.

~ıı PO DICISS TOSVC METRI

OLLSCYI \EIVTYCI

L·QVINTA OISA· FVICTORDMIN

Dans le nombre de ces fragments, on distingue quelques lettres monumentales, qui pourraient appartenir au nom impérial d'un Valens ou d'un Valentinien; les caractères, malgré leur grande dimension, dénotent une époque assez basse. Nous avons encore l'épitaphe, déjà publiée par M. G. Perrot, d'un *Atiarius,* avec le prénom *Lucius,* commun à presque tous les membres de cette *gens*, très-répandue sur tous les points du territoire de la colonie. La *res publica* mentionnée sur le même débris est toujours la colonie de Philippes.

Le culte de Bacchus Tasibasténus, dans le pays de Zikhna.

Comme je questionnais les primats grecs de Drama sur les antiquités qui pouvaient exister dans les environs, ils me citèrent pour une merveille des marbres d'une dimension extraordinaire, couverts de lettres *franques*, qui se trouvaient au village de *Reussilova*, dans le pays de *Zikhna*. Je compris qu'il s'agissait de quelque grande inscription latine et je résolus sur-le-champ de faire une reconnaissance de ce côté.

Le *khasa* de Zikhna est un district montagneux situé à une demi-journée environ de Drama, dans la direction du nord-ouest, entre cette ville et celle de Sérès. La route suit, à quelque distance, le pied d'une chaîne de contre-forts, qui forment la limite septentrionale de la plaine. On rencontre bientôt le bassin d'une belle source nommée *Bounar-bachi,* comme la source voisine de Philippes; elle donne naissance à un gros ruisseau qui va plus loin se réunir à la rivière de Drama. A gauche se succèdent les villages de *Vissotchani* et de *Pléma*, sur le long versant des montagnes, au débouché de deux ravins qui l'interrompent par de brusques coupures. Nous sommes ici sur la lisière du pays bulgare, et ces villages, comme tous ceux que nous allons maintenant rencontrer, sont habités par des populations de cette race, mêlés à des Turcs fanatiques qui les font vivre sous un régime de terreur perpétuelle.

La grosse bourgade de *Proussotchani* marque à peu près la moitié du chemin. Je profitai d'une halte de quelques instants pour aller visiter l'église, où se trouvent



deux inscriptions latines. L'une, qui a rapport à une famille romaine, nous permet de suivre dans ces parages l'extension de la population coloniale de Philippes :

85.

Proussotchani. Dans l'église.

MODICIO·P·F·
ET·COELIAE·C·F·
TERTIAE
M' MODICIVS·P·FF
PARENTIBVS·F·C·

[P(ublio)] Modicio, P(ublii) f(ilio)
et Coeliae C(aii) filiae
Tertiae
M(anius) Modicius P(ublii) f(ilius)...
parentibus f(aciendum) c(uravit).

« A Publius Modicius, fils de Publius, et à Cœlia Tertia, fille de Caius; Manius Modicius, fils de Publius . . . a fait faire ce monument pour ses parents. »

La seconde inscription, écrite aussi en latin, mais en caractères très-grossiers, à peine lisibles, sur une plaque brune, mal taillée, est l'épitaphe d'un Thrace. Comparée à l'inscription thraco-grecque de Tchaltadja, elle montre que nous nous avançons dans une région où la population indigène reparaissait au milieu des colons romains, vers la limite montagneuse où commencent à se montrer aujourd'hui les Bulgares.

86.

Proussotchani. Dans l'église, sur une plaque grossière.

CINTIS·POIVLAE·FIL·SC
APORENVS·SIBIETVXORISV
AE·SICVBIEIIIFI I·V F C
DE·DVHR·MEIS*IXVTIXV
SVRISLIVSADAIANROSAI
S\IBCVRAT ZIPAEMSIIEI
ADARRTERIOEIVSQSNEDIN
ICI I

Cintis Polulae fil(ius) Scaporenus, sibi et uxori suae sicub..... (?) v(ivus) f(aciendum) c(uravit).... Do her(edibus) meis (denarios) (sexaginta), ut ex usuris ejus adaiant (?) Rosal(ibus), sub curat(ione) Zipae.... ad arb[i]terio ejus q(ui) s(upra) . . . . .
. . . .

« Cintis, fils de Polula, de Scapora, a fait faire ce monument de son vivant pour lui-même et pour sa femme . . . . Je donne à mes héritiers soixante deniers, pour que, sur le revenu de cette somme, ils fassent le repas funèbre près de mon tombeau, au jour des Rosalia, sous la surveillance de Zipa . . . . . . et à la décision du susdit. . . . . »

Quelques parties de l'inscription sont indéchiffrables : ainsi, à la troisième ligne plusieurs lettres douteuses cachent peut-être un nom de femme; à la cinquième, je ne sais s'il faut voir *adeant*, ou *ad moniment(um)* ou supposer le verbe inusité *adalant(ur)*; enfin les deux dernières lignes ne se lisent que par endroits. Le nom du mort, suivi à la manière grecque du nom de son père au génitif, est accompagné d'un autre mot de forme insolite *Scaporenus*, placé exactement comme le mot Ὀζρινός sur la stèle de Tchaltadja. Je pense qu'il faut y voir encore la transcription latine de l'un de ces ethniques en ηνός qui étaient si communs en Asie et aussi en Thrace, comme Δατηνός, Βιζυηνός. Proussotchani représenterait l'emplacement d'une bourgade thrace appelée *Scapora*. Les noms de personnes ne sont pas moins barbares. *Pollula* rappelle le nom de *Pollès*, roi des Odomantes et du héros thrace *Poltys* (1); ce serait un dérivé, formé comme certains diminutifs, non-seulement dans la langue latine, mais encore dans le grec moderne. Le nom *Zipa*, que l'une de nos inscriptions macédoniennes écrit Ζείπας, se retrouve dans *Zipoitès*, nom d'un roi de Bithynie, écrit quelquefois *Ziboitès*, (en grec Ζιποίτης, Ζειποίτης, Ζιβοίτης) et, par conséquent, dans *Zibelmios* qui est aussi le nom d'un roi de Thrace (2).

Du reste, pour ces noms et pour les détails qui ont rapport aux repas funèbres et à la fête des Rosalia, je renvoie à la grande inscription de Reussilova, laquelle nous fournira tout à l'heure un texte beaucoup plus complet pour de pareils commentaires.

Au-delà de Proussotchani, après avoir encore laissé à droite le village de *Koubalista*, et plus loin traversé à gué la grande rivière appelée *Maharitza*, je commençai à voir s'ouvrir devant moi le pays vers lequel je me dirigeais. C'est un enfoncement entre de hautes montagnes, formant à la fois la partie la plus septentrionale du canton de Zikhna et le coin le plus retiré de la plaine de Philippes vers le nord-ouest. Le fond de cette espèce de golfe est barricadé par les pentes roides et les crêtes neigeuses du *Bôz-dagh* de Sérès; au nord, se dresse le mont *Ouchti-Thodoro*, dont le pic, également couvert de neige, se rattache au rideau de hauteurs qui s'étend jusque derrière Drama; au sud règnent des montagnes plus basses, mais encore abruptes, sous les noms divers de *Tchatalka*, de *Beslep* et de *Sakhdem*. Dans les deux angles formés par la rencontre du Bôz-dagh et des autres chaînes, s'ouvrent deux cols profondément échancrés. Celui du nord, commandé par le village de *Kalopodi*, donne passage à une route qui conduit à *Névrokop*, ville de Valaques, située dans une vallée fermée, au milieu des montagnes. Celui du sud, gardé par le village de *Keurlikova*,

(1) Thucydide, V, 6. Plutarque, *Regum apophthegmata*.

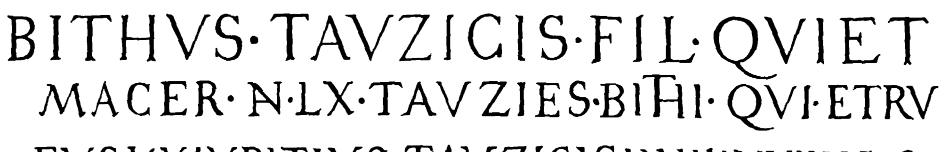
(2) Memnon, *Fragmenta*, III; 532, 535. Plutarque, *Quæstiones græcæ*, 49. Diodore, XIX, 60; XXXIV, 24. Voir plus loin l'inscription n° 105.

laisse passer la route haute, qui va de Drama à Sérès, l'ancienne *Siris* des Péoniens. *Reussilova* est situé plus en avant sur les pentes du Beslep.

A peine étais-je arrivé sur la place publique de Reussilova, que je reconnus les monuments dont on m'avait parlé à Drama. Au premier coup d'œil on croirait voir deux grands sarcophages, que les habitants ont employés comme déversoirs, pour recevoir les eaux de la fontaine du village. Un examen plus attentif me prouva que l'un de ces bassins monolithes était percé à jour, tandis que l'autre avait seul un fond, taillé dans le même bloc, avec une pente ménagée du côté de la tête, comme pour servir d'oreiller. Ces deux pièces étaient donc faites pour s'ajuster l'une sur l'autre, et formaient par leur superposition une énorme caisse de marbre blanc de 1,38^{m} de large, sur 2,83^{m} de long. L'inscription ayant été gravée après l'ajustement des parties, la troisième ligne, qui se trouvait sur le joint, a beaucoup souffert de leur désunion, et se trouve coupée en deux dans toute sa largeur. Voici ce texte épigraphique tel qu'il doit se présenter, si l'on suppose les deux pièces remises à leur place.

87.

Reussilova. Fontaine du village. Sur un grand sarcophage en deux pièces superposées. Hauteur des lettres, 17, 13, 11 et 6 centimètres.



Bithus, Tauzigis fil(ius), qui et Macer, an(norum) (sexaginta), Tauzies Bithi, qui et Rufus, an(norum) (quatuordecim), Bithus Tauzigis. . . . . h(ic) s(iti) s(unt). Zipacenthus Tauzigis, Bithicenthus Cerzulae, Sabinus Dioscuthis, heredes, f(aciendum) c(uraverunt). Idem Bithus donavit thiasis Lib(eri) Pat(ris) Tasibast(eni) (denarios) (ducentos) et Rufus (denarios) (centum), ex quor(um) redit(u) annu(o), Rosal(ibus), ad moniment(um) eor(um) vescentur.

« Bithus fils de Tauzigès, surnommé Macer, âgé de soixante ans, Tauzigès fils de Bithus, surnommé Rufus, âgé de dix-neuf ans, Bithus fils de Tauzigès . . . . sont ici ensevelis. Zipacenthus fils de Tauzigès, Bithicentus fils de Cerzula, Sabinus fils de Dioscuthès, leurs héritiers, leur ont fait faire ce monument. Le même Bithus a donné aux thiases de Liber Pater Tasibasténus deux cents deniers, et Rufus cent deniers, avec le revenu annuel desquels ces thiases feront un repas auprès de leur tombeau, le jour des Rosalia. »

Au-dessous de Reussilova se trouvent les ruines d'une vieille église, au milieu desquelles je rencontrai une seconde inscription, qui offre trop de rapport avec la précédente pour être expliquée séparément. Elle est gravée sur un tombeau, présentant la forme d'un autel à quatre faces. Entre la dédicace aux Dieux Mânes, inscrite sur la bande saillante qui couronne le monument, et les autres lignes, on a sculpté en bas-relief un cavalier dardant le javelot, sujet funéraire presque aussi commun, dans ces régions du nord de la Grèce, que la scène du repas de famille. Un personnage à pied paraît suivre le cheval comme acolyte, συμπαραθεῖ τῷ ἵππῳ, d'après un usage qui s'est conservé encore de nos jours dans le train des grands seigneurs turcs, mais que l'on trouve déjà figuré sur d'anciens monuments grecs : Pausanias cite notamment un groupe consacré à Delphes par les Pharsaliens, où Patrocle jouait ce rôle auprès d'Achille représenté à cheval (1). Sur notre stèle, un sanglier s'avance à la rencontre du chasseur, non loin d'un arbre, autour duquel s'enroule un serpent. L'inscription est conçue comme il suit :

88.

Reussilova. Église ruinée. Sur un tombeau en forme d'autel.

·D· ·I· ·M

Ici un cavalier chassant.

LVCIVSCAESIVICTORI
SERVVSACTOR·ANL
H·S·E·IDEM·LVCIVSTHI
ASIS·LIB·PAT·TASIEAS
TEN·DONAVIT *C\

D(iis) (inferis) M(anibus). —

Lucius, Caesi Victori[s]
servus actor, an(norum) (quinquaginta)
(h)ic s(itus) e(st). Idem Lucius thi-
asis Lib(eri) Pat(ris) Tasibas-
ten(i) donavit (denarios) (centum et)
. . . .

(1) Pausanias, X, 13, 5.

« Aux Dieux Mânes qui sont sous la terre. — Lucius, esclave-intendant de Cæsius Victor, âgé de cinquante ans, est ici enseveli. Le même Lucius a donné aux thiases de Liber Pater Tasibasténus cent (et tant) de deniers. . . . . »

L'abréviation D.I.M. se lit ordinairement *D(eo) i(nvicto) M(ithrae)*, mais je ne vois pas comment cette dédicace religieuse pourrait convenir à un tombeau. La formule *Diis inferis Manibus* est contestée; pourtant, dans un pays où les usages grecs étaient très-répandus, elle peut s'expliquer par une sorte de confusion avec la formule grecque θεοῖς καταχθονίοις, qui était la traduction de l'invocation latine.

Parmi les curieux renseignements que contiennent les inscriptions de Reussilova, le fait capital paraît être l'existence, dans le pays de Zikhna, d'un sanctuaire du Bacchus thrace, situé, comme tous ceux que nous avons déjà signalés, au milieu des montagnes. Mais, dans ce district écarté, loin du centre de la colonie romaine, au milieu d'une population où domine l'élément thrace, le culte du dieu national avait dû conserver ses formes primitives, beaucoup plus longtemps que dans le Pangée ou dans les montagnes de Philippes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de lire, après le nom tout latin de *Liber Pater*, l'étrange surnom de *Tasibastenus*. Ce mot, d'après sa terminaison, semble purement géographique: c'est toujours l'ethnique thrace et asiatique en ηνός, comme Σεβαστηνός et comme plus haut *Scaporenus*; seulement, dans le cas présent, il s'applique à une divinité, en la désignant probablement par le nom de son sanctuaire. Les inscriptions font déjà connaître plusieurs surnoms divins du même genre: ainsi nous trouvons, près de Philippopolis, en Thrace, un Apollon Ἀλσηνός, sur les frontières de la Phrygie, un Zeus Μασφαλατηνός, un dieu Mèn Ἀξιοττηνός, et surtout une déesse Τασηνή, dont le nom offre avec celui qui nous occupe une frappante analogie (1).

Il faut donc supposer un sanctuaire appelé *Tasibasta*, nom barbare, dont la longueur ne doit en rien nous étonner, si nous le comparons à celui de quelques villes thraces, comme *Poltymbria*, *Tyrodiza*, *Uscudama*, *Bessapara*. Sans doute, il ne serait pas nécessaire, à la rigueur, que ce sanctuaire fût situé dans le pays de Zikhna. On pourrait même rapporter, si l'on voulait, le nom gravé sur les tombeaux de Reussilova, à la bourgade sacrée, où les Besses, chassés du Pangée et refoulés vers les Balkans, avaient transporté le centre principal de la religion du Bacchus thrace. Nous savons par les historiens (2) que cette ancienne tribu sacerdotale et prophétique, se retirant devant les conquêtes des Macédoniens et devant l'extension de la monarchie militaire

(1) Voyez à ce sujet les monuments expliqués par M. Waddington, dans le *Voyage archéologique* de Le Bas, nos 668, 680, 688, et l'inscription publiée par M. Perrot, dans le *Bulletin des Antiquaires de France*, 1868, p. 75.

(2) Dion Cassius, LI, 25; LIV, 34.

des Odryses, avait emporté avec elle le culte du dieu national et conservé toute son influence religieuse sur les clans sauvages des Thraces autonomes. Au commencement du principat d'Auguste, vers le temps de la fondation de la colonie de Philippes, les Besses sont encore en possession des domaines sacrés de Bacchus, que le proconsul de Macédoine, M. Licinius Crassus, leur enlève, pour les donner aux Odryses, alliés du peuple romain : καὶ αὐτοῖς καὶ τὴν χώραν, ἐν ᾗ καὶ τὸν θεὸν ἀγάλλουσιν, ἐχαρίσατο, Βησσοὺς τοὺς κατέχοντας αὐτὴν ἀφελόμενος. Dix-huit ans plus tard, quand les Besses, dans une lutte suprême contre la domination romaine, envahissent le pays des Odryses et descendent jusqu'à l'Hellespont, c'est un prêtre de Bacchus, Vologaisès, qui excite leur fanatisme, et qui les conduit à la guerre sainte : Οὐολογαίσης, Θρᾷξ Βησσός, ἱερεὺς τοῦ παρ' αὐτοῖς Διονύσου, προσεποιήσατό τινας, πολλὰ θειάσας.

Ces faits curieux, qui ne sont peut-être pas antérieurs de beaucoup plus d'un siècle à nos inscriptions, expliquent de toute manière le long attachement des Thraces à leurs sanctuaires nationaux. Mais ils n'empêchent pas que l'on ne tienne compte aussi d'une sorte de miracle naturel qui se produit dans les montagnes de Zikhna, et qui avait pu faire établir dans ces parages un sanctuaire local de la puissante divinité qui, en Thrace, était une sorte de Jupiter, un dieu souverain, largement associé aux phénomènes de la nature. Une rivière, plus grosse que toutes celles que nous avons encore rencontrées dans la plaine, surgit toute formée du mont Ouchti-Thodoro, au milieu d'un chaos de roches bizarres et d'une ceinture d'arbres magnifiques. On assure que ses eaux, traversant la montagne, viennent, par un émissaire souterrain, de la haute vallée de Névrokop. Cette source merveilleuse est celle que Cousinéry décrit dans son voyage, et qu'il appelle à tort la source de l'Angitès. Les habitants la nomment *Maharas* et appellent *Maharitza* la rivière qui en découle. En Grèce même, sur le territoire des Argiens, il y avait un mont *Khaon* couvert d'arbres cultivés, au pied duquel les eaux du lac Stymphale reparaissaient tout à coup sous le nom d'*Érasinos*, par un phénomène semblable à celui de la Maharitza; il était consacré à Dionysos, en l'honneur duquel on célébrait la fête appelée Τύρϐη. On montrait aussi, dans la même contrée, un étang nommé *Alcyonia*, réputé sans fond, par où le même dieu était, dit-on, descendu aux régions infernales (1).

Dans les montagnes de Zikhna, la religion du Bacchus thrace conserve, jusqu'au milieu de l'époque romaine, son antique popularité. Parmi les habitants se recrutent encore les thiases sacrés, sorte de corporations spécialement vouées au culte du dieu. Sans doute, l'institution des thiases n'était pas particulière aux Thraces. Il existait, dans toute la Grèce, des confréries de ce nom, attachées au culte de différentes divinités; nous

(1) Pausanias, II. 24, 6 et 27, 5.

en trouvons même en Italie; et une inscription de Pouzzoles, du temps de Caracalla, mentionne un *thiasus Placidianus* (1). Mais, proprement, le thiase était le chœur dansant et hurlant de Bacchus : sous cette forme, il était surtout originaire de la Thrace, où les cérémonies bacchiques s'exécutaient, comme on sait, avec une violence d'enthousiasme et une fièvre de délire qui dépassaient toute imagination. Ce caractère orgiastique n'empêche pas les thiases de Bacchus Tasibasténus d'être organisés comme de véritables confréries, sur le modèle des hétairies grecques et des colléges romains. Nous les voyons ici recevoir des legs, pour célébrer, chaque année, des repas funèbres le jour des *Rosalia*.

L'usage de manger, à certains jours, auprès des tombeaux et d'y répandre des roses, n'était pas non plus une coutume particulière au pays. Nous retrouvons sur différents points de l'Italie la fête mortuaire des roses, sous ce nom de *Rosalia* et sous celui de *dies rosationis*. Les offrandes déposées sur le tombeau sont désignées par les formules *escæ et rosæ, escæ rosales*. La formule *ad monumentum vescentur*, est de même consacrée pour le repas commémoratif. Aujourd'hui encore, dans toute la Roumélie, l'usage des repas funèbres s'est conservé sous sa forme presque antique, et j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en constater la perpétuité. Un jour, en Thessalie, nous visitions une église isolée, au moment où l'on y faisait l'enterrement d'un enfant : la mère, qui était présente, s'approcha de nous, et, découvrant une corbeille, nous offrit des grains d'orge bouillis, puis du vin qu'elle versa dans un verre, nous priant d'une voix touchante de manger « *le pain du mort*, τὸ ψωμὶ τοῦ πεθαμμένου ». Une autre fois, traversant, le dimanche matin, un canton chrétien de l'Albanie, je m'étonnais de rencontrer des femmes, qui portaient chacune sur leur tête une corbeille, dans laquelle était un broc de vin, du pain, des pastèques et différentes sortes de mets : on me répondit que c'était le repas des morts qu'elles allaient distribuer auprès de la tombe de leurs proches. Enfin, chez les Bulgares des environs de Monastir, il n'est pas d'église en dehors de laquelle on ne voie près de la porte plusieurs dalles de pierre couchées bout à bout et entourées de dalles plus petites : ce sont les tables, toutes préparées avec leurs siéges pour les festins funèbres, où s'assoient, dans un ordre déterminé, les hommes d'abord, les femmes, puis les enfants. On peut juger, par ces exemples, de la persistance d'une coutume qui était répandue dans une grande partie du monde antique. Ce que nos inscriptions présentent de particulier à la Thrace, c'est que de semblables cérémonies y sont confiées aux thiases de Bacchus. Cette attribution est du reste tout à fait en rapport avec le caractère infernal que nous avons reconnu au dieu des Thraces, comme avec les idées d'immortalité qui s'attachaient à son culte et qui le rapprochaient de celui

(1) Orelli, *Inscr. lat.* : 6082.

de Zamolxis chez les Gètes. Sans parler des Trauses, qui remplaçaient les cérémonies funèbres par de véritables réjouissances, tous les Thraces, suivant Hérodote, célébraient les funérailles par des banquets : παντοῖα σφάξαντες ἱρήϊα εὐωχέονται (1). Xénophon nous montre de même les Odryses s'enivrant aux funérailles de leurs guerriers, tués dans un combat : θάψαντες τοὺς ἑαυτῶν καὶ πολὺν οἶνον ἐκπιόντες ἐπ' αὐτοῖς (2).

Il y a quelque raison de supposer que la fête des *Roses* n'était pas elle-même sans liaison avec la religion locale. Les habitants de la plaine de Philippes cultivaient dans leurs jardins des roses à cent feuilles, qui étaient renommées dans l'antiquité. Théophraste, qui écrit à une époque où la colonie macédonienne était établie depuis peu au milieu des tribus thraces, nous apprend un fait curieux au sujet de ces fleurs : c'est que les Philippiens en tiraient l'espèce du mont Pangée, de la montagne sainte, qui était comme l'Olympe du Bacchus thrace : Ἔνια γὰρ εἶναί φασιν ἃ καὶ καλοῦσιν ἑκατοντάφυλλα· πλεῖστα δὲ τὰ τοιαῦτά ἐστι περὶ Φιλίππους· οὗτοι γὰρ λαμβάνοντες ἐκ τοῦ Παγγαίου φυτεύουσιν· ἐκεῖ γὰρ γίνεται πολλά (3). Pline a noté avec soin ce détail : « *Quam centifoliam vocant, quæ est in Campania Italiæ, Græciæ vero circa Philippos, sed ibi non suæ terræ proventu : Pangæus mons in vicino fert, numerosis foliis ac parvis, unde accolæ transferentes conserunt ipsaque plantatione proficiunt* (4). » Mais une fleur double est ordinairement le résultat d'une culture savante : il est bien probable que ces roses à cent feuilles ne s'étaient pas produites naturellement sur les pentes sauvages de la montagne; elles avaient dû y être propagées à une époque antérieure. Notez qu'il y avait, dans la même zone, un autre canton montagneux, renommé à la fois par ses roses doubles et par ses mines d'or : c'était le mont Bermios, près de Berœa, en Macédoine, la montagne sainte des Bryges, ces frères européens des Phrygiens d'Asie. Là se trouvaient, au rapport d'Hérodote, les jardins sacrés de Midas, dont les roses à soixante feuilles passaient pour une merveille : πέλας τῶν κήπων τῶν λεγομένων εἶναι Μίδεω τοῦ Γορδιέω, ἐν τοῖσι φύεται αὐτόματα ῥόδα ἓν ἕκαστον ἔχον ἑξήκοντα φύλλα (5). Le nombre 60 ne désigne évidemment en pareil cas, comme le nombre 100, que la multiplicité indéfinie des pétales de la fleur; seulement, la quantité indéterminée paraît indiquée ici selon le système babylonien de la division de l'unité en 60 parties, ce qui suffirait peut-être pour marquer l'origine orientale de la légende des Bryges. Cette supposition est du reste confirmée par un passage du poëte didactique Nicandre, qui nous montre le roi Midas émigrant d'Asie en Europe et apportant ces roses d'un pays

(1) Hérodote, V, 4 et 8.
(2) Xénophon, *Helléniques*, III, 2, 5.
(3) Théophraste, *Historia Plantarum*, VI, 6.
(4) Pline, *Histoire Naturelle*, XXI, 10.
(5) Hérodote, VIII, 38.

appelé *Odonie;* quelques-uns ont voulu y voir l'*Édonie*, le canton de la Thrace, où se trouvent justement le Pangée et la ville de Philippes :

Πρῶτα μὲν Ὠδονίηθε Μιδῆς, ἅπερ Ἀσίδος ἀρχὴν
Λείπων, ἐν κλήροισιν ἀνέτρεφεν Ἠμαθίοισιν
Αἰὲν ἐς ἑξήκοντα πέριξ κομόωντα πετήλοις (1).

Je croirais volontiers que les roses du Pangée étaient de même consacrées au Bacchus thrace, qui a tant de rapports avec le Midas phrygien, et qu'elles avaient été cultivées originairement dans les jardins sacrés qui devaient entourer le fameux sanctuaire prophétique des Besses dans cette montagne. De là peut-être la présence de la rose sur les monnaies de *Tragilos*, ville dont la position exacte n'est pas connue, mais qui était certainement dans le voisinage de Philippes (2). La culture de la rose double passa sans doute, comme celle de la vigne, de l'Asie en Europe, par la Thrace et la Macédoine, et cette transmission eut pareillement un caractère religieux, qui associa la fleur merveilleuse au culte des dieux du pays.

En poussant jusqu'au bout cette dernière hypothèse, je ne me dissimule pas la fragilité des raisons sur lesquelles elle repose. Mais les détails en apparence les plus futiles, lorsqu'ils offrent entre eux quelque concordance, peuvent donner des indications précieuses dans les causes les plus graves. D'ailleurs j'ai voulu seulement montrer, sur la foi de nos inscriptions, que certains rites funéraires, que nous trouvons, à l'époque romaine, répandus un peu partout dans l'empire, avaient un rapport particulièrement étroit avec la religion du Bacchus thrace, et qu'ils se retrouvent en Thrace comme dans leur patrie primitive.

Nous avons déjà signalé, dans la région septentrionale de la plaine de Philippes, plusieurs inscriptions se rapportant à des Thraces (3). Le monument de Bithus et de ses enfants, qui est évidemment le tombeau d'un chef de quelque importance, et qui rivalise avec les plus beaux sarcophages romains de la plaine, nous fait faire plus ample connaissance avec cette population indigène. Il montre qu'elle comptait dans son sein des familles opulentes, et non pas uniquement des gens de condition inférieure, comme l'auraient pu faire supposer les grossières épitaphes de Proussotchani et de Tchaltadja. Ces Thraces, dans leurs inscriptions, ne se servent pas de leur idiome national, qu'ils ne paraissent pas avoir eu l'habitude d'écrire : ils emploient la langue latine, quelquefois la langue grecque. Pour les noms propres, ils ont adopté les ha-

(1) Nicandre, dans Athénée, p. 683.

(2) Smith, *Dictionary of Greek and Roman Geography*, au mot *Tragilos*.

(3) Voyez précédemment les n[os] 18, 68, 86, 87. Comparez Orelli, *Inscr. lat.*, n[os] 3548, 3552, 5013, 5286, 6896; Waddington, Explication des *Inscriptions* de Le Bas, III, n° 1956, et De' Rossi, *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1865, p. 12.

bitudes helléniques, ou plutôt leur coutume nationale est, sur ce point, conforme aux usages de la Grèce : le fils fait suivre son nom de celui de son père, et le petit-fils reprend volontiers le nom de son aïeul. Quelques personnages portent en outre, concurremment avec leur nom thrace, un surnom latin comme *Macer, Rufus*. Il serait curieux de savoir si ce sobriquet, sous lequel ils étaient connus des Romains, pouvait être parfois la traduction de leur nom thrace. De toute manière cette concession faite à la population conquérante est beaucoup moins grave que ne le serait l'emploi du *gentilitium* romain. On peut en inférer que ces Thraces, malgré la position qu'ils occupaient parmi leurs compatriotes, n'étaient pas citoyens romains et qu'ils étaient restés, jusqu'à un certain point, fidèles à leur nationalité.

Examinons maintenant avec soin les noms propres que contient cette inscription. On voit d'abord que c'étaient de véritables qualificatifs, qui devaient avoir un sens déterminé, car ils s'unissaient entre eux pour former des mots composés. Ainsi *Bithicenthus* est évidemment un dérivé de *Bithus*, comme *Zipacenthus* de *Zipa*, que nous trouvons dans l'épitaphe de Proussotchani; on y a joint la terminaison *centhus*, analogue au nom propre *Cintis* de la même stèle. Dans le nom de *Bithocus*, nous trouvons le même radical, associé avec une terminaison qui figure déjà dans les noms des rois odryses, *Sadocos*, *Amadocos*. J'ai retrouvé, dans les inscriptions d'Orelli, un *Biticentus* : c'est un Thrace de la tribu des Besses. Mais il faut citer surtout un *Rabocentus*, chef des Besses, *Rabocentum Bessicæ gentis principem*, que le proconsul de Macédoine, L. Calpurnius Pison, fit tuer en 57 avant notre ère, à l'instigation du roi de Thrace Cotys. Ces rapprochements de noms montrent les affinités qui existaient entre les montagnards du pays de Zikhna et l'ancienne tribu sacrée, qui représentait le plus noble et le plus pur sang de la nation thrace (1).

Cerzula, si l'on rétablit la prononciation du *c* dur, n'est pas sans rapport avec la racine *kerso*, que l'on trouve à la fois dans les noms thraces *Kersobleptès*, *Kersibaulos* (2), et dans ceux des divinités cabiriques de Samothrace *Axiokersos* et *Axiokersa*. *Dioscuthès*, terminé comme *Smikythès* et *Miltokythès*, rappelle au premier abord les formes grecques *Diogénès*, *Dioscouros;* mais on peut citer aussi chez les Thraces le nom du roi *Diégylis*, les tribus des Δῖοι et des *Diobessi*. Je ne connais rien d'analogue à *Tauzies :* pour ce nom, je me contenterai de faire observer qu'il ne pourrait faire au génitif *Tauzigis*, selon les règles de la déclinaison latine; si j'ai bien lu, il faut supposer que l'ouvrier a voulu écrire *Tauziges* ou *Tauzixs*.

Je crois devoir insister surtout, en terminant, sur le nom thrace *Zipa*, que nous

(1) Tite-Live, *Epitome*, CII. — Orelli, *Inscr. lat.* 3552. — Voir surtout le texte de Cicéron, *In Pisonem*, 24, dont je dois la connaissance à M. Renan.

(2) Waddington, *Mélanges de Numismatique*, II, p. 23.

retrouvons encore ici dans le composé *Zipacenthus*. Ce radical présente ceci de très-intéressant, qu'il est le seul qui se rapporte à l'un des rares mots thraces de signification connue, conservés par les anciens et catalogués par Bœtticher dans ses *Arica*. Hésychius cite en effet le mot ζιβυνθίδες, comme ayant, chez les Thraces, un sens analogue au grec γνήσιος et comme désignant plus particulièrement les femmes de naissance libre et légitime : Ζιβυνθίδες· αἱ Θρᾶσσαι ἢ Θρᾶκες γνήσιοι (1). On remarquera que c'est un mot hybride, à terminaison grecque féminine, recueilli probablement, comme beaucoup de mots des lexiques, dans le vocabulaire de la comédie athénienne. Je me figure qu'un auteur comique avait mis en scène des femmes thraces, peut-être des femmes d'Athènes d'origine thrace, comme il s'en était introduit quelques-unes même dans les plus nobles familles, à la suite du grand mouvement de colonisation de la Thrace, et que ces femmes se vantaient plaisamment, sur le théâtre, de leur noblesse et de la pureté de leur sang, en habillant à la grecque le terme barbare usité dans leur pays (2). Quoi qu'il en soit de cette supposition, il est curieux de retrouver parmi nos inscriptions, dans l'épitaphe grecque d'une famille thrace, à Tchaltadja, le mot γνήσιοι employé comme une qualification réclamée par des fils pour leurs parents : Πατρὶ καὶ μητρὶ . . . . . . γνησίοις. On peut en induire que ces γνήσιοι ou *ingenui*, mentionnés par la stèle de Tchaltadja (3), formaient en Thrace une classe privilégiée, jouissant seule de certains avantages civils, comme cela était naturel dans un pays toujours soumis au régime primitif du clan et de la tribu. La distinction était d'autant plus importante, que, par suite de l'usage barbare où étaient les Thraces de vendre leurs enfants et de laisser leurs filles vivre, avant le mariage, dans une licence absolue, il devait exister chez eux toute une population de sang mêlé et née en dehors de la famille. C'est un renseignement de plus, que nous devons à nos inscriptions sur la condition des personnes en Thrace. On comprend dès lors que le nom de *Zipa*, qui pouvait avoir un sens analogue à celui de *noble* ou de *pur*, soit entré naturellement dans la composition des noms propres.

Je n'ai pu que dresser l'inventaire des noms thraces contenus dans les inscriptions de Tchaltadja, de Proussotchani et de Reussilova ; mais les découvertes que nous réserve encore la philologie peuvent donner un jour une véritable valeur à ces vestiges épars, et les faire servir à la solution de l'une des questions les plus graves de l'ethnographie ancienne. En effet, la curiosité est naturellement éveillée par l'importance d'une race humaine qu'Hérodote comptait comme la plus nombreuse du monde antique après les Indiens, et dont le sang même paraît s'être perdu dans l'épais

(1) Le manuscrit d'Hésychius donne ζιβυ.θιδες, avec lacune d'une lettre, ce qui a fait restituer ζιβυνθίδες.

(2) Il y avait une célèbre comédie de Cratinos, intitulée αἱ Θρᾷτται.

(3) Faire cette correction, p. 137.

amalgame de tribus, d'idiomes et de croyances diverses, d'où sont sorties au moyen âge les nationalités bulgare et valaque (1).

Si l'une des deux inscriptions de Reussilova révèle la présence d'une population thrace dans le canton écarté de Zikhna, l'autre montre que, même dans ces montagnes, les Romains ne les avaient pas laissés seuls maîtres du sol. Cet esclave nommé Lucius, qui, à l'exemple des Thraces ses voisins, recommande le soin de son tombeau aux thiases de Bacchus Tasibasténus, est l'intendant d'un propriétaire romain, Cæsius Victor. Mais les colons de Philippes avaient étendu encore plus loin leurs établissements. J'ai pu m'en assurer, en m'avançant jusqu'à Keurlikova, dans la partie la plus reculée du pays. L'une des fontaines du village a pour bassin un autre sarcophage en marbre blanc, sur lequel on retrouve encore le nom de cette *gens Atiaria* qui comptait des membres si nombreux dans tout le pays de Philippes. L'amende revient toujours à une *res publica* qui désigne certainement la colonie. Nous ne sommes donc pas sortis de son territoire, qui n'était pas borné à une simple banlieue, mais qui formait une sorte de département ou de district, ayant autour de son chef-lieu des villes secondaires et des villages, et s'étendant jusqu'aux dernières limites de la plaine.

89.

Keurlikova. Fontaine publique. Sur un sarcophage en marbre blanc.

SERVAEV SEVTICHIVS ANLIISL
·ATIARIA·ACTE·MARITO·ET·SIBI·F·C·
INEA·ARCA·ALIVMQVIPOSVERIT·QQSSS
DABIT·RP·*D

Servaeus Eutychus, an(norum) (quinquaginta) h(ic) s(itus) e(st).
Atiaria Acte marito et sibi f(aciendum) c(uravit).
In ea arca alium qui posuerit q(uam) q(ui) s(upra) s(cripti) s(unt),
dabit r(ei) p(ublicae) (denarios) (quingentos).

« Servæus Eutychus, âgé de cinquante ans, est ici enseveli. Atiaria Acté a fait faire ce monument pour son mari et pour elle-même. Quiconque déposera dans ce sarcophage un autre corps que ceux des susmentionnés, donnera à la colonie cinq cents deniers. »

(1) Je suis persuadé, d'après les renseignements que j'ai recueillis sur place, qu'une exploration méthodique de l'intérieur du pays amènerait la découverte d'un nombre considérable de ces inscriptions thraco-grecques et thraco-latines, dont j'ai signalé, je crois, les premiers exemples. C'est un des résultats que l'on peut attendre du voyage récemment accompli en Thrace par M. Albert Dumont, membre de l'École française d'Athènes.

Pont romain à Kadim-Kupru.

Je terminai cette visite aux extrêmes limites de la plaine de Philippes par une course rapide le long de la Maharitza, à la recherche de quelques antiquités, que l'on m'avait encore signalées dans un lieu appelé *Kadim-Kupru* ou *le Pont du Cadi.*

En tournant les croupes orientales du mont Beslep, où sont suspendus les villages de *Pourchova*, de *Gorentza* et d'*Iridéré,* on voit le revers de cette montagne former de longues pentes, qui s'adoucissent de plus en plus en s'étalant vers le sud. Là se trouvent les plus riches bourgades du canton de Zikhna et la petite ville d'*Alistrati* sa capitale. La Maharitza suit à distance le flanc de ces hauteurs. Elle coule d'abord sous un pont turc de plusieurs arches nommé *Sechtak-Kuprusu*, sur lequel passe la route basse de Drama à Sérès. Puis elle descend au milieu d'une campagne cultivée, où se dressent de loin en loin les *konaks* de quelques métairies turques, comme de hautes tours couronnées par des toits saillants. C'est près d'une de ces fermes nommée *Photaléous*, propriété de Takir-Omer-Bey de Drama, que la rivière est traversée par un petit pont de deux arches, que je reconnus de suite, malgré son nom turc, pour une construction romaine des mieux caractérisées. Il sert aujourd'hui à faire passer la route qui conduit de Drama à Alistrati.

Le pont de *Kadim-Kupru* est bâti en assises de marbre, parfaitement régulières. Le tour des cintres présente même une recherche particulière d'appareillage, dans l'alternative de deux sortes de claveaux, les uns étroits et les autres larges. Entre les deux arches, un encadrement de moulures figure une sorte de cartouche, évidemment destiné à recevoir quelque inscription. Cependant, en m'approchant à cheval, aussi près que la profondeur de l'eau me permettait de le faire, je n'y pus découvrir aucune trace de lettres; il me parut même que le champ du cartouche était lisse et n'avait jamais porté de caractères. En revanche, le parapet et les éperons ayant été réparés après coup, avec des débris antiques, j'y retrouvai plusieurs débris de stèles romaines.

La première inscription, bien qu'elle soit engagée à moitié dans la construction du pont, peut être restituée avec une probabilité voisine de la certitude; car elle contient des formules analogues à celles des monuments de Reussilova, et elle se rapportait sans aucun doute à une donation du même genre. Parmi les débris de moindre importance, il y en a un qui portait le nom d'un personnage romain appartenant encore aux *Atiarii :* c'est le neuvième membre de cette *gens* qui figure dans nos inscriptions.

90.

Pont de Kadim-Kupru. Sur une plaque engagée dans la maçonnerie des éperons.

VBCVR/	*[S]ub cura(tione).....*
ATVRN	*[S]aturn[ini]* (?).......
MA	*ma........*
VIVA	*viva [donavit thiasis]*
EACC	*Bacc[hi* (?) *(denarios).., ex]*
QVO	*quo[r(um) redit(u) ad moni-]*
MENT	*mentum........]*
ROSA	*Rosa[libus.........]*
VESC/	*vesc[antur, quod si non]*
FECERIN	*fecerin[t........ da-]*
BVNT·HERE	*bunt here[dibus* (?)...]
	....

« Sous la surveillance de Saturninus, [une telle] a donné, de son vivant, aux thiases de Bacchus [tant de] deniers, pour en consacrer le revenu à faire un repas . . . près de son tombeau . . . le jour des Rosalia. S'ils n'exécutent pas cette condition, ils donneront aux héritiers. . . . . »

91-92.

Au même endroit. — Fragments.

VCIO.A

TIARIV
II

Avant de quitter *Kadim-Kupru*, je recueillis des informations sur le cours inférieur de la Maharitza. Les paysans m'assurèrent qu'elle n'avait pas d'autre affluent du côté de la plaine, que le ruisseau provenant de la source de Bounar-bachi, près de Prousotchani. Pour les eaux de Drama, elles descendent directement vers une rivière issue des marais de Philippes, et s'y jettent en amont d'un pont nommé *Korvous*, qui donne passage à la route de Pravista à Alistrati. La Maharitza se jette elle-même dans cette rivière de Korvous, seul affluent direct du Strymon, laquelle, après avoir reçu toutes les autres, va passer sous un dernier pont, le fameux pont d'*Anghista*, dont le nom a très-justement frappé Cousinéry comme un souvenir de l'ancien Angitès. Mais il faut tirer du même fait une conclusion différente : le véritable Angitès. dont je ne puis dis-

tinguer le Gangitès, n'est donc pas la Maharitza, mais cette rivière même de la plaine, dont il est naturel de chercher l'origine parmi les ruisseaux qui alimentent le marécage, et principalement, comme le fait Appien, dans le gros ruisseau du champ de bataille de Philippes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

EXCURSION A AMPHIPOLIS.

Au lieu de me contenter de quelques renseignements recueillis à la hâte, j'aurais vivement désiré pouvoir suivre la Maharitza et la rivière d'Anghista jusqu'au point où les eaux de la plaine de Drama débouchent dans la vallée du Strymon, et relier ainsi par une série d'études le territoire de Philippes à celui d'Amphipolis. C'est un itinéraire que je ne saurais trop recommander aux voyageurs qui visiteront après nous ces contrées : car il peut seul fournir des notions définitives sur la grande expédition des Athéniens dans l'intérieur de la Thrace et sur la véritable direction de la Voie Egnatienne. Mais de nouvelles recherches, pour lesquelles il fallait profiter de la saison du printemps, nous appelaient en Macédoine et en Thessalie. Le 22 avril, nous quittions notre installation de Raktcha et nous nous rembarquions à bord de *la Biche*, pour faire route vers Salonique. Cependant, l'état de la mer ayant permis au bâtiment de mouiller le lendemain pendant toute la journée, dans la baie d'*Orphano*, qui est le point de la côte le plus voisin de l'ancienne Amphipolis, nous en profitâmes pour faire une courte visite à cette ville célèbre.

Le lieu de débarquement est une petite échelle, située à l'ouest de l'embouchure du Strymon, où l'on ne trouve qu'un poste de douanes et un magasin, bâtis sur le bord de la plage sablonneuse. Le douanier turc ne consentit à nous procurer des chevaux et un guide, qu'après nous avoir fait promettre de ne point enlever « les vieilles pierres » : il paraît que sa défiance avait été récemment éveillée par les canots d'un bâtiment anglais, qui avait remonté jusqu'aux ruines et emporté divers fragments d'antiquité. Le Strymon, dont nous suivons d'abord la rive droite, coule entre deux hautes berges, creu-

sées dans une terre profonde; ses eaux, rapides et tourmentées, semblent difficilement navigables, malgré l'histoire des barques anglaises. Il faut deux heures environ pour contourner un grand coude que fait le fleuve, et l'on arrive en face du village de *Néokhori*, en turc *Iénikieuï*, dont les maisons marquent sur la rive opposée l'emplacement de la cité antique : ce n'est, à vrai dire, qu'un hameau grec, détaché de la bourgade musulmane du même nom, située à quelque distance, sur les derniers contreforts du Pangée. Une haute tour carrée du moyen âge et l'église ruinée d'*Haghios-Ghiorghios*, où je copiai quelques inscriptions grecques, paraissent être les restes d'un faubourg, qui faisait tête de pont sur la rive droite. Là on prend le bac, pour aller aborder à Néokhori, non loin d'une autre tour semblable à la précédente, au pied même des collines que la colonie athénienne couvrait jadis de ses quartiers populeux.

Cousinéry a très-bien décrit l'emplacement d'Amphipolis, assise sur une sorte de haut et large promontoire, que le fleuve enveloppe de trois côtés. Nous n'eûmes que le temps de parcourir rapidement ce massif de hauteurs, fort différent des rudes acropoles que l'on est habitué à rencontrer en Grèce et dont les rochers de Philippes venaient encore de nous offrir un exemple. Ici, les pentes escarpées qui dominent le Strymon sont couronnées par des étages de plateaux et par des terrasses naturelles, qui formaient un sol tout préparé pour porter une ville à la fois très-forte et très-régulièrement bâtie. On s'explique que tout ce massif ait reçu d'abord le nom d'Ἄκρα, selon le témoignage d'un ancien historien de la Macédoine (1), et que même la place publique, appelée φόρος par les Grecs des bas temps, y fût située dans un lieu élevé : *in loco excelso qui vocatur Forus* (2). Les pieds de nos chevaux heurtaient à chaque pas des débris de tuiles et de poteries mêlés partout à la terre meuble des vignes et des champs cultivés. Nous reconnûmes seulement, vers le sud-est, quelques assises, en grandes pierres rectangulaires de tuf gris, assemblées selon les règles de la construction hellénique : elles doivent appartenir au long mur, μακρὸν τεῖχος, qui, selon Thucydide (3), fermait la presqu'île, du côté où elle n'était pas défendue par le fleuve. Le principal résultat de notre excursion fut la découverte de quelques beaux restes de sculpture grecque, que la vigilance malencontreuse du douanier turc nous empêcha d'emporter sur-le-champ, mais que notre corvette vint reprendre, en même temps que les fragments de Philippes, lorsque nous eûmes obtenu, par l'entremise du pacha de Salonique, l'autorisation nécessaire. Ces sculptures sont au Louvre.

C'est d'abord un petit bas-relief funéraire, qui se trouvait encastré dans la tour byzantine de Néokhori, et qui m'avait frappé, malgré la distance, par le beau caractère

(1) Marsyas de Philippes dans ses Μακεδονικά. Voyez les *Scriptores rerum Alexandri* de Didot, p. 45.
(2) Voyez le texte des *Acta Sanctorum*, cité par Tafel, *Via Egnatia*, p. XLI.
(3) Thucydide, V, 10.

de ses figures. Il fallut, pour l'enlever, établir avec des câbles un échafaudage volant et faire escalader la tour par des matelots. Malheureusement la grande hauteur où le monument était placé n'avait pas suffi pour le défendre contre toute mutilation; les tireurs du pays n'avaient trouvé rien de mieux que d'essayer leur adresse sur cette cible de marbre blanc. Pourtant, malgré les éclats enlevés par les balles, on peut encore très-bien se rendre compte de l'attitude des personnages et du mérite de l'œuvre. Les figures, de proportions un peu ramassées, rappellent la frise du Théséion, avec cette différence que leur relief, quoique très-saillant, vient légèrement s'aplatir à la surface. On peut juger par cet exemple que les colons d'Hagnon avaient apporté le style de la sculpture attique sur les côtes de la Thrace, et qu'ils avaient décoré la ville nouvelle de monuments dignes de sa métropole. Voici la description de cette stèle (1).

Une jeune femme, vêtue de longs vêtements, la main gauche appuyée contre son visage, dans une attitude de repos et de réflexion, est assise sur un siége élégant et porte sur ses genoux un enfant nouveau-né. En face d'elle un homme se tient debout; sa poitrine nue laisse voir toute la vigueur de l'age mûr; ses jambes seules sont enveloppées par son manteau; ses pieds, où l'on n'a pas marqué la division des doigts et sous lesquels on distingue l'indication d'une semelle, paraissent enfermés dans une de ces chaussures élevées que les Grecs appelaient *embades*. Le corps se penche en avant, et semble prendre son point d'appui sur un bâton que le sculpteur a négligé de figurer; le menton repose sur la main et toute l'attitude est celle d'une contemplation affectueuse. C'est un sujet funéraire du genre de ceux qui décorent communément les stèles athéniennes de la belle époque. Aucun symbole religieux, aucune scène mystique, qui trahissent des espérances positives dans une autre vie; rien que la touchante image de l'union que la mort vient de rompre, et que l'artiste par la vertu de son art s'efforce d'éterniser sur la pierre même du tombeau! La sculpture antique rencontrait là, dans des représentations d'une importance secondaire et d'un caractère tout privé, ce grand sujet de la famille, que l'art chrétien devait traiter plus tard avec une puissance incomparable, en le transportant dans les régions de l'idéal divin. A défaut de la profondeur du sentiment religieux, il règne dans ces tableaux de famille sculptés sur les tombeaux antiques, un charme intime, une gravité tendre, un air de recueillement et de paix, qui relèvent singulièrement à nos yeux la vie domestique des Grecs. Je serais même porté à croire que, si notre bas-relief, retrouvé à l'époque byzantine, a été encastré avec honneur au milieu de l'une des tours d'Amphipolis, c'est que les constructeurs ont cru reconnaître une Sainte-Famille dans cette femme tenant un petit enfant et dans ce grave personnage en contemplation devant elle.

(1) Voir Planche VI, figure 1.

Le deuxième fragment faisait partie d'un grand bas-relief en plusieurs plaques, représentant la scène du repas funéraire, sujet qui appartient à une époque plus récente que la scène de famille précédemment décrite. On ne voit plus que le torse d'un homme, à demi couché sur un lit de festin, devant une table ronde, dont les trois pieds sont en forme de jambes d'animal. Au milieu des fruits et des gâteaux dont cette table est chargée, la grappe de raisin rappelle le rapport que de pareilles représentations avaient avec la religion de Bacchus. Le bras droit du personnage était levé, probablement pour tenir un rhyton. Près du lit, un génie ou un jeune esclave a dans ses mains l'instrument appelé ἀρυστήρ, qui servait à puiser le vin dans le cratère. L'exécution, un peu sommaire, de ce morceau de sculpture n'en conserve pas moins ce beau sentiment qui, à l'époque hellénique, descendait de l'atelier des artistes jusque dans l'humble officine des marbriers.

Il reste à parler d'une charmante statuette de femme, dont les proportions élancées accusent le goût de l'école de Lysippe, et dont la libre tournure rappelle certaines figurines de terre cuite, mais avec une perfection dans la liberté même du travail, où se reconnaît la main d'un véritable artiste (1). La tête manque malheureusement. Le poignet droit, autour duquel s'enroule un léger manteau, est replié sur la hanche. Tout le corps, avec le bras gauche, portait sur un cippe, qui a été brisé, ainsi que la main qui s'y appuyait. Ce dernier mouvement et la position des jambes, croisées l'une sur l'autre, reproduisent l'attitude gracieuse que plusieurs statues antiques donnent à la muse Euterpe. On peut croire, en effet, que nous avons ici l'une des Muses, dont la troupe divine se trouvait liée étroitement par la légende à cette région de la Thrace. On rapportait qu'elles avaient passé le Strymon pour aller concourir avec les Piérides; Euripide fait même naître de ce fleuve et de Terpsichore le roi Rhésos, l'un des représentants mythiques de la nation thrace. Les Amphipolitains s'emparèrent nécessairement de ces traditions, et le culte des Muses dut prendre chez eux une importance toute locale. Nous avons sur ce point le témoignage d'un écrivain né dans cette partie de la Thrace macédonienne, Marsyas de Philippes (2), qui, faisant naître Rhésos, non de Terpsichore, mais de Clio, cite un temple de cette Muse, construit à Amphipolis sur une hauteur, et près de là un tombeau de Rhésos : Ἔστιν ἱερὸν τῆς Κλειοῦς ἐν Ἀμφιπόλει, ἱδρυθὲν ἀπέναντι τοῦ Ῥήσου μνημείου, ἐπὶ λόφου τινός. Il faut signaler en effet quelques différences entre la petite figure de marbre d'Amphipolis et l'Euterpe de nos musées. Le vêtement n'est pas

(1) Voir Planche VI, figure 2.

(2) Voyez les fragments de Marsyas de Philippes dans les *Scriptores rerum Alexandri* de Didot, p. 41. Aucun ouvrage ne nous eût donné des renseignements plus authentiques sur toute la région que nous venons de décrire, que les Μακεδονικά de ce grave auteur, qui paraît avoir exercé le sacerdoce d'Hercule. (Cf. Athénée, XI, 467, E.)

l'ample robe ionienne, mais une légère tunique, ceinte très-haut, dont les attaches flottantes laissent à nu les épaules et la moitié du sein, et dont les plis transparents accusent les formes du corps avec une grâce délicate, digne de la célèbre Victoire déliant sa sandale. Ce costume s'accorde bien, du reste, avec les lignes cambrées et l'aisance presque provocante de toute la pose, et semble convenir à la libre allure d'une déesse plus hardie et plus fière.

Les inscriptions suivantes proviennent aussi des ruines d'Amphipolis, les unes de Néokhori, les autres de l'ancien faubourg d'Haghios-Ghiorghios sur la rive opposée du fleuve. Les seules que l'on puisse faire remonter à l'époque hellénique sont les épitaphes d'Admêtos fils de Dionysios, de Ményllos fils de Pythodôros, de Têléphos et de Callista, et la dédicace d'un monument iconique, élevé à Hêrodôros, fils de Timoclès, par Aristoclès, fils d'Amynias.

93.

Ruines d'Amphipolis. Église d'Haghios-Ghiorghios.

. ΡΟΔΩΡΟΝΤΙΜΟΚΛΕΟΥΣ
. . .ΣΤΟΚΛΗΣΑΜΥΝΙΑ

[Ἡ]ρόδωρον Τιμοκλέους [Ἀρι]στοκλῆς Ἀμυνία.

94.

Village de Néokhori.

ΑΔΜΗΤΟΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ

Ἄδμητος Διονυσίου.

95.

Eglise d'Haghios-Ghiorghios.

ΜΕΝΥΛΛΟΣ
ΠΥΘΟΔΩΡΟΥ

Μένυλλος Πυθοδώρου.

96.

Haghios-Ghiorghios. Sur un fragment de stèle à rosaces.

ΤΗΛΕΦΟΣ
ΚΑΛΛΙΣΤΑ
ΧΑΙΡ

Τήλεφος. . . . .
Καλλίστα. . . . . . .
χαίρ[ετε].

Dans l'inscription suivante, le style négligé de l'écriture et l'abus des lettres liées suffiraient pour nous faire rapporter à l'époque romaine et même au temps de l'Empire cet intéressant débris, que nous avons rapporté au Louvre.

97.

Village de Néokhori. Sur un fragment de marbre.

\ V I N ⊔ \
ΚΑΙΛΟΓΙΞΙΙΑΙΩΝΙVΙΕ
ΜΕΤΡΗΞΙ ΠΡΟΣΗΚΙΔΞΠΑ
ΡΟΝΤΟΞΕΚΑΣΤΟΤΕΤΗΡΟΥΜΕΝΟΝΩ
ΠΟΝΟΠΟΘΕΝΧΡΗΑΜΕΙΨΑΝΤ
ΣΚΥΑΣΑΜΕΝΟΥΣΚΑΙΚΑΘΕΜ
Τ.ΟΚΑΤΕΧΙΝΠΑΝΤΩΞΕΝΤΑΙΣΤΑ
ΒΟΝΤΕΣΑΙΡΟΙΝΤΟΜΑΛΛΟΝΕΤ
ΤΑΥΠΗΡΕΤΗΚΟΤΑΥΤΩΟΧΗ
ΤΙΑΣΕΝΕΚΑΜΕΝΕΙΝΒΟ
ΑΛΛΟΙΤΙΝΕΣΒΟΥΛΟΙ
ΞΙΕΝΟΥΛΗΨΟΝΤΑ
ΩΞΕΥΖΩΝΟΥΣΛΑΜ
ΑΙ ΑΛΛΟΥΔΞΠΑ
ΙΠΑΡΑΠΕΜΨΑΙΚ
ΑΖΞΥΣΑΙΠΑΛΙ
ΞΙΔΕΤΙΣΞΥ
(ΙΙΦΙΛΙ

. ον δ . . .
καὶ λογιεῖται ων . . . .
μετρήσει. Προσήκει δὲ πα . . . .
ροντος ἑκάστοτε τηρούμενον ω . . . .
[τό]πον ὁπόθεν χρῆ ἀμείψαντ[ας] . . . . .
σκευασαμένους καὶ καθεμ[ένους] ? . . . .
το κατέχειν πάντως ἐν ταῖς τα[ξεσι] . . . .
[λα]βόντες αἱροῖντο μᾶλλον ἑτ[ερ . . . .
τὰ ὑπηρετηκότα αὐτῷ ὀχή[ματα] . . .
. τίας ἕνεκα μένειν βο[υλ . . . .
. ἄλλοι τινὲς βούλοι[ντο] . .
. . ειεν, οὐ λήψοντα[ι] . . .
. . ὡς εὐζώνους λαμβ[α . . . .
. . αι. Ἄλλου δὲ πα . . . .
. . . ι παραπέμψαι κ . . .
. [ἀν]αζεῦξαι πάλ[ιν] . . .
. . . · εἰ δέ τις εὐ . . . .
. . . . η φιλι[κῶς] . . . .

En lisant attentivement ces lambeaux de phrases, on y entrevoit une certaine suite dans les idées et même dans la construction; mais, comme les caractères, assez fins et très-serrés, n'occupent plus qu'un étroit éclat de marbre, il serait imprudent de chercher à relier entre elles, par de courtes restitutions, des lignes qui étaient probablement fort longues, quand le monument était intact. Il est facile de voir néanmoins que le texte contenait une série d'instructions, destinées à prévenir les abus qui pouvaient résulter du passage des troupes ou des convois sur le territoire d'Amphipolis. La formule est impérative : προσήκει δὲ . . . (l. 3). L'exécution des mesures est confiée à un seul personnage, comme cela est indiqué par les termes λογιεῖται (l. 2), τηρούμενον (l. 4), αὐτῷ (l. 9), et par ceux qui le mettent en opposition avec d'autres personnes : ἄλλοι τινὲς βούλοι[ντο] (l. 11), οὐ λήψοντα[ι] (l. 12), εἰ δέ τις (l. 17). Ce pouvait être un fonctionnaire attaché à la province ou mieux encore le commandant même des troupes de passage. Il semble qu'il soit question d'abord de la distribution des vivres ou peut-être du campement, μετρήσει (l. 3), de la fixation du lieu de relai ou d'étape [τό]πον ὁπόθεν χρῆ ἀμείψαντ[ας] (l. 5), puis des préparatifs du départ, σκευασαμένους (l. 6), du maintien de l'ordre dans la marche, κατέχειν πάντως ἐν ταῖς τά[ξεσι] (l. 7),

du renvoi des chariots requis pour le service des bagages, τὰ ὑπηρετηκότα αὐτῷ ὀχή[ματα] (l. 9). Les dernières lignes du fragment font mention de soldats armés à la légère εὐζώνους (l. 13), dans lesquels il ne faut peut-être voir que des hommes pris dans le pays même, pour l'escorte des convois, selon le sens du mot παραπέμψαι (l. 15) et dont le service aurait été limité jusqu'à l'étape suivante, qui semble désignée par les mots [ἀνα]ζεῦξαι πάλι[ν] (l. 16). Quelque flottants que soient ces détails, le sens général n'est pas douteux. L'importance de la position d'Amphipolis, sur une grande route militaire, incessamment parcourue, entre deux contrées où la voie Egnatienne traversait des montagnes, toujours suspectes, à cause de l'incorrigible rapacité des tribus thraces, explique très-bien les termes de ce document administratif. On comprend que la grande cité grecque d'Amphipolis ait dû se défendre contre les réquisitions illégales, en obtenant de l'autorité provinciale ou de l'empereur lui-même une ordonnance qui réglât strictement les devoirs des commandants de troupes et les obligations des habitants. Les Amphipolitains, ayant conservé leur autonomie municipale, avaient nécessairement publié l'ordonnance en leur langue.

Deux autres fragments, de l'époque romaine, paraissent contenir des invocations à Poseidon, Ποσει[δῶνι ε]ὐχαριστήριον, et au dieu égyptien Sarapis.

98-99.

Église d'Haghios-Ghiorghios.

........OCKACCAN	–CΩΙΑL....
....O..Y.ΙΑΙΑΠΟCCΙ	ΣΤΕΦ......
.......YXAPICTHPION	ΣΑΡΑΠ.....

Les autres débris proviennent de quelques inscriptions funéraires, parmi lesquelles on remarque le nom d'un certain C. Velleius Apellatus.

100-102.

Au même endroit.

ΙΙΩΙΕL	....
ΓΑΙΟΥΟΥΕΛΛΙ	Γαίου Οὐελλ[είου]
ΑΠΕΛΛΑΤΟΥ	Ἀπελλάτου
ΤΟΥΔΗΜΗΤΡΙΟΥΤΟΥΔΙ	τοῦ Δημητρίου τοῦ δι
ΒΡΕΟΥΣ	.ρεους.

...ΥΡΗΛΙϹΑ
.../ΥΤΟΥΠΝ

....ΑΙΟΙЄΘΗ	....
...CЄΙЄΤЄΡΟΝΙ	....[εἰ δέ τις καταθή]σει
...ΙΟΥΔΗΝ	ἕτερον..[δώσει....ἀργυρ]ίου
	δην(άρια).......

Je citerai en dernier lieu une inscription chrétienne, d'une langue très-incorrecte, dont la signification rappelle la légende miraculeuse de l'étendard de Constantin.

103.

Au même endroit.

+ЄΝΤΟΥΤωΟΙΠΙCΤΟΙ	Ἐν τούτῳ οἱ πιστοὶ
ΝΙΚΟΥCΙΝ	νικοῦσιν.

« Dans ce signe, les fidèles remportent la victoire. »

Des ruines d'Amphipolis nous revînmes directement à la mer, en traversant les marais que le Strymon forme sur la rive gauche, près de son embouchure. Au milieu de ces eaux, s'élèvent encore les murs de la forteresse byzantine, qui commandait au moyen âge le golfe d'Orphano. Pierre Belon la trouva déjà inhabitée de son temps et l'entendit appeler *Khrysopolis,* nom qui est mentionné aussi dans les lettres du pape Innocent III, comme un des points de la province ecclésiastique de Philippes (1). C'est une enceinte de forme carrée, en épais blocage, dont je pus faire le tour à cheval, sans trouver aucun fragment qui eût conservé trace d'inscriptions ou de moulures, bien que les morceaux de marbre y abondent parmi les moellons et les tuiles brisées. Ces ruines répondent à peu près à la position de l'antique station athénienne d'Éiôn, sans occuper cependant l'emplacement exact de cette forteresse maritime, que Thucydide appelle ἐμπόριον ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ ποταμοῦ ἐπιθαλάσσιον et dont les fortifications, suivant le même historien, projetaient un angle saillant τὴν προύχουσαν ἄκραν ἀπὸ τοῦ τείχους, qui commandait l'entrée du fleuve d'assez près, pour la fermer aux vaisseaux ennemis (2). Quant au château byzantin d'Anactoropolis, pour lequel Cantacuzène ressuscite par erreur le nom classique d'Éiôn, il faut aussi se garder de le confondre avec ces ruines de Khrysopolis et le laisser dans la baie de Kavala, où nous lui avons marqué sa place (3).

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, ch. 55, et Tafel, *Via Egnatia*, II, p. 15, note.
(1) Thucydide, IV, 102, 107.
(3) Voyez plus haut, page 32.

DEUXIÈME PARTIE

MACÉDOINE

PROPREMENT DITE

MACÉDOINE

PROPREMENT DITE

CHAPITRE PREMIER.

FOUILLES DE PALATITZA,

SUR L'EMPLACEMENT D'UNE VILLE MACÉDONIENNE.

En quittant la Thrace macédonienne pour aborder la vraie Macédoine, nous arrivions dans cette région nouvelle avec un but déterminé et un plan tracé d'avance. Il s'agissait moins pour nous de poursuivre des résultats imprévus que de contrôler et d'exploiter dans l'intérêt de la science deux découvertes que j'avais faites quatre années auparavant, lorsque j'explorais le massif de l'Olympe, pour traiter l'un des sujets d'étude proposés à l'École d'Athènes par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le versant macédonien de cette montagne m'avait offert en deux endroits différents des ruines que leur beau caractère rattachait, certainement, à la brillante époque de l'autonomie de la Macédoine. Dans les tertres funéraires de *Kourino*, près de l'ancienne Pydna, j'avais reconnu une chambre souterraine qui conservait toute sa décoration d'architecture polychrome; à *Palatitza*, sur la rive droite du fleuve Haliacmon, c'était



une cité inconnue, où j'avais trouvé accumulés encore à leur place les restes d'un remarquable édifice d'ordre ionique et dorique.

En visitant, la même année, à la suite de mon collègue et ami M. Delacoulonche, les vieilles capitales de la Macédoine, j'avais pu me convaincre de l'extrême rareté de ces débris d'une civilisation qui partout ailleurs semble avoir été effacée du sol. Sur les antiques emplacements de Béræa et d'Édesse, à peine quelques fragments de sculpture rappellent-ils que la Macédoine a compté dans l'histoire avant les temps de Rome et de Byzance. A Pella, nous avions dû nous arrêter respectueusement devant un bout de moulure de beau travail grec, comme devant le seul reste attestant aux yeux que des artistes, héritiers des grandes traditions d'Ictinos et de Mnésiclès, avaient autrefois décoré de temples et de palais la ville royale de Philippe et d'Alexandre.

A cause même de cette incroyable pénurie de documents archéologiques, les ruines macédoniennes de Kourino et de Palatitza méritaient d'être interrogées avec une obstination particulière. Dans un pays tant de fois ravagé, le voyageur ne peut se flatter de l'espoir de voir tout à coup surgir devant ses yeux, au passage d'un col de montagne, au détour d'un rideau de rochers, des colonnades encore debout, des ruines pittoresques, comme celles de la Sicile ou de la Grèce méridionale. Il fallait nous résoudre à creuser patiemment le sol; mais, en étudiant de près ces débris cachés sous la terre, nous avions l'assurance que nos travaux devaient contribuer à combler une véritable lacune dans l'histoire du développement de l'art grec. Aussi, dès le début de la mission qui m'était confiée, avais-je réservé une large place à ces opérations, m'exposant bien volontiers au très-léger inconvénient d'être obligé de détruire moi-même une partie des hypothèses qui m'avaient été suggérées par un premier et rapide examen.

Une station de quelques jours à Salonique fut d'abord employée à nous assurer un précieux appui, pour la continuation de nos recherches, dans le concours amical du consul de France, M. Jules Darasse, et dans la bienveillance du gouverneur turc Husni-Pacha, dont j'avais fait autrefois la connaissance, lorsqu'il n'était encore que caïmacan de la Thessalie. Le récent établissement d'un atelier français dans cette ville nous permit en outre de nous munir, pour les fouilles que je me proposais d'ouvrir incessamment, d'instruments mieux fabriqués que les outils primitifs que nous avions trouvés entre les mains des paysans de la plaine de Philippes. Ce fut le 2 mai que la corvette nous débarqua pour la première fois sur la côte de Piérie, et, pendant que les matelots que le commandant mettait à notre disposition, commençaient à entamer les buttes artificielles de Kourino, voisines de la mer, je m'avançais, avec M. Daumet, dans l'intérieur du pays pour faire ouvrir les premières tranchées à Palatitza.

Il serait sans intérêt de suivre ici l'ordre chronologique de ces travaux, abandonnés et repris à plusieurs fois, selon les exigences de la saison et les nécessités de notre itinéraire.

Nous commencerons par l'étude des ruines de Palatitza, qui sont les plus importantes et qui remontent à une époque plus haute dans l'archéologie macédonienne. Nous décrirons ensuite le résultat de nos recherches dans les tombeaux de Pydna; puis nous y joindrons, comme appendice, les découvertes accessoires, dont nos fréquents mouillages sur la côte, nos différents séjours à Salonique et les pointes que nous avons poussées en plusieurs sens dans l'intérieur du pays, nous ont fourni l'occasion.

Aspect général de Palatitza et de ses ruines.

L'histoire de la première découverte des ruines de Palatitza montre bien que les voyageurs qui explorent l'Orient pour y chercher des ruines ne doivent jamais se lasser dans le perpétuel interrogatoire qu'ils font subir aux habitants. J'avais passé plusieurs fois à quelques lieues de ce village, sans entendre prononcer même son nom et sans recevoir des paysans aucun renseignement sur les antiquités qu'il renferme. Ce n'est qu'après avoir quitté l'Olympe, lorsque je parcourais avec M. Delacoulonche la région du bas Vardar, que la conversation d'un pappas intelligent m'en révéla l'existence. Prenant aussitôt un guide, je me séparai pour quelques jours de mon compagnon de route, et, repassant l'Haliacmon, je reconnus, non sans étonnement, que la découverte qui avait failli m'échapper devait être de beaucoup la plus intéressante de tout mon voyage.

Cette brusque excursion dans un coin inexploré de la Macédoine m'avait laissé le plus vif souvenir. En repassant, après quatre années, sur mes anciennes traces, au milieu d'une contrée, où je n'avais fait que poser le pied, sans aucune idée d'y revenir jamais, j'éprouvais le charme étrange qu'on ressent à voir se renouer un beau rêve. C'est en effet un merveilleux pays que ce revers des monts Piériens, qui s'abaisse vers les campagnes ouvertes de l'Émathie, comme une longue frontière de pentes fertiles et boisées, où la montagne et la plaine se rencontrent pour confondre leurs plus beaux aspects. La végétation presque septentrionale de l'Olympe descend ici jusque sur la rive de l'Haliacmon; les arbres de haute futaie, surtout des ormes magnifiques, forment d'épais massifs, qui interrompent partout les champs de maïs et de sésame, multiplient les plans de verdure et s'arrangent d'eux-mêmes selon la belle ordonnance d'un paysage de style. De lieue en lieue, on débouche en face d'un village aux toits rouges, de quelque métairie remplie de bestiaux et toute retentissante du cri des grands troupeaux d'oies qui se plaisent dans le voisinage du fleuve; puis on se perd de nouveau dans l'épaisseur des fourrés, par des chemins couverts, que défoncent journellement le pied

des buffles et la roue pleine des arabas. Jamais nature plus libre et plus noble à la fois ne fut animée du mouvement de la vie rustique.

Pour l'ethnographie, le pays que je viens de décrire se rattache au *Roumlouk*, à cette zone de villages grecs, où s'est cantonné le seul reste encore compacte de l'antique population macédonienne. Les habitants conservent, sous la veste de peau de mouton et sous l'épais turban des Bulgares, un type tout hellénique : l'ovale du visage allongé, le nez droit, les yeux bien fendus en amande et légèrement rapprochés, la physionomie expressive et intelligente. La langue qu'ils parlent est, à quelques locutions près, celle de tout le nord de la Grèce. Dans leurs vêtements mêmes, où domine le bleu uni, ils répudient le luxe de broderies grossières et de couleurs bigarrées qui plaît tant à leurs voisins slaves. Les femmes surtout sont remarquables par leur beauté fière et fine, que relève encore la grâce étrange de la coiffure appelée *katzoula :* c'est une sorte de bonnet blanc de forme conique, incliné un peu sur le côté et retenu par un mouchoir à demi flottant, qui forme au-dessus du front un large nœud frangé de houppes de laine de toutes les couleurs. Il faut les voir ainsi, serrées à l'égyptienne, dans une chemise de cotonnade blanche qui marque les formes du corps, porter avec des attitudes de statues les bassins de métal et les grands vases de terre de la maison, ou bien, debout sur l'étroit traîneau à fouler les épis, se suspendre aux traits de leurs attelages, dans des poses de Victoires antiques.

Les trois villages de *Koutlæs*, de *Barbæs* et de *Palatitza*, forment le groupe le plus reculé de ce district. Les pentes qui les dominent, plus roides et plus hautes que partout ailleurs, sont couvertes de forêts et sillonnées de profonds ravins, dont les eaux descendent au fleuve. Entre deux de ces ravins, dont l'un s'ouvre derrière Koutlæs, l'autre derrière Palatitza, s'avance une tête de contre-fort, au-dessous de laquelle la montagne se bifurque en s'abaissant rapidement. C'est contre cette pente, sur cette espèce de fourche ou de nœud rocheux, que les anciens habitants avaient appuyé l'acropole d'une ville, dont l'enceinte venait ensuite s'étaler et s'arrondir sur un terrain plus doucement incliné, où elle était dessinée en partie par le lit contourné des torrents.

A mi-côte, un large ressaut fait saillie sur la montagne et lui donne pour emmarchement une esplanade naturelle, qui était le point le plus en vue de toute la cité et le mieux disposé pour recevoir quelque grand édifice. Là, en effet, autour des murs lézardés et croulants d'une vieille église de la Sainte-Trinité (*Haghia-Triadha*), sont entassés les beaux débris d'architecture, qui, dès l'année 1855, avaient attiré mon attention. De superbes micocouliers, que leur tronc blanc et lisse ferait prendre pour des hêtres, s'ils n'avaient la feuille dentelée et la tête arrondie de l'orme, couronnent ce plateau d'un sombre massif de verdure, respecté par les habitants à l'égal d'un

alsos antique, et signalent de loin à tous les yeux un lieu consacré par d'anciennes traditions religieuses.

On pourrait difficilement imaginer un site mieux choisi et d'où la vue embrasse un horizon plus magnifique. Au-delà de l'épaisse bordure de bouquets d'arbres qui marque le cours de l'Haliacmon, toute la plaine de Macédoine se déroule aux regards comme une immense prairie. Au nord, le mont Païk dresse son cône ardu et projette vers l'orient une longue rampe, à l'extrémité de laquelle on devait voir surgir dans l'antiquité les hauts frontons et les constructions royales de la ville de Pella. Plus loin, dans la même direction, les plans qui fuient et se dérobent à l'infini font deviner le voisinage de la mer, sans la laisser voir pourtant sur aucun point. Vers l'ouest, au contraire, et plus près du spectateur, c'est la chaîne du Bermios qui superpose ses étages de cultures et de forêts, au pied desquels la grande ville de Verria, l'antique Bérœa, couchée au sein d'une végétation luxuriante, au milieu du parfum de ses roses et du frais bouillonnement de ses ruisseaux, marque encore aujourd'hui la place des jardins du roi Midas et de l'antique paradis des Bryges.

Le lecteur me pardonnera ces détails pittoresques; mais ils étaient indispensables pour faire comprendre l'incomparable situation des ruines que je venais étudier de nouveau.

Pour la description générale de l'enceinte, il est inutile de revenir sur tous les détails que j'ai donnés ailleurs (1). En consultant surtout notre plan C, levé géométriquement par M. Laloy, on y distinguera facilement, au-dessus du plateau d'Haghia-Triadha, l'acropole antique, dont l'angle extrême s'allonge en montant, pour entourer la tête rocheuse du contre-fort. Du côté de la place, plusieurs lignes de fondations, contournant les pentes tourmentées de la montagne et s'entre-croisant même par endroits, formaient sans doute autant d'étages de terrasses fortifiées. Vers la montagne, quelques assises de construction hellénique marquent l'emplacement d'une ancienne porte, qui fait donner à ces hauteurs le nom de *Palæo-Porta*. Elle est encore traversée par un sentier, qui conduit à un haut passage dans les monts Piériens, nommé le col de *Galakto*.

Cette porte de la citadelle est la seule partie des murailles qui soit construite en grand appareil : les autres substructions, tant celles de l'acropole que celles des deux grands murs d'enceinte qui s'en détachent, et que l'on suit, non sans peine, dans leur descente rapide à travers les bois, ne présentent au-dessus du sol que des traces d'un blocage très-dur, formé de ciment et d'éclats de roche non taillés. L'archéologie de la Macédoine est encore trop mal connue, pour que l'on puisse affirmer qu'un pareil mode de construction ne remonte pas relativement à une époque assez ancienne. Quelques redans et

(1) Voir l'ouvrage que j'ai publié sous ce titre : *le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 189 et suiv.

un petit nombre de tours, presque toutes de forme ronde, semblent en outre avoir défendu les points dominants de la fortification, mais sans former une chaîne continue d'ouvrages saillants. C'est un système de défense moins imposant que celui des grandes enceintes helléniques, mais fondé peut-être sur une étude plus sérieuse du terrain et sur une connaissance plus avancée des lois de l'art militaire.

La région basse de la ville antique est occupée par des champs qui portent le nom d'*Isba :* c'est un mot slave bien connu qui veut dire *maison*. L'enceinte n'y est plus dessinée que par des lignes de terrassements artificiels. On peut calculer néanmoins qu'elle avait, dans son ensemble, 800ᵐ environ de large sur une longueur de 1000 à 1200ᵐ. Ce sont, à peu de chose près, les mêmes dimensions que nous avons trouvées pour la partie close de la ville macédonienne de Philippes en Thrace. En dehors des murs, le long du sentier qui va de Koutlæs à Palatitza, on remarque en outre une levée de terre de 600ᵐ de long, qui peut être considérée comme une chaussée ou comme un supplément de fortification, reliant à la ville un petit pont de construction hellénique, jeté sur un torrent. Plus loin, en descendant vers l'Haliacmon, s'étendait la nécropole, où nous avons déblayé aussi une belle chambre sépulcrale. Il faut en distinguer probablement la région de buttes irrégulières appelée *Toumbæs* et le vaste tumulus creusé en entonnoir qui se dresse auprès d'elles.

Avant d'entrer dans le détail de nos fouilles, j'aurais voulu pouvoir attacher avec certitude aux belles ruines de Palatitza un nom dont la notoriété répondît à leur importance. Malheureusement je suis forcé d'avouer que toutes mes recherches sur le terrain ou dans les textes n'ont rien ajouté de décisif aux doutes que j'exprimais déjà dans mon premier ouvrage. Aucune découverte épigraphique n'est venue remédier sur ce point à la pauvreté désespérante des documents anciens, pour tout ce qui se rapporte à la géographie de la Macédoine, et dissiper l'obscurité qui résulte de la perte, si regrettable, du septième livre de Strabon. On ne peut trop regretter surtout les ouvrages des écrivains spéciaux, qui avaient fait pour cette partie considérable du monde grec ce que Pausanias devait faire plus tard pour la Grèce proprement dite : tels étaient, par exemple, Marsyas de Pella, qui, avant de raconter en contemporain les campagnes d'Alexandre, avait consacré plusieurs livres à l'histoire ancienne de la Macédoine; puis le second Marsyas, celui que l'on appelle Marsyas de Philippes, lequel, en sa qualité de prêtre d'Hercule, paraît s'être attaché surtout à recueillir, dans ses Μακεδονικαὶ ἱστορίαι, les antiques traditions nationales; enfin ce Théagénès, dont le lieu de naissance est inconnu, mais qui n'avait pu écrire un ouvrage sur les origines des cités macédoniennes, Μακεδονικὰ πάτρια, sans connaître à fond le pays (1). La Macédoine, qui nous est si connue

(1) Sur ces écrivains, voyez les *Scriptores rerum Alexandri*, de Didot, p. 40 et suiv., et les *Fragmenta historicorum græcorum*, vol. IV, p. 509.

par le grand rôle extérieur qu'elle a joué dans l'histoire générale, nous échappe ainsi presque entièrement, quand nous voulons l'étudier chez elle, dans l'originalité de ses usages, et dans la physionomie locale de ses populations et de ses villes.

En l'absence de toute notion positive, nous en sommes réduits à bâtir des théories sur quelques énumérations de noms géographiques, telles qu'on en trouve dans Pline, dans Ptolémée ou dans Étienne de Byzance.

Ce n'est que par une sorte de calcul de probabilités que l'on se détermine à attribuer les ruines de Palatitza à une ville qui ne possède aucun renom historique, mais qui paraît cependant avoir compté parmi les cités importantes de la Macédoine jusqu'au milieu de l'époque impériale. Ptolémée l'appelle Οὐάλλαι et la mentionne, avec une autre ville du nom de Φυλακαί, parmi les villes intérieures de la Piérie : Πόλεις δέ εἰσιν ἐν τῇ Μακεδονίᾳ μεσόγειοι αἵδε· — Πιερίας· Φυλακαί μθ γ', λθ κ, Οὐάλλαι, μθ γ'ο, λθ κ (1). Pline, qui nomme ses habitants *Vallæi*, place leur territoire dans la même contrée et dans le voisinage de l'Haliacmon : *Oppida : Pydna, Aloros. Amnis Aliacmon. Intus Aloritæ, Vallæi, Phylacæi, Cyrrhestæ, Tyrissæi. Pella colonia* (2). On remarquera que, dans son énumération, Pline, partant de la côte et de la ville maritime d'Aloros, semble reporter plus loin dans l'intérieur le territoire des *Phylacæi*. Cette indication s'accorde avec les chiffres de Ptolémée, qui assignent à Οὐάλλαι une position intermédiaire entre l'embouchure de l'Haliacmon, à trois douzièmes de degré (environ 6 lieues) vers l'est, et la ville de Φυλακαί, à deux douzièmes de degré (environ 4 lieues) vers l'ouest. Telles sont les raisons qui m'ont décidé dès l'abord à accepter le nom de la première ville pour les ruines de Palatitza, et à reporter la seconde vers le district intérieur de Servia.

Il est vrai que la forme Οὐάλλαι, répondant aux *Vallæi* de Pline, ne paraît pas être à première vue un mot d'origine grecque. Les Grecs n'employant ordinairement la diphtongue OY devant une voyelle que pour rendre le V des Latins, on serait tenté de croire que c'est plutôt un nom romain, de la même famille que *vallis* ou *vallum*, désignant une place forte ou un camp retranché, établi seulement après la conquête de la Macédoine. Par bonheur, Étienne de Byzance nous fait connaître, d'après Théagénès, la véritable orthographe de ce nom, qui doit s'écrire Βάλλα, d'où l'ethnique Βαλλαῖος. On sait que c'était un des idiotismes du dialecte macédonien de remplacer le Φ initial des Grecs, par la lettre B, qui s'accordait mieux sans doute avec la prononciation locale, et d'écrire Βίλιππος pour Φίλιππος, Βέροια pour Φέροια, βαλακρός pour φαλακρός. Le nom de *Balla* se rattache ainsi à un radical purement hellénique, que l'on retrouve dans les mots comme φαλός, φάλαρον, φαλακρός, et dans plusieurs noms de ville comme Φάληρον, Φάλαννα, Φαλώρεια, radical qui désignait primitivement un objet saillant, une pointe

(1) Ptolémée III, 13, 40.
(2) Pline, *Histoire Naturelle* : IV, 17.

brillante, et exprimait par dérivation l'idée d'éclat ou même de blancheur. Ce B macédonien, substitué au Φ, représentait probablement, comme celui des Grecs modernes, une labiale doucement aspirée et se prononçait à peu près comme le V latin. De là, l'erreur des ingénieurs romains, auteurs des itinéraires ou des cadastres officiels : ils n'avaient consulté que la prononciation, et l'avaient figurée directement dans leur langue, comme nous écrivons aujourd'hui *Verria*. Puis, comme il s'agissait d'un nom peu connu et dont l'orthographe n'était pas fixée par l'usage littéraire, les géographes grecs, puisant, comme Ptolémée, aux sources administratives romaines, avait retranscrit Οὐάλλαι, de même que si c'eût été quelque nom latin ou barbare.

On voudrait tirer quelque chose de plus du court article d'Étienne de Byzance : Βάλλα, πόλις Μακεδονίας· Θεαγένης ἐν Μακεδονίᾳ· « Βαλλαίους μεταγαγὼν εἰς τὸν νῦν λεγόμενον Πύθιον τόπον ». Pour qui serre le texte de près, il y a là certainement une citation de l'historien Théagénès, mais faite dans le but tout grammatical de fournir un exemple de l'ethnique Βαλλαῖος. L'extrait se réduit à un lambeau de phrase que l'on peut traduire ainsi : « ... *ayant transporté les Balléens dans l'endroit appelé aujourd'hui Pythion...* » J'avais supposé qu'il pouvait être question dans ce passage d'un roi de Macédoine qui aurait établi une population macédonienne dans la ville de Pythion en Perrhébie, afin de s'assurer de l'entrée des défilés de l'Olympe du côté de la Thessalie ; on comprendrait en effet qu'il eût tiré ces colons des villes de la Piérie, situées sur le versant opposé des mêmes montagnes. Mais il semble résulter des mots νῦν λεγόμενον que le lieu en question ne prit le nom de Pythion que postérieurement à l'étbalissement des Balléens. Il faut alors supposer, ou bien que le fait rapporté par Théagénès remonte aux temps primitifs, ou que la ville et le sanctuaire de Pythion en Perrhébie étaient moins anciens qu'on ne le suppose généralement, ou bien enfin qu'il s'agit d'un autre Pythion, fondé plus récemment sur quelque autre point de la Macédoine.

Le lecteur jugera par ce seul exemple des obscurités auxquelles on se heurte, quand on veut débrouiller sérieusement la géographie de ces contrées.

Je m'étais flatté un instant d'arriver à des résultats nouveaux et plus précis, en consultant les cartes antiques qui accompagnent certains manuscrits de Ptolémée, telles que celles qui ont été dressées par l'ingénieur alexandrin Agathodémon (1). En effet, si l'on prend pour point de repère, sur ces cartes, la ville de Bérœa, située en face de nos ruines, *Phylakæ* paraît se rapprocher plus que Balla de la position de Palatitza ; on peut en conclure tout au moins qu'il est hasardeux de rejeter cette autre ville piérienne jusque vers Servia, dans un canton intérieur qui dépendait peut-être de l'Élymiotide plutôt que de la Piérie. Les cartes

(1) J'ai consulté surtout le manuscrit dit de Henri II (n° 1401 de la Bibliothèque impériale) et celui du Mont-Athos, publié en fac-simile, par M. de Séwastianoff.

permettraient même d'hésiter entre Phylakæ et une place que Ptolémée nomme Αἰγαία, mais que les géographes modernes veulent confondre les uns avec Αἰγαί, l'ancienne capitale de la Macédoine, distinguée par eux d'Edessa, les autres, suivant une opinion plus vraisemblable, avec Αἰγίνιον ou Αἰγανέη, ville de la forêt piérienne (1). Il est vrai que Ptolémée fait d'Αἰγαία une ville émathienne; mais il n'est pas même bien prouvé que le canton de Palatitza appartînt à l'ancienne Piérie. Aujourd'hui ces villages au-delà du fleuve, loin de se rattacher à l'évêché piérien de Kitros, sont dans la dépendance du métropolitain de Verria. Or on sait à quelle haute antiquité remontent parfois les circonscriptions ecclésiastiques, calquées sur les anciennes délimitations politiques du pays. Il est de fait que la chaîne épaisse des monts Piériens forme en cet endroit une limite plus effective que le cours guéable de l'Haliacmon, et que cette partie de la rive droite du fleuve paraît se relier naturellement à la grande plaine d'Émathie.

Voilà bien des sujets de doute; mais, en les signalant, je dois aussi rappeler que rien n'est plus trompeur que les prétendues données mathématiques de la géographie de Ptolémée. Si quelques points principaux se trouvent relevés avec une exactitude relative, quel fond peut-on faire sur des mesures et sur des tracés qui s'accordent à placer la ville de Pydna au nord de l'Haliacmon (2), qui rejettent au-delà du mont Bermios toute une moitié de l'Émathie, sans compter qu'ils enchevêtrent dans un désordre inextricable les cantons montagneux de la Thessalie et de la haute Macédoine? De deux choses l'une : ou les cartographes anciens s'en sont rapportés à des manuscrits sur lesquels les véritables mesures étaient déjà altérées, ou Ptolémée lui-même, travaillant sur des itinéraires qui ne concordaient pas ensemble, s'est laissé abuser par la vaine prétention de construire avec des chiffres la géographie de ces contrées. Au milieu de ces incertitudes, dont je n'ai voulu rien dissimuler, l'ordre d'énumération suivi par les géographes, et l'absence de toute trace connue d'une ville hellénique entre Palatitza et la mer, donnent toujours à *Balla* le premier rang. Mais ce sont là des preuves insuffisantes et qui demandent à être confirmées par les monuments qu'un sol aussi riche en ruines ne peut manquer de fournir dans la suite.

Un fait reste incontestable, c'est l'importance de la ville macédonienne dont nous avons exploré les ruines. Je cède maintenant la plume à mon collaborateur M. Daumet, et je le laisse exposer lui-même le résultat de nos fouilles, avec la précision technique qu'un architecte pouvait seul apporter dans une pareille étude.

(1) Voir, à ce sujet, Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, p. 10 et suiv. Pour la relation de voisinage entre Aiginion et Béroea, comparez Pline (IV, 17) : *Oppida : Ǽge, in quo mos sepeliri reges, Berœa, et, in regione quæ Pieria appellatur a nemore, Æginium*, et ce vers de l'Anthologie (VII, 390) :

Τηλοῦ δ' Αἰγανέης τε καὶ Βεροίης.

(2) Erreur qui se retrouve dans les abréviateurs de Strabon.

Restes d'un propylée antique.

« Sur un plateau assez élevé, entre les villages de Palatitza et de Koutlæs, au milieu de l'enceinte d'une ville antique, se trouve une chapelle byzantine, abandonnée depuis longtemps et qui n'est plus qu'une ruine pittoresque. C'est dans les murs mêmes de cette église, et sur le sol qui l'entoure, que M. Heuzey avait découvert, dès l'année 1855, de remarquables restes de l'architecture grecque, provenant d'un grand édifice, qui lui avait paru mériter d'être étudié de plus près par des fouilles. Il y signalait des fragments doriques de plusieurs dimensions, et surtout de nombreuses pièces d'un grand et d'un petit ordre de colonnes ioniques, qui, par une combinaison très-savante et très-neuve, se trouvaient adossées deux à deux et engagées dans la masse d'un pilier intermédiaire. Il exprimait en outre la conviction qu'une partie des constructions antiques devait exister encore sous le sol. Ces opinions, exposées dans l'ouvrage intitulé : *le Mont Olympe et l'Acarnanie,* se trouvèrent pleinement confirmées par les premières études que nous fîmes en commun, au printemps de 1861, sur le plateau d'*Haghia-Triadha.*

« M. Heuzey avait signalé particulièrement, comme des points fixes, un fût dorique de trois tambours, supportant les arcades de l'église, et un alignement de grandes pierres, régulièrement appareillées, qui lui avaient offert, par leur position à fleur de sol, l'apparence d'un emmarchement ou d'un dallage antique. Le terrain fut sondé en ces deux endroits. Il y eut pour nous tout d'abord un instant de désappointement, en reconnaissant que la colonne dorique, contrairement à nos prévisions, ne reposait pas sur une fondation régulière, mais sur une couche de terres rapportées. C'est alors que nous fîmes déblayer l'espèce d'emmarchement qui se trouvait vers le nord-est de l'église. Heureusement, dès les premiers coups de pioche, on put voir que cette ligne de pierres était le dessus d'une assise, taillée, avec le plus grand soin, sur ses deux faces, et solidement fondée sur le sol antique, que nos ouvriers rencontrèrent enfin, à $1{,}44^{m}$ au-dessous du sol actuel. Nous tenions maintenant le bout du fil conducteur qui devait nous diriger dans nos recherches. Le mur même que nous venions de découvrir portait les traces d'une baie de porte, ce qui annonçait des dispositions architecturales intéressantes. Sur ces données, de nouveaux sondages furent pratiqués de l'autre côté de l'église et nous firent toucher d'autres lignes de construction. Le but de notre excursion de reconnaissance se trouvait atteint : nous étions assurés qu'il existait sous la vieille chapelle et dans toute la largeur du plateau un ensemble

d'arasements helléniques, répondant à l'importance et à la beauté des débris entassés sur le sol. Il ne s'agissait plus que d'attendre le moment favorable pour donner à nos fouilles tout le développement nécessaire.

« Au mois d'août de la même année, après une longue expédition en Thessalie, nous venions nous installer à Koutlæs, avec une brigade de quinze matelots, que la corvette qui nous accompagnait avait pu débarquer au mouillage de *Lefthérokhori*, distant d'une petite journée de marche. Nous réunissions en outre, dans les villages environnants, une quarantaine d'ouvriers, grecs et bulgares, et nous nous mettions activement à l'œuvre.

« Les fouilles, poursuivies pendant quarante jours sur le plateau d'*Haghia-Triadha*, permettaient d'établir que cette esplanade était occupée tout entière, dans l'antiquité, par un édifice de construction hellénique, dont les murs devaient former un vaste rectangle de 78^{m} de largeur sur 110^{m} environ de longueur. Le grand axe de cette enceinte rectangulaire, sans être orienté mathématiquement, se dirigeait, comme l'axe même de la plate-forme, à peu près de l'ouest à l'est.

« La face orientale, qui représente l'un des petits côtés, a pu être mise à nu dans toute son étendue, avec ses angles en retour. Du côté du nord, le mur de soutènement, qui régularisait le plateau vers la déclivité de la montagne, a été suivi également sur une longueur de plus de 60^{m}. Enfin, sur la face opposée, du côté où l'esplanade est dominée par des pentes rapides, les sondages opérés sur différents points ont démontré l'existence d'une muraille parallèle à la précédente. La direction de ces lignes de soubassements et la configuration du terrain donnent tout lieu de penser que l'enceinte se prolongeait ainsi jusqu'à l'extrémité ouest du plateau, où elle devait être fermée par une quatrième muraille, le long des roches escarpées qui bordent en cet endroit le torrent de Koutlæs. Il suffit, pour comprendre cette disposition, de jeter les yeux sur le levé topographique de M. Laloy et sur le plan détaillé que nous avons tracé nous-même des ruines d'Haghia-Triadha (1).

« L'espace que je viens de circonscrire est loin d'avoir été exploré complétement par nos ouvriers. Forcés de nous imposer des limites, nous avons dû diriger surtout nos efforts vers la partie orientale du plateau, autour de la vieille chapelle, sur le terrain encombré de fragments antiques, où nos premiers sondages nous avaient fait reconnaître sous le sol des dispositions architecturales mieux conservées que partout ailleurs.

« Dans cette partie nos travaux ont mis à découvert les substructions d'un grand corps de bâtiment, qui occupait 35 mètres de profondeur et qui se développait en fa-

(1) Voir le Plan C et la Planche 7.

çade sur toute la largeur du petit côté du rectangle, c'est-à-dire sur une étendue de 80m. Les murs sont rasés presque partout au niveau des fondations et ne s'élèvent guère, dans les portions les moins maltraitées, à plus de 1m au-dessus du sol antique. Mais leurs alignements dessinent encore un plan bien lisible, au moins dans ses traits principaux, et d'autant plus curieux à étudier que les ruines de la Grèce ne nous offrent aucun autre exemple d'une construction de ce genre.

« La disposition caractéristique de cette façade orientale est l'existence d'un large passage, de 10m d'ouverture, qui perce le bâtiment vers le milieu, dans toute son épaisseur, et qui donnait accès du dehors dans l'intérieur de l'enceinte. Ce passage central, auquel les autres distributions paraissent avoir été subordonnées, formait ainsi latéralement deux corps de logis distincts, disposés l'un au nord, l'autre au sud, et partagés en un certain nombre de salles de formes et de dimensions différentes. On peut déjà induire avec quelque probabilité des observations précédentes que nous avons ici la partie antérieure, en même temps que la principale entrée, du grand édifice qui occupait tout le plateau d'Haghia-Triadha.

« Telles sont, à première vue, les divisions très-simples du plan, dont il faut maintenant reprendre l'étude par le détail.

« *Passage central.* — Le passage central, nettement marqué sur le terrain, par deux lignes parallèles de gros murs, n'est pas simplement un large corridor, une galerie d'accès, traversant les constructions par une percée continue. D'après une disposition plus complexe, il était formé lui-même d'une succession de trois vestibules, qui communiquaient l'un dans l'autre, et qui sont encore aujourd'hui distingués par des fondations transversales (1).

« Le plus extérieur de ces vestibules, profond de 7m, n'est plus dessiné que par des substructions au-dessous du sol antique. Aucun indice matériel ne permet donc de reconnaître par quel genre d'ouvertures, plus ou moins libres, il était mis en communication, soit avec le dehors, soit avec les divisions suivantes.

« Le deuxième vestibule présente exactement les mêmes dimensions que le premier; mais il est heureusement dans un meilleur état de conservation. On y voit, du côté du nord, une partie du mur latéral, s'élevant encore à plus de 1m au-dessus des anciennes fondations. Ce bout de mur est justement le seul point fixe des ruines qui perçât à fleur du sol avant nos fouilles, et celui d'où nous sommes partis pour découvrir toutes les autres distributions. Il est construit en grandes pierres de tuf calcaire, appareillées et taillées avec toute la perfection des ouvrages helléniques, et porte comme décoration un bandeau d'une faible saillie, très-nettement profilé.

(1) Voir la coupe longitudinale de l'édifice, Planche 8.

« Je constatai, dès le premier moment, que ce bout de mur formait l'un des côtés ou *dosseret* d'une porte latérale, dont le seuil de marbre blanc, orné de moulures d'un beau profil et parfaitement taillées, existe encore en partie à sa place. Cette porte servait évidemment à mettre le passage central en communication avec le corps de logis du nord. Les lois de la symétrie architecturale nous permettent dès lors d'affirmer qu'il devait exister une porte semblable en regard, dans le mur du midi, bien que les substructions de ce mur soient rasées trop profondément pour en avoir conservé la trace. On peut juger par là que le vestibule intermédiaire jouait un rôle important dans le plan général de cette partie de l'édifice. Il en était le centre et comme le *carrefour* principal, servant de dégagement pour pénétrer, à droite et à gauche, dans les appartements distribués des deux côtés du passage.

« Mais c'est surtout la communication avec le troisième vestibule, qui est établie par un système d'ouvertures vraiment monumental. De ce côté règne, dans presque toute la largeur du passage, un magnifique seuil de marbre blanc, de 8,50^{m} de long d'un seul morceau, décoré, comme le précédent, de moulures d'un excellent travail. Il a fallu, pour le découvrir, fouiller jusque sous les fondations de la chapelle byzantine, bâtie justement sur cette partie du passage central. Le seuil monolithe, limité des deux côtés par des dosserets antiques, supporte encore les pieds de deux piliers en marbre, qui divisaient la baie en trois ouvertures; ils formaient trois portes de front, inégales, mais symétriquement espacées, celle du milieu étant plus grande que les deux autres. Au-dessous de chaque ouverture, la surface du seuil est taillée pour former feuillure de battement, et présente les trous de scellement nécessaires pour recevoir des portes ou des grilles, qui devaient s'ouvrir vers l'intérieur.

« Les traces d'une clôture du même genre, s'ouvrant également vers l'intérieur, se trouvaient aussi sur le seuil de la porte latérale dont j'ai parlé plus haut. En examinant ces deux seuils on remarque de plus qu'ils sont l'un et l'autre profilés en retour, et qu'ils excèdent l'épaisseur des dosserets entre lesquels ils sont compris, ce qui peut autoriser à croire que les murs étaient revêtus de marbre. Les deux seuils sont également percés d'entailles nombreuses, pratiquées avec soin, dans lesquelles devaient être fixés les revêtements de marbre ou de bronze qui décoraient les portes.

« Enfin la hauteur relativement considérable des mêmes seuils, qui n'ont pas moins de 0,28^{m}, semble prouver que le deuxième vestibule, vers lequel leur face est tournée n'était pas protégé par un toit, et formait plutôt une sorte de petite cour à ciel ouvert.

« Franchissant maintenant le seuil aux trois portes, nous pénétrons dans le troisième vestibule, dont les dimensions étaient en rapport avec l'importance de cette entrée. En effet, la profondeur est ici égale à la largeur du passage et nous donne une belle salle carrée de 10^{m} de côté. Le sol est aussi plus élevé que celui du vestibule précédent, et ce

fait achève de montrer que nous arrivons au vestibule d'honneur, qui précédait l'enceinte intérieure. Dans cette partie, ce n'est plus la paroi septentrionale du passage, mais celle du midi, qui est seule conservée. Le mur, encore élevé de deux assises, remarquables par la parfaite régularité de leur appareil, n'était percé d'aucune porte, disposition qui devait se répéter pour le mur parallèle, dont les fondations mêmes ont disparu. Le troisième vestibule n'avait donc aucune entrée directe sur les pièces latérales et servait seulement à donner accès dans la partie ultérieure de l'enceinte.

« Cette dernière communication n'avait pas lieu par des portes, mais par une large percée d'un aspect encore plus magnifique : car elle était divisée par des points d'appui, en trois entre-colonnements, qui faisaient face aux trois portes du grand seuil de marbre. Les supports, il est vrai, ne sont plus en place, et il ne reste qu'un fragment du seuil, toujours en marbre, sur lequel ils reposaient. Mais, en retour d'équerre du mur méridional, existe encore le dosseret qui formait l'un des côtés de la baie; et ce dosseret, par un hasard des plus heureux, porte la base d'une ante en pierre, ornée de moulures ioniques d'un très-beau style. Or cette base d'ante se rapporte rigoureusement, pour les épaisseurs comme pour le détail des moulures, à la base des colonnes ioniques adossées, dont les nombreux tronçons sont épars sur le plateau et frappent, plus que tout autre débris, l'attention de l'observateur, par leur disposition originale. Nous étudierons plus loin, dans la description des ordres, l'arrangement curieux de ces colonnes : contentons-nous, pour le moment, de leur marquer leur place, et de constater qu'elles terminaient par une issue grandiose le large passage qui était la principale entrée de l'édifice d'Haghia-Triadha.

« Cette enfilade de vestibules, séparés par des portes ou par des ordres de colonnes, rappelle à certains égards les distributions intérieures des Propylées d'Athènes et d'Éleusis. Aussi ne faut-il pas hésiter à donner le même nom au passage monumental de l'édifice de Palatitza : car les Grecs se servaient de ce mot pour toute espèce d'édifice, même pour désigner l'entrée d'une habitation privée de quelque importance. La seule différence est, que le *propylée* de Palatitza, au lieu d'être isolé de l'édifice principal, comme on le voit pour les temples, se trouve compris dans une partie des constructions auxquelles il donnait accès et se relie intimement avec elles; mais cette disposition ne s'en rapporte pas moins bien à la définition des auteurs.

« *Distribution générale de l'édifice.* — Après avoir fait connaître les dispositions du passage central, je passe à la description des deux corps de logis qui le flanquaient au nord et au sud.

« Un fait à noter tout d'abord, c'est qu'ils n'ont pas exactement la même largeur, l'entrée du propylée ne s'ouvrant pas tout à fait au milieu de l'édifice. La différence, qui

n'est que de 3 mètres en plus du côté du nord, ne devait pas du reste être appréciable à l'œil sur un front de près de 80 mètres. Dans le sens de la profondeur, ils sont divisés comme en trois bandes transversales et parallèles, par le développement des grandes lignes de fondations, qui forment aussi les trois divisions du passage central (1). On ne peut rien dire de positif sur les deux premières sections, qui sont très-ruinées et ne laissent plus voir que leurs assises inférieures. Toutefois, comme il n'est guère acceptable que l'édifice fût triple en profondeur, on peut supposer que la première ligne de fondations, plus épaisse que les autres, était surmontée d'un portique de colonnes, qui s'appuyait extérieurement sur toute la largeur de la façade de l'est et, au centre, se raccordait avec l'entrée ouverte du premier vestibule.

« En arrière du portique venait une première rangée de pièces, correspondant aux portes latérales du second vestibule. En troisième ligne, une seconde suite de pièces, plus profondes que les précédentes et disposées sur le même alignement que le vestibule d'honneur, faisaient façade du côté de l'ouest vers l'intérieur de l'enceinte. C'est là que se trouvent les divisions les plus spacieuses et les seules qui conservent quelques dispositions intéressantes : on en compte trois de chaque côté, formées par des murs de refend, perpendiculaires aux murs transversaux. Toute la distribution de l'édifice est du reste produite, comme on peut très-bien s'en rendre compte sur le plan, par un réseau très-simple de lignes se coupant à angle droit.

« Nous n'étudierons en détail que les six grandes pièces dont je viens de parler.

« *Grandes pièces au nord du passage* (2). — Dans le corps de logis du nord, la première des trois divisions, vers le bord du plateau et vers le mur de soutènement qui limite de ce côté l'édifice, se compose de deux chambres contiguës, dont l'une affecte une forme très-singulière : l'un de ses angles intérieurs est fortement arrondi en un quart de cercle de 5 mètres de rayon, comme pour former la cage d'un petit escalier; mais la construction ne justifie pas pleinement cette apparence.

« La seconde division, en se rapprochant du passage central, était occupée par une cour carrée de 10 mètres de côté, dont le sol, enduit en ciment, a été retrouvé dans un état parfait de conservation : il offre quatre pentes légèrement inclinées vers le centre et se réunissant à un orifice pratiqué pour l'écoulement des eaux. Le tout est soigneusement encadré d'une moulure faite avec le même enduit. Vers l'ouest règne un seuil en fragments de marbre de diverses couleurs, plus grands que ceux qui composent aujourd'hui le pavage appelé *mosaïque vénitienne*, mais formant de même une sorte de *brèche* artificielle. Ces dispositions, qui font penser à l'*impluvium* des maisons romaines, s'appliquaient évi-

(1) Voir le plan des fouilles, Planche 7.

(2) Voir la coupe transversale de l'édifice, Planche 8.

demment à un espace découvert. Le système de distribution et de toiture adopté par les architectes de l'antiquité rendait fréquemment nécessaires de pareilles prises de jour par le moyen de cours intérieures; nous en avons déjà signalé un exemple dans le même édifice.

« Ici, il avait fallu probablement éclairer une grande salle qui devait occuper la division suivante, mais qui, détruite de fond en comble, n'est plus indiquée sur le plan que par le vide qu'elle y laisse.

« En dehors, le long du mur de ces pièces, j'ai reconnu un caniveau soigneusement construit, avec deux sections distinctes et une pente régulière vers la déclivité de la colline.

« *Grandes pièces au sud du passage.* — Il faut maintenant nous transporter de l'autre côté du vestibule d'honneur, où nous trouvons trois grandes divisions faisant pendant à celles que je viens de décrire. Dans cette partie, qui est la mieux conservée des ruines, les constructions, s'élevant partout au-dessus du sol, montrent plus clairement leurs dispositions diverses, en même temps que la perfection de leur appareil.

« La première pièce, attenante au mur du passage central, est une curieuse salle circulaire, de $11,25^{m}$ de diamètre, inscrite dans un plan carré. Complétement indépendante des appartements qui l'entourent, elle ne s'ouvre que sur la façade intérieure du bâtiment. Un seuil de marbre blanc, taillé avec la même élégance que les précédents, décore cette porte unique. Le sol est revêtu de ce pavage antique en grands éclats de marbre empâtés dans du ciment, dont la tradition a été conservée, comme nous l'avons dit, dans la mosaïque vénitienne. Contre le mur circulaire, sont appuyés, à intervalles symétriques, une série de dés en pierre, que je regarde comme ayant été destinés à porter une décoration ou un revêtement d'une certaine saillie. Des traces de dés semblables se voient aussi contre le mur du grand vestibule.

« Mais le détail le plus surprenant que présente cette salle ronde est la présence d'une sorte de tribune en marbre, adossée à la muraille et orientée vers le sud, dans une position oblique et tout à fait irrégulière par rapport à la porte d'entrée. Ce sont deux marches superposées, dont on a évidé la face antérieure de manière à laisser aux angles des espèces de bras ou de socles saillants ; le degré supérieur, haut de $0,20^{m}$, mais en partie mutilé, faisait une légère retraite sur l'ensemble du contour; le degré inférieur, haut de $0,27^{m}$, a $2,50^{m}$ de large; sa plus grande saillie sur le mur est de $2,40^{m}$.

« Près de ces degrés, nos ouvriers ont tiré de terre les fragments à demi calcinés d'un étroit montant de marbre, sorte de pilier votif, qui semble avoir appartenu à la décoration de la même tribune. Les riches ornements ioniques qui le surchargent portent encore le caractère hellénique, mais l'exécution en est trop négligée pour appartenir

à une époque aussi haute que la construction principale. Cette tribune, ainsi décorée et certainement ajoutée après coup, était-elle destinée à porter un autel, une statue ou un siége? Son orientation particulière tenait-elle à une cause religieuse? Ce sont autant de questions que nos fouilles ont posées, sans les résoudre. De toute manière, l'existence de cette salle circulaire dans une construction grecque est un fait rare et constitue un véritable problème archéologique.

« La division suivante est un carré, distribué, comme un petit logement, en trois compartiments, qui présentent la disposition d'une salle, ou d'une antichambre, commandant deux chambres de 5 mètres de côté. La salle, qui joue le rôle d'antichambre, a son entrée principale par une porte qui s'ouvre, comme celle de la salle circulaire, sur la façade intérieure, et qui est pourvue de même d'un beau seuil mouluré en marbre blanc.

« Une seconde porte, garnie d'un seuil semblable, s'ouvre en retour sur la dernière division de cette rangée, qui est une salle de 10 mètres de profondeur sur 7 mètres seulement de large. Cette salle, qui s'appuie directement sur le mur extérieur du sud, avait deux autres portes, l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est, cette dernière servant de communication avec la rangée d'appartements située sur la façade orientale. Le pavage des quatre pièces précédentes est toujours en mosaïque de fragments de marbre.

« Le lecteur jugera de l'intérêt de curiosité que présentent ces distributions, dont la plupart semblent disposées comme pour une habitation.

« *Partie ultérieure de l'édifice.* — Nos fouilles n'ont guère été au-delà de la façade intérieure du corps de bâtiment qui formait la partie avancée de l'édifice d'Haghia-Triadha. Cependant il y a tout lieu de supposer que cette façade se développait sur une grande enceinte découverte qui occupait le centre du plateau.

« Elle devait y être doublée d'un portique, qui n'est indiqué, il est vrai, que par deux assises de fondation, retrouvées dans une fouille, à 5 mètres en avant de la muraille. Mais les pièces importantes qui s'ouvrent toutes directement sur cette ligne, comme le logement aux trois chambres, la salle circulaire, la cour à sol de ciment, et surtout le vestibule d'honneur, avec sa large issue à trois entre-colonnements, ne pouvaient guère ne pas être précédées par une galerie couverte, qui leur servait d'accès commun.

« J'ajouterai que ce portique pouvait se continuer en retour, des deux côtés de la grande cour intérieure, formant, suivant l'usage constant des anciens, un vaste *péristyle*, et bordant deux files de chambres rectangulaires ou de cellules, dont les premières amorces ont été retrouvées le long du grand mur extérieur du nord. Maintenant il est plus que probable qu'une enceinte aussi étendue contenait, vers son extrémité occidentale, d'autres constructions importantes, qui étaient même peut-être le corps principal

de l'édifice. Le dernier jour de nos fouilles, je fis tenter dans cette partie du plateau, à 60 mètres de nos dernières tranchées, une sonde, qui nous permit de constater, à une faible profondeur, l'existence d'un sol revêtu de mosaïque de marbre, comme celui des chambres déblayées vers l'est. Peut-être quelques jours de travail auraient-ils ajouté beaucoup à nos découvertes. Par malheur, l'insuffisance de nos moyens, l'extrême ténacité d'un sol profond et compacte, embarrassé par les constructions plus modernes de l'église et sillonné de grosses racines qu'il fallait trancher avec la hache, enfin la maladie qui vint au dernier moment désorganiser notre brigade de matelots, furent autant de causes qui nous empêchèrent de donner à nos travaux tout le développement que nous aurions voulu et qui nous forcèrent à nous contenter des résultats acquis.

Ordres d'architecture du propylée.

« Du reste, le plan tracé sur le terrain par les substructions n'est pas la seule source de renseignements que nous devions consulter, pour arriver à connaître le monument de Palatitza. Il est indispensable de concilier avec ces informations l'étude des ordres d'architecture, par l'examen des nombreux fragments de toute espèce, employés comme matériaux dans les constructions de la chapelle d'Haghia-Triadha, accumulés sur le sol du plateau ou disséminés jusque dans les villages environnants. Cette riche collection, augmentée de beaucoup de pièces importantes, exhumées dans les fouilles, doit nécessairement ajouter à ce que nous savons, non-seulement de la décoration de l'édifice et du style de son architecture, mais encore de ses distributions et surtout de la disposition des parties hautes.

« Les ordres dont les débris ont pu être retrouvés sont les suivants :

Un ordre dorique de colonnes,

Un petit ordre dorique de colonnes,

Un grand ordre de piliers à colonnes ioniques adossées,

Un petit ordre de piliers analogues,

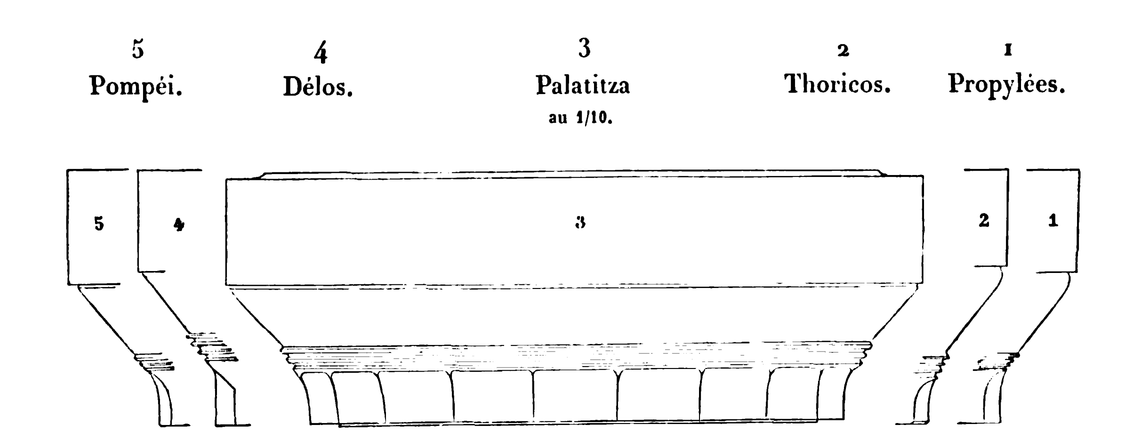
Un grand ordre ionique de colonnes.

« Nous allons les passer successivement en revue, après avoir dit quelques mots de la pierre employée pour toute cette partie de l'architecture. C'est un calcaire jaunâtre, d'un grain inégal. Il ne diffère pas essentiellement de celui qui a servi pour les fondations et pour les murailles. Sa consistance moyenne et sa nature très-poreuse ne l'empêchent pas d'être susceptible de recevoir la taille délicate des moulures. Cette pierre de sédiment, qui forme en partie les montagnes de Verria, de l'autre côté de

l'Haliacmon, est bien connue des habitants sous le nom de πουρί. M. Heuzey y voit une variété du πῶρος ou πώρινος λίθος, employé fréquemment par les Grecs, lorsqu'ils ne construisaient pas en marbre, par exemple au temple de Jupiter à Olympie (1). La nature de ce calcaire le rendait en effet plus propre que tout autre à recevoir des enduits : or les traces de stucage et de peinture que nous avons remarquées particulièrement sur les colonnes, les écailles de stuc tombées au pied des murs, les tampons de pierre incrustés après coup dans les faces lisses des parements pour réparer les *moies* ou parties trop tendres, ne permettent pas de douter que les parties visibles de la décoration ne fussent revêtues d'enduits colorés.

« *Ordre dorique.* — Les débris de cet ordre sont très-abondants. La raison en est surtout que les tambours des colonnes ont pu, grâce à leur forme cylindrique, être roulés en grand nombre sur les pentes de la colline, pour être employés dans les églises des villages environnants, comme supports des piliers en bois ou des autels. On a ainsi tous les éléments nécessaires pour reconstituer l'ordre entier (2).

« La comparaison établie entre les diamètres des nombreux tambours doriques, le calcul de leur *fruit* ou amincissement, ont permis de déterminer les dimensions exactes



de la colonne, qui était haute de 5m22. L'inégalité du fruit dans certains tambours montre que l'axe des colonnes devait être légèrement incliné vers l'intérieur, comme dans la plupart des monuments grecs. Les colonnes de Palatitza sont en outre légèrement galbées, conformément aux meilleures traditions de l'architecture hellénique. Les cannelures sont au nombre de vingt; elles s'amortissent sur la courbe continuée de l'échinus, et cela avec une extrême délicatesse. D'un autre côté, l'échinus, d'une saillie

(1) Pausanias, V, 10; VI, 19, et Pline, XXXVI, 28.
(2) Voir Planche 9.

très-modérée, ne présente qu'un profil presque rectiligne. Par ces derniers caractères, les chapiteaux de Palatitza se rapprochent des chapiteaux doriques du portique de Philippe à Délos, et de ceux que l'on voit au *forum triangulaire,* dans l'ancien quartier grec de Pompéi, comme le lecteur peut en juger par le tableau comparatif ci-dessus. La proportion entre la hauteur de la colonne et celle de l'entablement semble indiquer aussi que l'ordre dorique de l'édifice d'Haghia-Triadha appartient à l'architecture civile, plutôt qu'à une construction religieuse.

« L'entablement de l'ordre dorique de Palatitza est d'un très-beau style; les proportions et les rapports en sont excellents, et rappellent ceux des Propylées d'Athènes. Dans les triglyphes, par exemple, le couronnement des demi-canaux forme de même une retombée, qui témoigne de la recherche de l'effet et de la délicatesse du travail. L'architrave, la frise et la corniche répondent à autant d'assises séparées. Il n'existe aucune trace d'ornement dans la métope. Sous les mutules règne un talon, comme au forum de Pompéi. La moulure qui couronne la face du larmier a été seule restituée, conformément à l'amorce qui en reste et aux beaux exemples antiques.

« La grande profusion des fragments doriques porte à croire que les colonnades qu'ils formaient avaient une certaine étendue. Il est vrai que les fouilles n'ont rien révélé de positif sur leur situation. Mais, si la façade extérieure de l'est était, comme nous l'avons supposé, précédée d'un portique de colonnes, c'était là, sans aucun doute, que l'ordre dorique, qui était l'ordre extérieur par excellence, devait trouver son principal emploi, selon toutes les convenances architecturales et suivant la pratique à peu près constante de l'antiquité.

« On peut tirer aussi quelques indications d'un très-curieux fragment, qui a été retrouvé sur le sol, non loin de la même façade. C'est une assise de $0^{m},70$ de haut, qui se compose d'une demi-colonne dorique, adossée à une tête-de-mur; la colonne est accompagnée de chaque côté d'une face d'ante, ayant comme largeur un peu moins d'un demi-diamètre, et taillée d'aplomb, de manière à se raccorder avec la saillie du tailloir du chapiteau (1). Or cette disposition pouvait très-bien s'appliquer à l'about d'un mur. Je suppose que deux piles de ce genre marquaient, au milieu du portique dont je viens de parler, le prolongement des murs du passage central, et formaient, en le détachant, ce que nous avons appelé le premier vestibule du propylée. La disposition que je suppose est d'autant plus acceptable, que l'emploi des colonnes adossées semble avoir été l'un des caractères de l'édifice qui nous occupe : nous allons retrouver le même parti appliqué encore plus hardiment dans les ordres ioniques. Le musée du Louvre possède un petit chapiteau dorique en marbre, adossé à un chapiteau d'ante :

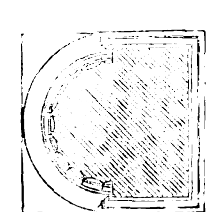
(1) Voir Planche 9. — Comparez Blouet, *Expédition de Morée*, pl. 72.

cette pièce intéressante, qui provient des fouilles d'Olympie, mérite d'être mise en regard de notre fragment macédonien.

Palatitza.



Olympie.



« Divers débris de tuiles, appartenant à l'ordre dorique, ont été ramassés dans les fouilles. Ces débris, d'un beau travail, faisaient partie d'un larmier très-saillant; le dessous porte une large bande rouge, avec bordure de palmettes, et la face verticale est décorée de grecques peintes, d'un dessin excellent (1). Un autre fragment était la partie supérieure d'une tuile d'antéfixe, dont le contour, découpé en palmette, portait des vestiges de peinture.

« Il n'y a que peu de mots à dire, en terminant, d'un *petit ordre dorique,* lequel n'est représenté que par un seul chapiteau, trouvé loin des ruines, dans une église du village de Palatitza, à côté d'un chapiteau du grand ordre. Le dessin de ces deux chapiteaux est exactement pareil; leurs dimensions seules sont différentes, le côté du tailloir n'étant, pour le plus petit, que de $0^{m},516$, tandis que, pour le plus grand, elle est de $0^{m},930$. Ce second ordre dorique était très-probablement aussi employé dans les constructions du plateau d'Haghia-Triadha; mais la rareté de ses fragments suffit pour montrer qu'il n'y devait jouer qu'un rôle accessoire.

« *Grand ordre ionique.* — Cet ordre est le plus parfait et le plus original de ceux qui ont été retrouvés à Palatitza. Ce n'est pas proprement un ordre de colonnes, mais un ordre d'élégants piliers, portant, adossées et engagées juste à moitié, deux demi-colonnes ioniques (2). Il y a dans cette combinaison d'éléments complexes, dans ce développement inattendu, quoique parfaitement logique, des formes de l'architecture hellénique, un problème hardiment résolu, qui témoigne d'une grande recherche et d'une science consommée.

« De nombreux morceaux de ces colonnes adossées étaient déjà entassés sur le sol du plateau, où ils formaient principalement le mur d'enclos de l'église. Mais c'est à nos fouilles que nous devons d'avoir trouvé plusieurs fragments portant les doubles bases,

(1) Voir Planche 13.
(2) Voir Planches 10 et 11.

et surtout une pièce unique, qui nous montre l'agencement des deux chapiteaux adossés. Ce précieux débris, avec l'une des doubles bases correspondantes, fait aujourd'hui partie des collections du Louvre.

« Dans ces exemples, l'ordre ionique se présente avec des formes et des proportions différant sensiblement de celles que nous trouvons à Athènes dans les constructions du siècle de Périclès. D'abord, les volutes n'ont pas de coussinet : elles sont taillées toutes en volutes d'angle, et leurs côtés se recreusent et s'enroulent exactement comme leurs faces principales; il en résulte que leur plan se développe suivant un arc de cercle, d'après une disposition déjà observée dans l'ordre intérieur du temple de Bassæ, au prétendu tombeau de Théron à Agrigente et dans l'ionique de Pompéi.

« Le canal qui relie les volutes n'est pas terminé non plus à sa partie inférieure, par la courbe caractéristique des chapiteaux ioniques du type athénien; mais un filet très-net le sépare simplement par une ligne droite des moulures de l'échinus. Il est vrai qu'Ictinos, dans l'ordre intérieur de Bassæ, supprime aussi cette courbe; mais, par une transposition dont les tombeaux ioniques de la Lycie offrent d'autres modèles, il arque puissamment la ligne supérieure du canal, jusqu'à masquer complétement le tailloir du chapiteau. A Palatitza, au contraire, la courbe supérieure des volutes vient, comme à l'ordinaire, se raccorder en mourant aux lignes droites d'un tailloir décoré de moulures. Ce canal droit, compris entre deux filets parallèles, ferait penser aux chapiteaux ioniques de Pompéi, si la précision des formes, le beau rapport des proportions, le dessin délicat des palmettes, et particulièrement l'ampleur de la volute, qui est large de près d'un demi-diamètre, n'accusaient au plus haut degré le goût de la belle époque grecque.

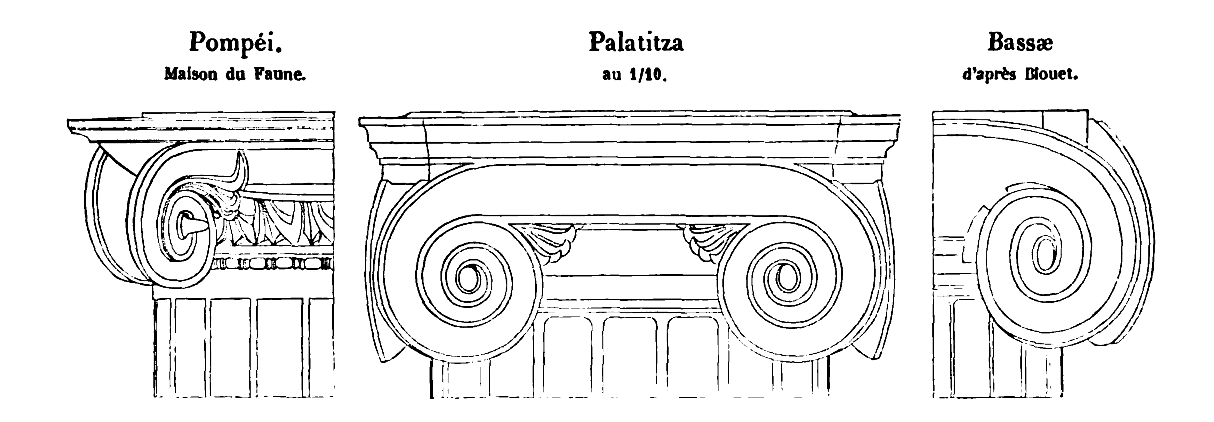
« Un caractère qui est particulier à l'ionique de Palatitza, et qui ne se retrouve que rarement dans les chapiteaux grecs ou romains de cet ordre, c'est l'extrême simplicité de l'échinus, lequel s'est dépouillé des rangs d'oves et de perles traditionnels, pour n'être plus couronné que par une large face terminée en congé, supportée par des moulures horizontales d'un fin profil. Cette simplicité élégante, qui pouvait être relevée par des ornements peints, s'harmonise heureusement avec les autres lignes, et compose un ensemble du goût le plus distingué.

« L'heureux arrangement qui relie sur les côtés les demi-colonnes ioniques par des pilastres intermédiaires, vient compléter le type remarquable créé par l'architecte du monument de Palatitza. La différence des moulures rend le chapiteau de ces pilastres complétement indépendant de celui des colonnes adossées. On y remarque une face saillante qui, ne se contre-profilant point, laisse le retour du chapiteau des colonnes se buter franchement dans le pilastre.

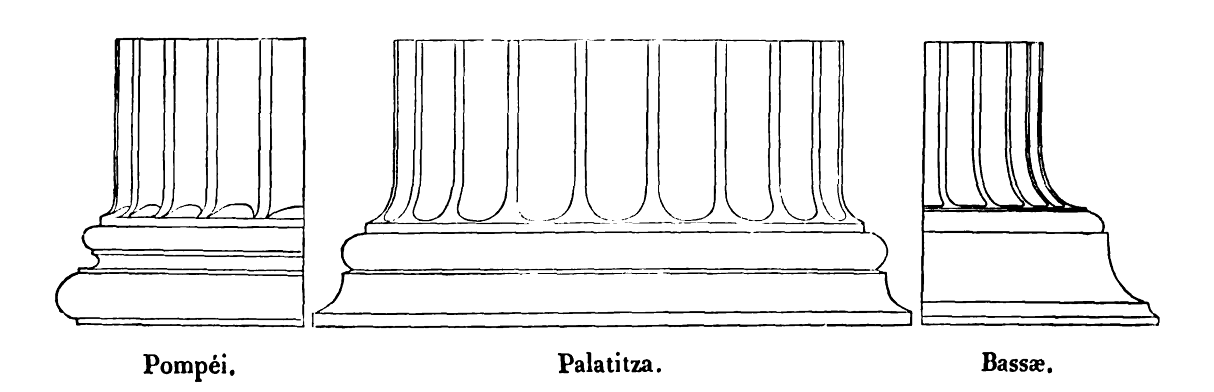
« Le même parti de juxtaposition n'a pas été adopté pour les bases, qui sont exacte-

ment les mêmes pour les demi-colonnes que pour les faces intermédiaires; elles se soudent entre elles par des retours de profils, de manière à former une ceinture continue. Leur profil hardi s'écarte aussi des formes communes : elles n'ont pas de tore inférieur, et elles portaient directement sur le sol par le rebord évasé de leur scotie.

« Le tableau suivant établit la comparaison entre les chapiteaux que nous décrivons et ceux de Bassæ et de Pompéi.



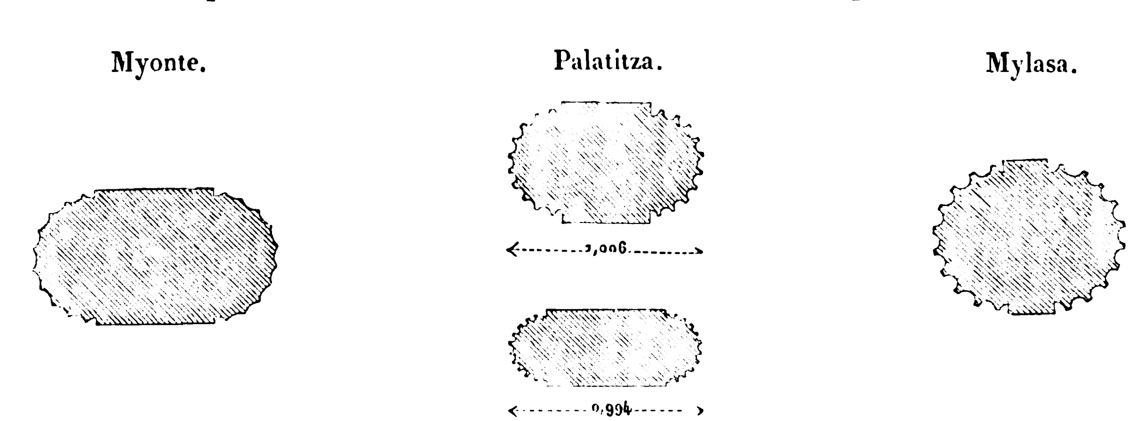
« La comparaison des bases n'est pas moins intéressante : elle achève de montrer les rapports étroits qui rattachent l'ordre ionique de Palatitza aux types grecs les plus purs.



« On a vu que la découverte d'une base d'ante, encore en place, avait permis de déterminer l'emplacement et la destination des colonnes adossées que nous venons d'étudier. Un fragment retrouvé dans les fouilles nous a fait connaître le chapiteau de la même ante (1). Ce sont exactement, à part quelques différences de saillie, les mêmes profils que ceux des pilastres auxquels sont adossées les colonnes. Cette similitude m'a conduit à restituer à l'ante une face saillante, comme celle qui couronne le nu des pilastres.

(1) Voir Planche 10.

« La dimension de $1^m,095$, prise à la base des piliers à colonnes adossées, correspond parfaitement à la dimension $1^m,101$ prise à la base de l'ante restée en place. On peut en conclure que c'est l'épaisseur de la muraille et la hauteur restreinte et déterminée des colonnes qui ont produit la combinaison savante et originale, appliquée dans l'ordre ionique de Palatitza. Il existe, du reste, d'autres exemples d'un semblable arrangement, dans l'architecture grecque. Les ruines de Messène ont fourni un fragment de *colonne ovale à dormants* qui présente une disposition analogue (1). Un portique d'Hiérapolis, en Phrygie, montre des colonnes ioniques adossées, dont les demi-chapiteaux sont reliés latéralement par des guirlandes et par des masques sculptés (2). Dans le grand tombeau de Mylasa, dont l'ordre est corinthien, la nécessité de donner plus de force aux pilastres d'angle a conduit également l'architecte au système de l'adossement des colonnes. Un fragment dorique de Myonte, un édifice dorique d'Antiphellos en Lycie, et un portique de Pompéi, restauré grossièrement en stuc après la première catastrophe, fournissent encore des termes de comparaison intéressants (3).



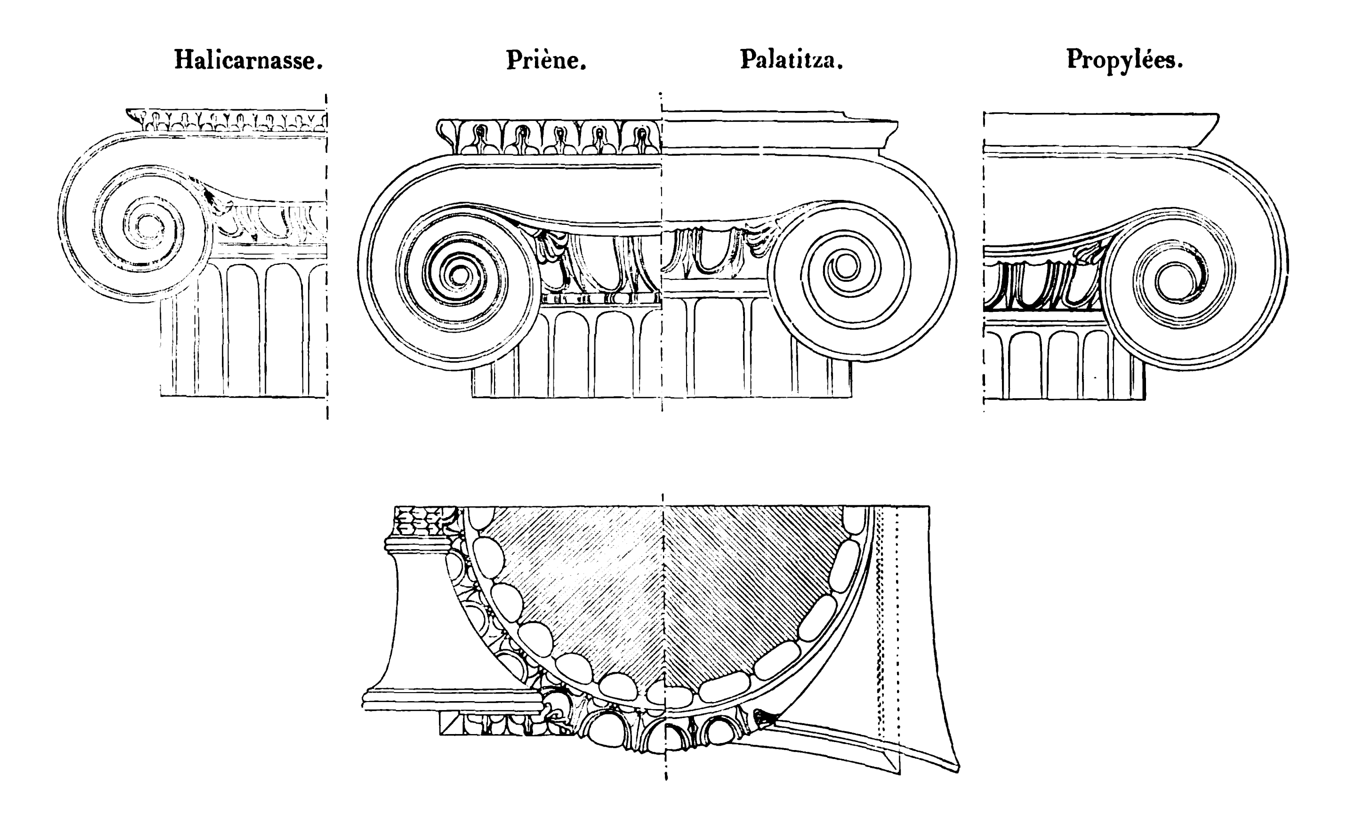
Quelques-uns de ces exemples, que nous réunissons sous les yeux du lecteur, montrent que les anciens, à diverses époques, ont fait usage de cette combinaison ; mais nulle part elle ne se présente avec des formes plus parfaites que dans l'édifice d'Haghia-Triadha. Le nombre assez considérable des fragments retrouvés autorise même à penser qu'elle n'y avait pas été employée seulement pour décorer l'issue du propylée, mais qu'elle se reproduisait en plusieurs endroits différents.

« Les fouilles ont mis encore à découvert plusieurs pièces d'une architrave ionique (4). Son épaisseur $1^m,010$ correspond à la dimension $0^m,997$ des colonnes, mesure prise à la hauteur du chapiteau : cette architrave devait donc les surmonter. Il est dit que toutes les parties de l'ionique de Palatitza se présenteront à nous avec des caractères

(1) A. Blouet, *Expédition de Morée*, pl. 36, fig. 9-12.
(2) De Laborde, *Voyage en Asie Mineure*, p. 83, pl. 36 et 37.
(3) *Antiquités ioniennes*, vol. II, pl. 35. — Texier, *Description de l'Asie Mineure*, vol. III, pl. 193.
(4) Voir Planche 10.

imprévus, qui nous placent en dehors des règles communes et qui annoncent des dispositions architecturales très-particulières. Non-seulement la grande hauteur de ces architraves, qui est de 0^{m},645, leur donne une importance inusitée, mais leur composition est, je crois, sans exemple. Les trois bandes ou faces, qui divisent ordinairement l'architrave ionique, sont ici surmontées d'une quatrième face, plus large et plus saillante que les autres, et nettement distinguée d'elles par une moulure en forme de talon; le long du bord supérieur courait une seconde moulure, dont la saillie accentuée et le profil découpé en retombée de larmier, semblent indiquer un ornement final. On peut en induire que le grand ordre ionique de Palatitza n'avait pas d'entablement régulier, mais que l'architrave, formant à elle seule, sans frise et sans corniche, le couronnement de l'ordre, supportait soit un ordre supérieur, soit un mur percé de baies.

« Nous avons recueilli en outre quelques débris très-mutilés d'un unique chapiteau d'ordre ionique, dont les dimensions se rapportent parfaitement à celles des chapiteaux adossés du grand ordre; mais ce chapiteau appartenait à des colonnes libres, à tambours



circulaires cannelés (1). C'est le seul indice d'un *grand ordre ionique de colonnes*. Par une disposition très-particulière, la présence des coussinets sur les faces latérales n'empêche pas les volutes de se recourber en avant dans leur plan vertical, comme des volutes d'angle. M. Heuzey nous demande de faire ici le parallèle de ce chapiteau avec

(1) Voir Planche 13.

les chapiteaux ioniques des Propylées d'Athènes, du temple de Minerve à Priène et du mausolée d'Halicarnasse, pour établir plus loin, sur cette comparaison, la date approximative de l'édifice de Palatitza.

« *Petit ordre ionique.* — De nombreux fragments attestent aussi que l'édifice qui nous occupe possédait en outre un petit ordre ionique, qui devait tenir une place importante dans son architecture (1).

« Comme dans le grand ordre, les supports étaient formés par des demi-colonnes adossées à un pilastre commun. Une légère dissemblance provient seulement de ce que les colonnes, au lieu d'être engagées juste à moitié, comme au grand ordre, et d'avoir, aux points de jonction, leurs cannelures coupées par le milieu, ont leur centre un peu en dehors de la ligne de contact, et gagnent de chaque côté l'épaisseur d'une demi-cannelure et du listel adjacent. Du reste, les faces latérales des pilastres sont couronnées de même de moulures et d'une table saillante, sans aucun lien avec le chapiteau des colonnes.

« La différence principale avec le grand ordre est dans la forme de ces chapiteaux des colonnes. Les volutes, disposées sur un même plan, forment sur les côtés des coussinets très-allongés, dépourvus de toute décoration; l'échinus, orné de simples moulures, voit se recourber la ligne inférieure du canal, et porte des palmettes dont le contour est seulement massé dans la pierre. Ce dernier détail se retrouve dans l'ordre ionique du Colisée; mais, à Palatitza, le beau développement des volutes et la délicatesse de la taille font toujours reconnaître la pure époque grecque.

« Le diamètre de la colonne du petit ordre n'étant plus que de $0^m,370$ au lieu de $0^m,615$, fait paraître la face latérale relativement beaucoup plus importante. La grande épaisseur du pilier, avec ses colonnes adossées, reste en effet de $0^m,994$, mesure prise au-dessous des chapiteaux, ce qui répond à l'épaisseur $1^m,007$ du grand ordre. Il y a dans ces deux dernières dimensions une relation évidente, qui fait croire que les deux ordres ioniques appartenaient à des murs de même épaisseur. Le petit ordre, sans être directement superposé au grand, ce que la différence des profils ne permet guère de supposer, pouvait cependant occuper un niveau supérieur, soit dans des pièces différentes, soit dans les murs en retour des mêmes pièces, et servir, par exemple, à diviser par des meneaux les grandes baies d'éclairage. La disposition des bases du petit ordre nous aurait donné peut-être quelques renseignements sur ce point; mais, par un hasard singulier, aucun fragment n'a pu en être retrouvé.

« On peut regarder comme appartenant au petit ordre ionique une architrave repré-

(1) Voir Planche 12.

sentée par de nombreux fragments. Composée des trois faces ordinaires, avec couronnement de moulures, elle présente les proportions de l'époque grecque. Son épaisseur correspond aux dimensions des colonnes adossées du même petit ordre.

« Il existe enfin un fragment de corniche, se rapportant aux mêmes proportions. Ses moulures sont d'un beau caractère; une face, attenante à la moulure qui court sous le larmier, lie cette corniche à une partie de frise taillée dans le même bloc de pierre : c'est encore une disposition toute particulière, qui ajoute un trait de plus au caractère de nouveauté que présentent les ordres de Palatitza.

« Si, dans la description générale des ruines de Palatitza, nous n'avons pas annoncé aussi un *ordre corinthien,* c'est que la seule pièce que l'on puisse rapporter à cet ordre est trop incomplète pour donner une idée de la disposition, d'ailleurs très-originale, qu'il devait présenter (1). C'est un angle de chapiteau, dont les caulicules, au lieu de former deux petites volutes, viennent s'interrompre brusquement à leur point de réunion sous le tailloir; ils y étaient reliés par un fleuron très-délicat. L'exécution de ce fragment n'est pas moins parfaite que celle des autres parties de l'architecture; elle fait vivement regretter que l'ensemble du chapiteau n'ait pu être recomposé. Très-probablement, nous avions là une première forme très-libre du corinthien grec, antérieure à la formation du type devenu classique. Dans l'édifice de Palatitza, comme au temple de Bassæ, l'ordre nouveau n'était sans doute employé qu'accidentellement, ce qui explique que nous n'en ayons pas retrouvé plus de débris.

« *Conclusion.* — Tels sont les éléments nombreux et variés, et cependant encore bien insuffisants, à l'aide desquels j'ai tenté de reconstruire un plan du corps d'édifice mis à découvert par nos fouilles et d'esquisser même quelques restitutions partielles des élévations. Je ne veux rien dissimuler de la perplexité où nous ont laissés le plus souvent et l'état de dégradation des ruines et le manque de documents précis sur la destination d'un monument qui ne ressemble à aucun de ceux qui ont été retrouvés jusqu'à ce jour dans les pays grecs. Toutefois j'estime que l'étude des substructions antiques et des ordres d'architecture nous permet d'affirmer les résultats suivants :

« 1° Les substructions que nous avons découvertes se rattachaient à l'entrée monumentale ou *propylée* d'un vaste édifice construit sur la colline d'Haghia-Triadha. Seulement ce propylée, au lieu de former une construction indépendante, était percé dans le milieu même de la partie antérieure de l'édifice qu'il desservait.

« 2° L'édifice, disposé en partie comme pour une habitation, était décoré de trois

(1) Voyez Planche 13.

ordres principaux, offrant des combinaisons variées. Le grand ordre dorique devait être appliqué surtout aux parties extérieures, ou tout au moins former des portiques autour de l'espace découvert qui occupait le centre du plateau. Le grand ordre ionique décorait certainement l'intérieur de l'édifice. Le petit ordre ionique devait occuper de préférence les parties hautes. La plus grande partie de l'architecture était revêtue d'un stuc très-fin, enduit de couleurs.

« 3° La distribution du plan, une certaine recherche de simplicité élégante dans les ornements, le rhythme moyen des proportions adoptées pour les ordres, annoncent une construction destinée à des usages civils, plutôt qu'un monument religieux. Toutefois ce devait être un édifice de première importance, si l'on en juge par sa situation, par l'aspect monumental de ses dispositions et par l'extrême soin apporté dans les moindres détails de la construction.

« 4° Le style de l'architecture est excellent et présente tous les caractères de l'art grec. Si certains détails des proportions et de l'agencement des ordres, commandés par la destination de l'édifice, diffèrent des exemples fournis par ce que nous connaissons des monuments de la Grèce et présentent des analogies avec l'architecture civile de Pompéi, la liberté savante des combinaisons et la supériorité de l'exécution n'en désignent pas moins une époque de goût élevé et de pleine création architecturale. »

Questions archéologiques.

Destination de l'édifice. — Les conclusions de M. Daumet font parfaitement ressortir les faits rares, les combinaisons inusitées, qui donnent une grande valeur archéologique aux ruines d'Haghia-Triadha, mais qui rendent aussi plus que difficile la tâche de celui qui cherche à s'expliquer leur disposition primitive. Si ces restes appartenaient à un temple ou à quelque autre édifice grec d'un type connu, il n'eût pas fallu la moitié des débris que nos fouilles ont mis au jour pour permettre de le relever par la pensée avec une certitude presque mathématique. Mais nous nous trouvons ici, sans aucun terme de comparaison, en face d'une application toute nouvelle pour nous de l'architecture hellénique, et les éléments variés qui nous entourent, s'ils augmentent l'intérêt du problème, en compliquent aussi la solution.

Dans une pareille incertitude, il faudrait pouvoir s'appuyer sur les descriptions des anciens ou tout au moins sur une série de monuments et d'objets antiques tirés du même sol. Malheureusement ces deux sources d'information sont presque nulles pour les ruines qui nous occupent. L'archéologie macédonienne repose sur un fond de

documents si pauvre et si incertain, que le fait le plus élémentaire de tous, celui qu'il aurait fallu connaître le premier, le nom même de la ville antique qui possédait des constructions de cette beauté et de cette importance, n'a pu être établi sur des preuves suffisantes. Ce n'est que par une sorte de calcul des probabilités que je suis arrivé à me prononcer pour celui de *Balla*, ville importante de la Macédoine, mais privée jusqu'ici de toute notoriété historique. D'un autre côté, le plateau d'Haghia-Triadha, si riche en fragments d'architecture, n'a produit que de très-rares et de très-minces débris de sculpture ou d'ustensiles en bronze, et pas un seul éclat de pierre portant trace d'une lettre gravée.

On ne peut tirer aussi que de vagues présomptions de la présence d'une église byzantine de la Sainte-Trinité, qui paraît avoir été construite tout exprès sur ce plateau solitaire et placée sous la haute invocation des trois personnes divines, pour occuper la place d'un édifice païen d'une importance considérable. La chapelle à demi ruinée que l'on voit aujourd'hui n'est qu'une portion de cette église et n'en représente que la nef centrale, dont on a muré après coup les arcades, lors de l'écroulement des murs extérieurs. Au-dessus de la porte d'entrée, qui n'était autrefois qu'une porte de communication avec le vestibule, on lit encore une inscription tracée au pinceau, ne donnant malheureusement que la date d'une restauration des peintures de cette partie, aujourd'hui détruite. En voici la reproduction, que je transcris sans rien changer à l'orthographe barbare de l'époque.

104.

Palatitza. Inscription peinte de l'église d'Haghia-Triadha.

† Νειστορήστυ (p. ἀνιστορίσθη) τὸ ἱερὸν πρωπύλεον εἰς μνημόσυνον τοῦ ἀειμνήστου δούλου τοῦ Θεοῦ Ἰωάννου καὶ διὰ συνδρομῆς τοῦ τημιωτάτου ἐν μοναχοῖς κὺρ Κοσμᾶ, ἔτει ,ζγ, ἰνδικτιῶνος ιγ^{ης}.

« Ce saint propylée a été repeint, en commémoration du serviteur de Dieu Jean, digne d'un souvenir perpétuel, et par le concours de très-honorable entre les moines Kyr Cosmas, en l'année 7003, indiction 13e. » — L'an 7003 de la création, d'après le calcul des Grecs, répond à l'an 1495 ap. J. C.

C'est assurément une singulière rencontre que de trouver ici le mot προπύλαιον inscrit au-dessus même des ruines d'un propylée antique. Cependant il ne faut y voir aucune allusion traditionnelle à l'ancien édifice, le même terme ayant été conservé dans le langage ecclésiastique et architectural des Byzantins pour désigner le vestibule de leurs églises, comme on peut s'en convaincre par cette phrase de Procope, décrivant une église de Jérusalem bâtie par Justinien : Προπύλαια δὲ τὸ ἐνθένδε θαυμάσια οἷα (1). Nos fouilles ont montré que les constructeurs de l'église d'Haghia-Triadha, tout en employant les débris du propylée antique, n'en connaissaient pas les substructions, qui devaient être déjà cachées sous le sol; autrement ils s'en seraient servis pour appuyer leurs fondations, et ils en auraient suivi l'orientation, qui est plus rigoureuse que celle qu'ils ont adoptée. Toutefois il faut admettre qu'une raison particulière, soit un entassement plus considérable de débris, soit une tradition persistante dans le pays ou le souvenir d'une chapelle plus ancienne, les détermina à élever leur église à l'endroit même où se trouvait le passage central du propylée. Doit-on en conclure que cette partie était la plus importante du grand ensemble de constructions qui occupait dans l'antiquité le plateau d'Haghia-Triadha, et que, bâtie avec plus d'apparat et de solidité, elle s'était conservée aussi plus longtemps que le reste, de manière à laisser un plus long souvenir dans l'esprit des habitants?

Le nom de *Palatitza*, porté par le plus important des trois villages, par celui même dont le territoire comprend le plateau d'Haghia-Triadha (la partie basse de l'enceinte antique se trouve seule dans la dépendance de Koutlæs), semble indiquer aussi que les paysans avaient conservé au moyen âge le souvenir traditionnel d'une construction antique, disposée comme une habitation princière. On ne peut néanmoins s'appuyer avec grande confiance sur ce seul témoignage, pour déterminer la véritable destination de l'édifice. Le mot παλάτι est un de ceux que l'imagination populaire applique volontiers aux débris de l'architecture grecque; j'ai entendu donner, en Acarnanie, le nom de *palais d'Achille* aux ruines d'un temple dorique.

Nous nous retrouvons ainsi en face des ruines d'Haghia-Triadha, sans autre guide que le plan tracé par les substructions et que les fragments épars que nous avons nous-mêmes mis à découvert. Il faut nous résigner à passer successivement en revue les diverses hypothèses que font naître la disposition de ce propylée et des pièces d'habitation qui lui sont étroitement unies.

Au premier abord, la situation des ruines sur un lieu élevé, voisin de l'acropole, dans l'endroit le plus en vue de la ville antique, leur orientation qui, sans être mathématiquement rigoureuse, est cependant suffisante et plus exacte même que celle de

(1) Procope, *de Ædificiis*, V, 6.

l'église byzantine, porteraient à croire que notre propylée était l'entrée monumentale d'une enceinte religieuse, d'un péribole entourant le principal temple de la cité. Telle était en effet l'opinion que j'avais admise comme étant la plus probable, avant d'avoir fouillé le terrain. Mais l'étude des parties du plan que nous avons retrouvées sous le sol fait naître de graves présomptions contre cette hypothèse.

Il serait singulier qu'un temple grec, avec ses substructions massives et ses hauts emmarchements, n'eût pas laissé des traces plus apparentes, au milieu des ruines si importantes de ses dépendances et de son enceinte. On pourrait s'étonner à bon droit que l'emplacement même du temple n'eût pas été choisi de préférence à celui du propylée, pour y édifier plus tard l'église chrétienne. On s'expliquerait surtout difficilement la convenance et l'usage des nombreuses pièces destinées à des services très-divers et même à l'habitation, qui se seraient trouvées mises en communication intime et directe par des portes latérales avec le propylée du sanctuaire. Dans les enceintes sacrées qui se sont conservées jusqu'à nous, comme à l'Acropole d'Athènes, à Sunium, à Éleusis, les propylées forment toujours un édifice à part et bien distinct : c'est la porte sainte, la porte des dieux et des processions solennelles. Cette entrée pouvait bien, sans doute, comme dans le plan de Mnésiclès, être accompagnée extérieurement par des ailes et par des portiques affectés à d'autres usages. Mais il y aurait eu, à ce qu'il semble, une sorte d'inconvenance et de profanation à ce que le passage même du propylée servît de dégagement direct et commun à tout un ensemble de logements et de dépendances. Les habitations mêmes des prêtres trouvaient mieux leur place à l'intérieur de l'enceinte, dans le voisinage et comme à l'ombre du temple.

Les raisons sur lesquelles je m'appuie ne font, du reste, que confirmer les observations de M. Daumet, qui a reconnu, jusque dans les proportions et dans le style des ordres de Palatitza, les caractères d'un édifice plutôt civil que religieux.

Renfermons-nous donc maintenant dans le champ plus étroit de l'architecture civile et continuons à procéder par élimination. Parmi les constructions de cette classe, on ne peut songer à une *agora,* dont les accès eussent été assurément plus larges et plus dégagés que ceux de notre enceinte rectangulaire. Il serait difficile aussi de reconnaître dans ces ruines les restes d'un gymnase grec ; on y chercherait vainement les grandes salles d'exercice, entourées de portiques et de promenoirs découverts, dont on a retrouvé le plan dans les ruines du gymnase d'Éphèse. D'ailleurs, à l'époque grecque, la plupart des constructions d'utilité publique et même les gymnases paraissent avoir comporté une architecture plus simple et plus nue que celle dont les fragments d'Haghia-Triadha nous offrent de si élégants spécimens. La recherche que nous avons signalée dans la décoration architecturale, jointe à la complication des dispositions intérieures, donne plutôt raison au nom traditionnel de *Palatitza;* elle nous ramène

à l'idée d'un véritable *palais,* destiné à être habité au moins temporairement et à certaines heures, soit que ce fût réellement une résidence royale pour les monarques macédoniens, soit que l'on préfère y voir le palais public de la cité, quelque chose de semblable à ce que les villes libres de la Grèce appelaient leur *prytanée.*

Pour se prononcer entre ces deux hypothèses, il faudrait pouvoir les discuter en toute connaissance de cause. C'est surtout pour la solution d'un pareil problème, que l'on ne saurait trop déplorer l'ignorance à laquelle nous sommes condamnés au sujet des usages nationaux et de l'administration intérieure de la Macédoine. Ici, en effet, l'architecture se lie si étroitement à la question des institutions, qu'il est impossible de l'en séparer. Je vais chercher du moins à m'appuyer sur les résultats généraux que l'on est parvenu à extraire des rares témoignages de l'antiquité (1).

Si les Macédoniens appartenaient à la race grecque, dont ils n'étaient qu'un rameau plus sauvage, ils offraient un spectacle unique en Grèce : celui d'une nation compacte, trop nombreuse pour s'enfermer dans le cadre de la cité, et gouvernée par des rois héréditaires, dont le pouvoir ne fit que s'accroître avec le temps. Au-dessous du roi, la plus grande et la meilleure partie du sol de la Macédoine paraît avoir appartenu à la noblesse militaire et territoriale des *hétaires* ou compagnons royaux, qui, du temps de Philippe et avant la transformation de cette institution par Alexandre, formaient une aristocratie de huit cents familles, possédant, d'après l'historien Théopompe, un domaine égal à celui de dix mille familles grecques : Οἴομαι γὰρ τοὺς Ἑταίρους, οὐ πλείονας ὄντας κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὀκτακοσίων, οὐκ ἐλάττω καρπίζεσθαι γῆν ἢ μυρίους τῶν Ἑλλήνων, τοὺς τὴν ἀρίστην καὶ πλείστην χώραν κεκτημένους (2). Bien que le reste de la nation fût certainement formé d'hommes libres, la prépondérance de cette espèce de féodalité macédonienne dut longtemps nuire au développement des villes. D'après un célèbre discours d'Alexandre à ses soldats mutinés, avant Philippe, la majeure partie du peuple ne se serait même composée encore que de tribus de pâtres errants et misérables, portant des peaux de chèvre au lieu de chlamydes, poussant par les montagnes de maigres troupeaux et les disputant à grand'peine aux Thraces de la frontière, aux Illyriens, aux Triballes; Philippe le premier les aurait fait descendre dans la plaine, établis dans des villes, et leur aurait donné les coutumes d'une nation civilisée : Φιλίππος γὰρ παραλαβὼν ὑμᾶς πλανήτας καὶ ἀπόρους, ἐν διφθέραις τοὺς πολλοὺς νέμοντας ἀνὰ τὰ ὄρη πρόβατα ὀλίγα καὶ ὑπὲρ τούτων κακῶς μαχομένους Ἰλλυριοῖς τε καὶ Τριβαλλοῖς καὶ τοῖς ὁμόροις Θρᾳξί, χλαμύδας μὲν ὑμῖν ἀντὶ τῶν διφθερῶν φορεῖν ἔδωκε, κατήγαγε δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν ἐς τὰ πεδία....... πόλεών τε οἰκήτορας ἀπέφηνε καὶ νόμοις

(1) Voyez surtout Otto Abel, *Histoire de la Macédoine avant Philippe.*
(2) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, vol. I, p. 320.

καὶ ἔθεσι χρηστοῖς ἐκόσμησε (1). Je ne vais pas jusqu'à voir, avec Otto Abel, dans ce tableau, dont certains traits sont si bien pris sur le vif, une pure amplification d'Arrhien; mais il ne peut se rapporter qu'aux régions montagneuses, annexées les dernières à la monarchie macédonienne; pour qu'il fût vrai de la Macédoine proprement dite, il faudrait le reporter à plus d'un siècle en arrière.

Nous voyons, au contraire, dans les historiens, la Macédoine posséder de bonne heure un certain nombre de centres de population plus ou moins importants. Les rois, promoteurs ardents de l'hellénisme, avaient naturellement intérêt à favoriser la formation des cités, qui diminuaient l'influence de l'aristocratie territoriale. Mais, pour la question qui nous occupe, le point capital serait de savoir si les villes macédoniennes étaient de simples agglomérations d'habitants, ou bien si elles avaient été formées par cette association religieuse et politique des familles, sur laquelle reposait, chez les races gréco-latines, la constitution vivace et forte de la cité. Sans doute leur liberté devait être assez précaire, en face de la royauté qui siégeait à Æges ou à Pella : je n'en veux pour preuves que la rareté des inscriptions de l'époque hellénique en Macédoine et surtout l'absence de tout acte public gravé sur la pierre par l'initiative des cités. Cependant l'esprit d'association municipale était trop inhérent à l'organisation intime et originelle de la race grecque, pour que l'on n'en retrouvât pas quelques traces même dans les villes macédoniennes. Elles ne pouvaient manquer de posséder, ne fût-ce que par imitation, leur foyer commun, leur culte public, leurs magistrats sacrés, désignés peut-être ou confirmés par le roi, mais qui n'en étaient pas moins les représentants de la cité. Il en résulte qu'elles devaient avoir aussi leur centre religieux dans une maison commune, dans un *prytanée*, quel que fût d'ailleurs le nom donné à cet édifice, appelé aussi λήϊτον par les Achéens de la Thessalie. Il est vrai que, dans la vieille Attique, l'union du pays sous un seul roi avait amené la destruction des prytanées locaux; mais là de simples bourgades étaient venues se fondre dans une cité unique : ce n'étaient pas de véritables villes, qui gardaient leur vie propre au milieu d'un grand état.

D'un autre côté, la Macédoine, gouvernée de tout temps par des rois, avait dû conserver un genre d'édifice dont l'usage s'était perdu dans les grandes cités helléniques : je veux parler de la maison royale, du βασίλειον, comme disaient les Grecs, destiné à servir d'habitation au souverain et à contenir les services de sa cour. Ce type, que l'architecture primitive des temps homériques paraît avoir développé avec beaucoup d'originalité et de richesse, n'avait guère pu se perpétuer que dans les demeures élevées par quelques familles de tyrans et dans les résidences des rois demi-barbares dont les états environnaient le monde grec. Pour la Macédoine en particulier, nous avons

(1) Arrhien, *Anabase*, VII, 9.

un précieux témoignage de la recherche que ses monarques avaient déployée, même avant le temps de Philippe et d'Alexandre, dans la décoration de leurs demeures et du soin qu'ils mettaient à les embellir de tout l'éclat des arts de la Grèce. La critique moderne a fait justement ressortir le rôle d'Archélaos, ce roi novateur, qui prépara la grandeur de la Macédoine, non-seulement en y établissant le premier des routes, des places fortes, des chantiers de construction navale, mais en y favorisant par tous les moyens le progrès de l'hellénisme, en fondant des jeux grecs en l'honneur de Zeus et des Muses, en accueillant près de lui des hommes comme Agathon, Chœrilos, et surtout Euripide. Le même roi avait appelé à sa cour le plus grand peintre de son temps, Zeuxis, et l'avait chargé de décorer son palais, dont l'architecture ne pouvait pas être indigne d'une pareille décoration. Le fait est rapporté par Élien, et nous savons en outre que Zeuxis exécuta pour Archélaos l'un de ses plus célèbres tableaux, qui représentait le dieu Pan. Voici le texte des *Histoires variées,* qui est trop important pour ne pas être traduit tout au long : « Socrate disait qu'Archélaos, en faisant peindre son palais par Zeuxis d'Héraclée, avait dépensé quarante mines pour sa maison et rien pour sa personne. En effet, on venait de loin avec grande curiosité pour contempler sa demeure ; mais personne ne s'avisait d'entreprendre, pour Archélaos lui-même, un voyage chez les Macédoniens, à moins d'y être attiré à prix d'argent ; et cette amorce n'était pas faite pour prendre un homme sérieux. Σωκράτης ἔλεγεν Ἀρχέλαον εἰς τὴν οἰκίαν τεσσαράκοντα μνᾶς ἀναλῶσαι, Ζεῦξιν μισθωσάμενον τὸν Ἡρακλεώτην ἵνα αὐτὴν κατάγραφοι, εἰς ἑαυτὸν δὲ οὐθέν· διὸ πόῤῥωθεν μὲν ἀφικνεῖσθαι σὺν σπουδῇ πολλῇ τοὺς βουλομένους θεάσασθαι τὴν οἰκίαν, δι' αὐτὸν δὲ τὸν Ἀρχέλαον μηδένα εἰς Μακέδονας στέλλεσθαι, ἐὰν μή τινα ἀναπείσῃ χρήμασι καὶ δελεάσῃ, ὑφ' ὧν οὐκ ἂν αἱρεθῆναι τὸν σπουδαῖον (1). » Socrate faisait, on le voit, un sujet de raillerie de ce roi macédonien que tant de gens allaient visiter pour son palais et non pour lui-même. Mais ce n'en était pas moins une grande gloire pour la Macédoine de posséder, dès cette époque, une merveille qui attirait de si loin les voyageurs amis du beau.

Tite-Live parle aussi du célèbre palais des rois de Macédoine à Pella, enfermé dans une île fortifiée, au milieu des marais du Lydias, et séparé des murs de la ville par un profond canal ; on ne saurait dire si c'était le même édifice que la demeure d'Archélaos décorée par la main de Zeuxis. Du reste, quelle que fût la grandeur et l'élégance de ces maisons royales, il ne faut songer ni au luxe écrasant ni à la vaste étendue des palais de l'Asie ou de ceux de nos souverains modernes. La royauté macédonienne, avant les conquêtes d'Alexandre, devait encore retenir par bien des côtés le caractère de simplicité domestique des anciennes royautés grecques. Ce n'était point une cour

(1) Élien, *Histoires variées*, XIV, 17. Voyez aussi Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 36.

dont les services fussent bien compliqués, que celle où il pouvait arriver que l'héritier royal « se noyât dans un puits en courant après une oie », comme le racontait effrontément le même Archélaos, pour expliquer la disparition de son jeune frère, seul fils légitime de Perdiccas (1). Je me figure qu'un palais macédonien ne différait pas notablement de ce qu'étaient, dans les grandes villes de la Grèce, les maisons des plus riches citoyens, à une époque où les constructions privées commençaient à rivaliser avec les édifices publics, comme la maison d'un Callias à Athènes, ou celle qu'Alcibiade avait fait décorer, lui aussi, par un maître en renom, le peintre Agatharchos.

Un édifice de ce caractère se rapporterait sans-doute, aussi bien qu'un prytanée, aux ruines de Palatitza. Il resterait seulement à savoir si les rois de Macédoine possédaient hors de leur capitale, dans les villes de leur royaume, d'autres palais destinés à leur service d'habitation temporaire, et qui étaient, toutes réserves faites, comme leur Versailles ou leur Fontainebleau. La maison d'Archélaos était-elle une résidence de ce genre? Était-ce aussi d'un palais semblable que dépendait le *nymphéum* de Miéza, lieu de retraite choisi pour l'éducation du jeune Alexandre, et dont les promenades ombragées, ornées de bancs de marbre, abritèrent les entretiens d'Aristote avec son royal disciple? Nous devons à Plutarque ce curieux renseignement, qui méritait d'être mieux expliqué : Σχολὴν μὲν οὖν αὐτοῖς καὶ διατριβὴν τὸ περὶ Μιέζαν νυμφαῖον ἀπέδειξεν, ὅπου μέχρι νῦν Ἀριστοτέλους, ἕδρας τε λιθίνας καὶ ὑποσκίους περιπάτους δεικνύουσιν (2). Le château de *Phakos* ou de *la Lentille*, où le roi Persée, selon Diodore, renfermait ses richesses, τὴν ἐν τῷ Φάκῳ γάζαν (3), ne différait pas probablement de la citadelle insulaire de Pella, dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais il y avait certainement à Ægès un ancien palais de la famille royale de Macédoine. Procope range aussi parmi les forteresses macédoniennes relevées par Justinien une place qui conservait encore de son temps le nom de *Palais d'Amyntas*, Βασιλικὰ Ἀμύντου (4). Je citerai enfin un édifice que la ville de Pydna avait consacré au même roi, de son vivant, sous le nom d'Ἀμύντιον, et qui pourrait avoir été une sorte de prytanée, car une partie des habitants y chercha un asile, lors de la prise de la ville par Philippe.

Entre les deux hypothèses d'un prytanée ou d'un palais, il y a place en effet pour

(1) Platon, *Gorgias*, p. 471.

(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 7. Sur la mention que j'avais faite de ce nymphée, M. Kiepert, dans ses nouvelles cartes de la Grèce antique, se décide à placer *Miéza* à Palatitza. Je suis loin d'être aussi affirmatif : les belles grottes à stalactites découvertes par M. Delacoulonche, au nord de Verria, se rapportent trop exactement à un passage de Pline : *Distillantes quoque guttæ..... Miezæ in Macedonia, pendentes in ipsis cameris,* pour ne pas fixer, jusqu'à nouvel ordre, dans cette région, la position de Miéza (Pline, *Histoire naturelle*, XXXI, 20).

(3) Diodore de Sicile, XXX, 11. — Tite-Live, XLIV, 46.

(4) Procope, *de Ædificiis*, IV, 4. — Scholies de Démosthène, *Olynthienne* I, 5.

une opinion intermédiaire, qui me paraît aussi la plus logique et la plus conforme au principe d'une monarchie grecque comme était la Macédoine : ce serait d'admettre que le prytanée de certaines villes macédoniennes, tout en restant la maison commune de la cité, avait en même temps le caractère d'un édifice royal, disposé pour devenir, à certains jours, le lieu de résidence du souverain. Il est naturel de supposer que le roi, chef politique et religieux de la nation, était en outre considéré comme étant de droit le prytane par excellence de chaque ville de son royaume. Ainsi l'institution municipale, telle que la comprenaient les anciens, se conciliait avec l'autorité d'un pouvoir central et unique. Cela ne veut pas dire que toutes les villes macédoniennes possédassent des palais aussi importants que celui de Palatitza ; mais je crois que, dans celles où les souverains séjournaient de préférence, la demeure royale avait dû se confondre avec le prytanée. Or la ville obscure de Balla (si l'on se résigne à lui conserver ce nom) n'en méritait pas moins, par sa position magnifique, par la fraîcheur de ses eaux et de ses montagnes, par le voisinage des forêts de la Piérie et des chasses de l'Olympe, d'être une des résidences favorites des rois de Macédoine.

A l'appui de l'hypothèse que je viens de développer sur le caractère religieux des rois, on peut citer un texte, malheureusement assez obscur, de l'antiquaire macédonien Marsyas de Philippes, que ses fonctions de prêtre d'Hercule avaient dû mettre mieux que personne au courant des usages sacrés de la Macédoine. Cet écrivain parle d'une ville où le roi était reçu avec un cérémonial très-particulier : au moment où il se présentait aux portes, un magistrat s'avançait à sa rencontre et lui offrait le vin d'honneur, dans une coupe appelée *gyalas;* le roi prenait la coupe dans ses mains et faisait la libation aux dieux : Ὅταν εἰσίῃ ὁ βασιλεὺς εἰς τὴν πόλιν, συναντᾶν οἴνου πλήρη γυάλαν ἔχοντά τινα, τὸν δὲ λαβόντα σπένδειν (1). Les critiques ont supposé qu'il s'agissait ici des rois de Macédoine, parce que le mot γυάλας était propre au dialecte macédonien : Γυάλας, εἶδος ποτηρίου παρὰ Μακέδοσιν. Il faut reconnaître dans ce rite un acte d'hommage, quelque chose d'analogue à la remise des clefs chez les modernes, mais avec cette différence que, selon l'esprit de la société antique, la forme de la cérémonie était toute religieuse. Nous voyons le roi salué à son entrée, non-seulement comme un hôte public, mais comme le magistrat suprême de la cité et comme le premier prêtre de ses dieux : sa place est donc marquée d'avance au foyer commun, et il est naturel qu'il n'ait pas d'autre demeure que le prytanée.

Dans le reste de la Grèce, le caractère mixte du principal édifice de la cité avait dû s'effacer de bonne heure, par suite de la révolution qui avait substitué presque partout la forme républicaine aux anciennes monarchies héroïques. Mais chez les Romains, qui

(1) Voir les *Scriptores rerum Alexandri*, à la suite de l'Arrhien de Didot, p. 45.

avaient conservé plus fidèlement les usages primitifs communs aux races grecque et latine, la *regia,* qui passait pour l'antique palais du roi Numa, était restée en relation étroite avec le temple de Vesta, avec le foyer public de la cité : aussi n'a-t-on pas hésité à y reconnaître un édifice analogue aux prytanées des Grecs. Il n'en était pas autrement, je pense, dans le royaume de Macédoine, et le palais macédonien de Palatitza me paraît avoir été de même ce que j'appellerai un *prytanée royal.*

La conjecture à laquelle je me suis arrêté a surtout l'avantage d'expliquer mieux qu'aucune autre le caractère complexe des constructions que nous avons découvertes. Les prytanées, sans être des temples, étaient cependant de véritables sanctuaires : on comprendra dès lors que l'enceinte d'Haghia-Triadha ait pu être orientée, et que l'on y rencontre surtout, au milieu de constructions toutes civiles, certaines dispositions qui semblent se rapporter à un culte religieux. D'autre part, Denys d'Halicarnasse atteste que les anciens prytanées étaient placés, d'ordinaire, dans la partie la plus forte de la ville : Ἑστίας δὲ κοινῆς ἱερὸν ἐν τῷ κρατίστῳ μάλιστα καθιδρύονται τῆς πόλεως ἅπαντες, ἔξω δὲ τοῦ τείχους οὐδείς. Or c'étaient surtout les gouvernements monarchiques qui avaient toute raison pour élever ces édifices dans une position dominante et en communication directe avec l'acropole. Pollux montre très-bien que, dans ce cas, la citadelle tendait à se confondre, en un seul et même groupe de constructions, avec la demeure royale et le sanctuaire de la cité : Τάχα δὲ τὴν ἀκρόπολιν καὶ βασίλειον ἄν τις εἴποι καὶ τυραννεῖον· εἴσι δ' ἐν αὐτῇ πρυτανεῖον καὶ ἑστία τῆς πόλεως (1). On voit que ces détails s'accordent à merveille avec la situation de notre monument macédonien sur un plateau qui dominait la ville antique et qui s'appuyait à son acropole.

J'ajouterai que les prytanées des anciens étaient souvent décorés avec beaucoup de recherche et d'élégance, comme c'est le cas pour les ruines qui nous occupent. Dans l'île de Siphnos, Hérodote en cite un qui était tout entier de marbre blanc de Paros, et Cicéron mentionne celui de Syracuse comme un édifice d'une grande magnificence, *ornatissimum prytaneum* (2). Quant à la ressemblance que nous avons constatée à plusieurs reprises entre le plan de nos constructions et la distribution intérieure d'une habitation, rien ne peut mieux s'accorder avec l'hypothèse d'un prytanée, puisque ce genre d'édifice avait son type primitif dans la maison grecque, dont il n'était qu'un développement, et puisqu'il servait à des cérémonies dont la forme même était empruntée à la vie domestique, telles que le culte du foyer, les repas sacrés, la réception des hôtes de la cité, le logement de certains prêtres ou de certains magistrats. Toutefois la variété et le bel arrangement des dispositions intérieures, aussi bien que l'élé-

(1) Pollux, *Onomasticon*, IX, 40. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 65.
(2) Hérodote, III, 57. — Cicéron, *Contre Verrès,* II, ch. IV, 53.

gance de la décoration architecturale, ne paraîtront que mieux justifiés, si l'on admet avec nous que le palais de la cité est en même temps ici un édifice royal, un lieu de résidence pour le chef de la nation.

Étude de la distribution de l'édifice. — Pour achever la démonstration, je dois maintenant appliquer en détail la même hypothèse aux différentes divisions du plan, telles que M. Daumet les a rétablies sur les seules données de l'architecture et en s'abstenant à dessein de toute préoccupation archéologique.

La disposition que l'on remarque tout d'abord dans la partie antérieure du prytanée de Palatitza, seule déblayée par nos fouilles, c'est le large passage qui formait à travers tout ce premier corps d'édifice une entrée monumentale, un *propylée*, pour parler comme les Grecs. Or, si l'on y regarde bien, ce passage, composé d'une enfilade de trois vestibules, ne fait que reproduire, dans les proportions amplifiées qui conviennent à un palais public et royal, l'entrée des maisons grecques, comme nous la représentent Vitruve et Pollux. C'est une conséquence nécessaire de l'étroite analogie que nous avons reconnue précédemment entre le prytanée et la maison. Par cela même, l'étude de ces substructions est doublement instructive pour la connaissance de l'architecture antique.

M. Daumet a été amené à supposer que la première des trois divisions devait être un vestibule ouvert, avec des colonnes, formant le centre d'un portique dorique qui occupait toute la façade. Cette espèce de porche, qui précédait les portes extérieures, est justement ce que les Grecs, dans leurs demeures, appelaient le *prothyron :* Εἰσιόντων δὲ πρόθυρα καὶ προπύλαια, dit Pollux, dans l'article qu'il consacre aux parties de la maison. Le témoignage de Vitruve n'est pas moins précis : *Item prothyra græce dicuntur quæ sunt ante januas vestibula.* Ainsi, lorsque Socrate se rend chez le riche Callias, c'est dans le prothyron qu'il s'arrête, avant de frapper à la porte et de s'adresser à l'eunuque qui servait de concierge. Le propylée n'était proprement qu'un prothyron plus somptueux, comprenant l'ensemble des distributions qui accompagnaient les portes (1).

Dans les habitations dont le plan était complétement développé, le visiteur, après avoir franchi le seuil d'entrée, trouvait entre les premières portes et les portes intérieures un deuxième vestibule, auquel le nom de *thyrôréion* est appliqué par Vitruve : *Statimque januæ interiores finiuntur : hic autem locus inter duas januas græce* θυρωρεῖον *appellatur.* C'était là que se tenait en faction le *thyrôros*, l'esclave chargé spécia-

(1) Comparez Pollux, I, 77, et Vitruve, IV, 7. — M. Daumet, en s'appuyant sur la donnée que j'établis ici, a essayé, dans nos Planches 14 et 14 *bis*, la restauration partielle de l'édifice de Palatitza.

lement de la garde de la maison. Latéralement, ce vestibule communiquait d'un côté avec les cellules qui servaient d'habitation au concierge, de l'autre avec les écuries et avec les remises pour les chars. Nous avons de même, dans notre prytanée, un deuxième vestibule, qui, d'après les vestiges existants, était certainement percé de portes des quatre côtés. Les portes latérales, décorées de hauts seuils de marbre, ne pouvaient y être destinées aux mêmes usages domestiques que dans les demeures privées; mais ce n'en étaient pas moins des portes de dégagement et de service pour toute circulation qui n'avait point accès par les portes principales. Nous devons donc reconnaître un véritable *thyrôréion* dans ce vestibule intermédiaire, que M. Daumet désigne comme le *carrefour* central de la partie antérieure de l'édifice.

Les *januæ interiores* de Vitruve sont représentées dans notre plan par les trois portes de front qui donnaient directement accès dans le troisième vestibule. Cette dernière division du propylée mérite elle-même le nom de vestibule intérieur, car elle faisait déjà réellement partie de l'intérieur de l'édifice, reliée qu'elle était aux portiques de la cour centrale par une percée libre, dont les entre-colonnements n'étaient fermés d'aucune clôture. Elle répond à une des divisions de la maison grecque, dont la position exacte et la véritable destination n'avaient pas été jusqu'ici bien expliquées : c'était le *prodomos*, nommé aussi *proaulion* par Pollux : Εἶτα πρόδομος καὶ προαύλιον· καὶ αὐλὴ τὸ ἔνδον, ἣν αἰθουσαν Ὅμηρος καλεῖ. Selon l'étymologie des deux mots, le *prodomos* ou *proaulion* devait être en effet, non le portique antérieur de la cour ou *aulé*, mais bien une salle d'attente qui précédait ce portique, et qui était comme l'antichambre de toute l'habitation. On conviendra que nulle part un pareil vestibule d'honneur n'était plus nécessaire et ne devait tenir une place plus importante que dans un palais public et royal, tel qu'était notre prytanée. Ainsi s'expliquent les dimensions de cette grande pièce carrée de 10 mètres de côté, sa décoration architecturale si étudiée, la disposition magnifique de sa triple porte d'entrée aux moulures élégantes, aux revêtements de métal, au seuil monolithe de marbre blanc, et surtout le bel arrangement des colonnes ioniques adossées qui divisaient l'issue du côté de l'enceinte intérieure. Si l'on suppose leurs entre-colonnements masqués par des tentures, la salle d'attente devenait même au besoin une salle d'audience, dans laquelle les magistrats et le roi lui-même, quand il était présent, pouvaient présider à certaines cérémonies sans introduire les assistants dans l'intérieur de l'édifice. Nous devons reconnaître dans toutes ces dispositions les somptueux propylées, *vestibula regalia*, qui conviennent, selon Vitruve, aux palais où se traitent les affaires publiques; ils y remplaçaient les étroits passages des demeures particulières, *itinera latitudinibus non spatiosis*, sans s'écarter toutefois du plan typique de la maison.

Nous trouvons maintenant, des deux côtés du passage central, une double série de

pièces qui s'ouvraient sur le péristyle de la cour intérieure. C'est dans cette partie que se présentent surtout des signes caractéristiques, qui ne permettent pas de douter que l'édifice d'Haghia-Triadha n'ait eu une destination tout à fait analogue à celle d'un prytanée antique.

Arrêtons-nous tout d'abord à la curieuse salle circulaire que l'on rencontrait la première à main gauche. Pour que l'architecte ait introduit dans un système de divisions rectilignes cette forme plus compliquée et d'un emploi peu commun chez les Grecs, il fallait évidemment qu'il y attachât une importance et une signification particulières. Or le diamètre de la salle, qui n'est que de 11^{m},25, empêche de songer, soit à un lieu d'assemblée, soit à une salle d'audition pour certaines représentations. Pour moi, je ne doute pas que le choix de la forme ronde ne tienne ici à la religion, non-seulement parce que le cercle avait pour les anciens un caractère symbolique et sacré, mais encore parce que les constructions de ce genre paraissent s'être trouvées souvent dans une relation étroite avec le culte du foyer et avec la constitution religieuse de la cité, chez les Grecs comme chez les Romains.

Le fait est d'un intérêt capital pour notre démonstration, et il mérite que nous énumérions tous les exemples qui peuvent l'éclaircir. L'autel même du feu sacré affectait volontiers la forme du cercle, comme Pausanias le rapporte d'un monument appelé à Mantinée le *Foyer commun :* τὸ μὲν Ἑστία καλουμένη Κοινὴ περίφερες σχῆμα ἔχουσα (1). Le mot *tholos*, qui désigne déjà, dans les palais homériques, un petit édicule de forme ronde, s'appliquait, chez les Athéniens, à un édifice circulaire, placé dans la dépendance du *bouleutérion :* c'était là que la commission des cinquante prytanes sacrifiait aux dieux, prenait des repas en commun, et venait même coucher dans les cas de péril public; les petits simulacres d'argent que l'on y adorait, les statues des héros éponymes qui le couronnaient, l'ont fait reconnaître pour un dédoublement, une véritable succursale du vieux prytanée d'Athènes (2). Il y avait, dans plusieurs sanctuaires de la Grèce, à Delphes, à Épidaure, des édifices du même nom dont la destination est moins connue (3). A Sparte, près de la *skias*, qui était aussi une antique construction circulaire pour les assemblées publiques, le petit temple rond qu'Épiménide, après la purification de la ville, avait consacré à Zeus et à Aphrodite, n'était pas non plus sans rapport avec la religion particulière de la cité (4). Enfin les relations de commune origine qui existent entre l'antiquité grecque et l'antiquité romaine permettent de rappeler ici que le temple rond de Vesta, à Rome, était donné, par les auteurs latins,

(1) Pausanias, VIII, 9, 5.
(2) Pausanias, I, 5, 1. — Pollux, VIII, 155. — Andocide, I, 45.
(3) Vitruve, VII, préface. — Pausanias, II, 27, 3.
(4) Pausanias, III, 12, 10.

comme un exemple de *tholus* (1) : nous avons déjà fait remarquer plus haut qu'il formait, avec l'atrium de Numa et les demeures sacerdotales qui l'avoisinaient, un groupe de constructions que l'on a comparé avec raison aux prytanées helléniques, et qui n'en était peut-être qu'une imitation.

Si l'on cherche des constructions circulaires tenant de plus près à la Macédoine, il n'est pas hors de propos de citer l'exemple des Thraces, qui élevaient à leur Bacchus des sanctuaires en forme de rotonde, percés d'une ouverture au milieu du toit (2). Nous devons rappeler aussi que les fouilles exécutées dans les dernières années, à Samothrace, par notre malheureux ami Gustave Deville, enlevé si peu de temps après son retour, et par M. Coquart, architecte de l'école de Rome, ont mis à découvert un très-beau temple rond, dont la fondation est attribuée à une princesse macédonienne, fille du premier Ptolémée (3). Mais voici un fait d'un intérêt beaucoup plus direct pour le sujet qui nous occupe : on voyait dans l'Altis d'Olympie un remarquable édifice circulaire appelé le *Philippéion*, bâti en briques, avec des colonnes au pourtour et un toit en charpente dont les poutres étaient reliées au sommet par un faîtage de bronze imitant une grande fleur de pavot (4) ; il y a lieu de croire que cette rotonde, construite par le roi Philippe, décorée de sa statue et de celle de son fils Alexandre, et placée, dit expressément Pausanias, tout près du prytanée, κατὰ τὴν ἔξοδον τὴν κατὰ τὸ πρυτανεῖον ἐν ἀριστερᾷ, était, dans la pensée de l'ambitieux vainqueur, en même temps qu'un monument national de la Macédoine, une sorte de prytanée commun de toute la Grèce, réunie sous l'hégémonie macédonienne.

Il est vrai que les monuments dont je viens de faire l'énumération étaient des constructions isolées, et ne se trouvaient pas dans les mêmes conditions de dépendance que la salle circulaire d'Haghia-Triadha. Mais nous avons la preuve que le sanctuaire du foyer pouvait n'être qu'une simple salle, comprise dans les autres divisions de l'édifice. Il en était ainsi au prytanée des Éléens à Olympie, le seul dont nous possédions une description un peu détaillée. Pausanias y signale plusieurs divisions, dont l'une était réservée au foyer public : ἐν δὲ αὐτῷ τῷ πρυτανείῳ, παριόντων εἰς τὸ οἴκημα, ἔνθα σφίσιν ἡ ἑστία. La présence dans notre plan d'une division en forme de cercle devient ainsi une présomption des plus fortes en faveur de l'opinion qui y reconnaît une sorte de prytanée. Je n'hésite pas à dire que cette salle circulaire était la chambre du feu sacré, ce que Pausanias appelle τὸ οἴκημα τῆς ἑστίας.

(1) Ovide, *Fastes*, VI, 19.

(2) Macrobe, *Saturnales*, I, 18. — Les anciennes cabanes des Macédoniens avaient aussi une ouverture unique au milieu du toit. Voyez plus loin, p. 220.

(3) *Archives des missions scientifiques et littéraires*, deuxième série, t. IV, p. 253.

(4) Pausanias, V, 20, 9.

En pareil cas, le foyer, qui pouvait être un simple brasier de métal ou même un amas de cendres, comme à Olympie, devait se trouver au centre de la pièce. Il ne faut donc pas le confondre, au moins dans la disposition primitive, avec l'espèce de tribune en marbre accompagnée de piliers votifs, que l'on voit adossée contre le mur de la même salle. La forme du soubassement, sa division en deux degrés, les bras saillants qui y sont ménagés, se prêteraient mieux, à ce qu'il semble, à la base d'un siége royal ou d'une statue (1). Les investigations minutieuses de M. Daumet ont montré que c'était une addition faite après coup, bien qu'à une époque encore hellénique ; mais il n'y avait, de toute manière, qu'un motif religieux qui avait pu faire sacrifier la symétrie au soin d'orienter exactement les degrés vers le midi. Il est curieux aussi que ces marbres, placés dans une salle où nous supposons que brûlait un feu perpétuel, soient à moitié calcinés par la flamme.

Il ne faut pas oublier non plus que trois menus fragments de marbre, portant des traces de reliefs, ont été trouvés sur l'emplacement de la même salle. Comme ce sont les seuls débris de sculpture qui soient sortis de nos fouilles, nous ne saurions les examiner avec trop de curiosité. Les figures, de petite proportion, d'une exécution facile et sommaire, où se trahit encore cependant le goût élégant de l'époque grecque, sont à peu près de la même grandeur et du même style ; mais la disposition des bords ne permet pas de les faire rentrer dans une seule et même composition. Elles appartenaient à des espèces de stèles votives, complétement indépendantes de l'architecture de la salle où elles étaient placées. Sur le plus petit des fragments, quelques restes d'un bouclier ovale et d'une draperie de femme suffisent pour faire reconnaître une Athèné : on sait que cette déesse, sous le surnom d'*Alkis,* était la protectrice nationale de la Macédoine. Le deuxième morceau est l'angle gauche d'un petit tableau de marbre, qui paraît avoir été arrondi par le haut et recreusé dans les fonds, de manière à présenter l'aspect d'une grotte. On y voit encore la partie inférieure du torse et les jambes croisées d'une figure d'homme nue, dans l'attitude couchée qui était particulière aux divinités des fleuves : si, par hasard, le sujet avait été tiré des traditions locales, on pourrait songer au fleuve sacré *Phérès* ou *Bérès,* qui n'était autre que l'Haliacmon, considéré comme le père des trois nymphes macédoniennes Béroea, Miéza et Olganos. Peut-être cependant la disposition du cadre et les formes jeunes de la sculpture rappelleront-elles une autre divinité nationale de la Macédoine, le dieu Pan, qui aurait été représenté ici se reposant dans un antre.

Le troisième fragment, qui est le bord gauche d'un autre bas-relief, présente une

(1) Sur cette salle ronde, voir nos Planches 13 et 14 *bis*. Dans la restauration, nous avons supposé que la statue était celle d'Alexandre, honoré près du foyer public, comme héros fondateur.

curieuse énigme. On y voit une femme assise, tenant enroulé et pelotonné sur ses genoux un énorme serpent. Elle est complétement vêtue d'une tunique ceinte très-haut; une longue boucle de cheveux tombe sur sa poitrine; la main droite, ornée d'un bracelet, est abaissée et semble écarter le manteau qui enveloppe les jambes. L'autre main repose, dans une attitude caressante, sur l'un des anneaux du reptile, dont la tête, recourbée en arrière, se dressait en face du visage de la jeune femme; mais cette partie est brisée. Le serpent d'Hygie, auquel on songe tout d'abord, et celui d'Athêné, ne prennent, dans aucune représentation que je connaisse, une attitude aussi familière et aussi hardie. Serait-ce plutôt un souvenir du rôle que jouait cet animal dans le mythe orphique de la naissance de Zagreus, et par là même une allusion à l'imitation qui fut faite de cette fable à propos de la naissance d'Alexandre? Plutarque, en rapportant la légende courante sur Olympias, l'explique par l'habitude où étaient les bacchantes de la Macédoine, appelées Clôdones ou Mimallones, de jouer, dans leurs initiations, avec des serpents privés, qui s'enroulaient autour d'elles (1).

On ne peut guère fonder que des hypothèses sur des débris aussi mutilés. Ils apportent cependant une nouvelle preuve en faveur de notre système. Sans aucun doute ces bas-reliefs isolés, représentant des sujets mythologiques, appartenaient à la classe des offrandes ou ἀναθήματα, et la salle circulaire où ils étaient exposés devait être, par conséquent, dans l'édifice d'Haghia-Triadha, un lieu particulièrement consacré par la religion (2).

Pausanias, dans sa description du prytanée des Éléens, parle aussi d'une salle, distincte de la chambre du foyer, à laquelle elle faisait face, et désignée sous le nom d'*hestiatorion;* c'était la salle de festin pour les repas sacrés : Ἔστι δὲ καὶ ἑστιατόριον Ἠλείοις καὶ τοῦτο ἔστι μὲν ἐντὸς τοῦ πρυτανείου, τοῦ οἰκήματος τοῦ τῆς ἑστίας ἀπαντικρύ· τοὺς δὲ τὰ Ὀλύμπια νικῶντας ἑστιῶσιν ἐν τούτῳ τῷ οἰκήματι. En dehors même des usages particuliers au sanctuaire d'Olympie, la salle des festins sacrés était une partie intégrante de tout prytanée grec : l'analogie nous autorise à chercher quelque chose de semblable dans les constructions d'Haghia-Triadha. La salle circulaire avait pour pendant, de l'autre côté du vestibule d'honneur, une autre grande salle dont les fondations mêmes ont été arrachées du sol; mais l'importance de cette division est

(1) Plutarque, *Alexandre*, 2.

(2) Voir les Planches 14 *bis* et 20 *bis*. — Quelques objets en bronze ont été trouvés aussi parmi les ruines. Nous citerons un miroir grec sans manche, une tête de clou décoratif d'un fin profil, provenant peut-être de l'une des portes. Différents débris calcinés se rapportent à une série d'ornements d'applique en forme de cône très-prononcé : la broche en fer qui servait à fixer ces ornements, la tige décorée d'un fleuron allongé qui termine l'un d'eux, font penser à l'*umbo* proéminent et pointu de certaines rondaches orientales: seraient-ce les restes de quelque trophée d'armes barbares, consacrées par les Macédoniens?

accusée encore aujourd'hui par l'existence d'une cour découverte, probablement destinée à lui servir d'accès et à lui donner de l'air et du jour; c'est dans cette salle que je placerais l'*hestiatorion* du prytanée de Palatitza. En effet M. Daumet ne croit pouvoir expliquer la présence d'un caniveau, engagé non loin de là dans les substructions, que par le voisinage d'un genre de dépendances qui manquaient rarement dans les sanctuaires antiques, et à plus forte raison dans les prytanées : il veut parler du μαγειρεῖον, de la *cuisine*. Cette pièce de service, située probablement dans une des salles longues qui sont de l'autre côté de la cour découverte, prouve à son tour le voisinage de la salle de banquet.

Restent les quatre chambres communiquant entre elles, qui occupent toute la partie au-delà de la salle ronde. On peut conclure de leur disposition qu'elles servaient de logement pour les fonctionnaires qui avaient la garde du foyer public, ou de salles de dépôt pour des archives ou des objets sacrés : dans la maison grecque, qui nous sert toujours de terme de comparaison, beaucoup de divisions n'avaient pas de destination fixe, et pouvaient en changer selon les circonstances. Il en est de même des cellules qui devaient border les portiques latéraux du péristyle intérieur. On peut supposer seulement que, du côté du nord, la grande face latérale, qui dominait la ville et la vue de la plaine, offrait des ouvertures et des galeries, destinées à mettre à profit cette magnifique situation.

Du reste, toutes les pièces que je viens de décrire, les seules que nous ayons déblayées, vestibules successifs du propylée, sanctuaire du foyer, salle de festin avec ses dépendances, logements ou magasins sacrés, ne représentent que la partie antérieure et ce que j'appellerai la *partie publique* du prytanée macédonien, celle où les magistrats et le roi lui-même, quand il était de passage, accomplissaient les actes qui intéressaient la cité. En tenant compte des différences qui existaient entre la Grèce et Rome, on peut rappeler que le palais impérial, au Palatin, était précédé aussi de tout un corps de bâtiment, qui était appelé la *domus publica*. M. Pietro Rosa a retrouvé le plan de cette partie de la maison palatine, qui contenait une sorte de salle du trône, une salle de festin, un nymphéum, un sanctuaire des Lares, toutes pièces destinées aux cérémonies et aux réceptions d'un caractère public, et distinctes de l'habitation proprement dite des Césars.

Dans l'édifice d'Haghia-Triadha, si un autre corps de bâtiment était réservé à la demeure du prince, il devait occuper le fond du péristyle de la cour intérieure, dans une position correspondante aux appartements intimes ou θάλαμοι des maisons particulières. Les traces du pavage en mosaïque d'éclats de marbre, qu'un sondage nous a fait atteindre dans la partie la plus reculée de l'enceinte, prouvent l'existence de ces appartements, mais sans nous permettre de rien dire de leur distribution et de leur

aspect. Il n'y a aucune raison cependant de supposer dans cette partie une architecture plus somptueuse que dans la partie antérieure de l'édifice. D'après l'idée que j'ai cherché à donner plus haut de la royauté antique, la même simplicité dans la disposition du plan, la même recherche de l'élégance et de l'effet monumental dans des proportions moyennes et sans vain étalage de faste, devaient largement suffire pour des appartements destinés à l'habitation éventuelle et temporaire du souverain. Peut-être même le vestibule d'honneur, sur lequel fut plus tard construite la chapelle byzantine, était-il, à cause de son caractère public et de son rôle de pièce d'apparat, la partie la plus richement décorée de tout l'édifice.

Voilà dans quelle mesure et avec quelles explications je crois pouvoir maintenir l'hypothèse d'un édifice mixte, tenant du prytanée et du palais, d'un *prytanée royal,* pour revenir à la dénomination que j'ai mise en avant tout d'abord, faute d'en trouver une meilleure. La démonstration ne repose pas sans doute sur des témoignages positifs et directs, sur des faits particuliers, qui nous manquent presque absolument pour la Macédoine ; mais elle s'appuie sur des faits généraux, qui n'ont peut-être pas moins de valeur et de solidité, sur les conditions mêmes de la vie civile chez les anciens. D'ailleurs je ne vois pas d'autre système qui puisse rendre un compte satisfaisant des belles ruines qui occupent par leurs substructions et jonchent de leurs débris le plateau d'Haghia-Triadha.

Étude du style de l'architecture et de l'époque de la construction. — La destination de l'édifice d'Haghia-Triadha ayant été déterminée aussi exactement que possible, il y a un second point sur lequel l'archéologue doit encore compléter les appréciations de l'artiste, en développant les conséquences historiques qu'elles renferment. Il s'agit de préciser le caractère d'art de cette remarquable construction et de marquer la place qui lui appartient dans la série chronologique des œuvres de l'architecture grecque. Mais, dans un pays comme la Macédoine, dont la vie intérieure nous échappe presque totalement, on conviendra que la marche des arts, déjà si difficile à suivre dans les grands centres de la Grèce, est tout ce qu'il y a de moins saisissable. De ce côté encore, notre découverte a le périlleux honneur de venir la première, sans aucun précédent sur lequel elle puisse s'appuyer, et d'être un pas fait dans l'inconnu.

On peut cependant affirmer que la nation macédonienne, par son caractère et par ses institutions, n'était pas organisée pour produire directement des artistes. Cela ne veut pas dire qu'elle n'ait pas eu à l'origine ses corporations de constructeurs indigènes, capables d'élever de rudes enceintes ou des bâtisses grossières, comme le palais du vieux roi Caranos, où le soleil entrait par la cheminée. Mais de bonne heure ces corporations ont dû se trouver dans l'impossibilité de soutenir la concurrence contre

l'immigration des ouvriers-artistes, que l'encombrement des ateliers et la surabondance des vocations pour toute espèce d'art poussaient incessamment de la Grèce libre vers les pays demi-barbares qui l'avoisinaient. Dès le temps d'Homère, le τέκτων grec aime le déplacement et répond volontiers à l'appel lointain des rois (1). Pour la Macédoine surtout, l'attraction trouvait à s'exercer de très-près sur les villes grecques de la côte, dont quelques-unes étaient en relation étroite d'amitié ou de clientèle avec les monarques macédoniens.

Bientôt même la puissance croissante des rois et leur philhellénisme intelligent donnèrent à la Macédoine une telle renommée, qu'elle put s'adresser directement, pour les travaux d'une réelle importance, aux maîtres les plus célèbres de la Grèce. C'est ce que montre l'histoire du palais d'Archélaos, décoré par Zeuxis : la présence du grand peintre grec prouve à plus forte raison pour les architectes, dont les noms restent toujours moins connus que ceux des autres artistes. D'ailleurs, à côté de cette construction royale, tous les autres grands ouvrages entrepris par le même prince, fortifications des villes, temples, stades, théâtres pour les fêtes helléniques de Zeus et des Muses, n'ont guère pu s'exécuter sans être dirigés par des artistes habiles, venus de Grèce, et qui même devaient amener souvent avec eux leurs brigades d'ouvriers. Plus tard, il est vrai, le célèbre Dinocratès, qui traça le plan d'Alexandrie, est appelé par Vitruve un architecte macédonien, *architectus Macedo;* mais, pour que ce titre lui fût applicable, il suffisait que Dinocratès se fût formé dans les ateliers grecs établis en Macédoine ou même sortît des villes helléniques annexées au royaume de Philippe et d'Alexandre. L'architecture macédonienne, vers le règne d'Archélaos, n'est donc, on peut l'affirmer, que l'architecture grecque transportée en Macédoine. Elle s'y exerce quelquefois sans doute dans des conditions particulières et peut se trouver forcée de se plier à certaines habitudes locales; mais elle reste entre des mains grecques, et n'est exposée en aucune manière à subir la grossièreté du milieu où elle est transplantée.

Ces présomptions sont pleinement confirmées par notre découverte et par ce que nous avons dit précédemment de l'exécution supérieure des constructions de Palatitza. La belle époque grecque a poussé l'art de tailler la pierre à un tel point d'élégante précision, qu'elle a fait de cette précision même l'un des éléments de son style. Pour parvenir à cette perfection il ne suffisait pas d'avoir des architectes de génie, il fallait toute une armée d'artistes exécutants, qui traduisaient avec amour la création du maître et dont les sens merveilleusement fins trouvaient dans la pureté de la forme le même contentement personnel que l'oreille du musicien dans la justesse du son. On comprend dès lors la haute valeur de ce caractère qu'on appelle le *travail grec*. Il ne

(1) Homère, *Odyssée*, ch. XVIII, v. 382 et suiv.

pouvait être produit que par des ateliers formés au cœur même de la vie hellénique, et, si nous le reconnaissons dans un monument macédonien, c'est que la Macédoine, avec le rapide accroissement de sa fortune, devint nécessairement un centre d'attraction des plus brillants pour l'art grec, sans qu'il y eût pour cela ni un art macédonien, ni même une école macédonienne.

La période qui s'étend entre le règne d'Archélaos et ceux de Philippe et d'Alexandre, bien qu'elle ne remonte pas aux premières années du siècle de Périclès, répond encore à une époque très-haute dans l'histoire de l'art grec. Malheureusement cette seconde partie du grand siècle nous est bien moins connue qu'on ne le supposerait. Il ne faut pas nous figurer que nous possédions très-bien l'architecture grecque, parce que les types les plus parfaits de cette architecture se sont conservés jusqu'à nous dans quelques ruines incomparables. Après la puissante floraison des œuvres d'Ictinos et de Mnésiclès, le travail de création architecturale se poursuivit avec éclat. Les principes qui venaient de trouver dans les constructions de l'acropole d'Athènes leur expression la plus haute, montrent alors leur fécondité par les multiples développements auxquels ils se prêtent : c'est la seconde moisson des terres privilégiées, que le génie des Hellènes n'a pas refusé à l'architecture plus qu'à la poésie et à la plastique, auxquelles il a donné Euripide après Sophocle, Praxitèle après Phidias. Mais bien peu de débris importants sont restés debout pour nous permettre de suivre, au cœur même de la Grèce, ce développement de l'architecture hellénique, dont l'étude eût été pour nous si pleine d'enseignements et de révélations imprévues. C'est ce qui ajoute un nouvel intérêt aux débris de Palatitza : non-seulement ils appartiennent à un genre d'édifice dont on n'avait pas d'autre modèle, mais, témoignant pour toute la Grèce, ils nous fournissent des renseignements à peu près uniques sur une des périodes les plus importantes et les moins bien connues de l'architecture grecque.

Cependant il n'est pas impossible, grâce à quelques indications des anciens et aussi à une certaine déduction logique, de se représenter le caractère de cette période. Il est à présumer tout d'abord que l'exécution matérielle des formes de l'architecture se soutint généralement au degré de pureté et de justesse qu'elle avait atteint; on n'en peut guère douter, quand on compte parmi les architectes de cette génération quelques-uns des plus habiles sculpteurs du temps, comme Scopas et Callimaque, inventeur de l'ordre corinthien. Le principal effort du goût paraît avoir porté sur la modification des ordres, sur leur combinaison savante et sur leur appropriation aux nécessités multiples de l'art de bâtir. La puissance d'inventer, armée plus que jamais de pratique et de science, stimulée plutôt qu'affaiblie par des exemples illustres, cherche la variété du beau avec une indépendance qui trouve d'elle-même sa limite dans un sens très-pur. Pour faire comprendre tout ce que les artistes grecs apportèrent de hardiesse et de

nouveauté dans un pareil travail, il suffira de rappeler qu'un ordre nouveau, l'ordre corinthien, surgit tout formé de cette époque de maturité savante, exemple peut-être unique dans l'histoire de l'art.

Parmi les deux ordres antérieurement employés, il s'en trouvait un, il est vrai, qui n'était pas susceptible d'être modifié sans déchoir. L'excellence du dorique résidant surtout dans l'harmonie des proportions, dans le rapport des hauteurs et des saillies, une fois que le plus juste équilibre et comme l'accord parfait entre les lignes avaient été obtenus, l'effort de l'art ne pouvait aller au delà. Si les architectes se sont trouvés entraînés à rendre cet ordre plus maniable et moins prépondérant, plus souple à entrer dans les ensembles, ce ne fut pas sans porter atteinte à la beauté souveraine qui en faisait le roi des ordres grecs. Il en était autrement de l'ordre ionique, dont le type n'est pas absolu et comporte des variétés. Ses formes très-libres, très-vivantes, et cependant très-rhythmées, se prêtent à des combinaisons de lignes dont elles tirent autant d'expressions et de modulations différentes. Par cette raison il est devenu peut-être le plus original, j'oserai dire le plus vraiment grec des trois ordres antiques, et il n'a pu fleurir qu'aux époques où le sens de l'art était le plus délicat. Les Romains et toutes les écoles d'architecture qui se sont inspirées de leurs monuments l'ont constamment sacrifié, en le réduisant à des proportions mesquines et en lui préférant la richesse toute végétale et très-peu expressive de l'ordre corinthien. Il est encore aujourd'hui trop négligé par nos architectes, qui semblent redouter d'aborder librement les problèmes compliqués de forme et de proportions qui s'y rattachent.

Grâce à sa puissance de transformation, l'ionique était destiné à être le principal élément des innovations introduites dans l'architecture grecque par les artistes de la seconde génération du siècle de Périclès. Dès la fin de la génération précédente, l'architecte même du Parthénon, Ictinos, avait donné du premier coup la mesure des ressources de cet ordre, par l'emploi très-libre qu'il en avait fait au temple de Bassæ, en adossant des colonnes ioniques aux abouts des murs de division de la cella. Pour les mieux approprier à cet usage, il avait rompu avec la forme traditionnelle, qui, après avoir brillé au temple de la Victoire Aptère et aux Propylées d'Athènes, devait bientôt s'épanouir dans toute son élégance à l'Érechthéion. Dans le type remarquable qu'il avait adopté, la hardiesse des profils remplaçait la richesse délicate de l'ornementation, et le trait le plus caractéristique était le renversement des lignes du chapiteau, dont le canal avait sa courbe reportée à la partie supérieure, tandis que la ligne inférieure restait droite et très-simple. Mais la prédilection pour l'ionique se montra surtout avec évidence, à l'époque qui nous occupe, dans la disposition du grand temple d'Athênê Aléa, à Tégée : le célèbre Scopas, qui l'avait construit, avait choisi cet ordre pour la colonnade extérieure, et, contrairement à l'usage, il avait réduit le do-

rique à n'être plus qu'un ordre *utile,* employé intérieurement à supporter un second étage de colonnes corinthiennes (1). Si les monuments de cette époque nous étaient mieux connus, combien de surprises et de révélations du même genre ne nous réserveraient-ils pas, pour nous défendre d'immobiliser le libre génie de l'architecture hellénique dans des types invariables et trop absolus!

Le règne de l'ionique finit même par devenir tellement exclusif que, vers la fin de la même époque, nous voyons se former en Ionie, dans la patrie même de cet ordre, une école d'architectes savants et novateurs, qui proscrivent systématiquement l'emploi du dorique dans les temples, comme gênant, par ses nécessités mathématiques, la liberté des arrangements et le choix indépendant des proportions : *Nonnulli antiqui architecti negaverunt dorico genere ædes sacras oportere fieri, quod mendosæ et disconvenientes in his symmetriæ conficiebantur : itaque negavit Tarchesius, item Pytheus, non minus Hermogenes* (2). Des trois artistes nommés ici, le deuxième, Pythéos, avait construit à Priène un temple d'Athênê Polias, dont la dédicace fut faite par Alexandre, et dont les débris marquent une limite des plus importantes dans l'histoire de l'architecture hellénique. Quant à Hermogénès, inventeur de la disposition du temple *pseudodiptère* et de celui que l'on appelait *eustyle,* il poussa le goût de l'ionique jusqu'à faire retailler les pierres du temple de Bacchus à Téos, qui avaient été épannelées pour une construction dorique. Toutefois, si l'on étudie de près les caractères de l'ordre ionique employé par ces architectes, on est frappé du peu d'importance que conserve le chapiteau par rapport à la hauteur du fût, des proportions réduites de la volute, de la forme étranglée du canal, resserré entre deux filets presque parallèles. Le chapiteau de Priène, qui pourtant remonte pour le moins aux premières années du règne d'Alexandre, ne conserve au-dessus des oves de l'échinus qu'une courbe assez timide. Évidemment les artistes de la nouvelle école ionienne, préoccupés surtout d'augmenter l'effet des ensembles et de modifier les proportions employées avant eux, commencent à perdre le beau et large sentiment de la forme qui distingue la grande époque grecque (3). La révolution qu'ils conduisent avec un incontestable talent contient des principes de décadence, qui doivent engendrer plus tard les formes banales de l'architecture romaine.

Cette revue de l'architecture grecque, pendant l'une des époques les plus brillantes et les moins bien connues de son développement, était nécessaire pour nous permettre de déterminer la date approximative de notre prytanée macédonien et pour justifier

(1) Pausanias, VIII, 41.

(2) Vitruve, IV, 3, 1; comparez I, 1, 12; VII, préface, 12, et le recueil des *Antiquités ioniennes.*

(3) C'est le principe des proportions à effet, que Lysippe introduisait aussi, à la même époque, dans la sculpture.

l'importance historique que nous lui attribuons. Tous les caractères de cette remarquable construction concourent à la classer dans la seconde moitié du siècle de Périclès : science ingénieuse des combinaisons, qui se montre surtout dans l'arrangement des colonnes adossées; atténuation de l'ordre dorique, qui, tout en restant très-ferme et très-pur, a perdu ses proportions imposantes; prédominance de l'ordre ionique, dont les variétés différentes font presque tous les frais des complications de l'architecture; enfin apparition encore très-discrète d'une forme primitive de l'ordre corinthien.

L'étude attentive des ordres, et particulièrement de l'ordre ionique, nous donne même le moyen d'arriver à une détermination plus précise. On peut affirmer de prime abord que l'ionique de Palatitza, dans ses différentes variétés, est d'un plus beau goût et d'une forme plus pure que celui des temples de Priène, de Téos, de Magnésie, et de tout ce que nous connaissons des œuvres de la nouvelle école ionienne (1). Nous avons retrouvé dans nos fouilles deux types principaux du chapiteau ionique. L'un conserve, à la partie inférieure du canal, une courbure plus prononcée que celle du chapiteau de Priène. L'autre type, qui est le plus original, remplace la courbe par une ligne droite, et l'on peut dire sans doute que c'est un acheminement vers le chapiteau à canal presque rectiligne des temps postérieurs; mais cette disposition est habilement compensée par la courbure plus accentuée de la ligne supérieure du chapiteau et par l'inclinaison élégante des volutes, qui sont encore d'une belle proportion et réunies par un large canal. Il y a là un type à part, réalisé dans tous ses détails avec une sobriété de goût et une fraîcheur d'invention qui laissent bien loin les formes déjà pauvres et communes de l'architecture gréco-asiatique : on y reconnaîtrait plutôt le souvenir atténué du beau rhythme adopté par Ictinos à Bassæ, et le même parti de simplifier l'ionique, sans lui rien faire perdre de son élégance. Pour ces raisons, on doit regarder l'architecture du prytanée de Palatitza comme tenant le juste milieu entre le grand style de Mnésiclès et d'Ictinos et les conceptions encore remarquables, quoique beaucoup moins pures, de l'école de Pythéos et d'Hermogénès.

On connaît l'époque du plus ancien temple ionien de la nouvelle école, celui de Priène, élevé par Pythéos. D'après l'inscription gravée sur une pierre d'ante, la dédicace en fut faite par Alexandre le Grand, sans nul doute lors du passage de ce prince en Ionie, la première année de l'expédition contre les Perses; la date de la construction devait alors remonter, pour le moins, aux dernières années du règne de Philippe. Le tombeau de Mausole, auquel le même architecte paraît avoir travaillé, fut aussi construit sous le règne de Philippe. Ce sont des points à peu près fixes, qui sont pour nous

(1) Voir plus haut, page 199, dans le mémoire de M. Daumet, les dessins comparés, sur lesquels nous appuyons ce parallèle.

de la plus grande importance, puisque, d'après tous les caractères de l'exécution et du style, l'édifice de Palatitza est antérieur d'un certain nombre d'années aux ouvrages de Pythéos. Le commencement du règne de Philippe serait donc la limite la plus basse à laquelle on pourrait s'arrêter pour notre monument macédonien. Cette limite étant posée, la différence entre les deux architectures est assez grande pour que l'on soit tenté de remonter encore plus haut. Sans doute les quarante années de troubles politiques et de sanglantes rivalités qui précédèrent l'avénement de Philippe ne semblent guère favorables au développement des entreprises d'art en Macédoine. Mais quarante ans ne font pas un laps de temps bien long, quand il s'agit des transformations de l'architecture; et l'on se laisse ainsi facilement reporter jusqu'au règne d'Archélaos, qui fut l'époque la plus active et la plus brillante du développement de l'hellénisme en Macédoine.

On a déjà vu que le règne de ce prince, contemporain d'Euripide, de Socrate, d'Alcibiade et de la ruine de l'empire d'Athènes, appartient en effet à cette seconde moitié du siècle de Périclès, à laquelle nous rapportons l'architecture de Palatitza. Sous ce roi, plus que sous aucun autre, le goût pour les formes de la vie grecque, le développement des cités qui en fut le résultat nécessaire, l'activité des travaux de toute espèce dirigés par des artistes habiles, expliqueraient la construction, dans une ville macédonienne, d'un palais présentant de grandes analogies avec les prytanées helléniques. J'ai déjà dit que l'une des merveilles de la Macédoine était justement un palais que le même monarque avait fait construire pour son habitation. Bien qu'aucun témoignage n'indique si cette demeure royale était située plutôt à Æges ou à Pella que dans tout autre canton, je me garderais bien d'abuser de l'obscurité de nos connaissances sur la Macédoine pour tenter d'assimiler les ruines que j'ai découvertes avec un monument sur lequel nous avons si peu de renseignements. Toutefois on ne peut nier que l'édifice de Palatitza, par la beauté de ses dispositions et par le style remarquable de son architecture, ne puisse nous donner une idée de ce que devait être ce palais célèbre du roi Archélaos, que Zeuxis décora de ses peintures.

Du reste, le point capital est d'avoir pu fixer avec certitude, pour notre édifice macédonien, une limite antérieure au changement profond qui s'opéra dans le monde hellénique et dans la Macédoine en particulier, par l'expansion de l'empire de Philippe et d'Alexandre. Dès lors, toutes les difficiles questions qui se rapportent à l'histoire primitive de la Macédoine, au développement et à l'éducation de la société macédonienne, se trouvent soulevées par notre découverte, et le grave problème d'archéologie et d'histoire qui est attaché aux ruines d'Haghia-Triadha justifie l'obstination que nous avons mise à fouiller ce coin de terre écarté. On comprendra que nous y soyons revenus jusqu'à trois reprises différentes et que nous ayons poursuivi pendant

près de deux mois des recherches qui ne récompensaient que lentement et péniblement nos efforts. Encore, par ce travail prolongé, n'avons-nous guère fait que poser les termes de la question; nous nous sommes vus forcés par le temps de quitter le champ de nos fouilles, sans lui avoir arraché complétement son secret. D'autres explorateurs nous suivront-ils sur le même terrain, et, pour terminer notre œuvre, voudront-ils s'astreindre à remuer d'obscurs débris et à chercher des lignes de substructions enfouies sous le sol? Nous le souhaitons vivement, sans pouvoir l'affirmer. Pourtant, s'il reste encore une chance de percer le mystère qui pèse sur l'histoire, sur les institutions et sur la topographie même de la Macédoine, s'il y a encore quelque espérance de tirer d'un épais oubli les antiquités d'un peuple qui a joué un rôle considérable dans le monde, nous avons la conviction que la solution de ces difficultés est cachée sous les collines de Palatitza. Quel que soit le nom de cette cité inconnue, l'importance de ses ruines en fait quelque chose comme Pompéi pour la Macédoine. Il y aura pour nous un certain honneur à avoir les premiers appelé avec persistance sur ce point l'attention des voyageurs et des savants.

Tombeau de Palatitza.

En parlant de Pompéi à propos de Palatitza, je ne songe pas seulement aux ruines importantes que nous venons d'étudier; je fais aussi allusion aux nombreux vestiges qui couvrent le terrain compris entre les trois villages, et qui annoncent partout un sol fécond en antiquités.

Les fragments de tuiles grecques que l'on ramasse le long des ravins, au-dessus même du plateau d'Haghia-Triadha, et qui sont évidemment descendus des pentes de l'acropole, prouvent qu'il existait dans la région élevée de *Palæo-Porta* d'autres édifices et probablement des temples. D'un autre côté, vers l'est de l'enceinte, le long du chemin qui conduit de Koutlæs à Palatitza, un long remblai de terre, semblable à un retranchement ou à une étroite chaussée, aboutit à un petit pont de construction hellénique : les deux massifs en pierres de petite dimension, mais appareillés sans ciment, sont dressés dans le lit même d'un ravin et contre ses berges escarpées; comme on n'y voit aucune trace de voûte, il est probable que des pièces de bois servaient à franchir l'espace intermédiaire. Mais la région qui promet le plus de découvertes est celle de *Toumbæs,* située au-dessous de la ville antique, dans la direction du nord et du nord-est, et remarquable par ses nombreux tertres artificiels. La seule fouille que le

temps nous ait permis d'y tenter nous a donné des résultats tout à fait en rapport avec le remarquable caractère du principal édifice de la cité.

Les paysans m'avaient déjà montré, en 1855, au milieu d'un bois de paliures, entre le ravin qui descend du pont hellénique et celui qui vient de Koutlæs, une curieuse construction voûtée, qui se trouvait complétement enfouie sous le sol. On y pénétrait par une trouée pratiquée dans le sommet de la voûte; mais, comme les pluies d'automne avaient alors rempli d'eau l'intérieur de la construction, je ne pus faire autre chose que remarquer la beauté de l'appareil en grandes pierres, et recueillir une tradition locale sur un double souterrain, qui aurait existé en cet endroit et qui se serait prolongé jusqu'à Verria, par-dessous le lit de l'Haliacmon. Sans accueillir cette fable, je pensai qu'il y avait là quelques galeries d'un ancien égout. Lorsque je revins en 1861, avec M. Daumet, nous trouvâmes le même souterrain complétement à sec, et il nous fallut reconnaître que l'opinion du pays, bien que singulièrement exagérée, reposait en partie sur un fait vrai. Il y avait bien là un double caveau voûté; seulement son étendue ne dépassait pas celle de deux petites pièces, que nous reconnûmes sur-le-champ pour des chambres funéraires. Cette découverte nous fournissait un point de comparaison des plus instructifs avec un autre tombeau macédonien que j'avais précédemment découvert, sous un tumulus, près de Pydna. Au milieu de nos travaux sur la colline d'Haghia-Triadha, quelques ouvriers furent détachés sur ce point pour déblayer les terres qui encombraient les chambres jusqu'aux deux tiers environ de leur hauteur; bientôt nous avions la satisfaction de mettre au jour un nouvel exemple d'un genre de sépulture particulier à la Macédoine. Voici la description de ce monument, d'après le mémoire de M. Daumet :

« Le tombeau souterrain que nous avons fouillé, près de l'enceinte antique de Palatitza, est une petite construction rectangulaire de $4^{m},80$ de long sur $3^{m},85$ de large, très-régulièrement bâtie, en grandes pierres de tuf poreux, de la même provenance que les débris du propylée d'Haghia-Triadha. Il est divisé, dans sa longueur, en deux pièces, recouvertes par une même voûte en berceau, dont les claveaux, soigneusement appareillés, se tiennent sans aucune liaison de ciment. C'est là, sans aucun doute, le trait le plus remarquable de cette construction. Le plan et les ruines du grand édifice que nous avons précédemment étudié éloignent toute supposition qu'aucune de ses parties ait pu être voûtée. Aussi est-on quelque peu surpris de rencontrer, dans un tombeau voisin, qui porte aussi tous les caractères de l'architecture hellénique, une voûte comparable, par la beauté et la simplicité de sa structure, aux plus belles voûtes étrusques de Faléries ou de la Rome républicaine. On peut en conclure qu'il y eut une époque en Macédoine où l'on employait simultanément les plafonds pour les constructions élevées au-dessus du sol et la voûte pour les constructions souterraines.

« La trouée de la voûte, qui nous avait livré passage, et l'accumulation des terres qui avaient coulé par là dans l'intérieur du monument, prouvaient assez que la sépulture avait été violée longtemps avant notre visite. Évidemment, ce n'était pas l'entrée naturelle du tombeau. Les premiers travaux de déblai nous prouvèrent en effet qu'il y avait une porte extérieure du côté du sud ; seulement la baie de cette porte se trouvait barricadée au dehors par un parement de grandes pierres, dont la taille grossière disait assez qu'elles avaient été placées après coup, pour permettre l'enfouissement complet de la sépulture et la protéger contre la poussée du terrain. Pour mieux m'assurer de ce fait, je fis exécuter une fouille à l'extérieur, et je reconnus, non sans surprise, que la façade du tombeau, quoique destinée à être cachée sous la terre, n'en était pas moins ornée d'une décoration architecturale des plus soignées (1).

« Cette façade est surmontée, non d'un fronton, mais d'un simple couronnement horizontal d'ordre ionique, dont la disposition et le style sont d'une grande originalité. Il ne consiste en effet qu'en une moulure saillante et qu'en un rang de denticules, courant immédiatement au-dessus de trois bandes superposées, ce qui forme, par la réunion des éléments de la corniche et de ceux de l'architrave, une *corniche architravée,* exemple très-rare dans l'architecture grecque. Il semble que la corniche devait être couronnée d'une cymaise soit en marbre, soit en terre cuite; mais aucun vestige n'en a été retrouvé. La moulure qui surmonte les denticules est d'une remarquable fermeté de profil; les denticules ont leur refend très-large, relativement à la hauteur de la face denticulaire; les retours de la face du larmier sont aussi très-saillants, par rapport à la hauteur de la corniche; ce sont là autant de marques d'une excellente époque. Un autre détail particulier à ce couronnement, c'est que les trois bandes inégales de l'architrave y sont graduées à l'inverse des architraves ioniques, dans les monuments grecs que nous connaissons : les deux faces inférieures sont à peu près égales, mais la face supérieure est de beaucoup plus haute que les autres (0^m,165 au lieu de 0^m,107), tandis que, par exemple, au temple de la Victoire Aptère, c'est la face supérieure qui est la plus étroite. Déjà, dans le grand ordre ionique du propylée de Palatitza, nous signalions une curieuse architrave dont les trois faces décroissantes se trouvaient couronnées par une quatrième face, de beaucoup plus haute que les autres. On pourrait se demander si cette disposition inverse des faces de l'architrave n'était pas particulière aux corniches architravées. C'est, de toute manière, une analogie intéressante à noter entre deux édifices de la même ville macédonienne.

« Au milieu de la façade du tombeau, s'ouvrait la porte d'entrée. La baie en est formée de deux piédroits, inclinés selon le principe grec, et d'un linteau, qui occupe

(1) Voir notre Planche 15.

toute l'épaisseur du mur; il est en beau marbre blanc, tandis que le reste de l'appareil est en pierre. Ce linteau, couronné de la saillie moulurée, appelée *attique,* entouré en outre d'une moulure qui se continue le long des deux montants de la baie, forme aux deux extrémités des retours d'angle ou *crossettes*, assemblés d'*onglet*, c'est-à-dire par un joint oblique. Le champ du linteau et des montants est soigneusement dressé à la petite *gradine*, instrument qui laisse à la pierre un aspect finement grenu; on avait réservé seulement tout autour une étroite bordure qui est lisse, ainsi que la moulure d'encadrement. Je signale à dessein ces détails minutieux, comme la marque d'un raffinement consciencieux dans l'exécution, tout à fait digne de la belle époque grecque.

« Aux extrémités de l'architrave se trouvent, en outre, deux chapiteaux de pilastre, engagés dans la construction, comme pour soutenir cet ensemble décoratif. L'élégance de leurs proportions et la simplicité de leurs profils témoignent d'un excellent goût. Mais, par une disposition dont l'antiquité n'offre pas, je crois, d'autre exemple, ils ne répondent à aucun fût, et ils jouent le rôle de deux consoles qui font encorbellement sur le nu de la muraille. Ce n'est que bien des siècles plus tard, dans l'architecture byzantine (ainsi que nous l'avons remarqué pour le monument de Dérékler à Philippes) et dans l'architecture toscane, que l'on retrouve cet arrangement ingénieux, employé plus particulièrement alors pour recevoir la retombée des voûtes.

« La façade entière était revêtue de stuc, sauf le chambranle en marbre, pour lequel la beauté de la matière employée et la perfection du travail dispensaient de tout enduit. Nous avons remarqué là, comme on a pu le faire pour certains monuments antiques de Pompéi, de Tivoli, de Palestrine, que le stucage épaississait souvent les formes délicates des moulures et dénaturait par un travail plus grossier et moins consciencieux les intentions de l'architecte. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, le refouillement du larmier et le quart-de-rond qui y attient sont confondus dans une même forme indécise, qui se prolonge mollement jusqu'au filet couronnant les denticules; l'architrave se trouve coupée droit à ses extrémités et comme empâtée dans le stuc; seul, le chapiteau avait été enduit avec soin, et son stucage reproduit fidèlement les profils de la pierre, non toutefois sans les grossir quelque peu. Des restes bien manifestes de peinture ont été constatés aux refends des denticules et à la moulure qui les relie à l'architrave. Le chapiteau portait très-nettement, au talon grec, sous le cavet, des traces de rais-de-cœur de couleur bleue sur un fond rouge.

« Les fouilles de la chambre antérieure nous faisaient connaître en même temps une particularité très-remarquable sur la décoration de la façade et sur le mode de fermeture du tombeau. Nous y trouvions, couchés sous les terres et brisés en partie, les deux vantaux d'une magnifique porte de marbre blanc. Ainsi le revêtement en pierres grossièrement taillées, qui masquait extérieurement l'entrée, n'était qu'un sup-

plément de clôture, destiné justement à protéger la véritable porte contre le poids des terres. Dès lors il n'y avait plus à douter que la façade, malgré la recherche de sa décoration, ne fût dès l'origine cachée sous le sol. On s'étonnera peut-être de tant de soin perdu ; mais ici tout était pour les morts, dont c'était la demeure : rien n'avait été fait pour les yeux des vivants.

« Ce qui frappe surtout dans l'aspect de la porte de marbre (1), c'est la disposition de ses deux lourds battants monolithes, imitant par leur relief la structure d'une épaisse porte en bois, dont les parties seraient assemblées par de larges bandes de métal. Des rangées de disques saillants figurent les boulons qui sont censés assujettir les bandes métalliques, et donnent l'idée d'une solide armature. Toute cette décoration, d'un caractère puissant et simple, est du travail le plus ferme et le plus beau qu'on puisse voir. Au-dessous de la bande transversale qui divise chaque vantail, vers les deux tiers de sa hauteur, en deux panneaux d'inégale dimension, sont sculptées de grandes patères percées d'un trou, où devait être fixé un anneau de bronze. En effet, cette porte n'était pas un simple motif de décoration ; elle avait été disposée avec une merveilleuse habileté, pour se fermer et s'ouvrir comme une porte ordinaire. L'un des vantaux était taillé de manière à recevoir l'autre sur une feuillure de battement, qui formait couvre-joint et produisait une clôture hermétique.

« Grâce à la découverte que nous avons faite de la monture de bronze sur laquelle tournait l'un des vantaux, nous avons même pu nous rendre compte des moyens employés par les architectes grecs pour faire mouvoir ces portes de marbre. Le système se composait d'un *pivot* tournant avec le vantail et d'une pièce creuse ou *crapaudine,* scellée dans le seuil. Ces deux pièces de métal, terminées au tour avec une extrême précision, sont d'un ajustement si parfait que l'oxydation a suffi pour les souder intimement ensemble. Ce sont deux cylindres de même dimension, munis l'un et l'autre d'un rebord, qui forme arête vive sur la ligne de séparation de leurs surfaces de frottement : aussi le joint est-il invisible ; nous n'avons pu le reconnaître sans entamer légèrement le bronze avec un outil. Du côté où ces pièces adhéraient, l'une au seuil, l'autre au vantail, elles sont pourvues de trois ailettes en queue d'aronde, découpées dans le pourtour du cylindre, et destinées à maintenir la monture dans les entailles de scellement. L'une des ailettes, qui était cassée, se trouve encore fixée par un ciment très-dur, dans la partie inférieure d'un vantail rapporté au Louvre. La pièce creuse ou crapaudine était renforcée de trois pointes, qui avaient pour objet de résister au mouvement de torsion produit par la rotation et par le poids de la porte de marbre. La partie supérieure des portes offre au contraire les entailles nécessaires pour recevoir

(1) Voir Planches 15 et 21.

une longue plate-bande de bronze, qui dépassait le vantail, de manière à racheter l'effet de son inclinaison et à former un axe perpendiculaire avec le pivot inférieur. Cette bande devait être munie d'un tourillon, qui pivotait dans une *bourdonnière*, espèce d'anneau saillant, fixé à l'intérieur du linteau. En effet, des trous de scellement, pratiqués à la distance voulue, dans les linteaux du tombeau de Palatitza, prouvent l'existence de ces sortes d'attaches. Nous avons ainsi une démonstration complète du système d'évolution employé par les Grecs pour leurs portes monumentales (1).

« Les plaques de marbre offrent, en outre, vers le milieu, une cassure, qui semble avoir été faite pour en arracher une serrure ou un verrou de métal, dont il n'est plus possible de connaître la disposition. On pourra contrôler ces détails sur les fragments mêmes de la porte de marbre, que nous avons rapportés au Louvre.

« La première pièce du tombeau, dans laquelle nous pénétrons maintenant, profonde de 1m,45, n'est que l'antichambre du caveau funéraire. Le sol en est un peu en contre-bas du seuil d'entrée; il était revêtu de stuc rouge, appliqué sur un enduit peu épais; une partie de dallage, qui se voit près de la porte extérieure, ne paraît pas en place. Les parois des murs et la voûte en plein cintre étaient aussi enduits de stuc. Au fond de cette pièce se trouve l'entrée de la véritable chambre sépulcrale; la baie de porte, beaucoup plus simple que la précédente, est entourée d'un chambranle d'une faible saillie et sans crossettes, ce qui ne se rencontre pas ordinairement avec des jambages inclinés à la manière grecque. Le seuil porte des traces de scellement, qui annonçaient l'existence d'une seconde porte de marbre exactement semblable à celle qui servait de clôture à la première entrée du tombeau.

« Après avoir monté une marche, qui est formée par le seuil même de la porte, on se trouve enfin dans la chambre funéraire, profonde de 3m,10, et haute de 2m,55 jusqu'au sommet de la voûte. Le sol, qui est légèrement en contre-bas du seuil, comme celui de la pièce précédente, est recouvert de même d'un enduit de stuc d'un rouge vif. Les murs, jusqu'à la naissance du cintre, étaient revêtus d'un stuc rouge dont il existe encore de larges surfaces. La voûte, ainsi qu'un champ entourant la porte, étaient enduits de stuc blanc.

« Notre première découverte, dans la pièce principale du tombeau, fut celle des deux autres vantaux appartenant à une seconde porte de marbre, dont nous avons rapporté aussi un fragment : elles ressemblent de tous points à celles que nous avons décrites précédemment. L'état de cette porte, brisée et arrachée de ses gonds, nous disait assez que l'intérieur de la chambre funéraire avait été bouleversé par les chercheurs de trésors; de nombreux débris de construction annonçaient en même temps que le caveau

(1) On en trouvera particulièrement l'étude à la Planche 21.

n'était pas vide et qu'il avait dû contenir des dispositions architecturales intéressantes. Bientôt, en effet, nous trouvons, couchées sous les terres, deux autres grandes plaques rectangulaires, qui nous paraissent d'abord être des dalles, et que nous avons grand'-peine à relever. Nous reconnaissons alors avec joie que ce sont les faces sculptées de deux magnifiques lits funèbres, dont les massifs avaient été en grande partie détruits. Ce mode de sépulture, dont les tombeaux de la Grèce n'offraient pas d'exemple, ajoutait à notre découverte un singulier intérêt, qui ne fit qu'augmenter lorsqu'il nous fut possible de nous rendre compte des détails de l'exécution.

« Les deux lits funèbres étaient placés symétriquement en face l'un de l'autre, contre les murs latéraux du caveau funéraire, exhaussés sur des plates-formes qui en occupaient toute la longueur. Ce n'étaient pas des sarcophages creusés pour enfermer les corps, mais des massifs pleins, larges de $1^{m},05$ et longs de $2^{m},05$, sur lesquels les morts devaient être couchés à découvert.

« La dalle, épaisse de $0^{m},304$, qui formait la face de chaque lit et qui en portait la principale décoration, est en pierre calcaire, de la même nature que celle qui est employée dans le reste de la construction. Des profils, enlevés sur le fond avec une grande netteté, reproduisent la forme et les contours d'un véritable lit grec, dont les montants et les traverses, au lieu d'être travaillés au tour, seraient simplement découpés dans une surface plane, comme dans des lames de bois ou d'ivoire. Les pieds du lit sont surtout remarquables par la délicatesse et par le style excellent de leurs découpures, qui figurent en silhouette des espèces de balustres, évidés vers le milieu par des entailles d'une courbe élégante. Tous ces fins détails, indiqués seulement par le contour, font contraste avec la nudité des faces, qui sont parfaitement lisses et ne paraissent même avoir porté aucun ornement peint ; il y a là un parti sévère d'opposition, qui est d'un très-bel effet décoratif. La profondeur du champ sur lequel s'enlèvent les contours varie entre $0^{m},038$ pour la partie au-dessus de la traverse qui réunit les deux pieds, et $0^{m},031$ pour la partie inférieure ; ces fonds étaient seuls couverts d'un enduit rouge, qui, se confondant avec la couleur des murs, dégageait complétement la silhouette du lit funèbre. Au-dessus du lit, une partie arrondie représente le matelas qui le garnissait ; elle se déprime légèrement vers les extrémités, pour permettre aux chapiteaux des montants de détacher plus nettement leurs découpures (1).

« L'extrême recherche qui distingue la décoration de couches funèbres de Palatitza se montre encore dans un certain nombre de détails qu'il ne faut pas négliger de noter, car c'est la marque de la belle époque grecque. Ainsi, les trois faces du lit n'étaient pas complétement verticales et surplombaient légèrement. Bien que le massif qui for-

(1) Voir Planche 16.

mait la largeur de la couche ait été détruit, on voit quelle était la décoration des deux petites faces en retour vers la muraille; la plaque de la face principale porte en effet les amorces de cette décoration, complétement indépendante de l'autre. Elle se composait d'un filet couronnant une gorge, dont la limite inférieure correspondait juste à celle du matelas; puis venait un large bandeau, dont le bas répondait au bas de la traverse figurée sur le devant. Du reste, c'est à nos planches qu'il faut demander surtout d'éclaircir ces remarques minutieuses, qui démontrent jusqu'à quel point de perfection les artistes qui avaient dirigé la décoration du tombeau de Palatitza portaient la délicatesse de l'étude. »

Je n'ajouterai rien pour le moment à la description de M. Daumet. La découverte du caveau funéraire de Palatitza soulève plusieurs questions du plus grand intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire de l'art. Mais la portée de cette découverte s'accroîtra encore, lorsque nous aurons décrit d'autres tombeaux, qui présentent avec celui-ci un grand caractère d'analogie, et qui existent sur différents points du territoire macédonien, notamment les belles chambres que nous avons fouillées sous un grand tumulus, près de l'ancienne Pydna. Je renvoie donc le lecteur au chapitre suivant, où il trouvera réunis tous les éléments de la question, et où je pourrai étudier en toute connaissance de cause, non plus un tombeau isolé, mais une forme de sépulture particulière à la Macédoine. Contentons-nous de signaler pour le moment le rapport qui existe entre l'exécution remarquable de cette petite construction et le beau caractère du grand édifice qui couronnait les hauteurs d'Haghia-Triadha.

Maintenant, ce monument, dont l'accès était livré depuis longtemps sans doute à l'avidité destructive des habitants, n'était pas, selon toute vraisemblance, le seul grand tombeau de la nécropole de Palatitza. Cent mètres plus loin, un petit tumulus, perdu dans les fourrés de paliures, paraît recouvrir aussi une sépulture de quelque importance, gardant peut-être intactes les dispositions dont nous n'avons retrouvé que les débris. Il faudrait fouiller avec soin tout le terrain semé de fragments de poteries, qui descend sur les deux rives du torrent de Koutlæs, et surtout les innombrables tertres artificiels de Toumbæs, dont je n'ai pu que faire relever le plan. Mais, par-dessus tout, ne serait-il pas raisonnable d'attendre des résultats d'un haut intérêt de l'exploration du grand tumulus appelé *Mégali-Toumba,* qui domine toute la région au-dessous de la ville antique? Cette colline factice, de 110 mètres de diamètre, est, sans contredit, le plus beau tumulus de la Macédoine, qui en possède un grand nombre de remarquables. La dépression en forme d'entonnoir, qui occupe le milieu de la butte, n'a peut-être été produite que par l'effondrement d'une construction souterraine, beaucoup plus importante que les deux petites chambres explorées par nos fouilles. Dans ces monuments macédoniens, comme dans les hypogées de l'Égypte et de l'Étrurie,

il n'y a pas seulement à exhumer quelques débris antiques : il y a la vie et l'histoire de tout un peuple à retrouver.

Monuments divers.

Les petits monuments, qui sont la monnaie courante des trouvailles archéologiques, inscriptions, fragments de sculpture et autres, sont d'une rareté qui étonne, au milieu de l'abondance des belles ruines qui couvrent le sol de Palatitza et de ses environs. L'enquête que j'avais ouverte sur ce point auprès des habitants et les battues que j'ai poussées à plusieurs lieues à la ronde, n'ont amené que très-peu de résultats.

Les indications d'un paysan m'avaient fait entreprendre une excursion jusque dans les montagnes qui dominent le pays. Arrivé, par de magnifiques gorges boisées, à un col élevé nommé *Galakto,* j'y trouvai, couchée sur l'herbe, une petite stèle de marbre blanc, tellement lavée par les eaux que la sculpture et l'inscription étaient presque effacées. Je parvins cependant à déchiffrer l'épitaphe suivante :

105.

Col de *Galakto*. Sur une stèle à figures, très-effacée.

. . . .	. . . .
ΔWPꟼTIIΓΛYKYTATN	δώρῳ τῷ γλυκυτάτῳ
	τέκνῳ μνείας χάρ[ιν],
TEKNWMNEIACXAP	ἔτους ςξσ Σεβαστο[ῦ]
ETOYCϚΞCCEBACTO	καὶ βπτ, μηνὸς Ἀπε[λλαί-]
KAIBΠꓶMHNOCAΠE	ου λ.
OYΛ	

« . . . . à un tel (nom finissant en δωρος), à son fils bien-aimé, pour consacrer sa mémoire, en l'année d'Auguste 266, et, selon le compte ancien, 382, le 30 du mois Apellaios. »

Tout l'intérêt de l'inscription vient de ce qu'elle est datée simultanément des deux ères usitées dans la Macédoine, sous les Romains : l'ère actiaque ou d'Auguste, et l'ère de la réduction en province romaine (1). Le premier chiffre donne 234 ap. J. C., et le

(1) Bœckh, *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n. 1970. Comparez les inscriptions macédoniennes publiées par Delacoulonche, n[os] 27 et 29, et Vidal-Lablache (dans la *Revue archéologique*, juillet 1869), n. 1.



second 235; mais ce léger désaccord peut s'expliquer par une différence dans le commencement de l'année. Nous savons que la vieille année macédonienne s'ouvrait vers la seconde moitié d'octobre, et que le mois *Apellaios* en était le deuxième mois (1). On peut supposer que l'adoption de la nouvelle ère ne fut pas une pure flatterie à l'égard du vainqueur d'Actium, et qu'elle coïncida avec l'introduction officielle, dans la province, de l'*année Julienne,* qui aurait été appelée par les Macédoniens *année Auguste,* ἔτος Σεβαστόν.

L'église de *Néokastro,* village situé à moitié route entre Palatitza et la mer, possède un petit monument qui se rapproche davantage de la belle époque macédonienne. C'est un bas-relief, qui représente un homme à cheval, la tête nue et vêtu du costume civil. L'allure du cheval, l'aspect du personnage, les proportions mêmes et surtout l'exagération de la longueur des jambes, m'ont rappelé les cavaliers si souvent gravés sur les monnaies de la Macédoine. L'inscription donne simplement le nom d'un certain Néoptolémos, fils de Paramonos, en caractères d'une bonne époque.

106.

Eglise de Néokastro. Au-dessous d'une petite stèle, représentant un cavalier.

. . ΟΠΤΟΛΕΜΟΣΠΑΡΑΜ	[Νε]οπτόλεμος Παραμ[όνου].

Dans les trois villages qui entourent immédiatement les ruines de Palatitza, le seul monument épigraphique que j'aie rencontré est une stèle gréco-romaine, que le pappas de Koutlæs avait retournée pour en faire un degré à la porte extérieure de son église. La plaque de marbre présente la disposition générale d'un naos, dont le fronton est décoré d'un disque en relief. Dans cet encadrement, se tiennent debout et de face deux figures qui, sous une forme lourde et grossière, rappellent cependant avec exactitude les types consacrés de l'Apollon Citharède et de la Diane Chasseresse. Le dieu en longue robe, couronné de la stéphané et des bandelettes saintes, tient la lyre et le plectrum; la déesse, chaussée des *endromides* des chasseurs, sa robe retroussée au-dessus du genou et ses cheveux relevés en nœud sur le front, porte la main à son carquois. Au-dessous de cette représentation, qui paraît toute religieuse et qui annoncerait un monument votif, un autre encadrement, plus petit que le premier et de forme carrée, contient une troisième figure, qui appartient à la classe des représentations funéraires : c'est une femme assise, qui s'enveloppe de ses longs voiles, dans une attitude souvent

(1) Voyez l'article de Clinton sur les mois macédoniens, *Fasti hellenici*, vol. II, appendice 4.

reproduite sur les tombeaux. La réunion de ces figures m'a paru assez curieuse pour mériter d'être gravée ici, avec l'inscription qui les accompagne.

107.

Église de Koutlæs. Stèle en marbre.



. . . . ντθυς Ζείπαν καὶ Σεκοῦνδαν
τὰ τέκνα μνείας χάριν
καὶ ἑαυτὴν ζῶσαν.

« Une telle (nom barbare?) a fait représenter Zipas et Secunda, ses enfants, pour consacrer leur mémoire, et s'est fait représenter elle-même, de son vivant. »

L'inscription en lettres onciales, disposée assez irrégulièrement dans les parties vides laissées par la sculpture, n'est elle-même qu'une épitaphe et ne paraît, au premier abord, avoir aucune relation avec les personnages divins qui occupent sur la stèle la place d'honneur. Une mère a perdu ses deux enfants, un fils appelé *Zipas* ou *Zipa*, d'un nom thrace que nous avons rencontré dans les inscriptions de la région de Philippes, et une fille qui portait le nom romain de *Secunda;* elle a consacré ce monument à leur mémoire et s'y est jointe à eux de leur vivant. Seulement, la formule de cette consécration funéraire étant tournée par l'accusatif, il en résulte que les trois images de la mère et de ses enfants devraient se trouver sur la stèle, tandis que nous n'y voyons qu'une seule figure de femme avec deux divinités. Le nom de la mère manque aussi au début de l'inscription ; c'est à peine si l'on peut en déchiffrer la terminaison, qui indiquerait une forme toute barbare.

Le texte de l'inscription n'explique pas, on le voit, ce qu'il y a de particulier dans la sculpture de la stèle. Il ne dit pas ce que viennent faire sur un monument funèbre Apollon et Diane, les dieux purs par excellence, qui, dans leur île sacrée de Délos, repoussaient comme une souillure la vue même d'un seul tombeau. Le frère et la sœur

sont bien représentés par Homère comme des divinités qui donnent la mort, qui frappent les hommes et les femmes de leurs flèches subites, mais non comme des divinités funéraires, ce qui est fort différent. N'est-ce pas Diane elle-même qui, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, s'empresse de quitter la scène, dès que l'on y annonce l'arrivée du corps de son fidèle sectateur? Elle se retire en prononçant ces paroles caractéristiques: « Mais adieu! car il ne m'est pas permis de voir des cadavres et de souiller mes yeux des émanations de la mort (1). » La présence de ces êtres célestes sur une pierre sépulcrale, même à titre de protecteurs et de patrons directs des personnes mortes, me paraît contraire aux idées religieuses des Grecs et des Romains, tout le temps du moins qu'ils restèrent attachés rigoureusement à leurs usages nationaux. Il faut descendre jusqu'au milieu de l'empire, à une époque de syncrétisme, où les croyances les plus diverses se pénétraient réciproquement, pour rencontrer une pareille représentation sur la pierre d'une sépulture.

Encore le fait ne s'explique-t-il que d'une manière détournée. Pour se conformer au sens littéral de l'inscription, il faut croire qu'Apollon et Diane ne figurent point ici pour leur propre compte, mais que, sous leurs traits et parés de leurs attributs, Zipas et Secunda, le frère et la sœur enterrés sous la stèle, se trouvent représentés comme participant à la nature divine. Dans ce cas, la figure voilée de la mère pourrait aussi être assimilée à celle de Latone. La divinisation des morts était en effet l'une des formes sous lesquelles se faisait jour la croyance à l'immortalité, qui servait alors de fond à des conceptions religieuses très-différentes. Cette doctrine avait été surtout formulée en Égypte, où le mort, devenu Osiris, appelé même, dans les invocations, l'*Osiris un tel*, était le plus souvent représenté sous la forme de ce dieu, personnification du soleil dans sa course nocturne sous la terre. Mais il n'est pas nécessaire d'attribuer à une conception théologique aussi formelle et à l'influence directe des doctrines de l'Égypte la représentation de notre stèle macédonienne. Chez d'autres peuples, chez les Aryas de l'Inde, par exemple, l'âme des justes était censée s'identifier avec les divinités de la lumière (2). Des conceptions analogues ont pu même se former, par un travail tout intérieur, au sein du paganisme grec et romain, où l'âme était parfois représentée aussi comme retournant aux astres. D'un autre côté la croyance des Romains aux *génies* et aux *Junones* conduisait naturellement à la doctrine de l'identification de la personnalité humaine avec l'essence des dieux. Il est certain que Diane, en particulier, prête quelquefois sa forme divine, pour figurer sur les tombeaux l'âme et les mânes des jeunes filles. Le Louvre possède un monument funéraire, pos-

(1) Euripide, *Hippolyte*, v. 1437.

(2) « Le sage, vienne la mort, se dissoudra en Brahma. » *Ramayana*, trad. Parisot, I, XVII, 83. « Il s'identifie avec l'être qui brille de son propre éclat. » *Lois de Manou*, trad. Loiseleur-Deslongchamps, XII.

térieur au deuxième siècle de l'empire, sur lequel une jeune fille, nommée *Ælia Procula,* est sculptée sous les traits de la divine chasseresse : l'inscription *Deanæ et memoriæ Æliæ Proculæ* ne laisse aucun doute sur le caractère funéraire de la représentation. Ce monument peut servir de commentaire à celui de Koutlæs.

J'ajouterai que, pour notre stèle, il faut songer aussi à la Thrace, qui était limitrophe de la Macédoine. Certaines tribus thraces, comme je l'ai montré dans une autre partie de cet ouvrage, professaient une croyance à l'immortalité tellement affirmative, qu'elle excitait chez les anciens Grecs un étonnement mêlé d'ironie : c'est au moins la nuance de sentiment que je crois reconnaître dans le mot ἀθανατίζοντες, forgé tout exprès pour qualifier les Gètes, qui croyaient en mourant retourner à leur dieu Zamolxis (1). J'ai insisté aussi sur le caractère funéraire que prenaient, chez d'autres tribus, le culte du Bacchus thrace et celui de la déesse lunaire, Bendis ou Mendis, confondue avec Diane ou Hécate. Des attributions analogues avaient pu être transportées, dans certains cantons voisins de la Thrace, aux types helléniques d'Apollon et d'Artémis. Le nom de Zipas montre que la famille dont nous avons ici la sépulture était thrace d'origine. La lente infusion de ces populations dans la province de Macédoine est un fait qu'un autre explorateur des mêmes contrées, mon ami Delacoulonche, avait déjà soupçonné en déchiffrant le nom de *Kotys* sur un tombeau de l'Émathie (2). Leur présence n'avait pas dû peu contribuer à hâter le mélange des croyances religieuses, dans un pays de tout temps très-accessible aux superstitions des Barbares.

Malheureusement, à côté de ses curieuses sculptures, la stèle de Koutlæs ne portait aucune indication géographique. Aussi, malgré la rareté des monuments épigraphiques, avais-je résolu d'en poursuivre patiemment la recherche, dans tous les villages de la contrée, espérant toujours déchiffrer sur quelque marbre le nom de la ville antique dont nous étions occupés à fouiller les ruines. Dans le même but, je me proposais de visiter le monastère voisin d'*Haghios-Prodhromos* et de faire aussi des recherches à la métropole de Verria, pour voir si quelque bulle d'or ou quelque vieux κώδηξ ecclésiastique ne m'aurait pas fourni des détails instructifs sur les origines de l'église d'Haghia-Triadha. Mais la maladie vint empêcher la complète exécution de ce programme : une angine, dont j'avais contracté le germe dans les montagnes de Galakto, me contraignit à quitter Palatitza, au moment de la plus grande activité des travaux. C'est à peine si les excellents soins du médecin du bord, M. Desgranges, et ceux que je trouvai ensuite à l'hôpital français de Salonique, me permirent de me relever à temps pour contrôler les résultats obtenus par nos fouilles.

(1) Hérodote, IV, 93-94. — Arrhien dit ἀπαθανατίζοντες (*Anabase*, I, 3).
(2) Delacoulonche, inscr. n° 27. — Comparez Tite-Live, XL, 3.

CHAPITRE DEUXIÈME.

FOUILLES DE KOURINOS,

DANS LA NÉCROPOLE DE L'ANCIENNE PYDNA.

Les fouilles que nous avions exécutées, dès le mois de mai de la même année, sur la côte de Piérie, dans les environs de l'ancienne Pydna, étaient le complément anticipé de nos découvertes de Palatitza. Leur objet précis était l'exploration de deux grandes buttes funéraires, dans l'une desquelles j'avais trouvé, en 1855, un hypogée portant encore les traces d'une décoration peinte; mais les terres qui encombraient la construction souterraine ne m'avaient permis alors que de donner une idée générale de la disposition de ce curieux monument (1). Il était hors de doute qu'il y avait là matière à des recherches fructueuses, quand elles n'auraient fait que compléter ces premiers résultats.

Pydna et ses environs.

Pour mener l'entreprise à bon terme, il fallait avant tout nous assurer le concours du propriétaire du terrain, aux indications duquel j'avais dû jadis la connaissance de l'entrée du tombeau. L'excellent Hussein-Bey, que je retrouvai juge au *medjilis* de Salonique, accepta avec empressement le congé que lui donnait le gouverneur Husni-

(1) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 172.

Pacha et le passage que nous lui offrions à bord de notre corvette, pour venir nous faire lui-même les honneurs de son charmant domaine de *Kourinos*. D'un esprit ouvert et relativement cultivé, il n'était pas moins pressé que nous de savoir ce que contenaient ses *toumbœs,* dont il ne parlait pas sans un certain orgueil. Cette curiosité intelligente et complétement désintéressée de la vaine cupidité des rêveurs de trésors étonnera chez un musulman; mais Hussein est chrétien d'origine : enlevé tout enfant de l'île d'Eubée, sa patrie, on peut dire qu'il joint la vivacité d'esprit d'un Grec à la bonhomie et à la libéralité ottomanes. Nous n'avons rencontré nulle part, dans notre voyage, un hôte plus aimable et dont le souvenir nous soit resté plus cher. Installés par lui, avec notre brigade de matelots, dans une des maisons du village, qui lui appartient tout entier, nous avons reçu là, pendant près d'un mois, la véritable hospitalité antique, au milieu de ce *tchiflick* macédonien, dont la vie familière, le régime, les aménagements et jusqu'aux constructions, d'une simplicité toute primitive, sont encore la vivante illustration des descriptions d'Homère.

Je ne parlerai qu'en passant de la limpidité du climat et de la douce beauté de ces prairies, inclinées vers la mer, qui les baigne, et tapissées partout d'une herbe courte et serrée, qu'embaume au printemps un menu trèfle d'un rose vif. De place en place, s'élève un bouquet d'ormes ou un grand peuplier solitaire, aux branches étalées, embuscade favorite du loriot et du rollier, qui, dans leur querelle incessante, semblent des flammes jaunes et bleues qui se poursuivent. Plus loin, à mesure que le relief du pays s'accentue, les fourrés se rapprochent, deviennent des bois, et finissent par se perdre dans les longues ondulations de la forêt Piérienne, derrière lesquelles surgissent les roches immenses du flanc septentrional de l'Olympe.

Je me suis étendu suffisamment, dans un précédent ouvrage, sur l'histoire de l'ancienne Pydna, pour n'avoir pas à y revenir ici (1). J'ai montré comment cette ville, grecque d'origine et de population, devint, dès le temps des guerres médiques, l'un des principaux ports de la Macédoine, et comment elle conserva cependant, grâce à sa position maritime, des traditions d'indépendance, qui la jetèrent incidemment dans la clientèle d'Athènes, et l'engagèrent à plusieurs reprises dans les rivalités qui avaient pour but la domination des mers de Thrace. Malgré l'importance du rôle politique joué par la ville de Pydna, je savais, après une première exploration, que les vestiges mêmes de la ville et de son enceinte étaient trop effacés du sol pour promettre des découvertes intéressantes, et que c'était seulement vers sa nécropole que devait se porter l'effort de nos nouvelles recherches. Cependant les données rigoureusement exactes que le concours de M. Laloy nous permettait d'obtenir sur la topographie du pays, m'ont fourni

(1) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 160.

le moyen de déterminer, avec plus d'exactitude que je n'avais pu le faire precédemment, l'emplacement de la cité antique.

L'idée que Pydna devait avoir un port de quelque importance et le mot λιμήν qui lui est appliqué par les anciens m'avaient fait reporter sa position vers l'étang salé de *Touzla,* sur la basse pointe sablonneuse qui forme la saillie la plus accentuée de la côte piérienne. Mais il a fallu renoncer à cette hypothèse, après l'exploration attentive des collines qui dominent immédiatement le lieu d'atterrage connu sous le nom d'*Échelle de Kitros*. Il y a là un groupe de plateaux isolés par des ravins, lequel, sans former une acropole élevée, présentait cependant une assiette favorable pour une place forte bâtie sur la mer. C'est le seul point de toute la contrée que les traces de terrassements artificiels et l'accumulation des débris de poteries désignent comme l'emplacement d'une ville antique. Nous avons pu même y suivre encore une ligne de fondations helléniques, que les habitants avaient fouillées récemment pour en retirer les pierres. Il faut donc en revenir sur ce point à l'ancienne opinion, que notre Plan D confirme pleinement.

Quand on connaît les procédés de navigation des anciens, on comprend que la petite anse de Palæo-Kitros, avec l'étroite plage de sable qui la borde, avec l'ouverture du ravin qui vient y déboucher et dont le lit sert encore aujourd'hui de refuge à quelques caïques, ait pu suffire pour tirer à sec un certain nombre de galères et de bateaux de cabotage, et qu'elle soit devenue une station maritime d'une certaine importance, sur une côte très-peu découpée et tout à fait dépourvue de ports. Le mouillage, abrité contre les vents du sud par la pointe basse de Touzla, est encore considéré aujourd'hui par les marins comme préférable à celui de Salonique. La grande courbe que le rivage décrit en cet endroit formait sans doute, à la suite de l'échelle de Pydna, une ligne partout abordable, où pouvaient se développer les chantiers et les faubourgs maritimes de la ville. Mais la ville proprement dite n'en doit pas moins être circonscrite aux plateaux de Palæo-Kitros et à la crique ouverte qu'ils entourent d'un rang de basses falaises : c'était la seule partie de la côte qui fût directement protégée par les fortifications de la place.

Le chemin qui, de l'échelle de Pydna, se dirige vers le sud, pour rejoindre la route de Katérini et de la Thessalie, contourne d'abord les dernières croupes des plateaux de Kitros et domine à gauche les prairies de Touzla. Vers ce point, un premier tumulus, de grande dimension et d'une forme conique bien caractérisée, situé à droite sur le versant des collines, montre que la nécropole de la ville antique devait s'étendre le long de cette voie. Après avoir suivi la route sur une longueur de 8 kilomètres, on arrive en vue du village de *Kourino,* qui reste à 1500 mètres sur la droite. C'est là, dans l'ouverture d'une sorte de vallon formé par la bifurcation de deux longues collines, sur le bord de la plaine qui commence à s'étaler vers Katérini et vers l'Olympe,

que se dressent les deux grands tertres funéraires que nous avons fouillés, l'un tout à fait conique, l'autre facile à reconnaître par la forme de son cône tronqué et situé à environ 200 mètres de l'autre dans la direction de l'est; c'est dans ce dernier que j'avais découvert la construction souterraine dont il a été question.

Je ne puis omettre ici de rapporter une tradition que j'ai recueillie de la bouche des habitants. Le vallon qui s'ouvre près des *toumbæs,* dans l'écartement formé par deux longs rameaux de collines, porte le nom de *Louloudia*, qui veut dire *les Fleurs,* à cause d'une espèce de liliacée qui y croît abondamment et dont je ne pus déterminer le genre, parce qu'elle était déjà défleurie lors de notre passage. Les paysans racontent que ces fleurs, qui ne se trouvent, paraît-il, dans aucun autre canton du voisinage, sont nées du sang humain versé dans une grande bataille. Sans attacher une signification trop précise à cette légende locale, on ne peut s'empêcher d'y voir un souvenir populaire de la lutte mémorable qui mit fin à l'indépendance de la Macédoine. Non loin de là, prend naissance un ruisseau aux berges encaissées, dont le faible courant s'élargit tout à coup pour former les eaux stagnantes de Touzla. On l'appelle *Lakos,* d'un nom analogue aux mots λάκκος, λάκκα, encore employés dans la langue vulgaire pour désigner un *vallon,* un *ravin :* peut-être cependant faudrait-il y voir de préférence une altération du nom du Λεῦκος, cité par Plutarque comme l'un des deux cours d'eau qui traversaient le champ de bataille de Pydna et qui, malgré leur peu de profondeur, présentèrent cependant quelques obstacles aux légions de Paul-Émile : Διὰ μέσου δὲ ποταμοὶ ῥέοντες Αἴσων καὶ Λεῦκος, οὐ μάλα βάθεις τότε (θέρους γὰρ ἦν ὥρα φθίνοντος), ἐδόκουν τινὰ δυσεργίαν ὅμως τοῖς Ῥωμαίοις παρέξειν (1). Le *Leukos,* dont les eaux étaient encore teintes de sang le lendemain de l'action (τοῦ δὲ Λεύκου ποταμοῦ τὸ ῥεῦμα τοὺς Ῥωμαίους τῇ μετὰ τὴν μάχην ἡμέρᾳ διελθεῖν ἔτι μεμιγμένον αἵματι), paraît avoir été le plus rapproché des lignes de Persée et de la ville de Pydna, ce qui s'accorde avec la position de notre ruisseau. Le second cours d'eau, nommé Αἴσων par Plutarque, serait alors le torrent qui coule dans les bois au midi de Kourino. Près de son embouchure est le village de *Vroméri,* dont le nom vient évidemment de βρωμερός, *puant,* et semble rappeler aussi le souvenir d'un champ de carnage, comme en France le nom de *Pourrières* rappelle, dit-on, les *campi putridi* de Marius.

C'était bien en effet dans ce coin de la plaine, que j'avais placé, lors de mon premier voyage, l'acte principal de la bataille de Pydna. J'avais reconnu dans les longues collines qui viennent mourir en cet endroit les λόφοι συνεχεῖς ἄλλος ἐξ ἄλλου, qui disloquèrent la phalange; seulement l'itinéraire que j'avais suivi m'avait empêché de me rendre un compte aussi exact de la situation des cours d'eau : j'avais été forcé

(1) Plutarque, *Paul-Émile*, 16 et 21.

de reculer l'un des ruisseaux nommés par Plutarque jusqu'à la rivière de Katérini, ce qui éloignait beaucoup trop la position des Romains et donnait une largeur démesurée au champ de bataille (1). Cette rectification, que je tenais à faire, n'implique du reste aucunement comme conséquence que les buttes de Kourino soient des monuments de la journée meurtrière où Pydna servit de dernier rempart à la Macédoine. Toute différente est la conclusion que nos fouilles vont nous permettre de formuler.

Les deux buttes de Kourino.

L'existence d'un hypogée sous l'un des tertres de Pydna pouvait faire supposer avec quelque raison que l'autre tumulus renfermait une construction analogue, peut-être encore intacte. Aussi notre premier soin fut-il de faire attaquer cet épais cône de terre, qui n'a pas moins de 50 mètres de diamètre à sa base, sur 18 mètres de hauteur au-dessus du niveau moyen de la plaine. Des tranchées furent d'abord ouvertes sur le contour de la butte, pour chercher une entrée; puis des fouilles furent conduites en galerie vers le centre du tumulus : les terres étaient tellement compactes, que nous avons pu exécuter ce travail sans avoir besoin de les étayer. Cette première tentative n'eut pas le résultat que nous attendions; elle nous a prouvé seulement que le tumulus conique ne renfermait très-probablement aucune disposition architecturale. Tout ce que nous y avons trouvé, c'est, à une certaine hauteur au-dessus du sol, une couche noire d'humus assez épaisse et tout à fait différente de la terre crayeuse qui forme la masse du tertre; elle contenait quelques rares ossements humains à demi décomposés, sans aucune trace de charbon ni de cendres, ce qui semblait prouver que les corps n'avaient pas subi la cérémonie du bûcher. Cependant la décomposition sur place des cadavres ne suffit peut-être pas à expliquer la rareté et la dispersion apparente des ossements, ni surtout la parfaite régularité de la zone de terre noire, qui nous a paru devoir s'étendre, comme une nappe horizontale et d'une épaisseur uniforme, dans toute la largeur du monticule.

Pendant ces premières opérations, les mesures et les directions exactes, que j'avais fait prendre par M. Laloy au second tumulus, nous révélaient un fait qui nous causa quelque surprise. La construction souterraine qu'il recouvrait n'occupait pas le milieu, mais seulement l'extrême bord du monticule de terre : loin de s'enfoncer vers le centre, elle était disposée irrégulièrement, suivant une corde qui ne répond qu'à un arc très-

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 152.

faible de la circonférence. Aucune nécessité d'orientation ne justifiait d'ailleurs cette irrégularité, puisque l'entrée du souterrain est tournée vers le sud-ouest. Encore moins pouvait-on l'expliquer par une ruse pour tromper les violateurs de sépultures : car, dans ce cas, on eût évité d'établir la construction aussi près de la surface extérieure du remblai. Quelle raison avait fait alors accumuler cette masse de terre, dont le volume, évalué par M. Daumet, est de près de 1800 mètres cubes, dont la base presque circulaire a 60^{m} de diamètre, dont la plate-forme supérieure, qui forme le cône tronqué, a 27^{m} et dont la hauteur est de 10^{m},70 au-dessus de la plaine? Évidemment, elle devait contenir des dispositions indépendantes de la construction qui en occupait une si faible partie. Des fouilles furent aussi exécutées sur le pourtour de ce tumulus et une galerie souterraine conduite jusqu'au centre; aucune nouvelle trace de construction ne fut reconnue; mais on trouva, exactement comme dans le premier tumulus, une couche de terre noire mêlée de quelques ossements humains et dont la nature paraissait avoir été modifiée par la décomposition des matières organiques.

Ces premiers résultats, en grande partie négatifs, avaient cependant leur signification et soulevaient plusieurs questions intéressantes. Un premier fait nous était à peu près acquis : contrairement aux apparences, les tertres de Kourino n'avaient pas été élevés originairement pour couvrir les caveaux souterrains de quelque noble famille ou d'un mort de distinction; c'étaient des tombes communes, des πολυάνδρια, pour employer le mot des Grecs, où un certain nombre de corps avaient été inhumés ensemble, sans doute à la suite de quelque combat.

De toute manière, la construction souterraine établie irrégulièrement sur le flanc de l'une des deux buttes n'est liée en rien à la construction primitive du tumulus; elle ne doit y avoir été ajoutée qu'après coup, par un travail analogue à celui que l'on aurait exécuté dans le talus d'une colline naturelle. On peut très-bien admettre, en effet, qu'un rapprochement historique quelconque, une filiation réelle ou légendaire, une assimilation honorifique, aient fait déposer, même après longtemps, de nouveaux morts dans un antique tumulus, consacré par la vénération des habitants. Mais il devient bien difficile alors de soutenir l'opinion d'après laquelle ces anciens tertres funéraires seraient la sépulture des soldats de Paul-Émile ou de Persée. Sans doute, lorsque le voyageur, en débouchant sur l'ancien champ de bataille de Pydna, se trouve en face de ces grandes tombes, sa première idée est de les associer au souvenir du fait militaire dont son imagination est toute pleine. La différence de leur forme semble même lui permettre de distinguer le tumulus des vainqueurs et celui des vaincus, le dernier tronqué et découronné par quelque loi de la guerre. Mais, pour peu qu'il réfléchisse, le doute s'empare de son esprit. Les conquérants victorieux auraient-ils élevé eux-mêmes un monument à leurs ennemis, auprès de celui de leurs propres soldats? Car ce ne sont

pas les Pydnéens, décimés et dispersés par le sac de leur ville, qui ont pu entreprendre un pareil travail. Après la bataille de Cynoscéphales, les Macédoniens vaincus avaient été laissés sans sépulture, nous le savons par Tite-Live; et ce n'est que cinq ans après que le roi Antiochus, traversant le pays avec son armée, fit recueillir leurs ossements et construire un tumulus par ses soldats : *Tumulus est in unum ossibus, quæ passim strata erant, coacervatis factus* (1).

Peut-être m'objectera-t-on cet exemple même pour prouver que les Macédoniens avaient conservé jusqu'à l'époque de leurs guerres contre Rome l'usage héroïque d'élever un tumulus à leurs guerriers morts. Mais la ville de Pydna avait certainement vu bien d'autres engagements sous ses murs, avant le jour où elle tomba entre les mains de Paul-Émile. Sans parler des faits connus, comme le long siége qu'y soutint la reine Olympias contre toute l'armée de Cassandre, comme les débarquements des Athéniens sur la côte et les démêlés des Pydnéens avec les rois de Macédoine, combien d'événements de l'histoire primitive de cette ville nous sont absolument inconnus! L'absence de tout débris de poterie, de toute trace de travail humain dans les parties du terrassement que nous avons remuées, laisse la plus grande latitude sur l'époque à laquelle il faut attribuer ces monuments de terre. Rien même n'empêcherait, à la rigueur, de les faire remonter jusqu'aux Thraces Piériens, premiers occupants de la contrée. On sait que les Thraces n'avaient pas moins que les anciens Grecs l'usage d'ensevelir leurs guerriers sous des collines artificielles (2). Il est certain que la Piérie possède plusieurs exemples remarquables de ce genre de tombeaux : l'un d'entre eux, que j'ai retrouvé près de la ville de Dion, paraît avoir été considéré par les anciens habitants eux-mêmes comme le tombeau d'Orphée (3). Cette tradition montre au moins qu'on attribuait volontiers, dès l'antiquité, de pareils monuments à l'ancienne population thrace, et qu'on les reportait à une époque que nous appellerions préhistorique. On s'expliquerait même mieux ainsi que la population macédonienne de Pydna se fût approprié sans scrupule ces très-antiques sépultures d'une autre race.

Toujours est-il qu'il ne saurait être question ici de la bataille de Pydna. Nous allons en trouver une preuve nouvelle et plus décisive encore, dans la construction de l'hypogée, qui est certainement antérieure à la conquête romaine, bien qu'il ne soit qu'une addition au monument primitif. Il appartient à M. Daumet de rendre compte de cette seconde partie de nos opérations, qui devait enfin nous donner des résultats positifs et nous payer à elle seule de nos efforts.

(1) Tite-Live, XXXVI, 8.
(2) Hérodote, V, 8.
(3) Pausanias, IX, 30. — Voyez le chapitre suivant.

Construction funéraire sous l'une des buttes.

« Les fouilles opérées dans les buttes de Kourino n'y ayant fait découvrir aucune nouvelle disposition architecturale, nos efforts se concentrèrent sur la construction souterraine que M. Heuzey avait découverte sous le tumulus à sommet aplati, en 1855, et qui se trouvait encore encombrée par les terres jusqu'à la naissance du cintre. L'intérêt de cette construction est dans les analogies qui permettent d'établir une comparaison des plus instructives avec le tombeau que nous avons étudié précédemment à Palatitza. Malgré de notables différences dans les détails, dans la qualité du travail et même dans l'époque de l'exécution, ce ne sont pas moins deux productions d'un même art et d'un même système de sépulture, adopté en Macédoine (1).

« Au tombeau de Kourino, comme à celui de Palatitza, tout le système de la construction est voûté en berceau. L'appareil, en grandes pierres calcaires de couleur grisâtre et de dureté moyenne, est ajusté avec une grande précision. La partie principale de la sépulture se compose de même d'une chambre funéraire, dont le mur est orné extérieurement d'une décoration architecturale formant façade. Seulement ici le profond enfouissement des chambres sous les terres du tumulus avait forcé d'établir, pour y accéder, un long couloir en pente, débouchant dans un premier vestibule qui précède l'entrée d'honneur du monument : là est toute la différence entre les deux plans.

« Une première façade très-simple, que nous avons mise tout d'abord à découvert, accompagnait extérieurement l'ouverture supérieure du couloir. La baie d'entrée est surmontée d'un chambranle finement taillé, couronné d'une attique. Le mur même devait porter une corniche, qui, venant affleurer les terres, s'est trouvée exposée, avant toute autre partie, à la destruction. Du reste, cet accès se trouvait encore masqué, comme à Palatitza, par des assises grossièrement équarries, qu'on avait superposées pour y amonceler les terres et faire oublier l'étroite entrée du tombeau. Un soupirail avait seulement été ménagé derrière le chambranle pour l'aération du souterrain. Mais cette percée avait suffi pour montrer le chemin aux violateurs de la sépulture, puis pour livrer passage aux terres délayées qui l'avaient ensuite rempli ; c'était encore par là que M. Heuzey avait pu se glisser dans l'intérieur de la construction souterraine.

« Le seuil de la porte formait une première marche à descendre, après laquelle commençait la galerie rampante, conduisant aux chambres du tombeau. Dès les premiers

(1) Voir les Planches 17 à 21.

coups de pioche, à quelques pas du seuil d'entrée, nous trouvions les débris de deux battants de porte monolithes en marbre, avec la décoration consacrée des bandes saillantes et des rangées de têtes de boulons. Les portes de Kourino ne sont qu'en marbre grisâtre et commun, dont la couleur est déguisée par une couche légère de stuc blanc; elles ne sont taillées avec soin que sur la face extérieure; encore le travail n'a-t-il pas toute la fermeté que nous avons admirée à Palatitza. En revanche, les panneaux supérieurs portaient les traces de l'encastrement d'un large ornement en métal, destiné à retenir les anneaux de la porte. Nous ne fûmes pas longtemps sans connaître la nature de cet ornement. On peut juger de notre joie, quand nos ouvriers nous montrèrent sur le sol une belle tête de lion en bronze, portant un anneau mobile et encore posée sur la patère de même métal qui lui servait d'attache. Notre Planche 19 représente ce précieux spécimen de l'industrie antique, modelé avec un sentiment qui vise plutôt au caractère qu'à la correction.

« La galerie qui s'enfonce sous le tumulus de Pydna, avec une inclinaison de 12 degrés sur 11 mètres de longueur, offre une particularité de construction qui mérite d'être relevée : sa largeur, qui est d'abord de $1^{m},98$, se rétrécit de 40 centimètres dans son parcours, de sorte que la voûte en plein cintre est légèrement conique. L'application des peintures, que M. Heuzey avait signalée dans les chambres intérieures, se montre déjà employée avec beaucoup de recherche pour la décoration du couloir d'entrée. La voûte est simplement revêtue de stuc blanc, le sol est enduit de rouge vif; mais les murs portent une décoration polychrome, qui simule un appareil de construction, avec des assises rampantes en marbre veiné et des stylobates de couleur noire. Certaines salles de Pompéi présentent le même système de stucage.

« Au bas de la galerie, on descend encore un degré formant seuil, et, après avoir franchi une baie, décorée seulement de champs d'encadrement en stuc, on se trouve dans le premier vestibule du caveau funéraire. C'est une petite pièce large de $2^{m},88$; sa profondeur est seulement de $1^{m},48$. Le grand intérêt que présente ce vestibule est la riche décoration peinte qui occupe le mur du fond. Au-dessus d'une porte, décorée d'un chambranle légèrement en saillie, avec crossettes et attique, règne un entablement dorique complet, surmonté d'un fronton, qui se coupe suivant la voûte. La pente de ce fronton et tous les détails de l'entablement sont d'un caractère absolument grec. Les profils sont très-purs et d'une excellente exécution. Les traces de couleur s'y montrent avec tant d'évidence, que, malgré les altérations causées par l'humidité et par la fumée des torches, il n'y a aucun doute possible sur la nature des tons.

« Les ornements appliqués sur le stuc des moulures rappellent ceux des monuments de la Grèce, avec plus de négligence toutefois dans le contour, que l'on n'a pas eu le soin de tracer d'abord à la pointe. On remarque aussi que le même motif s'étend par-

fois sur deux moulures dissemblables, comme cela a lieu, par exemple, pour la moulure inférieure du larmier et pour la face unie du tympan du fronton. Les triglyphes bleus portent comme décoration, sur la face qui les couronne, des perles peintes et relevées en blanc, à l'imitation des perles sculptées et colorées des triglyphes du Parthénon. L'attique couronnant la porte avait, comme l'entablement, des couleurs diverses; le filet supérieur était rouge, le talon inférieur portait des rais-de-cœur; le cavet intermédiaire était bleu, rehaussé de palmettes jaunes. Je ferai observer en passant que cette superposition des tons s'écarte aussi de la pratique de la bonne époque grecque, où les couleurs de l'architecture polychrome se montrent ordinairement juxtaposées. La Planche 18 donne l'ensemble de la décoration et les principaux détails dessinés et mesurés exactement; les couleurs seules sont restituées ou plutôt ravivées, mais sur des preuves incontestables; elles viennent justifier une fois de plus la disposition des tons employés dans la polychromie.

« Le deuxième vestibule, profond de $1^{m},49$, était décoré aussi de stucs peints. La baie qui le met en communication avec la chambre sépulcrale est entourée d'un chambranle peu saillant, avec crossettes et moulure de couronnement formant attique. On y voit des traces de peinture, mais trop effacées pour qu'il soit possible d'en restituer les tons. Cette baie, qui donnait directement accès dans la dernière chambre, avait aussi un seuil à feuillure de battement; elle était formée par deux vantaux de marbre, semblables à ceux de la porte d'entrée du tombeau, avec cette différence seulement que les traces d'encastrement pour les têtes de lion en bronze sont pratiquées dans les panneaux inférieurs. C'est un de ces battants que nous avons rapporté au Louvre, avec la tête de lion précédemment décrite, qui ne s'y adapte pas moins justement qu'aux panneaux de la porte extérieure.

« Les deux vestibules que nous venons de décrire, trop étroits pour avoir reçu des corps, n'étaient destinés vraisemblablement qu'à précéder la véritable chambre sépulcrale, qui forme une petite salle de $4^{m},03$ de profondeur sur $3^{m},03$ de large, avec une hauteur de $4^{m},09$. Les deux dernières dimensions sont à peu près les mêmes pour les chambres précédentes, comprises sous le même berceau de voûte. C'était dans cette chambre que nous attendaient les découvertes les plus intéressantes. En déblayant les terres qui encombraient le caveau à gauche de la porte, nous rencontrions bientôt le montant d'un lit de marbre, encore dressé à sa place et tout sculpté de fins ornements. Craignant la maladresse des ouvriers, nous prîmes nous-mêmes la pioche de leurs mains, pour continuer la fouille avec toutes les précautions nécessaires. Bientôt, à la lueur du bois résineux qui nous servait de torches, nous pûmes admirer toute la face du lit funèbre avec son élégante décoration.

« La forme générale est la même que celle des lits de Palatitza, avec moins de fer-

meté cependant dans les profils. Mais les contours des montants, au lieu d'être simplement découpés en silhouette, sont remplis par des ornements d'un relief délicat. Le chapiteau du montant porte deux petites volutes ioniques, surmontées d'une palmette; et la partie évidée en forme de balustre, qui dessine le pied du lit, donne naissance à des tiges aux feuilles déliées, rappelant à s'y méprendre la *nielle* des moissons. Ces détails, d'une invention charmante, sont exécutés avec plus de sentiment que de soin, et l'on y remarque même une certaine inégalité de travail, qui a lieu d'étonner. Ainsi, le second montant, qui est taillé dans une plaque séparée, rajustée par un crampon de fer, a été sculpté par une main beaucoup moins habile et avec quelques variantes dans le dessin. La partie la plus curieuse peut-être de la décoration est la figure d'un lion couché, qui se dessine en relief sur le champ de la première plaque, au-dessous de la traverse du lit, vers le pied qui était voisin de la porte. Le dessin de cette sculpture est gauche et l'exécution en est très-imparfaite. Le masque de lion, qui faisait saillie sur le nu du lit funèbre, avait été taillé dans un morceau à part, que nous avons trouvé détaché, mais intact, sur le sol de la chambre (1).

« Ce lit, adossé à gauche contre la paroi de la chambre, n'était pas seul. La continuation de la fouille nous en fit découvrir un second, qui était disposé en retour d'équerre, contre le mur du fond du caveau, et qui, se trouvant masqué en partie par l'autre, n'avait qu'un seul montant. La décoration est exactement la même qu'à l'autre lit, seulement le lion couché est remplacé par un serpent d'une belle exécution. Le défaut de symétrie est encore augmenté par la différence de niveau entre les deux lits, le second étant placé sur un socle plus élevé que le premier. Quant au mur de droite, contre lequel on aurait plutôt cherché le second lit, conformément à la disposition symétrique observée à Palatitza, il ne porte aucune trace d'un pareil aménagement. On dirait que les possesseurs du tombeau, venant après coup à y placer un second lit funèbre, avaient cherché à prendre le moins de place possible et à réserver l'espace nécessaire pour un ou même pour deux autres lits, qui devaient occuper le mur de droite, mais qui n'ont jamais été placés.

« Il reste une partie notable des massifs de maçonnerie qui formaient les deux couches funéraires; mais la plate-forme en est toute bouleversée, comme si les chercheurs de trésors avaient voulu y pratiquer des trouées. C'est probablement par la même cause que nous n'avons retrouvé aucune trace des revêtements qui devaient simuler les matelas étendus sur chaque lit. Les plaques sculptées des lits, qui sont du même marbre commun que les portes, conservent des traces de stuc blanc sur les faces saillantes et de stuc rouge aux tympans. Le sol de la chambre, comme celui des vestibules et de la

(1) Voir la Planche 20.

galerie d'accès, était recouvert d'un enduit rouge appliqué sur un menu cailloutage. Les murs et la voûte avaient aussi leur enduit de stuc; mais l'humidité en a rendu les couleurs douteuses.

« Je ne dois pas oublier de mentionner un fait important : c'est que les déblais de cette chambre contenaient quelques ossements humains. Mais, bien que nous ayons fait cribler les terres, nous n'y avons trouvé aucun débris de vases ni aucun fragment d'un ustensile quelconque, si ce n'est une petite lampe antique en terre cuite non vernissée, d'une forme élégante, mais sans aucun ornement; la poignée est même remplacée par une simple saillie d'arrêt pour le pouce, sur l'un des côtés de la lampe; le bec était encore noirci par la flamme.

« Le lecteur aura pu reconnaître de lui-même, dans la description qui précède, l'étroite parenté qui existe entre le monument funéraire de Kourino et celui de Palatitza, en même temps que les différences de style et de travail qui les distinguent. C'est le même emploi de la voûte et des chambres souterraines précédées de vestibules, le même usage des portes de marbre à l'extérieur et à l'intérieur, le même système de sépulture et jusqu'au même type dans la forme des lits funèbres. Si la décoration plus brillante du second tombeau est gâtée par des inégalités qui trahissent une moins haute époque, cependant l'excellence du sentiment décoratif y fait encore sentir l'influence très-directe du beau goût hellénique. »

Les sépultures macédoniennes et les lits funèbres.

Les analogies de forme et de plan que la description de M. Daumet signale entre les constructions funéraires de Kourino et de Palatitza, suffiraient pour y faire reconnaître une forme de sépulture adoptée avec une certaine prédilection par les riches familles macédoniennes, puisque nous la retrouvons sur deux points de la même contrée, avec des différences d'exécution qui trahissent des époques quelque peu distantes. Le résultat de nos fouilles eut pour effet de ramener mon attention sur des monuments du même genre, que j'avais vus sur d'autres points de la Macédoine, et dont je n'avais pas saisi d'abord le véritable caractère, faute de posséder des termes de comparaison assez précis. Il me suffira d'indiquer ces monuments pour montrer que les chambres souterraines voûtées et meublées de lits funèbres étaient d'un usage national en Macédoine.

Dans mon mémoire sur *le Mont Olympe*, j'ai signalé, sur le bord de la route qui mène à Dion, non loin des murs de la ville, une voûte souterraine en bel appareil

régulier, que je trouvai crevée par le sommet et remplie par les pluies d'automne, exactement comme le caveau funéraire de Palatitza (1). Là aussi, et par les mêmes causes d'erreur, je me figurai alors que c'était une galerie d'égout de l'époque romaine. Mais la situation du monument aux abords de la cité, le caractère de l'appareil et les dimensions de la voûte ne me laissent aujourd'hui aucune hésitation : ce doit être un caveau funéraire analogue à ceux que nous avons fouillés.

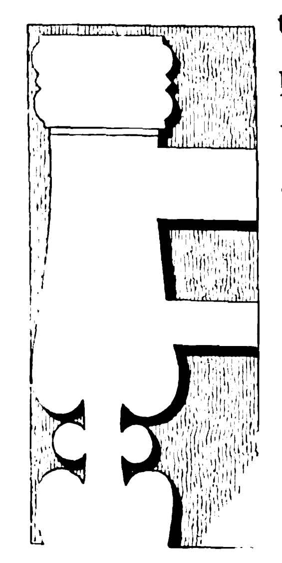
Mais voici un exemple encore plus concluant et du plus grand intérêt pour notre démonstration ; car il nous fait quitter la côte de Piérie, pour nous montrer le même genre de sépulture employé à Pella, dans la capitale même de l'ancienne Macédoine. J'emprunte à mon collègue et ami M. Delacoulonche, avec qui je visitai ce monument, les termes mêmes dans lesquels il le décrit et le dessin qu'il a publié, en corrigeant, par mes propres souvenirs et par l'expérience nouvelle que j'ai acquise dans nos fouilles, la première impression que nous causa cette découverte (2).

Si l'on reprend un à un tous les détails de cette description, on voit que le tombeau découvert par M. Delacoulonche, près de Pella, sur la route de *Kofalovo,* était un caveau souterrain, couvert par *une arcade en berceau.* On y avait pénétré en crevant le sommet de la voûte, exactement comme dans ceux de Palatitza et de Dion ; nous n'avons pu encore y descendre qu'avec des cordes. Il ne paraît pas avoir eu de vestibule, mais sa façade, enfouie en contre-bas du sol, était aussi percée d'une grande baie, barricadée extérieurement par d'*énormes pierres placées l'une sur l'autre*, et *laissant apercevoir à un endroit la terre amoncelée derrière elles.* Les battants de marbre n'étaient plus en place, mais nous aurions pu en reconnaître la trace dans ces *trous visibles des deux côtés de la porte*, et destinés évidemment à retenir les bourdonnières de bronze dans lesquelles tournaient les pivots. L'attribution de cette construction à l'*époque romaine* vient uniquement de l'opinion trop absolue que nous partagions encore sur l'époque où la voûte commença à être employée en Grèce. Mais cela n'a pas empêché M. Delacoulonche d'être frappé de la beauté de l'appareil, de la disposition des pierres *ajustées et taillées avec le plus grand soin,* de la finesse de la corniche *très-simple* qui régnait à la naissance de la voûte, et dont les ornements étaient *profilés avec habileté.* Malgré nos préventions d'alors, la saillie vive et délicate de cette corniche m'est, en effet, restée dans la mémoire et dans les yeux, comme un témoignage irrécusable du caractère hellénique du tombeau de Pella. Sous le rapport de l'élégante sévérité du style, il me paraît même supérieur à l'hypogée de Kourino, et ne saurait être comparé qu'à celui de Palatitza.

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie,* p. 119.

(2) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, page 76, dans les *Annales des missions scientifiques et littéraires*, année 1858.

On remarquera en outre, comme dans les caveaux précédemment décrits, que les murs étaient *revêtus d'une sorte de stuc*, sur lequel on avait *appliqué de la couleur.* Un détail particulier à ce tombeau, c'est l'entaille creusée dans le mur pour recevoir une inscription sur une plaque de bronze, dont les crampons en fer sont encore en place. Quant aux lits funèbres, le croquis que nous reproduisons aura fait reconnaître



tout de suite, sur la table de marbre que M. Delacoulonche prend pour la *face intérieure* d'un *sarcophage*, le montant d'un lit identique à ceux de Palatitza. Cette méprise vient de ce que nous pensions à tort, *après une demi-heure de travail*, avoir atteint le pavement de la chambre funéraire. Mais la hauteur donnée à la porte et à son revêtement extérieur, dont *deux* assises avaient seulement été découvertes, prouve assez que le travail des fouilles s'était arrêté bien au-dessus du véritable sol. Les grandes pierres, l'une *de* $2^m,79$ *de long*, que nous avions trouvées à plat sur la terre, les fragments de marbre désignés comme des fragments du *couvercle* du sarcophage, n'étaient très-probablement autre chose que les battants renversés de la porte de marbre et les côtés du lit funèbre brisés par les violateurs de la sépulture. Peu familiarisés avec l'idée des lits funéraires, dont nous n'avions encore vu aucun exemple, et rencontrant au-dessous de ce prétendu dallage le coin d'une plaque sculptée posée de champ, nous devions la prendre pour la face intérieure d'un sarcophage enfoui en contre-bas du sol, tandis que c'était la face extérieure d'un lit funèbre, arrachée seulement et retournée par les chercheurs de trésors. En effet, on n'eût pas sculpté la forme d'un lit dans l'intérieur d'un sarcophage. Pour moi, d'après la manière dont se sont présentés les mêmes débris dans les fouilles de Palatitza et de Kourino, je ne doute pas que le tombeau de Pella découvert par M. Delacoulonche n'ait contenu aussi un ou plusieurs lits funèbres.

Nous sommes donc en présence d'un type de sépulture bien caractérisé, que nous pouvons considérer comme propre à la Macédoine ou tout au moins comme naturalisé dans ce pays dès une époque assez haute. Si l'on veut déterminer les traits distinctifs de ces tombeaux macédoniens, on trouve d'abord qu'ils sont construits sous le sol, à la différence des ἡρῷα élevés à ciel découvert ou taillés dans les murailles de rochers. Ce sont bien réellement des hypogées, et il ne semble même pas qu'ils aient été nécessairement recouverts d'un cône de terre. Toutefois nous ferons remarquer que les caveaux de Pella et de Palatitza ont tous les deux dans leur voisinage un petit tumulus, qui pouvait indiquer l'approche de la sépulture, tout en trompant sur son véritable emplacement.

Le deuxième caractère des tombeaux macédoniens est la conséquence du premier : ils

sont construits d'après le système de la voûte, qui présentait le plus de solidité pour résister à la poussée des terres. Mais ce mode de construction, exécuté avec une précision remarquable, n'empêche en rien de les faire remonter à une époque antérieure à la domination romaine. Les belles voûtes assyriennes découvertes par M. Place, celles de l'Asie Mineure et de l'Étrurie, le couloir en berceau depuis longtemps signalé au théâtre de Sicyone, enfin les portes cintrées que l'on rencontre jusque dans les constructions d'appareil polygonal de l'Acarnanie et de l'Épire, ne permettent plus de croire que les architectes grecs aient ignoré la combinaison des claveaux, surtout à l'époque intermédiaire qui se rapproche de la période macédonienne et où le philosophe Démocrite détermina les lois mathématiques de la voûte. Diodore nous apprend que, dans le magnifique char funèbre d'Alexandre, la petite construction placée au sommet pour contenir le cercueil royal avait la forme d'une chambre voûtée καμάρα, dont le berceau portait sur des colonnes ioniques : Τὸ δ' ἐκδεχόμενον τὴν καμάραν, περίστυλον χρυσοῦν ὑπῆρχε, ἔχον ἰωνικὰ κιονόκρανα (1); c'était peut-être une application de l'usage, que nous trouvons consacré en Macédoine, d'employer la voûte pour les caveaux funéraires.

L'idée, répandue dans presque tout le monde antique, de faire du tombeau une véritable maison pour le mort, est celle qui a présidé aussi à la disposition de nos sépultures macédoniennes. De là, ces façades décorées avec la plus scrupuleuse élégance, ces moulures, ces stucs et jusqu'à ces ornements peints, que l'on s'étonne de voir masqués ensuite par des revêtements et enfouis dans les profondeurs du sol. Toute cette dépense de travail et de soin était pour ceux qui habitent sous la terre; par le même sentiment, on décorait jusqu'aux parties invisibles de la toiture des temples, dans le seul but de contenter l'œil des dieux.

Comme les demeures des vivants, la maison souterraine a aussi ses portes et même ses doubles portes, chacune à deux battants, πύλαι δίκλιδες ou δίθυροι, séparées par des vestibules qui représentent le *locus inter duas januas* des maisons grecques. Seulement, par une disposition magnifique et singulièrement expressive, ce sont des portes de marbre, dont les lourds battants massifs conviennent à la garde de la demeure sépulcrale et rappellent immédiatement à l'esprit l'idée des inexorables portes de l'Hadès, Ἀΐδαο πύλαι. Elles n'en reproduisent pas moins la figure très-exacte et très-instructive pour nous d'une porte grecque d'un style simple et sévère. Leurs vantaux n'imitent pas en effet, comme dans la plupart des exemples antiques, des panneaux encadrés dans un assemblage de montants et de traverses; ils représentent plutôt des battants, sur lesquels de puissantes ferrures sont appliquées à l'aide de boulons à large tête. Ces boulons, en latin *bullæ*, que les anciens faisaient reluire avec soin, pour faire honneur à

(1) Diodore de Sicile, XVIII, 26.

l'entrée de leurs maisons, garnissent aussi la feuillure de battement, *replum*, et nous représentent les εὐγόμφους πύλας dont parle Euripide, en décrivant la porte extérieure d'un palais (1). Les ferrures transversales occupent du reste la place des traverses *impages*, dans les portes à tympans, et, sauf l'absence des montants *scapi*, qui n'avaient aucune raison d'être dans ces portes plus simples, on retrouve les proportions données par Vitruve (2), notamment la division du vantail, dans sa hauteur, en deux champs inégaux, qui sont entre eux dans la relation de 2 à 3.

Les anneaux de bronze qui, dans le tombeau de Palatitza, étaient tenus par des têtes de lion, suivant l'usage général de l'antiquité, servaient à tirer la porte. Ce sont les ἐπισπαστῆρες, dont parle Hérodote, lorsqu'il rapporte la tragique histoire d'un condamné politique, dont les deux mains coupées restèrent accrochées à ces poignées, dans un temple d'Égine. Nos portes de marbre ont malheureusement perdu leur système de serrure, dont M. Daumet signale cependant la trace; mais, près de l'une d'elles, on a retrouvé l'appareil en bronze sur lequel elle tournait, composé d'un pivot στροφεὺς et d'une pièce creuse ou *crapaudine*, en grec ὀλμίσκος, littéralement *petit mortier* (3). Il était nécessaire en effet de pouvoir rouvrir au moins deux ou trois fois ces lourdes portes, pour donner passage aux nouveaux corps, dont la place était marquée dans le caveau de famille. Les portes de pierre ne sont pas rares dans les tombeaux antiques. Les unes sont simplement figurées par la sculpture, comme c'est l'usage constant dans les anciennes grottes sépulcrales de la Lycie. Les autres, comme en Phénicie et en Palestine, sans oublier un curieux exemple trouvé à Pompéi, étaient faites réellement pour s'ouvrir, et souvent les pivots qui les faisaient mouvoir sont façonnés aussi dans la pierre (4). Seulement toutes ces portes reproduisent la disposition ordinaire de la porte à panneaux de Vitruve; elles s'éloignent du type plus simple que nous rencontrons en Macédoine. Un seul exemple se rapporte au même modèle : c'est une porte sculptée dans les rochers de Delphes (5), qui présente les mêmes traces des disques de bronze pour tenir les anneaux, la même disposition des plaques transversales, avec cette seule différence que les têtes de boulons, ayant probablement été rapportées en métal, sont indiquées par des cavités circulaires. Ce rapprochement suffit pour démontrer que nous avons bien ici le type le plus sévère et le plus pur des portes grecques.

L'aménagement intérieur de l'habitation funéraire n'est pas moins bien entendu ni

(1) Euripide, *Hercule furieux*, v. 999.
(2) Vitruve, IV, 6.
(3) Sextus Empiricus *Adversus mathematicos*, 10, 54, p. 648. — Hérodote, VI, 91.
(4) Voir un très-beau spécimen de ce genre de portes, publié par M. Renan, *Mission de Phénicie*, planche 45.
(5) Voyez Le Bas, *Voyage archéologique*, itinéraire, planche 40.

moins soigné dans ses moindres détails. Il faut remarquer d'abord l'emploi des enduits peints, appelés par les Romains *tectorium opus*, *expolitiones,* mais déjà bien connu des Grecs sous le nom de κονιάματα. Le pinceau figure encore de préférence des ornements d'architecture, et nous montre, par un exemple incontestable, le système de polychromie des temples s'étendant aux constructions privées. Nous voyons les revêtements de stuc reproduire l'appareil même de la construction, en l'enrichissant par l'imitation des couleurs variées du marbre. C'était, d'après Vitruve, l'emploi le plus ancien de la décoration peinte et celui qui était le plus conforme au goût simple et rationnel des Grecs : *Ex eo antiqui, qui initia expolitionibus instituerunt, imitati sunt primum crustarum marmorearum varietates et collocationes* (1).

Mais le détail le plus intéressant et le plus original que présentent les hypogées funèbres de la Macédoine, est l'emploi, pour la sépulture, de ces beaux lits de marbre, qui nous conservent à travers les âges le système de construction et les proportions exactes d'une *kliné* grecque de la forme la plus élégante. Ce sont des monuments d'une grande valeur pour la connaissance du beau goût que les Grecs apportaient jusque dans l'exécution de leurs meubles et des modifications qu'ils faisaient subir à cet effet aux formes de leur architecture.

On reconnaît les pièces d'assemblage ἐνήλατα, qui formaient ce que nous appelons la caisse du lit, la couche proprement dite, en grec κλιντήριον. Elles sont ici au nombre de trois, un tympan entre deux traverses, qui devaient s'adapter par des tenons dans les montants du lit. Les montants πόδες s'élèvent quelque peu au-dessus de la couche, et leur tête forme une espèce de chevet très-bas, qui n'en servait pas moins d'appui aux coussins, soit pour s'y accouder, soit pour y poser la tête : de là le double nom d'ἀνάκλιντρον ou d'ἐπίκλιντρον donné à cette partie (2). Dans le plus grand nombre des lits grecs figurés sur les monuments, ce dossier n'existe pas du côté des pieds; le modèle que nous trouvons dans les tombeaux de la Macédoine en est muni à ses deux extrémités et répond à l'espèce de lit que les Grecs nommaient ἀμικέφαλος (3). Si le matelas τυλεῖον est seul figuré en marbre, et non les coussins προσκεφάλαια, c'est probablement que la tête des morts reposait sur de véritables oreillers d'étoffe précieuse, que le temps aura détruits.

Les lits étaient un des principaux objets de luxe dans le mobilier des anciens. On en distinguait plusieurs espèces. Ceux dont les pieds étaient façonnés au tour, δινωτὰ λέχη (4), sont déjà mentionnés dans Homère, mais une seule fois, dans la description

(1) Vitruve, VII, 5.
(2) Pour ces mots voyez Pollux, VI, 9; X, 34.
(3) *Etymologicum magnum.*
(4) Homère, *Iliade*, III, v. 91.

du lit de Pâris et d'Hélène. C'est le type qui finit par être le plus répandu et que l'on décora plus tard de pieds sculptés en griffes d'animaux, σφιγγόποδες κλίναι, à l'imitation des meubles égyptiens et assyriens. Mais nos lits funéraires appartiennent à un type plus primitif, que nous trouvons adopté de préférence pendant la belle époque hellénique et dont la forme est aussi la plus communément décrite dans Homère. C'est un lit dont les pieds étaient simplement découpés dans des pièces de bois, comme celui qu'Ulysse fabrique lui-même, en se servant uniquement d'une doloire et d'une tarière. Le dernier instrument servait à percer les mortaises pour l'assemblage des pièces, à forer les nombreux trous destinés à retenir les courroies entre-croisées qui formaient le fond du lit; mais on devait l'employer aussi pour évider les montants et leur donner une forme plus légère : c'est ainsi que s'explique l'expression de τρητὰ λέχη, employée par le poëte pour désigner ordinairement les lits (1).

En effet, la découpure en manière de balustre, qui entaille élégamment les montants de nos lits de marbre, est une forme caractéristique des anciens meubles grecs. Il est curieux de la retrouver, avec des traits identiques, sur les peintures de vases de toutes les époques de l'art, depuis le temps des vases de style primitif appelés *corinthiens*. C'est un curieux exemple d'un modèle de meuble qui est resté en faveur pendant trois siècles au moins, sans jamais lasser le goût des Grecs. Les siéges de marbre des antiques statues du temple des Branchides, ceux qui sont figurés sur les bas-reliefs archaïques du tombeau gréco-lycien des Harpyes, le beau lit étrusque de terre cuite trouvé dans le prétendu tombeau lydien de Cæré, nous offrent aussi, dès une époque reculée, un système de découpures exactement semblables à celles des lits macédoniens de Palatitza et de Kourino, et il ne serait pas impossible d'en retrouver l'origine jusque sur les monuments de l'Assyrie. Ajoutez que ce galbe aux lignes contournées appartient essentiellement au système de l'architecture ionique et se combine ordinairement avec des ornements du même ordre : deux petites volutes forment toujours le chapiteau du montant; des palmettes ou des feuillages qui en imitent l'arrangement complètent la décoration. Aussi ne doit-on pas hésiter à reconnaître dans tous ces exemples un type de fabrique ionienne, probablement celui des célèbres lits de Milet et de Chios, κλίναι Μιλήσιαι, Μιλητιουργεῖς, Χιουργεῖς, les mêmes sans doute qui furent appelés plus tard lits de Délos par les Romains, pour les distinguer des lits de Carthage de fabrication phénicienne (2). Les montants de ces lits, plaqués de bois, aux couleurs variées, surtout d'érable et de buis, κλίνη παράκολλος, étaient ensuite incrustés d'or, d'argent, d'ivoire ou d'écaille : les sculptures délicates du lit de Pydna donnent une idée de l'arrangement plein de goût de ces riches incrustations.

(1) Homère, *Odyssée* I, v. 442; XXIII, v. 196 et suivants; XXIV, v. 720.
(2) Athénée, I, 28. Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 51.

Mais il ne faut pas voir, dans l'emploi du lit funèbre comme forme du tombeau, un simple motif de décoration sépulcrale. L'usage de dresser une couche pour le mort dans la chambre funéraire constitue un mode d'ensevelissement très-particulier et qui était loin d'être répandu, comme on pourrait le croire, dans tout le monde antique. C'est, au contraire, une coutume qui paraît avoir été circonscrite à certaines contrées et dont l'origine soulève plus d'une question intéressante. Les textes anciens y font à peine allusion, et à une époque trop récente pour qu'il soit possible d'en tirer aucune induction de quelque valeur. Ainsi Pétrone, en racontant l'aventure de la matrone d'Éphèse, dit bien que c'était un usage grec de déposer les corps dans des hypogées : *In conditorium etiam prosecuta est mulier defunctum, positumque in hypogæo, græco more, corpus custodire et flere totis noctibus diebusque cepit* (1). Mais cette phrase, destinée à prévenir le lecteur qu'il ne s'agit pas de l'usage romain de la sépulture par incinération, ne prouve pas que le mort ait été couché sur un lit funèbre, au lieu d'être simplement enfermé, selon l'usage le plus commun, dans un sarcophage.

Voici un exemple plus décisif et qui représente, sous les couleurs d'une réalité saisissante, quelque chose de l'aspect que nous auraient offert les caveaux de Palatitza et de Kourino, si nous les avions trouvés encore intacts. Phlégon de Tralles, affranchi de l'empereur Adrien, rapporte, dans ses *Aventures incroyables*, l'histoire fabuleuse d'une jeune fille, qui sortait la nuit de son tombeau pour aller voir son amant. On se rend, pour s'assurer du fait, au sépulcre de famille ; l'ouverture du tombeau est décrite avec cette exactitude de procès-verbal qui est destinée à augmenter l'illusion du lecteur et qui est une des lois du genre fantastique. C'était une chambre voûtée, exactement semblable à celles que nous avons déblayées, ἀνοιχθείσης δὲ ὑφ' ἡμῶν τῆς καμάρας. On y trouve les morts couchés à découvert, chacun sur son lit funèbre, et dans un état de décomposition plus ou moins avancé, suivant l'époque où ils ont été déposés dans le caveau ; ceux dont l'ensevelissement ne remonte pas à une époque reculée conservent encore leurs chairs, les autres ne sont plus que des squelettes : Ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων κλινῶν ἐφάνη τὰ σώματα κείμενα, τῶν δὲ παλαίτερον τετελευτηκότων τὰ ὀστᾶ. Seul le lit de la jeune fille est vide, et l'on trouve dessus les gages d'amour qu'elle avait reçus l'une des nuits précédentes (2). Le caractère merveilleux du récit n'empêche pas que l'auteur ne nous donne ici la description exacte de ce mode de sépulture : les morts, couchés comme sur de véritables lits, sans être enfermés dans un cercueil de bois ou de pierre, étaient abandonnés aux effets naturels de la décomposition. Mais un exemple isolé ne peut rien nous apprendre sur l'extension d'un pareil usage parmi

(1) Pétrone, *Satyricon*, CXI, 7.
(2) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, III, p. 613.

les anciens. Si les noms des acteurs de cette étrange histoire sont grecs, celui de la ville manque, et ce peut très-bien n'être qu'une ville hellénisée de l'Asie antérieure. Comme les faits sont donnés pour contemporains, et le récit présenté sous la forme d'une lettre destinée au besoin à être communiquée à l'empereur, on peut croire qu'il s'agit de la ville de Tralles, en Carie, la patrie de l'auteur.

En poursuivant la même recherche à travers les nécropoles du monde antique, on est amené à reconnaître que l'usage des lits funèbres, adopté en Macédoine, devait être étranger à la Grèce proprement dite. Je ne vois pas que l'on en ait retrouvé aucun exemple, même dans les colonies grecques, qui auraient pu cependant l'emprunter aux barbares. On ne saurait donc y voir une coutume d'origine hellénique. Si l'on rencontre sur différents points du monde grec, à Athènes par exemple, à Delphes, à Égine, à Cyrène, des chambres sépulcrales, les morts y sont toujours enfermés dans des sarcophages, apportés du dehors ou creusés dans le roc même. Sans doute les Grecs, qui faisaient d'*Hypnos* (le Sommeil) l'inséparable compagnon de *Thanatos* (le Trépas), ne repoussaient pas l'idée symbolique qui assimile les morts à ceux qui dorment; cependant leurs artistes ne représentaient que bien rarement la mort sous les apparences du sommeil. D'un autre côté, le lit même des funérailles jouait chez eux, comme chez beaucoup de peuples, un rôle important dans les cérémonies de l'exposition et du convoi; nous voyons même, dès le temps d'Homère, que, dans les cas d'incinération, il était brûlé sur le bûcher avec le corps (1). Aussi est-il naturel que leurs sarcophages soient souvent aménagés comme une couche funèbre, qu'ils contiennent des lits de feuillage ou même de véritables matelas, des coussins pour la tête, remplacés ordinairement par une large tuile ou par un oreiller en pierre, portant le nom du mort, ou bien par une simple pente ménagée dans le fond du sarcophage; mais, malgré l'assertion de Ross, ce ne sont pas là encore des lits funèbres (2). Ces cercueils de pierre, fermés par un couvercle, appartiennent à un système de sépulture tout différent des massifs pleins, sur lesquels les corps étaient réellement couchés et exposés, à une certaine hauteur, au-dessus du sol de la chambre sépulcrale.

Examinons maintenant si les grandes civilisations orientales nous fourniront, plus que la Grèce, le type primitif de ce mode de sépulture. Les Égyptiens ne se servaient du lit funèbre que pour les cérémonies de l'embaumement et du convoi. S'ils le déposaient souvent dans le tombeau, avec l'*appuie-tête* qui leur servait d'oreiller, c'était à la fois comme symbole et pour compléter le mobilier de la chambre funéraire; mais ils plaçaient la momie dans un sarcophage ou même la dressaient debout en signe d'activité

(1) Homère, *Iliade*, ch. XXIII, v. 171.
(2) Ross, *Archæologische Aufsætze*, p. 52; voir surtout les citations qu'il fait des lettres de Fauvel.

et de vie. Il faut noter seulement que, dans la scène du retour de l'âme sous la forme d'un oiseau à tête humaine, les corps sont toujours représentés couchés sur des lits, dont le Louvre possède plusieurs petits modèles fort curieux.

Ce sont aussi des variétés du sarcophage que nous trouvons chez les Assyriens, en Phénicie, en Palestine. On ne peut considérer comme de véritables lits les *fours-à-cercueils*, les arcades creusées dans le roc, *arcosolia*, où les morts de cette dernière région sont parfois déposés (1); cependant il faut reconnaître que cette forme de sépulture se rapproche au moins par son principe de l'usage des couches funèbres.

Les sépultures des rois à Persépolis ne contiennent aussi que des sarcophages taillés dans le roc, bien que le principal motif des bas-reliefs qui décorent la façade du tombeau soit une sorte de grand lit servant d'estrade au roi pour adorer le feu sacré. Toutefois, si l'on s'en rapporte au témoignage d'Aristobule, il faut faire une exception pour le tombeau plus ancien de Cyrus. Suivant ce témoin des conquêtes d'Alexandre, il aurait renfermé un lit funèbre, dont les pieds étaient en or battu; la couche était garnie, comme dans les lits véritables, de courroies tendues, ταίνιαι, sur lesquelles on avait jeté des tapis et des couvertures précieuses, ainsi que les vêtements royaux du mort. Le corps était placé dans un cercueil en or; et, ce qui est surtout à remarquer, ce cercueil, et non le cadavre à découvert, avait été déposé sur le lit même : Ἐν μέσῳ δὲ τῆς κλίνης ἡ πύελος ἔκειτο. Un fait non moins intéressant à constater pour la démonstration qui va suivre, c'est que près de ce lit se trouvait aussi une table, καὶ τράπεζα ἔκειτο (2). Il est certain, d'un autre côté, que les scrupules religieux qui empêchaient les sectateurs de Zoroastre de souiller par le contact d'un cadavre la terre aussi bien que le feu, ne sont pas sans rapport avec les idées qui ont pu engager certains peuples de l'antiquité à déposer les morts, dans leur tombeau, sur des lits funéraires.

Parmi les grandes nations barbares, les Scythes, avant d'amonceler les terres du tumulus royal, étendaient le corps de leurs rois sous une couche de feuillage, en ayant soin de placer près de lui le corps égorgé de sa concubine préférée. Mais, dans cet exemple comme dans les précédents, l'usage indiqué par la nature elle-même de coucher les morts dans le tombeau, n'implique pas nécessairement l'application de cet usage à une forme déterminée de sépulture.

Si l'on ne quitte pas l'ancien monde oriental, c'est seulement dans un cercle restreint, au milieu des populations très-anciennes et trop peu connues de l'Asie Mineure, que l'usage national paraît avoir consacré l'emploi du lit funèbre comme forme du tombeau. Dans les vallées intérieures de la Phrygie, presque toutes les grottes sépulcrales de style

(1) Les nombreuses chambres sépulcrales étudiées par M. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, n'ont pas fourni un seul exemple d'un véritable lit funèbre.

(2) Arrhien, *Anabase*, VI, 29.

indigène présentent de trois côtés de larges banquettes taillées dans les parois de la chambre funéraire. Mon ami George Perrot, qui en signale un curieux exemple (1), me racontait avoir failli passer la nuit avec ses deux compagnons, MM. Guillaume et Delbet, dans une de ces chambres, sur les antiques couches des morts, qui étaient disposées comme tout exprès pour recevoir les trois matelas des voyageurs. M. Guillaume m'a communiqué les dessins d'une autre grotte de la même nécropole, dont les couches funèbres, sculptées dans le roc et figurées avec leurs oreillers, ont déjà des montants découpés, qui se rapprochent de la forme ou d'un balustre très-simple (2). Quelques dispositions de ces tombeaux phrygiens peuvent nous aider à mieux comprendre l'aménagement de ceux de la Macédoine. Ainsi les lits, le plus souvent au nombre de trois et formant un οἶκος τρίκλινος, un *triclinium* funéraire, n'y sont pas placés symétriquement, mais disposés en retour d'angle, de manière à laisser le plus d'espace possible dans la chambre sépulcrale, comme nous l'avons observé aussi dans le caveau de Pydna. De plus, c'est la tête, et non les pieds, des lits de côté, qui se trouve tournée vers la porte de la demeure funèbre, par un usage contraire à ce qui avait lieu dans la cérémonie de l'exposition; en effet le mort, qui sortait pour toujours de sa maison, entrait pour jamais dans sa nouvelle demeure. Si la même coutume était observée en Macédoine, le lion sculpté à l'extrémité de l'un des lits de Pydna n'était pas placé sous les pieds, mais sous la tête du mort.

Les curieuses sépultures taillées dans les rochers de la Lycie, et faites à l'imitation des cabanes de bois du pays, renferment des banquettes basses, mais destinées aussi à servir de lits aux morts. Seulement il est difficile d'affirmer que ces tombeaux de style lycien remontent tous à une époque reculée, quand les inscriptions grecques que l'on y rencontre nous ramènent aux temps helléniques et même macédoniens. A plus forte raison, ceux où les éléments de l'architecture grecque se trouvent associés aux formes indigènes ou les supplantent même presque complétement, ne sont-ils pas des exemples bien certains d'une architecture proto-dorique ou proto-ionique, antérieure à la formation des ordres grecs. Je citerai surtout, d'après le dessin de M. Texier (3), le charmant tombeau dorique d'Antiphellos, dont l'entablement sans fronton, la décoration fine et délicate, rappellent à beaucoup d'égards, quoique dans un ordre différent, la façade du tombeau de Palatitza. C'est aussi un des rares exemples, parmi les tombeaux de l'Asie Mineure, où les couches funèbres revêtent la décoration d'un véritable lit : ici le mon-

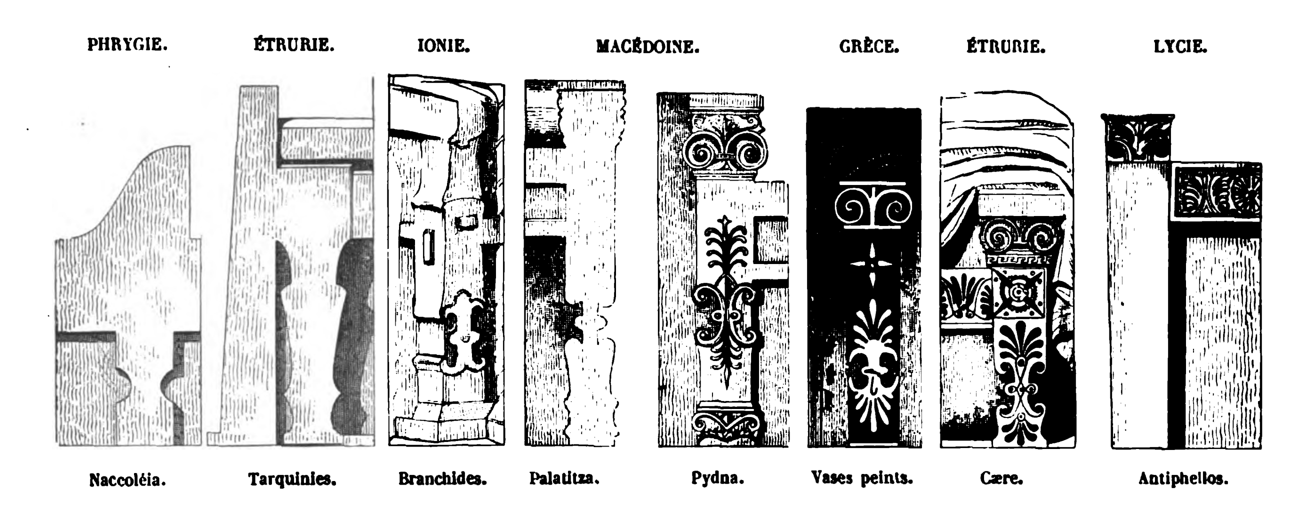
(1) *Expédition archéologique de Galatie et de Bithynie*, p. 146. Voyez aussi Texier, *Voyage en Asie Mineure*, pl. 57, fig. 3.

(2) On trouvera ce dessin gravé, avec plusieurs autres représentations inédites de lits antiques, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (avril et mai 1873), où j'ai publié d'avance la présente étude.

(3) *Voyage en Asie Mineure*, pl. 197 et 198.

tant qui forme le chevet, sans être découpé, comme dans les lits ioniens, a son chapiteau décoré d'une palmette, et la traverse porte des rosaces en relief; ces ornements sont d'un style asiatique assez prononcé.

Je donne ici, d'après les dessins de M. Daumet, un parallèle des différentes formes de lits et de siéges antiques, citées dans cette étude, en y faisant entrer les exemples tirés de l'Étrurie, dont il sera question tout à l'heure.



M. George Ceccaldi m'a signalé dans l'île de Chypre, près du village de *Pyla,* un caveau souterrain contenant plusieurs lits funèbres, mais absolument distinct des anciens tombeaux cypriotes, qui sont de simples cavités creusées en forme de four dans la terre compacte du pays. D'ailleurs, au-dessus de chaque lit, la paroi du caveau porte des lettres grecques ornées, de l'époque romaine, qui semblent être les initiales des noms des morts. L'emploi des lits funèbres ne s'est donc introduit dans l'île que par exception, à l'époque où avait déjà commencé la confusion entre les usages de la Grèce et ceux de l'Orient.

La mission de M. Perrot a retrouvé aussi des banquettes funèbres, mais plus basses et moins bien caractérisées, dans les tombeaux des rois de Pont, près d'Amasia. L'histoire que nous avons rapportée plus haut, d'après Phlégon de Tralles, montre que la Carie n'était pas non plus étrangère à cet usage. Il serait intéressant de savoir s'il avait cours parmi les Lydiens, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Asie Mineure; on n'en signale aucune trace dans les tombeaux de Sardes, malgré les recherches qui ont mis à découvert la principale chambre funéraire de l'énorme tumulus d'Alyattes; mais peut-être les fouilles n'ont-elles pas été assez complètes dans cette région pour donner des résultats décisifs (1). Il ne résulte pas moins de la réunion des exemples précédents que la coutume de l'ensevelissement sur les lits funèbres paraît avoir pris

(1) *Mémoires de l'Académie de Berlin,* année 1848.

naissance en Asie Mineure. S'il n'est pas possible de désigner le peuple qui l'a inventée, on peut dire pourtant que c'est en Phrygie que l'on en rencontre, à ce qu'il semble, les plus anciens exemples.

Je me suis réservé de citer en dernier lieu un peuple chez lequel l'usage des lits funèbres paraît avoir été plus constant et plus populaire que partout ailleurs; je veux parler des Étrusques. Ils ne l'avaient pas emprunté cependant aux peuples occidentaux dont ils étaient les voisins; car on n'en rencontre aucun exemple, ni parmi les tribus indigènes de l'Italie, ni parmi les Hellènes de la Grande Grèce et de la Sicile. Je crois pouvoir donner ce fait, en apparence secondaire, comme une nouvelle et très-sérieuse preuve en faveur de l'opinion qui fait venir originairement les Étrusques des régions de l'Asie Mineure, qui avoisinaient justement la Phrygie et la Lycie; car il ne s'agit pas simplement ici de la communication d'un type de l'industrie et de l'art, mais de la transmission ancienne d'un usage religieux, qui touche à la partie la plus intime des mœurs nationales. Du reste, l'Étrurie étant le seul pays où l'antiquité et la perpétuité de cet usage permettent d'en étudier le développement, il est nécessaire de s'y arrêter quelque peu, pour l'éclaircissement de la question qui nous occupe.

Dans le plus ancien tumulus de Cæré, dont les chambres intérieures appartiennent au système de construction des galeries de Tirynthe et du trésor de Mycènes, on trouve déjà un exemple du lit funéraire; mais ici c'est un véritable lit de bronze à gros pieds cylindriques, celui même qui avait probablement servi à transporter le mort dont le squelette y était encore couché (1). Plus tard, la même forme de lit, et aussi la forme grecque à balustres découpés, sont communément figurées dans les tombes étrusques, pour décorer les massifs taillés dans le roc ou construits en maçonnerie, qui servaient à coucher les corps. Souvent, près du lit de pierre, est sculpté un fauteuil. Le tombeau, bien connu, qui représente l'intérieur d'une maison, décorée de tous les instruments de la vie domestique, est entouré de lits funèbres dont le principal, orné de figures de monstres infernaux, est à la place même qu'occupait, au fond de l'atrium des maisons romaines, le lit génial du père de famille (2). Ce mode de sépulture était même si répandu en Étrurie, que, dans le cas d'incinération, les urnes en terre cuite prenaient la forme d'un lit sur lequel le défunt était représenté les yeux fermés et couvert du drap mortuaire. La collection Campana possède plusieurs de ces urnes qui remontent à l'époque archaïque de l'art étrusque.

On voit, par ces exemples, que le lit funèbre n'est d'abord, pour les Étrusques, que la couche où le mort doit dormir le sommeil de la tombe. Mais, de bonne heure et dès

(1) Canina, *Etruria maritima*, p. vol. I, 173, pl. 50 et suivantes. Comparez, pl. 65, 68, 71.
(2) Noël des Vergers, *l'Étrurie et les Étrusques*, pl. 1 et 2.

la même époque archaïque, on voit chez eux cette forme de sépulture prendre une autre signification. Dans quelques urnes un peu différentes de celles que nous venons de citer, le mort, au lieu d'être représenté étendu sur le dos, est accoudé sur des coussins, la coupe des libations à la main, ayant ordinairement près de lui sa femme qui, de son côté, tient un alabastron et un fruit. Telle est aussi la position des deux personnages étrusques de grandeur naturelle qui surmontent l'antique cercueil de terre cuite du prétendu tombeau lydien, accoudés sur un lit ionien du plus beau caractère. Cette attitude demi-couchée, qui par la suite est adoptée de préférence dans les monuments funéraires de l'Étrurie, s'explique par le double usage du lit chez les anciens. Évidemment ce meuble n'est plus associé ici aux idées de mort et de sommeil : il faut y voir le lit de festin, sur lequel le défunt prend part au repas funèbre. Les nombreuses peintures qui représentent le festin des morts, dans les hypogées de l'Étrurie, ne laissent aucun doute à ce sujet, surtout quand on rencontre parfois dans ces fresques, à la place même de l'un des convives, une niche décorée comme une sorte d'alcôve, dans laquelle un squelette est couché sur le côté et la tête tournée vers la scène joyeuse du repas (1).

Du reste, l'usage même des lits de festin était aussi originaire de l'Asie ; on en trouve la plus ancienne représentation au Musée Britannique, dans un bas-relief assyrien, où le roi Assaraddhon est figuré couché de la sorte, tandis que l'une de ses femmes prend part au même repas, assise sur un trône.

J'expliquerais par cette ancienne règle d'étiquette orientale la présence des fauteuils que l'on trouve souvent taillés dans le roc, à côté d'un certain nombre de lits funèbres étrusques : c'était la place de la femme du mort. Il est certain, par le témoignage de Valère Maxime, que cette règle était de rigueur dans la primitive sévérité de la vie romaine : *Feminæ cum viris cubantibus sedentes cœnitabant*, et que la religion l'avait conservée dans les lectisternes du Capitole : *Nam, Jovis epulo, ipse in lectulum, Juno et Minerva in sellas invitantur* (2). Si les tombeaux étrusques ne nous offrent pas un usage constant à cet égard, les bas-reliefs de l'époque romaine, qui représentent le repas sacré des morts, manquent rarement de distinguer les femmes, en les figurant assises à côté des lits des autres convives.

L'étude des monuments étrusques nous fait ainsi connaître les significations diverses du mode de sépulture étranger à la Grèce que nous avons rencontré dans les hypogées de la Macédoine. L'intention de ne pas hâter l'œuvre de destruction de la nature et aussi la crainte, si vive chez quelques peuples antiques, de souiller les éléments purs par le contact d'un cadavre, sont les causes qui auront fait adopter une forme qui dif-

(1) Canina, *Etruria maritima*, pl. 63.
(2) Valère Maxime, II, 1, 2.

fère à la fois de l'incinération et de l'inhumation proprement dite. Par son origine, elle tient à des doctrines analogues à celles qui sont naïvement exprimées dans le Zend-Avesta, et elle paraît avoir trouvé sa première application chez les Phrygiens, peuple dont on a reconnu de nos jours la parenté avec les races de l'Iran. Le mort est exposé dans le tombeau, sur son propre lit ou sur une couche de pierre qui en reproduit la forme, pour y continuer en paix ce long sommeil, auquel une espérance de réveil pouvait déjà être attachée. Mais bientôt cette idée simple et naturelle se transforme, se complique de l'idée d'un repas auquel les morts prennent part.

Quel était au juste le sens de ce repas funèbre si souvent représenté sur les monuments antiques? C'est une question fort obscure, qu'un de nos collègues de l'école d'Athènes, M. Albert Dumont, a traitée récemment avec une rare sagacité et un excellent esprit de critique (1). M. Dumont procède par division : il recherche si cette scène représente un simple repas de famille, ou le repas même des funérailles, ou les repas commémoratifs renouvelés sur le tombeau en manière de sacrifices, ou bien enfin le banquet des bienheureux dans l'autre vie; puis il incline à en trouver le point de départ dans les offrandes faites aux morts. Sans vouloir reprendre ici un sujet qui demanderait de longs développements, je crois que toutes les idées si justement distinguées par M. Dumont se trouvent cependant réunies et confondues dans la scène essentiellement symbolique du repas funèbre. Pour moi, cette représentation se rattache aux idées de grossière immortalité qui étaient étrangères au premier hellénisme, mais qui se propagèrent dans l'ancien monde avec l'expansion du culte mystique et funéraire de Bacchus. Dans ces croyances, dont nous avons signalé surtout en Thrace de curieux vestiges, les banquets funèbres ou commémoratifs en l'honneur des morts sont à la fois une affirmation de la perpétuité de leur existence et un moyen naïf par lequel on pense l'entretenir, une sorte de communion toute matérielle qu'on leur ménage avec les vivants et une image de l'éternel banquet où doivent se retrouver les adorateurs de Bacchus. Plus expressif encore que la représentation du repas funéraire, l'usage de transformer le sépulcre même en un lit de festin réalisait en quelque sorte les mêmes croyances, et dressait immédiatement pour le mort la couche de ce banquet sans fin qui se prolongeait dans la vie future.

Je ne doute pas que chez les Macédoniens, adonnés de bonne heure et avec une ardeur demi-barbare à toutes les pratiques du culte de Bacchus, les lits des tombeaux ne fussent aussi en rapport avec les rites bachiques des repas funèbres. Les particularités que nous y avons relevées n'ont rien de contraire à cette idée. Peu importe, par exemple, que le *triclinium* funéraire ne soit pas complet, comme dans la plupart des

(1) Dans la *Revue archéologique*, octobre 1869.

chambres sépulcrales de l'Asie Mineure et de l'Étrurie ; toutefois, à Pydna, il est visible que la place avait été réservée pour un troisième lit. C'est aussi probablement un usage de table (par exemple, une question de préséance) qui doit expliquer la différence de niveau constatée par M. Daumet entre les deux lits de cette sépulture. Un autre détail particulier au même tombeau, c'est la représentation, sous les lits funèbres, d'un lion et d'un serpent, qui rappellent à la fois les emblèmes des boucliers antiques et font penser aux animaux sculptés aux pieds des morts sur nos tombes du moyen âge. Mais ces images ne sont pas non plus sans relation avec le symbole du banquet. Le lion du tombeau de Pydna, tourné vers la porte, comme s'il veillait sur le défunt, occupe la place des chiens familiers, τραπεζῆες κύνες, attachés sous les lits des convives dans les représentations des repas grecs (1). Le serpent familier participe aussi, dans plus d'un exemple antique, à la scène du banquet funéraire. C'est donc la dévotion à la religion de Bacchus qui aura contribué, plus que toute autre cause, à faire adopter et à perpétuer en Macédoine cette forme de sépulture.

D'un autre côté, il est certain que la vie des nobles *hétaires* macédoniens ressemblait beaucoup plus à celle d'un lucumon étrusque ou d'un seigneur asiatique, qu'à la condition moyenne d'un citoyen d'Athènes ou de Corinthe ; leur orgueil ne pouvait se contenter d'une stèle et d'un cercueil de pierre, et ils avaient dû chercher de préférence hors de Grèce un mode de sépulture plus fastueux. Il n'est guère supposable qu'ils aient reçu, dès l'origine, l'usage des lits funèbres de ces Phrygiens, qui, sous le nom de Briges, habitèrent anciennement leur pays; s'ils l'ont emprunté plus tard aux populations de l'Asie Mineure, l'époque de cet emprunt reste de toute manière difficile à fixer. Il ne serait même pas impossible que la mode leur en fût venue par l'Adriatique et par l'Épire, de l'Étrurie, malgré l'ignorance où nous sommes de toute relation historique entre les Macédoniens et les Étrusques.

Mais que cet usage soit venu de l'Étrurie ou de l'Asie Mineure, il n'en est pas moins certain que son introduction en Macédoine est antérieure à la conquête de l'Asie par Alexandre, et ne peut pas être considérée comme une conséquence de l'extension de l'empire macédonien. C'est ce qui résulte notamment de l'étude du tombeau de Palatitza, à côté duquel on doit ranger celui de Pella. La sévère élégance et la rare fermeté d'exécution qui se montrent dans les moindres détails de ce monument permettent de lui appliquer en grande partie les observations que j'ai exposées au sujet du palais qui en est voisin. Il se trouve ainsi placé en dehors de la période nouvelle, période d'exécution hâtive et brillante, qui s'ouvre pour l'architecture grecque à partir de l'extension de la domination de la Macédoine sur l'Asie. C'est encore l'œuvre des ateliers grecs

(1) Homère, *Iliade*, 23, v. 173

établis en Macédoine et prêtant aux formes de l'architecture locale le prestige d'une exécution supérieure.

Je ne ferai pas remonter aussi haut le tombeau de Pydna, car la richesse de la décoration ne réussit pas à y voiler un travail déjà quelque peu lâché et surtout très-inégal. Le même ouvrier qui a montré une habileté remarquable dans la disposition des ornements du pied de lit, ne s'est point soutenu dans la sculpture du lion couché, qui est d'une exécution plus que faible. Le second pied, taillé dans une autre plaque de marbre, est tellement inférieur à l'autre comme travail, qu'il paraît l'œuvre d'un apprenti qui aurait imité gauchement le modèle exécuté par son maître. Le marbrier du pays, quoique formé au contact des ateliers grecs, n'a pas conservé cette conscience d'artiste qui était une des forces de la grande époque hellénique. D'autre part, les masques de lion en bronze, qui décoraient les portes du même tombeau, d'un travail très-libre et plein de caractère, mais non sans exagération, sont encore l'œuvre d'une excellente école de fondeurs qui semblent se rattacher, comme les graveurs de médailles des successeurs d'Alexandre, à la tradition de Lysippe. C'est en effet à l'époque des successeurs d'Alexandre que doit appartenir la belle sépulture établie dans l'un des tertres funéraires de Pydna.

Il serait contraire à toute vraisemblance de faire descendre cette construction funéraire, encore si remarquable, aux temps de la bataille de Pydna, alors que le sac de la ville par les soldats de Paul-Émile et la proscription en masse de la noblesse macédonienne ne laissaient plus aucune occasion de construire d'aussi riches tombeaux. A plus forte raison ne saurait-on y reconnaître une sépulture romaine. Le rôle des conquérants romains s'est probablement borné à dépouiller ces tombes des vaincus, soit au moment de la bataille, soit plus tard, lors de l'établissement sur la côte de Piérie de la colonie Julienne de Dium. Strabon et Suétone (1) nous montrent les colons de César exploitant systématiquement la nécropole de Corinthe et celle de Capoue. Il est probable que les nouveaux maîtres de la Macédoine n'y respectèrent pas davantage les sépultures qui avaient échappé à l'avidité des Gaulois de Pyrrhus. Ce sont eux peut-être qui auront laissé dans l'hypogée de Pydna, comme un indice accusateur, la petite lampe au bec enfumé, seul débris de poterie que nous y ayons retrouvé.

(1) Strabon, p. 381 ; Suétone, *Jules César,* 81.

CHAPITRE TROISIÈME.

RECHERCHES SUR LA CÔTE,

DIUM, THESSALONIQUE.

Nouvelles découvertes à Dium.

Pendant nos fouilles aux buttes de Kourino, j'ai eu l'occasion de pousser deux reconnaissances vers les ruines de l'ancienne ville de *Dion* (*Dium*) et jusqu'au pied des grandes pentes de l'Olympe. Ces courses à cheval, malgré leur rapidité, ont été l'occasion de quelques découvertes nouvelles, qui complètent sur plusieurs points les recherches que j'avais faites antérieurement dans le même canton de la Piérie (1).

Je retrouvai les huttes du pauvre hameau de *Malathria* aussi humbles et aussi misérables que je les avais vues en 1855; mais, par un hasard heureux, les bois qui les enveloppent avaient été éclaircis par des coupes récentes, de sorte que l'enceinte antique laissait voir bien à découvert sa belle ligne d'assises en marbre blanc et les profondeurs de son double fossé.

En sortant de l'enceinte vers l'ouest, par une porte dont les traces sont encore visibles et qui s'ouvrait du côté de l'Olympe, on arrive en très-peu de temps à un couvert de chênes, ombrageant les substructions d'un ancien édifice. Malgré la forme rectangulaire du plan, ce sont plutôt les fondations d'une grande église byzantine qu'une ruine hellénique. Sans doute, cette église a très-bien pu remplacer le célèbre sanctuaire

(1) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 113.

de Zeus, qui avait donné son nom à la ville macédonienne. Cependant, le temple, autant qu'il est permis d'en juger par une indication de Tite-Live, paraît avoir occupé une position plus isolée de la ville : *Partem planitiæ aut Jovis templum aut oppidum tenet.* Autrement on ne comprendrait pas comment Q. Marcius Philippus, avant d'entrer dans la place, aurait pu faire dresser les tentes de son *prætorium* sous les murs mêmes de l'édifice sacré, pour le protéger contre ses propres soldats : *Consul metari sub ipso templo, ne quid sacro in loco violaretur, jussit* (1). Son emplacement me paraît mieux marqué par une autre église, plus voisine de la montagne, celle d'*Haghia-Paraskévi,* entourée d'un enclos boisé, et placée, par les accidents du terrain qui se relève déjà vers l'Olympe, dans une position plus dominante. J'y ai déchiffré deux inscriptions. La première, qui donne le nom d'un personnage originaire de Samos ou peut-être de Samothrace, semble avoir un caractère religieux plutôt que funéraire. C'est jusqu'ici la seule inscription de Dion qui puisse remonter, par le caractère de l'écriture, à l'époque macédonienne. La seconde est une épitaphe grecque de l'époque impériale, donnant les noms d'un certain Decimus Rabonius et de sa femme Prophasis.

108-109.

Environs de Malathria. Église d'Haghia-Paraskévi.

ΣΩΣΤΙ	Σώστρ[ατος]	ΔΕΚΜΟΣΡΑ	Δέκμος Ρα-
ΠΟΣΕΔ	Ποσε[ι]δ.......	ΒΩΝΙΟΣΜΑ	βώνιος Μα-
ΣΑΜΙΟ	Σάμιο[ς	ΙΑΠΡΟΦΑΣΙ	...ιᾳ Προφάσι
Λ	α.........	ΗΕΑΥΤΟΥ	[τ]ῇ ἑαυτοῦ
		ΣΥΜΒΙΩ	συμβίῳ

Un résultat intéressant de ma nouvelle visite aux ruines de Malathria, fut la découverte de deux inscriptions latines de la colonie romaine de *Dium.* Je les ai rencontrées sur l'emplacement d'une église ruinée d'*Haghios-Ghiorgios,* située au nord-ouest de la ville antique, dans la direction et sur le territoire du village de *Karitza*, résidence d'été de la population valaque de *Phthéri.* Au milieu d'un bois humide, quelques grandes pierres portant engagés les tronçons d'un hermès, plus loin le corps en marbre d'une lionne ou mieux d'une louve, attestent que là existaient autrefois des constructions, relevant, d'après les inscriptions mêmes, d'une famille romaine de la *gens Mestria.* Cette famille appartenait à la tribu *Palatina.* Bien qu'un seul exemple ne soit pas concluant, on peut en induire que c'était très-probablement la tribu dans laquelle se trouvait classée la population de la *Colonia Diensis.*

(1) Tite-Live, XLIV, 6 et 7.

Nous avons d'abord, sur une plaque encadrée de moulures, une dédicace religieuse au *Génie* du Sénat et du Peuple romain, dédicace qui n'est peut-être pas sans rapport avec la louve en marbre gisant à quelques pas dans les broussailles. C'est la fondation posthume d'un vétéran de la légion Quatrième-Scythique, dont les exécuteurs testamentaires sont un *Mestrius* et un affranchi de la même famille. La forme allongée des lettres indique un monument du troisième siècle de l'empire.

110.

Environs de Malathria. Église ruinée d'Haghios-Ghiorghios.
Hauteur de la stèle, $0^{m}75$.

I N I O	*[Ge]nio*
P·Q·R	*[S(enatus)] P(opuli) q(ue) R(omani)*
STAMENTO·I·CAS	*[Ex te]stamento L(ucii) Cas-*
:ANIVETERANI	*[si]ani (?) veterani*
LEG·IIII SCVTHIC·	*leg(ionis) (quartæ) Scuthic(æ),*
·MESTRIVS·C·F·PAI	..... *Mestrius C(aii) f(ilius) Pal(atina)*
PRISCVS·C·MESTRIVS	*Priscus, C(aius) Mestrius*
C·L·PLACIDVS	*C(aii) l(ibertus) Placidus,*
HEREDES FC	*heredes f(aciendum) c(uraverunt)*

« Au Génie du Sénat et du Peuple Romain. D'après le testament de Lucius Cassianus (?), vétéran de la légion Quatrième-Scythique,..... Mestrius Priscus, fils de Caius, de la tribu Palatina, et Caius Mestrius Placidus, affranchi de Caius, ses héritiers, ont fait faire ce monument. »

La seconde inscription, dont le caractère est monumental, provient d'un édifice élevé par la même famille. Elle paraît avoir formé une assez longue bande de trois lignes, courant comme une frise, mais gravée sur l'appareil même de la construction, ce qui rend très-difficile d'apprécier l'étendue des lacunes. Trois des pierres, sur lesquelles se continuaient les lignes de la dédicace, ont été seules retrouvées; il y en a même deux qui se rajustent de manière à présenter une suite certaine, ainsi que l'a reconnu M. Mommsen, lorsqu'il est venu prendre copie de cette inscription pour le *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Il manque au moins une pierre avant celle que j'ai placée la troisième. Malgré l'état fort incomplet du texte, je serais porté à croire que cet édifice avait été construit par la prêtresse *Mestria Aquilina* et par *Mestrius Priscus,* déjà mentionné dans l'inscription précédente, probablement en l'honneur d'un *Mestrius*, revêtu de hautes fonctions administratives dans la colonie.

111.

Environs de Malathria. Église ruinée d'Haghios Ghiorghios, sur trois pierres épaisses, munies de scellements.

CAESARIS·Q | VINQ·PRAEF
)·MESTRIA·C·F·AQVILNA | A·SACERDOS·MT
CVS·D S·PFC·IDEMQ·DEDICA |

SIRIVS·C·FI
I C VM·

. . . .

. . . . *Cæsaris quinq(uennalitatis) præf(ecto)*. . . . .

. . . . *o, Mestria C(aii) f(ilia) Aquilina sacerdos m*. . . . . [*Me*]*strius C(aii) f(ilius,) P(alatina),*

[*Pris*]*cus, d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uraverunt), (ii)demq(ue) dedica*[*verunt*]

. . . . *i* . . . . *c* . . *um.*

De toute manière, nous pouvons constater à Dium l'existence de la magistrature municipale des *Quinquennales*, décernée par les colons à un personnage qui porte le titre de César, et dont le nom, effacé par ordre, devait être celui de Géta. Ce prince s'était fait remplacer, selon l'usage, par un *præfectus;* mais, après son assassinat, on s'était hâté de supprimer le souvenir de ses honneurs et de se conformer aux décrets du fratricide Caracalla, qui faisait marteler le nom de sa victime sur tous les monuments, comme on le voit en particulier sur l'arc de Septime-Sévère, à Rome. Le caractère allongé de l'écriture convient, en effet, à cette époque.

Près du village même de Karitza, se trouve encore un tumulus, qui ne m'avait pas été signalé, lors de mon premier voyage, bien qu'il soit remarquable par ses grandes dimensions et par sa forme conique parfaitement conservée. Ce qui est curieux surtout, c'est que sa position, entre les ruines de Malathria et les pentes de l'Olympe, répond exactement à celle du tombeau d'Orphée, situé, selon Pausanias, à vingt stades de Dion, entre la ville et l'Olympe : Ἰόντι δὲ ἐκ Δίου τὴν ἐπὶ τὸ ὄρος καὶ στάδια προεληλυθότι εἴκοσι, κίων τέ ἐστιν ἐν δεξιᾷ καὶ ἐπίθημα ἐπὶ τῷ κίονι ὑδρία λίθου, ἔχει δὲ τὰ ὀστᾶ τοῦ Ὀρφέως ἡ ὑδρία, καθὰ οἱ ἐπιχώριοι λέγουσι (1). Il est question, dans le texte, d'une colonne supportant un vase de marbre; mais cette colonne funéraire ne pouvait être mieux placée qu'au sommet d'un tumulus. Comme je l'ai fait observer dans le chapitre précédent, nous aurions là un témoignage de l'antiquité toute fabuleuse que les anciens ha-

(1) Pausanias, IX, 30, 7.

bitants de la Piérie attribuaient eux-mêmes aux buttes funéraires de leur pays. Un peu plus au nord, passe le grand ravin caverneux de *Vrondoussa*, qui descend de l'Olympe : c'est le ποταμὸς Ἑλικών, que les Ménades, suivant la légende, avaient fait rentrer sous la terre, en voulant s'y laver du sang d'Orphée. On voit que nous sommes dans un lieu tout rempli des souvenirs du barde thrace.

Au sud du ravin de *Vrondoussa*, les grandes pentes de la montagne sont sillonnées presque à pic par deux autres ravins, ceux d'*Arapis* et d'*Ourliacæs*. Je trouvai que le dernier nom désignait proprement une ancienne bourgade fortifiée, singulièrement située sur la rive gauche du torrent, au pied de la grande muraille verticale de l'Olympe, dans un fond de pays éloigné de toutes les routes : il n'y reste plus que les ruines de deux églises et d'un mur d'enceinte en briques. Bien que ces vestiges ne soient pas antiques, c'est une position utile à noter pour la topographie à demi légendaire de la Piérie, notamment pour fixer la situation encore indécise du bourg de *Pimpleia*.

Des indications nouvelles m'apprirent qu'il existait encore plus d'un *castro* inexploré dans la région de collines boisées qui s'étend vers le défilé de Pétra. On m'en a signalé un autre de quelque importance, dont les murs seraient construits avec du ciment, dans un ravin de la forêt Piérienne, entre Pydna et la position antique de *Paléniesténiæs*. Ces points peuvent servir à fixer les positions de plusieurs villes de l'ancienne Piérie, notamment celles d'*Aiginion* et d'*Agassa*, et même celles d'*Akesæ* et d'*Akesamenæ*, si ces deux dernières, mentionnées par Étienne de Byzance, ne doivent pas être confondues avec la précédente (1).

J'ajouterai un mot au sujet des inscriptions latines que j'avais découvertes antérieurement sur différents points de la Piérie. Réunies à celles de Dium, elles nous permettent de mesurer le territoire de l'ancienne colonie romaine. La limite est fixée, à l'ouest, dans l'Olympe, par la borne de Trajan, *inter Dienses et Olossonios;* au sud, vers Tempé, par l'inscription des deux femmes de la famille *Bæbia;* au nord, près de Pydna, par l'épitaphe monumentale de *C. Helvius Maximus* (2). Il en résulterait que la *Colonia Diensis* embrassait l'ancienne province macédonienne de Piérie, dont les autres villes, et notamment Pydna, se trouvèrent réduites au rôle de *vici*. Le district de Palatitza paraît en avoir été séparé dès cette époque, comme il l'est encore dans la distribution

(1) M. Gorceix, membre de l'École française d'Athènes pour les sciences, a pu récemment étudier de près la région de *Dranista*, où je n'étais pas allé. Il y a découvert quelques inscriptions funéraires et une position antique, au-dessus du village, entre deux bras du *Pélikas*, non loin de l'une des deux routes qui vont de Katérini à Kataphyghi, à travers la région des monts Piériens. Il faut se rappeler que la ville d'*Aiginion* en particulier était assez écartée de Pydna, pour avoir ignoré, après la bataille, la défaite des Macédoniens. Voyez Tite-Live, XLIV, 46; XLV, 27. Cf. XLIV, 7.

(2) *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, pages 477 et 482.

des circonscriptions ecclésiastiques; en effet, nous n'y avons plus rencontré aucune inscription latine.

Ces données m'offraient certainement quelque prise pour placer à Palatitza, au lieu d'une ville piérienne peu connue, la ville émathienne de Miéza et son nymphée. Partant de là, j'aurais pu même identifier ce nymphée avec le célèbre palais d'Archélaos, et arriver ainsi à donner un nom illustre aux ruines que j'ai découvertes. L'enchaînement de ces hypothèses ne m'a pas échappé, mais il ne m'a pas paru suffisant encore pour constituer une probabilité scientifique (1).

Monuments divers de Thessalonique.

Bien que Salonique ait été notre base d'opérations, dans la deuxième partie de notre voyage, nous n'y avons jamais séjourné assez longtemps pour y entreprendre aucune étude suivie. Voici pourtant quelques renseignements nouveaux sur les monuments de cette ville souvent décrite, avec un certain nombre d'inscriptions inédites ou incomplétement publiées dans les recueils épigraphiques.

La Porte du Vardar. — Cousinéry n'avait donné qu'une vue pittoresque de la porte antique, connue aujourd'hui sous le nom de porte du Vardar. C'est un bel arc de l'époque romaine, dont la construction élégante, par assises alternativement larges et étroites, offre de grandes analogies avec celle de l'arc de Kiémer, dans la plaine de Philippes. M. Daumet en a étudié avec soin l'appareil et la décoration (2). Du côté qui fait face à la plaine, on distingue encore, au-dessus de la frise ornée de guirlandes, un groupe de trois lettres latines, que j'ai lues VIO; mais l'état fruste de la pierre ne permet pas de décider si c'est une simple marque d'appareilleur, ou si ces caractères faisaient partie d'une inscription qui se continuait sur les autres blocs (elle aurait pu se rapporter à l'un des empereurs de la famille Flavienne). Quant à l'inscription grecque gravée sur la face intérieure de l'un des piédroits, je me suis assuré qu'elle n'a jamais contenu autre chose que la liste des *politarques,* ce qui s'explique, si ce n'était qu'une inscription complémentaire, destinée à rappeler aux habitants l'année de la construction, par l'indication des magistrats en charge, dont l'un porte les noms de *P. Flavius Sabinus,* appartenant justement à la famille de Vespasien (3).

La reproduction exacte que nous donnons des deux bas-reliefs sculptés sur la face

(1) Comparez plus haut, page 183, et la fin de ma brochure : *Un palais grec en Macédoine.*
(2) Voyez Planche 22 bis.
(3) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum,* n° 1967.

extérieure des mêmes piédroits, aidera peut-être aussi à reconnaître quels sont ces deux cavaliers à la tête découverte et barbue (?), au manteau agrafé sur une ample tunique, qui se tiennent debout, un long bâton ou peut-être une lance dans la main, pendant que derrière eux la garde de leur cheval est confiée à un jeune esclave. Quelques-uns de ces traits s'écartent de la représentation ordinaire des Dioscures, auxquels on songe tout de suite et qui seraient ici bien à leur place, comme gardiens de l'une des portes de la ville. Cependant le souvenir des cavaliers jumeaux n'était probablement pas étranger à cette décoration. Il faut se rappeler que, vers le temps des Antonins, les couples de princes, formés par l'adoption et par l'association à l'empire, sont souvent honorés, par les monnaies de la Syrie, sous le nom des dieux Cabires, Σύροι Κάβειροι, divinités phéniciennes que la religion de cette époque avait fini par confondre avec les fils de Léda. D'un autre côté, une inscription de Sparte donne aux deux empereurs Antonin et Marc-Aurèle le titre de *Nouveaux Dioscures,* τοῖς νέοις Διοσκούροις. Le culte des Cabires, apporté par les Phéniciens à Samothrace, avait, comme on le sait, pénétré de bonne heure en Macédoine; un bas-relief macédonien, que nous publions plus loin, prouve qu'il s'y était aussi confondu avec la légende des Dioscures. Un autre bas-relief, que j'ai rapporté de Larisse, figure les Cabires comme deux cavaliers aériens, mais avec la tête nue, sans leur donner le casque de forme particulière attribué ordinairement aux jumeaux lacédémoniens. De la comparaison de tous ces faits, il me paraît résulter que l'arc élevé sous l'empire pour décorer la porte occidentale de Thessalonique avait été placé sous la garde des nouveaux Dioscures, assimilés à la fois aux Cabires et aux couples de princes, comme Antonin et Marc-Aurèle, et peut-être déjà Vespasien et Titus. Cette hypothèse me semble au moins plus vraisemblable que celle de Cousinéry, qui ne voit dans la même représentation qu'un souvenir historique de l'entrée triomphale, *ovatio,* des triumvirs Antoine et Octave après la victoire de Philippes (1). C'était sans doute le souci de leur dignité qui faisait que ces Dioscures impériaux ne tenaient pas eux-mêmes leurs chevaux par la bride, contrairement à l'usage communément adopté dans les représentations de Castor et de Pollux.

Les deux ères macédoniennes. — Parmi les inscriptions de la Macédoine et parmi celles de Thessalonique en particulier, les inscriptions datées méritent une attention spéciale. Une des plus importantes est l'inscription des jeux d'Hérennia, encastrée dans une construction dépendante de la mosquée de Moharem-Pacha-Tabak. Elle a été déjà publiée (Le Bas, n° 1359), mais imparfaitement. La nouvelle copie que j'en ai prise me fournira l'occasion d'examiner la question des ères macédoniennes, qui est d'un intérêt de premier ordre pour l'étude de l'épigraphie de la Macédoine.

(1) Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, t. I, pl. 1, p. 26.

112.

Salonique. Mosquée de Moharem-Pacha-Tabak.

ΟΙ Ι Ι Λ Ι Ι\
. . . . ΑΤΟΡΟC · ΚΑΙCΑΡΟCΤΙΤ ΓΑΙΛΙ ΛΔΡΙ
. . . . ЄΙΝΟΥ · CЄΒΑCΤΟΥ · ЄΥCЄΒΟΥCCΩΤΗΡΟCΚΑΙ
. . . . ΜΟΝΗC · ΚΑΙ · Μ · ΑΥΡΗΛΙΟΥ · ΟΥΗΡΟΥ . ΚΑΙCΑΡΟC
. . . . ΤΩΝCЄΒΑCΤΩΝ ΚΑΙΙЄΡΑC · CΥΝΚΛΗΤΟΥ · ΚΑΙ
. . . . ΑΙΩΝ · ЄΙΔЄΝΑΙЄΠΙΤЄΛЄCΘΗCΟΜЄΝΑ · ΚΥΝΗΠΑ
. . . . ΑΧΙ\C · ΗΜЄΡΑΙC · ΤΡΙCΙΝ · ЄΚΔΙΑΘΗΚΩΝ · CΡCΝΝΙ
. . . . . \C · ΙCΠΑΝΗC · ΚΑΤΑΤΑ · ΓЄΝΟΜЄΝΑ · ΥΠΟ · ΤΗC · ΚΡΑΤΙC
. . . . ΗC · ΚΑΙΤΟΥΔΗΜΟΥ · ΨΗΦΙCΜΑΤΑ · ΔΙΑ · ΤΩΝΠЄΡΙ
. . . . ΚΛΛΥΔ Ν · ΚΡΙCΠΟΝ · ΤΟΝΑΡΧΙЄΡЄΑ · ΠΟΛЄΙΤΑΡ\
. . . . ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ · ΜЄΜΜΙΟΥ · ΚΡΑΤЄΡΟΥ · ΡΟΥΦΟΥ
. . . . ϽΥ · ΜΑΡΚΟΥ . ΤΟΥΔΙΟΜΗΔΟΥC ΑΡΞЄΤΑΙΔЄ · ΤΑΚΙΝΗ
. . . . ΜΟΝΟΜΑΧΙΑΙ · ΤΗΠΡΟΙΖΚΑΛΑΝΔΩΝ · ΑΠΙCΙΛΙΩΝ · ЄΛΛΙΙ
. . . . ΑΝΔΙΚΟΥΔЄΥΤЄΡΑ · ΤΟΥΘΠCЄΤΟΥC · ЄΥΤΥΧCΙΤC❦
. . . . Ι · ΤΟΥΤΩΝΠΡΩΤΩΣ · ΗΧΟΗ ·

. . . . [ὑπὲρ σωτηρίας . . . . .
. . . αὐτοκ]ράτορος Καίσαρος Τίτ[ο]υ Αἰλί[ου] Ἀδρι-
[ανοῦ Ἀντων]είνου Σεβαστοῦ Εὐσέβους Σωτῆρος καὶ
[αἰωνίου δια]μονῆς καὶ Μ. Αὐρηλίου Οὐήρου Καίσαρος
[καὶ τοῦ οἴκου] τῶν Σεβαστῶν καὶ ἱερᾶς συνκλήτου καὶ
[δήμου Ῥωμ]αίων, εἰδέναι ἐπιτελεσθησόμενα κυνήγια
[καὶ μονομ]αχίας ἡμέραις τρισὶν ἐκ διαθηκῶν Ἑρεννί-
[ας. . . . . .]ας Ἱσπανῆς, κατὰ τὰ γενόμενα ὑπὸ τῆς κρατίσ-
[της βουλ]ῆς καὶ τοῦ δήμου ψηφίσματα, διὰ τῶν περὶ
[Τιβέριον] Κλαύδ[ι]ον Κρίσπον τὸν ἀρχιερέα, πολειταρχ-
[ούντων] Ἀπολλοδώρου, Μεμμίου, Κρατέρου, Ῥούφου,
. . . . .ου, Μάρκου τοῦ Διομήδους. Ἄρξεται δὲ τὰ κυνή-
[για καὶ] μονομαχίαι τῇ πρὸ ιζ καλανδῶν ἀπρειλίων, Ἕλλη-
[νες· ξ]ανδικοῦ δευτέρᾳ, τοῦ θπσ ἔτους. Εὐτυχεῖτε. —
[Ἐπ]ὶ τούτων πρώτως ἤχθη.

« ..... pour le salut de l'empereur César Titus Ælius Adrianus Antoninus Auguste, Pieux, Sauveur, et pour son règne éternel, comme aussi de Marcus Aurélius Vérus César, et de la famille des Augustes et du sénat sacré et du peuple Romain, nous vous faisons savoir qu'il sera célébré des chasses et des combats de gladiateurs pendant trois jours, d'après le testament d'Hérennia....., dame espagnole, conformément aux décrets rendus par le très-puissant conseil et par le peuple, par les soins du grand-

prêtre Tibérius Claudius Crispus; étant politarques, Apollodore, Memmius, Cratère, Rufus, ..., Marcus, fils de Diomède. Les chasses et les combats de gladiateurs commenceront le 17 avant les calendes d'avril (2 du mois Xandicos, selon les Grecs) de l'année 289. — Bonne fortune à vous! — Sous ces magistrats, pour la première fois pareille fête a été célébrée. »

L'annonce des jeux, jointe à l'autorisation d'employer le legs qui les constitue, est rédigée sous la forme de lettre, avec la formule εὐτυχεῖτε, qui termine souvent les rescrits impériaux et qui paraît indiquer ici l'intervention de l'administration romaine (1). Le grand-prêtre, mentionné sans aucun nom de divinité, est évidemment celui des Augustes, magistrat religieux placé, comme on le sait, sous l'empire, à la tête de l'organisation des provinces et des cités libres (2). L'onciale, qui apparaît sur les monnaies macédoniennes à l'époque d'Antonin et qui ne se montre pas encore sur la porte du Vardar, règne déjà sans partage dans l'inscription d'Hérennia. La dernière ligne, ajoutée après coup, en caractères carrés, est une formule d'une concision passablement obscure; elle indique peut-être la première introduction de l'usage romain des combats de gladiateurs à Thessalonique.

Mais, le fait qui est surtout à noter, c'est à la même époque l'emploi de la plus ancienne ère macédonienne, à l'exclusion de l'ère d'Auguste, dans un acte public. Une importante inscription de la même ville, en l'honneur de Claude, publiée par M. Vidal-Lablache, membre de l'École française d'Athènes, porte au contraire les deux années simultanément. Bœckh avait supposé que toutes les fois que le nom de l'ère n'était pas spécifié, c'était l'ère d'Auguste qu'il fallait entendre (3) : l'inscription dont nous nous occupons fournit un exemple en sens contraire. Elle ferait penser que l'ère ancienne était restée plus particulièrement l'ère officielle, bien que, d'un autre côté, une inscription de l'empereur Zénon nous montre l'ère d'Auguste se maintenant à Thessalonique jusqu'en l'an 512 après J.-C. (4).

Le calendrier romain n'est rappelé ici que par la date du jour et du mois, mise en regard de la date macédonienne, qui est donnée comme représentant proprement l'usage grec. Ainsi, le 17 avant les calendes d'avril, c'est-à-dire le 13 mars, répondait au 2 du mois macédonien *xandicos*, lequel mois commençait par conséquent le 12 mars. Cette donnée est en contradiction avec une affirmation d'Eusèbe (5), qui assimile le 2

(1) Comparez Waddington, *Fastes des Provinces asiatiques*, p. 191.

(2) Voir les inscriptions de Sérès (Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, vol. I, p. 225, 226) et celles de Bérœa (Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, n[os] 35 et 44).

(3) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1965.

(4) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, I, p. 268.

(5) Eusèbe, *de Mart. Palestrin.*, proœm. et cc. 4 et 7.

xandicos au 4 avant les nones d'avril, c'est-à-dire au 2 avril : Ξανθικοῦ μηνὸς δευτέρα, ἥτις ἂν εἴη πρὸ τεσσάρων νοννῶν ἀπριλλίων. Mais Eusèbe emploie certainement un calendrier où l'on avait ramené les mois macédoniens à marcher de pair avec les mois romains. Cette concession aux usages romains n'avait point été faite dans la Macédoine même, au moins au temps d'Antonin, et le commencement du mois xandicos y correspondait encore à la seconde moitié du mois de mars, selon la manière de compter mentionnée par Jean Lydus : Μάρτιος..... ξανδικὸς παρὰ Μακεδόσιν (1).

Maintenant est-ce une raison pour admettre que les deux années ne commençaient pas en même temps et que l'année d'Auguste, assimilée à l'année romaine, s'ouvrait comme elle le 1er janvier, au lieu de commencer, comme l'ancienne année macédonienne, vers le milieu d'octobre, avec le mois Dios (2)? J'avais cru pouvoir émettre cette hypothèse, en expliquant plus haut l'inscription macédonienne à double date découverte par moi à Galacto, dans les environs de Palatitza; mais de nouveaux calculs m'ont fait abandonner cette opinion.

On a retrouvé, à ma connaissance, quatre inscriptions macédoniennes, datées simultanément des deux ères; ce sont :

1° L'inscription de Thessalonique en l'honneur de Claude, publiée par M. Vidal-Lablache : année d'Auguste 76, année anonyme 192 (3).

2° Une inscription de Skydra, découverte par M. Delacoulonche, datée du mois Artémisios (avril-mai); année d'Auguste 137, année anonyme 253 (4).

3° Une inscription funéraire de Thessalonique, publiée par Bœckh, d'après Paul Lucas : année d'Auguste 186, année anonyme 302 (5).

4° L'inscription de *Galacto* que j'ai précédemment publiée, datée du moi s *Apellaios* (novembre-décembre); année d'Auguste 266, année anonyme 382 (6).

Si, dans les quatre inscriptions, on soustrait le chiffre de l'année d'Auguste de celui de l'année anonyme, on obtient quatre fois le même reste 116, bien que l'on trouve, dans deux de ces monuments, des mois très-distants, l'un appartenant au printemps, l'autre à l'automne. Or, ce résultat ne pourrait être obtenu si, dans les deux ères, séparées par un égal espace de 116 ans, l'année n'avait pas commencé à la même époque. L'écart que j'avais à tort signalé dans l'inscription de *Galacto,* venait de ce que je n'avais pas bien établi le point de départ des deux ères, calcul que je crois pouvoir faire maintenant avec une rigueur suffisante.

(1) Lydus, *de Mensibus*, p. 75.
(2) Galien, *in Hippocrat. Epidem.*, t. V, p. 347.
(3) *Revue archéologique*, juillet 1869, p. 62.
(4) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, p. 179.
(5) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1970.
(6) Voyez plus haut, page 234.

Le seul monument qui fournisse jusqu'ici un point fixe est l'inscription de Thessalonique en l'honneur de Claude. Elle contient, en effet, outre les deux années macédoniennes 76 et 192, une troisième date, celle-ci, parfaitement certaine, répondant à l'an 46 ap. J.-C. : c'est l'année où Claude fut consul, désigné pour la quatrième fois, δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ τεταρτόν (??), ὑπάτῳ ὑποδεδιγμένῳ τὸ τεταρτόν, αὐτοκράτορι τὸ ὄγδοον (1). Malheureusement, l'indication de la quatrième puissance tribunicienne n'est pas exacte : d'après les inscriptions et les médailles, dès le commencement de l'année 46, l'empereur Claude exerçait cette puissance annuelle pour la cinquième fois, jusqu'au 22 janvier, anniversaire de son avénement, où il la renouvela pour la sixième fois. Dans ces premiers vingt-deux jours de la même année, nous le voyons aussi déjà honoré du titre d'*imperator* pour la onzième et douzième fois. Les indications complémentaires de la *tribunitia potestas* et de l'*imperium* nous reporteraient donc plutôt vers l'année précédente. Pour les rapprocher autant que possible de la date consulaire, qui ne pouvait avoir donné lieu à aucune erreur, nous sommes amenés à conclure que l'inscription remontait tout à fait aux premiers jours de l'année 46 ap. J.-C. Donc, au commencement de janvier de cette même année, les Macédoniens comptaient qu'ils étaient en l'an 76 de l'ère d'Auguste et en l'an 192 de l'ère anonyme. Tel est le point de départ rigoureux que cette inscription, tout incorrecte qu'elle est, nous fournit pour l'étude des ères macédoniennes.

En établissant sur cette base le tableau comparatif des années des deux ères, j'ai obtenu les résultats suivants :

1° Au commencement de janvier de l'année 29 av. J.-C., on était déjà dans l'année 1 de l'ère d'Auguste, qui avait dû commencer au mois Dios, vers la mi-octobre de l'année précédente, c'est-à-dire de l'année 30 av. J.-C.

2° Au commencement de janvier de l'année 145 av. J.-C., on était déjà dans l'année 1 de l'ère macédonienne anonyme, qui avait dû commencer au mois Dios, vers la mi-octobre de l'année précédente, c'est-à-dire de l'année 146 av. J.-C.

Cherchons maintenant s'il est possible de déterminer à quels faits se rattachaient le commencement de ces deux ères.

On voit d'abord que l'ère macédonienne d'Auguste, appelée par quelques archéologues ère actiaque, ne datait pas de la bataille même d'Actium, livrée le 2 septembre de l'année 31 av. J.-C. Les Macédoniens n'avaient pas suivi en cela les chronologistes scrupuleux, qui, d'après Dion Cassius, faisaient remonter à cette victoire le commencement du règne d'Auguste, ὥστε καὶ τὴν ἀπαρίθμησιν τῶν τῆς μοναρχίας αὐτοῦ ἐτῶν

(1) Voyez l'inscription déjà citée. — Comparez Dion Cassius, LX, 29, et le recueil d'Orelli, n°s 708, 5400, 5098.

ἀπ' ἐκείνης τῆς ἡμέρας ἀκριβοῦσθαι (1). Ils paraissent s'être plutôt associés à l'usage adopté pour d'autres ères locales, instituées vers la même époque, selon Censorinus (2), sous le nom de *anni Augustorum*, nom qui répond de très-près à l'expression ἔτους Σεβαστοῦ. A Rome, cette ère d'Auguste commençait seulement deux années plus tard, en l'an 27 av. J.-C., époque où le titre d'Auguste avait été décerné officiellement à Octave par un sénatus-consulte. Mais la flatterie des provinces paraît avoir devancé sur ce point la capitale du monde romain. Ainsi, d'après le même auteur, les Alexandrins faisaient remonter le début de leurs *anni Augustorum* à l'an 29, qui répondait à la constitution provinciale donnée par le vainqueur d'Actium à l'ancien royaume d'Égypte. Placée entre les années 30 et 29, la première année de l'ère macédonienne d'Auguste se rencontre aussi avec plusieurs faits importants pour le monde gréco-macédonien, comme la fondation de la grande fête des jeux Actiaques (3), et le passage à travers la Grèce du nouveau maître de l'empire, revenant d'Égypte à Rome pour y célébrer son triomphe (4). Les jeux Actiaques en particulier avaient très-bien pu, à l'imitation des jeux Olympiques, servir de point de départ pour une ère nouvelle (5).

Quelque chose d'analogue s'était passé aussi pour la plus ancienne ère adoptée en Macédoine. Elle ne datait pas du grand fait militaire qui avait amené à cette époque un changement profond dans l'état du pays. La défaite du faux Philippe, par Métellus, avait eu lieu, en effet, dans l'année 148 av. J.-C. Les années 146 et 145, sur lesquelles est à cheval la première année de cette ère, répondent seulement au triomphe de Métellus, après l'achèvement de sa mission militaire et politique en Macédoine; vers la même époque l'Achaïe était soumise par Mummius (6). C'est donc très-probablement aux décrets qui organisèrent dans les deux régions le régime romain, que remonte l'institution d'une ère, concordant sans doute avec celle dont on retrouve la trace dans les inscriptions de la Grèce (7). L'impopularité qui pouvait résulter d'une pareille origine fut sans doute compensée par la commodité d'un système beaucoup plus simple et plus pratique que celui des Olympiades, combinées avec les calendriers locaux et les magistratures éponymes. Aussi les Macédoniens paraissent-ils être restés très-attachés à cette ère ancienne, qu'ils emploient encore plusieurs siècles après l'institution de l'ère d'Auguste.

(1) Dion Cassius, LI, 1.

(2) Censorinus, 21. Cf. Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. II, p. 232, année 27 av. J.-C.

(3) Selon Cassiodore.

(4) Dion Cassius, LI, 21.

(5) Les jeux Actiaques avaient d'autant plus de rapport avec la Macédoine, que les Acarnaniens, dont dépendait Actium, avait été rattachés par Auguste à la province de Macédoine et non à l'Achaïe. Strabon, à la fin de la *Géographie*.

(6) Voyez Clinton, *Fasti Hellenici*, aux années indiquées.

(7) Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse*, n° 116 a.

Ces conclusions s'accordent du reste de très-près avec l'opinion déjà émise par Bœckh sur les ères macédoniennes. Ce savant, en expliquant la seule inscription macédonienne à double date qui fût encore découverte, comptait le chiffre le plus fort *à Macedoniâ unà cum Græciâ in provinciam redactâ, a. U. C.* 608 (av. J.-C. 146), le plus faible *à principatu Augusti, id est ab anno post Actiacam pugnam, a U. C.* 724 (av. J.-C. 29) (1). Nous avons remplacé par des preuves positives ce qui ne pouvait être encore, de la part de Bœckh, qu'une hypothèse; de plus, nous avons déterminé les points de départ des deux ères avec plus de précision, sans tenir compte toutefois des variations, encore peu connues, de l'ancien calendrier macédonien. Pour appliquer notre système à l'inscription des jeux d'Hérennia, nous dirons que la date qu'elle contient, le 2 xandicos de l'année macédonienne 289, répond au 13 mars (style ancien) de l'année 143 ap. J.-C., sixième du règne de l'empereur Antonin.

Monuments divers. — Toutefois, dans l'état actuel de la question, il est encore difficile d'affirmer que l'on puisse tirer de ces faits une règle fixe, applicable, sans exception, même aux monuments privés, comme les inscriptions sépulcrales. Voici, par exemple, trois cippes funéraires, trouvés dans les fondations d'une maison du quartier juif : deux de ces monuments sont datés, mais ils ne portent qu'une seule date, sans indication de l'ère employée, comme c'est le cas le plus ordinaire. On hésitera peut-être, au moins pour le premier, à se servir de l'ère ancienne, qui le fait remonter jusqu'en 14/15 ap. J.-C., sous le règne de Tibère. On remarquera cependant que, si les six dernières lignes appartiennent au système de l'écriture onciale, celles qui forment l'en-tête, et comme le titre de l'épitaphe, conservent scrupuleusement l'ancien type carré. Il faut noter aussi la mention peu commune du titre de « Thessalonicien » et l'adjonction du *cognomen* romain en manière de sobriquet, usage dont l'inscription de l'arc du Vardar offre déjà plusieurs exemples, dans les premières familles de Thessalonique. Mais le trait le plus curieux est l'existence des fonctions de chercheur de sources ou de *sourcier* (ὑδροσκόπος, en latin *aquilex*). Elles sont considérées comme un service public, ὑπηρεσία, peut-être même associées au sacerdoce de Bacchus, ce qui montrerait que cette recherche était accompagnée de certaines pratiques religieuses. La méthode la plus directe employée par les anciens était l'inspection lointaine des terrains, au lever du jour ou sous les reflets du soleil de midi (2), ce qui justifie pleinement l'emploi d'un mot formé de σκέπτομαι.

(1) Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1970.

(2) Pline, *Histoire naturelle*, XXXI, 27 ; Vitruve, VIII, 1. Cf. *Geoponica*, II, 4 et 6, et les Glossaires.

113.

Salonique. Dans une maison du quartier juif.

ΕΤΟΥΣΑΞΡΑΠΟΛΛΩ
ΝΙΩΑΡΤΕΜΑΤΩΚΑΙ 1Α
ΞΙΜΩΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΙ
ΕΥΤΥΧΟΣ·ΜΑΙΙΜΟΥ·ΚΑΙ
ΣΕΚΟΥΝΔΑΟΙΘΡΕΠΤΟΙ
ΤΟΝΒΩΜΟΝΜΝΕΙΑϹΧΑ
ΡΙΝ·ΥΔΡΟϹΚΟΠΗϹΑΝΤΑ
ΚΑΙΙΕΡΗΤΕΥϹΑΝΤΑΔΙΟΝΥ
ϹΟΥΚΑΙΕΤΕΡΑϹΥΠΗΡΕϹΙ
ϹΥΠΗΡΙΤΗϹΑΝΤΑ·ΖΗ
ΑΝΤΑΕΤΗ ΝϚ

Ἔτους αξρ. — Ἀπολλω-
νίῳ Ἀρτεμᾶ τῷ καὶ Μα-
ξίμῳ, Θεσσαλονικεῖ,
Εὔτυχος Μαξίμου καὶ
Σεκοῦνδα οἱ θρεπτοὶ
τὸν βωμὸν μνείας χά-
ριν. — Ὑδροσκοπήσαντα,
καὶ ἱερητεύσαντα Διονύ-
σου καὶ ἑτέρας ὑπηρεσί-
[α]ς ὑπηρετήσαντα, ζή-
[σ]αντα ἔτη νς.

« En l'an 161. A Apollonios, fils d'Artémas, surnommé Maximus, citoyen de Thessalonique. Eutychos, affranchi de Maximus, et Sécunda, tous les deux élevés dans sa maison, ont consacré cet autel pour honorer sa mémoire. Il a été *sourcier*, et prêtre de Dionysos, et il a rempli encore d'autres fonctions. Il a vécu cinquante-six ans. »

114.

Salonique. Dans la même maison.

ΣΕΞΤΙΑΝΜΑ
ΞΙΜΑΝ·ΤΗΝΘΥΓΑΤΕΡΑ
Λ·ΣΕΞΤΙΟΣ·ΕΥΤΑ
ΚΤΟΣ·ΚΑΙ·ΣΕΞΤΙΑ
ΤΕΡΤΥΛΛΑ·ΚΑΙ·Λ·
ΣΕΞΤΙΟΣ·ΟΥΙΤΑΛΙΣ
ΟΘΡΕΨΑΣ·ΚΑΙ·ΕΑΥ
ΤΟΙΣ·ΖΩΣΙ.

Σεξτίαν Μαξίμαν τὴν
θυγατέρα Λ(ούκιος)
Σέξτιος Εὔτακτος καὶ
Σεξτία Τερτύλλα καὶ
Λ(ούκιος) Σέξτιος Οὐι-
τάλις ὁ θρέψας καὶ
ἑαυτοῖς ζῶσι.

« Cette image de Sextia Maxima a été consacrée par ses parents, Lucius Sextius Eutactus et Sextia Tertulla, et par le maître qui l'a nourrie dans sa maison, Lucius Sextius Vitalis; ils se sont préparé, de leur vivant, une place dans la même sépulture. »

115.

Salonique. Dans la même maison.

ϹЄΡΒΥΛΛΑ
ΛΦΑΡΡΟΥΝ
ΤΙѠΗΡΑΚΛΑ
ΤѠΙΔΙѠΑΝ
ΔΡΙΚΑΙЄΑΥΤΗ
ΖѠϹΑΜΝΗ
ΜΗϹΧΑΡΙΝ
ЄΤΟΥϹΖΟϹ

Σερβύλλα Λ(ουκίῳ) Ἀρρουντίῳ Ἡρακλᾷ τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ καὶ ἑαυτῇ ζῶσα μνήμης χάριν, ἔτους ζος.

—

Serbylla à Lucius Arruntius Héraclas son mari et à elle-même de son vivant, monument de souvenir. En l'an 277.

La Planche 22 *bis,* que nous avons consacrée spécialement aux monuments de Salonique, reproduit aussi une stèle gréco-romaine, que nous avons rapportée au Louvre. Sur le premier plan, on voit une femme voilée, assise sur un haut siége à dossier et arrondi, et un homme drapé, debout, accompagné d'un enfant ou d'un petit esclave. Mais ce qui fait l'intérêt de ce monument, c'est que, près de la femme assise, le sculpteur a représenté, avec des différences de plan, de saillie et de proportions, assez bien étudiées pour produire un effet de lointain, une petite scène de la vie antique, dont on ne trouverait peut-être pas d'autre exemple sur une pierre sépulcrale : trois femmes, toutes trois la tête nue, marchant en procession; l'une, qui paraît être la maîtresse, est étroitement drapée dans son manteau; devant elle une jeune fille porte un coffret ou une boîte à encens, et par derrière une suivante tient un parasol ouvert. Dans les processions d'Athènes, les femmes des citoyens avaient seules le droit de se faire porter le σκιάδειον (1) : c'est ici le signe d'une dévotion particulière ou le souvenir d'un privilége analogue à celui des dames athéniennes. Malheureusement, l'inscription ne rend pas bien compte des rapports de parenté ou de patronage qui existaient entre les diverses personnes nommées sur la stèle. Je l'ai ponctuée comme si le premier nom au datif pluriel était le *gentilitium* commun à toute la famille.

116.

Salonique. Sur une stèle décorée d'un bas-relief (planche 22 *bis*).

. . . ΙΑΡΙΟΙΣ
. ΙΑΞΙΜΩΣΔΩΜΕΤΙΑ
ΖΩΣΙΜΗ

Ici un bas-relief.

ΕΥΤΥΧΙΣΦΑΥΣΤΟΥ
ΤΟΙΣΕΙΛΙΟΙΣΖΩΖΑ

[. . . .]αρίοις
Μαξίμῳ, Δωμετια[νῇ],
Ζωσίμῃ,

Εὔτυχις Φαύστου
τοῖς εἰδίοις ζῶσα.

(1) Harpocration, Σκαφηφόροι.

Suivent deux autres inscriptions sépulcrales, gravées sur des monuments rapportés aussi au Louvre.

117.

Salonique. Au-dessous de la scène du banquet funéraire.

Κ·ΠΡΟΚΛΑ·ΤΙΒΕΡΙΩ·ΝΕΠΤΟΛΕΜΩ	Κ[λαυδία] Πρόκλα Τιβερίῳ Νεπτολέμῳ
ΤΩΑΝΔΡΙΚΑΙΛΕΟΝΤΙΤΩΥΩΚΑΙ	τῷ ἀνδρὶ καὶ Λέοντι τῷ ὑῷ καὶ
ΕΑΥΤΗΖΩϹ ΜΝΗΜΗϹ ΧΑΡΙΝ	ἑαυτῇ ζώσῃ μνήμης χάριν

118.

Salonique. Sur une plaque représentant cinq têtes sculptées.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΝΕΙΚΩΝΙΤΩΙΔΙΩ	Ἀπολλωνία Νεικῶνι τῷ ἰδίῳ
ΑΝΔΡΙ ΜΝΗΜΗϹ ΧΑΡΙΝ	ἀνδρὶ μνήμης χάριν

Nous terminons par l'inscription d'une petite plaque, analogue à celles qui ferment les *loculi* dans les Catacombes : elle porte, en caractères d'assez haute époque, un nom grec, accompagné du titre de *prêtre* et de la palme chrétienne.

119.

Salonique. Dans une maison.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ	Ἀπολλώνιος
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ	Ἀπολλωνίου
ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΣ	πρεσβύτερος

TROISIÈME PARTIE

HAUTE MACÉDOINE

AVEC DYRRACHIUM ET APOLLONIE

HAUTE MACÉDOINE

AVEC DYRRACHIUM ET APOLLONIE

CHAPITRE PREMIER

ÉLIMIOTIDE

LA VILLE D'ÆANÉ, AUJOURD'HUI KALIANI

J'avais été attiré dans le bassin moyen de l'Haliacmon par l'étude des opérations militaires de Domitius, lieutenant de Jules César, et par le nom de *Kaisaria* que conserve encore aujourd'hui un des villages voisins de la petite ville grecque de *Kojani.* Je savais aussi qu'on avait signalé au colonel Leake, dans cette région, plusieurs ruines antiques, parmi lesquelles il avait cru reconnaître celles d'un temple corinthien, sur un dessin grossier qui lui avait été présenté par un habitant du pays.

Les villages chrétiens de *Kténi,* de *Kaliani* et de *Kaisaria*, qui avaient été désignés particulièrement au voyageur anglais (1), occupent l'angle sud-ouest de la petite plaine intérieure et fermée, dont Kojani est le principal centre de population. Habités par des Grecs, ils forment un groupe à part, dans un canton occupé presque exclusivement par des Turcs agriculteurs, de ceux que l'on appelle Koniarides. *Kténi*, entrecoupé de haies vives et de touffes d'amandiers, est situé sur les pentes mêmes du mont *Bourinos*,

(1) Leake, *Northern Greece*, vol. 3, p. 304. — Comparez notre plan B et la *Revue archéologique*, juillet 1868.

dont la chaîne escarpée forme la limite occidentale de la plaine. *Kaliani* se trouve plus bas, au milieu d'une campagne bosselée de quelques collines et sillonnée de nombreux ruisseaux qui descendent vers le fleuve par autant de ravins parallèles; en débouchant, près de *Kaisaria,* dans le lit même de l'Haliacmon, ces ravines mettent à nu de profondes veines d'une terre stérile, sablonneuse et d'une blancheur de neige, qui donnent à certaines parties de la contrée un aspect étrange, en venant affleurer à la surface du sol et interrompre çà et là les cultures.

Les ruines les plus anciennes de ce petit territoire se trouvent près de Kténi, sur une colline détachée comme exprès des flancs du Bourinos. Les pentes, escarpées des quatre côtés, se terminent par une plate-forme légèrement inclinée vers la plaine et couronnée par les vestiges d'une enceinte de ville, en petit appareil hellénique, encore rude et grossier. La muraille dessinait un rectangle de forme allongée, avec un prolongement en retour vers l'angle nord-est. Pour tout système de défense, des murs intérieurs formaient trois divisions, dont la plus élevée est une sorte de réduit triangulaire, qui pouvait tenir lieu de petite acropole. Les forteresses de ce genre ne sont point rares dans les autres parties de la Grèce, notamment dans la Perrhébie, qui est voisine; mais, dans la Macédoine proprement dite, je n'en connais aucune autre, qui ait conservé le même caractère d'antiquité. En descendant les pentes de la montagne, je pus reconnaître que la population qui avait construit à l'origine cette espèce de place de refuge, s'était groupée par la suite sur un terrain plus commode, à portée des terres labourables et des eaux courantes de la plaine. Le bourg de Kaliani, éloigné de cinq kilomètres, occupe, avec ses maisons dispersées et ses grandes églises byzantines disséminées à l'entour, l'emplacement d'une ancienne cité, qui ne paraît avoir jamais été entourée de murailles, bien qu'une sorte d'acropole existât peut-être sur une hauteur voisine, qui a conservé le nom de *castro* de *Mégali-Rakhi*, ou *château de la Grande-Crête*. Enfin, en s'avançant encore de cinq kilomètres, on trouve, sur les hautes berges de terre blanche qui bordent le lit de l'Haliacmon, une troisième forteresse, trop rapprochée des deux positions antiques que nous venons de décrire pour en être séparée : c'est le *castro* qui porte le nom significatif de *Kaisaria* et qui l'a prêté au village le plus voisin. Des retranchements en terre, mêlés de pierrailles, et les restes d'une route pavée, donnent à cette enceinte l'aspect d'un *castellum* romain, qui serait devenu à la fois un faubourg détaché et une défense avancée de la ville, dont le principal centre était à Kaliani.

C'était dans l'église paroissiale de Kaliani que je devais trouver encore en place les colonnes antiques qu'on avait indiquées au colonel Leake; mais, sur ce point, mon attente fut complétement trompée. Au lieu d'un temple corinthien, je ne rencontrai qu'une très-ancienne église, remaniée à différentes époques, et conservant seulement à l'intérieur quelques colonnes de marbre blanc, surmontées de chapiteaux assez riche-

ment décorés, mais de travail purement byzantin. En revanche, les maisons du bourg et les chapelles environnantes me fournirent plusieurs monuments antiques, sur lesquels se lisait en toutes lettres le nom d'*Æané*, avec des détails qui me permettaient de l'appliquer avec certitude à la ville qui, dans son développement et ses déplacements successifs, s'était mue, pour ainsi dire, entre les trois points marqués par les positions de Kténi, de Kaliani et de Kaisaria.

Étienne de Byzance est, je crois, le seul auteur ancien qui mentionne une ville d'*Æané* (Αἰανή) parmi les cités macédoniennes. Il lui donne pour fondateur éponyme un certain *Æanos,* qu'il fait naître d'un roi des Tyrrhéniens, nommé *Élymas,* qui se serait établi en Macédoine. Cette filiation, toute géographique, rattache évidemment la ville d'Æané aux *Éliméens*, ou *Élymiotes*, peuple demi-barbare, tributaire des Macédoniens, qui habitait un canton montagneux dans l'intérieur du pays. On entrevoit en outre l'existence d'une curieuse tradition, qui rattachait les populations de l'ancienne Élymiotide, et particulièrement les fondateurs d'Æané, à la grande race pélasgique des Tyrrhéniens (1). Mais tout détail manque sur les faits qui avaient pu motiver cette tradition, que rien ne confirme et n'explique dans l'histoire primitive des contrées environnantes.

L'inconsistance de ces renseignements, perdus dans un catalogue alphabétique, a fait que les auteurs de cartes et de travaux sur la Grèce ancienne ont presque tous négligé de relever même le nom de la ville d'Æané. Il n'a pas échappé pourtant à M. Desdevizes-du-Dézert, qui a composé, d'après les voyageurs, l'étude la plus complète que nous possédions encore sur l'ensemble de la géographie et de l'ethnographie de la Macédoine (2). On retrouve Æané sur sa carte et dans son ouvrage, mais placé au hasard, dans les environs de Grévéna, et accompagné d'un point d'interrogation, qui montre assez toute la défiance de l'auteur pour sa propre hypothèse. Les monuments que j'ai découverts suppléent au silence des textes et permettent de déterminer avec précision la position de cette ville peu connue, en ajoutant, au court article que lui consacre l'auteur des Ἐθνικά, quelques détails intéressants sur ses traditions et sur son histoire.

Le plus instructif de ces monuments est une stèle de marbre blanc figurant un petit naos à fronton triangulaire, et, dans cet encadrement, renfermant un bas-relief d'un style lourd et presque barbare, effacé à demi par les mutilations, mais qui laisse pourtant reconnaître la représentation assez rare du dieu Pluton, ayant près de lui le chien Cerbère. Le roi des morts est debout : on peut suivre encore les linéaments de sa tête chevelue et de sa barbe épaisse; le bras gauche est enveloppé dans le manteau. Le bras

(1) Étienne de Byzance, aux mots Αἰανή et Ἐλίμεια.
(2) Desdevizes-du-Dézert, *Géographie de la Macédoine*, p. 305.

droit est tellement fruste qu'il est impossible de décider si le dieu tenait simplement en laisse le monstre à triple gueule, ou s'il tenait une coupe à libations, donnant peut-être à boire au chien infernal, comme Bacchus à sa panthère. Une inscription grecque en trois registres, où se montrent des traces d'écriture onciale, accompagne cette image: c'est d'abord une invocation, gravée sur le fronton du naos, dans un encadrement qui simule un cartouche en bronze; puis vient la dédicace du monument, placée sur une bande horizontale; enfin, dans le champ même du bas-relief, la signature du marbrier, malheureusement enlevée presque tout entière par une brisure latérale.

120.



Kaliani. Monastère d'Haghios-Hilias.



Θεῷ δεσπότῃ Πλούτωνι καὶ τῇ πόλει Ἐανῇ, Τ(ίτος) Φλαούιος Λέωνας,

[Ἐλθὼν, ἰδ]ών τε (?) τὸν θεὸν καὶ τὸν ναὸν, τὴν σ[τήλην ἀνέθηκεν ἐκ τ]ῶν ἰδίων, κατ' ὄναρ, δι' ἐπιμελητοῦ Ἀχε[ροντίου].

. . . . . ος . . . . . ινιος . . . . . ος . . . . . [ἐποίη]σε.

« Au dieu-seigneur Pluton et à la ville d'Éané, Titus Flavius Léonas. — Étant venu et ayant vu le dieu et le temple, il a fait élever cette stèle à ses frais, d'après un songe, sous la surveillance d'Akhérontios. — Un tel, etc. . . . a sculpté le monument. »

Le mot que l'on relève tout d'abord dans cette inscription votive, est le nom de la ville d'*Éané*, écrit par un E simple, suivant une variante orthographique commune à l'époque romaine et qui s'explique d'elle-même par la similitude des sons. Nous apprenons de plus qu'il existait sur le territoire de cette ville un temple de Pluton, qui jouissait de quelque célébrité dans la contrée et qui paraît avoir été un lieu de pèlerinage longtemps fréquenté par les dévots du paganisme. Pluton était évidemment le dieu principal et le patron de la cité, dont le nom se trouve ici étroitement associé au sien.

Quant au surnom de Δεσπότης, il appartient en propre au dieu souterrain, comme celui de Δέσποινα à la déesse tellurique, analogue à Gæa, à Déméter ou à Perséphone, qui est ordinairement sa compagne. Comparez le nom divinisé de la ville d'Æané (de αἶα, *terre*), qui est ici étroitement lié à celui de Pluton.

Les Grecs appelaient proprement πλουτώνιον un lieu d'où s'échappaient des exhalaisons souterraines, et qu'il suffisait souvent, pour le consacrer, d'entourer d'une simple palissade ou d'un mur en pierres sèches (1). J'ai signalé, sur le territoire d'Æné, des terrains arides, d'une blancheur qui blesse la vue, désagrégés comme une cendre fine, et qui, profondément ravinés par les torrents, donnent à certains quartiers des environs de Kaliani et de Kaisaria un aspect morne et triste. On doit y reconnaître sans doute la trace des phénomènes naturels, qui avaient fait consacrer ce territoire au dieu Pluton. Le nom moderne de *Kaliani* n'est probablement que celui même de la ville antique, précédé d'une épithète habituelle, qui avait fini par se fondre, dans l'usage local, avec le substantif: Καλὴ Αἰανή. Ce ne serait point ici une qualification banale, mais une de ces épithètes religieuses, nées du respect et de la crainte, qui étaient communes dans la religion des divinités des Enfers; elle s'appliquerait à merveille à une ville vouée au culte de Pluton.

Le mont Olympe, à peine distant de quelques lieues, a laissé nécessairement dans les régions basses qui l'avoisinent des traces profondes de la grande révolution géologique, qui a soulevé dans les airs sa masse prodigieuse. En décrivant ailleurs (2) cette montagne, j'ai montré que les tribus pélasgiques des Perrhèbes, qui l'habitaient, plaçaient, dès les temps homériques, dans les vallées du nord-ouest, une contrée infernale, d'où ils faisaient venir la rivière Titarésios, qu'ils considéraient comme un écoulement du Styx, Στυγὸς ἀπορρώξ (3). Or, le Titarésios prenait justement sa source dans les gorges de Servia, qui font communiquer directement l'ancienne Perrhébie avec la partie du bassin de l'Haliacmon, où se trouvait Æané. Sans vouloir tirer de ces rapprochements des conclusions trop précises, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils confirment la tradition antique, qui rattachait les Éliméens à la vieille souche des Pélasges. L'existence d'un grand nombre de sanctuaires plutoniens à la fois en Italie, dans la région volcanique du lac Aornos, et dans la *Catécauméné* ou *Pays-Brûlé*, région de l'Asie-Mineure voisine de la patrie originaire des Tyrrhéniens, explique peut-être que la légende ait assimilé de préférence les fondateurs d'Æané à cette branche de la grande race pélasgique.

(1) Strabon, 629, 649, et aussi 244, 579. Comparez ce que dit Pausanias du sanctuaire de Déméter Chthonia et de Pluton-Clyménos, à Hermione (II, 35).

(2) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 63.

(3) Homère, *Iliade*, II, v. 755.

La stèle de T. Flavius Léonas ne saurait être antérieure à la dynastie flavienne. Mais Strabon, en décrivant le *plutonium* d'Akharaca en Asie-Mineure, nous montre que, pendant la période romaine, les sanctuaires de Pluton étaient plus que jamais fréquentés par de pieux visiteurs (1). Quelques-uns de ces sanctuaires étaient devenus des espèces d'oracles médicaux, qui faisaient concurrence à ceux d'Esculape. Les malades venaient y coucher, comme dans les temples du dieu-médecin, se soumettaient à l'influence des exhalaisons souterraines, en se préparant par le jeûne et par la prière à recevoir une consultation divine, qui leur venait ordinairement par des songes. Les prêtres, qui subissaient eux-mêmes le plus souvent les épreuves au nom des visiteurs, dirigeaient ce traitement médico-religieux, où l'accomplissement de certaines obligations pieuses devait jouer le principal rôle. La stèle d'Æané, sculptée sur les indications d'un songe, κατ' ὄναρ, et reproduisant peut-être même la forme de cette vision nocturne, paraît bien se rapporter à une consécration du même genre. Le personnage que Flavius Léonas a chargé du soin de surveiller l'exécution du monument, est, selon toute vraisemblance, un ministre du temple, qui recevait les sommes données par les visiteurs pour l'érection des ex-voto ; j'ai supposé que le nom d'Ἀχερόντιος pouvait être porté dans les familles attachées à un sanctuaire des dieux infernaux. La liste des noms d'hommes commençant en Ἀχε (si le lapicide n'a pas voulu écrire Ἀρχε), ne contient que deux autres noms, d'un usage peu ordinaire.

Les détails qui précèdent, surtout pour ce qui concerne l'existence de la ville d'Æané, sont confirmés par une autre inscription de Kaliani, plus ancienne que le monument votif de Flavius Léonas. Les noms qu'elle renferme sont uniquement grecs, et l'écriture, sans avoir la simplicité du pur type hellénique, est élégante et soignée. C'est l'épitaphe en vers élégiaques d'une femme nommée Hadista; elle est gravée sur une stèle de marbre blanc, dont la partie supérieure, en grande partie détruite, représentait une scène funéraire. On retrouve ici le nom d'Αἰανή, écrit cette fois comme dans Étienne de Byzance. Quant à Kerkinion, patrie d'Hadista, on ne connaît de ce nom qu'une place forte de *Cercinium*, citée par Tite-Live comme défendant les abords du lac Bœbéis : Hadista était donc une Thessalienne, mariée en Élymiotide. Dans les deux derniers vers, l'espèce de dialogue qui s'établit entre cette femme et le juge des morts Rhadamanthe sort de la banalité habituelle de la poésie lapidaire. Cette petite scène mérite une attention particulière, dans un pays où les communications avec le monde souterrain faisaient partie de la religion locale. Il semble qu'il y ait encore là, moins une fiction poétique, qu'une de ces révélations des mystères du tombeau, que les songes faisaient arriver jusqu'aux vivants.

(1) Akharaca, bourgade dépendante de Nysa, possédait en outre un temple de Pluton et de Coré (Strabon, 649).

121.

Kaliani. Église d'Haghia-Paraskévi.

ΑΔΙΣΤΑΣΜΕΝΕΔΗΜΟΣΕΙΙΝΠΟΣΙΣΗΡΟΣΕΔΑΥ/ΑΝ
ΒΟΥΤΙΧΟΣΑΙΑΝΗΚΡΥΨΕ/ΑΤΑΦΘ////ΝΑΝ
ΤΙΚΤΕΔΕΝΙΚΛ//ΟΙΣΚΕΡΚΕΙΝΙΟΝΕΓΔΕΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΥΙΟΥΤΩΝΟΣΙΩΝΑΛΓΙΑΣΕΝΚΤΕΡΕΩΝ
ΤΟΙΓΑΡΚ/ΗΤΑΙΕΙΙΑΔΑΜΑΝΘΥΙΤΟΥΤΟΠΑΡΑΙΔΑ
ΕΙΠΕΝΟΤΩΔΙ ΙΝΩΝΠΑΙΔΟΣΕΧΕΙΧΑΡΙΤΑΣ

Ἀδίστας Μενέδημος ἔην πόσις· ἤροσε δ' αὐ[τ]ὰν
Βούτιχος· Αἰανὴ κρῦψε καταφθ[ιμέν]αν.
Τίκτε δ'ἐνὶ κλ[ήρ]οις Κερκείνιον· ἐγ δὲ Φιλίππου
Υἱοῦ τῶν ὁσίων ἀ[ντ]ίασεν κτέρεων·
Τοίγαρ Κ[ρ]ηταιεῖ Ῥαδαμάνθυι τοῦτο παρ' Αἴδᾳ
Εἶπεν, ὅτ' ὠδ[εί]νων παιδὸς ἔχει χάριτας.

« Ménédêmos était l'époux d'Hadista; Boutikhos a labouré le sillon qui l'a portée : la terre d'Æané la recouvre après sa mort. Les champs de Kerkinion l'ont enfantée; et par les soins de Philippos, son fils, elle a trouvé le repos des saintes funérailles. C'est pourquoi, dans la demeure d'Hadès, elle a dit au Crétois Rhadamanthe qu'elle avait reçu de son enfant la douce récompense des douleurs de la maternité. »

Il n'y a d'autres difficultés dans ce texte que le sens du verbe ἀρόω, qui, au figuré, s'applique ordinairement à l'époux et non au père : il faut forcer un peu l'image, pour obtenir la signification poétique de *produire en labourant*. Quelques variantes d'orthographe résultent aussi de l'emploi de la diphthongue ει au lieu de l'ι long, comme dans ὠδείνων, Κερκείνιον.

Nous avons rapporté au Louvre le plus curieux des monuments de Kaliani reproduit par notre Planche 22 : c'est un grand bas-relief funéraire en marbre blanc, qui ne porte aucune inscription, mais que le caractère de la composition et du style fait remonter au temps de l'autonomie de la Macédoine. Le mort est représenté, selon le goût de la haute époque grecque, assis au milieu de sa famille, trônant sur un siége élevé : c'est à la fois une image du repos éternel et une marque du caractère sacré dont le trépas a revêtu celui qui est devenu pour les siens un dieu domestique. Devant lui, une femme debout lui donne la main dans un suprême adieu, en lui serrant le poignet, δεξιτέρην ἐπὶ καρπῷ ἑλὼν, selon le geste minutieusement décrit par Homère, quand il raconte

la séparation d'Ulysse et de Pénélope (1). Trois autres figures debout, une femme, une jeune fille tenant un coffret, et un jeune homme, complètent la scène.

Sous le rapport de l'exécution, il faut reconnaître que la stèle gréco-macédonienne d'Æané est l'œuvre d'un artiste peu habile et qui ne savait pas parfaitement son métier. Le dessin est hésitant, incorrect dans les détails; le travail du ciseau manque de précision et de fermeté. Cependant on retrouve, sous la maladresse de la mise en œuvre, les qualités d'ensemble, le sentiment large et simple du beau style hellénique. C'est un exemple unique et curieux du caractère qu'avait conservé l'art grec, en pénétrant dans ces provinces écartées et demi-barbares de la Macédoine.

Le costume du personnage assis est surtout remarquable par un détail particulier aux régions septentrionales de la Grèce; je veux parler de la *causia,* sorte de large chapeau, qui était la coiffure nationale des Macédoniens. Ce chapeau n'a point ici un bord séparé et retroussé, comme la coiffure royale, καυσία βασιλική, des petites figures représentées sur les monnaies des anciens monarques de la Macédoine. Son aspect est celui d'une sorte de couvercle bombé, posé plutôt qu'enfoncé sur la tête, qu'il ombrage sans l'enfermer, et par là se rapprochant du chapeau que portent aujourd'hui les Japonais. C'est ce qui expliquerait l'emploi de deux attaches, dont l'une semble passer sous le menton et l'autre derrière la tête, si toutefois la seconde ne doit pas être considérée comme le simple cordon ou *strophion,* qui entoure souvent la tête des hommes, dans les monuments de la bonne époque grecque. Le fond est pourvu d'un large ornement circulaire, dont il est difficile de déterminer la nature. C'est le chapeau que Plaute compare très-exactement à un champignon, en l'attribuant plus particulièrement aux Illyriens :

Sycophanta *Advenio ex Seleucia, Macedonia, Asia atque Arabia.*
Charmides *Pol! hic quidem fungino genere est; capite se totum tegit.*
Illurica facies videtur hominis, eo ornatu advenit.

Un chapeau de cette forme est donné à la Macédoine personnifiée, par les monnaies du proconsul C. Antonius et par celles de l'empereur Hadrien, qui portent la légende : *Restitutori Macedoniæ* (2). Le héros Néoptolème, comme roi d'Épire, porte aussi la causia, dans les peintures de vases. D'un autre côté, on a de Strabon un témoignage des plus significatifs sur l'extension du costume macédonien dans le nord de la Grèce : il se joignait à la ressemblance des dialectes, pour accuser un lien de parenté entre les Macédoniens et les populations limitrophes : Ἔνιοι δὲ καὶ σύμπασαν τῆς μέχρι Κορ-

(1) Homère, *Odyssée* XVIII, v. 258.
(2) Plaute, *Trinummus*, IV, 2, 9. — Cohen, *Médailles consulaires*, pl. IV, fig. 22; *Médailles impériales*, Adrien, n° 1078. Comparez la causia de Pison, dans l'*Anthologie palatine,* VI, 335.

κύρας Μακεδονίαν προσαγορεύουσιν, αἰτιολογοῦντες ὅτι καὶ κουρᾷ καὶ διαλέκτῳ καὶ χλαμύδι χρῶνται παραπλησίως (1).

Strabon ne mentionne pas spécialement la *causia ;* mais d'autres auteurs la décrivent comme un large chapeau de feutre, πῖλος πλατύς, particulier aux Macédoniens : ἡ δὲ καυσία πῖλος Μακεδονικὸς παρὰ Μενάνδρῳ, ὡς τιάρα Περσικός. Il paraît même qu'il remplissait jusqu'à un certain point l'office d'un casque, ce qui s'expliquerait, si le feutre était garni d'un *omphalos* de métal, comme notre bas-relief le ferait supposer : Καυσία ἥτις ἦν κάλυμμα κεφαλῆς Μακεδονικὸν, ἐκ πίλου ὡς τιάρα, σκέπουσά τε ἀπὸ καύσωνος καὶ ὡς εἰς περικεφάλαιαν συντέλουσά τι (2).

L'usage de la *causia* était si bien dans les mœurs de la Macédoine, que les rois eux-mêmes l'avaient associée avec le diadème ou bandeau royal, et en avaient fait l'insigne de leur pouvoir; c'est ce qui résulte non-seulement des textes, mais d'un grand nombre de monuments figurés et surtout des monnaies macédoniennes. C'est ainsi qu'il faut se représenter même Alexandre le Grand, dans la tenue de chaque jour ; seulement, dans les réunions, il échangeait la coiffure nationale contre le pétase grec, auquel il paraît avoir joint d'autres insignes du dieu Hermès : τὰ μὲν ἄλλα σχεδὸν καὶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν χλαμύδα τε πορφυρᾶν καὶ χιτῶνα μεσόλευκον καὶ τὴν καυσίαν ἔχουσαν τὸ διάδημα τὸ βασιλικόν, ἐν δὲ τῇ συνουσίᾳ τά τε πέδιλα καὶ τὸν πέτασον ἐπὶ τῇ κεφαλῇ καὶ τὸ κηρύκειον ἐν τῇ χειρί (3). Après la mort du conquérant, la καυσία διαδηματόφορος reste l'insigne du pouvoir royal, dans tous les États qui se formèrent du partage de l'empire macédonien, depuis l'Égypte jusqu'à la Bactriane : κρηπῖσι καὶ χλαμύδι καὶ καυσίᾳ διαδηματοφόρῳ κεκοσμημένον, αὕτη γὰρ ἦν σκεύη τῶν ἀπ' Ἀλεξάνδρου βασιλέων. L'empereur Caracalla, que Dion Cassius surnomme le φιλαλεξανδρώτατος, traversant la Macédoine, portait encore ce costume, pour contrefaire son héros favori : Προσῄει δὲ αὐτὸς ἐν Μακεδονικῷ σχήματι, καυσίαν τε ἐπὶ τὴν κεφαλὴν φέρων καὶ κρηπῖδας ὑποδούμενος (4).

Un détail curieux, c'est que la *causia* royale était teinte en pourpre, ce qui devait lui donner une certaine analogie avec les chapeaux de nos cardinaux. Le privilége du chapeau de pourpre paraît même avoir été étendu par les rois à un certain nombre de nobles et d'officiers royaux, probablement ceux que l'on appelait *purpurati,* et qui portaient aussi la chlamyde de même couleur : Ἐξῆν γὰρ Εὐμενεῖ καὶ καυσίας ἁλουργεῖς καὶ χλαμύδας διανέμειν, ἥτις ἦν δωρεὰ βασιλικωτάτη παρὰ Μακεδόσιν. Ce qui distinguait particulièrement le chapeau des rois, c'était le *diadème* blanc dont ils l'entou-

(1) Strabon, 327.
(2) Pollux, *Onomasticon*, X, 162. Eustathe, *in Odysseam*, 1399.
(3) Athénée, p. 327.
(4) Plutarque, *Antoine*, 54. Hérodien, IV, 8.

raient : οὔτε καυσίας, ἥτις κατὰ τὸν Παυσανίαν πῖλος ἦν πλατὺς, ὃν οἱ Μακεδονικοί φησι βασιλεῖς ἐφόρουν, λευκὸν αὐτῷ διάδημα περιειλοῦντες. Il faut entendre par là une écharpe de fine étoffe brochée d'or, μίτρα, pliée de manière à former un étroit bandeau, dont les bouts frangés tombaient dans le dos; ainsi se coiffait Démétrius Poliorcète, qui portait dans toute sa magnificence le costume royal macédonien : Μίτρα δὲ χρυσόπαστος ἦν, ἣ καυσίαν ἁλουργῆ οὖσαν ἔσφιγγεν, ἐπὶ τὸ νῶτον φέρουσα τὰ τελευταῖα καταβλήματα τῶν ὑφασμάτων (1). On ne voit pas très-bien, il est vrai, comment ce diadème pouvait serrer, entourer, σφίγγειν, περιειλεῖν, un chapeau bombé, de la forme de celui que représente notre bas-relief. Les monuments figurent eux-mêmes l'association de la causia et du diadème de deux manières, qui semblent indiquer une variation à cet égard dans l'usage antique.

Sur les anciennes monnaies de la Macédoine, sur celles du roi indo-macédonien Antialkidès, sur un beau camée du Cabinet des Médailles, reconnu par Ch. Lenormant pour le portrait du roi Persée en Zeus Ægidophoros (2), le diadème est ceint directement autour des tempes, et, s'il servait à maintenir le chapeau, ce n'était que par un point d'attache, comme on peut le supposer également du *strophion* de notre bas-relief. Il faut remarquer que, dans ces différentes représentations, la causia royale se rapproche de la forme évasée de la *tholia* grecque; mais peut-être n'est-ce qu'une interprétation des artistes. Le camée de Persée la montre en outre décorée de figures et terminée aussi par un *omphalos,* d'où part une bandelette flottante. Philippe, père de Persée, est seul représenté, sur les monnaies romaines de la famille *Marcia* (3), avec la causia entourée du diadème, conformément aux textes anciens; mais, pour recevoir cet ornement, sa coiffure a pris la forme d'un pétase à bords étroits; elle est en outre couverte de traits ondulés, destinés, je pense, à figurer la nature velue du feutre, et elle se complique de parties accessoires qui lui donnent un aspect étrange, telles que jugulaires, garde-nuque, cornes en spirale, analogues aux τραγικοῖς κέρασιν du casque de Pyrrhus. Dans ces conditions, il est difficile de distinguer la causia de certains casques bizarres, figurés sur les monnaies des rois d'origine macédonienne, particulièrement sur celles d'Eucratidès et de Tryphon, et fabriqués évidemment à l'imitation de la coiffure nationale. Le casque même des phalangistes macédoniens, bien qu'il fût de cuir cru, κράνος ὠμοβόειον (4), est figuré sur les monnaies autonomes de la Macédoine, avec un rebord circulaire, qui dérive probablement de l'usage de la causia.

(1) Plutarque, *Eumène*, 8. Athénée, 527.

(2) Voyez *Athenæum français,* juin 1855, p. 58. Comparez Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, II, pl. VI, fig. 16.

(3) Cohen, *Médailles consulaires*, pl. XXI, fig. 5. — Plutarque, *Pyrrhus*, 11.

(4) Dion Cassius, LXXVII, 7 (*Epitome* de Xiphilin).

Au milieu de tant de variétés, il n'est pas sans intérêt de trouver un exemple authentique du chapeau macédonien, tel qu'il était porté, à une époque ancienne, dans les régions intérieures et à demi hellénisées de la Macédoine. Le soin que l'on a pris de conserver ce détail de costume sur un monument funéraire ferait même supposer qu'il a ici, comme sur les monnaies, la valeur d'un insigne, indiquant un personnage de haut rang, peut-être même un prince de la famille de Derdas, qui régna sur ce petit canton, d'abord autonome, de l'Élymiotide.

Au sujet des autres détails du costume macédonien, les indications que donne le bas-relief de Kaliani sont plus difficiles à saisir. La κουρά n'offre rien de particulier que les cheveux et la barbe taillés très-courts. Quant à la forme des vêtements, nous savons que la chlamyde macédonienne, au lieu d'être un rectangle plus ou moins long, comme les chlamydes grecques, recevait, sur l'un de ses grands côtés, une coupe arrondie, κυκλοτέρῃ κόλπον, περιφέρειαν; mais sur les trois autres reparaissaient les lignes droites du rectangle, εὐθεῖαι βάσεις, qui représentaient les bords naturels de la pièce d'étoffe, ὥσπερ ἀπὸ κρασπέδων; ces détails nous sont donnés par Plutarque, à propos du plan de la ville d'Alexandrie, qui présentait la forme d'une chlamyde macédonienne : Κυκλοτέρῃ κολπον ἦγον, οὗ τὴν ἐντὸς περιφέρειαν εὐθεῖαι βάσεις, ὥσπερ ἀπὸ κρασπέδων, εἰς σχῆμα χλαμύδος ὑπελάμβανον, ἐξ ἴσου συνάγουσαι τὸ μέγεθος (1). Pline indique aussi que les longues chutes ou *laciniæ* du demi-cercle se terminaient par des retours droits : *Ad effigiem macedonicæ chlamydis, orbe gyrato laciniosam, dextra lævaque anguloso procursu.* Tel est en effet, dans son aspect général, le plan, χλαμυδοειδὲς σχῆμα, que dessinent les anciennes fortifications d'Alexandrie (1). Il est assez difficile de reconnaître ces formes dans les vêtements drapés; on remarquera toutefois, dans la chlamyde à longue pointe du jeune homme placé derrière le personnage assis, une coupe très-particulière et qui semble bien marquer le passage brusque de la ligne courbe à la ligne droite. La même observation s'applique au manteau que l'une des deux femmes porte en voile sur sa tête.

L'autre femme a les cheveux relevés par un bandeau analogue à la *mitra* des femmes grecques, mais maintenus, à ce qu'il semble, derrière la nuque, par une agrafe circulaire, sous laquelle on voit passer l'extrémité d'une épingle de tête. Le bandeau frangé ou *katzouli* des paysannes du Roumlouk n'est encore aujourd'hui qu'une exagération barbare de cette pièce de coiffure; les femmes d'un certain âge le portent beaucoup plus simple, et quelquefois attaché avec une agrafe d'argent de forme ronde, comme sur notre bas-relief. Pour le reste, le costume féminin de la Macédoine ne diffère pas du costume ordinaire des dames grecques.

(1) Plutarque, *Alexandre*, 26. Pline, *Histoire naturelle*, V, 10. Strabon, 793.

Routes de l'Orestide. — Notre Carte B contient les éléments de deux itinéraires, qui relient l'Élymiotide avec l'Orestide et avec la région du haut Pénée, en traversant des pays encore très-peu connus géographiquement.

J'ai suivi moi-même la première route, qui part de Kaliani et contourne, par un chemin en corniche, l'extrémité méridionale de la chaîne du Bourinos, à l'endroit où elle est coupée par l'Haliacmon. Elle remonte ensuite brusquement vers le nord, en longeant le profond ravin de *Sphils*, pour éviter un massif de roches rouges, taillées à pic, qui bordent la rive opposée de ce ravin et qui barrent le passage le long du fleuve. Le village de *Sphils* ou *Sphilitza*, situé dans le fond du ravin, commande au nord cet important défilé entre les régions occupées par les deux tribus macédoniennes des Éliméens et des Orestes. Du village, on reprend sa route vers l'ouest, par un petit fond de plaine aride et comme brûlé, où l'on remarque des soulèvements d'une roche tendre, de couleur terreuse, toute miroitante au soleil de larges paillettes de mica; puis on débouche vers le hameau turc de *Dourtcha*, dans la région ouverte des pentes ondulées, qui forment le versant occidental du Bourinos. C'est le canton de *Venja*, entièrement chrétien, sauf quatre pauvres hameaux musulmans, et célèbre par ses vingt-quatre villages, pour la plupart encore inconnus. *Sarakhina*, distant d'une demi-journée de Kténi, est encore un village de montagne, situé au milieu des arbres et des jardins. Plus bas, à l'ouest, un ruisseau, tributaire de l'Haliacmon, coulant parallèlement à la chaîne du Bourinos, coupe les pentes rocheuses, dans lesquelles il s'est creusé un lit profond. Sur la même rive de ce ruisseau, le long duquel sont rangés plusieurs villages des Venjiotes, nous apercevons vers le nord le bourg même de *Venja*, qui a donné son nom à tout le district.

On franchit le ruisseau et l'on se dirige au sud-ouest vers *Koulentza*; c'est une riche bourgade, très-heureusement située sur un gros massif de collines cultivées, avec quelques bois sur les pentes. Au pied même de ces collines, l'Haliacmon vient terminer le grand coude qui le jette dans la direction de l'est. La position est trop importante pour ne pas avoir été occupée dans l'antiquité; je ne fus donc pas surpris de reconnaître, parmi les pierres plates que les habitants posent sur leurs toits pour en assujettir les tuiles, plusieurs fragments de stèles funéraires en marbre blanc, représentant des groupes de famille dans le goût de l'époque romaine. Les paysans me conduisirent sur la colline de *Konstandinos*, qui domine le village; ils ne m'y montrèrent aucune trace d'enceinte; mais, en quelques coups de pioche, ils déterrèrent, dans un champ labouré, une *statua togata* en marbre blanc, d'un bon travail; la tête manquait. Dans un vallon qui descend à l'Haliacmon, j'ai rencontré aussi un piédestal en marbre blanc, avec une inscription, où l'on ne distingue plus que les lettres NTONIN très-effacées, désignant un empereur de la série des Antonins. Il n'est pas impossible que la

base et la statue en toge, malgré la distance qui les sépare aujourd'hui, n'aient formé autrefois un seul et même monument.

On passe à gué l'Haliacmon, qui circule entre des berges escarpées de terre blanche, au milieu d'un bois de jeunes chênes, de l'espèce appelée, je crois, *quercus laurifolia*. Sur la rive droite du fleuve s'étend l'extrémité de la plaine de Grévéna, occupée dans cette partie par l'important tchiflik de *Déménitza,* situé à une petite journée de Sarakhina. Le village d'*Arapi,* un peu en aval, est situé dans une longue pointe, formée par le confluent d'une rivière qui descend du versant méridional. Notre route franchit ce cours d'eau et commence à monter obliquement, par des pentes d'une inclinaison moyenne. Laissant à droite le village de *Kommoti*, puis un peu sur la gauche celui d'*Haghios-Ghiorghios,* elle traverse le hameau de *Chélisma*, tchiflik du petit couvent thessalien de Vidoma, et elle atteint les hauteurs, en contournant par l'est la crête de *Tchouka,* qui donne son nom à un autre hameau. Cette crête, qui n'est que le bord un peu relevé d'un plateau dépendant des montagnes de *Khassia,* forme la ligne de partage entre les eaux de l'Haliacmon et celles du Pénée. De ce point, vue magnifique de l'Olympe et des monts *Bounasa,* les *Cambunii* de l'antiquité, séparés du massif de Khassia par une profonde dépression, où l'on distingue le gros bourg de *Dissikata.*

Le plateau, désert, planté de chênes clair-semés, s'étend jusqu'au misérable hameau khassiote de *Kounsko,* à une journée de Déménitza; c'est un tchiflik de l'un des couvents des Météores, Haghios-Stéphanos. A partir de ce point, le pays se ravine et se creuse rapidement, formant plusieurs torrents, qui se réunissent dans la petite plaine de *Kouveltzi* pour déboucher dans la vallée du haut Pénée, un peu au-dessous de Kalabaka. Une seule arête basse, à laquelle est appuyé le hameau de *Proutchani,* se maintient dans la direction du sud, et sépare les eaux de Kouveltzi de celles qui, se rendant au moyen Pénée, forment un long ravin, débouchant dans la plaine de Thessalie près de Néokhori. On peut gagner ce ravin par un affluent de sa rive droite, le petit ruisseau encaissé de *Liopraso*, tout bordé de platanes, et de là remonter par un affluent de la rive opposée, vers *Smolia,* bourgade au nord de laquelle se dresse le plus haut massif des monts Khassia ; on se trouve alors en communication avec un autre ravin qui redescend vers le bassin de l'ancien Titarèse, à la hauteur du village de Vlakho-Ianni. Dans la partie de mon travail relative à la Thessalie, j'aurai à mentionner dans cette région plusieurs emplacements antiques d'une certaine importance.

L'autre itinéraire, que j'avais tracé à M. Laloy, part de Kojani et passe par Chatista, Grévéna, le monastère de *Spilæo* et Miritza, pour aboutir à Kalabaka. On en trouvera dans notre carte le levé, pris rapidement au pas de marche, mais établi cependant sur un certain nombre de recoupements faits avec la boussole.

Les historiens et les géographes de l'antiquité ne parlent que très-vaguement de ces

régions, dont ils paraissent aussi n'avoir eu qu'une connaissance imparfaite, bien qu'elles aient été le théâtre de quelques opérations militaires importantes. D'abord Alexandre les traversa certainement, après sa campagne du Danube, lors de son retour précipité en Thessalie par l'Élymiotide. Les montagnes de Grévéna, de Kalabaka et de Khassia, répondent aux crêtes de la Tymphée et de la Paravée, par lesquelles il déboucha vers Pélinna, c'est-à-dire à *Gardhiki*, entre Néhokhori et Trikkala, ce qui indique une route très-voisine de celle que j'ai suivie moi-même : Ἄγων δὴ παρὰ τὴν Ἐορδαίαν καὶ Ἐλυμιῶτιν καὶ παρὰ τὰ τῆς Τυμφαίας καὶ Παραυαίας ἄκρα, ἑβδομαῖος ἀφικνεῖται εἰς Πελίνναν τῆς Θετταλίας (1).

Les monts *Lyncon*, dont les manuscrits de Tite-Live ne donnent pas malheureusement le nom d'une manière bien certaine, doivent désigner particulièrement les monts Khassia, dont l'arête principale, partant de la Macédoine, au nord, sépare la Thessalie proprement dite de la Tymphée ou région de Kalabaka, qui était considérée par les anciens comme appartenant à l'Épire. Dans sa première guerre contre les Romains, le roi Philippe, vaincu dans les défilés de l'Apsus, vint y camper pendant plusieurs jours. *In montes Lyncon pervenit : ipsi Epiri sunt, interjecti Macedoniæ Thessaliæque; latus quod vergit in Thessaliam orientem spectat, septentrio a Macedonia objicitur. Vestiti frequentibus sylvis sunt*; *juga summa campos patentes aquasque perennes habent* (2). La description convient parfaitement au plateau que j'ai traversé. Philippe, qui avait franchi la grande arête de la péninsule au lieu appelé *Castra Pyrrhi,* dans la Triphylie de Mélotide (comparez la position actuelle de *Milia*), avait forcé l'étape pour venir s'établir sur ce plateau, dont les ramifications le portaient ensuite tout naturellement sur Triccala, *Triccamque proximis limitibus petit.* C'est aussi par les mêmes montagnes, mais en se rapprochant davantage de l'itinéraire de M. Laloy, que, dans la première guerre civile, Domitius Calvinus, campé à Héraclée, près de Monastir, put se dérober à la marche de Pompée et venir opérer sa jonction avec César à Æginion de Thessalie, c'est-à-dire à Kalabaka (3).

(1) Arrhien, *Anabase*, I, 5.
(2) Tite-Live, 32, 13.
(3) Jules César, *de Bello civili*, 79.

CHAPITRE DEUXIÈME.

RECONNAISSANCE ARCHÉOLOGIQUE DU COURS DE L'ÉRIGON

AUJOURD'HUI TZERNA-RÉKA.

Dans le plan de mon exploration, je m'étais réservé un mois entier pour étudier les régions imparfaitement connues de la haute Macédoine. Mais j'avais compté sans l'obstacle imprévu de la maladie, le plus irritant de tous ceux que l'on puisse rencontrer en voyage. Ce mois plein de projets, je dus le passer tristement à Salonique, dans une chambre d'hôpital, et, lorsque je me trouvai rétabli, le moment était venu de gagner rapidement la côte de l'Adriatique, sous peine de nous y laisser devancer par la mauvaise saison. Il fallut se résigner à traverser la Turquie dans toute sa largeur, par la route militaire de Salonique à Durazzo, qui est l'ancienne Voie Egnatienne, en prenant le moyen le plus expéditif, celui des chevaux de poste. C'est tout au plus si je trouvai encore à disposer d'une huitaine de jours pour exécuter une des parties les plus intéressantes de mon premier itinéraire : la reconnaissance du cours, encore douteux, de l'ancien Érigon, aujourd'hui *Tzerna-Réka*.

La vallée moyenne de l'Érigon, commandée actuellement par l'importante ville de *Monastir* (appelée *Bitolia* par les Bulgares et par les Grecs), est une plaine fermée, qui s'allonge vers le nord, entre les épaisses pyramides des monts Nitch et la chaîne du Péristéri, coupée par de nombreux ravins parallèles. A peine y avions-nous pénétré, par le passage de *Gornitchovo* et par la sinueuse descente de *Banitza*, que nous prenions soin de régler notre marche et de mesurer sur le terrain une base suffisante pour le travail de topographie que M. Laloy devait exécuter, à partir de ce point, à l'aide de la boussole. On trouvera dans notre Plan E le résultat de ce travail, qui n'avait jamais été

exécuté avant nous. Je renvoie le lecteur à cette carte, pour tout ce qui concerne la description détaillée du pays, me réservant surtout l'étude des monuments et des ruines qui intéressent l'archéologie.

A Monastir même, la réception la plus gracieuse nous attendait dans la maison de M. Calvert, consul d'Angleterre, où nous retrouvions pour un instant, au cœur même de la barbarie turque et bulgare, tout le charme de la vie européenne. Mais ce que nous ne saurions surtout rappeler avec trop de reconnaissance, c'est le concours aussi intelligent que dévoué qui a été prêté à toutes nos recherches, concours d'autant plus libéral qu'il ne faisait pas acception de nationalité et qu'il était commandé uniquement par la préoccupation élevée des intérêts de la science.

Héraclée de la Lyncos et la cité des Pélagons.

Malgré son importance comme chef-lieu militaire de la Roumélie, la ville plate de Monastir, étalée sur les deux bords d'une petite rivière, le *Dragor,* affluent de la Tzerna, n'offre pas les caractères d'une forteresse antique. On ne m'y montra pas de ruines, mais seulement, vers le nord, au pied des collines qui bordent la plaine, les vestiges d'une vieille chaussée, plus large et pavée de plus grandes pierres que ne sont ordinairement les routes turques. L'emplacement de la ville ancienne, peu distant de la position actuelle, était du reste exactement connu dans le pays, et M. Calvert s'empressa d'y faire avec moi une excursion à cheval (1). Étant sortis de la ville du côté du sud, et prenant notre direction vers le village de *Boukova*, au pied du Péristéri, nous ne tardâmes pas à rencontrer, à la distance d'environ deux kilomètres, une colline qui porte des traces d'acropole. Sans être fort élevée, elle se détache presque complétement, par son relief accentué, des dernières pentes de la montagne. Elle est divisée en terrasses par des entassements de pierres et de marbres brisés, parmi lesquels se montrent çà et là des fragments de stèles à moulures ou de chapiteaux, ordinairement de basse époque. Il ne faut pas hésiter à reconnaître ici l'ancienne ville d'*Héraclée*, qui était l'une des maîtresses places de la voie Egnatienne. Les chiffres, si souvent trompeurs, des

(1) Il est curieux que cette indication ait échappé jusqu'ici aux voyageurs, et surtout à Barth, qui a passé cependant après nous à Monastir. Je la trouve confirmée dans une *Géographie de la Macédoine*, qui est en cours de publication à Athènes, et dont l'auteur, M. Dimitza, a lui-même habité la contrée. Bien que les monuments que j'ai découverts m'aient amené sur plus d'un point à des conclusions différentes de celles de M. Dimitza, il y aura beaucoup à profiter de la lecture de son ouvrage, qui contient une étude sérieuse des textes et des recherches personnelles pleines d'intérêt. C'est un travail qui fait honneur à l'érudition de la Grèce moderne.

Itinéraires ne fournissent pas une raison suffisante pour la reporter, avec le colonel Leake, à dix milles plus au sud, dans la position moins importante de *Flourina,* où je n'ai trouvé qu'un pan de mur, débris d'un château byzantin. La position que nous indiquons surveillait au contraire de très-près le tournant des montagnes par lequel la grande route stratégique s'engage dans l'ouverture formée par la vallée latérale du Dragor, pour gagner les régions occidentales de la Péninsule. Toutefois, elle ne pouvait fermer efficacement le passage, déjà largement ouvert en cet endroit, qu'en servant de base d'opérations à un corps d'armée occupant les gorges mêmes du défilé, ou de point d'appui à des fortifications avancées établies dans les passes de la montagne : c'est une réserve qu'il importe de faire, pour la discussion qui va suivre.

Il est difficile de déterminer à quelle époque fut établie dans ce passage une ville forte placée sous la protection du nom d'Hercule, comme plusieurs autres forteresses helléniques construites dans des positions importantes. Strabon est le premier auteur qui la mentionne en termes formels, à propos de la voie Egnatienne, qu'il fait passer διὰ Ἡρακλείας καὶ Λυγκηστῶν (1). Mais sur une belle monnaie d'argent de fabrique grecque, très-justement restituée par M. François Lenormant à la même région, on voit déjà l'inscription ΛΥΚΚΕΙΟΥ (2) avec le type d'Hercule combattant le lion de Némée, et avec un lynx (?) au revers. Cette représentation semble prouver qu'Héraclée avait déjà commencé à se distinguer parmi les bourgades des Lynkestes, comme forteresse royale ou tout au moins comme sanctuaire et comme centre politique de la nation, lorsque cette tribu macédonienne formait encore un petit État séparé sous des princes de la famille des Bacchiades. Mais je ne saurais trouver dans le même monument une raison d'admettre l'opinion d'après laquelle la ville d'Héraclée aurait porté primitivement le nom de *Lyncos* et serait désignée sous ce nom par les anciens.

Dès le temps de la guerre du Péloponnèse, Thucydide nous introduit dans ces régions de *la Lyncos*, comme il l'appelle, ἐς Λύγκον, ἐν τῇ Λύγκῳ, ἐπὶ τῇ ἐσβολῇ τῆς Λύγκου (3). Le mot *Lyncos* s'applique évidemment ici, non à une ville, mais au territoire même des Macédoniens Lynkestes, Λυγκηστῶν Μακεδόνων, qui nous est dépeint comme ne renfermant alors que des bourgades ouvertes, κώμας. Ces anciens noms de région, formés substantivement, à la manière des noms de villes, étaient familiers aux premiers Grecs, qui n'entendaient pas autrement, on le sait, ceux d'Argos et de Lacédémone ; il est naturel que cet usage se soit conservé plus longtemps, avec les habitudes de la vie de clan, dans ces pays du nord, où nous en retrouvons maint exemple (ainsi

(1) Strabon, 323. Cf. César, *Guerre civile*, 10.

(2) M. Lenormant cite, dans la numismatique macédonienne, une légende analogue : ΒΕΡΓΑΙΟΥ, et croit pouvoir les expliquer toutes les deux en sous-entendant δήμου. (*Revue numismatique*, année 1866, p. 9, pl. 1.)

(3) Thucydide, IV, 83 et suiv., 124 et suiv.

les noms de *Deuriopos*, de *Dobèros*). Les lexicographes de basse époque, comme Étienne de Byzance, manquent rarement de transformer en autant de villes ces cantons primitifs, auxquels le mot grec πόλις ne pouvait s'appliquer que dans son sens le plus large. Strabon et Plutarque, Tite-Live lui-même traduisant Polybe, ne se servent aussi que du mot Λύγκος, *Lyncus*, dans l'énumération des districts de la haute Macédoine; c'est donc, par le fait, le véritable nom grec de ce que nos géographes ont appelé la *Lyncestide*, d'après la forme artificielle Λυγκηστίς, dont il n'y a qu'un exemple, tiré de Ptolémée. Quant au nom même de la ville, sa forme régulière et complète est *Héraclée de la Lyncos*, Ἡράκλεια Λύγκου, que l'on trouve dans Hiéroclès.

Ces observations étaient nécessaires avant d'aborder, avec Tite-Live, l'étude de la campagne du consul Sulpitius, passage capital pour la géographie ancienne de toute la région dont Héraclée était le centre. C'était, comme on sait, la première expédition des Romains contre la Macédoine; le consul, s'appuyant sur l'Épire, s'avance directement par la Dassarétie, *per Dassaretiorum fines*, c'est-à-dire par Lychnidos et par la future Voie Egnatienne, et vient camper sur le *Bévos*, petit cours d'eau du pays des Lynkestes : *Ad Lyncum stativa posuit, prope flumen Bevum.* Si l'expression *ad Lyncum* se rapportait ici à la ville même d'Héraclée, comme on l'admet ordinairement, il faudrait en conclure que Sulpitius, après avoir franchi sans obstacle les défilés de la montagne, était venu camper en vue même de la place, c'est-à-dire au bord de la plaine, dans le passage élargi, qu'elle est insuffisante à fermer. Or, dans une pareille position il se fût trouvé maître des portes de la fertile plaine de Monastir. On voit au contraire que le roi Philippe n'avait pas commis l'insigne imprudence de laisser les Romains s'avancer aussi loin, et qu'il arriva encore à temps pour leur barrer le passage par un camp établi dans une position dominante : *Paulo plus ducentos passus a castris Romanis, tumulum propinquum Athaco fossa ac vallo communivit ; ac subjecta cernens Romana castra....* (1). Les Romains sont alors si peu maîtres des défilés de la plaine, que la rencontre des éclaireurs a lieu sur le territoire des Dassarètes, et que c'est du même pays que le général romain tire tous ses vivres : *inde frumentatum circa horrea Dassaretiorum mittebat.* Il se trouve tellement gêné pour ses subsistances qu'il est forcé de s'éloigner d'une distance de huit milles (11 kilomètres), vers la région montagneuse appelée *Octolophos : Octo ferme inde millium intervallo, tutiorem frumentationem habiturus, castra ad Octolophum (id est loco nomen) movit* (2). C'est alors seulement qu'un engagement sérieux force le roi à abandonner ses positions, que les Romains menacent de tourner par une autre route que celle d'Héraclée.

(1) Tite-Live, XXXI, 33.
(2) *Ibid.*, 36.

Pour toutes ces raisons, je ne puis voir dans les mots *ad Lyncum* qu'une traduction, un peu trop littérale peut-être, du grec περὶ Λύγκον, qui signifiait simplement que Sulpitius avait établi son camp « sur la frontière de la Lyncos ». Ces termes ainsi entendus, tout en laissant comprendre que le premier objectif des Romains était Héraclée, donnent cependant plus de latitude pour développer les opérations de Sulpitius et de Philippe en avant de cette ville. On a le droit d'en étendre le champ sur toute la région de montagnes et de plateaux qui s'étend à l'ouest de Monastir, y compris même au besoin le petit bassin de *Resna*, avec son lac.

J'ai traversé trop rapidement cette région montagneuse pour y étudier les mouvements des deux armées. Mais les anciens Itinéraires nous montrent qu'on y trouvait, en effet, une importante position fortifiée, qui défendait les approches d'Héraclée, à 12 milles, c'est-à-dire à plus de 17 kilomètres en avant de cette ville. Elle est désignée sous les noms, identiques au fond, de *Castra*, de *Præsidium* et surtout de *Parembole*, mot bien local, qui nous reporte à la langue militaire de l'époque macédonienne. Aucune position ne me paraît mieux répondre au *tumulum propinquum Athaco* et au camp retranché de Philippe, qui serait devenu par la suite une défense permanente pour le pays. Il est certain que, depuis l'audacieuse et vaine promenade du consul Sulpitius à travers la haute Macédoine, les Romains ne firent plus de tentative sérieuse dans cette direction. Quant à l'*Octolophos*, le docteur Barth, compliquant encore le trouble que Leake a jeté dans l'explication du texte de Tite-Live, s'efforce vainement de retrouver ses « huit sommets » dans les nombreux contre-forts des montagnes de Flourina. Cette erreur procède toujours de l'opinion insoutenable, qui fait occuper du premier coup et sans combat à l'armée de Sulpitius les débouchés de la plaine. Il est hors de doute, au contraire, que Sulpitius, tournant par le nord la position fortifiée des Macédoniens, les contraignit à abandonner leur première ligne de défense, et qu'il pénétra dans la plaine à la hauteur de *Stubera*, par les routes plus septentrionales de la Pélagonie, *Pelagoniæ fauces*, *angustiæ quæ ad Pelagoniam sunt*, *fauces ad Pelagoniam*, que les Macédoniens avaient été forcés justement de dégarnir pour se concentrer en avant d'Héraclée.

Il est très-instructif de voir, à une époque toute différente, les mêmes conditions stratégiques se reproduire et nous expliquer certains détails, jusqu'ici peu compris, de la marche des Goths à travers la Macédoine, marche qui se fit en sens inverse de celle des Romains. Théodoric, descendant du nord par Stobi, et marchant vers l'Adriatique, s'avançait pour franchir le passage de la voie Egnatienne, gardé par Héraclée, ἐπὶ τὴν Ἡράκλειαν τὴν ἐν Μακεδονίᾳ (1). La population tout entière, avec l'évêque, abandonnant

(1) Malchus (fragm. 18), dans les *Fragmenta historicorum Græcorum* de Didot, vol. IV.

la ville, se réfugie dans une forteresse, φρούριον, qui nous est décrite comme petite, mais bien défendue, et qui n'est autre que l'acropole située au-dessus de Boukova, la vieille Héraclée des Macédoniens. Quant à la ville proprement dite, c'était une place ouverte, qui s'était probablement, dès cette époque, transportée dans la plaine, vers l'emplacement actuel de Monastir : en effet, les barbares l'envahissent sans obstacle et y mettent le feu. Puis ils défilent sans crainte devant l'antique acropole, impuissante à leur barrer le passage et remplie d'une population épouvantée. Ce n'est que sur les hauteurs, ἄκρα, dans la partie étroite du défilé, κατὰ τὴν δύσοδον καὶ στενὴν ὁδόν, qu'ils rencontrent quelque résistance devant un fort, τείχισμα, occupé militairement par un détachement de soldats, τὴν φυλακὴν ἥτις ἦν αὐτόθι, οἱ ἐπὶ τῷ τειχίῳ φρουροῦντες στρατιωταί. Ce fort, qui ne doit pas être confondu avec la forteresse précédente, répond au contraire parfaitement au camp du *Parembole*, dont l'existence tardive nous est montrée par la mention de l'Itinéraire de Jérusalem. Cependant, devant l'impétuosité des cavaliers goths, ces ouvrages sont abandonnés et le passage est livré aux barbares.

Je n'ai retrouvé aucune des huit inscriptions que Bœckh donne, d'après Leake, comme découvertes à trois *stades* de Monastir, distance qui, bien que trop faible, peut marquer approximativement la direction de Boukova (1). L'inscription suivante se lit à Monastir même, sur une base antique, encastrée dans les constructions de la métropole et masquée aux trois quarts par un panneau en bois.

122.

Monastir. A la métropole, sur un cippe quadrangulaire, en partie caché par des boiseries.

Γ · Α Ρ Β . . .	Ο Ν C Ε
Κ Ο Υ Ν . . .	Ι Τ Є Ι Μ ΗC
Ε Ν Ε Κ . . .	Ͻ Ι Υ Π Ο
Γ Ε Γ Ρ Α . . .	Ε Ν Ο Ι
Φ Ι Λ . . .	
ΓΑΡΒΕΛΛΙΑΝΟCΚ...	.......CΒΑΡΒΑΡΟC
CΕΟΥΗΡΟC.....	.......CΙΕΡΩΝΟC
ΛΥΡΗΛΙΟC.........	.......ΠΟCΡΟΥΦΟC
ΓΚΑΛΠΟΡΝΙΟC......	.......ΝΤΟCΟΥΙΑΙΙC
ΑΜΗΟΥΙΟC..........	.......ΟCΜΑΞΙΜΟC
....	.......ΜΑΡΥΛΛΟC
....	......CΟΥΚCΕCCΟΥ
....	.......ΜΑΡΤΙΑΛΗC
CΕΚΟΥΝΔΟC.......	.......ΛΟΓΓΕΙΝΟS
Π·ΚΑΠΡΕΙΛΙΟC.....	....

(1) Bœckh, *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 1999 et suiv.

M. Calvert s'était procuré une copie complète, que je transcris textuellement en petits caractères, à côté de la partie que j'ai pu moi-même déchiffrer. Il s'agit d'une statue dédiée à un homme influent par quarante-neuf de ses amis ou clients, dont les noms et surnoms sont presque tous romains. Le nom Ἀρϐελλιανός, que j'ai relevé sur le marbre en tête de la liste, invite à lire plutôt Ἀρϐ[έλλι]ον comme le *gentilitium* du personnage honoré de la statue.

Γ. Ἀρϐειανὸν (?) Σεκοῦνδον
τειμῆς ἕνεκεν οἱ ὑπογε-
γραμμένοι φίλοι.

Γ. Ἀρϐειανὸς (?) Κλήμης
Σευῆρος Λουσίου
Αὐρήλιος Σεκούνδου
Γ. Καλπούρνιος Μάρκος (?)
Λ. Μηουίος Σουκλέσσος (Σουκκέσσος)
Γ. Γράνιος Φρόντων
Γ. Γράνιος Παυερας (?)
Γ. Τιτίνιος Ἀδριανός
Σεκοῦνδος Γ. Ἀδριανοῦ
Π. Καπρείλιος Σεκοῦνδος
Κ. Φρούριος Ἡγήτων
Σεσουδος (Σεκοῦνδος) Οἰσμίου (?)
Κόειντος Σεκούνδου
Γαῖος Σεκούνδου
Μ. Οὐαλέριος Ἄσπερ
Τίτος Λουκίου Σῶτος
Ἀλφίδιος Κρίσπου, Κέλερ Τίτου
Θεόφιλος Ἀντιπάτρου
Λ. Φάϐιος Ὀνήσιμος
Γ. Κορνήλιος Σευῆρος
Γ. Ἰούνιος Οὐάλης
Η. Κούτιος Μακεδίων (?)
Κόειντος Μάρκου
Τίτος Σεκοῦνδος

Κ. Ἰούλιος Βάρϐαρος
Κόειντος Ἱέρωνος
Γ. Τυράννιος Ῥοῦφος
Γ. Τυράννιος Οὐάλης
Λ. Τυράννιος Μάξιμος
Γ. Ἀλφίδιος Μαρύλλος
Πόπλιος Σουκκέσσου
Μ. Κούτιος Μαρτιάλης
Λ. Ἰούλιος Λονγεῖνος
Λ. Ἀνθόστιος (?) Βάσσος
Μάρκος Οὐήρου
Ἰούλιος Οὐήρου
Ἀντίπατρος Θεοφίλου
Σεκοῦνδος Γαίου
Λούκιος Λουκίου
Ἐυμένης Ηρατορου (Ἡρα[γόρου)
Τιϐ. Κούτιος Πρεῖμος
Πομπώνιος Μοντανοῦ
Πωλλίων Σιλουανοῦ
Γαῖος Μαξίμου
Μ. Σηούιος Παῦλος
Γαῖος Παύλου
Μάξιμος Μαρύλλου
Λυσίμαχος Ἀντιγόνου.

Quelques autres inscriptions ont été réunies dans le jardin du consulat anglais, par les soins du prédécesseur de M. Calvert. Je dois avertir qu'elles n'ont pas été découvertes à Monastir, mais tirées de la contrée environnante et même de districts assez éloignés, que l'on n'a pu malheureusement me désigner avec précision. Le déplacement des monuments, dont nous aurons à signaler plus d'un exemple, est un fait contre lequel la science exacte doit se tenir en garde, dans ces plaines habitées par les Bulgares, conducteurs d'*arabas* et grands faiseurs de charrois. C'est une incertitude de plus qui

vient atteindre l'une des rares sources d'informations qui nous restent sur l'ancienne géographie du pays. On ne saurait trop regretter un pareil doute surtout pour l'inscription latine suivante, qui soulève une question de topographie des plus controversées : je veux parler du problème relatif à la ville de *Pelagonia*, que Tite-Live cite comme le chef-lieu donné par Paul-Émile à la Quatrième Macédoine, et que l'on identifie ordinairement, mais non sans de sérieuses contradictions, avec Héraclée.

123.

Monastir. Sur une stèle décorée d'un bas-relief romain
(apportée d'un autre endroit).

C · IVLIVS · BASSVS · C · F MAΓC
PELAGO · MIS · VFTE · EX · LEC
VIII8 AVG · MIL · ANN · XXV
VIXIT · ANN · LXXV · H · RDF
C · IVLIVS · CAFNIALIS · ET
CIVLIVS · OLVMPIVS · ET
C · IVLIVSΓELIX

FXT · A · M · DEN · LX

C(aius) Julius Bassus), C(aii) f(ilius), Maec(ia),
Pelago(nia), mis(sus) vete(ranus) ex leg(ione)
(Octava) Aug(usta), mil(itavit) ann(os) XXV,
vixit ann(os) LXXV. H(e)r(e)d(es) f(ecerunt)
C(aius) Julius Caenialis et C(aius) Julius Olumpius
et C(aius) Julius Felix.
Ex t(estamento) a(d) m(onumentum) (?) den(arios) LX.

« Caius Julius Bassus, fils de Caius, de la tribu Maecia, originaire de Pelagonia, vétéran ayant reçu son congé, de la légion Huitième-Auguste, a servi vingt-cinq ans et vécu soixante-quinze ans. Ce monument lui a été élevé par ses héritiers, Caius Julius Caenialis, Caius Julius Olumpius et Caius Julius Felix. — D'après son testament, il a été donné pour le monument soixante deniers. »

La dernière ligne, en caractères plus négligés, semble avoir été ajoutée après coup.

Le nom géographique qui suit, dans les inscriptions militaires, la mention de la tribu en y ajoutant un complément nécessaire, lorsqu'il s'agit de citoyens romains appartenant aux provinces, est communément un nom de ville. Aussi pouvons-vous hésiter ici entre le simple ethnique *Pelago* et le nom abrégé de cette ville de *Pelagonia* qui est

un sujet de discussion pour les géographes. D'autres exemples du même nom ont été retrouvés, en effet, sur des points très-différents de l'ancien monde romain, toujours associés à la tribu *Maecia* (1). Déjà M. Léon Renier avait signalé à Lambessa, en Afrique, l'inscription d'un centurion de la Troisième-Auguste, *C. Domitius c. f. Maec. Pelag. Pudens*. Mais on a retrouvé aussi le nom de la ville écrit en toutes lettres, ce qui ne laisse plus aucun doute : *L. Cornelius, L. f. Maec. Pelagonia.* Nous avons encore à Rome un soldat des Vigiles, *M. Aelius M. f. Mec. Mestrianus Pel.,* dont les noms, empruntés à Marc-Aurèle, donnent une date approximative très-intéressante, et dont le surnom se rattache à la *gens Maestria*, très-répandue en Macédoine, notamment à Stobi, à Dium.

L'inscription de C. Julius Bassus, trouvée dans le pays même, et se joignant aux précédentes, ne laisse aucun doute sur la persistance du nom de *Pelagonia,* depuis le temps des premiers Césars jusqu'à celui des Antonins. C'est ainsi que l'on désignait, au moins dans l'usage officiel de l'administration, un centre important de la haute Macédoine, autour duquel se groupait une population indigène en possession du droit de cité romaine et inscrite dans une même tribu, ainsi que l'est ordinairement celle des colonies et des municipes. Mais, le lieu exact où l'inscription a été découverte fût-il rigoureusement déterminé, il faut avouer qu'elle ne nous apporterait encore que des présomptions sur la position exacte de ce centre de Pélagonia et sur ses rapports avec Héraclée ; car le vétéran romain qui était revenu mourir dans sa contrée natale pouvait très-bien habiter sur quelque autre point du territoire. La solution de cette question, si elle est possible, doit être cherchée principalement dans l'étude attentive de l'histoire et de l'ethnographie du pays.

Nous trouvons la vallée moyenne de l'Érigon occupée dans l'antiquité par trois tribus différentes, les *Pélagons*, les *Lynkestes* et les *Deuriopes*, dont les limites réciproques ont dû naturellement beaucoup varier, avec la force de ces tribus, surtout dans la plaine, qui fut leur champ de bataille, tandis qu'il faut chercher leurs points d'appui dans la région montagneuse. Les anciens maîtres du pays paraissent avoir été les Pélagons, que les traditions homériques tendent à faire reconnaître comme l'une des tribus dominantes de la grande nation péonienne, mais qui furent plus tard subjugués par les Lynkestes, de race macédonienne, et réduits probablement, dans une partie de la plaine, à l'état de colonat ou de servage. Il est difficile de décider si une partie de la population conserva un district indépendant, et si surtout, d'après un passage très-discutable de Strabon, ils ont jamais formé une petite confédération de trois villes, une

(1) Voyez Grotefend, *Imperium Romanum tributim descriptum*. Comparez Léon Renier, *Inscriptions de l'Algérie*, n° 1344.

tripolide (1). Ce qui est certain, c'est qu'ils ne cessèrent pas de constituer une race distincte, et que le nom de Pélagonie, employé comme nom de contrée, resta le terme le plus général pour désigner surtout la région au nord de Monastir, sans y réserver toujours la place des Deuriopes, qui en occupaient cependant, comme nous le verrons, une notable partie. Ptolémée recule même le nom de Pélagonie, au sens large du mot, jusqu'à l'Axios, et les Byzantins l'étendent à tout le pays.

Les victoires des Romains rendirent inévitablement une force nouvelle à cet élément pélagonien plus ou moins refoulé ou asservi. Il était tout naturel, de la part des vainqueurs, de le relever, pour l'opposer à l'élément macédonien, représenté par l'aristocratie militaire des Lynkestes. Aussi ne saurait-on traiter légèrement, comme une fantaisie de nomenclature, la brusque apparition d'une ville de *Pelagonia* dans le texte de Tite-Live, à propos du partage de la Macédoine par Paul-Émile : *Capita regionum ubi concilia fierent, primæ regionis Amphipolin, secundæ Thessalonicen, tertiæ Pellam, quartæ Pelagoniam fecit.* Quand le même fait se trouve reproduit par Diodore, dans un passage où Pélagonia est citée encore plus catégoriquement parmi les quatre villes capitales (πόλεις) des régions, on ne peut douter que la mention première ne remonte aux parties perdues de l'histoire de Polybe et, de toute manière, au texte même du sénatus-consulte, analysé de près et reproduit dans ses parties principales, par les historiens (2). On comprend dès lors toute la gravité d'une pareille innovation, qui ne saurait être un pur changement de nom. Remarquons en passant que la langue latine ne permet pas plus que la langue grecque de considérer la forme *Pelagonia* comme une épithète ayant jamais pu servir à déterminer le nom d'Héraclée : c'est le nom même du pays, directement transformé en un nom de ville, ce qui ne peut s'expliquer que par un véritable συνοικισμός, c'est-à-dire par un essai de concentration de l'ancien fonds de la population pélagonienne dans une même communauté, autour d'une ville unique, formant au moins quelque chose d'analogue aux *civitates* de la Gaule. Cette assimilation, pour laquelle je crois pouvoir m'autoriser de l'opinion de mon savant maître M. Léon Renier, si versé dans toutes les questions difficiles qui touchent à l'administration du monde romain, est du reste pleinement confirmée par Strabon, qui cite, à propos du partage de la Macédoine, le nom même des Pélagons : Παῦλος μὲν οὖν ὁ τὸν Περσέα ἑλὼν, συνάψας τῇ Μακεδονίᾳ καὶ τὰ Ἠπειρωτικὰ ἔθνη, εἰς τέτταρα μέρη διέταξε τὴν χώραν, καὶ τὸ μὲν προσένειμεν Ἀμφιπόλει, τὸ δὲ Θεσσαλονικείᾳ, τὸ δὲ Πέλλῃ, τὸ δὲ Πελαγόσιν (3). Ce texte, tiré de l'*Epitome* du Vatican, n'avait pas encore été, que je sache, introduit dans le débat.

(1) Strabon, 327.
(2) Tite-Live, XLV, 29. Cf. Diodore, XXXI, 8
(3) Strabon, livre VII, fragment 48.

Sans doute cette concentration aurait pu avoir lieu sur un point tout à fait indépendant de l'ancienne capitale des Lynkestes. Mais de sérieuses raisons pour ne pas s'écarter de Monastir et des ruines toutes voisines d'Héraclée sont fournies par la tradition ecclésiastique et byzantine. Le nom de Pélagonia est attaché aujourd'hui au siége occupé par le métropolitain de Monastir, ὁ Μπιτολίων καὶ Πελαγονίας, lequel porte en outre le titre d'ἔξαρχος τῆς ἀνὼ Μακεδονίας. Or ce siége a certainement remplacé celui dont l'évêque s'intitule encore, au concile de Constantinople, en 553 ap. J.-C., évêque d'Héraclée de Pélagonie, *episcopus Heracleæ Pelagoniæ*, *Heracleæ Pelagoniensis*. D'un autre côté les historiens du Bas-Empire se servent aussi fréquemment du nom de *Pelagonia* pour désigner non-seulement le pays, mais la grande ville qui y continuait en quelque sorte l'antique Héraclée et que d'autres, moins soucieux de l'antiquité, désignent deja par le nom vulgaire de *Boutélion* (d'où *Bitolia*), emprunté aux Bulgares qui l'occupaient. Cinnamus identifie même en termes formels Pélagonia et l'*Héraclée des Mysiens*, comme il l'appelle : ἐν Ἡρακλείᾳ τῇ Μυσῶν... ἥν τινι γλώττῃ ἐπακολουθοῦντες Ῥωμαῖοι Πελαγονίαν ὀνομάζουσι. Les expressions dont se sert cet écrivain du douzième siècle méritent d'être pesées avec attention : elles semblent prouver que le nom de Pélagonia, conservé sans doute par la tradition romaine et latine de la chancellerie impériale, était considéré comme une locution recherchée d'origine étrangère (γλῶσσα), moins conforme à l'usage littéraire des Grecs que le nom d'Héraclée, ce qui est tout à fait d'accord avec les faits que nous exposons plus loin. Par ces témoignages nous sommes amenés à identifier, dès les temps antiques, Pélagonia avec Héraclée, non pas toutefois assez étroitement pour que les deux noms ne puissent représenter des états différents de la même cité, une certaine transformation et même une notable extension des éléments qui la composaient.

En effet, si nous remontons maintenant à l'époque du partage de Paul-Émile, rien ne nous force à enfermer dans les murs de la forteresse macédonienne l'importante agglomération qui porte alors le nom de Pélagonia. Il ne faut pas oublier que le même décret interdisait aux Macédoniens toute garnison à l'intérieur, et ne leur permettait que des postes sur la frontière (*præsidia armata in finibus extremis*), contre les invasions des barbares. Sans examiner si cette interdiction n'entraîna pas dans la pratique l'abandon ou tout au moins le démantèlement des enceintes fortifiées, il est évident que les vainqueurs n'avaient alors aucun intérêt à attirer la population dans une forteresse qui était la clef de la route directe conduisant leurs armées en Macédoine. Rien de plus naturel au contraire de leur part que de provoquer ou tout au moins de favoriser la formation dans la plaine d'une ville ouverte, en déplaçant simplement le centre de la ville antique et en le reportant sur la petite rivière qui était voisine, vers l'emplacement actuel de Monastir. Nous avons vu que, lors de l'invasion des Goths, au

quatrième siècle, Héraclée était encore composée d'une ville basse non fortifiée et d'une forteresse de refuge située à une faible distance. On peut même supposer que ce changement, conforme au mouvement naturel des villes, avait eu sa raison d'être dans l'existence antérieure d'un ou de plusieurs faubourgs détachés, véritables *makhalahs,* occupés par la population agricole des Pélagons, comme cela se voit encore fréquemment en Roumélie, dans les villes partagées entre plusieurs races différentes. Telle fut la transformation, à la fois géographique et politique, que dut subir (au moins momentanément) l'ancienne Héraclée pour devenir, sous le nom de Pélagonia, la capitale de la Quatrième Macédoine, sans qu'il y eût proprement fondation d'une ville nouvelle.

Mais le régime imposé à la Macédoine par le décret d'Amphipolis subsista à peine quelques années. Bientôt la révolte du faux Philippe, suivie de la réduction du pays en province par Q. Cæcilius Métellus, créèrent une situation nouvelle, que nous ne connaissons pas dans ses détails, mais qu'une phrase de Pline nous laisse entrevoir comme ayant dû jeter une perturbation profonde dans l'état de ses populations : « *Et hæc est Macedonia, cujus uno die Cæcilius Metellus septuaginta quinque urbes sub hasta vendidit!* » Nous ignorons si, dès cette époque, la haute Macédoine mérita, par sa soumission, un autre traitement que les autres régions; toujours est-il que, dans le dernier siècle de la république, nous la trouvons, sous le nom de *Macédoine Libre,* en possession du régime des *populi liberi* et séparée de la province romaine : Καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ Λύγκον καὶ Πελαγονίαν καὶ Ὀρεστιάδα καὶ Ἐλίμειαν τὴν ἄνω Μακεδονίαν ἐκάλουν, οἱ δ' ὕστερον καὶ ἐλευθέραν (1). Or on sait ce qu'était cette liberté romaine, c'était le morcellement et l'impuissance. Le sénat avait trouvé sans doute, entre les cantons énumérés plus haut par Strabon, assez d'antipathies natives, pour les rendre chacun à leur ancienne autonomie. Jules César parle bien d'un chef de ce pays qui s'était déclaré en sa faveur, mais il ne s'agit que d'un chef de parti influent et non d'une magistrature régulière : *Cujus provinciæ, ab ea parte quæ libera appellabatur, Menedemus princeps earum regionum, missus legatus, omnium suorum excellens studium profitebatur.* On peut juger seulement que cette disposition des populations de la haute Macédoine dut contribuer encore à augmenter, sous les premiers empereurs, la faveur exceptionnelle accordée par les Romains à cette partie de la Macédoine.

Sous le régime de l'autonomie, la principale ville du pays perdit peut-être quelque chose de son rôle de capitale. Mais la subordination naturelle dut tendre à se rétablir entre les quartiers nouveaux et l'ancienne acropole, ce qui rendit à la place son im-

(1) Cette liberté ne fut peut-être que le développement de l'autonomie accordée aux populations de l'Orestide, qui s'étaient détachées de la Macédoine dès le commencement de la guerre avec Rome. (Tite-Live, XXXIII, 34; XLII, 38.)

portance stratégique : nous pouvons en juger par le prix que les Commentaires de César attachent encore à cette position d'Héraclée, comme avant-poste des défilés de la Candavia sur la voie Egnatienne... *Heracleam, quæ est subjecta Candaviæ* (1). On s'explique ainsi que le nom d'Héraclée soit resté seul employé dans l'usage courant de l'antiquité pour désigner la ville, en tant que position géographique et militaire, même avec ses nouveaux accroissements. Mais l'administration romaine, fidèle au texte du premier décret qui avait organisé la Macédoine, n'en conserva pas moins le nom de *Pelagonia*, pour désigner la *cité politique,* c'est-à-dire le groupe de population pélagonienne, dans lequel s'étaient fondus les habitants de la primitive Héraclée et qui occupait, avec la ville haute et basse, une banlieue peut-être très-étendue. C'est à cette *civitas*, dont Héraclée était le centre, que le droit de cité romaine paraît avoir été accordé de bonne heure, pour resserrer encore les liens politiques qui l'avaient placée sous le patronage des conquérants de la Macédoine.

Quant à l'inscription des σύνεδροι Μακεδόνων, mentionnée par Bœckh près de Monastir, elle a besoin de plus d'éclaircissements qu'elle n'en apporte dans le débat. Si l'on en juge par l'accumulation des noms, par la forme des lettres, par leurs ligatures peu nombreuses, mais très-recherchées, ce piédestal d'une statue décernée à une femme nommée *Marca Aquilia,* fille d'un *Aquilius Fabricianus Aper,* ne saurait être antérieur aux Antonins. Or, que pouvait-on entendre alors, à Héraclée, par les *synèdres des Macédoniens?* Il n'est pas douteux que, dans l'organisation temporaire de Paul-Émile, les *synèdres* ne fussent les membres des quatre *concilia* (en grec, συνέδρια) qui gouvernaient les régions de la Macédoine. On voit en effet, dans un curieux fragment de Polybe, que, six ans après la bataille de Pydna, les membres de l'un de ces conseils, ceux qui siégeaient dans le palais de *Phacos*, c'est-à-dire dans l'ancien château royal de Pella (2), tombèrent victimes d'une conspiration dirigée par un patriote exalté, nommé Damasippos, qui les considérait sans doute comme traîtres à leur pays : ... καὶ Δαμάσιππον τὸν Μακεδόνα, ὃς κατασφάξας ἐν τῷ Φακῷ τοὺς συνέδρους ἔφυγε μετὰ γυναικὸς καὶ τέκνων ἐκ τῆς Μακεδονίας. Mais après la révolte du faux Philippe, il est difficile que ces conseils n'aient pas été supprimés par Métellus, au moins dans la partie réduite en province, comme furent dissoutes vers le même temps, dans la nouvelle province d'Achaïe, les assemblées correspondantes, συνέδρια κατὰ ἔθνος (3). On ne voit pas très-

(1) Les manuscrits de César (*Guerre civile,* 10) portent *Heracliam Senticam*, par une erreur qu'il faut sans doute attribuer à quelque note maladroite introduite dans le texte.

(2) Voir plus haut, page 209. Ce texte, que je ne connaissais pas encore lors de la première rédaction de mon travail sur le palais de Palatitza, confirme mon opinion sur le rôle de prytanée affecté aux palais des rois de Macédoine, même après la destruction de la monarchie macédonienne.

(3) Comparez Bœckh, *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 1999; Polybe, XXXI, 25, 2; Tite-Live, XLV, 32; Pausanias, VII, 16 et 17.

bien comment, même dans la Macédoine Libre, un pareil lien politique aurait pu subsister entre des populations de race différente et maintenir l'hégémonie au moins nominale des Pélagons.

Il est vrai que la nation macédonienne, pacifiée et soumise, dut revenir plus tard, sous la surveillance des gouverneurs romains, à une certaine autonomie, probablement vers l'époque encore indéterminée où les συνέδρια furent rendus à l'Achaïe. Le titre de Σεβαστὸς Μακεδόνων qui est donné aux empereurs, dès le temps d'Auguste, sur les monnaies du pays, est un indice qu'il ne faut pas négliger. Sous Tibère, la Macédoine, ainsi que l'Achaïe, qui marche ordinairement de pair avec elle, n'est plus que rattachée par un lien éloigné au gouverneur de la Mœsie. Or, une inscription nous montre la Thessalie formant alors, sous la surveillance du même fonctionnaire, une communauté qui a son stratége, ses assemblées ou συνέδρια, et qui répond sans nul doute au κοινὸν Θεσσάλων des monnaies thessaliennes (1). Ce n'est que sous Domitien que la légende κοινὸν Μακεδόνων apparaît avec certitude sur les monnaies macédoniennes et atteste l'existence d'une constitution analogue, qui rendit à la Macédoine une plus grande liberté dans le règlement de ses affaires intérieures.

Cette constitution, qui avait un caractère religieux et agonistique, et dont l'un des principaux effets était la célébration de jeux communs, fut certainement accompagnée de certaines modifications dans l'organisation du pays; c'est ce qu'on peut induire des importantes inscriptions découvertes par mon ami Delacoulonche, où l'on voit le titre de *métropole* accordé à la ville de Bérœa par l'empereur Nerva, et l'un des magistrats de cette ville porter le nom de grand-prêtre à vie des Augustes et d'agonothète de la communauté des Macédoniens, τὸν διὰ βίου ἀρχιερέα τῶν Σεβαστῶν καὶ ἀγονοθέτην τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων (2). C'est une question de savoir jusqu'à quel point l'ancienne unité macédonienne fut alors reconstituée, et surtout quelle fut la situation faite, au milieu de ces changements, à la Macédoine Libre. Les affaires furent-elles confiées à une assemblée unique ou, sous une apparente unité, ne fit-on que revenir aux conseils régionaux de Paul Émile, ou bien enfin la Macédoine Libre conserva-t-elle seule son indépendance absolue avec ses *synèdres* particuliers? Le seul nom des σύνεδροι Μακεδόνων, bien que gravé sur un monument élevé dans l'ancien lieu de réunion des synèdres de la Quatrième Macédoine, ne suffit pas, il faut l'avouer, pour trancher encore une question qui intéresse au plus haut point l'histoire de la Macédoine sous l'administration romaine.

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*, n° 1189, avec ma restitution du nom de Popæus Sabinus (Tacite, *Annales*, I, 79).

(2) Delacoulonche, *Berceau de la puissance macédonienne*, dans les *Archives des missions scientifiques*, année 1858, nos 35 et 44.

Dans un article de l'*Ephemeris epigraphica*, publié depuis que les lignes qui précèdent étaient écrites, M. Marquardt, résumant les travaux antérieurs sur la question, a montré, dans presque toutes les provinces de l'empire romain, l'existence de communautés semblables, avec leurs assemblées nationales correspondant avec l'empereur et pouvant au besoin lui présenter leurs plaintes. Il a fait ressortir surtout le lien politique et religieux par lequel on avait rattaché ces communautés au culte des Augustes. On peut s'étonner qu'il n'ait presque rien dit de la Thessalie et qu'il ait passé absolument sous silence la province de Macédoine. Le sacerdoce à vie des Augustes, que nous trouvons à Bérœa joint au titre d'agonothète du κοινὸν Μακεδόνων, répond cependant de très-près à l'ἀρχιερεὺς θεῶν Σεϐαστῶν καὶ γένους Σεϐαστῶν ἐκ τοῦ κοινοῦ τῆς Ἀχαίας διὰ βίου et aux fonctions du même genre que l'on retrouve dans les différentes provinces (1). Nous avons trouvé aussi à Thessalonique un ἀρχιερεύς, qui pourrait se rapporter au même ensemble d'institutions. Lorsque les nationalités soumises, cessant d'être traitées en peuples conquis, commencèrent à être considérées comme les membres de l'empire romain, il devint nécessaire de les rattacher à Rome par ce culte commun qui était, dans les idées des anciens, le fondement de toute association politique. De là l'importance du culte de Rome et d'Auguste ou des dieux Augustes, qui servit à rattacher toutes ces communautés au foyer central et comme aux pénates mêmes de l'empire.

La Deuriopos et le cours de l'Érigon.

Parmi les motifs qui nous empêchent de faire de Pélagonia une ville distincte d'Héraclée, il faut compter la difficulté de trouver dans le pays une autre position antique qui réponde, par son importance, au chef-lieu de la Quatrième Macédoine.

Nous avons bien relevé de loin, à vingt kilomètres environ au nord de Monastir, un point qui nous a été signalé comme particulièrement riche en débris antiques, mais que nous n'avons pu visiter : c'est le village de *Topoltzano,* situé sur la rive gauche de la Tzerna, dans un endroit où ses eaux viennent passer entre deux longues collines, qui

(1) *Ephemeris epigraphica*, année 1872, p. 200. Cf. Mommsen, *Analecta epigraphica*, n° 8 et 9; Waddington, dans le *Voyage* de Le Bas, III, n° 885; G. Perrot, *de Galatia provincia*, p. 150; Anat. de Barthélemy, *des Assemblées nationales dans les Gaules*, et le célèbre marbre de Thorigny avec les corrections de M. Léon Renier, *Mémoires des Antiquaires de France*, v. XXII. — Un fait intéressant, c'est que le temple de Rome et d'Auguste, dont on a retrouvé les architraves en avant du Parthénon, sur l'acropole d'Athènes, était un petit temple rond, comme celui de Vesta à Rome.

s'élèvent, comme deux îlots, au milieu de la plaine, l'une au nord, l'autre au sud de la rivière. Mais des inscriptions d'un grand intérêt, découvertes depuis notre voyage, dans un autre village de la même région, nommé *Tsépikhovo,* ont prouvé sur ce point la présence de la peuplade des *Deuriopes,* qui s'étendait jusque-là et limitait étroitement, au nord de la plaine, le territoire de la *cité* des Pélagons.

Monuments de Tsépikhovo. — Le village de Tsépikhovo est placé aussi sur la Tzerna et sur le même massif de collines que Topoltzano, mais plus éloigné d'une lieue environ vers le nord-ouest et plus voisin des gorges de *Boutchin,* par lesquelles l'ancien Érigon sort de la région montagneuse où il se forme. Les inscriptions proviendraient même d'un mamelon isolé, situé sur la rive opposée et considéré par les habitants comme l'emplacement d'une ancienne ville, qui était assurément postée à souhait pour garder les débouchés de la rivière.

Ces monuments ont déjà été publiés et commentés en Grèce, par M. Coumanoudis (1); puis, sur des copies plus exactes, par M. G. Pappadopoulos; enfin, avec plus de précision encore, par M. Dimitza, qui revendique l'honneur d'avoir déchiffré le premier la principale inscription, à la métropole de Monastir, où elle a été transportée (2). C'est lui qui, sur ma demande, a eu la bonté de me fournir les renseignements que j'ai donnés sur la position de Tsépikhovo. Il n'a pas entendu parler de monuments antiques découverts particulièrement à Topoltzano; mais il me confirme aussi l'importance de cette position, qui est le point où la grande route ou route d'hiver de Monastir à Perlépé franchit la Tzerna sur un pont : la route que j'ai suivie à travers la plaine, par *Moghila,* n'est qu'un raccourci praticable seulement dans la belle saison. Ces indications méritent d'être recommandées à l'attention des futurs explorateurs de la contrée; ils devront étudier avec soin cette station importante, et rechercher si les débris que l'on y signale proviennent ou non du même centre antique que ceux de Tsépikhovo. On remarquera que les Itinéraires antiques indiquent sur la route d'Héraclée à Stobi une station de *Ceraune,* ou plus exactement, d'après la table de Peutinger, *Ceramie* (Κεραμεῖαι); mais elle n'est située qu'à 11 milles (16 kilomètres) d'Héraclée (3).

Je me contenterai d'emprunter aux deux principales inscriptions de Tsépikhovo, datées des années macédoniennes 243 et 269 (97 et 123 ap. J.-C., si l'on choisit la plus

(1) Les deux derniers articles ont été publiés dans la *Pandore* (août 1868, août 1870), celui de M. Coumanoudis dans l'Ἐφημερὶς τῶν Φιλομάθων (septembre 1864).

(2) Pour la construction d'une église : nouvel exemple, tout récent, du transport des inscriptions antiques.

(3) Voir les belles reproductions de la Table de Peutinger par M. Ernest Desjardins. Comparer l'Anonyme de Ravenne, I, 9. — Tafel n'a pas vu que les trois stations, *Euriston*, *Ceraune*, *Istuba*, mentionnées par cet auteur entre *Cellæ* et Héraclée, répondaient aux stations de la route d'Héraclée à Stobi, intercalées par erreur dans la voie Egnatienne. (*Via Egnatia*, I, p. 36.)

ancienne des deux ères usitées en Macédoine), quelques faits instructifs pour l'histoire et pour la géographie du pays à cette époque, c'est-à-dire vers le temps de Nerva, de Trajan et d'Adrien. Elles nous montrent, dans cette partie septentrionale de la plaine, une ville ou tout au moins une population administrée comme celle d'une ville : nous y trouvons un sénat (βουλή) dirigé, à la manière grecque, par une commission de *proèdres* tirés au sort (τῶν ἀποκληρωθέντων προέδρων); le pouvoir exécutif est exercé par des archontes ou *politarques*, dont le titre indique seul le nom géographique de la communauté qu'ils dirigent (τῶν ἐν Δεῤῥιόπῳ πολιτάρχων συναγαγόντων τὸ βουλευτήριον). Ce titre de *politarque*, de formation artificielle et relativement récente, se retrouve aussi à Thessalonique; il ne paraît pas remonter aux usages primitifs de la Macédoine.

Un décret de l'assemblée consacre des fêtes publiques instituées par le testament d'un riche citoyen appelé M. Vettius Philon, en l'honneur de son patron romain Vettius Volanus. Il y a dans les fastes de la haute administration romaine deux personnages de ce nom, l'un qui fut consul vers l'an 67 après J.-C., sous le règne de Vespasien, et qui obtint ensuite le proconsulat d'Asie, l'autre que M. Waddington, dans l'ouvrage où il reconstruit avec une érudition si abondante et si précise les fastes des provinces asiatiques, considère avec raison comme le fils du précédent (1) : car il fut consul quarante-quatre ans plus tard, en l'an 111, pendant le règne de Trajan (2). M. Coumanoudis, qui n'a pas fait la distinction entre le père et le fils, a néanmoins très-bien vu que M. Vettius Philon devait être le client de cette influente famille romaine. Par la comparaison des dates, c'est au père que doit s'adresser le témoignage de reconnaissance dont il est ici question. Nous avons un exemple de l'une des voies par lesquelles les *gentilitia* romains, autres que ceux des empereurs, se répandaient dans les provinces.

La seconde inscription montre l'institution grecque de l'éphébie se perpétuant dans ces régions reculées par la générosité du même donateur; sur neuf éphèbes cités, trois portent le nom impérial *T. Flavius*. La fréquence de ce nom, dont je citerai d'autres exemples, semble indiquer un travail particulier, opéré dans la population du pays à l'époque des empereurs Flaviens.

Malgré la forme locale qui rapproche le nom des *Deuriopes* de celui des *Derriopes* de l'Istrie (3), il n'en faut pas moins reconnaître ici les habitants de la *Deuriopos*, ἡ Δευρίοπος, district macédonien, considéré comme appartenant proprement à la Péonie (... *in Deuriopo, Pæoniæ ea regio est*) et comme riverain de l'Érigon, καὶ ἐπὶ τῷ Ἐρίγωνι

(1) M. H. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques de l'empire romain*, p. 147 et suivantes.

(2) Les noms du client, M. Vettius, montrent que le proconsul d'Asie devait porter, comme son fils, le prénom de Marcus, et confirment sur ce point la conjecture de M. Waddington.

(3) Ptolémée, II, 16.

πᾶσαι αἱ τῶν Δευριόπων πόλεις ᾤκηντο, ὧν τὸ Βρυάνιον καὶ Ἀλαλκομεναὶ καὶ Στύβαρα (1). La présence de cette tribu dans le nord de la plaine de Monastir nous était d'avance attestée par Tite-Live, puisque le consul Hostilius trouva sur son chemin une des villes des Deuriopes ci-dessus mentionnées, *Styberra*, en tournant la position d'Héraclée et en abordant la Pélagonie par le nord : *Stuberam deinde petit, atque ex Pelagonia frumentum quod in agris erat convexit* (2). On ne peut donc pas douter que la position antique découverte en face de Tsépikhovo n'ait appartenu aux Deuriopes et qu'elle n'ait été, au moins sous l'empire, un centre politique ou religieux pour cette population. Mais le titre des *politarques* et le mot même de πόλις, déchiffrés sur les inscriptions, ne suffisent peut-être pas pour démontrer, même avec l'ordinaire appui d'Étienne de Byzance (3), qu'il y ait eu réellement une ville appelée *Deuriopos* ou *Derriopos,* quand les écrivains des bons temps s'accordent à donner ce nom au pays seul. Nous nous trouvons pour la troisième fois, dans ces parages, en face de la même difficulté : nous rencontrons un nom de territoire répondant étroitement à un groupe ethnographique et employé de telle manière que l'on est tenté de le prendre pour un nom de ville. L'analogie me porte à croire qu'il s'agit encore, dans le cas présent, comme pour les noms de *Lyncos* et de *Pelagonia,* d'un territoire de clan ou de tribu, dont la population, quoique formant une même communauté politique ou *civitas,* était cependant cantonnée sur des points différents.

La tribu des Deuriopes avait son point d'appui dans la bordure montagneuse de la rive gauche de l'Érigon, y compris les montagnes au nord de *Perlépé* et le massif du *Morihovo* s'étendant à l'est vers la Péonie proprement dite. De ces montagnes, les Deuriopes s'étaient étendus dans la plaine, où ils avaient occupé, pour leur part de sol fertile, la partie qui forme actuellement le district de Perlépé. Au temps de leur ancienne autonomie, ils possédaient sur le cours de la rivière toute une ligne de places fortes. Mais les guerres, surtout celles de la conquête romaine, paraissent les avoir rejetés dans une vie toute rustique et primitive, comme celle que menaient les anciennes peuplades de l'Épire et de la Thrace, et que l'on retrouve encore aujourd'hui en Albanie. Une phrase de Strabon nous donne une singulière idée de l'état de dispersion où se trouvaient encore toutes ces populations vers le commencement de l'empire. « Autrefois, dit-il, il y avait aussi des villes dans ces tribus : Πρότερον μὲν οὖν καὶ πόλεις ἦσαν ἐν τοῖς ἔθνεσι τούτοις (4). » Il semble que, vers le deuxième siècle, quelques centres importants d'habitation aient commencé à se reformer. Mais, en supposant même que

(1) Tite-Live, XXXIX, 33; Strabon, 327.
(2) Tite-Live, XXXI, 39.
(3) Au mot Δουρίοπος.
(4) Strabon, p. 327.

le nom de *Deuriopos.* ait été alors donné à l'un d'eux, ce ne serait que par une sorte d'abus de langage, comme nous l'avons vu pour les noms de *Lyncos.* et de *Pelagonia* appliqués à Héraclée.

Région de Perlépé. — Les véritables positions des anciennes places des Deuriopes n'en restent pas moins difficiles à déterminer. Celle de Styberra est fixée par une inscription qui fait partie des monuments rassemblés au Consulat anglais de Monastir, mais qui a été apportée d'un cimetière turc de *Perlépé :* c'est la seule de ces inscriptions dont on ait pu m'indiquer la provenance avec certitude. Elle est gravée en grands caractères très-négligés, mais parfaitement nets, sur un tronçon de colonne lisse en marbre blanc.

124.

Monastir. Sur une colonne de marbre blanc (apportée de Perlépé).

ΕΤΟΥCΖΞΩ	Ἔτους ζξω
ΦΡΟΝΤωΝ	Φρόντων
ΔΙΟΝΥCΙΟΥ	Διονυσίου
CΤΥΒeΡΡΑΙΟC	Στυβεῤῥαῖος
CΛΝΤΑΡΧωΝ	ὁ ἀντάρχων
ΔΙΟΝΥCΙΟΥΤΟΥΥΟΥ	Διονυσίου τοῦ ὕου
ΤΟΥΑΓΟΡΛΝΟΜΟΥ	τοῦ ἀγορανόμου
ΤΟΥЄΚЄΙΟΝΕC	τοὺς κείονες (p. κίονας)
ΕΠΟΙ Ι	ἐποί[ε]ι

« En l'année 876, Fronton, fils de Dionysios, de Styberra, remplissant les fonctions d'agoranome pour son fils Dionysios, faisait élever ces colonnes (1). »

Malgré d'assez graves écarts d'écriture et d'orthographe, l'onciale n'a pas encore sur ce monument la forme étroite et ornée des bas siècles byzantins. A la quatrième ligne, la déformation cursive par laquelle la lettre ϵ se rapproche des caractères romains peut s'expliquer par la négligence d'un travail fait à la hâte. Cependant, si l'on prend pour point de départ même la plus ancienne des deux ères usitées en Macédoine, l'année 876 nous conduit bien au-delà des temps antiques, et nous fait descendre jusqu'en 730 après J.-C , sous le règne de Léon l'Isaurien. Il est vrai que l'emploi tardif des ères

(1) Plusieurs de ces inscriptions, généralement incomplètes et mal copiées, ont été publiées par M. de Hahn à la suite de ses deux voyages en Roumélie (*Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1861, 1869). Les plus exactes sont celles qui lui ont été communiquées par M. Dimitza. Mes copies datent de 1861 ; elles ont été faites sur les monuments mêmes.

macédoniennes sous les empereurs byzantins n'est pas sans exemple : l'inscription de l'une des tours de Salonique porte le nom de l'empereur Zénon et la date 512 (ἔτους φιϐ, ἐν ἰνδικτιῶνι ιδ) (1), qui correspond, selon l'ère macédonienne d'Auguste, à l'année 482 après J.-C. D'un autre côté, M. Waddington a retrouvé, dans les inscriptions grecques de la Syrie, les ères locales encore usitées à une très-basse époque, celle des Séleucides jusqu'en 566 après J.-C., l'ère particulière de Bostra jusqu'en 665 (2). Sur la colonne de Styberra, ce qui peut étonner à une pareille époque, c'est la disposition encore tout antique des noms propres et des titres, ainsi que la persistance de la vieille organisation municipale dans ces régions intérieures de la péninsule. Reste l'ère romaine ordinaire, dont je ne connais pas d'autres exemples sur les inscriptions de la Macédoine. Nous obtiendrions alors la date de 123 après J.-C., sous le règne d'Adrien : c'est bien haut pour un monument qui porte tant de signes de décadence.

La ville de *Perlépé*, mentionnée souvent par les historiens byzantins, sous le nom de *Prilapos*, est aujourd'hui descendue en plaine comme Monastir. Mais sa précédente position se reconnaît probablement dans le célèbre château de *Marko-kral,* importante ruine du moyen âge, située sur les dernières ramifications d'un haut promontoire qui se détache de la chaîne orientale et s'avance comme un coin au nord de la vallée. Au lieu de visiter cette forteresse, à laquelle les Slaves ont attaché le nom de leur héros favori, je préférai faire, par un chemin plus détourné, l'ascension du promontoire qui le domine et qui m'était désigné par la tradition locale comme un sanctuaire renommé des anciens cultes du pays.

Le sommet de *Slato-vrekh* ou la *Cime d'or* doit son nom, d'après les habitants, à une statue d'or qui se dressait autrefois sur cette montagne, qui est le point le plus en vue de toute la région environnante. Les chrétiens, ayant renversé l'idole, élevèrent sur le même emplacement le monastère qui s'y voit encore aujourd'hui et qui était le but de mon pèlerinage. Les pentes ardues, tapissées d'un épais gazon vert et semées d'un pêle-mêle de roches brunes d'aspect granitique, indiquent une formation géologique toute spéciale, et composent un de ces sites extraordinaires où les anciens plaçaient volontiers la demeure de leurs dieux. Le monastère est un petit couvent bulgare consacré à la Vierge (*Bogoroditza*) et connu sous le nom de *Treskavetz*.

Les moines nous accueillirent très-hospitalièrement, leurs cloches sonnant à toute volée. Pour répondre à mes questions, ils me conduisirent dans leur église. Là, les voiles qui couvrent la plaque de l'ἁγία τράπεζα ayant été soulevés, je vis, non sans étonnement, que la table sacrée avait pour support un autel gréco-romain à quatre faces ; non

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*.
(2) W. H. Waddington, *les Eres employées en Syrie,* dans la *Revue archéologique* de 1865 ; nouv. série, vol. XI, p. 263.

loin de là se trouvait un second autel de même forme. Ces deux monuments portaient des inscriptions en l'honneur d'une antique divinité locale, et confirmaient ainsi dans sa partie essentielle la légende qui a cours dans le pays (1).

125-126.

Monastère de Treskavetz. Sur deux stèles en forme d'autels quadrangulaires.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟ
ΤΕΥΔΑΝΩ
Τ·ΦΛΑΟΥΙΟϹ
ΑΝΤΙΓΟΝΟΥΥ
ΙΟϹ ΑΠΟΛΛΟ
ΔΩΡΟϹ'ΕΥΞΑΛΕ
ΝΟϜ

Ἀπόλλωνι Ὀτευδανῷ
Τίτος Φλαούιος Ἀντιγόνου υἱὸς Ἀπολλόδωρος
εὐξάμενος.

« A Apollon Oteudanos, Titus Flavius Apollodorus, fils d'Antigonos, d'après un vœu. »

ΕΤΟΥϹ ΞϹ
ΦΛΑΟVΙΑ
ΝΕΙΚΗ ΝΕΙΚΑΝ
ΔΡΟΥΑΠΟΑ
ΛΩΝΙΕΤΕVΔ
ΑΝΙϹΚΩΕVΧΗΝ

Ἔτους ξσ̅·
Φλαουία Νείκη Νεικάνδρου
Ἀπόλλωνι Ἐτευδανίσκῳ
εὐχήν.

« En l'année 260, Flavia Nicé, fille (?) de Nicandros, à Apollon Éteudaniscos, ex-voto. »

Le dieu *Oteudanos*, d'origine probablement péonienne, fait penser au dieu scythe Οἰτόσυρος, que les Grecs assimilaient de même à Apollon (2) : les savants qui cherchent à démontrer la parenté des populations thraces et des populations scythiques ne manqueront pas de tirer avantage de cette ressemblance. Le nom *Éteudaniscos*, terminé comme πανίσκος, σατυρίσκος, Ἡρακλίσκος, marque probablement une forme enfantine de la même divinité. Ces dieux enfants, tels que le petit Bacchus ou Harpocrate, étaient fort populaires à l'époque impériale et adorés principalement, comme c'est ici le cas, par les femmes. Je ne crois pas que la différence entre les voyelles initiales des deux noms puisse être une erreur de copie, parce que le caractère Ε, ayant dans l'une et dans l'autre inscription la forme carrée, n'a pu être confondu avec un Ο. Peut-être y avait-il là plutôt un fait philologique curieux, la trace d'une flexion intérieure, analogue à celle qui a lieu en allemand et tout particulièrement dans les diminutifs. Les noms des donateurs *Titus Flavius* et *Flavia* confirment une observation que j'ai faite

(1) Ces inscriptions ont été communiquées à l'Académie des Inscriptions, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, dès le 8 novembre 1861 : voir à cette date les *Comptes rendus* de M. Ernest Desjardins.

(2) Hérodote, IV, 59 ; cf. Hésychius, Γοιτόσυρος, et le *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 6013.

plus haut : ils s'accordent avec l'année 260 de la plus ancienne ère provinciale, qui nous reporte en 114 ap. J.-C., sous le règne de Trajan.

Selon le dire des moines, le monastère de Treskavetz aurait été fondé par les *krals* d'Okhridha, Andronic et son fils Michel. Il possède une bulle slave du roi serbe Étienne Douschan (1336-1356), dont l'intitulé m'a été lu ainsi par les pères : *Stephan vo Khrista blagotchestivi kral i samodergetz vse Serbskom i pomorskom Bolgarskom zemli*, et traduit par la formule suivante, analogue à celle qu'employaient les empereurs byzantins : « Étienne en Jésus-Christ fidèle roi et empereur de toute la Servie et de la terre maritime de Bulgarie. » Dans le mur extérieur de l'église, on voit un monument précieux pour les antiquités slaves; c'est une inscription serbe de l'an 1362 ap. J.-C., qui est le jalon le plus avancé que l'épigraphie slave ait planté en Roumélie.

127.

Monastère de Treskavetz. Plaque encastrée dans le mur septentrional de l'église.

∴ ЋⷪЄЧАГЄNАРА:ОУСПЄ
РАБЬБО̄НДАБНЖН
ВЬ:ЄNОХНЫРЬ:Ч̄Р̄А̄
ОУРША·ВЬСЄСРЬБЬ
ЄКЋЄZЄЋЬЛЄ:ГРЬѴЬ
СКІЄ:НПОЋОРЬСКІЄ
ВЬЛ̑ТЄ·Ѕ̄:Ѿ̄:О̄
ЄН̂ЬКТО:Є̃І

Me(se)tza ghenara, ouspe
Mensis januarii (1), obdormivit
rab Bo(j)i Dabiji-
servus Dei Dabiji-
vus enokhiyar, tz(a)ra
f ...., regis
Ourcha vse-Serb-
Urosii totius - Serv-
skie zemle, Gru-
icæ terræ, Græ-
skie i pomorskie
cæ et maritimæ
vl(as)te ς : ω : o
regionis — 6370,
endkto ε ι
indictionis 15.

La langue diffère de celle que parlent les Serbes actuels; mais, grâce aux indications que m'ont procurées MM. Donzon, Chodzko et Ubicini, j'ai pu reconnaître que cette inscription était la pierre sépulcrale d'un personnage nommé *Dabijiv* (2), mort au mois de janvier, en l'an du monde 6370, 15me de l'indiction, sous le règne d'*Ourosh*, qui porte le titre de « roi de toute la terre serbe et de la région grecque et maritime (3) ». Le mot *enokhiar* paraît désigner une fonction du palais (*ienoch*, qui devait s'écrire autrefois *enoch*, est la traduction du grec εὐνοῦχος). Je ne puis mieux faire que de soumettre ces difficultés aux philologues qui font leur étude des idiomes slaves.

(1) Génitifs absolus en slave.

(2) *Da-bi-jiv*, mot à mot *Ut-sit-vivus*, est donné par les dictionnaires serbes comme un nom de personne.

(3) M. Ubicini a publié un curieux traité d'alliance conclu entre un roi Ourosh et Charles de Valois, prétendant à l'empire d'Orient, en 1308, où le prince serbe est nommé *Hurosius Dei gratia Dalmacie, Croacie, Dyoclie ac Servie ac Rasie rex, et dominus totius maritime regionis;* c'est un prédécesseur et un homonyme de celui qui est nommé dans notre inscription.

Ce texte se rapporte au roi *Ourosh* (1356-1374), le Syméon *Ourésis* des Byzantins, successeur de Douschan, et à la dynastie des conquérants serbes qui se firent au quatorzième siècle un royaume de la Thessalie et d'une partie de la Macédoine; il est curieux surtout à comparer aux bulles d'or des mêmes princes que j'ai trouvées dans les couvents du Pinde (1). L'église de Treskavetz renferme aussi quelques fragments d'inscriptions byzantines, dont l'une se rapporte au règne d'Étienne Douschan, et offre, en grec, la formule funéraire correspondante à celle de l'inscription serbe.

128.

Monastère de Treskavetz.

∴ ЄΚΟΙΗΙΗΘΗ·ΔΟΛΟϹΤΟΘΥ
Ν-ΙΚΟΛΑΟϹΟΤΟϹΟΗϹ·ΗΗ-ΝΗ
ΛΥΓ·ΥϹΤΟΗΗЄ·Κ·ΛЄΠΗ
ΤΗϹΒΛϹΙΛЄΙΛϹϹΤЄΦ
ЄΝЄ
ν ξ

Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ
Νηκόλαος ὁ Τοσόης, μηνὴ
Αὐγούστῳ, ἡμέρᾳ κα ἐπὴ
τῆς βασιλείας Στεφ(άνου)
ἐν ἔτη. . . .
(ἰνδικτιῶνος) ζ.

Le nom Τοσόης répond, paraît-il, au nom serbe *Tocha*, abrégé de Théodore, dont le dérivé *Tochitch* devient un nom de famille. L'année manque; le nombre 7 de l'indiction se retrouve deux fois sous le règne de Douschan, en 1339 et 1354.

Le Morihovo. — La route qui traverse aujourd'hui Perlépé et qui met en communication la plaine de Monastir avec la vallée du Vardar, répond, comme nous le démontrerons plus loin, à l'ancienne voie romaine d'Héraclée à Stobi. Elle devait laisser à une certaine distance la position antique de Styberra, qui n'est pas mentionnée comme station dans la Table de Peutinger. Cette route se dirige ensuite vers le col élevé de *Pletvari*, et, franchissant les montagnes, elle suit, non la vallée de la Tzerna, mais celle de son affluent le *Rajetz*. Quant à la Tzerna, après avoir parcouru du nord au sud la plaine de Monastir, elle remonte brusquement vers le nord-est, et s'ouvre un passage tortueux et détourné à travers le *Morihovo*, pays difficile, coupé de ravins et de rameaux enchevêtrés, habité en outre par une population bulgare des plus rustiques. Nous sommes les premiers voyageurs européens qui aient suivi dans ces gorges le cours incertain de l'ancien Érigon. Il importait, pour la géographie comme pour l'histoire,

(1) Voir, dans la *Revue archéologique* de 1864, l'article que j'ai publié sur *les Couvents des Météores*, nouv. série, vol. IX, p. 153.

d'explorer un canton de la Macédoine qui n'était encore marqué sur les cartes savantes que par des espaces blancs et des lignes de points, comme s'il se fût agi du bassin de quelque cours d'eau de l'Afrique centrale (1).

Partis de Monastir, avec une escorte de deux cavaliers (*souvaris*), que le pacha avait tenu à mettre à notre disposition pour cette excursion dans un pays d'assez mauvaise renommée, notre première étape fut à *Ribartza*, où l'on voit un grand tumulus antique, servant encore à la sépulture des habitants et tout couvert de tombeaux bulgares. L'entrée même du Morihovo est au village de *Brodt,* situé dans le grand coude de la Tzerna, dont on suit d'abord la rive gauche, à travers un pays tourmenté plutôt que montagneux. Vers *Slivitza,* les collines de rochers se hérissent d'aiguilles naturelles, qui ressemblent de loin à des forêts d'énormes menhirs. A *Scotchévir,* le chemin devient difficile et l'on est forcé de passer la Tzerna sur un pont, pour prendre la rive opposée. Vers ce point, mon guide me signale un *palæo-castro* qu'il nomme *Stréli* (d'un mot slave qui veut dire *flèches*). On se trouve alors sur le revers septentrional de l'épais massif de hautes montagnes qui portait dans l'antiquité le nom de *Bora* (le massif actuel des monts *Nitch* et *Ramenbour*) : un sentier suspendu le long des pentes glissantes, qui dominent le lit encaissé de la rivière, conduit à *Grounié* ou *Grounitza,* village près duquel une colline en forme de cône tronqué porte encore les fondations d'une petite enceinte antique à peu près circulaire, construite en blocs grossiers de moyenne dimension et sans appareil bien déterminé. La position, naturellement retranchée derrière un profond ravin, qui descend de la chaîne du Bora, est en relation par des sentiers avec le village de *Pojarsko,* dans l'ancien pays des *Almopes* (aujourd'hui *Mogléna*). Le nom de cette peuplade, dont l'établissement sur le versant opposé des montagnes était antérieur à l'époque macédonienne, présente avec celui des Deuriopes une conformité de terminaison qui est à noter.

Au-delà du village de *Zovik,* la vallée s'ouvre sur les deux rives et forme un petit fond de plaine, bordé de presque tous les côtés par des montagnes qui se relèvent brusquement. Cette région intérieure de la Deuriope était commandée, dans l'antiquité, par une ville de quelque importance, dont l'emplacement se reconnaît en un lieu nommé *Tchébren,* non loin du point où la route, traversant de nouveau la Tzerna, franchit les gués de la rivière pour se diriger vers *Dounié,* sur la rive septentrionale. Je ne pus malheureusement visiter la position, qui me fut décrite par les habitants comme un promontoire de rochers, formé par la rencontre de la Tzerna avec un torrent qui

(1) Voir la carte originale, qui forme notre Plan C. — Le Dr Barth m'ayant demandé, il y a plusieurs années, pour M. Kiepert, la communication de nos levés et l'autorisation d'en faire usage, ils ont déjà passé dans plusieurs cartes allemandes, notamment dans la carte du dernier voyage de M. de Hahn dans les bassins du Drin et du Vardar.



porte le nom significatif de *Gradska* (de *Grad*, ville forte). Je crois y retrouver le site de *Bryanion,* ville placée comme toutes les villes des Deuriopes sur le cours de l'Érigon, et dont le nom pourrait même se reconnaître, au besoin, dans la terminaison du mot *Tché-bren.*

La position explique surtout parfaitement la marche dérobée du roi Philippe dans ses opérations défensives contre Sulpitius. Le consul, après avoir réussi à pénétrer dans la plaine par le nord, vers Styberra, s'était avancé à l'aventure, sans pouvoir retrouver les traces des Macédoniens, jusqu'à *Pluinna,* autre place qui me paraît répondre au *castro* de *Boundché,* situé au nord de Perlépé, vers la limite montagneuse du Morihovo : *Inde ad Pluinnam est progressus, nondum comperto quam regionem hostes petiissent* (1). Le roi de Macédoine s'était retranché derrière les défenses naturelles du pays des Deuriopes, vers Bryanion. Là, il conservait une ligne de retraite remarquablement forte et sûre, par les défilés de l'Axios et même, au besoin, par les sentiers de l'Almopie; mais il pouvait aussi soutenir les forces qui défendaient les passages des monts Nitch et la route d'Édesse, en se portant sur le flanc des Romains : c'est ce qu'il fit, par un mouvement hardi, qui jeta la terreur parmi les ennemis et dont Tive-Live ne fait pas assez ressortir le plein succès : *Philippus, quum primo ad Bryanium stativa habuisset, profectus inde transversis limitibus, terrorem præbuit subitum hosti* (2). Les Romains sont menacés d'être coupés : ils se replient sur l'*Osphagus,* probablement l'un des petits affluents de la Tzerna, qui coulent de la région de Flourina. Le principal de ces cours d'eau, la *Porodinska,* par son confluent avec l'*Helleska,* découpe un carré de plateaux, qui offre surtout une position magnifique pour un camp romain. Mais Philippe, maître de la ligne même de l'Érigon, vient camper en face des ennemis, probablement vers Brodt, dans le grand coude de la rivière, et les force à une retraite dangereuse par les défilés de l'Éordée et par l'Orestide, retraite qui aurait pu mal tourner pour l'armée consulaire, si les Macédoniens avaient montré plus de ténacité dans cette dernière partie de la campagne.

Les inscriptions sont rares dans le Morihovo. Parmi quelques débris de basse époque, qui peuvent tout au plus servir à prouver l'usage de la langue grecque dans le pays, je citerai cependant une grande plaque rectangulaire de pierre brune, grossièrement taillée, qui se dresse encore comme une limite, au milieu d'une lande déserte, non loin de la position antique de Tchébren. J'y déchiffrai, non sans peine, un salut adressé aux passants, dans lequel il ne faut peut-être pas voir une simple formule funéraire : car la stèle ne paraît pas avoir porté d'autres lettres, et nous trouverons

(1) Tite-Live, XXI, 39.
(2) *Id., ibid.*

dans les régions voisines plusieurs exemples d'une sorte de caractère religieux prêté par les habitants aux roches et aux pierres.

129.

Près de *Krouchévitza*, sur une stèle grossière, encore dressée dans les champs.

\TVXIITEΛΠ/ . . . . [E]ὐτυχεῖτε ἅπα[ντες].

« Bonne fortune à tous! »

Les Bulgares du Morihovo sont une tribu à part, dont les usages très-anciens mériteraient d'être étudiés de près. C'est parmi eux que j'ai observé l'usage des tables de pierre, établies aux portes des églises, pour les repas funèbres. Le costume de leurs femmes est très-étrange et tellement lourd qu'il rend leur marche traînante. On y remarque surtout la ceinture, appelée *poïass,* qui est un gros cordon de laine noire, faisant un grand nombre de fois le tour du corps, de sorte que la taille devient la partie la plus large de toute la personne. Sur cette ceinture elles en appliquent une seconde nommée *lessa,* qui est plate, et sur laquelle leurs cheveux, divisés en tresses fines et nombreuses, viennent s'attacher comme les cordes d'une harpe : de la même ceinture s'échappe un flot de laine noire, qui continue la chevelure et se termine par un nœud traînant à terre. Cet accoutrement barbare est complété par un tablier aux couleurs voyantes, par un voile brodé dont elles disposent la partie supérieure en forme de diadème, *obrouss,* par un surtout de laine noire sans manches, *saïa,* et par la chemise de grosse toile, *cochoula,* qu'elles ornent elles-mêmes de rosaces noires, rouges et orangées, d'un beau caractère.

On peut rapprocher du nom du *Morihovo* celui des *Morylli,* que Pline cite parmi les populations de la Haute-Macédoine (1), et qui auraient été une peuplade dépendante des Deuriopes.

Découverte des ruines de Stobi.

Après deux jours de route dans l'intérieur du Morihovo, une fausse direction nous fit franchir un col de montagne, qui nous rejeta, par une rapide descente, dans la vallée latérale du Lajetz, au milieu des gorges détournées et profondes où se cache le village

(1) Pline, *Histoire naturelle,* IV, 10.

de *Bélovoditza*. Lorsque je m'aperçus de cette infraction à l'itinéraire que j'avais tracé, je n'avais plus le temps de rebrousser chemin. Le coupable était mon guide, qui, dans son zèle, d'ailleurs intéressé, pour la découverte des inscriptions, avait voulu me ménager une surprise, impatient qu'il était de me montrer deux monuments qui jouissent dans cette région d'une renommée légendaire.

Région de Bélovoditza. — La première de ces inscriptions, gravée sur un épais bloc de marbre, est encastrée dans le mur d'une chapelle blanche, qui se voit de très-loin, en avant de Bélovoditza, à l'extrémité d'une pointe basse formée par la rencontre des eaux de ce village avec un autre torrent. Ce n'est qu'une épitaphe gréco-romaine, mentionnant le nom d'un vétéran de la garde prétorienne; une cassure a fait disparaître la date qui terminait l'inscription, mais le nom d'*Ælia Procula* ne saurait être antérieur au règne d'Adrien. L'église renferme un autre fragment d'inscription du même temps, et le cimetière qui l'avoisine est jonché de débris de stèles antiques, représentant la scène consacrée de l'adieu funèbre. Sur le versant opposé du large ravin de Bélovoditza, on rencontre aussi des vestiges de terrassements et des murailles en pierres sèches, qui marquent certainement une position antique de quelque importance, bien qu'elle ne paraisse pas avoir été entourée d'une enceinte fortifiée; elle devait avoir son principal sanctuaire à la place de la chapelle, qui est le point le plus en vue de toute la vallée.

130.

Église de *Bélovoditza*. Sur un épais bloc de marbre.

ΤΙ · ΚΛΑΥΔΙΟΝΦΟΡΤΙΟΝΟΥΕΤΡΑΝΟΝ
ϹΤΡΑΤΕΥϹΑΜΕΝΟΝΕΝΠΡΑΙΤΩ
ΡΙΩΕΤΩΝ·ΞΕ ΕΠΟΙΗϹΑΝΤΑΤΕΚΙ
ΑΤΙΚΛΑΥΔΙΟϹΠΡΟΚΛΟϹΜΑΞΙΜ
ΟϹΚΛΑΥΔΙΟϹΚΑΙΑΙΛΙ
ΑΠΡΟΚΛΑΗϹΥΜΒΙΟϹΚΑΤΑΔΙΑΘΗ
ΚΑΙΕΑΥΤΟΥϹΚΑΙ
ΤΑϹΑΔΕΛΦΑϹΚΛΑΥΔΙ
ΑϹΔΗΜΟΝΕΙΚ ΙΝΚ
ΑΙΠΡΟΚΛΑΝΕΤΟΥϹ
. . .

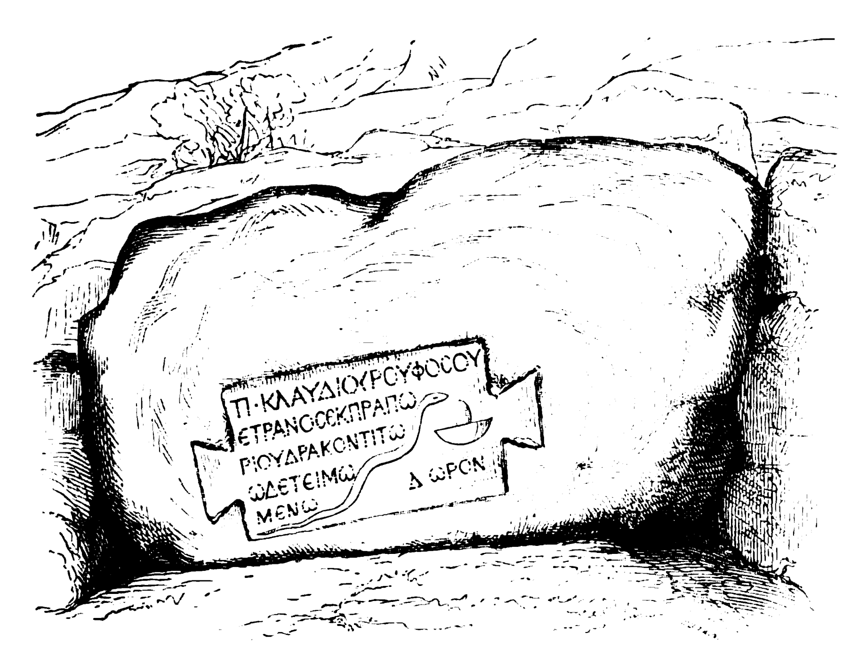
Τ(ιβέριον) Κλαύδιον Φόρτιον, οὐετρανὸν στρατευσάμενον ἐν πραιτωρίῳ, ἔτων ξε, ἐποίησαν τὰ τέκνα Τι(βέριος) Κλαύδιος Πρόκλος, Μάξιμος Κλαύδιος καὶ Αἰλία Πρόκλα ἡ σύμβιος, κατὰ διαθήκας, ἑαυτοὺς καὶ τὰς ἀδελφὰς Κλαυδίας Δημονείκην καὶ Πρόκλαν, ἔτους ....

« Tibérius Claudius Phortius (ou Fortis), vétéran ayant servi dans le prétoire, âgé de soixante-cinq ans. Ses enfants, Tibérius Claudius Proculus et Maximus Claudius, avec Ælia Procula sa compagne, l'ont fait représenter, d'après leurs testaments, ainsi qu'eux-mêmes et que leurs sœurs Claudia Démonicé et Claudia Procula, en l'année.... »

En suivant le torrent de Bélovoditza, qui forme l'une des branches originaires du Lajetz, nous nous retrouvions bientôt sur la route battue, qui conduit de Monastir et de Perlépé au Vardar par le col de Pletvari. C'est à la descente même de ce col, entre les villages de Pletvari et de Troïak, que je déchiffrai la seconde inscription indiquée à mon guide. Celle-ci du moins offre des particularités qui ne pouvaient manquer de faire travailler les imaginations amies du merveilleux. Elle est gravée dans un cartouche, sur un énorme bloc naturel, comparable par ses formes arrondies et par sa couleur violacée à nos grès de Fontainebleau, quoique d'un grain plus serré. On y lit aussi le nom d'un vétéran du prétoire; mais c'est une offrande à quelque génie local, représenté sous la figure d'un serpent en relief, qui se glisse, à travers les lignes mêmes de l'inscription, vers une coupe où se trouve un fruit ou plutôt un œuf.

131.

Au-dessus de *Troïak*, vers le col de Pletvari. Sur un gros bloc de rocher naturellement arrondi.



Τι(βέριος) Κλαύδιος Ροῦφος, οὐετρανὸς ἐκ πραιτω-
ρίου, δράκοντι τῷ
ὧδε τειμω-
μένῳ δῶρον.

« Tibérius Claudius Rufus, vétéran du prétoire, au serpent qui est honoré ici, offrande. »

Il est bien évident que cette roche, d'un aspect insolite, était de la part des anciens habitants l'objet d'un culte superstitieux, dont le souvenir s'est transmis d'autant plus facilement aux populations bulgares, que rien n'est encore plus en vogue parmi elles que les histoires de serpents veillant sur des trésors cachés. Je pense même que les tentatives de fouilles que les paysans ont exécutées à différentes reprises sous cette masse détachée sont la cause qui l'ont aujourd'hui dérangée de son aplomb primitif.

Ce qui me surprit surtout, c'est que ces deux inscriptions étaient déjà pour moi d'anciennes connaissances. Une copie m'en avait été communiquée dès le mois de mai,

dans des circonstances trop caractéristiques pour ne pas être rapportées ici. Un jour que notre corvette était mouillée dans le port de Salonique, elle fut abordée par une barque, qui portait un paysan bulgare conduit par un juif, intermédiaire obligé de toute négociation en ce pays. Le Bulgare venait me demander de lui expliquer deux inscriptions, dont il me présenta une grossière reproduction, et qui se trouvaient en un lieu qu'il ne nommait point, dans les environs de Monastir (c'étaient celles qu'un singulier hasard devait me faire rencontrer bientôt dans la vallée de Bélovoditza). Je me hâtai de les copier, et, tout en cherchant à lui faire comprendre qu'elles ne contenaient rien de merveilleux, je lui offris une pièce de monnaie pour le dédommager de son dérangement. Mais il refusa en hochant la tête; c'était lui, disait-il, qui me devait quelque chose, et, si je voulais voir les pierres mêmes, il se faisait fort de les apporter jusqu'à Salonique, avec son chariot et ses bœufs, promesse qui était présomptueuse, au moins pour le bloc de Troïak. Je donnai alors l'argent au juif, qui empocha des deux parts le fruit de cette consultation archéologique.

J'explorai la montagne aux alentours du bloc au serpent, sans y trouver aucune trace de constructions antiques. Mais, un peu au-dessus de ce lieu, j'eus le bonheur de découvrir une nouvelle inscription qui offre une certaine analogie avec la précédente.

132.

Col de *Pletvari.* Sur un rocher formant une sorte de stèle naturelle, ornée d'un bas-relief.



Διὶ Ἀγοραίῳ εὐχὴν
Π(ούβλιος) Αἴλιος Φηστιανὸς (?)
Πρόκλος, ἔτους $\overline{\text{ειτ}}$.

« A Zeus Agoraios, ex-voto, consacré par P. Ælius Festianus Proclus, en l'an 315. »

Elle se lit sur une roche dressée, tenant à la montagne même, et formant une stèle naturelle, sur le bord du ravin desséché, que suivait probablement la route antique en descendant de Pletvari. C'est aussi un ex-voto de l'époque romaine; mais celui-ci est

consacré à Zeus Agoraios, sans doute par la dévotion de quelque trafiquant qui fréquentait cette route. Au-dessus de l'inscription, un petit bas-relief très-fruste figure le dieu debout, tenant d'une main la haste et de l'autre une patère avec laquelle il fait la libation sur un autel. Les noms de *Publius Ælius* que porte le consécrateur remontent à l'empereur Adrien; si l'on admet l'ère de la réduction en province romaine pour expliquer la date marquée à la fin de l'inscription, le monument serait encore postérieur de vingt-neuf ans au règne de ce prince (167 ap. J.-C.).

Peut-être verra-t-on dans ces monuments la preuve d'un culte rendu par les anciens habitants aux pierres et aux roches d'une forme extraordinaire; mais ils montrent surtout que, sous les empereurs, les abords du col de Pletvari, point stratégique important, étaient habités par une population romaine, d'origine militaire, qui occupait un *vicus* dans la vallée de Bélovoditza.

Les noms de deux vétérans du prétoire confirment un passage de Dion Cassius, qui cite la Macédoine parmi les quatre provinces où se recrutaient exclusivement, avant Septime Sévère, la garde prétorienne; les autres étaient l'Italie, l'Espagne et le Noricum : ... καθεστηκότος ἔκ τε τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Ἰβηρίας τῆς τε Μακεδονίας καὶ τοῦ Νωρικοῦ μόνον τοὺς σωματοφύλακας εἶναι, κἀκ τούτου καὶ τοῖς εἴδεσιν αὐτῶν ἐπιεικεστέρων καὶ τοῖς ἤθεσιν ἁπλουστέρων ὄντων (1). Une certaine simplicité loyale, très-favorable à la discipline militaire, jointe à des formes plus civilisées que celles que l'on aurait trouvées dans d'autres provinces encore à demi barbares, telles étaient, on le voit, les causes qui avaient fait préférer les soldats de ces contrées pour former un corps d'élite affecté à la garde des empereurs et destiné à être mêlé à la vie urbaine de Rome. Il faut compter ce privilége garmi les causes qui contribuèrent le plus efficacement, pendant les deux premiers siècles de l'empire, à romaniser la population de la Macédoine.

Région de Tikvech. — La vallée du Lajetz n'est elle-même qu'une longue gorge, resserrée vers le milieu par un défilé de roches verticales, qui ne laissent de place qu'au lit de la rivière, dans lequel il faut passer. Les rochers sont dominés, m'a-t-on dit, par un ancien château qui porte proprement le nom de *Lajetz*. La position répond assez bien à la station d'*Euristos,* marquée par la table de Peutinger entre *Ceramie* et *Stobi*, à 12 milles seulement de cette dernière ville. Le même nom rappelle la ville d'*Andraristos,* que Ptolémée place, avec Stobi, dans la Pélagonie, et dont il ne faut peut-être pas séparer les *Audaristenses,* population de la haute Macédoine, selon Pline (2).

Au sortir de ces gorges, le Lajetz incline vers le nord et débouche dans une vallée

(1) Dion Cassius, LXXIV, 2 (Epitome de Xiphilin).
(2) Ptolémée, III, 13, 34; Pline, *Hist. nat.*, éd. Littré, IV, 17.

ouverte, où il se réunit avec la Tzerna. Désireux de reprendre le plus haut possible le cours de l'ancien Érigon, qu'un fâcheux hasard m'avait fait quitter malgré moi, je me dirigeai en sens opposé, et j'allai retrouver cette rivière à l'endroit où elle sort d'une profonde coupure ouverte dans les montagnes du Morihovo. Le bac de *Vosartza* me mit sur la rive droite, commandée par les ruines importantes de *Tikvech,* qui ont donné leur nom à tout le pays compris entre la région montagneuse et le Vardar. Elles couronnent une sorte de palier, sur un versant rapide, à la rencontre d'un torrent qui forme comme un premier rempart à la forteresse. De hautes murailles de soutènement dessinent encore les faces principales des anciens ouvrages. Malgré l'emploi du ciment et le mélange de quelques tuiles byzantines, l'appareil en moellons paraît trop soigné pour que le premier travail en soit attribué au moyen âge. Sur une ressemblance fort éloignée, on a cru retrouver dans le nom du canton de Tikvech celui de la ville d'*Antigoneia*, qui était la dernière station avant Stobi, sur la route venant de Thessalonique par les *Stenae* ou défilés du Vardar : on voit que les ruines qui portent proprement le nom de *Tikvech* sont tout à fait en dehors de cette direction.

Vers le sommet des pentes que flanquent les ruines, la grande bourgade bulgare de Ressova conserve trois inscriptions grecques de l'époque romaine. La plus intéressante est consacrée par un thiase macédonien à Hercule, honoré sous le titre de *dieu très-grand.*

133.

Église de *Ressova*. Sur une plaque grossière.

ΗΡΑΚΛΗΘΕC	Ἡρακλῆ θεῷ
ΜΕΓΙCCΤƱ	μεγίσστῳ
ΜΕΛΕΑΓΡΟCΜΕΝΑΔΡΟ	— Μελέαγρος Μενά[ν]δρο[υ]
ΤΟΙCCΥΝΘΙΑCΙΤΑΙC	τοῖς συνθιασίταις —
ΜΑΚΕΔƱΝΜΑΚΕΛΟΙΙ	Μακεδὼν Μακεδόν[ος],
ΕΡΜΟΓΕΝΗCΜΑΚΕΔΟΝΟC	Ἑρμογένης Μακεδόνος,
ΓΑΙΟCΜΕΛΕΑΓΡΟΥ ΥΙΟC	Γαῖος Μελεάγρου υἱὸς,
ΓΑΙΟCΛΙΒΙΟC Κ ΜΛΕΡ	Γαῖος Λίϐιος.....,
ΛΙΛΙΛΑCΚΑΙΛΜΕΡCΙΟCΛΚΥΜΟ	Ἀκύλλας καὶ Ἀμέρειος Ἀκύλλου
ΛΡΙCΟC ΛΙΟ	....

« A Hercule dieu très-grand — Méléagros, fils de Ménandros, a offert ce monument à ses compagnons de thiase — Makédon, fils de Makédon, Hermogénès, fils de Makédon, Caius, fils de Méléagros, Caius Livius.... Aquila et Amérius, fils d'Aquila... (le reste manque). »

Malgré le caractère national du culte d'Hercule en Macédoine, il est difficile de décider si l'Hercule *très-grand,* dont j'ai retrouvé une seconde fois le nom sur une inscription de Lychnidos, était cependant une divinité indigène. Les inscriptions nous montrent l'Hercule Ἀρχηγέτης de Tyr, adoré à Délos, par un thiase de marchands tyriens (1), et aussi un Hercule Ἡγεμών (2), associé, en Attique, aux Σωτῆρες ou dieux Cabires, qui portent souvent eux-mêmes le titre de θεοὶ μεγάλοι. Il est certain que la Macédoine, par le voisinage de Thasos et de Samothrace, avait pu recevoir facilement le culte de l'Hercule oriental, de même que celui des Cabires, dont nous publions plus loin un curieux monument, trouvé dans la même région. L'inscription de Ressova montre que la stèle, consacrée à Hercule, est offerte par le donateur aux membres du thiase, d'où le double datif : les inscriptions grecques de l'Égypte présentent des exemples de ces dédicaces de monuments à des confréries religieuses (3); l'usage en remontait peut-être à l'époque ptolémaïque et macédonienne. Le composé συνθιασίτης au lieu de συνθιασώτης n'est pas donné par le *Thesaurus :* l'orthographe μέγισστος se rapproche de l'usage thessalien. Le nom *Amerius* peut se comparer à celui d'*Amerias* le Macédonien, grammairien cité par Athénée (4).

Deux autres inscriptions de très-basse époque, gravées sur des colonnes funéraires, rappellent pour l'écriture l'inscription de Styberra, que nous avons publiée dans un précédent article.

134.

Ressova. Sur une colonne.

ΑΥΡΗ	Αὐρηλία
ΛΙΑ	Ἀλεξάνδρ[ε]ια
ΑΛΕ	τῇ θυγατρὶ
ΞΑΝ	Δαλτιανῇ.
ΔΡΙΑ	
ΤΗΤΥ	
ΓΑΤΡΙ	« Aurélia Alexandria
ΔΑΛΤΙΑ	à sa fille Daltiané. »
ΝΗ	

(1) Bœckh, *Corp. inscr. gr.*, n° 2271. L'inscription est au Musée du Louvre. — Le caractère oriental des thiases est le sujet d'un excellent travail de M. P. Foucart, intitulé: *les Associations religieuses en Grèce, thiases, éranes, orgéons.*

(2) Voyez les articles de M. Wescher dans la *Revue archéologique* de 1865, vol. I, p. 501, et vol. II, p. 221.

(3) C'est ce qu'a très-bien établi M. Miller, contrairement à l'opinion de Letronne, dans un récent article des *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne,* fasc. I, p. 51.

(4) Athénée, IV, 117 *e.* Plutarque cite aussi une femme romaine nommée *Améria* (*Parall. min.*, 25, 2).

135.

Ressova. Sur une colonne.

ΑΙΛΙΟϹϹΕ
ΚΟΥΝ
ΔΟϹΝΙΚΟ
ΛΑΟΥΚΛΑΝ
ΔΙѠΝΙΚΟ
ΛΑѠΤΟ
ΠΑΤΡΟΠΟ
ΗΤΟΔΙѠΕ
ΠΟΙΝΛΑ
ΙΗΜΕΙΣ

Αἴλιος Σεκοῦνδος Νικολάου
Κλαυδίῳ Νικολάῳ
τῷ πατροπο[ι]ητῷ [ἰ]δίῳ·
ἐποιήσα[μεν] (?) ἡμεῖς (?)

« Ælius Secundus, fils de Nicolaüs, à Claudius Nicolaüs, son père adoptif. Nous lui avons élevé ce monument (?). »

Les habitants signalent encore, au-dessus de leur village, des vestiges antiques auxquels ils donnent le nom significatif d'*Hellénitza,* mais qu'ils ne décrivent pas cependant comme les restes d'une enceinte distincte de la forteresse de Tikvech : ce n'était peut-être qu'un sanctuaire ou qu'une ancienne bourgade. La stèle d'Hercule proviendrait de cet emplacement. Dans la même direction, ils me montrèrent une stèle funéraire à figures, d'un joli marbre veiné de rose, assez commun dans le pays ; l'inscription, soigneusement gravée, contient quelques noms de forme thrace ou péonienne, mêlés à des noms grecs et romains. Le nom de femme *Sita* rappelle particulièrement ceux de *Sitas,* roi des Denthélètes (1), et de *Sitalkès*, roi des Odryses.

136.

Butte près de *Ressova.* Sur une stèle de marbre veiné rose, représentant deux hommes et deux femmes.

ΓΑΙΑ·ΤΙΤΟΥ·ΒΥΡΔΙ
ΩΝΣΙΤΑ·ΤΗΣΥΜ
ΒΙΩ·ΚΑΙ·ΕΛΥΤΩΖΩΝ
ΤΙΤΩ·ΒΛΚΧΑ·ΝΕΙΝΙ
ΣΩιΩΛΝΔΡΙΚΑΙΛΥΤΙ
ΖΩΣΙ

Γαία Τίτου — Βυρδί-
ων Σίτα τῇ συμ-
βίῳ καὶ ἑαυτῷ ζῶν
— Τίτῳ — Βάκχα Νεινί-
σῳ τῷ ἀνδρὶ καὶ αὐτῇ
ζῶσι.

Ruines de Stobi. — Toute la contrée qui s'étend entre Tikvech et le Vardar est un pays de culture, entrecoupé de vallons et de plateaux découverts. C'est au milieu de ces campagnes, sur la rive gauche de la Tzerna, au confluent même de cette rivière avec le fleuve, que je devais découvrir les ruines encore ignorées de *Stobi*, ancienne ville péonienne qui fut, sous les derniers rois de Macédoine et sous les Romains, la principale

(1) Dion Cassius, LI, 23.

station commerciale et militaire de toute la région moyenne du bassin de l'Axios. Cette position exceptionnelle, qui explique parfaitement l'importance de la ville qui l'occupait, n'avait cependant encore été explorée par aucun voyageur.

Le lieu s'appelle aujourd'hui *Sméça,* d'un mot slave analogue au grec moderne σμίξις et désignant de même la rencontre de deux cours d'eau. Le site de la ville antique ne présente qu'un faible renflement et forme à peine une haute berge, dominant vers le nord les terrains bas qui bordent le cours du Vardar, sans que ces ondulations prennent nulle part le caractère d'une véritable acropole. La rive opposée de l'Érigon offrait cependant des plateaux plus élevés, mais moins étroitement resserrés par les eaux, qui paraissent avoir formé la principale défense de la place. L'enceinte est encore tracée complétement par les restes de muraille en blocage de basse époque, qui s'élèvent presque partout au-dessus du sol et dont les alignements dessinent un pentagone irrégulier, sans aucune trace de tours. Ces ruines sont désignées sous les noms de *Kirt-kral* et de *Pousto-Gradsko*, dont le dernier veut dire la *Forteresse déserte* et répond à l'ἔρημο κάστρο des chansons grecques. Dans le cours même de la Tzerna, on voit des piles en maçonneries, qui paraissent être des débris de pont. Vers la partie occidentale de la place, le mouvement du sol accuse encore la courbe d'un petit théâtre. Non loin de là, dans la partie la plus faible des fortifications, on observe d'anciennes casemates et les substructions d'une espèce de château carré ou de place d'armes, qui devait s'appuyer intérieurement à la muraille.

Du reste, cette grossière enceinte, qui n'a guère plus de 500 mètres dans sa plus grande largeur, ne doit représenter que la forteresse byzantine, relevée après la destruction de l'ancienne ville macédonienne, par les Goths de Théodoric, en 479 ap. J.-C. Ce fut en effet la première ville macédonienne que le chef barbare, d'après le récit de Malchus, trouva sur son passage en se portant de la Thrace vers la partie occidentale de la voie Egnatienne pour gagner Dyrrachium, καὶ τὴν πρώτην τῆς Μακεδονίας πόλιν τοὺς Στόϐους ἐπόρθησε (1). Maintenant que nous connaissons la véritable position de la ville, il nous est facile de comprendre toute la marche des Goths : de là ils se portèrent naturellement sur Héraclée par la voie antique qui suivait la vallée de Lajetz. La place de Stobi se trouvait, en effet, au point d'intersection de cette route qui venait de la haute Thrace par Serdica, pour rejoindre à Héraclée la voie Egnatienne, et de celle qui descendait la vallée du Vardar; ainsi elle ne commandait pas seulement le cours du fleuve, mais elle en occupait encore le passage en un point des plus importants, comme cela résulte de la simple inspection de la carte de Peutinger.

Ce rôle de place frontière et de station principale de grandes voies de la contrée

(1) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, t. IV, p. 125.

exposa, dès le temps de la monarchie macédonienne, la ville de Stobi aux incursions des barbares du haut Axios, comme les Dardaniens, qui, au lendemain du désastre de Cynoscéphales, se répandent dans ses campagnes, *per agros,* et s'y font battre par le roi Philippe. Plus tard, lorsque le même roi veut agir plus à l'est contre la nation des Mædes, c'est encore à Stobi qu'il concentre son armée : *Stobos Pæoniæ exercitu indicto.* La faiblesse des défenses naturelles de la ville fut probablement la raison qui l'engagea à la renforcer par le voisinage d'une autre place, qu'il fonda sur le cours de l'Érigon et qu'il appela *Perséis* du nom de son fils : « *Oppidum in Deuriopo condere instituit* (*Pæoniæ ea regio est*), *prope Erigonum fluvium, qui ex Illyrico per Pæoniam fluens in Axium amnem editur haud procul Stobis vetere urbe; novam urbem Perseida, ut is filio haberetur honos, appellari jussit* (1). » En ponctuant ainsi le texte de Tite-Live, ce qui est commandé par l'impossibilité de construire *appellari jussit* avec *haud procul Stobis,* on retrouve un témoignage antique, marquant formellement la situation de Stobi vers le confluent de l'Axios et de l'Érigon. S'il n'est pas dit en termes positifs que les deux villes fussent voisines, le rapprochement établi entre elles par la construction de la phrase le laisse suffisamment comprendre. La haine des Romains contre Persée effaça promptement le nom de la nouvelle place; mais il n'est pas dit que la ville même ait disparu aussi promptement. En tous cas, les ruines de Tikvech, situées sur l'Érigon, au débouché des défilés de la Deuriope, conviendraient à cette position aussi parfaitement qu'elles s'accordent peu avec le site d'*Antigoneia.*

On n'avait pas remarqué non plus que la position de Stobi, à la jonction des deux vallées de l'Érigon et de l'Axios, était écrite sur les monnaies de cette ville aux types des empereurs. En effet, la ville elle-même y est figurée sous la forme d'une Amazone coiffée de tours, debout entre les nymphes des deux fleuves couchées à ses pieds. Il est étonnant surtout que les géographes ne l'aient pas placée plus résolûment sur le Vardar, en voyant les textes nombreux qui s'accordent avec la Table de Peutinger pour l'aligner, dans la série de villes riveraines de ce fleuve, sur la grande voie, qui, d'après Strabon, allait de Thessalonique au Danube, ἐπ' Ἴστρον δι' Εἰδομένης καὶ Στόϐων καὶ Δαρδανίων. Le même auteur, la comparant aux places fortes du défilé de Tempé, la place en avant des *Portes-de-fer* de *Démir-Kapou,* ce qu'il appelle les Στένα de l'Axios, d'après un mot qu'il faut certainement rétablir dans son texte : Ἡ δὲ Παιονία..... διὰ Γορτυνίου καὶ Στόϐων ἔχουσα τὰς εἰσϐολὰς ἐπὶ τὰ πρὸς [....... στένα], δι' ὧν ὁ Ἀξιὸς ῥέων δυσείσϐολον ποιεῖ τὴν Μακεδονίαν ἐκ τῆς Παιονίας, ὡς ὁ Πηνειὸς διὰ τῶν Τεμπῶν φερόμενος ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος αὐτὴν ἐρυμνοῖ (2). A ces témoignages il faut joindre celui de Pline : « *Stobi oppidum civium romanorum, mox Antigoneia et Europus*

(1) Tite-Live, XXXIX, 33. Cf. XXXIII, 19; XL, 21.
(2) Strabon, 329, fr. 4.

ad Axium amnem (1). » Nous avons déjà montré que les énumérations géographiques de cet écrivain suivent très-souvent les lignes des itinéraires; en voilà un exemple incontestable.

Lors du partage de la Macédoine par Paul-Émile, la ville de Stobi fut sans doute comprise dans les réclamations que les Dardaniens adressèrent aux Romains pour revendiquer la possession de la Péonie. N'étant peut-être eux-mêmes qu'un débris indépendant de l'antique groupe des tribus péoniennes, ils considéraient cette région, sur laquelle ils paraissent avoir eu de tout temps des prétentions, comme leur ayant été enlevée par les rois de Macédoine. Mais les vainqueurs n'eurent garde d'accéder à la demande de leurs anciens alliés et de livrer ainsi les portes de leur nouvelle conquête à des voisins turbulents et dangereux. La Péonie fut divisée en deux parties par une ligne qui suivait le cours de l'Axios, et la partie occidentale, avec Stobi, fut comprise dans la Troisième Macédoine, qui avait Pella pour capitale. Cependant l'importance du marché de Stobi est marquée par ce fait, qu'il fut désigné pour être l'entrepôt du commerce du sel entre la Troisième Macédoine, contrée maritime, et les régions tout intérieures de la Dardanie : « *Dardanis.... post non impetratam Pæoniam, salis commercium dedit; tertiæ regioni imperavit ut Stobos Pæoniæ deveherent, pretiumque statuit* (2). » En cela, du reste, l'ordonnateur romain ne faisait vraisemblablement que régler les anciens usages du trafic local, usages troublés, sous les rois de Macédoine, par un système de prohibition et de blocus commercial, dont les raisons pouvaient être à la fois politiques et financières (3).

Un autre fait qui résulte de l'annexion de la Péonie occidentale à la Troisième Macédoine, c'est qu'elle fut alors séparée de la Pélagonie, qui reste étroitement liée à la Macédoine intérieure ou Quatrième Macédoine. Quant à la Deuriope, région péonienne, son sort n'est pas marqué dans le partage, de sorte que nous ignorons, sur ce point, la délimitation exacte des provinces de Paul-Émile. Sous l'empire, la géographie de Ptolémée étend, au contraire, la Pélagonie jusqu'à Stobi, en y comprenant aussi *Andraristos;* mais il est difficile de dire si ces indications ont une valeur administrative. Enfin, au quatrième siècle de notre ère, l'établissement d'une nouvelle province, la *Macédoine salutaire,* dont Stobi devient la capitale, montre la fortune persistante de la ville de l'Axios, au milieu de la civilisation tardive dont nous avons signalé plus d'une preuve dans ces régions intérieures.

(1) Pline, *Hist. nat.*, IV, 17.
(2) Tite-Live, XLV, 31.
(3) Les salines de la Troisième Macédoine sont encore représentées au moyen âge par celles de *Lycostomion,* mentionnées dans les chrysobulles des couvents thessaliens, et de nos jours par les salines de *Touzla*, sur la même côte de Piérie.

Vers la fin de l'empire, comme nous le voyons sur un texte du Digeste, Stobi avait le rang de colonie italique : « *In provincia Macedonia, Dyrracheni, Cassendrenses, Philippenses, Dienses, Stovenses, juris italici sunt* (1). » C'est probablement dans le même sens qu'il faut entendre un passage d'Étienne de Byzance où le nom de la ville antique a été quelque peu défiguré par l'abréviateur : Στρόβος πόλις Μακεδονίας, Ῥωμαίων ἄποικος· τὸ ἐθνικὸν Στροβαῖος. Mais les monnaies de l'époque impériale ne donnent encore à Stobi que le titre de municipe, auquel il faut rapporter aussi les expressions de Pline mentionnées plus haut : *Stobi oppidum civium romanorum.* Deux inscriptions funéraires que j'ai déchiffrées parmi les ruines, tout en attestant l'usage vulgaire de la langue grecque chez les habitants, ne contenaient que des noms purement romains, entre autres celui de Μευστρία, transcription, intéressante pour la phonétique comparée, de *Mestria* ou *Mœstria,* que nous avons déjà vu porté par une famille de la colonie de Dium.

137.

Ruines de *Sméça.* Sur une stèle de marbre veiné. Lettres très-soignées.

ΟΥΑΛΕΡΙΑΙΟΥΛΙΑ
ΑΥΡΗΛΙΑΔΕΚΥΜΙΑΚΑΙ
ΟΥΑΛΕΡΙΑΓΑΙΑΤΟΙΣ
ΤΕΚΝΟΙΣΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΜΝΕΙΑΣ
ΧΑΡΙΝ

Οὐαλερία Ἰουλία
Αὐρελίᾳ Δεκυμίᾳ καὶ
Οὐαλερίᾳ Γαίᾳ τοῖς
τέκνοις ἐκ τῶν
ἰδίων μνείας
χάριν.

« Valéria Julia à Aurélia Décumia et à Valéria Gaia ses enfants, à ses frais, comme marque de souvenir. »

138.

Ruines de *Sméça.* Sur une stèle.

ΚΛΑΥΔΙΑΙ
ΠΡΕΙϹΚΑΙ
ΚΑΙΑΙΛΙΑΠΡΙ
ϹΚΙΛΛΑΙΜΕΥ
ϹΤΡΙΑΠΙϹ
ΤΑΙϹΜΗΤΡΑ
ϹΙΝ

Κλαυδίᾳ Πρείσκᾳ καὶ Αἰλίᾳ Πρισκίλλᾳ Μευστρία πισταῖς μετράσιν (peut-être μ[η]τέρασιν pour μητράσιν).

« A Claudia Prisca et à Ælia Priscilla; Mestria a élevé ce monument à celles qui ont été pour elle deux mères dévouées. »

(1) Pandect. XV, 1; cf. Digeste, VIII, 8.

Mais un village, situé à neuf kilomètres des ruines, sur les terrains en pente douce qui commencent à se relever pour former le versant septentrional de la vallée, devait me fournir un texte officiel en langue latine, confirmant à la fois toutes mes conjectures sur la position de la ville de Stobi, et lui attribuant, vers l'an 119 ap. J.-C., sous le règne de l'empereur Adrien, le titre de municipe, qui lui est donné par les médailles. C'est une plaque de marbre, aujourd'hui encastrée dans la construction de la fontaine de *Sirkovo,* dont les eaux pouvaient être facilement dirigées vers la ville antique. Les caractères sont grands et parfaitement conservés : un accident a écorné le cadre de moulures ; mais la place qui reste sur le marbre ne permet pas de croire que le mot *Stobensium* fût écrit en entier.

139.

Fontaine de *Sirkovo.* Sur une plaque de marbre blanc, encadrée de moulures.

IMP · CAES
DIVI · TRAIAN
PARTHICI · FILIO
DIVI · NERVAE · NEPOT
TRAIANO · HADRIANO
AVG · PONT · MAX · TRIB · POT · III
COS III
MVNICIP · STOBE

Imp(eratori) Caes(ari), divi Trajani Parthici filio, divi Nervae nepoti, Trajano Hadriano Aug(usto), pont(ifici) max(imo), trib(unitiae) pot(estatis) (tertium), co(n)s(uli) (tertium), municip(ium) Stobe(nsium).

« A l'empereur César, fils du divin Trajan vainqueur des Parthes, petit-fils du divin Nerva, à Trajan Adrien Auguste, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la troisième fois, consul pour la troisième fois, le municipe des Stobéens. »

Il faut considérer comme provenant aussi de Stobi divers débris de sculptures et d'inscriptions dispersés assez loin dans les villages de *Sipoto;* de *Rossaman,* et jusque dans la petite ville turque de *Kafadartzi,* chef-lieu actuel du canton de *Tikvech,* où

j'ai trouvé une pièce d'architrave, qui porte, en grandes lettres monumentales, le mot FECIT, nouveau témoignage de l'emploi du latin comme langue officielle sur les édifices du municipe.

Dans le même village, un bas-relief d'un travail assez grossier représentait les Dioscures à cheval. L'un des jumeaux divins est seul reconnaissable à sa chlamyde soulevée par le vent, à son bonnet de forme ovale, qui n'était, suivant la légende, que la moitié de l'œuf maternel. L'autre cavalier manque; mais les deux chevaux, qui galopent l'un vers l'autre, montrent avec certitude la composition du monument, dont le centre est occupé par une figure de femme, drapée dans un ample péplos, la tête entourée d'un nimbe et soutenant de la main gauche un attribut, qui paraît être une grande torche, analogue à celle de Déméter.



On a retrouvé un certain nombre de monuments antiques où les Dioscures forment une triade avec une déesse. Outre les exemples de cette association déjà signalés par Félix Lajard (1), il faut mentionner les bas-reliefs de Sparte décorant les listes de convives sacrés ou σιτηθέντες : ils représentent les deux frères, tantôt tenant leurs chevaux par la bride, tantôt sans leurs chevaux, la pointe de leurs lances renversée, la patère des libations à la main, comme rendant un hommage religieux à une troisième divinité; celle-ci est figurée sous la forme d'une idole archaïque, avec le *calathos* sur la tête et des branches de fruits dans ses deux mains symétriquement abaissées (2). Sur une pâte de verre du musée de Berlin (3) et sur plusieurs autres petits monuments, cette troisième divinité est représentée assise. Les archéologues s'accordent à reconnaître que, dans ces compositions, les fils de Léda tiennent la place des Dioscures orien-

(1) *Annales de l'Institut de Correspondance archéologique* de Rome, 1841, p. 223 et suiv.
(2) *Id.*, *id.*, 1861, p. 31, et la planche D du même volume.
(3) *Archæologische Zeitung*, 1849, pl. 6, fig. 9.

43

taux ou Cabires, avec lesquels ils avaient fini par se confondre. Je citerai encore plusieurs figurines inédites en terre cuite de la belle époque grecque, trouvées dans l'île de Chypre et représentant, tantôt la Vénus cypriote, tantôt Déméter, sur des trônes dont les acrotères sont décorés des figures des Dioscures tenant leurs chevaux; mais leur costume oriental, composé de la tunique à manches, des anaxyrides et du bonnet phrygien, désigne clairement les Cabires.

Nous savons, d'un autre côté, que les Grecs avaient de bonne heure assimilé à Déméter l'un des personnages de la triade cabirique de Samothrace, Axiéros (1), et que, dans l'ancien culte des Cabires à Thèbes, la même déesse, surnommée *Cabiria*, était considérée comme ayant provoqué par ses révélations l'institution des mystères fondés par les deux cabires Prométhée et Ætnæos (2). D'autres auteurs en font même la mère des Cabires; mais la légende thébaine explique peut-être mieux que toute autre le caractère subordonné, le rôle d'adorants et d'assesseurs qui est donné, dans plusieurs représentations, aux Dioscures figurant les Cabires. En conséquence, je crois que même les monuments de Sparte, dont les inscriptions n'indiquent pas une haute époque, doivent être interprétés, non par la légende héroïque nationale, mais par la triade cabirique de Déméter et des Dioscures. La même interprétation doit être acceptée à plus forte raison pour le bas-relief de Stobi; l'influence ancienne et très-directe des mystères de Samothrace en Macédoine est un fait bien constaté et qui n'a pas besoin d'explications.

On voit que la région de Stobi est riche en monuments; elle offrira certainement une moisson abondante aux voyageurs qui auront le loisir de l'explorer plus complétement que je n'ai pu le faire dans une première reconnaissance très-rapide. Grâce aux progrès de la civilisation occidentale, cette contrée, jusque-là presque inconnue, est en voie de devenir une des parties les plus accessibles de la Turquie d'Europe. Elle est traversée par la ligne de chemins de fer qui conduira de Salonique à Belgrade, en suivant la vallée du Vardar. Je vois, par les derniers comptes-rendus de la compagnie chargée de ce travail, qu'un premier tronçon de la ligne, partant de Salonique, est déjà livré à la circulation; et les ruines de Stobi, que j'ai découvertes en 1861, y sont désignées par leur nom comme une des *stations* où doivent prochainement s'arrêter les locomotives. C'est l'ancienne voie de la mer Égée au Danube rétablie avec des moyens plus puissants : l'excellente position de Stobi y reprend naturellement la place qui lui est assignée par les lois immuables de la géographie.

(1) *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, vol. III, p. 154.
(2) Pausanias, IX, 25.

CHAPITRE TROISIÈME.

LYCHNIDOS, AUJOURD'HUI OCHRIDHA,

ET LA VOIE EGNATIENNE.

Nous n'avons pu nous arrêter à *Ochridha* que pour notre halte du milieu du jour. La merveilleuse position de cette ville à la tête du plus grand et du plus beau lac de la Turquie centrale, sur les dernières pentes de la haute chaîne qui le borde à l'orient, est justement célèbre, et fait comprendre que les conquérants bulgares du neuvième siècle en aient fait la capitale de leur royaume. La maison où nous reçûmes l'hospitalité était bâtie, comme beaucoup d'autres du même quartier, sur le bord même des eaux vertes et poissonneuses, qu'elle surplombait de ses galeries ouvertes et de ses toits saillants. De là, on jouissait d'une vue magnifique.

Dans la basse ville, nous avons admiré au passage la grande église de Sainte-Sophie, convertie en mosquée, mais remarquable encore par son appareil en briques d'une parfaite unité de construction et par ses portiques extérieurs en arcades. Sur la façade court, en manière de frise, une inscription monumentale en caractères byzantins, figurés par la disposition des briques. Ce texte, qui contient des éléments métriques, fait remonter la construction à l'année 1312, et en attribue l'honneur à un personnage appelé *Grégorios,* dont le nom de famille est en partie effacé, mais qui est représenté comme catéchisant les Bulgares, désignés par l'appellation classique de Mysiens. C'était vraisemblablement un des métropolitains d'Ochridha, à une époque où cette ville avait été reconquise par les empereurs grecs.



140.

Ochridha. Inscription en briques de l'église de Sainte-Sophie (sur une seule ligne).

ΙΤΚ ΚΗϹΘΓΡΗΓΟΡΙΟϹ [illegible] ΝΕѠϹΚΗΝΗΝΕΓΕΙΡΑϹ = ΤΟΝΘΕΟΓΡΑΦΟΝ
ΝΟΜΟΝ ЄΘΝΗΤΑΜΥϹѠΝЄΚΔΙΔΑϹΚΕΙΠΑΝϹΟΦѠϹ ∴ ϛϚϞѠΚ

Μο.κης ὁ Γρηγόριος [ταύτη]ν Θ(ε)ῷ σκήνην ἐγείρας, τὸν θεόγραφον νόμον
ἔθνη τὰ Μυσῶν ἐκδιδάσκει πανσόφως· ἔτει ϛωκ.

Je pris cependant le temps de faire une rapide ascension à la citadelle, dont les murailles délabrées couronnent, vers le nord de la ville, une grosse colline qui se rattache aux montagnes voisines. Ces fortifications, construites en blocage, appartiennent certainement à la ville bulgare d'*Ocri*, l'*Achridha* des Byzantins, qui nous est décrite comme une position très-forte : Πόλις δὲ Ἀχρὶς ἐπὶ λόφου κειμένη ὑψηλοῦ (1). Cependant, à défaut des assises antiques, les inscriptions qui sont encastrées à l'intérieur de la forteresse, dans la cour de la métropole, et que l'on n'eût point apportées sur cette hauteur, si elles n'y avaient pas été trouvées, ne permettent pas de douter que la même colline ne réponde aussi à l'antique *Lychnidos,* la capitale des Dassarètes et l'une des places fortes de la voie Egnatienne. Nous savons du moins que, plus heureuse qu'Héraclée, elle repoussa l'attaque de Théodoric, roi des Goths, dans sa marche sur Dyrrhachium : Καὶ πρὸς μὲν τὴν Λυχνηδὸν ἐπελθὼν ἀπεκρούσθη, ἐπὶ ἰσχυροῦ κειμένην καὶ πηγῶν ἔνδον πλήρη (2). Elle était certainement fortifiée à cette époque.

Dans l'intérieur de la citadelle se trouve la métropole grecque, consacrée à saint Clément. Là, parmi plusieurs autres inscriptions déjà publiées, je retrouvai, surtout le nom des Dassarètes, gravé sur le piédestal d'une statue consacrée à un nommé Dryas fils de Cæpion, le protecteur des habitants, et leur envoyé auprès d'un empereur dont le nom a disparu ; mais, d'après la forme carrée des lettres, le monument ne paraît pas antérieur au troisième siècle de l'empire. Nous avons ici la preuve que la citadelle d'Ochridha répond à l'ancienne capitale des Dassarètes. Or, cette capitale était Lychnidos, qui porte même parfois le nom de Δασσαρῆτις (3) (peut-être pour Δασσαρητία ou Δασσαρήτιοι), parce que sans doute, comme Pélagonia et comme Deuriopos, elle centralisait, sous les Romains, la *civitas* formée par la tribu épirote des Dassarètes.

(1) Malchus, 18.
(2) Le Bas, *Voyage archéologique*, 1343.
(3) Cedrenus, II, p. 468, éd. Bonn.

Cette hypothèse, tout à fait conforme au système que nous avons développé dans le chapitre précédent, se trouve confirmée par une autre inscription, que j'ai déchiffrée, je crois, le premier dans les murs de la métropole. Elle porte en effet le nom d'un magistrat local, dont le titre était évidemment celui de κώμαρχος. Il en résulte que, vers le temps des Antonins, époque à laquelle se rapporte le style de l'écriture, Lychnidos, malgré son importance comme station de la grande voie romaine, n'était encore politiquement qu'une κώμη, le principal *vicus* de la *civitas* des Dassarètes. Ce petit peuple, comme ceux de la haute Macédoine, avait conservé l'organisation primitive que les Grecs désignaient par le mot κωμηδόν. Cela ne veut pas dire du tout que la ville ne fût alors qu'une simple *bourgade :* car la distribution du clan ou de la tribu sur le sol n'empêchait en rien, comme nous l'avons vu, l'existence d'un centre de réunion ni même de forteresses de refuge.

141.

Ochridha. Dans la cour de la métropole.

IAKΛЄI	[Ἡ]ρακλεῖ
MЄΓICTω	μεγίστῳ
Π.KOYЄINTI	Π(οπλίου) Κουειντι-
ΛNOYTOYΛY	ανοῦ τοῦ Λυ-
CIMAXOYΠ	σιμάχου, Π(όπλιος)
CHOYCIOC	Σηούειος
ΠOMΠЄЄIOC	Πομπέειος
.ωMAPXωN	[κ]ωμαρχῶν
\NEΘHKЄN	ἀνέθηκεν

La formule votive n'est pas moins curieuse pour la mythologie. Nous retrouvons ici, comme dans la région de Tikvech, le culte de l'Hercule-dieu ou Très-Grand (1). Au-dessous de son nom, inscrit sur une plate-bande saillante, vient un nom d'homme au génitif, dont la présence ne s'explique pas aisément. Si ce génitif était seul, on pourrait songer simplement à un portrait du personnage appelé Publius Quintianus; mais, dans une dédicace, il paraît difficile de ne pas le rattacher comme déterminatif à Ἡρακλεῖ. L'« Hercule Très-Grand de Publius Quintianus » était-il qualifié ainsi du nom du fondateur de

(1) Voir plus haut, p. 329.

quelque thiase, semblable à celui que nous fait connaître l'inscription de Ressova? Peut-être est-il plus simple de croire que la divinité d'Hercule se prêtait dans ce cas à représenter la personnalité humaine, comme la Junon des femmes ou la Diane des jeunes filles et surtout le dieu *Genius,* avec lequel Hercule se confondait volontiers dans la religion des Romains. Quant au nom de *Pompeius,* porté par l'auteur de la dédicace, il est assez commun dans les inscriptions. Cependant on ne peut oublier que Pompée, pendant toute sa campagne contre César, était resté maître de la voie Egnatienne, dont il avait fait lui-même plusieurs fois les étapes : il suffisait qu'une famille de Lychnidos eût obtenu sous son patronage le droit de cité romaine, pour répandre son nom dans le pays, bien que ce nom soit employé ici comme second *gentilitium* ou même comme simple *cognomen.*

Des deux inscriptions suivantes, l'une est une épitaphe qui ne contient rien d'intéressant que le nom illyrien de *Plator.* L'autre inscription, quoique de basse époque, fait regretter qu'il n'en reste que deux fragments difficiles à relier entre eux. Les lettres, d'une forme négligée et bâtarde, en dépit de leur caractère monumental, et le titre de *dux,* que l'on y voit transcrit en grec, n'indiquent pas un temps plus ancien que le quatrième siècle de l'empire. Il s'agit d'un chef militaire de la province, distinct alors, comme on sait, du gouverneur civil ou *præses.* Le marbre ne permet de lire que le nom d'*Aurelius,* devenu fort commun depuis les Antonins, et employé comme un véritable prénom, ainsi qu'il est permis d'en juger par les noms de deux autres *duces* du recueil épigraphique d'Orelli (1). Bien qu'il soit impossible de tirer rien de certain d'un aussi petit nombre de lettres, on peut rétablir avec quelque probabilité l'un des cas du substantif στόλος, *flotte* (était-ce une flottille de transport sur le lac?), et aussi d'un participe passé passif, comme πληρωθείς, dans le sens de *compléter, mettre en état,* ou comme γεφυρωθείς, ὀχυρωθείς, qui se rapporteraient à des travaux d'art ou à des fortifications entreprises justement à l'époque où les incursions menaçantes des Barbares faisaient relever partout dans l'empire les anciennes enceintes militaires.

142.

Ochridha. Pierre encastrée près de la porte de la citadelle.

ΑΡΙΣΤΩΝΟϹΤΟΥΑΛΙ
ΞΑΝΔΡΟΥΑΝΝΙΑΣΤΗΣ
ΠΛΑΤΟΡΟΣΚΑΙΤΩΝΤΕ
ΚΝΩΝΑΥΤΩΝ ΝΕΙΚΟ
ΠΟΛΕΩϹΚΑΙΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟΥΜΝΗΜΕΙΟΝ

Ἀρίστωνος τοῦ Ἀλεξάνδρου, Ἀννίας τῆς
Πλάτορος καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν
Νεικοπόλεως καὶ Ἀλεξάνδρου μνημεῖον

(1) Orelli-Henzen, n[os] 6510 et 5579.

143.

Ochridha. Deux fragments en caractères monumentaux de basse époque, encastrés dans le passage de la porte de la citadelle.

~ΑΥΡ·Ν	ΔΙϹ
ΔΟΥΚΙ	ΝϹ
Ρ Ω Θ Є	ΑΤЄ
ϹΤΟΛϹ	ΟΝ

Avant de quitter la ville, je m'arrêtai encore quelques instants pour copier, dans la cour d'une maison, une importante inscription, qui m'avait été indiquée par M. Calvert à mon départ de Monastir. Je trouvai, couché sur le sol, un tronçon de colonne en marbre blanc, arrondi par le haut, que je reconnus aussitôt avec une vive satisfaction pour l'une des bornes milliaires de la voie Egnatienne. L'inscription latine est de Caracalla; elle porte la lettre grecque H, marquant le huitième mille à partir de la ville de Lychnidos, dont le nom est aussi écrit en grec, pour être plus facilement lu par les habitants. Le propriétaire de la maison étant absent, je n'ai pu savoir de quel endroit provenait ce monument, qui avait été évidemment transporté là d'une autre place. Mais une rencontre inespérée me fournit, le soir même, la confirmation de ce fait. M'étant arrêté, pour la nuit, dans la petite ville de *Strouga,* située à deux heures environ d'Ochridha, au point même où les eaux du *Drin* font irruption dans le lac, je trouvai une seconde colonne presque semblable à la première, portant aussi les noms de Caracalla et l'indication du même nombre de milles; le tronçon, à demi enfoncé dans la terre, forme encore une sorte de borne, près des murs de l'église, sur le bord de la route, qui répond à la voie antique.

Nous avons ici les titres habituels de Caracalla et les noms par lesquels il prétendait se rattacher à la famille des Antonins. C'est en vertu du pouvoir proconsulaire, dont les empereurs étaient revêtus à titre perpétuel dans les provinces, qu'il préside à l'entretien des grandes voies de communication de l'empire. La vingtième puissance tribunitienne de ce prince, indiquée sur la borne de Strouga, se rapporte à l'an 217 après J.-C., dont il vit à peine quelques mois; car il fut assassiné le 8 avril à Édesse. C'est à ce chiffre que s'arrêtent les monnaies; le chiffre XXI de l'inscription d'Ochridha doit donc être corrigé; je l'ai maintenu cependant, parce que l'erreur peut provenir du lapicide et non de notre copie.

Je mets les deux monuments en regard; car leur confrontation offre déjà par elle-même un sujet d'étude intéressant.

144.

Ochridha. Sur une colonne cylindrique, déposée dans la cour d'une maison.

IMP·CAES ❦
M·AVRELIVSANTONINVS
PIVSFELIXAVGVS
TVSPARTHICVS
MAXIMVS·BRET
TANNICVSMAXIMVS
GERMANICVSMAXI
MVSPONTIFEXMAX
MVSTRIBVNICIAE
POTEST.XXI.IMP.III
COSIIIIPPPROSRE
STITVIT

ΑΠΟΛΥΧΝΙΔΟΥ
Η

145.

Strouga. Sur un fragment de colonne semblable à la précédente.

NTO
SPI LIX
CC STVSPARTH
C XI S
BRE NNICVS
MA IMVSGERMAN
ICVS MAXIMVS
PONTI FEXMAXIMVS
TRIB VNICIAEPO
TEST. XXIMPIIICO
IIII PPPROCOS
RESTITVIT

ΑΠΟΛΥΧΝΙΔΟΥ
Η

Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) Aurelius Antoninus, pius, felix, Augustus, Parthicus maximus, Britannicus maximus, Germanicus maximus, pontifex maximus, tribuniciae potest(atis) XX, imp(erator) III, co(n)s(ul) IIII, p(ater) p(atriae), proco(n)s(ul) restituit.—Ἀπὸ Λυχνιδοῦ η̄.

Les colonnes itinéraires de Caracalla sont loin d'être rares sur les autres voies de l'empire. Il n'en est pas moins à propos de rappeler ici que l'une des manies de ce prince, qui en avait tant, était une prédilection particulière pour la Macédoine et pour les Macédoniens, en souvenir d'Alexandre dont il avait fait son héros favori. De là l'épithète de φιλαλεξανδρώτατος qui lui est appliquée par un historien et qui paraît encore plus plaisante, quand on la rapproche des nombreux superlatifs dont il surchargeait ses titres impériaux. Il avait poussé la fantaisie jusqu'à former une phalange de seize mille hommes, levée dans le pays même, ἀπὸ μόνων Μακεδόνων, portant l'ancienne armure macédonienne, le casque en cuir de bœuf, la cuirasse de lin tordue à trois fils, le bouclier d'airain, les longues sarisses à fer court, l'épée grecque et les *crépides* (1). Cette garde macédonienne l'accompagnait certainement, lorsque, descendant de la Mœsie, en

(1) Dion Cassius, LXXVII, 7 (*Epitome*).

l'an 215 apr. J.-C., le nouvel Alexandre traversa la Thrace et la Macédoine et suivit probablement une partie de la Via Egnatia, pour aller passer l'Hellespont et prendre ses quartiers d'hiver à Nicomédie, avant son expédition contre les Parthes. Est-ce à cette prédilection que la Macédoine dut le privilége, sans exemple, je crois, dans l'épigraphie des autres provinces, de voir sur sa route principale l'indication des distances marquée en grec? Cet usage ne remontait-il pas plutôt au premier établissement d'une voie romaine à travers les pays de langue hellénique? C'est de toute manière comme un jalon montrant, sur ces frontières demi-barbares de l'Illyrie et de l'Épire, l'expansion de la langue des Héllènes, qui tendait de plus en plus à devenir la langue commune des provinces orientales de l'empire, et que nous voyons ici prendre pied officiellement, pour ainsi parler, jusque dans les monuments publics de l'administration romaine.

La coexistence de deux bornes pour le même huitième mille, surtout lorsque ces deux bornes se retrouvent sur deux points différents de la route, mérite aussi d'être expliquée. On ne peut les regarder comme appartenant à deux stations différentes de la même voie, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de Lychnidos. Selon l'Itinéraire de Jérusalem, ce cas ne devait se présenter que pour Thessalonique, qui paraît avoir été la station centrale de la Voie Egnatienne : car elle est placée entre une *mutatio ad duodecimum* du côté de Cypséla et une *mutatio ad decimum* dans la direction de Dyrrhachium. Mais, dans toute la section de Thessalonique à Dyrrhachium, le compte des milles se fait toujours dans le même sens, de l'est à l'ouest : ainsi nous avons encore au-delà d'Édesse un relai *ad duodecimum* et au-delà de *Scampa* une *mutatio ad quintum*. C'est de la même manière que les milles devaient être comptés à partir de Lychnidos, dans la direction de l'Adriatique. Je proposerai une explication beaucoup plus simple de la coexistence de ces deux inscriptions : la borne de Strouga est déparée par une fente naturelle, qui coupe les lignes par le milieu; il est probable que ce défaut l'aura fait mettre au rebut par l'inspecteur des travaux et que l'on aura été obligé d'en tailler une seconde.

La station moderne de *Strouga* doit son nom à un mot bulgare, désignant les émissaires naturels servant de décharge au lac. Dès le moyen âge, elle était célèbre sous le même nom, par ses importantes pêcheries (1). La découverte à Strouga de l'un des deux exemplaires de la huitième borne romaine à partir de Lychnidos confirme, par le rapport des distances, l'opinion qui identifie Okhridha avec l'ancienne capitale des Dassarètes. En effet, on ne voit pas comment les paysans du bourg de Strouga seraient allés prendre une pierre antique à Okhridha, tandis que le transport de l'autre exem-

(1) Théophylacte, *Epistolæ*, 41. Jean Phocas, *Descriptio Terræ Sanctæ*; 20. Anne Comnène, V, 4.

plaire des environs de Strouga à Okhridha s'explique naturellement par l'espèce d'attraction que les besoins d'une grande ville exercent sur son voisinage. Les mêmes motifs donnent aussi définitivement raison à ceux qui avaient cru retrouver dans le pont du Drin, à Strouga, la station antique nommée par la Table de Peutinger et par l'Anonyme à Ravenne *Pons Servilii :* la profondeur des eaux à leur sortie du lac a nécessité de tout temps une pareille construction.

Sans m'étendre sur la dernière partie de notre route, qui fut faite à marches forcées et en partie la nuit, je dirai seulement quelques mots des stations du célèbre défilé de la *Candavia.* Après avoir franchi les montagnes boisées qui bordent à l'ouest le lac d'Okhridha, on redescend dans un petit fond de haute plaine, traversé par un torrent qui passe sous un pont en ruines et qui doit être l'un des bras originaires du *Skoummi,* l'ancien *Genusus :* près de là se trouve le khan de *Domousova,* répondant à la station antique de *Tres Tabernæ,* placée par l'Itinéraire de Jérusalem à l'est de la Candavia. De l'autre côté de cette plaine, vers le khan de *Kukuss,* la chaussée commence à escalader les énormes murailles de rochers qui forment le défilé ; le hameau de *Djoura* est suspendu au-dessus de la route, au point le plus élevé de la corniche, qui s'abaisse ensuite de nouveau jusqu'à un autre khan appelé *Darna,* où finit la Candavia proprement dite ; mais la route, bordée de précipices, se maintient encore à une hauteur moyenne jusqu'aux trois khans de *Babiès,* au-delà desquels se montrent les pentes de terre rouge qui forment la descente vers la vallée du Skoummi et vers Elbassan.

La longueur du défilé a fait que les anciens ont varié sur la position de la station à laquelle ils donnaient plus particulièrement le nom de *Candavia.* La Table de Peutinger qui indique une marche de 19 milles, tout d'une traite, depuis le Pont de Servilius, doit placer naturellement le relai de la Candavia au pied de la montée, c'est-à-dire vers Kukuss. L'Itinéraire de Jérusalem, au contraire, qui a fait une première station aux *Tres Tabernæ,* ne s'arrête plus qu'après avoir franchi le défilé, c'est-à-dire vers Darna, et c'est là qu'il marque probablement la Candavia. De là, l'inégalité apparente des distances, dans les deux itinéraires, entre le défilé et les gués de Skoummi, clairement indiqués par les noms de *Genusus* et de *Trajectus.*

Pour les khans de *Babiès,* qui représenteraient alors la station *ad Dianam,* on remarquera que leur nom, combiné avec le mot slave *gora,* qui veut dire *montagne,* rend parfaitement compte de celui de *Babagora,* appliqué par Anne Comnène à des défilés situés entre Lychnidos et Dyrrhachium, défilés qui devaient être dans un rapport étroit avec la Candavia des anciens : Περὶ τὴν καλουμένην Βαβαγόραν ἐγκαρτέρησας (τέμπος δ' αὐτὴ δύσβατόν ἐστιν). Théophylacte, qui était, vers le même temps, métropolitain de Lychnidos, représente cette montagne comme intermédiaire entre la Bulgarie et le Dyrrhachium : Ἡ δὲ Βαγορὰ (ὄρος δ' αὕτη πάμμεγα καὶ τοῖς Βουλγαρικοῖς καὶ Δυρραχινοῖς

ὄρεσι μεσιτεῦον) (1). Le défilé de Babagora ne serait donc, à proprement parler, que la descente de la Candavia du côté de l'Adriatique.

Le même texte permet de juger de la grande étendue de la circonscription de Dyrrhachium. La seule inscription antique que j'aie relevée au passage, dans cette partie de ma route, tendrait aussi à prouver, si le fait était confirmé par d'autres documents, que l'ancien territoire colonial s'étendait peut-être, à une certaine époque, jusqu'aux débouchés de la Candavia. C'est une épitaphe romaine des premiers siècles de l'empire, encastrée dans les murs en blocage de la ville d'Elbassan.

145.

Elbassan. Dans la maçonnerie des murs.

D · M · S
Q · MVSSIO · Q · F ·
AEM · CLEMENTI
AEDILI · Q · IIVIRO
ΛNN · XIV
ΓIM

D(is) M(anibus) s(acrum). Q(uinto) Mussio, Q(uinti) f(ilio), Aem(ilia), Clementi, aedili (quaestori) (duum)viro . . . . ann(orum) (quadraginta quinque . . . . op(timo).

« Monument consacré aux dieux Mânes. — A Quintus Mussius Clemens, fils de Quintus, de la tribu Æmilia, édile, questeur, duumvir . . . . . âgé de quarante-cinq ans. . . . . »

On s'accorde à reconnaître dans Elbassan l'importante *mansio* marquée sur les Itinéraires par le mot *Scampis*. Hiéroclès l'indique, sous le nom de Σκάμπα, comme une des villes de la nouvelle Épire, et Ptolémée, le premier, la désigne, en employant le nom de ses habitants Σκαμπεῖς, qui se rattachaient à la tribu épirote des Éordètes. Nous trouvons la même ville encore citée dans les actes du sixième siècle après J.-C., sous le titre de *Scampina civitas,* comme le siége d'un évêque (2). Du reste, on ne sait par aucune monnaie, par aucune inscription militaire que ce centre de population, de formation relativement tardive, ait jamais été une colonie ou un municipe. L'inscription de *Q. Mussius Clemens* mentionne, il est vrai, des magistratures que nous n'avons rencontrées, en Macédoine, que dans les colonies romaines. Mais cela ne suffit peut-être pas pour établir, en l'absence de tout autre témoignage, que Scampa possé-

(1) Anne Comnène, VI, 8. — Théophylacte, *Epistolæ*, 65. — Cf. Tafel, *de Via Egnatia*, I, p. xi.

(2) Ptolémée, III, 3. — Hiéroclès, *Synecdemus*, 653, éd. Parthey. — Malchus, fragment 18. — *Conciliorum Collectio*, tome X, p. 514.

dât ce titre. Je ferai remarquer que la tribu Æmilia est celle que nous rencontrerons partout dans les inscriptions de Dyrrhachium. Malgré une distance de deux journées, il ne serait pas impossible que la petite ville de Scampa ne fût à cette époque qu'un *oppidum Dyrrhachinorum*, une sorte de *vicus*, par rapport à la grande ville romaine de l'Adriatique. Ce serait à Dyrrhachium que les magistratures en question auraient été exercées, comme nous l'avons vu pour plusieurs villes du territoire colonial de Philippes. Sur la question de l'étendue de ce territoire, on peut comparer ce que nous disons, à la fin du chapitre suivant, d'*Asparagium*, autre ville dépendant de la colonie et située également sur le Génusus.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DYRRHACHIUM OU ÉPIDAMNOS,

AUJOURD'HUI DURAZZO.

On ne peut imaginer jusqu'à quel point certaines parties des régions au nord de la Grèce ont été négligées par les voyageurs. Cela est vrai surtout pour l'ancienne ville de *Dyrrhachium*, qui a joué un rôle si considérable dans l'antiquité et encore au moyen âge. Depuis l'époque où Cyriaque d'Ancône y recueillit, en 1436, un certain nombre d'inscriptions, aucun visiteur curieux des choses de l'antiquité ne s'y est arrêté pour en faire l'objet d'un travail sérieux. A peine peut-on citer une notice de quelques lignes dans les *Études albanaises* de G. de Hahn. Nous présentons au public savant la première étude qui ait été faite sur place des graves problèmes de topographie et d'histoire qui se rattachent à cette ville célèbre.

La question d'Epidamnos et de Dyrrhachium.

Ce que les anciens désignaient proprement par le nom de *Dyrrhakhion* n'était ni une ville ni un port : c'était une petite chaîne détachée de collines, qui dessine, au nord de la baie de Durazzo, une des parties saillantes de la côte d'Illyrie. Ces hauteurs, resserrées entre les eaux profondes de l'Adriatique et de vastes lagunes, forment par leur cohésion un massif continu, qui s'allonge parallèlement à la mer sur une étendue de 7 kilomètres, sans avoir plus de 3 kilomètres dans sa plus grande épaisseur. Il présente



à l'est une série de pentes buissonneuses, qui s'inclinent rapidement jusqu'au niveau des marécages, et, du côté opposé, une ligne escarpée de falaises de terre, battues par les vagues. Un cordon de sable le rattache seul, vers le nord, à la colline isolée du cap *Pali*, reliée elle-même au continent par une semblable bande sablonneuse :

Exiguo debet quod non est insula colli,

dit très-exactement Lucain. Au sud, la presqu'île n'a aussi d'autre entrée qu'une plage étroite, coupée par l'embouchure des lagunes; un pont de bois permet de franchir le passage. Jules César, dans le récit de ses opérations devant la place, fait allusion à ce double accès par le nord et par le sud : *Aditus duos quos esse angustos demonstravimus* (1). C'est bien par le fait une *chersonèse*, selon l'expression de Strabon : Ἐπίδαμνος... ἡ νῦν Δυῤῥάχιον ὁμονύμως τῇ χεῤῥονήσῳ λεγομένη, ἐφ' ἧς ἵδρυται (2); mais, si l'on ne tient pas compte du canal guéable, qui sert d'écoulement aux lagunes, la presqu'île devient un isthme et justifie la définition non moins caractéristique de Thucydide : ἔστι δ' ἰσθμὸς τὸ χωρίον (3).

En dedans de la pointe méridionale du massif, s'abrite le mouillage de Durazzo, et contre les dernières collines, dont les sommets s'abaissent graduellement vers la mer, a dû s'appliquer de tout temps la ville qui commandait cette importante position maritime. A l'époque romaine, on l'appelait communément *Dyrrhachium ;* mais l'opinion généralement reçue dans l'antiquité reconnaissait dans la même ville la célèbre colonie grecque d'*Épidamnos*, dont les démêlés avec Corcyre, sa métropole, avaient été la première occasion de la guerre du Péloponnèse. Outre le passage de Strabon que nous avons cité plus haut, un texte de Tite-Live prouve que, vers l'époque du roi Persée et de la seconde guerre de Macédoine, le nom d'Épidamnos était encore en pleine faveur parmi les Grecs, bien que l'autre fût aussi employé par les marins de l'Adriatique : ... *Dyrrhachium* (*tum Epidamni magis celebre nomen Græcis erat*) (4).

Il est vrai que plusieurs écrivains, vers le milieu de l'empire, mettent une certaine affectation à distinguer les deux noms comme représentant des positions différentes. Mais les textes mêmes qui font cette distinction permettent de la réduire à sa juste valeur. Dion Cassius, tout en la mentionnant, ne paraît pas y attacher une grande importance : Τὸ δὲ Δυῤῥάχιον ἐν τῇ γῇ τῇ πρότερον μὲν Ἰλλυριῶν τῶν Παρθηνῶν, νῦν δὲ καὶ τότε γε ἤδη Μακεδονίας νενομισμένῃ, κεῖται, καὶ ἔστιν ἐπικαιρότατον, εἴτ' οὖν ἡ Ἐπίδαμνος ἡ τῶν Κερκυραίων εἴτε ἑτέρα τις οὖσα (5). Pausanias est plus explicite; il affirme que la position

(1) Cæsar, *de Bello Civili*, 58. — Lucain, *Pharsale*, VI, v. 25.
(2) Strabon, 316. Comparez Étienne de Byzance, Δυῤῥάχιον et Ἐπίδαμνος.
(3) Thucydide, I, 26.
(4) Tite-Live, XI, 21.
(5) Dion Cassius, XLI, 49.

appelée proprement *Épidamnos* était abandonnée de son temps, mais il avoue que les deux points étaient peu distants : Ἐπιδάμνιοι δὲ χῶραν μὲν ἥνπερ καὶ ἐξ ἀρχῆς, πόλιν δὲ οὐ τὴν ἀρχαίαν ἐπὶ ἡμῶν ἔχουσιν, ἐκείνης δὲ ἀφεστηκυῖαν ὀλίγον· ὄνομα δὲ τῇ πόλει τῇ νῦν Δυῤῥάχιον ἀπὸ τοῦ οἰκιστοῦ (1).

Appien réunit sur le même sujet une série de traditions locales, qui n'ont pas encore été étudiées avec l'attention qu'elles méritent : car, sous les formes mythologiques familières aux anciens, elles donnent les véritables termes du problème (2). D'abord un prétendu roi Épidamnos, roi indigène, qualifié de βασιλεὺς τῶν τῇδε βαρβάρων, aurait fondé le premier une forteresse illyrienne sur cette côte, πόλιν ᾤκισεν ἐπὶ θαλάσσης καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ προσεῖπεν Ἐπίδαμνον. C'est la forteresse qui nous sera donnée plus tard par le même auteur comme jouant le rôle de haute ville, ἄνω πόλις. En effet, la fille du roi, appelée Mélissa par Étienne de Byzance, eut du dieu Posidon un fils nommé *Dyrrhakhos* (d'autres en font un chef crétois), qui par la suite établit dans le voisinage une station maritime, ἐπίνειον ᾤκισε τῇ πόλει καὶ Δυῤῥάχιον ὠνόμασε. Toute mythologie mise de côté, nous trouvons là, encore séparés, les deux éléments qui doivent concourir à la formation de la cité maritime : sur la hauteur, la bourgade, ἡ ἄνω πόλις, qui commande le mouillage ; plus bas, à distance, la *marine*, τὸ ἐπίνειον, formant le long du rivage un groupe de constructions à part. On peut voir encore aujourd'hui, sur tout le littoral de la Grèce et de la Turquie, nombre de bourgs présentant, avec leurs *échelles,* le même dédoublement rudimentaire. Telle était la situation, lorsque les Taulantiens, menacés par les pirates liburnes, appelèrent à leur aide les colons grecs de Corcyre. Il est bien entendu que nous ne parlons que des positions : pour les noms, je n'examine pas la question à peu près insoluble de savoir s'ils ont jamais appartenu à la langue illyrienne ; il est certain que de toute manière ils avaient été amenés à des formes parfaitement explicables en grec. Du reste, les marins grecs qui fréquentaient ces parages avaient très-bien pu en nommer les différents points dans leur langue, avant l'époque où ils vinrent y fonder une colonie.

Je laisse de côté les établissements plus ou moins fabuleux des Briges et des Crétois. Nous connaissons surtout par Thucydide la composition de la colonie corcyréenne, grossie de Corinthiens et de colons venus des autres villes doriennes, et conduites par l'Héraclide Phalios de Corinthe, que Corcyre avait emprunté elle-même à sa métropole, selon l'ancien usage hellénique. D'après Appien, ce fut *Dyrrhakhion*, la ville basse, le faubourg maritime, qui fut occupé par les nouveaux colons et qui s'hellénisa de bonne heure, grâce à leur mélange avec les indigènes : καὶ αὐτοὶ οἱ Κερκύραιοι σφετέρους ἐγκα-

(1) Pausanias, VI, 11, 8.
(2) Appien, *Guerres civiles*, II, 39.

τέμιξαν οἰκήτορας, ὅθεν Ἑλληνικὸν εἶναι δοκεῖ τὸ ἐπίνειον. Ensuite ils auraient étendu à leurs établissements le nom de la ville haute, καὶ τήνδε ἀπὸ τῆς ἄνω πόλεως Ἐπίδαμνον ἐκάλουν; mais ce ne fut, vraisemblablement, qu'après l'avoir occupée elle-même. Il faut surtout chercher les causes qui amenèrent la confusion des deux noms dans le développement considérable de la ville marchande, qui finit par absorber l'ancienne forteresse. Nous trouvons dans l'histoire de Thucydide les preuves de ce rapide accroissement : Προελθόντος δὲ τοῦ χρόνου ἐγένετο ἡ τῶν Ἐπιδαμνίων πόλις μεγάλη καὶ πολυάνθρωπος.

Il est certain que le nom d'Épidamnos prévalut, pendant l'époque hellénique, dans l'usage général des pays de langue grecque. Mais le nom de Dyrrhachion, qui était celui de la côte et de l'établissement maritime, était plus connu des navigateurs de l'Adriatique : c'était, si je puis me servir de cette expression, le *nom marchand* de la place, celui que les habitants eux-mêmes employaient dans leurs relations commerciales et le seul qu'ils aient jamais gravé sur leurs monnaies, dont la série remonte à une époque très-ancienne. Les motifs superstitieux que mentionnent les anciens sont aussi trop conformes à l'esprit de l'antiquité pour avoir été sans influence. Cette ville avait la singulière fortune d'avoir deux noms, dont l'un sonnait aussi mal à l'oreille des Grecs que l'autre à l'oreille des Latins, et qui ne semblaient annoncer aux uns que tempêtes et naufrage (διὰ τῆς ῥαχίας δυσχέρειαν), aux autres que ruine et perdition (*quasi* ἐπὶ *damnum ituris*). Mais de pareilles raisons avaient moins de valeur pour les habitants que pour les marins étrangers.

On ne s'attend guère à trouver sur le même sujet un témoignage qui date du douzième siècle ap. J.-C. : c'est celui d'Anne Comnène, dans son récit du siége de Dyrrhachium par Robert Guiscard, en 1180. D'après ce qu'elle rapporte, les Normands, investissant la place, auraient encore trouvé dans les anciens murs ruinés d'Épidamnos un emplacement favorable pour y établir leurs baraquements : Καὶ δὴ ἔντος τῶν ἐρειπωθέντων τειχῶν τῆς πάλαι καλουμένης πόλεως Ἐπιδάμνου καλύβας ἐπήγνυντο, ἴλαδον τὰς δυνάμεις κατατιθέμενοι (1). Elle ajoute à ce propos que l'antique Épidamnos, ayant servi de base d'opérations au roi Pyrrhus dans son expédition d'Italie, était devenue déserte, à cause de la dépopulation qui fut la suite de cette guerre. Quant à la ville nouvelle, elle aurait été construite plus tard, sous le nom de *Dyrrhakhion*, dans la forme qu'elle conservait encore au moyen âge, par deux héros, qui font là une figure assez étrange, Amphion et Zéthus, les fondateurs fabuleux de Thèbes.

On ne peut s'en rapporter qu'avec la plus grande réserve à un auteur qui confond ainsi tous les temps. Bien qu'Anne Comnène invoque à l'appui de cet étrange anachronisme

(1) Anne Comnène, I, 99.

le témoignage de l'épigraphie, τὰ ἐν τῇ πόλει γλυπτὰ γράμματα, il est visible qu'elle ne fait que reproduire des traditions déjà fort altérées et peut-être embrouillées encore par la lecture fautive de quelques marbres antiques. Toutefois, de l'existence de ces traditions, confirmées par un chroniqueur latin, Guillaume de Pouille, dont le texte présente souvent avec celui de l'*Alexiade* une conformité singulière, il résulte toujours que les habitants de Durazzo montraient encore, vers le douzième siècle, en dehors de leurs murailles, un emplacement qu'ils considéraient comme celui de l'ancienne Épidamne. Nous aurons tout à l'heure à discuter de plus près ces indications d'Anne Comnène.

Étude du terrain et des enceintes.

Mais il est temps de transporter l'étude de la question qui nous occupe sur le terrain même. Le lecteur me suivra sans peine, grâce au plan stratégique levé sous ma direction par M. Laloy : il y trouvera la configuration et le relief du pays, avec le tracé des moindres vestiges des fortifications, reproduits rigoureusement par le système combiné des hachures et des courbes de niveau.

Le fait capital qui ressort de la construction même des collines qui dessinent le mouillage de Durazzo, c'est que si elles présentent un terrain à souhait pour la formation et le développement d'une importante cité maritime, elles n'offrent ni l'espace ni la disposition convenables pour l'existence de deux villes réellement distinctes. La ligne des crêtes, après s'être maintenue pendant quelques kilomètres à une hauteur de 170 à 180 mètres, dans une région où elle ne domine que des falaises sauvages et inabordables, s'abaisse assez brusquement vers le sud, de plus de la moitié de cette hauteur, et se termine par un chaînon de quatre ou cinq sommets aplatis et soudés de près l'un à l'autre. Ce promontoire, dont le versant occidental est échancré et miné par les vagues, est une des parties du massif les plus resserrées entre la mer et les terres basses que baignent les lagunes.

A son extrémité méridionale, le chaînon, faisant un coude dans la direction de l'est, se relève par une sorte de *tête* ou de *nœud* de 98 mètres de haut, qui projette deux contre-forts, aboutissant chacun à une colline aux pentes roides, d'une hauteur moyenne de 55 mètres, la première au nord-est, portant le hameau de *Stani* et dominant les prairies des lagunes; la seconde au sud-est commandant le rivage de la mer et la pointe de sable qui dessine directement la courbe du mouillage.

Enceinte moderne. — Contre cette dernière colline s'appuie la citadelle turque de la petite ville moderne de Durazzo; la ville même est comprise entre deux longs murs

qui partent de ce point et dessinent un trapèze de forme étroite et irrégulière, jusqu'au bord de la grève où sont les échelles. Cette étroite enceinte, qui n'a pas plus de 250 mètres de large sur 600 mètres environ de longueur, est loin de représenter l'ancienne étendue de la place. Il suffit de parcourir les hauteurs voisines pour suivre partout les restes d'une enceinte beaucoup plus vaste, qui alignait franchement deux de ses faces sur la fourche naturelle formée par les contre-forts de Stani et de la citadelle turque. La ville de Durazzo n'occupe plus que l'un des angles de ce grand carré. Elle a été formée par le déplacement de la citadelle, que l'on a rapprochée de la mer, et par la construction d'un mur intérieur,qui n'enferme plus guère qu'un cinquième de la superficie comprise dans les lignes de l'ancienne enceinte.

Grande enceinte ruinée. — L'ancienne acropole, au contraire, occupait l'angle extrême de la fourche, et, par un saillant très-aigu, allait gagner le sommet que nous avons décrit comme le nœud de toutes ces collines et comme le point culminant du promontoire. Elle s'y appuyait à une tour ronde, dont les substructions existent encore, à plus de 400 mètres à l'ouest du château moderne et dans une position qui le domine de plus de 40 mètres. Cette acropole, bordée par des pentes de terre glaise excessivement roides et séparée du reste de l'enceinte par un énorme fossé, était un réduit triangulaire très-bien défendu par la nature. Le lieu, aujourd'hui désert, est connu sous le nom d'*Oulini di Tchélidrizi*.

Le corps même de la place formait une sorte de trapèze ou de carré irrégulier, dont les quatre faces étaient tournées à peu près vers les points cardinaux.

La face occidentale, exposée à l'O. S. O., couronnait une ligne continue de hauts talus naturels et d'escarpements de glaise, bordant une profonde ondulation de terrain, sur une longueur de 700 mètres, depuis le sommet de l'acropole jusqu'aux dernières pentes de la colline de Stani. C'était une des parties les plus fortes de l'enceinte; elle conserve encore des débris importants de murs et de tours en briques, que nous aurons à étudier en détail.

L'enceinte contournait ensuite les pentes de Stani et, faisant directement face au N., descendait dans la plaine, pour se diriger, à travers les prairies des lagunes, vers le bord de la mer. Toute cette face septentrionale, d'un développement d'environ 700 mètres, était naturellement la partie la plus faible et la plus accessible des fortifications, du côté de la terre ferme. Elle ne présente plus que des fondations au niveau du sol; mais ces arasements permettent encore de reconnaître la disposition de plusieurs tours carrées et d'un angle saillant qui protégeait une des principales portes de la place marquée encore sur ce point par la convergence des chemins. A l'angle voisin de la mer, les substructions dessinent un pan coupé flanqué de deux tours et orienté vers le N. E.; sur les ruines de l'une d'elles passe la route qui se dirige vers le pont des lagunes.

La troisième face, tournée vers l'E. S. E. et vers la mer, suivait la légère courbe du rivage et ne laissait en dehors qu'une étroite bordure de sable, dont l'accès se trouvait fermé par des murs transversaux. Les vestiges de cette partie de l'enceinte ne consistent aussi tout d'abord qu'en une ligne de substructions, assez difficile à suivre à travers les enclos et les plantations du faubourg d'*Exo-Bazari*. Ce faubourg, dont le nom veut dire le *Marché-Extérieur,* compte à peine aujourd'hui quelques groupes de maisons, disséminées au milieu des jardins et des cimetières turcs; mais il occupe une vaste surface de terrains plats et voisins de la mer, qui devaient former, lorsqu'ils étaient enfermés dans les murailles, le quartier le plus important et le mieux situé de la ville ancienne. Plus loin, la face occidentale se confond avec les murs modernes de Durazzo, qui ne sont du reste ici que l'ancienne muraille plus ou moins restaurée ; elle se continue jusqu'à l'extrême pointe, formée par un gros bastion bâti dans la mer, près de la Marine. La longueur totale de cette face était de 800 mètres.

Nous trouvons ensuite quelques ouvrages modernes, au milieu desquels s'ouvre la Porte de Mer, appelée *Porta-Yali;* ici les lignes plus compliquées sont disposées pour les batteries qui commandent la plage de débarquement avec ses deux échelles du *Commerce* et de la *Douane*. Puis la muraille, flanquée de tours rondes et bordée d'un profond fossé, remonte sur une pente rapide jusqu'à la forteresse turque : cette partie ne paraît être aussi qu'un remaniement de l'enceinte plus ancienne que nous décrivons. En effet, au-dessus de la citadelle, si le mur ne s'élève plus au-dessus du sol, on en suit cependant la trace le long des pentes escarpées jusqu'à la tour ruinée de l'ancienne acropole. Nous recomposons ainsi toute la quatrième face ou face méridionale, dont l'orientation générale est vers le S. S. O., et dont l'étendue, plus considérable que celle des trois autres, n'avait pas moins de 1100 mètres.

A première vue, le voyageur se flatte de retrouver dans la partie abandonnée de ces lignes les murs ruinés au milieu desquels avait campé Robert Guiscard, et il croit toucher du même coup la solution du difficile problème relatif à l'antique Épidamnos. Mais l'étude minutieuse du terrain nous a révélé un fait important, qui rend la question beaucoup plus compliquée : c'est que la ville, à certaines époques, déborda encore, sur différents points, la dernière enceinte que nous venons de décrire.

Autres traces d'enceintes. — Au nord des arasements qui enferment au nord le quartier d'Exo-Bazari, dans un lieu où l'on ne remarque plus aujourd'hui qu'un groupe de moulins à vent, nous avons relevé un vaste carré de prairies, séparées des prairies plus basses qui avoisinent les lagunes, par une ligne continue de ressauts et de talus, dont le tracé accuse l'existence d'une ancienne fortification. Ces talus font très-exactement suite aux fondations de la muraille orientale de la deuxième enceinte. Coupés un peu plus loin, par un important chemin qui conduit au pont des lagunes, ils le bordent par un grand

coude, qui paraît dessiné tout exprès pour la défense d'une porte. Vers le nord, la face en retour est marquée aussi par une ligne de fondations, que l'on entrevoit de place en place à fleur du sol ; elle est exactement parallèle à la face septentrionale de la deuxième enceinte, dont elle se trouve séparée par une distance de 500 mètres. L'angle ainsi formé paraît appartenir à une troisième enceinte, qui ajoutait à la ville du côté du nord un quartier ou un faubourg au moins égal en étendue à celui d'Exo-Bazari. Vers l'est, seulement, il est assez difficile de déterminer comment ces nouvelles lignes se reliaient au corps de la place ; les vestiges se perdent dans la direction de la colline Z de notre plan, grosse croupe aux pentes étalées, située de l'autre côté du vallon de Stani. Signalons dès maintenant cette colline voisine des falaises et liée de près à l'arête principale de la presqu'île de Durazzo, comme un point stratégique important pour surveiller et tenir en échec les hauteurs de l'ancienne citadelle.

Si l'on se transporte maintenant du côté opposé de la place, sur les pentes qui descendent à la mer, entre la muraille méridionale actuelle et le tournant du cap de Durazzo, on rencontre encore là quelques traces d'un quartier jadis habité et peut-être aussi d'un développement de l'enceinte fortifiée. Ce sont d'abord des jardins, dont les enclos s'arrêtent à une ligne commune, qui semble marquer une ancienne limite tracée artificiellement. Non loin de là, se trouve une source très-abondante, où les navires qui sont au mouillage envoient pour faire leur eau ; les habitants l'appellent *Civrile,* d'un nom de forme italienne, qu'il faut prononcer en conséquence. Bien qu'il existe d'autres fontaines dans l'intérieur des murailles, il y avait certainement intérêt, avant l'invention de l'artillerie, à enfermer un point de cette importance dans l'intérieur de l'enceinte, ne fût-ce que pour en interdire l'accès aux vaisseaux ennemis.

Enfin, au-dessus de la source et des jardins, au point B de notre plan, règne une plate-forme triangulaire, où les habitants ont découvert, en dehors des lignes de la deuxième enceinte, des restes de constructions antiques. C'est là notamment que l'on a tiré de terre, avec trois statues décoratives, une inscription qui porte le nom d'*Epidamnus :* bien que ce monument, sur lequel je reviendrai plus loin, ne paraisse contenir aucune indication topographique, l'ensemble des débris que l'on a trouvés au même endroit n'en marque pas moins un point de repère important pour la recherche qui nous occupe. Toutes ces pentes situées au sud-ouest de la ville sont placées sous la dépendance très-directe de l'ancienne citadelle.

Date des deux enceintes principales. — Quant aux deux enceintes dont les murailles subsistent au moins en partie, je puis dire que je n'y ai pas rencontré une seule pierre antique encore en place, pouvant fournir un point fixe pour reconstruire le plan de la cité grecque ou romaine; l'antiquité n'y est représentée que par des débris épars. Cela ne veut pas dire que certaines parties des mêmes murailles ne puissent représenter un

tracé plus ancien ou même reposer sur des soubassements antiques. Mais des fouilles, ou tout au moins des sondages systématiques sur une grande étendue, pourraient seuls amener sur ce sujet à des résultats positifs. Dans l'impossibilité d'entreprendre un pareil travail, nous nous sommes appliqués à relever toutes les traces empreintes sur le terrain, et nous allons chercher à déterminer aussi exactement que possible l'époque des parties qui s'élèvent encore au-dessus du sol.

La vieille muraille dont nous avons retrouvé des pans considérables sur les hauteurs de Stani est un beau spécimen de l'architecture du Bas-Empire. Les lignes régulières de briques plates, reliées par des lits de ciment, ne présentent pas un mélange incohérent de matériaux de toute époque et dénotent une certaine unité de plan et de construction. C'est dans la même partie de la muraille qu'une tour carrée porte encore, sur une plaque de marbre, une longue inscription métrique, qui en attribue la construction à Théodore Ducas Comnène, fils de Jean le Sébastocrator, en l'an du monde 6733 (ap. J.-C. 1235). Bien que cette inscription soit déjà publiée (1), elle est trop importante pour que je n'en donne pas au moins le texte.

146.

Inscription encastrée dans une tour byzantine.

Μαθών, θεατά, τίς ὁ πήξας ἐκ βάθρων
Τὸν πύργον, ὅνπερ καθορᾷς, κτίσμα ξένον,
Θαύμαζε τούτου τὴν ἀριστοβουλίαν.
Παῖς οὗτος ἀνδρὸς εὐτυχοῦς, Ἰω(άννου)
Σεβαστοκρατοῦντος, ἄνθους πορφύρας,
Θεόδωρος μέγιστος ἐν στρατηγίαις,
Δούκας Κομνηνὸς εὐσθένης, Βριαρόχειρ,
Ἐχθρ(ο)ῖς ἀπροσμάχητος, ἀκάμας πόνοις,
Ἔτους τρέχοντος ἑξάδι μὲν χιλίων,
Σὺν τοῖς ἑκατὸν ἑπταδ[ι]κ[οῖ]ς ἐγκύκλοις,
Τριπλῇ δεκά[δι κ]αὶ μοναπλῇ τριάδι,
Τρισκαιδεκάτης ἰνδικτιῶνος δρόμου
Λῆξιν φέροντος ἐν Θεῷ παντεργάτῃ.

« Apprends, ô spectateur, quel est celui qui a bâti de fond en comble cette tour que tu contemples, construction extraordinaire, et admire l'excellence de ses desseins : c'est le fils d'un homme fortuné, de Jean le Sébastocrator, fleur de la pourpre, c'est Théodore, très-grand dans ses expéditions, le fils puissant des Ducas et des Comnènes, géant aux cent bras, invincible à ses ennemis, infatigable dans ses travaux. L'année courante réunissait alors six milliers d'années à cent cycles septennaux, plus une triple décade et une simple triade; et la treizième indiction dans sa marche ramenait prochainement le cens, selon l'ère de la création divine. »

(1) Aravandinos, Χρονογραφία Ἠπείρου, vol. I, p. 62. — G. de Hahn, *Albanesische Studien*, planche.

Une variante importante de ma copie est, au dixième vers, ЄΠΤΑΑΙ.Κ.C, que je crois pouvoir lire ἑπταδικοῖς, en me fondant sur l'analogie de μοναδικός, au lieu de ἑπτάκις, qui donne à la phrase un tour forcé et ne fait pas le vers. De même, au vers suivant, la lecture ΔΕΚΑΑΙ me semble autoriser l'introduction de la conjonction καὶ, qui rétablit la construction et la mesure.

Les noms de Ducas et de Comnène, qui ne représentent que des prétentions généalogiques, ne doivent pas tromper sur l'identité du personnage dont il est ici question : c'est Théodore l'Ange, deuxième despote de l'Épire et de la Thessalie, qui reprit Durazzo aux Vénitiens après le partage de l'empire grec par les croisés. De la même famille que les empereurs Isaac et Alexis, dont son père Jean l'Ange était l'oncle paternel, il avait réussi à se former, au centre de la Roumélie, un royaume plus grand que celui des anciens rois de Macédoine. Après son frère le bâtard Michel, il fut le véritable fondateur de ces despotats, où l'esprit d'indépendance locale des populations grecques se réveilla et se maintint contre l'invasion latine. Lui-même, il nous offre un des caractères des plus énergiques, une des existences des plus agitées et des plus aventureuses de cette période troublée, et les hyperboles de la flatterie byzantine, en vantant sa puissance et son activité, ne portent pas complétement à faux, surtout à cette époque où il n'avait pas encore subi, en attaquant imprudemment les Bulgares, un échec grave, dont le résultat fut pour lui une captivité momentanée, la privation de la vue et la division de ses États.

Rien de plus naturel que de retrouver la main du despote Théodore dans les travaux de fortification de Durazzo. La tour qu'il avait fait construire, munie d'une sorte d'éperon ou de contre-fort sur la face antérieure, méritait sans doute par là et par ses proportions extraordinaires la qualification de κτίσμα ξένον, selon le sens du mot ξένος dans le grec des bas temps. Comme l'inscription ne parle que d'une seule tour et ne dit rien du reste de l'enceinte, on doit croire aussi qu'il ne fit que renforcer par un nouvel ouvrage une muraille déjà existante avant lui. La conclusion importante que l'on peut tirer de ce texte épigraphique, c'est que la deuxième enceinte de Durazzo doit représenter l'enceinte byzantine, celle même qui avait été assiégée par les Normands deux siècles auparavant, et qu'elle ne peut avoir rien de commun avec les prétendus murs d'Épidamne, mentionnés alors par Anne Comnène.

La muraille septentrionale de l'enceinte turque actuelle, bâtie à 560 mètres environ en arrière de l'ancienne muraille, pour rétrécir la place et enfermer le quartier qui forme la ville moderne, est, au contraire, une épaisse construction en blocage, toute bigarrée de marbres et de fragments antiques. Les parties voisines de la porte du nord, qui s'ouvre dans cette muraille, au milieu d'une grosse tour carrée, et qui est la grande porte du côté de la terre ferme, (elle est connue sous le nom de *Porta-*

Grande), forment surtout comme une sorte de musée par la quantité des stèles, des inscriptions, des fragments d'architecture, des bas-reliefs, encastrés dans la maçonnerie. Mais un pareil mélange est loin d'être une marque d'ancienneté, surtout quand on trouve parmi les matériaux employés à la construction des débris byzantins et même vénitiens ou francs.

Signalons d'abord un fragment d'inscription byzantine, encastré évidemment hors de sa place, dans les basses assises de la muraille, et se rapportant, comme l'inscription de Théodore, à des travaux de fortification exécutés au moyen âge. Ce qui rend ce lambeau d'inscription doublement curieux, c'est qu'il est gravé après coup sur l'encadrement d'un caisson de voûte antique, provenant de quelque édifice romain d'un style de décadence très-orné. Nous avons donc là une muraille, construite avec les débris d'une enceinte byzantine plus ancienne, qui contenait elle-même des fragments romains de basse époque.

147.

Durazzo. Dans la muraille septentrionale actuelle. Sur un caisson de voûte antique.

ΙϹΟ \ΛϹΙΝΟϹϹΙΙΑΙΙ
\ЄѠϹΤЄΜΝЄΙЄVЄΠΙΒΛΤϹ Ι ΟΥϹΑΝ
ΛΓΑΝ ⁘ ΦΡΟΥΡΟΝΑϹΦΑΛЄΙΤΗΠΟΛЄΙΚΑΙΤΙΧѠΓΛ
Ο

. . . .
. . . [ἄκραν(?) τῆς πό]λεως τέμνει εὐεπίϐατον οὖσαν . . . .
. . . . γαν, φρουρὸν ἀσφαλεῖ τῇ πόλει καὶ τ(ε)ίχω[ν] πλ[άτος] (?)
. . . .

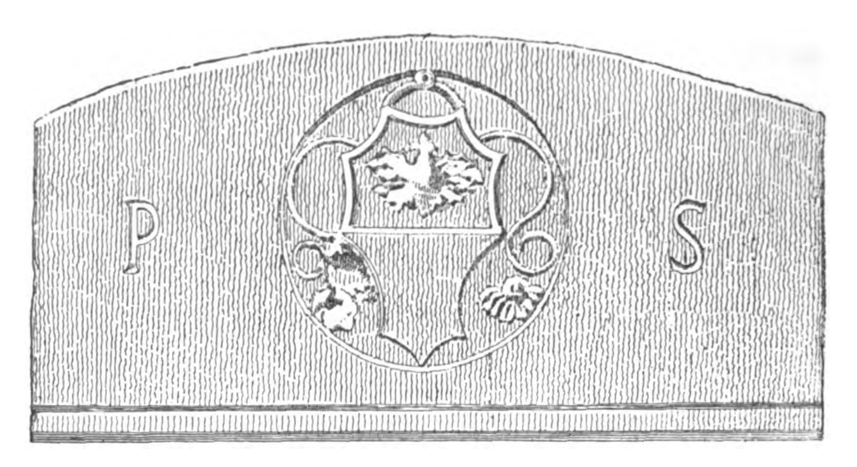
Mais rien ne peut mieux servir à dater la muraille de *Porta-Grande* qu'une série d'écussons qui s'y trouvent engagés pêle-mêle avec des fragments de toutes les époques : ils offrent, en effet, les caractères des armoiries italiennes du quinzième siècle. Nous en donnons deux, dont l'un sur une dalle funéraire, portant le nom en latin d'un certain *Antonius Copelitius,* avec la date de 1447. L'abréviation S. S., si l'on pouvait l'interpréter par la formule *S(erenissimi) S(enioris),* indiquerait une origine vénitienne. Or, en 1447, la ville de Durazzo, séparée du despotat d'Épire, était revenue à Venise, qui paraît l'avoir possédée jusqu'en 1499, époque de sa prise par les Ottomans. La nouvelle muraille, qui a réduit la place à ses proportions actuelles, ne peut donc même pas être considérée comme une construction vénitienne et ne saurait être qu'un ouvrage de la domination turque.

148-149.

Durazzo. Écussons encastrés dans la muraille septentrionale actuelle.



Des deux écussons ci-dessus mentionnés, le premier est une targe au galbe contourné, dont la pointe porte deux *barres :* l'inscription de la dalle, moins un mot que je n'ai pu lire, doit se transcrire ainsi : *MCCCCXLVII*, *S. S. Antonii Copelitii* .... *S. S.* Le second écusson a le chef chargé d'un oiseau éployé, qui paraît être une aigle, peut-être même l'aigle à deux têtes.



Deux autres écus de la forme ordinaire portent, l'un trois *bandes* obliques entourées d'un *orle*, l'autre trois *pals* au chef chargé de deux étoiles à six rais.

Le mouillage et les lagunes. — Pour terminer cette étude, il faut ajouter quelques mots sur la situation maritime. On a pu voir par ce qui précède que la ville n'a point de port, mais simplement un mouillage, et ce mouillage est loin d'offrir toute la sûreté désirable : ses eaux profondes ne sont bien protégées que contre les vents de l'est et du nord. Les petits bâtiments s'yabritent encore contre les vents d'ouest, en se serrant tout près du rivage et des remparts. Mais, dès que le temps menace de tourner au sud-ouest ou au sud, l'ancrage n'est plus tenable dans cette baie ouverte, et les navires qui n'ont pas, comme ceux des anciens, la ressource de se haler sur la grève, doivent prendre la mer au plus vite et chercher au nord un abri momentané derrière les falaises sauvages du cap Pâli ou du cap *Rodoni.* Une ligne d'écueils à fleur d'eau, qui borne le mouillage à l'ouest, en rend encore l'accès périlleux pour les bâtiments qui ne connaîtraient pas le danger. Je priai le commandant de *la Biche* de faire sonder avec soin ce banc de rochers, pour voir si les anciens n'en avaient pas profité pour appuyer les fondations d'une

jetée : il n'y découvrit aucune apparence de travail humain. Cependant la tradition locale, toujours portée à exagérer les œuvres du passé, a conçu une idée grandiose des travaux qui faisaient de l'antique Dyrrhachium une place maritime importante.

Les habitants prétendent que les lagunes situées à l'est du massif de Durazzo formaient autrefois un vaste port intérieur. Les bâtiments n'y avaient pas seulement accès par la passe naturelle qui s'ouvre dans le golfe, mais aussi par un canal creusé au milieu des marais, qui venait déboucher dans la mer auprès du cap Pâli. Ils pouvaient ainsi entrer et sortir, selon les vents, par le nord et par le sud. Il est certain que la situation se prête, dans ce genre, à un plan magnifique, dont l'idée a dû être au moins caressée par l'imagination des anciens habitants. Sans croire même tout ce que rêvent aujourd'hui les Albanais de Durazzo, on peut supposer que les Romains, et les Grecs avant eux, n'avaient pas négligé de creuser la partie des lagunes la plus voisine de la ville et l'embouchure par laquelle elles se déversent dans le golfe : ils auraient ainsi, sans grande peine, ouvert aux bâtiments un bassin de refuge contre les tempêtes du sud ou sud-ouest, si fréquentes en hiver dans l'Adriatique. Toutefois ce n'est là qu'une hypothèse : car tout le temps que la navigation se fit avec des bateaux assez légers pour être tirés à sec, la grève de sable d'une centaine de mètres de profondeur, qui s'arrondit légèrement le long de la muraille de la place, suffisait pour mettre à l'abri toute une flotte de galères.

D'après la même opinion, il faudrait rattacher à ces anciens bassins des lagunes la ruine importante, qui se voit encore à l'extrémité septentrionale du massif de Durazzo, à 7 kilomètres de la ville, vers le point où commence l'étroit cordon de sable, qui s'allonge entre les marais et la mer pour rejoindre les collines du cap Pâli. C'est un pan épais de muraille qui paraît appartenir à d'anciennes lignes de défense plutôt qu'à une forteresse proprement dite. L'appareil en assises de briques présente une grande ressemblance avec les parties les plus régulières et les plus anciennes de la grande enceinte de Durazzo. Une haute porte cintrée, qui s'ouvre encore dans la maçonnerie, donne passage à la route qui conduit au cap Pâli : la ruine et la région environnante en ont pris le nom de *Porta*. La muraille, qui s'appuie aux premières collines du massif et dont on suit la trace en droite ligne jusque dans les marais, était évidemment un ouvrage de défense, destiné à barrer l'isthme de sable qui est le seul accès de la presqu'île par le nord. Il y a, de plus, en cet endroit, une crique facilement abordable, sans parler du mouillage du cap Pâli et de plusieurs points de la côte voisine, qui se prêtent à un débarquement ; or, en fermant l'isthme, qui n'a pas plus de 200 mètres de large, on écartait ces divers dangers. Toute la presqu'île, habitée et cultivée, malgré l'âpreté de ses collines, devenait ainsi une vaste place de guerre, dont le mur de Porta ne faisait que compléter très-heureusement le système de défense.

Dyrrhachium au moyen âge.

Pour se former quelque idée de l'enceinte antique, il est nécessaire de refaire l'histoire des fortifications de Dyrrhachium, en remontant à travers toute la période byzantine : les témoignages sont loin de manquer sur cette époque.

En 1436, lorsque Cyriaque d'Ancône visita Durazzo, la place était sous l'autorité du gouverneur vénitien Fabrizio Loredano, qu'il qualifie de *apud Dyrrhachium pro Venetis prætore.* Il est évident que le voyageur italien ne trouva pas construite à cette époque la muraille dans laquelle est encastrée la pierre sépulcrale d'*Antonius Copelitius,* mort onze ans plus tard et qu'il a pu rencontrer encore vivant dans cette ville. Les Vénitiens devaient s'être fortifiés de leur mieux dans les remparts de brique de l'enceinte byzantine, qu'il décrit déjà comme ruinée en partie : *A. D. VII K. Jul., ad Epidamnum Dyrrhachium venimus, ubi antiqua mœnia ex cocto latere magna ex parte conlapsa vetustate conspexi* (1). Il est vrai qu'il parle de deux portes, l'une *orientale,* l'autre *septentrionale*, près de laquelle il copie, le premier, l'importante inscription latine de Sulpicianus, et que c'est encore aujourd'hui près de la porte septentrionale ou *Porta-Grande* que la même inscription est encastrée. Mais il est probable que les Turcs, pour construire leur nouveau mur septentrional, rasèrent ce qui restait de l'ancienne muraille byzantine correspondante, et en reportèrent les matériaux en arrière : c'est ainsi que l'inscription de Sulpicianus aura été replacée dans le voisinage de la porte actuelle. A propos de l'inscription, Cyriaque ajoute la précieuse indication que voici : *Item apud Dyrrhachium ad septentrionalem portam ad quandam equestris* (sic) *statuam ex ære fabrefactam conspicitur.* Ainsi, il existait encore à Durazzo, sous les Vénitiens, une œuvre antique d'une grande valeur, une statue équestre en bronze, qui avait traversé tout le moyen âge. Nous verrons que ce détail présente en effet un rapport très-particulier avec la description qui sera donnée un peu plus loin de l'une des portes de l'ancienne enceinte byzantine.

Cyriaque ne se contente pas de parcourir la ville : il visite, à quatre milles de Durazzo, une ancienne muraille, qui n'est autre que la fortification de *Porta*, marquée aussi sur les plans cavaliers italiens du seizième siècle, dont le Cabinet des Estampes possède plusieurs exemplaires, par une ruine percée d'une porte cintrée : *A. D. IIII K. Jul. venimus ad nobilem murum extra Dyrrhachium civitatem ad IIII mil. quem C. Cæ-*

(1) Kyriacus Anconitanus, *Epigrammata per Illyricum reperta*, page 21.

sar ex causa civilis belli fecerat ad coercendum Pompeianum exercitum in objecto monte. Est ex cocto latere, ingens longitudinis, habens latitudinis p. XIII (1). On remarquera la confusion un peu naïve, qui lui fait prendre pour les fameuses circonvallations de César une muraille en briques. En résumé, Cyriaque d'Ancône n'a pas rencontré à Durazzo et dans les environs d'autres constructions antiques que les murailles byzantines que l'on y montre encore de nos jours; il les a trouvées seulement dans un état de ruine beaucoup moins avancé que leur état actuel : c'est là qu'est l'intérêt de ses observations.

Si nous remontons maintenant au douzième siècle et à la fin du onzième, à l'époque des premières croisades et des expéditions des Normands des Deux-Siciles contre l'Empire grec, nous trouvons la ville de Durazzo dans tout son développement, fortement assise dans le carré de son enceinte byzantine, et servant, comme autrefois, de point de rencontre entre l'Orient et l'Occident. Sa population, comme celle de l'antique Dyrrhachium, est mêlée d'étrangers et surtout d'Italiens : au milieu des indigènes de langue grecque, les Vénitiens, les marchands d'Amalfi forment une colonie riche et puissante : οἱ πλείους ἀπὸ Μέλφης καὶ Βενετίας ἦσαν ἄποικοι (2). La garde de la place est confiée à des gouverneurs militaires ou ducs (3), choisis parmi les plus hauts personnages de l'État, et souvent même parmi les parents ou les alliés de l'empereur de Constantinople : car leur puissance, qui s'étend sur toute l'Illyrie, tend à en faire des rebelles et des compétiteurs dangereux.

Peu de villes en Europe sont alors plus souvent associées aux grands événements de l'histoire générale. Bloquée d'abord par Robert Guiscard, forcée de capituler après un siége de seize mois (1082-83) et la défaite en vue de ses murailles de toutes les forces de l'empereur Alexis Comnène, elle n'est rendue à l'Empire que pour devenir le poste d'observation de la flotte qui surveille avec une inquiétude hostile le passage d'une partie des barons se rendant à la première croisade (1085). Boémond, fils de Robert, lui fait subir un nouveau siége de huit mois (1107-1108), mais sans pouvoir triompher cette fois de la tactique défensive des Byzantins. Cependant les Normands de Naples n'ont pas renoncé encore à leur convoitise sur une ville maritime qui était pour eux la clef de l'empire grec : sous Guillaume II, ils l'attaquent pour la troisième fois (1185) et l'enlèvent du premier assaut. La raison pour laquelle ce prince la rend presque aussitôt à l'Empire est curieuse à noter : c'était la grosse dépense qu'occasionnaient l'entretien et la défense d'une place aussi importante, πρὸς τὰς δαπάνας ἀπειρηκώς (4).

(1) Kyriacus Anconitanus, *Epigrammata*, page 22. (2) Anne Comnène, IV, 125.
(3) Tels sont Nicéphore Bryénios (1071), Basilakios (1079), Constantin Monomachatos (1080), Georges Paléologue (1081), Jean Comnène (1085), Alexis Comnène (1108), Jean Vranas (1185).
(4) Nicétas Choniates, *Isaacius*, I, 472.

Pendant cette série de trois siéges, les fortifications avaient dû nécessairement souffrir : cependant, avec les faibles moyens d'attaque dont on disposait encore, les dégâts, limités à quelques parties, ne devaient exiger que des travaux de réparation ou de renforcement, comme ceux qu'entreprit le despote Théodore en 1235. Mais ces réparations mêmes disparurent en partie, en 1273, dans un effroyable tremblement de terre, qui ne laissa intacte que la citadelle, παρὰ μόνην αὐτὴν τὴν ἀκρόπολιν (1). Telle fut probablement la véritable cause de l'état de délabrement dans lequel la ville, abandonnée par ses habitants et livrée aux Albanais du voisinage, se trouva ensuite, sous la domination de la maison d'Anjou, jusqu'à la nouvelle occupation de la place par les Vénitiens et jusqu'à la visite de Cyriaque d'Ancône.

Cette époque des Normands est aussi celle où nous trouvons le plus de renseignements sur la place. Ses murailles, munies de tours et assez épaisses pour permettre à quatre cavaliers de cheminer de front, sont décrites comme une merveille. Dans le deuxième siége, Boémond dirige d'abord ses béliers couverts contre la partie orientale, πρὸς τὸ ἀνατολικώτερον μέρος τῆς πόλεως, ce qui ne peut désigner la muraille orientale proprement dite, bordée de trop près par la mer, mais plutôt le pan coupé du N.-E., qui forme dans la plaine une des parties les plus abordables de l'enceinte. Le camp même de l'assaillant était placé juste en face de la porte orientale, au-dessus de laquelle s'élevait un cavalier de bronze : Ηὐλίσατο δὲ ἀντικρὺ τῆς πύλης τῆς κατὰ τὰς ἀνατολὰς ἀνεωγυίας, ἧς ὕπερθεν ἱππότης ἐστὶ χαλκοῦς (2). Cette indication surtout est importante par la comparaison qu'elle permet d'établir avec la statue équestre que Cyriaque place à la porte septentrionale. La contradiction apparente entre les deux témoignages sur la position de cette *Porte du Cavalier* s'explique par l'orientation intermédiaire du pan coupé, que l'on peut également bien rattacher à la face orientale ou à la face septentrionale.

J'ai fait observer en outre que le chemin direct de l'ancienne enceinte de Durazzo au pont des lagunes passait encore aujourd'hui sur les substructions de l'une des tours de ce pan coupé. Là s'ouvrait certainement autrefois la principale porte de la place, celle qui donnait accès à la grande route venant de l'est et de la terre ferme, laquelle route n'était autre chose que l'une des extrémités de l'antique *Via Egnatia.* Une porte de ce genre devait être ornée avec quelque magnificence, précédée peut-être d'une construction en forme d'arc triomphal, comme l'arc du Vardar à Salonique ; des statues équestres de bronze étaient le couronnement naturel d'une pareille décoration. Ainsi des renseignements en apparence opposés arrivent, en se conciliant, à établir un fait curieux pour nous : c'est que l'enceinte byzantine de Dyrrhachium conservait quelque

(1) Georges Pachymère, V, 7. VI, 32.

(2) Anne Comnène, V, 380, 381, 384.

chose de l'aspect et de la disposition de l'enceinte romaine qu'elle avait remplacée. Cette présomption est confirmée par un autre détail, non moins important, qui nous est révélé par la suite du siége.

Boémond, voulant ensuite ouvrir des travaux de mine, se porte vers la muraille du nord, ἐπὶ τὰ βορειώτερα, où la colline glaiseuse de *Stani* lui offrait un terrain plus propice : Εἰς λόφον ὁ τόπος ἀνίστατο, λέγω δὲ οὐ πετρώδη τὸν λόφον ἄλλα γεώδη, ἐφ' οὗπερ λόφου τὸ τεῖχος τῆς πόλεως ἵδρυτο (1). Dans le voisinage de cette colline, et non loin de la muraille septentrionale, s'élevait le palais ducal, qui, par une tradition très-intéressante à noter, portait encore à cette époque le nom romain de *prætorium :* ἀντικρὺ τῆς δουκικῆς καθέδρας, ὅπερ πραιτώριον προσωνόμαστο. On se rappellera que les Romains, dans leurs camps retranchés, qui sont devenus souvent le modèle de leurs places fortes, plaçaient ordinairement le prætorium et la porte prétorienne sur le front même du camp, sur la face la plus accessible et la plus directement tournée vers l'ennemi. Or l'enceinte presque carrée de Dyrrhachium se prêtait naturellement à l'application de cette règle de la fortification romaine. La direction des chemins marque aussi dans les lignes septentrionales la place d'une porte principale, qui, bien que moins fréquentée que la Porte du Cavalier, représenterait cependant mieux qu'elle, par sa position, l'ancienne porte prétorienne.

Dans le récit du premier siége de Durazzo par les Normands, la ville et les positions des assaillants sont loin d'être décrites avec la même précision. Anne Comnène, il est vrai, n'était pas née à cette époque, et elle n'a pu le raconter que sur des informations rétrospectives, principalement sur les souvenirs d'un Italien, qui suivait alors Robert Guiscard. C'est à propos de ce siége qu'elle fait *baraquer* les Normands dans l'enceinte ruinée de l'antique Épidamnos, et qu'elle se livre sur Dyrrhachium à la bizarre digression historique que l'on a lue plus haut. Sans nous préoccuper pour le moment de l'archéologie d'Anne Comnène, nous connaissons assez le terrain pour déterminer presque rigoureusement quelles devaient être les positions de l'armée franque.

Pour intercepter les communications des assiégés avec la terre ferme, Robert avait dû établir son camp de 30,000 hommes, formé en partie de grosse cavalerie et muni d'un matériel de tours roulantes, dans la plaine, au N.-E. de la place, à peu près dans la même position que Boémond, entre la muraille et les lagunes. Maître de la mer, il se tenait nécessairement à proximité de sa flotte et du rivage, comme le marque un vers de Guillaume de Pouille :

Castrorum dederat tutum vicinia portum (2).

(1) Anne Comnène, V, 382.

(2) Guillielmus Apulus, *Rerum Normannic.* IV, 304.



Pendant l'hiver, la flotte normande vint même se remiser, sous la protection du camp, dans un cours d'eau appelé *Glykys :* τῶν δὲ πλοίων αὐτοῦ εἰς τὸν Γλυκὺν ἐνορμισθέντων ποταμόν (1). Or le mot γλυκὺς s'appliquait particulièrement aux eaux de mer plus ou moins adoucies par l'écoulement des ruisseaux et des rivières, comme le montre Strabon à propos du Γλυκὺς λιμὴν, situé sur la même côte de l'Adriatique (2). Ce nom ne peut désigner ici que le canal d'écoulement des lagunes de Durazzo, dont les eaux présentent justement un mélange du même genre. On rapporte que, les ravins qui les alimentent s'étant desséchés au retour des chaleurs, il fallut, pour remettre les vaisseaux à la mer, former un chenal avec des pilotis et des estacades. Ce travail, qui ne dut être qu'un jeu pour les Normands habitués aux estuaires de l'Océan, réalisait en partie l'idée de faire des lagunes un bassin de refuge; il paraît avoir excité au plus haut point l'admiration des Grecs, et il a peut-être contribué à former la tradition locale sur les antiques bassins de Dyrrhachium.

Forcé cependant de s'établir au-dessus des parties marécageuses de la plaine, et assez près de la place pour la tenir sérieusement en échec, ὥσει τόξου βολὴν il n'avait pu rencontrer nulle part une assiette plus favorable que dans les prairies hautes, où nous avons relevé les traces effacées d'une troisième enceinte, à 500 mètres environ de la muraille assiégée par les Normands. Ce sont très-probablement les mêmes vestiges, alors plus apparents qu'aujourd'hui, que les habitants de la ville byzantine considéraient comme un débris des fortifications de l'antique Épidamne, bien que ce ne fussent pas en réalité les restes de la forteresse primitive, mais seulement, comme nous le montrerons, une extension assez tardive de l'ancienne enceinte d'Épidamnos-Dyrrhachium dans cette direction. Il est certain que la place de Dyrrhachium était regardée, à cette époque, comme une réduction de l'enceinte beaucoup plus vaste d'Épidamne : c'est ce qui résulte des vers mêmes où Guillaume de Pouille reproduit avec quelques légères variantes la tradition incohérente rapportée par Anne Comnène :

. . . . Quondam fuit urbs opulenta
Magnaque, præcipue tegulosis obsita muris...
Destructam spatio post composuere minori
Zethus et Amphion. . . . . (3).

De là, grâce au voisinage de la colline Z, les assiégeants pouvaient s'élever facilement jusqu'à la hauteur de la citadelle, κάστρον, distincte du *prætorium,* et plu-

(1) Anne Comnène, IV, 108, 110.
(2) Strabon, 324.
(3) Gullielmus Apulus, IV, 233-242. — Le barbarisme *tegulosis* peint très-bien les briques plates ou tuileaux des constructions byzantines. Vu la rareté de la pierre dans le pays, il est possible que l'enceinte romaine ait été construite aussi en briques.

sieurs fois mentionnnée ainsi que sa poterne, διὰ τῆς πυλίδος τοῦ κάστρου. Il n'est pas même impossible que la fortification lointaine de Porta ne fût comprise aussi dans cette enceinte fantastique de l'antique Épidamne (1). De toute manière, on voit que le rapprochement topographique mentionné par Anne Comnène n'était pas une pure invention. Quand elle faisait camper le chef normand au milieu des ruines d'Épidamnos, son assertion, sans être juste, reposait sur des vestiges existants.

Le récit de la bataille livrée pendant le même siége, à Robert Guiscard, par l'empereur Alexis, permet aussi de déterminer plusieurs points des environs de Durazzo, d'une telle importance historique qu'il est indispensable de s'y arrêter.

Alexis s'établit d'abord sur la ligne du *Kharzanès*, dans des retranchements, ταφρὸν ποιήσας (2) : il s'agit de la rivière appelée encore aujourd'hui *Erzan*, qui coule au nord-est des lagunes. A cette occasion, je mentionnerai, au moins comme rapprochement, un curieux ouvrage que nous avons relevé sur la rive droite de cette rivière : c'est un terrain plat, sorte d'îlot artificiel, environné par un profond fossé, dont les lignes sinueuses et irrégulières semblent avoir été disposées pour y détourner un bras de l'Erzan : le lieu est appelé *Toprak-Kaleh* ou *le Fort-de-terre*. L'empereur s'enhardit ensuite jusqu'à franchir la rivière et à venir présenter la bataille près d'une église ou d'un monastère de *Saint-Nicolas*. Une chapelle, avec les mots *S. Nicolo*, est en effet marquée assez confusément, vers l'est de Durazzo, sur les plans cavaliers du seizième siècle. Mais Guillaume de Pouille précise la position, en plaçant cette église près d'un autre point connu sous le nom de *Petra* (3).

Et properare loco moneat qui Petra vocatur :
Ecclesiæ Sancti Nicolaï proximus iste
Est locus. . . . .

La position de Pétra est mentionnée à l'époque byzantine, à cause de l'important défilé qu'elle commande, τὴν κλεισούραν τὴν ἐγχωρίως οὕτω καλουμένην Πέτραν (4). Mais c'était un point stratégique dès longtemps célèbre par le choix qu'en avait fait Pompée pour y établir ses campements, dans les fameuses opérations du blocus de Dyrrhachium (5). Sans reprendre l'étude que j'ai faite ailleurs de ces opérations (6), je me

(1) Le cap *Páli* est mentionné dès cette époque (εἰς τόπον Παλλία καλούμενον, τόπου τινὸς καλουμένου Πάλους), à cause de son mouillage et d'un monastère de la Panaghia : ce fut vers ce point qu'un prince français, Hugues de Vermandois, le propre frère du roi Philippe I, vint échouer, pendant la première croisade. (Anne Comnène, IV, 105 ; V, 289.)

(2) Anne Comnène, IV, 111.

(3) Gullielmus Apulus, IV, 459.

(4) Anne Comnène, V, 390.

(5) Cæsar, *de Bello Civili*, III, 42.

(6) Dans un mémoire inédit sur les opérations de César et de Pompée devant Dyrrhachium.

contenterai de dire que j'ai reconnu avec certitude l'emplacement de Pétra dans la roche de *Skamm*, appelée *Petra-Bianca* par les Italiens, grande falaise blanche, qui forme au fond de la baie de Durazzo de véritables Thermopyles et qui se rattache en arrière aux montagnes de l'intérieur. C'est bien le chaînon montagneux, αὐχήν, décrit par le texte byzantin, comme ayant à gauche la mer et à droite des crêtes plus élevées, quoiqu'il y ait exagération à en faire une presqu'île ou un promontoire. Mais il projette dans la plaine, en face de Dyrrhachium, de l'autre côté des lagunes, le rameau peu élevé d'*Arapaï* et de *Shina-Vlashi*, dans lequel il est facile de reconnaître le ἠρέμα δὲ τὸ τοῦ αὐχένος πρανὲς συμβάλλον τῇ πεδιάδι, πρὸς τὸ Δυῤῥάχιον ἀπονενευκός (1). Ces collines basses, excellentes pour le déploiement d'une armée en bataille, nous marquent exactement les positions de l'empereur Alexis.

Cette situation étant donnée, Robert Guiscard, pour se mettre en ligne, doit nécessairement franchir le pont des lagunes, νυκτὸς διὰ τῆς γεφύρας διεληλυθώς. De son côté, l'empereur ne peut essayer de prendre à revers le camp ennemi sans faire passer ses auxiliaires à travers les gués des mêmes lagunes, très-clairement désignées dans le texte par le nom de salines, διὰ τῶν ἁλυκῶν (2). Mais un détail de la bataille fait connaître avec une précision encore plus rigoureuse le lieu de l'action. Les *Varangues*, qui faisaient la force de l'armée byzantine, après avoir refoulé l'aile droite des Normands vers la mer, sont attaqués par la cavalerie franque et forcés de se replier dans l'enclos d'une église ou d'un couvent de *Saint-Michel*, περὶ τὸ τέμενος τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ προσπεφυγότες (3). Ils y sont brûlés avec les constructions où ils cherchent vainement à se retrancher. J'ai retrouvé le théâtre de ce dramatique épisode, qui fit pencher la victoire du côté des Normands, dans le petit hameau de *Shimmihl* (forme albanaise de *Saint-Michel*), bâti près de la mer, sur les premières pentes de la colline d'Arapaï. C'est un point fixe, autour duquel on peut facilement reconstruire tout le plan de la bataille. Il n'est pas jusqu'au défilé de Κακὴ πλευρὰ (4), où Alexis, dans sa fuite, fut sauvé par son cheval, en escaladant les rochers de la rive gauche de l'Erzan, qui ne puisse être cherché avec succès vers le village de *Piesksi*, au point où la rivière serre de près le revers escarpé du massif de Pétra.

J'ajouterai que, d'après mes recherches, le plateau d'Arapaï est justement le lieu où Jules César établit son camp pour bloquer Dyrrhachium, tandis que les hauteurs de Pétra furent occupées par Pompée et par son armée de secours. Rien n'est plus propre que de pareils rapprochements à rendre compte de la position militaire de cette ville célèbre, en montrant les nécessités topographiques qui, à plusieurs siècles de distance,

(1) Anne Comnène, IV, 111 et 112.
(2) Anne Comnène, IV, 114.
(3) Id., *id.*, 116.
(4) Id., *id.*, 118.

ont ramené les armées sur les mêmes traces et presque dans les mêmes campements. C'est ce qui explique la part que nous avons donnée aux événements de l'histoire byzantine dans un travail qui a surtout l'antiquité pour objet.

Maintenant, pour avoir quelques détails sur la construction de l'enceinte assiégée par les Normands, on doit remonter jusqu'à la limite des temps byzantins et des temps romains. Il faut savoir que déjà, sous le règne de l'empereur Constance, en 345, la ville avait été ruinée (διεφθάρη) par un violent tremblement de terre, dont les effets furent ressentis à Rome (1). Les murailles eurent probablement à souffrir de cet événement; cependant, au siècle suivant, en 474, lors de l'invasion des Ostrogoths, ce sont encore les fortifications de Dyrrhachium qui font désirer à Théodoric la possession de cette place de guerre, et il ne peut s'en emparer que par ruse, grâce à la complicité de l'un de ses parents, attaché au service de l'Empire, qui trouva moyen de faire sortir les deux mille soldats de la garnison (2). On peut croire néanmoins que l'ancienne enceinte était loin de se trouver alors dans un état satisfaisant, puisque, peu d'années après, une reconstruction générale fut jugée nécessaire. Ce grand travail se trouva hâté par une circonstance particulière, l'élévation au trône d'un prince originaire de Dyrrhachium, l'empereur Anastase I[er]. Sous son règne (491-518), la ville qui lui avait donné naissance, dotée de constructions importantes, notamment d'un hippodrome (3), fut aussi entourée d'une nouvelle fortification, qui, suivant le témoignage de Suidas, formait autour d'elle une triple couronne de remparts, ὡς καὶ ἐνεγκαμένην ἐπιμέλως κοσμῆσαι καὶ τρίσι περιβαλεῖν στεφάνοις (4). Il est vrai que, sous le règne suivant, qui fut celui de Justin I[er], ces ouvrages durent être relevés en partie, après un nouvel ébranlement du sol, dont les secousses se firent cette fois sentir simultanément à Corinthe, suivant une ligne sur laquelle se produisent encore souvent de nos jours de semblables catastrophes.

Malgré ces réparations et celles qui ont pu être exécutées par la suite, ce n'en est pas moins la fortification d'Anastase qui forma très-probablement, pendant tout le reste du moyen âge, le principal fond des défenses de Dyrrhachium. Cette époque, antérieure même au grand mouvement de reconstruction des forteresses, qui signale le règne de Justinien, s'accorde parfaitement avec le caractère presque romain de l'appareil en briques de l'enceinte byzantine. Les deux premières ceintures sont encore représentées par l'ancienne acropole d'*Oulini*, servant de citadelle, et par le carré byzantin, formant le corps de la place. Quant à la troisième ligne, je proposerais de la reconnaître, non dans les traces d'enceinte que nous avons découvertes au-delà d'Exo-Bazari, mais dans la

(1) Théophane, *Chronographie*, p. 56.
(2) Malchus, *Byzantiaca*, fragm. 18.
(3) Jean Malala, XVII, 417.
(4) Suidas, au mot Ἀναστάσιος.

fortification avancée de Porta, qui présente, comme nous l'avons fait observer, une remarquable conformité de construction avec les parties encore existantes de l'enceinte byzantine. Cette muraille, il est vrai, ne saurait compter comme une défense continue; mais, avec les ouvrages correspondants, qui ne pouvaient manquer de s'élever vers le pont des lagunes, elle complétait les défenses de la presqu'île de Durazzo. Il y a dans cet ensemble tout un système, qui répond suffisamment bien au précieux renseignement fourni par Suidas (1). Il ne faut pas accorder cependant une importance exagérée à ces reconstructions, qui ont pu s'exécuter sans modifier sérieusement ni l'assiette de la ville antique ni le tracé de la principale enceinte.

Dyrrhachium dans l'antiquité.

Par l'étude des fortifications byzantines, nous avons acquis une plus grande connaissance du terrain et une expérience plus complète des conditions qu'il a imposées de tout temps à ceux qui ont voulu s'y établir et s'y retrancher. Nous revenons à l'antiquité avec des éléments sérieux pour résoudre un problème de synonymie géographique analogue à ceux que nous avons déjà plusieurs fois rencontrés dans les pays que nous explorons.

S'il a existé d'abord, comme Appien l'affirme et comme cela paraît naturel, une forteresse d'Épidamnos, distincte de l'établissement naval et bâtie, comme presque toutes les anciennes positions maritimes, hors de la portée des surprises et des débarquements armés, il n'est pas nécessaire d'aller la chercher sur les plus hautes cimes du massif, à 4 kilomètres au moins du mouillage et à 200 m. au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a en réalité qu'un seul emplacement qui réponde à la forteresse primitive : c'est la colline d'*Oulini,* véritable nœud des hauteurs qui forment vers le sud le promontoire de Durazzo. Aussi cette forteresse, après avoir eu pendant quelque temps une existence indépendante, est-elle devenue nécessairement l'acropole de la place dès que les fortifications ont pris un assez grand développement pour venir s'y appuyer.

Quant au comptoir maritime, sa place est marquée, dans la partie basse de la ville, près de *Porta-Yali,* par la position invariable du mouillage et des échelles et par le gros bastion dont les fondations plongent dans la mer. Ce bastion paraît construit sur un massif d'écueils sous-marins, qui forment comme l'éperon de la place et tiennent tête aux assauts des vagues. Si l'on suppose au même endroit une ancienne tour, bâtie à une

(1) Je dois ce texte important, qui m'avait échappé, aux riches citations de la *Géographie de la Macédoine* de M. Dimitza ; mais la connaissance des enceintes de Dyrrhachium pouvait seule permettre d'en tirer parti.

époque reculée, pour commander le lieu d'atterrissage des navires, aucun point n'a jamais mieux mérité le nom particulier de *Dyrrhakhion*.

Maintenant la ville nouvelle, en se développant, dut chercher les pentes les plus voisines et tendit à se rapprocher de la citadelle. Dans cette marche, elle commença nécessairement par occuper l'emplacement moderne de la ville turque. Mais, avant de s'étendre vers le nord, sur les terrains plats d'Exo-Bazari et de l'enceinte byzantine, elle dut se porter plus directement à l'ouest, vers les points qui formaient autour de la forteresse l'ancien quartier d'Épidamnos, tels que la source de *Civrile* et le plateau B, qui recouvre des restes antiques. Nous trouverons plus loin, dans un fait de l'histoire de la ville grecque, la preuve que cette région était comprise dans son enceinte. Si l'on examine attentivement notre carte, on y remarquera le trapèze BCDE, qui me paraît représenter à peu près les limites et la configuration d'une ancienne enceinte d'Épidamnos-Dyrrhakhion, se reliant déjà d'assez près à la forteresse primitive pour s'en servir comme d'acropole.

Ce fut de très-bonne heure, probablement vers le commencement du cinquième siècle avant notre ère, que la ville formée par la réunion des deux établissements, sous le nom d'Épidamnos, atteignit l'apogée de sa puissance. L'esprit dorien tempéré par l'intérêt commercial, la ferme direction d'une aristocratie marchande présidée par un magistrat suprême électif, sorte de doge, et surtout le droit de domicile largement accordé aux étrangers, contribuèrent à l'accroissement rapide de la cité (1). Lorsque Thucydide en parle comme d'une ville « grande et populeuse », à une époque où les Grecs avaient déjà des villes considérables, il est difficile de croire qu'elle soit restée longtemps enfermée dans les étroites limites que nous venons de tracer. On doit supposer que l'enceinte hellénique, dans ses développements successifs, fut portée à s'appuyer sur la ligne normale formée par la ramification de Stani, et que, par conséquent, elle occupa au moins en partie le grand carré byzantin. Toutefois l'état des recherches ne fournit aucune donnée pour tracer les limites de la place grecque dans cette direction.

La position si heureuse d'Épidamne avait cependant son côté faible : c'était l'isolement de la ville grecque sur les confins de la nation guerrière et entreprenante des Illyriens, comme plus tard au milieu de leurs descendants les Albanais. L'institution de la singulière magistrature du πωλήτης, ou *vendeur public,* qui avait l'entrepôt de tout le trafic avec les tribus de la côte, n'empêcha pas les partis politiques de trouver chez ces barbares un dangereux appui. Quelques années avant la guerre du Péloponnèse, ce fut une ligue de ce genre qui força Épidamne à se compromettre envers Corcyre, en réclamant de Corinthe l'envoi d'une colonie de secours. On sait les événements qui sui-

(1) Aristote, *Politica*, V, 1. — Élien, *Histoires variées*, XIII, 16. — Plutarque, *Questions grecques*, 29.

virent : le blocus et la prise de la place par la flotte corcyréenne, et le commencement d'une période de décadence pour la grande ville grecque de l'Adriatique.

Pendant la période macédonienne, nous la voyons se donner, en 314, à Cassandre. Reprise par les Corcyréens, elle est livrée par eux à Glaukias, roi d'Illyrie, le protecteur et l'allié du jeune Pyrrhus. Au siècle suivant, elle continue à être molestée par les Illyriens, devenus tellement puissants que Corcyre elle-même est forcée de faire cause commune avec son ancienne ennemie (1). Mais rien dans ces événements ne vient confirmer la tradition byzantine sur l'abandon de la place à la suite des expéditions de Pyrrhus, et sur sa reconstruction dans des proportions plus restreintes.

Un curieux épisode, rapporté par Polybe, semble prouver tout au moins que l'enceinte comprenait encore à cette époque la région de la source de *Civrile,* qui faisait partie de l'ancien quartier primitif d'Épidamnos. Des barques illyriennes s'étant arrêtées au mouillage et un détachement, désarmé en apparence, ayant été admis à l'intérieur de la place, sous prétexte de faire de l'eau, il se saisit un instant des fortifications de la porte, τοῦ πυλῶνος, et la ville faillit de nouveau tomber au pouvoir des Illyriens (2). La porte mentionnée ici devait répondre de très-près à la porte de mer actuelle, en dedans de laquelle il existe en effet une fontaine connue sous le nom de *Santa-Lucia;* mais on a aujourd'hui la précaution de désigner pour l'aiguade des navires étrangers la source extérieure de Civrile, et il semble que, si alors elle se fût trouvée de même en dehors de la place, les barbares n'auraient eu aucun motif de demander à être admis à l'intérieur.

A la suite de ces événements, lorsque la prise de Corcyre et le blocus en règle d'Épidamne par la flotte illyrienne eurent démontré l'impuissance de la ligue tardive un instant ébauchée entre les trois colonies doriennes, y compris Apollonie, ces trois villes ne trouvèrent plus de salut qu'entre les mains de Rome. Épidamne en particulier, plus communément désignée à cette époque, par les Romains, sous le nom de Dyrrhachium, entra définitivement dans l'alliance du peuple romain, εἰς πίστιν (129 av. J.-C.). Cette prise de possession d'une excellente base d'opérations contre la Macédoine fut assurément le meilleur fruit de la première guerre d'Illyrie.

Le tableau que fait Plaute (3) du mouvement et de la corruption toute corinthienne de cette ville de commerce, appelée aussi par Catulle « la taverne de l'Adriatique », montre qu'elle avait conservé, avec son caractère de ville grecque, une grande prospérité (4). Cicéron, qui s'y arrêta quelque temps pendant son exil, nous la décrit encore comme un lieu de passage des plus fréquentés et comme une ville libre, *civitas libera,* bien

(1) Diodore de Sicile, XIX, 67, 78.

(2) Polybe, II, 9, 10, 11.

(3) Plaute, *Ménechmes*, II, 1, 30.

(4) Catulle, 35, 15.

que ce titre ne protége pas toujours ses richesses et notamment le revenu de son *portorium* contre les tentatives des proconsuls de Macédoine, tels que Cn. Pison. On voit aussi, par le récit du séjour de Cicéron, que la position de Dyrrhachium l'exposait, dès l'antiquité, aux tremblements de terre, dont elle éprouva alors une violente secousse accompagnée d'une sorte de raz de marée, σεισμόν τε τῆς γῆς καὶ σπασμὸν ἅμα τῆς θαλάττης. Cependant ses fortifications ne paraissent pas avoir trop souffert de cet événement, puisque nous la retrouvons toute prête et tout armée pour le rôle important qu'elle va jouer dans les guerres civiles, comme le grand arsenal de Pompée et ensuite de Brutus (1).

Pendant les opérations du célèbre blocus de Dyrrhachium, Jules César, qui n'était pas comme Robert Guiscard maître de la mer, n'avait eu garde de s'établir dans la presqu'île même de Durazzo. Ce ne fut pas sans courir de graves dangers qu'il se laissa attirer une seule fois, par la ruse de l'ennemi, en dedans des passages qui gardaient si bien la place, ἔσω τῶν στενῶν, μεταξὺ τῶν τε ἑλῶν καὶ τῆς θαλάσσης, comme dit très-justement Dion Cassius. Un texte mutilé d'Appien nous fournit, à cette occasion, un précieux renseignement sur l'une des portes qui était voisine d'un sanctuaire d'Artémis : ἧκε μὲν, ὡς συνέκειτο, νυκτὸς σὺν ὀλίγοις ἐπὶ πύλας καὶ ἱερὸν Ἀρτέμιδος..... (2). La découverte de ce hiéron d'Artémis serait d'une grande importance pour la topographie de la ville antique. On verra plus loin un fragment d'inscription portant très-probablement le nom latin de la déesse : je l'ai trouvée dans la muraille turque, un peu au-dessous de *Porta-Grande ;* mais, comme c'est un débris facilement transportable, on ne saurait tirer de ce fait aucune conclusion positive.

Ce n'est pas, à plus forte raison, dans la description de Lucain que l'on peut espérer trouver des indications topographiques exactes. Il faut faire la part de l'exagération qui lui est habituelle, lorsqu'il nous peint la mer qui vient battre les murailles mêmes de la ville et qui écume jusque sur le faîte de ses édifices, *spumatque in culmina pontus* (3). Ces détails ne sont pas cependant dénués de tout intérêt : ils montrent que les bas quartiers de la ville antique devaient descendre, comme aujourd'hui, sur la grève sablonneuse, jusqu'aux échelles et jusqu'au bastion de la marine, points immuables, que la ville maritime n'a dû abandonner à aucune époque, quels que soient les déplacements qu'aient pu subir les autres parties de l'enceinte.

Les circonstances qui firent encore, pendant la seconde guerre civile, de la place de Dyrrhachium l'arsenal du parti du Sénat, achevèrent de la compromettre envers le nouveau pouvoir qui s'élevait à Rome. Aussi se trouva-t-elle désignée parmi les villes où

(1) Cicéron, *de Prov. consular.*, 3; *Ad familiares*, XIV, 1. — Plutarque, *Cicéron*, 32; *Brutus*, 26.

(2) Dion Cassius, XLI, 50. — Appien, *Guerres civiles*, II, 60.

(3) Voir toute la description dans Lucain, *Pharsale*, VI, vers 25 et suivants.

Auguste vainqueur colonisa la population que les concessions de terres faites aux soldats chassait de l'Italie. Cependant il faut admettre que ces colons, répandus, comme nous l'avons vu, sur un vaste territoire, qui s'étendait peut-être jusqu'aux débouchés de la Candavia, contribuèrent aussi à combler les vides faits par les dévastations des dernières guerres, et assurèrent à la ville une nouvelle période de prospérité, sous la garantie du droit italique (1). Ce changement, moins profond qu'il ne semble, dans la situation d'une ville déjà latine à demi par le grand nombre des résidents romains, put motiver sans doute quelque modification dans l'étendue et dans la situation de son enceinte, sans qu'il y ait là cependant une conséquence forcée.

En somme, pendant toute la période que nous venons de parcourir, jusqu'à la soumission de la Dalmatie et à la complète pacification de cette côte de l'Adriatique, il n'y a pas un seul moment où la place de Dyrrhachium ait pu se relâcher de son rôle de forteresse maritime, toujours en état de défense. Si, au deuxième siècle de l'empire, elle n'occupait plus la position exacte de l'ancienne colonie grecque d'Épidamnos, l'époque de ce changement reste difficile à préciser. Cependant on peut admettre que l'enceinte, dans ses remaniements successifs, sans quitter les deux points fixes de l'acropole et du mouillage, s'était éloignée insensiblement des falaises, peut-être par la crainte des éboulements qu'y produisaient les tremblements de terre. La ville, tournant un peu autour de la citadelle, abandonna au sud-ouest les pentes de la source de *Civrile,* qui appartenaient à l'ancien quartier grec d'Épidamnos; et, ne touchant plus au mouillage que par l'angle extrême de ses fortifications, elle se développa de préférence vers le nord-est sur les terrains plats d'*Exo-Bazari*.

Au milieu de la profonde sécurité de l'époque d'Adrien et des Antonins, la question de la défense militaire ayant perdu beaucoup de son importance, les quartiers du nord ont pu même déborder jusque dans les prairies des lagunes, où nous avons relevé les traces d'une troisième enceinte dépourvue de tours. Dans ce mouvement naturel des habitations descendant vers la plaine, les pentes de terre glaise incommodes et glissantes, qui avoisinent l'acropole, furent elles-mêmes désertées, sans cesser de rester comprises en partie dans les fortifications; c'est l'aspect que présentaient encore, il y a peu de temps, à Salonique, les pentes du vieux château d'*Eski-Saraï*. Il en résulta que l'ancienne citadelle s'isola de plus en plus et ne conserva qu'un lien tout stratégique avec la ville basse. L'ancienne position d'Épidamnos se distinguait alors assez nettement de la cité romaine pour expliquer la distinction faite par Pausanias et par ses contemporains, sans qu'il y ait eu là cependant autre chose que le mouvement d'une ville qui se déplace sur elle-même.

(1) Dion Cassius, LI, 4. — Pandectes, XV, 1; Digeste, VIII, 8

A l'approche de l'invasion des Barbares, Dyrrhachium se resserra de nouveau dans son enceinte normale, mais en laissant définitivement en dehors la région méridionale de *Civrile*. Seulement les développements qu'avait eus la ville, à différentes époques, en dehors de ces limites, laissèrent naturellement dans l'esprit des habitants du moyen âge le souvenir d'une ancienne enceinte plus vaste que celle qui les défendait. Tel est le système que je crois pouvoir proposer avec quelque confiance aux futurs explorateurs des ruines de Dyrrhachium. Sans doute, il n'est pas encore complétement dégagé des hypothèses; mais il s'accorde avec la longue et minutieuse comparaison que nous avons faite du terrain et des textes. Cette étude des importantes traces de fortifications, que l'on ne connaissait avant nous que par quelques pans de murailles, pouvait seule ouvrir la voie, pour l'avenir, à des fouilles méthodiques, que le temps ne nous a pas permis d'entreprendre nous-mêmes.

Monuments antiques.

J'ai réservé jusqu'ici l'étude de la plupart des monuments, inscriptions, fragments de sculpture ou d'architecture, que nous avons trouvés à Durazzo et dans les environs, bien que plusieurs d'entre eux ne soient pas sans intérêt pour les recherches qui précèdent. Mais, dans la nécessité de soumettre chacun de ces débris à un examen particulier, j'aurais craint de compliquer à l'excès une question déjà par elle-même assez difficile. Je les grouperai maintenant, de manière à en tirer le plus possible de renseignements sur l'histoire et sur la topographie de la ville antique.

Monuments grecs. — D'abord il est inexact qu'il ne se rencontre à Durazzo aucun reste de l'époque grecque. Les monuments de cette catégorie sont, il est vrai, fort peu nombreux jusqu'ici; mais je puis en signaler au moins deux, qui proviennent de l'ancienne ville d'Épidamnos. L'un est la jolie stèle de marbre blanc que nous reproduisons planche 28, figure 1. Son couronnement, orné d'acanthes, à l'imitation des tuiles d'antéfixe, rappelle les stèles d'Athènes. L'inscription, par la forme des lettres et par l'un des noms qu'elle contient, accuse l'époque macédonienne; l'adjectif patronymique, conforme à l'ancien usage thessalien, serait une autre marque d'antiquité. Ce monument se trouvait encastré dans les fondations extérieures de la muraille, vers le nord de la citadelle turque.

150.

Durazzo. Sur une stèle grecque, dans la muraille, vers la citadelle turque.

ΑΝΤ ///ΙΙΑΙ// ΟΣ	Ἀντ[ί]πατ[ρ]ος
ΕΥΠ϶Λ//// ΣΙΟΣ	Εὐπολ[ίδ]ειος (?)

« Antipater, fils d'Eupolis. »

Un autre débris fort curieux m'a été montré dans le jardin du consul d'Autriche, en dehors de *Porta-Grande;* mais, comme il est de petite dimension, il peut y avoir été transporté de tout autre point de la ville. C'est la partie inférieure d'un bas-relief votif en marbre blanc, représentant deux déesses debout, dont on ne voit plus que les robes tombantes et les pieds enfermés dans des chaussures (1). Près de chacune d'elles, la hauteur de la cassure a laissé subsister un petit personnage entièrement nu, qui élève les bras vers sa divine protectrice, et lui tend une mince couronne, dont il m'a semblé apercevoir encore quelques traces sur le marbre. Malgré une certaine négligence dans le travail, le caractère franchement grec et même encore archaïque du style s'accuse dans les formes du dessin et dans la symétrie des ajustements. Je croirais volontiers ce petit monument consacré au culte des Grandes Déesses, dont les sanctuaires ne manquaient dans aucune ville grecque de quelque importance. Déméter et sa fille seraient ici accompagnées de deux des nourrissons divins, comme étaient Démophon, Triptolème, Iacchos, Zagreus, Ploutos, Trophonios, que les légendes locales plaçaient dans un étroit rapport avec elles.

Mais ce qui rend ce débris doublement curieux, c'est que, si l'on retourne la plaque de marbre, on voit sur le revers quelques lettres d'une grande inscription latine, en larges et beaux caractères, provenant d'une construction consacrée à un duumvir de la colonie, dont le *cognomen* paraît avoir été *Niger*. Les colons romains de Dyrrhachium tenaient alors assez peu de compte du caractère religieux d'un ex-voto consacré jadis par quelque ancien habitant d'Épidamnos, pour le scier en deux et s'en servir comme d'une plaque de revêtement dans un monument honorifique. Ce détail montre d'une façon sensible la distance entre les temps grecs et les temps romains, la solution de continuité qui s'était produite entre l'ancienne et la nouvelle population; mais il donne raison, en même temps, au système que nous avons soutenu sur l'unité d'empla-

(1) Voir planche 29, figure 3.

cement d'Épidamnos et de Dyrrhachium, sinon sur la correspondance exacte de leurs enceintes. Voici le fragment d'inscription.

151.

Durazzo. En dehors de *Porta-Grande.* Sur le revers d'un bas-relief votif grec. — *C. I. L.* III, 610 (1).

	. . . .
GRO · IIVIR	. . . *Ni]gro (?) (duum)vir(o)*
A	. . . . *a*
AE	. . . . *ae*
AE · FECIT	. . . . *ae fecit.*
	. . . .

Monuments romains. — Quant aux monuments de l'époque romaine, leur nombre permet de les classer par groupes topographiques, système qui nous a déjà donné d'excellents résultats pour l'étude des antiquités de Philippes.

Région au S.-O. de la ville. — Un premier groupe est formé par les monuments tirés ensemble du sol, sur le petit plateau B, situé très-probablement, comme nous l'avons démontré, en dehors de l'enceinte byzantine, mais confinant à la région *extra-muros,* sur laquelle s'étendait l'ancienne ville grecque. Ces antiquités se composent d'une inscription latine et de trois blocs de pierre calcaire, portant sculptées en très-haut relief des figures de femmes de grandeur presque naturelle, d'un style décoratif négligé. L'inscription et deux sculptures ont été rapportées par nous au Louvre.

Quoique les têtes manquent, on reconnaît facilement l'une des figures, à ses cheveux épars, aux restes d'une torche dans la main droite et d'un voile flottant, enfin à l'attitude animée de tout le corps, pour une Déméter cherchant sa fille. La deuxième, dans une pose immobile, tient de la main gauche une grande ciste, et de la main droite une sorte de règle ou de hampe carrée, brisée à la partie supérieure. La troisième figure, vêtue à peu près comme les deux autres, est trop mutilée pour que l'on en puisse rien dire (2). Ces sculptures, quoique séparées, doivent se rapporter toutes les trois au cycle des Grandes Déesses. Malgré la forte saillie des figures, presque détachées de leurs fonds rectangu-

(1) *Corpus Inscriptionum Latinarum,* vol. III, part. 1, n° 610. — Toutes nos inscriptions latines se trouvent maintenant publiées dans le IIIe volume du *Corpus,* d'après la communication qui nous avait été demandée de nos copies par M. Mommsen, lors de son voyage à Paris en 1863. Nous indiquerons dorénavant la correspondance de nos numéros avec ceux de ce grand recueil, par les lettres *C. I. L.* III, suivies d'un chiffre. — Pour le bas-relief grec, voir Planche 28, figure 1.

(2) Planche 27, figures 2 et 3, et Planche 29, figure 3.

laires, la saillie plus prononcée encore et la hauteur très-inégale des plinthes qui les portent, ne permettent pas de songer à des métopes. Je crois plutôt que ces blocs sculptés, dont les tranches latérales, grossièrement épannelées, présentent des traces de scellement, étaient engagés dans l'appareil d'une construction, où ils formaient des niches en retraite, soit à l'intérieur, soit au dehors d'un temple ou d'un autre édifice. L'inscription honorifique suivante avait été encastrée, par autorisation des décurions, dans une construction publique, la même peut-être que celle qui était décorée de ces sculptures.

152.

Durazzo. Plaque de marbre encadrée de moulures, (aujourd'hui au Louvre). — *C. I. L.* III, 611.

. . . .	. . . .
E P I D A M N O S Y · ·	*Epidamno Sy*[*ro*]
♡EQR♡AEDIIVIRQ·	*eq(uiti) r(omano), aed(ili), IIvir(o) q*[*(uin-*
F L A M I N I ♡ A V G V · · ·	*flamini Augu*[*sti*], *q(uennali)*]
P A T R O N O ♡ C O L' D Y · ·	*patrono Col(oniae) Dy*[*r(rhachinorum,)*]
FA BRITIGNVARIIPR · ·	*fabri tignuarii pr*[*ae-*]
FECTOSVOPERPET · ·	*fecto suo perpet*[*uo*],
OBMERITAEIVSQV · ·	*ob merita eius qu*[*ae*]
INSESAEPIVSLIBIE · · ·	*in se saepius libie*[*nt(er)*]
CONTVLITPOSVERV · ·	*contulit, posueru*[*nt*].
♡ L ♡ D ♡ D ♡ D ♡	*L(ocus) d(atus) d(ecurionum) d(ecreto).*

« A . . . . Épidamnus Syrus, chevalier romain, édile, duumvir quinquennal, flamine d'Auguste, patron de la colonie de Dyrrhachium; les Ouvriers Charpentiers en l'honneur de leur préfet perpétuel, à cause des bienfaits dont il les a souvent gratifiés, ont fait poser ce monument. — Place accordée par un décret des décurions. »

Le grand intérêt de cette inscription, en caractères allongés du troisième siècle, est dans le nom d'*Épidamnus*, que l'on y voit figurer au milieu des noms du haut fonctionnaire municipal auquel elle est consacrée. Tout d'abord, on pourrait croire qu'il s'agit simplement du nom géographique d'Épidamne, et que ce nom est mentionné ici, comme dans les inscriptions militaires, pour indiquer la patrie et le domicile d'origine. Mais ces indications, chez les Romains, avaient un caractère d'authenticité légale et constituaient ce que nous appellerions une déclaration d'état civil ; elles ne se prêtaient pas à des retours de mode et à des caprices de synonymie. Nous savons que le nom romain et en quelque sorte officiel de la ville était *Dyrrhachium ;* l'emploi d'un autre nom est

d'autant plus invraisemblable que, trois lignes plus bas, dans les titres du même personnage, nous retrouvons la *Colonia Dyrrhachinorum.*

Ici se place une savante hypothèse, d'après laquelle le personnage en question n'aurait pas été originaire de la ville même de Dyrrhachium, mais de cette ancienne place grecque d'Épidamne, que Pausanias distinguait, au deuxième siècle, de la ville romaine. L'inscription que nous étudions deviendrait ainsi une nouvelle et importante preuve en faveur de l'opinion qui sépare les deux emplacements. Je crois avoir démontré précédemment que l'antique Épidamne ne pouvait être tout au plus qu'un quartier ou qu'un faubourg par rapport à l'enceinte romaine de Dyrrhachium. Mais ce faubourg fût-il même détaché jusqu'à former une bourgade distincte, située sur un autre point de l'étroite presqu'île de Durazzo (et c'est accorder plus que la topographie ne le permet), je soutiens que même alors le citoyen de Dyrrhachium dont nous avons ici les titres ne se fût jamais donné, sur un acte public, pour originaire d'Épidamne. Dans les désignations de cette nature, on ne tenait pas compte des localités secondaires, mais de la circonscription coloniale ou municipale à laquelle la personne se rattachait civilement. Un citoyen était de Dyrrhachium, fût-il domicilié hors de la ville, sur quelque autre point du territoire colonial. Nous avons vu le même fait pour le territoire de Philippes, où les colons romains établis dans toute la plaine, depuis Néapolis jusqu'à Drabescos, ne se rattachent jamais qu'à la colonie ou, comme ils disent, à la *république* des Philippiens. Les recueils épigraphiques contiennent un assez grand nombre d'inscriptions latines, indiquant Dyrrhachium comme lieu de domicile ou d'origine : l'inscription avec le nom d'Épidamne serait unique dans la série.

Pour toutes ces raisons, je ne puis me départir de l'opinion que j'ai déjà émise ailleurs : *Epidamnus* n'est ici, à côté de *Syrus,* qu'un premier surnom, venant après le *gentilitium* et la mention de la tribu, enlevés avec toute la première ligne, par une cassure de la plaque de marbre. D'ailleurs, le surnom *Epidamnus* n'est pas ici le nom même de la ville, mais celui du héros Epidamnos, qui passait pour son fondateur mythologique. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un citoyen puissant de l'époque impériale l'ait repris comme surnom, soit qu'il y mît quelque prétention généalogique, soit qu'il l'ait reçu de la flatterie populaire. Il suffisait du rapport le plus fortuit pour donner prétexte à une dénomination de ce genre ; mais, si l'on veut supposer en particulier que ce personnage avait justement habité ou possédé en partie et enrichi par des fondations l'ancien faubourg auquel nous avons appliqué le nom spécial d'Épidamnos, on comprendra doublement qu'il porte un pareil nom, et qu'une stèle dressée en son honneur se retrouve dans le même faubourg, parmi les débris de ses anciens édifices. Ainsi ce curieux surnom, loin de contredire l'opinion que nous avons émise sur la topographie d'Épidamne et de Dyrrhachium, peut au contraire s'accorder parfaitement avec elle.

Région de Porta-Yali. — Trois inscriptions ont été trouvées dans l'intérieur de l'enceinte moderne de Dyrrachium, près de la mosquée qui est voisine de la Porte-de-Mer. Deux sont latines et mentionnent des prêtres, probablement de Mithra, qualifié de *Soleil éternel.* La troisième inscription est grecque de l'époque chrétienne. Elle présente à la dernière ligne une variante plus ou moins déformée (comme cela se voit fréquemment alors), de la sentence: Οὐδεὶς ἀθάνατος, que les chrétiens eux-mêmes ont souvent employée sur leurs tombeaux, mais en l'appliquant seulement à la destinée terrestre de l'homme (1). Comparez plus loin les nos 171 et 177.

153.

Durazzo. Mosquée près du port. — *C. I. L.* III, 604.

SOLI · AETERNO · M · LAELIVS AQVILA · SACERD.

Soli Aeterno M(arcus) Laelius Aquila sacerd(os).

« Au Soleil Éternel, Marcus Lælius Aquila, son prêtre. »

154.

urazzo. Maison voisine de la même mosquée. — *C. I. L.* III, 612.

I \ I C
H E I
\ A C N V S
SACERDOS

155.

Durazzo. Dans une maison.

ΕΝΘΑΔΕΚΕΙΤΑΙ	Ἐνθάδε κεῖται
ΦΛ . ΜΑΞΙΜΟϹ	Φλ(αούιος) Μάξιμος,
ΖΗϹΑϹЄΤΗΚΓ	ζήσας ἔτη κγ,
Μ-Ν Β Ι-ΜЄ Ρ Α Ϲ Η	μῆν(ας) β, ἡμέρας η,
ϹΤΡΑΤЄΥϹΑΜЄΝЄΤS	στρατευσάμεν(ος) ἔτ(η) ϛ,
ΑΦΘΟΡΟϹ ΑΓΑΜΟϹ	ἄφθορος, ἄγαμος·
ЄΥΨΥΧΙΑΘΙΑΝΑΤΟϹЄF	Εὐψύχ(ε)ι, ἀθάνατός ἐ[στιν οὐδείς].

(1) Voir la savante note communiquée à M. Renan (*Mission de Phénicie*, p. 523), par M. E. Le Blant.

« Ci gît Flavius Maximus ayant vécu vingt-trois ans, deux mois et huit jours, ayant servi dans l'armée pendant six années. Il est mort vierge, sans avoir connu le mariage. — Console-toi : personne n'échappe à la mort. »

Région de Porta-Grande. — Une série très-importante est formée par les monuments antiques, encastrés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, dans la muraille turque formant la partie septentrionale de l'enceinte moderne aux environs de *Porta-Grande.*

Au premier rang de ces monuments est l'inscription de Sulpicianus, dont nous avons déjà parlé et qui a été tant de fois reproduite depuis Cyriaque d'Ancône. D'après ce que j'ai dit plus haut, elle doit avoir été reportée là de la partie nord-est de la grande enceinte byzantine, où Cyriaque la vit encore, près de l'ancienne porte septentrionale, à côté de la statue équestre, déjà mentionnée en ce lieu par Anne Comnène. Il est fâcheux que les mots *ad statuam equestrem* ne disent pas clairement si l'inscription et la statue faisaient partie d'un seul et même monument, surmontant ou avoisinant la porte de la ville, ce qui paraît du reste assez vraisemblable.

156.

Durazzo. Dans le revêtement extérieur de la muraille turque, à l'ouest de la *Porta-Grande.* Sur une pierre calcaire, provenant d'une construction. — *C. I. L.* III, 605 et les *additamenta.*

IIIINIO · L · FAEM · SVLPICIANO
ITIF · PRAEF · PRO II VIR · ET · II VIROVINO
IL · ET · TR · MIL · PROLEGATOET · PRAEF · QVINQ
T · STATILI · TAVRI · PATRI

. . . . . . *nio, L(ucii) f(ilio), Aem(ilia), Sulpiciano,*
[po]ntif)ici, praef(ecto) pro (duum)vir(o) et (duum)vir(o) quinq(uennali,)
[tr(ibuno) m]il(itum et tr(ibuno) mil(itum) pro legato et praef(ecto) quinq(uennali)
T(iti) Statili Tauri, patri.

« A . . . . . Sulpicianus, fils de Lucius, de la tribu Æmilia, pontife, préfet remplissant les fonctions de duumvir et duumvir quinquennal, tribun des soldats et tribun des soldats remplissant les fonctions de légat, et préfet quinquennal de Titus Statilius Taurus. — (Un tel) à son père. »

Pour l'explication des titres de Sulpicianus, j'ai adopté la première des deux opinions émises par Mommsen dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum,* et préféré la fonction civile de préfet quinquennal à la *præfectura fabrum*, exercée cinq fois. Entre autres raisons, il me paraît difficile que la même abréviation, répétée et superposée dans deux lignes voisines, s'explique au-dessus par *quinquennalis* et au-dessous par *quinquies.* La quatrième et dernière ligne est d'un travail de gravure hésitant et d'un autre caractère que le reste de l'inscription. Elle a été certainement rajoutée après coup; mais l'examen du monument ne permet d'étendre la même observation à aucune partie de ce qui précède. Du reste, la ligne ajoutée ne semble pas être proprement une addition au texte primitif, mais un simple rétablissement sur place d'une ligne de ce texte, omise par le lapicide. Autrement, elle ne contiendrait pas deux éléments absolument étrangers l'un à l'autre: d'un côté le nom de T. Statilius Taurus, qui explique la préfecture quinquennale de Sulpicianus, et de l'autre le mot *patri,* indiquant que l'inscription est l'hommage d'un fils, qui n'y est pas nommé. Bien que la pierre, taillée pour entrer dans l'appareil d'une construction, ne soit pas entourée de moulures, les quatre lignes du texte sont trop bien encadrées dans le rectangle qu'elle forme, pour n'être que la fin d'une inscription plus longue. C'était donc un *titulus* à part; mais il pouvait se rattacher à une série d'inscriptions décorant un même édifice, et parmi lesquelles le nom du fils de Sulpicianus, auteur du monument, aurait occupé la première place. L'existence d'une pareille construction, grand tombeau, porte monumentale, arc honorifique ou autre, s'accorderait parfaitement avec la présence d'une statue équestre à l'entrée principale de la ville antique.

L'inscription de Sulpicianus est remarquable aussi par un type d'écriture plus simple que le caractère communément employé pendant la période moyenne de l'empire. C'est une raison de plus pour reconnaître dans le Statilius Taurus que nous trouvons ici honoré du titre de duumvir quinquennal à Dyrrhachium et suppléé par Sulpicianus, le plus ancien et le plus illustre des membres connus de cette famille, celui qui fut préfet de Rome sous Auguste. Un autre signe de l'antiquité relative du monument est dans la nature même de la pierre, qui n'est pas du marbre, mais un simple calcaire. Le marbre, que nous avons trouvé employé dans les deux petits monuments grecs de l'ancienne Épidamne, ne semble reparaître communément à Dyrrhachium que vers l'époque florissante de Trajan et d'Adrien.

Plusieurs fragments d'architecture et de sculpture en pierre calcaire, que j'ai rencontrés dans la même région de la ville, sont d'un style particulier, qui ne se rattache pas aux traditions de l'art grec, mais qui procède bien plutôt de l'art italien et romain des derniers temps de la république. Un morceau de frise trouvé dans le cimetière turc de *Porta-Grande* rappelle, par sa décoration de têtes de bœuf, que relient des guir-

landes de chêne, le style sobre et quelque peu rigide du tombeau de Bibulus à Rome : les proportions ne conviennent qu'à un petit édifice. De la même matière et d'un caractère analogue sont aussi deux combattants de grandeur presque naturelle, sculptés en bas-relief sur des blocs que les Turcs ont encastrés dans la première tour au-dessous de Porta-Grande. L'attitude, le mouvement, le jeu des musculatures sont rendus avec une énergie singulière, mais dans une manière rude et incorrecte, qui montre que Dyrrhachium avait, à cette époque, rompu avec le goût hellénique et cessé de posséder des ateliers grecs (1).

Du reste le sujet même de ces figures paraît se rapporter à l'usage tout romain des combats de gladiateurs. Le seul fait que l'un des adversaires s'escrime de la main gauche, rappelle l'arène, où la qualité d'ἐπαρίστερος était une rareté recherchée (2). Le casque fermé, que l'on distingue malgré l'état fruste des têtes, le *pectoral* à masque de Gorgone remplaçant la cuirasse, le *subligaculum* serré autour des reins (malgré les bouts tombants et frangés, qui m'avaient fait penser d'abord au costume des auxiliaires dalmates sur un bas-relief de Mayence), les avant-bras garnis des lanières croisées de la *manica,* et surtout l'armure inégale des deux jambes, dont la droite porte seule la cnémide, tandis que la gauche est chaussée d'un brodequin plus bas, sont autant de détails qui appartiennent à l'armement des gladiateurs et particulièrement à l'équipement tout italien du *Samnite*, avec le *cruris sinistri dimidium tegimen* (3). L'objet semblable à un arc, qui se voit dans le champ de l'un des bas-reliefs, est plus difficile à déterminer ; mais, comme il ne se continue pas sur l'autre, il prouve que la composition comprenait un plus grand nombre de figures. On connaît le rôle que jouaient, dans les grandes funérailles romaines, les combats de gladiateurs, et la place qui leur était faite en conséquence sur les monuments sépulcraux. Les deux bas-reliefs de Dyrrhachium n'ont pas eu peut-être d'autre destination. Cette supposition est loin d'être contraire au rapport que l'on pourrait établir entre eux et le fragment de frise précédemment décrit, l'inscription de Sulpicianus et la statue équestre qui décorait la porte septentrionale de Dyrrhachium.

L'inscription suivante nous fait connaître un autre duumvir, qui paraît avoir porté le surnom singulier de *Tellus;* car la courte lacune de la première ligne ne peut guère autoriser d'autre restitution. Le même monument mentionne la construction d'une bibliothèque ; nous trouverons plus loin un second exemple des travaux d'utilité publique exécutés à Dyrrhachium vers le temps de Trajan, d'Adrien et des Antonins.

(1) Voir les Planches 27, fig. 4, et 30. — La frise et les moulages des deux combattants sont au Louvre.

(2) Dion Cassius, LXXII, 19 (*Epitome*).

(3) Juvénal, *Satires*, VI, 256.

Ces travaux s'accordent très-bien avec la supposition que nous avons faite d'un développement particulier de la ville à la même époque.

157.

Durazzo. Stèle de marbre blanc à fronton triangulaire. Dans le revêtement extérieur de la muraille turque, à l'ouest de *Porta-Grande*. Estampage. — *C. I. L.* III, 607.

L · FL · T · F · AEM · TELLVI
CAETVLICO · EQ · P · HON
AB · IMP · CAES · TRAIANO · AV
PRAEF · COH · II · EQVITAT · HISP · GERM
SVP · IIVIR · QQ · PONTIF · PATR · COL · QVI · IN
COMPARAT · SOLI · OPER · BYBLIOS S · CLXX.F
REM · P · IMPEND · LEVAVIT · ETOR LVS
CDCIAIATC ADVIIFDIV MC

L(ucio) Fl(avio), Aemilia, Tellu[ri]
Gaetulico, eq(uo) p(ublico) hon(orato)
ab Imp(eratore) Caes(are) Traiano Au[g(usto),
praef(ecto) coh(ortis) II equitat(ae) Hisp(anorum) Germa(nia)
sup(eriore), (duum)vir(o) q(uin)q(uennali) pontif(ici),
patr(ono) col(oniae), qui in
comparat(ione) soli operis byblio(thecae) s. CLXX. f.
rem p(ublicam) impend(io) levavit, et ob .... e(i)us
. . . .
. . . .

« A Lucius Flavius Tellus Gætulicus, de la tribu Æmilia, honoré d'un cheval aux frais de l'État par l'empereur César Trajan Auguste, préfet de la deuxième cohorte des Espagnols munie de cavalerie, dans la Germanie supérieure, duumvir quinquennal, pontife, patron de la colonie, lequel, dans l'acquisition d'un terrain pour la construction d'une bibliothèque, a contribué pour la somme de ....., à décharger la république (colonie) de la dépense (1) .... »

De nombreux fragments d'architecture et de sculpture, arrachés à plusieurs édifices, se mêlent aux inscriptions. Notre Planche 28 reproduit un ornement de feuilles

(1) M. Mommsen restitue ainsi les dernières lignes : *s(estertium) CLXX (millia) f(aciundo)*, et plus loin : *et ob [dedicationem] e[j]us [ludos de] s(ua) p(ecunia) gladiator(ibus) p(aribus) XII edid[it]*.....



d'acanthe, un masque de Gorgone formant antéfixe, ainsi qu'une tête de femme romaine du temps des Antonins, portant la haute coiffure en forme de *tutulus*. Plusieurs caissons curvilignes et une Victoire en bas-relief proviennent d'un arc antique.

Voici maintenant de simples inscriptions funéraires. Celle du médecin oculiste Philologus se trouve à l'intérieur de la citadelle.

158-159.

Durazzo. Dans la muraille turque. — *C. I. L.* III, 617 et 614.

F R E G A N // A E	*Fregan*[*i*]*ae*
A L E X A N D R I A E	*Alexandreae*
// R I G A N I A /// N O M ///	*Fregania* [*Eu*]*nom*[*a*]
MATER VIVA POSVIT	*mater viva posuit.*

A N T O N I A · M · L ·	*Antonia, M(arci) l(iberta),*
· I V C V N D A · S I B I	*Jucunda sibi*
E T P H I L O I O C O M B D	*et Philologo, med(i-)*
ᶜO O C V I A R I O	*co ocular io,*
O N I V C I V O V I V A	[*c*]*onjugi suo, viva,*
I I S V O	[*de*] *suo.*

Parmi quelques marbres de moindre importance, encastrés dans la même muraille, on remarquera un fragment d'inscription funéraire de l'époque impériale, dont les noms, sans doute par suite d'une synonymie toute fortuite, rappellent les noms illustres de *Marcellus Maced*[*onicus*]. Mais le plus intéressant de ces monuments pour la topographie de Dyrrhachium est l'angle d'un cippe, qui porte les trois premières lettres d'une inscription en l'honneur de Diane, provenant sans doute du temple d'Artémis, mentionné par Appien, et dont nous avons parlé plus haut.

160-163.

Durazzo. Débris d'inscriptions en marbre, encastrés dans le revêtement intérieur de la muraille turque. — *C. I. L.* III, 602, 606, 613, 626.

D I A	*Dia*[*nae*]	\ P C E L L	[*M*]*arcell* . . . . . .
	. . . .	V A C E D	*Maced.* . . . .
		D I L L A	[*Secun*]*dilla.* . . .
		E R	[*ma*]*ter.* . . . .

NOR
VΛE
NIΛF
CLICES
REOΓNN
IIΛCH SIS
ΛVMN VR
NVMOSR
LDD

CPC'IAIΛTDDYIIEDIV
SBS X
D

Région d'Exo-Bazari. — Le faubourg d'Exo-Bazari contient aussi de nombreuses épitaphes, parmi lesquelles une inscription grecque de l'époque romaine, deux inscriptions chrétiennes, dont l'une est grecque également et dont l'autre montre la persistance de la langue latine à Dyrrhachium, jusqu'au règne de Justinien : elle est datée du consulat de Lampadius (530 apr. J.-C.) et donne le commencement d'un nom comme *Theo*[*dorus*]. Comparez les n°s 155, 176 et 177.

164-171.

Durazzo. Cimetière turc et maisons d'*Exo-Bazari.* — *C. I. L.* III, 620, 618, 624, 621, 625, 628.

D M S	*D(is) M(anibus) s(acrum)*
I A N V A R^Æ	*Januariae*
· A N E M I N	*· anemin.*
SER · Q · V · A · XXII	*servae, q(uae) v(ixit) a(nnos) XXII,*
HERMIONEMAT	*Hermione mat(er)*
INFELICISSIM ·	*infelicissim(a)*
ET · SIBI · V · VP ·	*et sibi v(i)v(a) p(osuit)*

N I \ Γ I I O
V S I I A N
M .V A I I I
S I R V L V I A
S I R A I O N I C O
R A T I R · P O

ΕΥΦΡΑΙΣ
ΠΕΡΙΓΕΝΕΟΣ
ΧΑΙΡΕ

Εὐφραῖς
Περιγένεος
χαῖρε.

D M S
L E O N Λ S
C C E L E R N
E S S E R V S
O V Λ
XVIIITECIT

DMS	*D(is) M(anibus) s(acrum),*
IVLIABE	*Julia Be-*
NIGNA	*nigna sibi et su-*
⌒BI · ETS^V	*is viva*
S VIVA	*p(osuit).*
P·	

V I u L
VODDECVIT
MATRI
IDMISER·IA
IN 3 FC

IUL/
NΔSETI.
OKTωBPIO.
EPAΓKZ

hICSITVSESTThEC
TUISEPLEMIU
TEMPORELAMPADII
DUMMENS

Prairies de l'Erzan. — Nous sortons maintenant de la ville et de ses environs immédiats. La plaine qui s'étend le long de la rive droite de l'Erzan, entre ce cours d'eau, les lagunes et les collines du massif de Pétra, a fourni un groupe de trois inscriptions, sur lesquelles deux sont importantes. La principale, que nous avons rapportée au Louvre, mentionne les réparations exécutées par Alexandre Sévère à un aqueduc construit par Adrien et à l'une des voies de la colonie.

172.

Fontaine d'*Arapaï*. Sur une plaque de marbre (aujourd'hui au Louvre). — *C. I. L.* III, 709.

I M P · C A E S	*Imp(erator) Caes(ar)*
M · A V R E L I V S S E V E R	*M(arcus) Aurelius Sever[us]*
A L E X A N D E R · P I V S	*Alexander, pius*
F E L I X · A V C · A Q V A E	*felix, Aug(ustus;) aquae-*
D V C T V M · D I V I	*ductum divi*
H A D R I A N I P A R E N T I S	*Hadriani parentis*
S V I L I B E R A L I T A T E · D Y R	*sui liberalitate Dyr-*
R A C H I N I S F A C T V M E T	*rachinis factum et*
V E T V S T A T E P L V R I B V S	*vetustate pluribus*
I N L O C I S · V E X A T V M R E S T I	*in locis vexatum resti-*
T V I T · S E T · E T · V I A M · A C O	*tuit, set et viam a co-*
L O N I A P E R M I L//I A P A S S V V M	*lonia, per mil[l]ia passuum*
Q V A T T V O R V O R A G I N I B V S	*quattuor, voraginibus.*
. . . .	. . . .

« L'empereur César Marcus Aurélius Sévérus Alexander, pieux, fortuné, Auguste, a rétabli l'aqueduc construit pour les habitants de Dyrrhachium par la libéralité du divin Adrien son aïeul, mais que le temps avait endommagé en beaucoup d'endroits; il a restauré aussi la voie qui part de la colonie, et réparé, sur une longueur de quatre mille pas, les dégâts causés par les ravines. . . . . »

L'inscription d'Alexandre Sévère confirme ce que nous avons dit des grands travaux entrepris à Dyrrhachium, vers cette époque moyenne de l'empire, où les auteurs signalent un certain déplacement opéré dans l'assiette même de la ville. L'ancien quartier grec d'Épidamnos, possédait en effet, comme nous l'avons démontré, plusieurs sources abondantes; mais le quartier d'Exo-Bazari n'est aujourd'hui alimenté que par un puits. Lorsque la ville, s'écartant de son emplacement primitif, se développa dans cette direction, il devint nécessaire de construire un de ces aqueducs à la manière romaine, qui allaient chercher au loin une large provision d'eau courante.

La voie romaine mentionnée par l'inscription, et l'aqueduc d'Adrien, devaient passer côte à côte au point où cette inscription était primitivement placée. La petite source d'Arapaï n'offre pas une assez grande différence de niveau avec le sol de Dyrrhachium, pour avoir alimenté cette ville; mais de ce côté la vallée de l'Erzan avait pu fournir des prises d'eau plus élevées et plus abondantes, et c'est à cette rivière qu'il faut appliquer sans doute le nom d'Ululeus mentionné par Vibius Sequestris (1): *Ululeus Dyrrachii est, unde aquæ ejus ductæ*. Ce nom latin s'applique mieux en effet à un cours d'eau bruyant qu'à une simple source. Il faut supposer qu'il était usité par les colons romains, de préférence au nom local, qui a produit le Χαρζάνης des Byzantins et peut-être aussi l'Ἀρδάξανος, placé par Polybe dans la région de Lissos.

Quant à la route qui suivait, au moins pendant les premiers milles, la direction de l'aqueduc, ce ne pouvait être la *Via Egnatia,* laquelle devait au contraire arriver à Dyrrhachium, comme la route moderne, par le sud, en contournant le bord de la mer. Je ne crois pas non plus qu'il y eût une voie antique dans la vallée de l'Erzan. On trouve bien dans cette vallée des chemins qui remontent vers Pékim et vers les défilés de la Candavia ou de Babagora. C'est par une de ces routes de l'intérieur que César déroba sa marche à Pompée pour le devancer devant la ville; par là aussi, bien des siècles plus tard, l'empereur Alexis échappa à la poursuite des cavaliers normands. Au tournant de l'un de ces chemins, qui rejoint la rive gauche de l'Erzan par la vallée latérale du torrent de *Péza*, on voit sur une haute colline les ruines d'une forteresse byzantine, appelée par les Albanais *Nronkié* (2): la position répond de tout point au château dans lequel Adamantios, envoyé de l'empereur Zénon, vint de Lychnidos, par une route détournée et difficile, pour parlementer avec Théodoric, maître de la place de Dyrrhachium :... ἔρχεται εἰς φρούριον Ἐπιδάμνου πλησίον ἐπὶ λόφου ὑψηλοῦ κείμενον καὶ ἄλλως ἄμαχον, ᾧ φάραγξ ὑπέκειτο βαθεῖα καὶ παρὰ τὴν φάραγγα ποταμὸς βαθὺς ἔρρει (3). Mais ces chemins, cons-

(1) Vibius Sequestris, cité par Tafel, *Via Egnatia.* — Polybe, VIII, 15.
(2) M. de Hahn transcrit *Ndérendjé, Drondj.*
(3) Malchus, fragm. 18. Comparez César, *Guerre Civile*, III, 41; Anne Comnène, IV, 118.

tamment décrits comme des routes de traverse à peine praticables, n'ont rien de commun avec la chaussée militaire mentionnée par notre inscription. Je serais plutôt porté à croire que la route réparée par Alexandre Sévère allait seulement chercher les gués de l'Erzan, pour se diriger ensuite au nord, sur l'ancienne ville de Lissos (aujourd'hui Alessio), vers laquelle la Table de Peutinger marque une voie romaine. A la même voie se rattachent les inscriptions suivantes, trouvées toutes les deux un peu en aval, sur la rive gauche de la rivière.

173.

Pieskeci. Sur une longue pierre provenant d'une construction. — *C. I. L.* III, 608.

F · AEM · COELIVSAREST
L D D D

. . . . . *f(ilius), Aem(ilia), Coelius Arest[us.]*
L(ocus) d(atus) d(ecurionum) d(ecreto).

174.

Salmané. Sur une colonne de marbre blanc. Estampage. — *C. I. L.* III, 610.

DIISCENITISET	*Diis genitis et*
DEORVMCREATORIBVS	*deorum creatoribus,*
DDNNDIOCLETIANOET	*d(ominis) n(ostris) Diocletiano et*
IAVCC	*Maximiano. . . . . Aug(ustis).*
Λ	. . . .
ΛΛ	. . . .
I VIII VIII	*(milliarium) VIII*

« Aux dieux engendrés et créateurs de dieux, à nos seigneurs Dioclétien et Maximien, invincibles Augustes. . . . . VIIIe mille. »

La première de ces deux inscriptions n'est qu'un débris d'un monument honorifique; mais la seconde confirme pleinement notre hypothèse, car c'est une borne marquant le huitième mille à partir de Dyrrhachium. Le village de *Salmané*, où elle a été

déchiffrée, est encore un lieu où l'on vient passer l'Erzan, à dix kilomètres environ de Durazzo, distance dont il ne faut retrancher que 248 mètres pour avoir exactement les huit milles de l'inscription. La formule qui accompagne sur cette borne milliaire les noms des empereurs Dioclétien et Maximien est certainement l'une des plus exorbitantes qu'ait inventées la flatterie romaine.

Région de Kavaïa. — Dans la direction contraire, qui est celle de la Voie Egnatienne, la petite ville de *Kavaïa*, située au sud du golfe de Durazzo et du défilé de Pétra, dans une petite plaine arrosée par deux rivières, le *Dratch* et la *Leshnikia*, nous a seule fourni quelques textes épigraphiques et un cippe anépigraphe, orné de guirlandes d'un beau travail romain.

175.

Kavaia. Sur un très-petit autel portatif. — *C. I. L.* III, 603.

IOR · MENI · AVG	*J(ovi) O(ptimo) R(?)... Meni Aug(usto)*
SINTIA · ARETE	*Sintia Arete*
V · S · L · M///	*v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

176.

Même ville. Sur une plaque de marbre. *C. I. L.* III, 622.

P · MAECILIO P F · A E[M]	*P(ublio) Maecilio, P(ublii) f(ilio), Aem(ilia),*
CELERI · H · S · Q V IT · AN · LX	*Celeri, hic siti, q(ui) v(ix)it an(nos) LX,*
POMENTINA MAXIMA	*Pomentina Maxima*
VXOR · VIVA SV IMPENSA	*uxor, viva, sua impensa,*
CVRA · P · MAECI VITVLI · F · SIBI	*cura P(ublii) Maeci[lii] Vituli f(ecit)*
ET VIRO SVO	*sibi et viro suo.*

177.

Même ville. Sur une plaque grossière.

+ЄΝΘΑΔΚΑΤΑΚΙΤЄ+	+ Ἐνθάδ(ε) κατάκιτε +
ΗΝΟϹΑΛЄΞΑΝΔΡЄΥϹ	Ηνος (?) Ἀλεξανδρεὺς
ΟΤΗϹΜΑΚΑΡΙΑϹΜΝΗΜΓЄ	ὁ τῆς μακαρίας μνή(μης) γε-
ΝΑΜЄΝΟϹЄΤЄΛЄΙΩΘΗΔЄ	νάμενος, ἐτελειώθη δὲ
ΜΗΝϹЄΠΤЄΡϚΙΖΙΝΔΙ	μην(ὸς) Σεπτε(μ)βρίου ιζ, ἰνδ(ικτιῶνος) ι,
ΗΔΜЄΤΤΗΝΥΦϹΦΛΟΡЄϹΤ	ἡ(μέρᾳ) δ, μετ(ὰ) τὴν ὑπατείαν Φ(λαβίων) Ὀρέστ(ου)
ΚϚΛΑΜΠΑΔΙΟΥΛΑΜΠΡ	κ(αὶ) Λαμπαδίου, λαμ(πρότατων).

La première inscription est fort effacée; mais, comme j'ai pu retourner entre mes mains le très-petit autel qui la porte, je crois en avoir rendu fidèlement tous les traits. Le Jupiter honoré ici par une affranchie nommée *Sintia* ou mieux *Sentia*, et surnommée *Arete,* me paraît être un dieu oriental, analogue au *Jupiter Optimus Dolichenus Augustus,* ou au *Jupiter Optimus Maximus Balmarcodes* (1), dont le premier surtout, répandu par les légions dans la Pannonie et dans l'Illyricum, était admis, comme d'autres divinités étrangères, dans la catégorie des *dieux augustes*. C'est pourquoi je me crois autorisé à lire à la suite le nom d'un autre dieu asiatique, celui du dieu lunaire Mên, nom qui se trouve déjà transcrit en latin et associé étroitement à celui du Jupiter oriental dans le surnom de *Menis magister*, donné à Bélus par une inscription de la Gaule (2). Nous aurions donc ici un *Jupiter Men Augustus*, ou tout au moins un *Men Augustus* associé au culte d'un Jupiter oriental (3). Nous avons déjà signalé l'image du dieu Mên sur les rochers de Philippes. — La seconde inscription, par la mention de la tribu Æmilia, nous fait voir, au temps de l'empire, la population coloniale de Dyrrhachium occupant la petite plaine de Kavaïa.

En troisième lieu, nous avons à Kavaïa une inscription grecque du règne de Justinien, et par conséquent contemporaine de l'inscription latine n° 171 trouvée dans l'enceinte même de Dyrrhachium. Ces deux monuments attestent la coexistence des deux langues, au sixième siècle apr. J.-C., dans l'enclave latine, formée par le territoire de la colonie de Dyrrhachium sur la frontière des pays grecs et barbares. L'inscription chrétienne de Kavaïa est datée du 17 septembre de l'annee 531 ap. J.-C., qui vient immédiatement après le consulat de *Flavius Lampadius* et d'*Orestes:* les deux années suivantes, n'ayant pas eu de consuls, sont désignées dans les fastes par les mêmes noms consulaires, avec la mention *post consulatum* et *iterum post consulatum* (4). L'année 531 avait commencé avec la neuvième indiction; mais, depuis le mois de septembre, on était entré dans la dixième : il ne faut donc voir, dans le signe gravé après le chiffre de l'indiction, qu'un simple signe de ponctuation ou que l'abréviation de la terminaison du nombre ordinal. La seconde indication du jour marque sans doute, après le jour du mois ΙΖ, celui de la semaine Δ, la τετάρτη, c'est-à-dire le *mercredi,* selon la nomenclature encore suivie par les Grecs (5). Le redoublement du Φ semble indiquer que

(1) Orelli-Henzen, n°s 67, 1283, 3989, 5617.

(2) Sur ce sujet, voir Léon Rénier, *Mélanges d'épigraphie*, p. 129, et mon article intitulé *le Dieu Mên à Bayeux*, dans la *Revue archéologique*, année 1869.

(3) M. Mommsen propose de lire *For(tunæ)* et renonce à expliquer *Meni*.

(4) Voir les *Lettres épigraphiques* à la suite du recueil d'Orelli, vol. I, p. 345. M. Edmond Le Blant m'indique la formule : ὁ μακαρίας μνήμης, comme fréquente en Sicile (Torremuzza, *Siciliæ et objacentium insularum inscriptiones*, p. 226, n° 31).

(5) Comparez plus haut la double indication du jour sur le fragment n° 170.

le consul Orestes portait, comme son collègue, le nom, très-commun alors, de *Flavius,* mais ce fait n'est pas connu par d'autres monuments. La forme négligée et cursive de l'écriture, qui confond, dans plusieurs endroits, les A avec les O, permettrait peut-être de lire le nom chrétien Ἡλίας pour celui du mort.

Les Itinéraires ne manquent pas de station sur l'embranchement de la Voie Egnatienne, entre Clodiana et Dyrrhachium. Je n'ai moi-même retrouvé aucun vestige d'une ville antique dans les environs de *Kavaïa,* si ce n'est l'emplacement d'une petite forteresse en pierres irrégulières, assemblées sans ciment, près du village de *Spagnioï,* sur le revers du massif de Pétra, et dans une position qui surveille seulement les approches du défilé. Cependant, le sol de Kavaïa fournissant des marbres romains, on doit supposer qu'il y avait là, dans le voisinage de la voie antique, un *vicus* dépendant de la colonie. Dès le temps de la première guerre civile, le territoire de Dyrrhachium s'étendait jusqu'à la position que César appelle *Asparagium Dyrrhachinorum,* située à plus d'une étape vers le sud, sur le Skoumbi, ancien *Genusus,* dont le *Panyasis* de Ptolémée ne diffère peut-être que par une erreur de transcription. Le territoire des *Parthini,* peuplade épirote alliée du peuple romain, commençait seulement au-delà de cette ligne, qui était considérée comme séparant ce que l'on appelait alors la Grèce de la Macédoine (1).

(1) César, *Guerre Civile*, III, 30 et 76.

CHAPITRE CINQUIÈME.

RECHERCHES SUR LA CÔTE,

APOLLONIE, ORICUM ET LES MONTS ACROCÉRAUNIENS.

Après les études longues et compliquées, qui nous avaient retenus autour de Durazzo, l'état avancé de la saison ne nous permettait plus de faire que des reconnaissances archéologiques sur le littoral de l'Épire. Je profitai d'un dernier travail de relèvement et de sondage, que nous devions opérer avec le concours de notre corvette, dans la région de *Khimara,* pour prendre d'abord terre à *Avlona* et consacrer une journée à visiter l'emplacement de la grande ville grecque d'Apollonie, autre colonie corinthienne, qui partageait avec Dyrrhachium le premier rang sur cette côte et plus tard la bienveillante protection des Romains.

Excursion à Apollonie.

Fondée au bord de la plaine d'alluvion qui longe le rivage oriental de l'Adriatique, Apollonie occupait une position excellente entre les deux lignes naturelles des embouchures de l'*Apsos,* au nord, et de l'*Aöos,* au sud. Cette rivière surtout, par sa proximité et par la nature de son cours, fournissait à la ville antique une communication assez directe avec la mer pour faire ranger Apollonie parmi les places maritimes. Le site est dessiné par un groupe de collines crayeuses, qui s'avancent dans les prairies comme une

sorte de trident, à l'extrémité de la chaîne qui partage les eaux des deux rivières. La plus méridionale des trois branches est un rameau bas, sur lequel est bâti le *konak* d'une famille de beys albanais, propriétaires d'une partie du terrain. La ramification intermédiaire, séparée de la précédente par un vallon, où s'écoule une source consacrée par son nom albanais à sainte Anne, est basse également, mais elle s'avance plus loin que les deux autres; elle porte encore, à son extrême pointe, une colonne dorique en pierre calcaire, qui a fait donner à ce lieu le nom de *Stylasi.* C'est, je crois, la seule colonne grecque que l'on retrouve en place, dans toute la région au nord d'Athènes : elle suffit pour indiquer de loin à l'explorateur un sol où l'antiquité hellénique a laissé plus de traces qu'à Dyrrhachium.

Le temple dont la colonne de Stylasi est le seul reste n'est plus reconnaissable qu'aux fouilles, heureusement régulières, exécutées par les paysans pour extraire les pierres de ses fondations. En prenant l'alignement du fond des tranchées, M. Daumet est arrivé à reconnaître le rectangle d'une cella, longue de 22 mètres sur 10^{m},50 de large, les mesures étant prises à l'intérieur. La colonne qui subsiste, marquée A sur le plan restauré, appartient à un pronaos qui avait 4 mètres de profondeur dans œuvre; elle était probablement distante, comme au Parthénon, de l'ante qui limitait ce pronaos. Le tout était entouré d'un portique, qui donnait à ce temple, hexastyle et périptère, 23 mètres de largeur sur 40 mètres de profondeur, les mesures étant prises à l'extérieur des colonnes. Si le sol du pronaos était surélevé, comme au Parthénon, les colonnes du portique devaient être encore plus hautes que celle qui est en place; celle-ci a déjà 1^{m},36 de diamètre sur 6^{m},62 environ de hauteur avec le chapiteau, tandis que les colonnes du temple de Thésée n'ont que 1 mètre de diamètre sur 5^{m},65 de hauteur. On est donc en présence d'un temple de dimensions déjà assez considérables. Le chapiteau, bien que très-fruste, annonce, par le galbe de son échinus, une époque grecque encore assez pure, mais moins ancienne que celle de Périclès (1).

Un autre vallon, où se voit un petit village, sépare les hauteurs de Stylasi du rameau le plus septentrional, qui est aussi le plus important pour la topographie de la cité antique. Ce rameau ne consiste qu'en une haute colline, presque détachée, dont le sommet est certainement le point occupé par l'ancienne acropole d'Apollonie, sans compter que les pentes, par leur développement, se prêtaient à porter une grande partie, sinon la totalité de la ville grecque. On pourrait même encore retrouver le tracé de l'enceinte hellénique, dont nous avons franchi les substructions, au pied même des pentes de la colline, en venant de Stylasi; mais le temps, à notre grand regret, nous manquait pour les suivre et les étudier. Quant à l'acropole, son emplace-

(1) Voir la Planche 31, figures 1, 2 et 3.

ment est encore dessiné par des murs de soutènement et par des terrassements, sur un plateau cultivé, qui forme, vers l'extrémité orientale de la colline, un point dominant, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la plaine, sur le cours des deux rivières et sur la mer. Un peu plus bas, une haute plate-forme porte le couvent de *Poïanni,* qui conserve encore le nom altéré de l'ancienne Apollonie d'Épire (1). Cependant on appelle plus particulièrement ainsi un village situé dans la plaine; le nom spécial du monastère est en albanais *Shinamari* (c'est-à-dire *Sainte-Marie*). Les murailles intérieures et les galeries du couvent tiennent engagée dans leur maçonnerie toute une collection de débris de sculpture et d'architecture de l'époque grecque. Comme les moines exploitent une partie du sol de l'ancienne Apollonie, on ne peut affirmer que ces débris, provenant évidemment de plusieurs édifices différents, aient tous été déterrés sur le plateau même. Cependant, il est probable que le temple d'Apollon, premier et principal sanctuaire de la colonie dorienne, doit être cherché de préférence sur l'emplacement du monastère, dans un rapport direct avec l'acropole, et non à *Stylasi,* dont la colline basse n'a pu être comprise dans l'enceinte que par un détour de la muraille ou par une seconde ligne de fortifications, dont nous n'avons d'ailleurs constaté aucun vestige.

Déjà le couvent de Poïanni était bien connu comme une mine de belles antiquités : il avait fourni précédemment au Louvre un joli torse de Bacchus enfant et la partie supérieure d'une statue de Victoire portant un trophée, le premier morceau donné par M. Gaultier de Claubry, membre de l'École française d'Athènes, l'autre par M. Grasset, consul de France à Corfou. Le peu de temps que nous comptions consacrer à la topographie historique se trouva bien vite absorbé par la nécessité d'étudier les nombreux fragments qui formaient autour de nous un véritable musée, ainsi que par les négociations engagées pour acquérir et pour faire transporter jusqu'à Avlona ceux qui nous avaient paru mériter d'être rapportés en France. Rien du reste, mieux que ces débris, ne peut donner une idée de l'aspect de la ville antique, de la variété et de l'élégance de ses constructions, surtout du caractère hellénique qu'elle avait conservé avec un soin jaloux jusqu'au milieu de l'époque romaine.

Le plus beau fragment que nous ayons rapporté d'Apollonie au musée du Louvre est une tête de femme voilée en marbre de Paros, provenant d'une statue grecque, débris qui nous frappa tout d'abord par son expression remarquable (2). Je ne saurais dire si les moines avaient été amenés eux-mêmes, par le caractère de cette sculpture, à lui

(1) Nous n'avons pas entendu prononcer la forme *Pollina,* qui est donnée par quelques voyageurs.

(2) Planche 32. — Voir le travail spécial que j'ai consacré à cette tête antique dans les *Monuments grecs,* publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France (fascicules de 1873 et de 1874) sous ce titre : *Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec.*

donner une place d'honneur, dans une niche creuse, à l'ombre de leur galerie couverte; mais je n'ai jamais vu de tête antique se rapprochant autant que celle-ci de l'idéal de douceur grave et triste, que les artistes chrétiens ont réalisé plus tard dans leurs figures de madones. L'inclinaison de la tête sous le voile qui la couvre, contribue d'abord pour beaucoup à lui donner une intensité d'expression particulière. Mais ce caractère est d'autant plus voulu, que le sculpteur, pour le produire, a été jusqu'à modifier les proportions généralement suivies par les artistes grecs dans la construction de la face. Si l'on part de la division normale du visage en trois parties égales, subdivisées en douzièmes, on remarquera notamment que l'épaisseur du menton, si marquée d'ordinaire dans les têtes grecques, a été diminuée de deux douzièmes, ce qui donne à la physionomie, avec un ovale plus large, un certain caractère de bonté et un galbe plus matronal. Par une exception très-rare dans l'antiquité, une faible dépression des joues accuse même légèrement l'empreinte physique de la souffrance. Cependant le caractère impersonnel de la beauté est accentué par différents traits d'archaïsme, tels que l'arrangement des cheveux par petites ondulations parallèles, le beau triangle du front, un peu bas, mais très-pur, et la régularité presque symétrique des arcs allongés qui dessinent les sourcils et les yeux. Ces traits n'ont rien d'individuel; ils constituent plutôt une variante intéressante de l'idéal antique, un type où l'expression des affections de l'âme tient une place inaccoutumée.

On étudiera en outre avec intérêt les mutilations que ce morceau de sculpture paraît avoir subies dès l'antiquité. L'espèce de tenon conique, formé au-dessous du cou, peut s'expliquer sans doute en supposant que les dimensions du marbre avaient forcé le statuaire à travailler la tête à part. Mais les sections nettes, pratiquées au-dessus du front et dans les parties tombantes du voile, ne sauraient tenir à la même cause; quelques trous inégaux qui les interrompent, indiquent plutôt d'anciennes cassures, qu'on aura cherché à régulariser en les nivelant avec la gradine, pour y rajuster des pièces rapportées. Ce sont des traces de restauration antique.

Les déesses voilées forment malheureusement, dans les collections de marbres grecs, une des classes les moins étudiées et qui se prêtent le plus difficilement aux déterminations précises. Cependant les caractères qui viennent d'être décrits ne permettent pas plus de songer à la chasteté rigide d'une Hestia, qu'à la tranquille fierté d'une Héra ou même à la sévérité d'une Perséphone. Le temps d'épreuves et de persécution que Latone avait traversé n'avait été qu'un accident de sa vie divine. Il n'y a que Déméter dont le culte et la légende reposent, comme donnée première, sur la grande et tragique image d'une déesse en deuil. Déjà, dans l'hymne homérique, selon le sens de l'expression κατάκρηθεν κεκαλυμμένη, le voile était surtout sur sa tête un vêtement de douleur et le signe de la sombre tristesse qu'elle cherchait à dérober aux regards des mortels.

Nous voyons que tout, dans sa légende comme dans ses mystères, tendait à produire une vive compassion pour les malheurs de la déesse, épuisée par la fatigue et même amaigrie (μινύθουσα) par le jeûne et le chagrin. On comprend que l'art, qui était le puissant auxiliaire de ces transformations de la religion, ait pu se trouver entraîné exceptionnellement, dans le développement du type de Déméter, à sacrifier quelque chose de la forme au pathétique de l'expression.

Parmi les exemples de la belle époque grecque, qui autorisent à reconnaître Déméter dans une figure simplement voilée, il faut citer d'abord le célèbre vase Poniatowski, où la déesse est ainsi représentée à côté du char de Triptolème. Le Musée Britannique possède surtout une statue assise de la même divinité, sans autre attribut que le voile qui l'enveloppe : aucun doute n'est possible, cette figure ayant été trouvée à Cnide, par M. Ch. Newton, dans un *téménos* antique, qu'un grand nombre d'inscriptions désignent comme consacré à Déméter (1). Je pourrais citer en outre une figure à mi-corps du musée du Louvre, provenant de la Cyrénaïque et appartenant à la catégorie des bustes de divinités telluriques, représentées comme sortant du sol. Dans une étude d'ensemble sur les figures de femmes voilées dans l'art grec, j'ai trouvé surtout de nombreux termes de comparaison avec toute une classe de figurines de terre cuite, dont on n'avait donné jusqu'ici aucune explication satisfaisante et que je n'hésite pas à rattacher aussi au type de Déméter. Pour toutes les observations de détail dans lesquelles je ne puis entrer ici, je renvoie le lecteur à cette étude, dont la tête voilée d'Apollonie a été l'occasion et comme le point de départ.

Une très-belle tuile d'antéfixe, également en marbre de Paros, provient probablement du couronnement de quelque fronton d'édicule (2). Elle est ornée d'une large palmette, supportée par des enroulements compliqués ; de chaque côté est figurée symétriquement une danseuse, qui relève, avec une grâce encore tout archaïque, les plis de sa robe. Les têtes portent la haute coiffure appelée *polos;* mais, par une fantaisie très-originale, ces coiffures sont rattachées à la palmette par deux courtes tiges recourbées, qui lient étroitement les figures dansantes à l'ornement végétal. L'association de la forme humaine aux caprices de la flore architecturale n'est pas rare dans la décoration grecque; mais, sur les vases peints comme sur les frises de marbre ou de terre cuite, c'est ordinairement par le milieu du corps que les figures se lient aux feuillages ou aux fleurs, dont elles semblent sortir. Il y a ici une combinaison beaucoup plus rare, qui transforme les danseuses en deux fleurs vivantes, soudées par leur coiffure, comme par un calice, à la tige qui les porte : on pense involontairement à

(1) Ch. Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, vol. III, pl. 63. Ch. Newton, *Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, p. 382, pl. 55.

(2) Planche 34, figure 1.

certaines fantaisies modernes sur les *fleurs animées*. Le symbolisme qui est au fond de ces combinaisons diverses est très-antique; nous en trouvons le plus ancien exemple en Égypte dans la charmante figure d'Horus enfant, sortant de la fleur de lotus. Le motif symétrique de la palmette entre deux figures identiques procède en outre d'un ancien sujet oriental bien connu : la représentation de l'arbre sacré, adoré par deux personnages royaux ou divins. Les Grecs faisaient entrer surtout dans ces combinaisons des génies ou des divinités de la végétation : ce serait ici les Heures ou peut-être même, à cause de l'attribut du polos, le couple des deux Grandes Déesses telluriques, dont le groupe dansant se rencontre sur d'autres monuments grecs, comme je crois l'avoir démontré récemment, dans mes recherches sur les déesses voilées.

Il faut citer aussi comme appartenant à la belle époque grecque un masque de lion en marbre : c'est un fragment de chéneau, qui se rapproche des types si vivants créés par l'art asiatique, et qui est peut-être supérieur, sous ce rapport, même aux têtes semblables dans la corniche du Parthénon (1). Deux très-petits chapiteaux doriques en pierre calcaire, l'un de $0^{m},51$, l'autre de $0^{m}31$, de côté à l'abaque, montrent l'emploi fréquent et varié de cet ordre à Apollonie, jusque dans les monuments de proportions tout à fait restreintes, dans les constructions privées ou dans les dépendances des grands édifices. Mais, en ce genre, la pièce la plus précieuse est un petit chapiteau ionique très-simple et très-élégant, qui s'écarte, comme ceux de Palatitza, des types connus de cet ordre (2). M. Daumet y remarque surtout l'ampleur du canal, dont les lignes, quoique parallèles, ne sont pas moins écartées que dans les chapiteaux ioniques de style ancien; les volutes forment en même temps par leur retour en avant une face courbe très-prononcée, que l'on ne trouve d'ordinaire que dans les chapiteaux à volutes d'angle, mais qui se raccorde ici à des faces latérales munies de coussinets. Ces trois petits chapiteaux, le mufle de lion et l'antéfixe en marbre sont au Louvre.

Parmi les restes d'architecture conservés au monastère, on peut former un groupe intéressant avec un certain nombre de débris, qui ont tous pour caractère commun l'emploi de la *grecque*, doublée d'une seconde bande d'ornements plus riches et plus libres : c'est une association des éléments rectilignes de la décoration dorique avec ceux qui appartiennent plus spécialement aux ordres ionique et corinthien. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mélange accuse un goût recherché, qui s'écarte déjà de la simplicité de la belle époque. Le seul exemple de ce genre que nous ayons rapporté au Louvre est une pièce de chéneau à tête de lion, dont la doucine porte une grecque surmontée d'enroulements et de feuilles d'acanthe (3). Deux autres fragments de plates-bandes

(1) Planche 33, figure 5.
(2) Planche 34, figures 2 à 5.
(3) Planche 33, figure 1.

montrent la grecque bordée de fleurons ou de palmettes tripétales, assez semblables à des fleurs de lis. Sur une troisième plate-bande, fort remarquable, au-dessus d'une grecque très-fine et très-élégante, court, en manière d'ornement, une frise de toutes petites figures, qui représentaient un combat d'Amazones. Il ne reste malheureusement de cette frise qu'un seul fragment, ou l'on distingue le motif bien connu de l'Amazone agenouillée, cherchant vainement, avec ses deux bras levés en arrière, à écarter un guerrier grec, qui l'a saisie par la chevelure et qui la maintient à terre en appuyant le pied sur sa cuisse. Ce motif, dont on connaît de très-nombreuses variantes, remonterait, d'après certains indices, à la grande composition qui décorait le bouclier de la Minerve de Phidias au Parthénon (1).

Nous classerons dans une autre série divers fragments d'une frise sur laquelle des boucliers circulaires alternent avec des Victoires qui volent. Parmi ces boucliers, l'un a pour devise une grande tête de Gorgone, l'autre porte un système d'ornements en demi-cercle, décoration qui, sur les médailles, caractérise le bouclier macédonien (2). Je citerai encore une belle base ionique, provenant d'une colonne de 0^{m},565 de diamètre; elle est formée de deux tores et d'une scotie très-profonde, qui vient s'amortir avec un listel très-mince, sur le tore inférieur (3).

Du même couvent provient aussi une petite stèle en pierre calcaire, aujourd'hui au Louvre; son étroit fronton orné d'un bucrane et ses fins pilastres doriques dénotent une bonne époque grecque. Dans le champ du naos est sculpté en assez haut-relief un cavalier. L'allure superbe du cheval, enlevé au galop, fait vivement regretter l'état de mutilation de cette petite figure équestre, où l'on entrevoit déjà cependant une certaine recherche de l'effet. Du costume et de l'armure du cavalier apolloniate, c'est à peine si l'on devine quelques traces d'un casque à haut cimier et d'une très-courte chlamyde; mais le fond a conservé le dessin d'une longue lance ou sarisse, remarquable parce qu'elle est munie d'un fer à ses deux extrémités. Ce sont justement les deux pointes que Polype donne à la lance de cavalerie des Grecs, la pointe inférieure ou σαυρώτηρ destinée à servir, lorsque la pointe supérieure ou ἐπιδόρατις était brisée, τὴν ἐκ μεταλήψεως χρείαν τοῦ σαυρωτῆρος. Lysimaque, étant écuyer d'Alexandre et courant derrière lui en se tenant à la queue de son cheval, fut ainsi blessé au front par l'extrémité, τέλος, de la lance du roi. Les étroits rapports de l'Épire avec la Macédoine donnent à ce rapprochement un à-propos particulier (4).

(1) Planche 31, figure 5. — Voir sur ce sujet F. Lenormant, *la Minerve du Parthénon*, p. 53.
(2) Planche 33, figure 3.
(3) Planche 31, figure 6.
(4) Planche 31, figure 4. — Polybe VI, 25, 9. — Appien, *de Rebus Syriacis*, 64.

Un autre cavalier, sculpté sur une plaque de pierre, se trouve encastré dans la façade d'une petite chapelle, située sur les pentes, au-dessous du monastère. Cette figure, d'un relief beaucoup plus plat que la précédente, présente un véritable problème archéologique. Le cavalier paraît d'un bon travail : bien assis sur son cheval, posé de trois quarts, comme certains cavaliers du Parthénon, armé de la cuirasse grecque, d'une longue lance et d'une épée ceinte très-haut, il se détache très-heureusement sur le cercle de son large bouclier argien. En revanche, le cheval au galop trahit la main d'un artiste inexpérimenté, non-seulement par la faiblesse du dessin général, mais surtout par les proportions ridicules de la tête, qui est deux fois trop petite. A cette anomalie se joignent certains détails de harnachement et d'équipement, que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les monuments de la belle époque, bien que l'usage n'en ait certainement pas été inconnu aux Grecs : je veux parler de la selle, ἐφίππιον, et des éperons, μύωπες. Les éperons sont attachés à des chaussures faites de lanières découpées; la selle est très-visible et ressemble plutôt à une sorte de bât léger, garni d'un coussin et fixé sur la housse, στρῶμα, à l'aide d'une sangle, ζώνη. C'est un exemple très-rare de l'*ephippiatus eques,* mentionné par César (1).

Malgré la proscription sévère dont la liturgie orientale frappe les images sculptées, les habitants considèrent cette figure à cheval comme celle de saint Georges ; aussi refusèrent-ils obstinément de me la céder, sous prétexte qu'un paysan, pour avoir tenté jadis de l'enlever, était devenu aveugle. Il est cependant bien difficile de croire que ce soit l'œuvre d'un sculpteur byzantin, qui aurait réussi à copier la figure du cavalier sur quelque bon modèle antique. Peut-on penser d'autre part qu'un artiste grec eût ignoré à ce point la structure du cheval? J'aime mieux supposer que le cheval, endommagé par le temps ou laissé inachevé, aura été repris plus tard à une très-basse époque (peut-être même pour en faire un saint Georges). La plaque de pierre présente du reste, dans sa longueur, deux niveaux différents, ce qui fait croire qu'elle a d'abord appartenu à un monument d'architecture.

Dans le village même de Poïanni, nous avons acquis pour le musée deux fragments intéressants. C'est d'abord une jolie tête de jeune homme, en marbre, d'un type intermédiaire entre Éros et Apollon, les cheveux serrés par une bandelette percée de sept trous également espacés; le nez est brisé. La profondeur des trous montre qu'ils servaient à fixer, non une simple couronne de métal, mais probablement les rayons composant la couronne du dieu Hélios, que la statuaire antique a souvent représenté sous cette forme juvénile. Le second fragment est un atlante en pierre, malheureusement sans tête ni bras; mais le torse et les jambes, la position symétrique des pieds, où la

(1) Planche 33, figure 2. — César, *de Bello Gallico,* IV, 2.

tension de l'effort se fait sentir jusque dans le gonflement des veines, montre assez que cette figure, adossée à un pilastre, devait avoir l'attitude consacrée dès l'époque archaïque, pour les colosses du temple de Zeus à Agrigente, et que l'on retrouve encore dans les petits atlantes des bains romains de Pompéi. Celui-ci, de grandeur naturelle, donne l'idée de la riche décoration des édifices d'Apollonie.

Je n'ai rencontré qu'un petit nombre d'inscriptions, toutes de basse époque; la principale est en l'honneur du troisième Gordien et répond à l'année 239 après Jésus-Christ. Les deux lettres numérales, qui représentent le nombre 380, se rapportent à une ère locale; mais le chiffre des unités peut avoir été emporté par la cassure qui précède : or, en complétant le chiffre 385, on se met d'accord avec l'ère gréco-macédonienne datant de l'organisation de la province par les Romains (1). La forme allongée de l'écriture est celle qui commence aussi à dominer dans les inscriptions latines vers le troisième siècle : c'est ce qui doit faire hésiter à attribuer à Antonin ou même à Commode une autre inscription d'un type d'écriture analogue, donnant le titre d'*Olympien* à l'un des nombreux empereurs qui ont pris le nom d'*Antoninus*.

178-179.

Poïanni. Sur deux bases en pierre calcaire.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ	Αὐτοκράτορι
Κ˴ˉC΄ ᴾΚΩ	Καίσ[αρι Μά]ρκῳ
ΑΝΤΩ ΑΝΩ	Ἀντω[νείνῳ Γορδι]ανῷ
CYCCΒΕΙCΩ˳˳ΙCΕΒΑCΤΩ	εὐσεβεῖ, εὐ[τυχε]ῖ, σεβαστῷ
ΑΡΧΙCΡΕΙΜΕΓΙCΤΩΙ	ἀρχιερεῖ μεγίστωι,
ΔΗΜΑΡΧΙΚΗCΕΞΟΥCΙΑC	δημαρχικῆς ἐξουσίας
ΤΡΒ̄ΥΠΛ Π̄Τ̄	τὸ β̄, ὑπά[τῳ, ἔτους ε̄]π̄τ̄

ΑΥΤΟΚΡΑΤ(	Αὐτοκράτορι
ΑΝΤΩΝΕΙΝΩ	Ἀντωνείνῳ
ΟΛΥΜΠΙΩ	Ὀλυμπίῳ

Suivent quelques épitaphes, parmi lesquelles on remarquera celle d'une jeune femme de vingt-trois ans nommée *Campana*, louée pour son instruction.

(1) Orelli-Henzen, n[os] 970 et 5528. Pour l'ère macédonienne, voir plus haut, page 275.

180-183.

Poïanni. Inscriptions diverses.

ΠΑΙΔΕΙΗϹΜΕ
ΤΟΧѠΚΑΝΠΑΝΗ
ΠΡΥΛΕΙΨΑΦΑΟϹ.Ε.
ΚΓ.ΜΝΗΜΗϹΘΕΙϹΑ
ΜΗΤΗΡΕΚΤѠΝΙΔΙ
ѠΝΕΠΟΙΗϹΕ.ΧΑΙΡΕ

Παιδείης μετόχῳ Κανπανῇ — Πρ[ο]ύλειψα φάος ἔ(των) κγ. — Μνήμης [χάριν] θεῖσα μήτηρ ἐκ τῶν ἰδίων ἐποίησε. — Χαῖρε

ΤΙΤѠΙΟΥΛΙѠΚΛΗΜΕΝ
ΤΙΖΗϹΑΝΤΙΚΑΛѠϹ
ΕΤΗΜ

Τίτῳ Ἰουλίῳ Κλήμεντι, ζήσαντι καλῶς ἔτη $\overline{μ}$.

ΙΟΥΛΙΑ
ΛΑΜΠΑ
ΧΑΙΡΕ

Ἰουλία
Λάμπα[ς]
χαῖρε.

ΚΟΥΑΡΤΑΕΤѠΝ$\overline{Μ}$
ΧΑΙΡΕ

Κουάρτα, ἔτων $\overline{μ}$,
χαῖρε.

184.

Poïanni. Sur une plaque de marbre. Très-basse époque. Aujourd'hui au Louvre.

ΠΡѠΤΑΓΑΘΟϹ
ΑΝΝΟΥΛΤΗϹΥΜ
ΒΙѠΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝΕΤѠΝ.Λ.Η
ΧΑΙΡΕ

Πρωτάγαθος Ἀννούλᾳ τῇ συμβίῳ, μνήμης χάριν, ἔτων $\overline{λη}$, χαῖρε.

Que l'on reconstruise par l'imagination les édifices dont nous venons de décrire les fragments, et l'on aura une idée de la variété élégante des constructions qui s'étageaient, dans l'antiquité, sur les flancs de la colline d'Apollonie. Les matériaux employés annoncent en même temps une certaine simplicité : le marbre est souvent remplacé par un calcaire fin, que l'on retrouve aussi à Dyrrhachium et qui était probablement amené par mer des monts Acrocérauniens, où nous en avons découvert une carrière antique. Nous savons que les Apolloniates, Doriens d'origine, avaient conservé, à l'opposé des Épidamniens, quelque chose de la rigueur de leur race, notamment dans leurs rapports avec les étrangers : Ἀπολλωνιᾶται ξενηλασίας ἐποίουν κατὰ τὸν Λακε-

δαιμονίων νόμον, Ἐπιδάμνιοι δὲ ἐπιδημεῖν καὶ μετοικεῖν παρεῖχον τῷ βουλομένῳ (1). Mais leur sévérité dorienne ne les rendait pas ennemis des arts, et l'on reconnaît encore la colonie de Corinthe à la beauté de ses rares débris. Le sang, en s'y conservant plus pur, au milieu des populations barbares d'une côte lointaine, avait contribué à maintenir dans leur intégrité les formes de la vie grecque. Apollonie présentait par là un contraste absolu avec Dyrrhachium, la ville des matelots et des marchands: elle offrait aux jeunes Romains, à la porte de l'Italie, toutes les ressources de l'éducation hellénique; on sait que le jeune Octave y achevait ses études, lorsqu'il fut soudainement rappelé à Rome par la mort de son oncle. Ces conditions doivent être comptées parmi les causes qui conservèrent à cette ville, jusque sous l'empire, un état florissant, bien qu'elle semble avoir vu de bonne heure son importance maritime passer aux petites stations navales directement situées sur le golfe, comme Aulon et Oricum.

Découverte d'Oricum.

Les cartes antérieures à notre voyage ne marquaient pas exactement, sur les côtes du golfe d'Avlona, la véritable position de la ville d'*Oricos* ou *Oricum,* le principal port de cette belle rade intérieure, dès le temps d'Hécatée de Milet, et plus tard l'un des centres de la croisière des flottes romaines dans la mer Ionienne et l'Adriatique. D'après Leake et Pouqueville, qui n'en parlent que sur des indications étrangères, on l'avait placée un peu au hasard, sur la côte orientale du golfe, entre Avlona et l'embouchure du grand torrent appelé *Lioumi-Bahrda* (en albanais *Rivière-Blanche*), l'ancien *Kélydnos* mentionné par Ptolémée.

La connaissance des conditions de la navigation dans ces parages eût empêché une pareille erreur de se produire. L'ancrage d'Avlona, l'ancienne échelle d'Apollonie, est aujourd'hui le point du golfe le plus connu et le seul fréquenté comme lieu ordinaire de débarquement. Cependant, situé en face du goulet de *Sasséna* et trop exposé aux vents de l'ouest et du nord, il n'offre pas toute la sûreté désirable. Par les gros temps, les bâtiments sont forcés de se réfugier tout au fond du golfe, dans la partie abritée par le revers abrupt du promontoire Acrocéraunien. Une petite plaine triangulaire s'enfonce en cet endroit dans l'angle formé par la bifurcation des montagnes de *Khimara*. C'est au bord de cette plaine que nous avons découvert les vestiges de l'antique Ori-

(1) Élien, *Histoires variées,* XIII, 16.

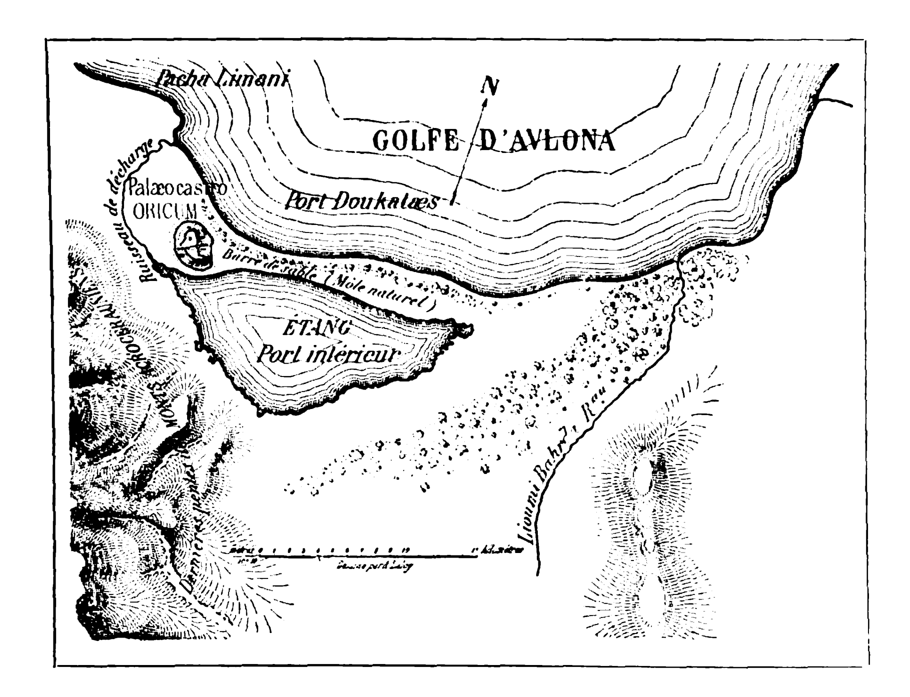
cum et relevé pour la première fois des accidents importants de topographie, qui expliquent sa longue fortune comme établissement naval.

Là s'étale tout au bord du rivage, à l'ouest et non à l'est du Lioumi-Bahrda, un vaste bassin, qui a pris la forme triangulaire du territoire où il est encadré. Séparé seulement des eaux du golfe par une étroite barre de sable, qui s'allonge sur une étendue de plus de mille mètres, sans jamais présenter plus de six mètres d'épaisseur, il se déverse dans la mer par un ruisseau distinct, situé à son angle occidental. A l'est du ruisseau, se dresse, isolé à l'extrémité de la bande sablonneuse, un monticule de rochers qui porte le nom de *Palæocastro*. Sur cette colline, qu'un long ruban rattache seul à la terre ferme, se voient les traces d'une ville antique, peu considérable, mais qui paraît avoir été construite et défendue avec beaucoup d'art. Les premières assises d'une muraille hellénique, remaniée plus tard avec des briques et du ciment, serrent de près le pied du rocher et décrivent une figure ovale. Le plan intérieur est resté partout gravé dans le roc vif. Les maisons formaient une suite d'étages concentriques, avec une rue à chaque cercle et avec de nombreux escaliers montant de tous les côtés jusque sur les hauteurs de l'acropole. Celle-ci se composait d'une enceinte, divisée en deux parties par un mur intérieur; au sommet, une chapelle ruinée, dont le saint même est oublié, marque la place du principal temple de la ville.

Cette situation, préparée comme à dessein par la nature, répond de point en point à ce que les anciens nous apprennent d'Oricum, et notamment à la description très-précise donnée par Jules César de cette station maritime, la première place forte qu'il ait occupée après son hardi débarquement sur la côte d'Épire. Le bassin triangulaire est bien le *port intérieur,* dans lequel, après la prise de la ville par César, son légat Acilius avait pu faire remiser les vaisseaux, en les amarrant à terre, à l'abri même des murailles: *Is naves nostras interiorem in portum post oppidum reduxit et ad terram religavit.* Des travaux de canalisation très-simples avaient suffi pour rapprocher de l'enceinte le ruisseau de décharge et en faire la passe d'entrée du port, *fauces portus, introitus portus,* passe si resserrée que les soldats de César l'obstruèrent à l'aide d'un bateau coulé à fond et surmonté d'une tour. Mais plus tard Sextus Pompée s'empara d'un *môle naturel,* qui s'étendait de l'autre côté de la place et en faisait comme une presqu'île : *Ex altera parte molem tenuit naturalem objectam, quæ pæne insulam oppidum effecerat.* Il s'agit évidemment de la barre de sable: on comprend que le jeune Pompée ait eu l'idée de faire franchir un si faible obstacle à quatre de ses birèmes, tirées à bras sur des rouleaux, et de pénétrer ainsi dans le bassin fermé, pour y prendre et y brûler les vaisseaux de l'ennemi (1).

(1) Pline dit même que c'était autrefois une île : *Epidaurus* (peut-être *Epidamnus*) *et Oricum insulæ esse desierunt*, II, 91 (89). — César, *Guerre civile*, III, 39, 40. Philostrate, *Hérode Atticus*, 5. — Anne Com-

La plus petite embarcation de la *Biche* a pu encore remonter sans difficulté le ruisseau et pénétrer dans l'ancien port, où la sonde rencontre partout des fonds réguliers de trois à quatre mètres, c'est-à-dire une profondeur plus que suffisante pour les bâtiments des anciens. Les eaux, alimentées par des sources abondantes, seraient tout à fait



douces sans les infiltrations de la mer, qui leur donnent un léger goût saumâtre. Dans l'antiquité, alors que de fréquentes relations avaient lieu entre l'Italie et la côte d'Épire, les facilités que présentait ce bassin naturel pour les hivernages comme pour la réparation des bâtiments, firent préférer aux stations voisines la petite ville d'Oricum, d'ailleurs trop enfermée dans un coin détourné du golfe et trop écartée des grandes voies, pour avoir été un débouché de commerce. Sous l'empire, on voit encore le fastueux rhéteur Hérode Atticus la faire rebâtir à ses frais.

Le nom de port intérieur fait en outre supposer l'existence d'un port extérieur. Mais on appelait probablement ainsi le fond même de la baie, ce que les cartes marines désignent sous le nom de *Port Doukatæs,* du nom d'une bourgade albanaise, que l'on aperçoit dans la montagne et de laquelle dépend toute cette côte aujourd'hui déserte. Le mouillage, sans être aussi tranquille que dans le bassin fermé, est encore très-sûr : on trouve même, à l'ouest des ruines et du ruisseau d'écoulement, une anse nommée *Pacha-Limani,* à cause du *Capitan-Pacha,* parce que c'est le lieu d'ancrage ordinaire des escadres turques, quand elles stationnent dans ces parages. Les cartes de la ma-

nène, XIII, p. 389. — Lorsque Strabon (p. 316; cf. 324) dit : Ὠρικὸν καὶ τὸ ἐπίνειον αὐτοῦ ὁ Πάνορμος, il veut probablement parler d'un autre port, situé directement sur l'Adriatique et sur le revers opposé des montagnes, aujourd'hui *Porto-Palermo*, qui dépendait aussi d'Oricum.

rine anglaise, assez inexactes pour cette partie de la côte d'Albanie, commettent une erreur en substituant au nom de *Pacha-Limani* celui de *Porto-Raguseo* qui appartient à une autre crique, située plus au nord, sur le revers même du promontoire Acrocéraunien. La marine ottomane ne fait du reste que continuer les habitudes des flottes byzantines ou normandes, qui venaient fréquemment, comme jadis les flottes romaines, mouiller dans les eaux de l'antique Oricum, facilement reconnaissable sous les noms altérés d'*Érico* et même de *Jéricho,* qui lui sont donnés au moyen âge, πρὸς τὸν λιμένα τῆς Ἱεριχώ.

Les monts Acrocérauniens.

Hormis quelques lignes de grandes pierres et les vestiges empreints sur le roc, la colline nue d'Oricum n'offre aucun débris de monuments antiques. Voici, en revanche, plusieurs inscriptions qui proviennent de la partie la plus sauvage des monts Acrocérauniens. Peu de jours avant notre visite au port de Doukatæs, j'étais occupé à étudier sur le versant opposé des montagnes, au-dessous du village de *Paliassa,* la plage de *Mégali-Khôra,* où il faut décidément placer l'ancienne *Palaisté* et le lieu de débarquement de César; j'en profitai pour prier M. Daumet de reconnaître, un peu plus au nord, la crique de *Grammata,* où Cyriaque d'Ancône avait déjà copié quelques dédicaces grecques et latines, indiquant un sanctuaire des Dioscures (1). Conduit par un canot de la *Biche,* M. Daumet prit terre sur une étroite grève de sable, environnée de rochers, qui lui ont paru sans issue du côté de la montagne; mais cette déchirure offre une suprême chance de salut aux petits bâtiments poussés par la tempête contre la muraille à pic des roches Acrocérauniennes. Un millier d'inscriptions, gravées en deux endroits sur les parois de calcaire dur, justifient le nom de εἰς τὰ Γράμματα, et rappellent les nombreux visiteurs que les hasards de la navigation ont amenés dans ce lieu désert. Ils y ont employé les loisirs que leur faisait la mer à témoigner des sentiments pieux qu'ils ont éprouvés, en abordant à ce refuge, ouvert comme par miracle au milieu des dangers les plus redoutables. Bien que la plupart des inscriptions soient tracées grossièrement, on en rencontre cependant qui dénotent une certaine habileté; dans le nombre quelques encadrements en forme de stèle grecque à fronton ou de

(1) Kyriacus Anconitanus, *Epigrammata reperta per Illyricum*, p. 19. Cf. *Epistolæ* III.— C. I. G. n° 1824 et suiv.; C.I.L. III, n° 845. — Cyriaque place avec raison cette crique non loin de l'extrémité du promontoire Acrocéraunien, qu'il appelle *Chimerium* et aussi *Lingua*, nom identique au nom italien *Linguetta*, en grec moderne *Glossa*. Il paraît lui-même s'être abrité, comme les anciens, avec sa galère, dans ce *Linguæ porticulum*, que l'on a cherché à tort plus au sud, dans le voisinage de Porto-Palermo.

titulus romain remontent évidemment à l'antiquité. Malheureusement le temps, qui a rongé le rocher, a rendu la lecture presque partout impossible. Les rares échantillons que M. Daumet a cru pouvoir copier ou estamper utilement appartiennent à des époques très-diverses.

185-187.

Grammata, dans les monts Acrocérauniens. Inscriptions gravées sur le roc. Estampages.

Α Γ Α Θ Η Τ Υ	Ἀγαθῇ τύ[χῃ, πα]
ΡΑϹΟΙϹΚΥΡΙ	ρὰ [τ]οῖς κυρί[οις Διο-]
ΡΟΙϹЄΜΝ Η	[σκού]ροις ἐμν[ήσθ]η
ϹΩΤΗΡΙΧ ΛΙΙΟ	Σωτήριχ[ος] απο....
ΡЄΧΑϹΗΥϹ	ρε..αση...........

Μ Ν Η Ϲ Θ Ͱ Ι	Μνησθ[έντες]
Є Π Λ Γ Α Θ Ω	ἐπ' ἀγαθῷ,
Γ Λ Υ Κ Ω Ν Α Θ Λ Ϲ	Γλύκων Ἀθα[νίου]
Α Λ Є Ξ Α Ϲ Δ Ι Ο Ν Υ Ο	Ἀλεξᾶς Διονυσ[ίου καὶ
Δ Θ Η Ν Ο Δ Ο Τ Ο	Ἀθηνόδοτο[ς]
Φ Ι Λ Ι Π Π Ο Ϲ Δ Μ /	Φίλιππος ....
Α Κ Ο Υ Ϲ Α Π Ο Λ Λ Ω	ακους, Ἀπολλώ[νιος]?
Λ Λ Ο Ι	. . νι. . . ι οι. . . . .

ЄΝЄΤΗϚΩΟΞΙΙ	Ἐν ἔτη ,ϛωοζ'....
ΒΑϹΙΛЄΥϹΡ	βασιλεὺς Ῥω[μαίων]
ΙΩϹΠΑΛЄΟΛ	Ἰω(άννης) ὁ Παλεόλ[ογος]

Les anciens adoraient naturellement dans ce lieu les Dioscures, dieux sauveurs, protecteurs des navires et des matelots. Les visiteurs, dans leurs invocations, ne pensaient pas seulement à eux-mêmes, ils prononçaient souvent en présence des dieux et gravaient ensuite sur la pierre le nom d'un parent ou de quelque autre personne qui les avait chargés de faire pour elle cet acte pieux. Tel est le sens de l'expression μνησθῆναι τινὸς παρὰ τοῖς θεοῖς, que l'on a retrouvée ailleurs, notamment dans les nombreux *proscynèmes* tracés sur les monuments égyptiens. Dans nos inscriptions, les mots ἀγαθῇ τύχῃ, ἐπ' ἀγαθῷ, précisent, avec la prudence ordinaire au formalisme païen, l'intention bienveillante de la recommandation pour que personne ne la tourne à mal ; c'est probable-

ment par erreur que Cyriaque a lu Ἐπάγαθος comme un nom d'homme. On voit que le *Dioscoureion* des monts Acrocérauniens ne recevait pas seulement la visite accidentelle des marins en détresse, mais qu'il était devenu un véritable lieu de pèlerinage. Du reste la religion n'était pas la seule raison qui amenait les anciens à Grammata : M. Daumet y a reconnu une carrière, d'où l'on tirait un calcaire semblable à celui que nous avons vu employé dans plusieurs monuments de sculpture et d'architecture à Dyrrhachium et à Apollonie. La difficulté des transports par terre, à travers les montagnes de l'Épire, faisait que les habitants trouvaient avantage à établir de pareilles exploitations sur le bord de la mer.

Plus tard, il arriva ce que nous avons observé déjà sur les rochers de Philippes : la dévotion chrétienne substitua ses emblèmes et ses formules aux symboles et aux invocations des païens. Un grand nombre d'inscriptions portent des croix ; et, sur les mêmes rochers où l'on s'était recommandé jadis aux Dioscures, on implora ensuite le secours du Seigneur : Κύριε βοήθει σὸν δοῦλον ! Une inscription datée de l'an du monde 6877 (ap. J.-C. 1369) nous donne le nom de l'empereur Jean Paléologue Ier, qui régna seul en effet de 1356 à 1391 ; il n'avait aucun pouvoir réel sur l'Épire, occupée alors, comme la Thessalie, par des princes d'origine serbe ; mais l'année 1369 est précisément celle où il se rendit par mer à Venise et en Italie, espérant, par une conversion forcée, intéresser le pape Urbain V à la défense de son empire envahi par les Turcs ; il avait très-bien pu toucher en passant à la crique de Grammata (1). Un texte, écrit en grec tout à fait vulgaire, et contenant une allusion à la coutume albanaise des ἀδελφοποιητοί ou *frères d'adoption*, conduit jusqu'aux temps voisins de nous cette longue série d'inscriptions, dont les plus récentes sont datées, paraît-il, de l'année qui précédait notre voyage, 1860. Il y a là, comme on le voit, tout un ensemble de monuments, dont un voyageur qui pourrait étudier à loisir les rochers de Grammata tirerait à coup sûr un parti intéressant.

(1) Phrantzès (éd. Bonn), I, 12.

APPENDICE

MONUMENTS DE LA THESSALIE

INSCRIPTIONS, SCULPTURES, DOCUMENTS BYZANTINS

APPENDICE

MONUMENTS DE LA THESSALIE

Les études étendues de topographie historique que nous avons exécutées en Thessalie forment, avec nos travaux, également inédits, sur le blocus de Dyrrhachium et sur le débarquement de Jules César en Épire, un ensemble de mémoires spéciaux, rédigés dès l'année 1863, et distincts des recherches archéologiques qui devaient être publiées sous le titre de *Mission de Macédoine*. Le résultat général de ces études est cependant représenté dans notre publication par la Carte G (marquée C par erreur), qui est l'assemblage, à une échelle réduite, des plans levés sous ma direction par M. Laloy, garde du génie (1). Ils embrassent les districts de *Pharsale*, de *Triccala*, de *Kalabaka* et tout le *Campos* thessalien, et donnent pour la première fois, avec le cours exact des nombreuses rivières de cette région, le détail de sa bordure montagneuse, très-important à bien connaître pour la détermination des positions antiques. Les anciennes enceintes sont reproduites avec leur forme et leurs dimensions relatives. La Carte B contient en outre un aperçu sommaire de nos marches dans la contrée imparfaitement connue qui sépare la Thessalie de l'Épire et de la Macédoine.

J'indiquerai très-rapidement les résultats les plus nouveaux de ces recherches topographiques. C'est d'abord la détermination de l'emplacement du *Thétideion,* antique sanctuaire, qui passait pour avoir été le palais de Thétis et de Pélée; ses débris, disséminés sur les pentes d'une plate-forme isolée, au sud du village d'*Alkhani,* indiquent une reconstruction exécutée vers le quatrième siècle avant notre ère; citons surtout trois tambours doriques de 4^{m},60 de diamètre, une pièce de frise avec triglyphes de 5^{m},80 de hauteur, et deux tronçons de demi-colonnes ioniques adossées à des pilastres. Aux environs de Pharsale, le maigre torrent nommé *Aïkli* ou *Stamatomylo,* ramené à sa véritable étendue, a cessé de jeter une perturbation assez grave dans l'étude stratégique du bassin de l'Énipée. Plus loin, derrière le mont *Khassidhiari*, l'enceinte hellénique de *Tchatma*, pourvue de tours carrées, était, je pense, la petite ville de *Narthakion,* qui avait emprunté le nom de la montagne, et dont le territoire fut le théâtre d'un combat livré par Agésilas à la cavalerie pharsalienne.

On n'avait pas encore signalé, je crois, à 11 kilom. au N.-O. de Pharsale, l'antique acropole de *Koutouri*, occupant un îlot rocailleux, qui se dresse brusquement au milieu même de la plaine, sur la rive gauche de l'Énipée, près du grand bassin formé par les sources vives de *Lambi*. C'est une enceinte en appareil polygonal, dont l'ovale, dépourvu de tours, présente seulement du côté du midi, où les pentes s'inclinent vers la plaine, une double ligne de murs; un fort carré de construction

(1) Par une méprise, très-certainement involontaire et qui tient à des renseignements imparfaits, M. Kiepert, dans les indications jointes à sa dernière carte moderne de l'Épire et de la Thessalie, établit une distinction entre notre publication et les plans qui auraient été levés par des « officiers français » pour notre mission. Cette distinction, tout à fait arbitraire, explique qu'il puisse dire qu'il n'a fait que peu d'emprunts à notre ouvrage, tandis qu'il reconnaît scrupuleusement, d'un autre côté, que sa topographie de la Thessalie est faite en partie sur nos travaux. Dans l'intérêt de la vérité, je rappelle qu'il n'y a pas eu d'officiers attachés à notre mission : à part quelques lignes de sondages, que je dois aux officiers de marine de la *Biche*, toute notre topographie a été levée et dessinée, sous ma direction constante, par M. Laloy, garde du génie, dont j'ai signalé maintes fois le zèle et le talent.



hellénique a laissé sur le sommet la base de ses fondations. Aucun lieu de la contrée ne répond mieux que ces ruines à la très-ancienne forteresse appelée *Palæpharsalos* ou *Vieille-Pharsale*. D'après Strabon, elle marquait vers l'ouest la limite de l'Hellade homérique, district de Phthie, qui s'étendait du côté opposé, jusqu'au territoire maritime de Thèbes de Phthiotide, et comprenait le Thétideion avec les deux Pharsale (1). Peut-être aussi cette Vieille-Pharsale, bien que Strabon ne le dise pas formellement, doit-elle être confondue avec l'ancienne enceinte dont les Pharsaliens montraient de son temps les ruines, comme celles de la prétendue ville primitive d'*Hellas,* avec les deux sources *Hypéria* et *Messéis*, à soixante stades environ de leurs remparts. On sait que Palæpharsalos était le lieu exact de la bataille de Pharsale. Sans aborder ici une question que j'ai traitée ailleurs avec tous les développements nécessaires, je me contenterai de dire que l'étude attentive de cette position fournit des raisons très-fortes pour placer le champ de bataille de César et de Pompée plus à l'ouest que ne l'avaient fait précédemment Leake et M. de Gœler. Sur l'autre rive de l'Énipée, les monts *Dogandji* et *Mavrovouni* ont conservé les ruines de trois forts helléniques, dont le plus grand, qui domine les belles sources d'*Élia,* pourrait être l'*Evhydrium* de Tite-Live.

Des astérisques marquent les nombreuses buttes funéraires ou *magoulæs,* dont est semée la Thessalie; on en distingue de deux espèces. Les unes, que l'on rencontre surtout aux abords des anciennes villes, comme auprès de Larisse, de Phères, de Pharsale, d'Halos, de Gomphi, de Métropolis, se reconnaissent à leur forme conique bien accusée : ce sont des amas de pierres, mêlées d'un peu de terre, contenant des cercueils en grandes dalles juxtaposées, où l'on trouve des squelettes humains. Ce type, que j'appellerai hellénique, représente la classe des sépultures par inhumation. L'autre type, beaucoup plus commun que le premier, est répandu un peu au hasard au milieu de la campagne, mais principalement dans la région de Pharsale. Ces buttes, irrégulières, aplaties et faites seulement de terre, sont souvent de grande dimension et mesurent jusqu'à 270 mètres de diamètre : on les prendrait volontiers pour des accidents naturels du sol, si le terrassement ne cachait dans sa profondeur, souvent sous une première couche de tombes byzantines, une masse de cendres et de charbon, épaisse de 30 à 80 centimètres. L'usage héroïque de l'incinération ayant repris faveur à l'époque romaine, on se rappelle naturellement les nombreux combats dont la Thessalie fut alors le théâtre, et surtout ces *Thessaliæ rogos,* dont parle, à propos de la bataille de Pharsale, le poëme sur la Guerre Civile inséré par Pétrone dans son *Satyricon.*

Un autre genre d'ouvrages particulier au plat pays thessalien, est ce que les paysans appellent les *khômato-castra* ou *châteaux de terre :* nous en avons relevé trois. Celui de *Paraprastani,* sorte de retranchement ouvert, n'est peut-être qu'un reste de digue. Les terrassements d'*Almandar,* sur le bord du ruisseau *Avlaki*, forment un plateau artificiel, aujourd'hui trop bouleversé pour qu'il soit facile d'en reconnaître la destination antique. Mais, au nord de *Mataranggu,* on trouve un véritable *castellum;* ses remparts, qui n'ont pas moins de 4 mètres de hauteur, dessinent à peu près un rectangle de 180 mètres de large sur 230 mètres de long, avec trois portes, qui ne sont pas disposées symétriquement. Ce petit camp retranché surveillait le passage du *Grand-Tcharnali,* la plus forte rivière de la plaine, et les abords de l'ancienne acropole isolée de *Kiérion.*

Pour le régime des eaux dans la même contrée, il faut se garder de confondre avec les rivières alimentées par les grandes sources vives de la plaine, le cours torrentiel de l'*Énipée,* dont les anciens ne faisaient qu'un tributaire de l'*Apidanos* (2) : malgré son importance apparente les modernes l'appellent encore *Kutchuk-Tchanarli* ou le petit Tchanarli. Ces raisons m'ont porté à reconnaître la branche principale de l'ancien Apidanos dans le *Bouiouk-Tchanarli* ou grand Tchanarli. Il est vrai que l'on considérait comme une source de l'Apidanos le beau bassin de *Tabakhana* qui se forme au pied même des murs de Pharsale et dont les eaux contribuent aujourd'hui à alimenter un ruisseau séparé, le *Pher-*

(1) Strabon, 431, 796. Tite-Live, XXII, 13. Hirtius, *Bellum Alexandrinum*, 48.
(2) Strabon, 432. Cf. 356, où l'on doit lire 'Ελιπέα; le nom local, confirmé par une inscription, était en effet *Élipée*.

salitis; mais ce ruisseau coule par endroits si près du grand Tchanarli, qu'il a très-bien pu s'y jeter autrefois. Les nécessités de l'irrigation et aussi, au moyen âge, l'alimentation des moulins, ὑδρόμιλα, ont dû multiplier les embranchements des rivières et exagérer ce *parallélisme* des eaux courantes qui est si remarquable en Thessalie.

Dans la région où ces rivières se réunissent pour aller au Pénée, on aperçoit, sur une haute et roide colline, les curieuses fortifications helléniques, appelées *Vlokho* (εὔλοχος) ou *Keusseukli* (en turc *les Ceintures*) : en effet, l'acropole est encore entourée d'une double ceinture de fondations et projette en zigzag sur les flancs de la montagne trois autres lignes de murs, destinées à protéger la ville basse. Je suis d'accord avec Leake pour placer en ce lieu la haute citadelle homérique d'*Astérion,* nommée plus tard *Peirésia* et décrite comme voisine du confluent de l'Apidanos. Le savant danois Ussing voudrait transporter là *Pélinnæon,* l'une des places fortes du quadrilatère thessalien ; mais nous possédons trop peu de renseignements certains sur la Thessalie, pour corriger un texte positif de Strabon, qui range Pélinnæon parmi les villes de la rive gauche du Pénée (1). Près de Vlokho, une petite acropole isolée, celle de *Kourtiki,* répond suffisamment bien à *Limnæa;* il faut donc laisser Pélinnæon aux grandes ruines de *Gardiki,* protégées du côté de la montagne par un gouffre à pic. Pour la ville de *Pharcadon,* qui était située aussi sur la rive gauche du fleuve, il est difficile de s'arrêter à l'enceinte toute byzantine de *Gritziano* ou à la petite forteresse de *Klokoto,* beaucoup plus convenable pour la position de *Phæstos;* mais j'indiquerai volontiers aux futurs voyageurs, sur le versant occidental de l'étroite vallée de *Néokhori,* à deux lieues du village, une grande enceinte inexplorée, qui m'a été signalée, lorsque je visitais moi-même un peu plus haut, dans le vallon latéral de *Smolia,* une acropole hellénique moins importante.

Nos recherches confirment l'identification des trois autres places du quadrilatère thessalien *Tricca, Gomphi* et *Métropolis* avec les positions modernes de *Trikkala,* de *Palæo-Episcopi* et de *Palæocastro.* Un des caractères de cette bordure occidentale de la Thessalie, c'est le nombre des anciens postes d'observation, rangés comme en sentinelle sur les contre-forts de la chaîne du Pinde. Sur les pentes au-dessus de Palæocastro, une enceinte voisine de *Vounési* et celle de *Vromvrakotrypa* près de *Portitza,* représentent deux des ἄσημα πολίχνια qui s'étaient unies pour la fondation de Métropolis. La forteresse de *Phânari,* même sans traces antiques certaines, est bien la pierreuse *Ithomé* (plus tard *Thamæ, Theuma,* ou, d'après une forme plus thessalienne, *Thoumæon*). Ces forts helléniques, répondant aux *vici* et aux *castella ignobilia* de Tite-Live, ne sont que des constructions carrées, munies tout au plus de quelques divisions intérieures : telles sont la tour de *Gralista* et celle de *Scamni-Vasiliko,* servant de réduit à la petite enceinte byzantine de *Pyrgos-Tzilakoglou* dans l'étroit vallon de la Méga. On m'a indiqué encore une tour semblable sur la haute crête de *Tchouka,* au sud du défilé des Grandes-Portes : s'il faut y reconnaître *Athénæon,* l'un des forts des Athamanes, le temple d'Athéné qui lui avait donné son nom devait se trouver dans le défilé même, sur l'emplacement du monastère de Porta-Panaghia, où j'ai vu quelques tambours doriques de bonne époque. C'était encore un fort carré du même genre qui défendait, près de *Prévenda,* le tournant du Kojakas (le mont *Kerkétion* des anciens). La position répond à l'antique *Pialia :* car il faut réserver les acropoles de *Varbopi* et de *Mégarkhi,* qui commandent la route de la plaine, pour les villes fortes de *Phéca* et de *Phaloria,* voisines, la première de Gomphi, l'autre d'ÆgRinion (2).

On trouvera, rattachés à notre Carte B, les résultats d'une ascension que j'ai faite en 1857 dans la chaîne septentrionale du Pinde, à la source de *Rhóna,* qui est celle de l'Achéloüs, et aux grandes cimes du *Péristéri* et de la *Dhokimi.* Mon itinéraire, bien que tracé à vue de pays, suffit pour rétablir la véritable ligne de partage des eaux entre le cours supérieur de ce fleuve et les rivières thessaliennes. Dans les mêmes montagnes, deux fortins helléniques en grossier appareil, celui de *Founiska,* près

(1) Poëmes orphiques, *Argonautiques,* 164. — Strabon, 438. — J. L. Ussing, *Kritiske Bidrag til Græk. Geographie.*
(2) Tite-Live, XXXII, 13, 14 et 15; XXXVII, 1; XXXIX, 25. Strabon, 437. Étienne de Byzance, Πιαλία.

de Pira, et celui de *Per-Vasiliko,* en avant de Khaliki, représentent sans doute, l'un *Potnæon* des Athamanes, et l'autre quelque défense avancée de l'ancienne *Khalkis*, d'où venait l'Achéloüs, ἐκ Χαλκίδος ἕρπων (1). Pour compléter le rapide exposé de nos études topographiques sur la Thessalie, il ne faut pas oublier, en terminant, le Plan F, qui reproduit à une grande échelle la structure du célèbre massif des roches *Méteores,* et la position de leurs couvents suspendus. La ville moderne de *Kalabaka,* appuyée à la paroi méridionale de ce massif, ne donnerait pas une idée suffisante de la position exceptionnellement forte, *prope inexpugnabilem,* de l'antique *Æginion*, suivant Tite-Live : il faut tenir compte de la curieuse acropole de refuge de *Kastraki,* cachée un peu en arrière, au milieu de l'enceinte des plus hautes roches, et suspendue elle-même sur un versant à pic, où l'on trouve encore, taillés dans la pierre, des escaliers, des citernes, des chemins de ronde et des trous espacés pour faciliter l'escalade du rocher.

La Carte B contient enfin quelques renseignements inédits sur les régions supérieures du mont Olympe, particulièrement sur les cimes septentrionales et sur les grandes pentes du nord et du nord-est. Ces indications ont été obtenues de loin, à l'aide de la boussole, grâce aux nombreux recoupements que M. Laloy a pu prendre sur les sommets, en levant la topographie des environs de Pydna. Nos recherches archéologiques ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de profiter de la présence de notre habile topographe pour entreprendre une nouvelle ascension de la montagne. Je l'aurais d'autant plus désiré que je n'ai donné la première carte, publiée avec mon volume *le Mont Olympe et l'Acarnanie,* que comme une réunion d'observations et de renseignements groupés à vue de pays, sans prétention à faire de l'orographie mathématique : ce n'était pas nécessairement le métier d'un archéologue, occupé avant tout à étudier les défilés historiques et les parties anciennement habitées de la région montagneuse. Cette exploration générale n'en a pas moins réalisé, pour l'éclaircissement de la topographie, jusque-là très-confuse, de la chaîne de l'Olympe, un progrès considérable, dont les publications venues ensuite font encore leur profit. Content de bien marquer les divisions et les grands accidents de ce massif compliqué, j'ai laissé, comme il était naturel, aux voyageurs cartographes la détermination rigoureuse des directions, des distances, des altitudes, avec le détail de l'enchevêtrement des gorges et de la ramification des pics. Aussi ne sauraient-ils, sans mauvaise grâce et je dirai presque sans mauvaise foi, abuser lourdement contre moi des améliorations et des redressements que j'ai toujours considérés moi-même comme le complément nécessaire de ces indications générales. Je les tiens quittes, pour mon compte, de la pauvreté et de l'insignifiance de leurs découvertes archéologiques dans les mêmes régions.

Il est aussi de toute justice de distinguer dans mon travail sur l'Olympe les parties que j'ai directement explorées de celles qui sont établies sur informations. Ainsi, j'ai franchi les défilés de Nézéro et de Pétra ; j'ai pénétré dans les monts Piériens par Velvendo, jusqu'au bourg de Kataphyghi, où j'ai recueilli les indications nécessaires pour placer approximativement les autres villages de ce district ; dans la région des sommets, j'ai visité la haute cime méridionale d'*Itchouma,* d'où la perspective s'étend sur les crêtes de la montagne, et, par une seconde ascension, je me suis élevé au-dessus du grand amphithéâtre central, dont j'ai le premier signalé l'importance, jusqu'à la haute roche à pic qui forme le sommet de *Kaloghéros.* Pour les cimes septentrionales, sans décomposer leur groupe en ses nombreux pics, j'ai donné, conformément à l'opinion répandue dans tout le pays, le nom d'*Haghios Hilias* au plus haut sommet de l'Olympe. Le Dr Barth, qui est parvenu, en 1862, par le versant opposé, jusqu'à la chapelle de Saint-Hélie, a constaté que cette chapelle n'est pas construite en réalité sur le pic le plus élevé, qui se détache plus au nord-ouest et qu'il n'a pu lui-même aborder. Mais M. Gorceix, membre de l'École française d'Athènes pour les sciences, après une nouvelle ascension faite en 1869 sur la cime du Kaloghéros, m'a confirmé que le nom d'Haghios-Hilias n'en est pas moins bien appliqué à tout le groupe septentrional des sommets. Notre Carte B, conformément aux nivellements de M. Laloy, donne à la

(1) Denys le Périégète, 499. Étienne de Byzance, Χαλκίς

plus haute cime 3050 mètres au-dessus du niveau de la mer, chiffre très-voisin de l'évaluation des cartes marines anglaises, équivalant à 2972 mètres. Les mêmes observations confirment l'opinion d'après laquelle le Dr Barth se serait exagéré les différences de niveau entre les cimes septentrionales de l'Olympe.

I.

SCULPTURE ET ARCHITECTURE

L'exploration attentive du sol a nécessairement amené la découverte d'un certain nombre de monuments antiques, d'autant plus précieux que la Thessalie touche de plus près à la Grèce proprement dite. Je ne pourrais les étudier en détail, comme je l'ai fait pour ceux de la Macédoine, sans sortir des limites imposées à la présente publication ; mais, leur ayant fait une juste place dans nos planches et même ayant consacré aux principaux d'entre eux des articles spéciaux dans différents recueils, je dois donner au moins ici un rapide exposé de cette partie de nos découvertes.

L'Exaltation de la fleur (1). — J'ai déjà décrit sous ce titre un beau bas-relief archaïque, que j'ai eu le bonheur de pouvoir acquérir pour le Louvre, et qui est assurément l'un des meilleurs fruits de notre voyage. Il se trouvait encastré dans les murs de l'église de *Palæo-Loutro,* faubourg chrétien, situé à l'ouest de Pharsale. J'appris qu'il avait été déterré dans un jardin du voisinage, près d'une autre « grande pierre », laissée dans la fouille. Le monument n'est pas entier : non-seulement la plaque de marbre de Paros, haute de 57 c., a perdu son bord supérieur, mais une autre brisure transversale a coupé, à la hauteur de la taille, les deux femmes sculptées sur le fond. Nous pouvons dire cependant que nous avons tout le sujet : le morceau perdu n'aurait guère donné de plus que des draperies symétriques et les pieds des deux figures, placées debout en face l'une de l'autre. Dans l'autre sens, la sculpture a conservé ses dimensions primitives, qui varient de 67 à 65 c., et qui vont en diminuant de bas en haut. Les tranches latérales, épaisses de 14 c., n'offrent aucune trace de scellement. De ces observations, il résulte que notre sculpture n'était pas un fragment de décoration architecturale, mais qu'elle formait un petit monument indépendant de toute construction, une stèle destinée à être dressée isolément sur un socle.

Les figures sont de grandeur presque naturelle. Les têtes, dessinées exactement de profil, se font vis-à-vis, et le costume des deux femmes est exactement pareil, comme celui de deux sœurs. La chevelure, ondulée, est relevée par derrière à l'aide d'une petite écharpe pliée, ou *mitra,* dont les bouts, par un arrangement très-original que j'ai retrouvé dans un buste en terre cuite de la Béotie, et qu'il faut attribuer sans doute à quelque mode locale du nord de la Grèce, se rabattent symétriquement sur les tempes. Quant au vêtement, on reconnaît, aux larges plis de l'étoffe de laine, que c'est la grande robe appelée *hémidiploïdion,* repliée en double sur la poitrine et agrafée sur les épaules par deux agrafes non apparentes. Sous ce costume identique, la seule différence qui permette de distinguer les deux compagnes est celle de l'âge. Encore est-ce une nuance qui ne saute point aux yeux tout d'abord, sans doute par la faute du vieux sculpteur qui n'a pas su l'accuser avec assez d'évidence. Cependant son intention a été certainement de représenter la figure à main gauche dans toute la plénitude de la beauté : on le reconnaît au contour de la poitrine hardiment taillé dans le marbre. Pour l'autre figure, au contraire, les mesures que j'ai prises sur le bas-relief m'ont donné constamment des proportions plus courtes dans des formes plus grêles, qui trahissent le développement incomplet et encore indécis d'un âge plus tendre.

Les figures de Pharsale n'étant pas de celles qui portent leur nom écrit sur leur visage et dans leur

(1) Voir notre Planche 23 ; comparer le mémoire que j'ai publié sur ce monument dans le *Journal des Savants,* 1868.

costume, il faut examiner d'abord ce qu'elles présentent de signification en elles-mêmes, dans la diversité expressive de leurs mouvements et dans l'arrangement de leurs attributs. L'une des deux femmes, la plus âgée, élève dans sa main droite, à la hauteur de son front doucement incliné, une fleur épanouie, non pour la contempler ou pour en respirer le parfum, mais comme pour l'exalter et pour s'en faire honneur; son autre main, quoique brisée, semble tenir une poignée de fleurs semblables, dont la corolle à trois divisions apparentes, aux pétales arrondis et largement étalés, rappelle plutôt le pavot que les liliacées, plus ordinairement représentées par les artistes grecs. Le geste de la jeune fille est tout différent : par un mouvement dont l'intention est très-marquée, elle tend ses deux bras vers sa compagne et lui présente en même temps deux objets, entre lesquels elle semble lui demander de choisir : une fleur pareille aux précédentes et un autre attribut de forme oblongue et pendante, qui paraît être un fruit. La complication savante des attitudes montre bien que l'artiste a voulu exprimer une pensée, rendre un sujet déterminé. Il a opposé entre eux les emblèmes qui sont comme les deux termes de la vie végétale; il a groupé au centre même de son bas-relief les trois mains qui tiennent ces attributs, et construit ainsi une sorte de figure parlante, qui résume toute la composition dans l'idée du triomphe et de la glorification de la fleur.

Tel est le sens général du bas-relief de Pharsale, quel qu'en soit d'ailleurs le sujet. Mais il n'est pas facile de pousser l'interprétation plus avant et de mettre des noms sous les deux figures qui prennent part à ce dialogue écrit avec le ciseau. L'importance donnée par le sculpteur aux gestes et aux symboles m'a fait rejeter l'idée que j'avais adoptée d'abord, d'une représentation purement funéraire (1). Il me paraît aussi qu'une mimique aussi expressive ne peut se rapporter à des divinités inférieures et d'un caractère allégorique, comme les Heures, les Grâces ou les Nymphes. Parmi les déesses de haut rang qui se parent volontiers, dans leurs statues d'ancien style, du double symbole de la fleur et du fruit, on peut citer Aphrodite, représentée par Canakhos de Sicyone avec la pomme et la fleur de pavot. L'Aphrodite thessalienne par excellence était celle d'*Onthyrion* (forme locale pour Ἀνθύριον), dont le culte très-antique présentait, par le sacrifice du porc, une curieuse analogie avec celui de Déméter (2). Un inscription nous montrera plus loin cette déesse adorée à Pharsale sous le nom d'*Aphrodite-Peithô*. On sait d'un autre côté que la légende admettait le double type d'*Ourania* et de *Pandémos*, l'une plus âgée, qui symbolisait l'amour idéal, mais souvent aussi le plaisir, l'autre qui était une déesse de la génération et de la fécondité dans la nature (3).

Malgré ces considérations, l'esprit est invinciblement attiré vers les deux déesses dont le mythe n'était au fond que l'histoire de la fleur et du fruit, vers le groupe consacré de Déméter et de sa fille, Déméter, la créatrice de toute végétation, de la figue comme de l'épi, adorée dès les temps homériques, en Thessalie, dans l'enceinte fleurie de *Pyrasos* (4), et Coré, la cueilleuse de fleurs, à laquelle les Grecs avaient consacré particulièrement la fête des *Anthesphories* et le nom d'*Anthophoros* (5). Sans doute, on ne rencontre pas dans la légende de scène précise, où la mère et la fille se trouvent réunies dans une action semblable à celle qui est ici figurée; mais on peut très-bien y reconnaître un groupe symbolique, au lieu d'un acte déterminé de l'épopée divine. Je serais même porté à croire que Coré est plutôt représentée ici sans sa mère, avec une de ces compagnes que les croyances locales se plaisaient à lui donner pour l'attacher plus étroitement à la contrée : car il est nécessaire, dans un pareil sujet, de réserver la place des légendes peu connues et souvent très-particulières de la Thessalie. De toute manière, c'est dans les mains des divinités de cette classe que les symboles de la floraison toujours renaissante de la nature acquièrent leur signification la plus haute, grâce à l'assimilation naïve et poétique qui, dans l'ancien paganisme et surtout dans la doctrine des mystères, étendait volontiers à

(1) Voir le Rapport qui sert de préface à notre ouvrage, p. IX.

(2) Strabon, p. 438.

(3) Platon, *Banquet*, 180, 181. Xénophon, *Banquet*, VIII, 9. — Pausanias, II, X,

(4) Pausanias, I, 37, 2. Homère, *Iliade*, II, 695.

(5) Denys d'Halicarnasse, III, 32. Strabon, VI, 256.

toute vie cette loi de rajeunissement. Telle est du moins l'interprétation qui me paraît jusqu'ici la plus probable, et, depuis que je l'ai proposée, je ne vois pas qu'un autre archéologue se soit prononcé sur cette difficile question.

Quant à la valeur du bas-relief comme œuvre d'art, il suffit de le regarder pour demeurer convaincu que ce n'est pas une imitation du vieux style, mais un travail très-personnel et d'une sincérité absolue. Ce fragment de sculpture mérite d'être placé parmi les rares monuments, d'une antiquité irrécusable, qui peuvent servir à reconstruire l'histoire primitive de l'art grec. On y remarque avant tout l'étude consciencieuse de la nature; mais la recherche de la forme correcte et précise se traduit encore par des lignes trop sèches et par des formes trop amincies, surtout pour des figures de femmes. L'habile superposition des plans, les difficultés vaincues dans le dessin et dans l'arrangement des mains entre-croisées, l'application à rendre le mécanisme délicat du sourire, indiquent le deuxième âge de l'archaïsme grec, la période laborieuse et savante, où les artistes, jaloux de connaître à fond leur métier, reprennent pièce à pièce l'étude de la beauté humaine. En un mot, c'est le même esprit simple et large, que l'on retrouve dans les frontons d'Égine, mais avec une distinction, un sentiment propre de la grâce et du rhythme, un degré d'expression intellectuelle et morale, qui marquent un progrès sensible sur le style proprement éginétique. L'air de famille reste pourtant assez frappant pour nous permettre de reconnaître une œuvre qui procède de cette grande et sévère école dorienne dont l'influence et les enseignements ne restèrent pas confinés dans le Péloponnèse, mais s'étendirent à toute la Grèce.

En effet, il faut écarter toute idée qu'une école indigène ait pu se former en Thessalie, entre la masse des pénestes attachés à la glèbe et l'aristocratie militaire des propriétaires du sol, adonnés à la large vie matérielle des anciens anactes. Cependant les grandes familles, investies dans les villes d'un pouvoir presque royal, les Aleuades de Larisse, les Scopades de Crannon, les Créondes de Pharsale, qui attiraient dans leurs palais des poëtes comme Simonide et Pindare et même des rhéteurs comme Gorgias (1), n'avaient pu manquer de s'adresser aussi aux artistes de la Grèce, pour rehausser l'éclat de leur fortune par le reflet des merveilles que le génie hellénique produisait si près de leur frontière. Sans parler d'un habile fondeur, Téléphanès de Phocée, qui passa une partie de sa carrière en Thessalie, mais dont les œuvres paraissent avoir eu un caractère moins archaïque que notre bas-relief (2), nous voyons les princes thessaliens entrer de bonne heure en relations par leurs commandes, avec Aristoclès, l'un des chefs de l'école dorienne de Sicyone, et plus tard avec Ascaros de Thèbes, élève des maîtres sicyoniens, qui vint fonder en Béotie un atelier florissant, où la gravité dorienne se tempéra inévitablement au contact du génie éolien (3). Dès lors il n'est plus nécessaire, pour expliquer le bas-relief de Pharsale, de penser aux sculpteurs d'Égine et de Sicyone : les Pharsaliens en trouvaient beaucoup plus près d'eux qui étaient capables de produire des œuvres de ce caractère.

Fragment d'une grande stèle archaïque. — Ce débris de sculpture en marbre de Paros, que nous avons vu aussi à Pharsale, sur un autre point du quartier de Palæo-Loutro, est exactement du même style et de la même facture que le bas-relief précédent (4). Mais la stèle, beaucoup plus grande, présente à la base une largeur de 95 c.; elle était encadrée d'une moulure et porte encore le tenon de marbre qui servait à la dresser sur sa plinthe. Malheureusement, des deux figures qui la décoraient, il ne reste plus que les jambes nues d'un jeune garçon debout, avec le bas de la robe et les pieds d'une femme, qui se tenait en face de lui. L'arrangement très-simple du vêtement, qui descend aux chevilles, donne l'idée de ce que devait être la partie inférieure du groupe des deux femmes tenant des fleurs. Ici la

(1) Platon, *Ménon*, 1.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, XIX, 19. La différence entre les mots *Phoceus* et *Phocæus* est si douteuse, que l'on peut regarder Téléphanès comme un Phocéen, plutôt que comme un Phocidien : ce sculpteur, employé aussi par les rois de Perse, était probablement un de ces artistes ioniens qui travaillèrent en Grèce, tels que Bathyclès de Magnésie, que le sculpteur naxien auteur de la stèle archaïque d'Orchomènes et aussi que le thasien Polygnote.

(3) Pausanias, X, 24, 5; IX, 10, 2; V, 24, 1.

(4) Voir la Planche 24, figure 2.

position des figures rappelle tout à fait celle de l'enfant placé devant Déméter sur la grande stèle d'Éleusis, avec laquelle ces sculptures de Pharsale offrent du reste plus d'une analogie : la déesse serait représentée au moment où elle s'entretient avec l'un de ses jeunes disciples, tels que Démophon, Iacchos Triptolème, Ploutos, Trophonios. Sans doute on peut facilement imaginer d'autres groupes, Aphrodite et Éros, Thétis et Achille, Larissa et Phthios; mais l'attribution à Déméter est la plus probable, et c'est une présomption de plus en faveur de l'interprétation que j'ai proposée pour l'autre bas-relief.

Fragment d'un bas-relief représentant les Grandes Déesses (1). — Le troisième spécimen de la sculpture grecque à Pharsale appartient encore plus certainement que les autres aux représentations du culte de Déméter; mais il n'a pas été trouvé dans la même région de la ville. Il était conservé à la métropole, et il provenait sans doute du quartier de *Varousi,* qui en est voisin. Le fragment, haut de 51 c., laisse voir au moins cette fois une figure presque entière, moins la tête et les mains, qui sont très-mutilées. C'est une femme debout, dont la robe, attachée par trois agrafes sur chaque épaule, se rabat en double, non pas, comme à l'ordinaire, jusqu'à la ceinture, mais jusqu'au-dessous des genoux. Sa main gauche, repliée vers la taille, portait un petit coffret; sa main droite était relevée et s'appuyait sur une énorme torche, tenue peut-être par une autre femme, dont on aperçoit seulement quelques draperies. Ce grand flambeau, l'ampleur des vêtements, conviennent à Déméter; mais, dans le célèbre vase à reliefs de l'Hermitage, c'est Coré qui porte ainsi la main à la torche que tient sa mère. Le bas-relief de la métropole de Pharsale n'en représentait pas moins très-certainement le groupe des Grandes Déesses. Le style, bien qu'un peu lâché, est de la belle époque grecque.

Chapiteau dorique archaïque (2).— Ce chapiteau est encastré dans les murs de la mosquée de *Kato-Djami,* située sur une éminence, qui domine le bas quartier au nord-ouest de Pharsale et les environs de la grande source de *Tabak-hana :* on trouvera plus loin des inscriptions dédiées à Zeus Sôter, qui semblent indiquer l'existence d'un temple antique au même endroit.

Cavalier de Pélinna (3). — Petite stèle en marbre blanc, rapportée au Louvre et provenant de l'église de *Kritzini,* près des ruines de l'ancienne ville de *Pélinna* ou *Pélinnæon :* hauteur 41 c., largeur 39 c. Les formes du dessin, bien qu'un peu lourdes, s'accordent avec les lignes très-inclinées du fronton triangulaire, pour indiquer l'époque hellénique. Le cheval, à demi cabré, a bien la tête forte et la courte encolure de la race thessalienne. On remarquera que les deux pattes au second plan sont accusées seulement par un trait sur le fond du bas-relief. Le cavalier, avec sa chlamyde soulevée par le vent, sa cuirasse, son bras ramené vers la poitrine, rappelle trait pour trait l'Achille à cheval des monnaies pharsaliennes. Comme cette petite stèle ne porte pas d'inscriptions et n'est pa nécessairement un monument funéraire, on pourrait songer sans doute à quelque héros cavalier. Ce qui doit faire écarter l'Achille à cheval, sans parler de l'hostilité entre Pharsale et Pélinnæon, c'est le casque en forme de bonnet phrygien, qui donne à notre personnage un caractère tout à fait à part. Un casque de bronze de cette forme est entré au Louvre avec la collection Campana; on en rencontre aussi quelquefois dans les peintures de vases, notamment dans une belle représentation du Jugement de Pâris, où une semblable coiffure de guerre figure parmi les armes d'Athéné (4); seulement il faudrait savoir si l'artiste n'a pas voulu par là désigner spécialement la Minerve troyenne. On trouvera au Louvre, parmi les terres cuites de l'île de Chypre, les Dioscures à cheval confondus avec les Cabires orientaux, déjà représentés, vers la fin de la période archaïque, avec le casque en forme de bonnet phrygien.

Famille thessalienne (5). — Stèle funéraire de marbre blanc, encadrée de deux pilastres et d'un fronton triangulaire, dessinée à *Mavromati,* près de l'emplacement de *Gomphi :* hauteur 92 c., largeur 73 c.

(1) Planche 24, figure 1.
(2) Planche 24, figure 3.
(3) Planche 26, figure 1.— Pausanias, X, 13, 5; Polyen, *Stratagèmes,* IV, 2, 19.
(4) *Monuments de l'Institut de correspondance archéologique,* vol. 4, pl. 18.
(5) Planche 26, figure 2.

Quatre personnages sont rangés de face sur une même ligne et forment deux groupes parallèles : deux hommes, dont l'un paraît plus jeune que l'autre, se donnent la main ; une femme, coiffée d'un voile, pose la main sur le bras de son mari, et un petit enfant, placé entre eux, se hausse vers un fruit rond, que tient son père. La simplicité de la disposition est très-frappante, et suffirait pour rappeler la belle époque grecque. Les deux hommes placés aux extrémités portent, agrafé sur leur tunique, un grand manteau qui tombe carrément, jusque presque sur leurs pieds, en dessinant seulement quelques larges plis, et qui s'écarte de la forme communément adoptée en Grèce. Ce n'est pas toutefois la chlamyde thessalienne, que ces longues chutes faisaient comparer à des ailes, Θετταλικὰ πτερά. Strabon nous apprend que les Thessaliens s'habillaient plus chaudement que les Grecs du midi : οἱ δὲ Θετταλοὶ μάλιστα βαθυστολοῦντες, ὡς εἰκός, διὰ τὸ πάντων Ἑλλήνων εἶναι βορειοτάτους : ils portaient des tuniques épaisses, βαθεῖς χιτῶνας, des vêtements de dessus, ἐφαπτίδας, et leurs manteaux devaient aussi être plus amples que les manteaux ordinaires (1). Si celui-ci n'est pas l'*éphaptide*, employée souvent à l'époque macédonienne comme vêtement de guerre et d'apparat, comparée parfois à la *zeira* des Thraces et au *sagum* carré des soldats romains, il paraît dériver toutefois de l'antique *chlaina*, que les héros d'Homère agrafaient sur leur épaule.

Repas sacré offert aux Grands Dieux. — Stèle en marbre, que notre Planche 22, publiée dès 1869, avec la huitième livraison de cet ouvrage, a depuis longtemps fait connaître. Je l'ai trouvée à Larisse et rapportée au musée du Louvre. — Au-dessous de la représentation est gravée l'inscription suivante :

188.

Larissa. Inscription gravée sous le bas-relief décrit ci-dessous.

ΘΕΟΙΣΜΕΓΑΛΟΙΣΔΑΝΑΑΤΘΟΝΕΙΤΕΙ/

Θεοῖς Μεγάλοις Δανάα τθονειτεια

Au centre de la composition, est dressé un lit de festin pour deux convives, avec sa couverture et un oreiller à chaque extrémité, ἀμφικέφαλος κλίνη. En avant, on voit une table à quatre pieds, la τετράπεζα primitive, chargée de cinq gâteaux sacrés, dont trois au milieu, arrondis et renflés, ὀμφαλωτὰ πόπανα, μαστοειδεῖς πλακοῦντες, les deux autres de forme pyramidale ; ce sont les gâteaux appelés πυραμίδες, de πυρός, *froment* (2), origine du nom donné par les Grecs aux grandes tombes royales de Memphis. Devant la table, sur un autel quadrangulaire, un homme vêtu à la grecque offre une libation, et derrière lui une femme lève vers le ciel sa main droite, dont les deux premiers doigts seulement sont étendus. C'est un geste d'invocation et comme une invitation sacrée, qui s'adresse aux hôtes divins pour lesquels le repas est préparé. En effet, dans les airs, passent au galop deux cavaliers ; au-dessous d'eux plane une Victoire, qui tient une couronne et semble l'apporter de leur part aux auteurs du sacrifice. En voyant ces deux cavaliers, il est impossible de ne pas songer aux Dioscures, bien qu'ils soient ici figurés sans leurs armes et sans leurs bonnets traditionnels, la tête nue, drapés seulement dans le manteau civil, dont un pan flottant rappelle seul la chlamyde des fils de Tyndare. En l'année 1868, M. Daumet m'avait rapporté du Musée Britannique le calque d'un vase de Camiros, représentant deux cavaliers semblables, au-dessus d'un lit à double oreiller. Dans le bas-relief de Larisse, toute la scène est surmontée par un fronton courbe, d'où l'on voit émerger un attelage de quatre chevaux et une tête radiée, image du soleil levant.

(1) Strabon, p. 530. Comparez Athénée (V, p. 194 f. et 196 f.), Hésychius et Suidas au mot ζειρά.

(2) Athénée, XIV, 647, c ; 646, a.

Une femme, nommée Danaa, offre le sacrifice ici représenté aux *Grands Dieux,* titre sous lequel les Dioscures sont fréquemment adorés, à partir d'une certaine époque de l'antiquité. Tel est le sens des trois premiers mots de cette courte inscription. Restent dix lettres, dont je n'ai pu tirer jusqu'ici rien de satisfaisant. On pourrait, en désespoir de cause, supposer que le T initial est une faute du graveur pour I : le mot Ἰθονειτεία ne serait pas ici un ethnique, mais un adjectif patronymique, conforme à l'usage thessalien, rappelant que Danaa avait pour père un certain Ἰθονείτης (1). Ce personnage ne saurait du reste avoir rien de commun avec celui qui fait la libation au nom de Danaa et qui n'est autre, selon toute vraisemblance, que le prêtre même des Grands Dieux.

Tout sacrifice chez les anciens était, à vrai dire, un repas offert à la divinité; mais on employait particulièrement les formes du festin pour certains dieux, qui étaient censés se manifester aux hommes et devenir leurs hôtes. Des sacrifices de ce genre, connus sous le nom de *théoxénies* et quelquefois aussi de *théophanies,* se rencontrent anciennement chez les Grecs, dans le culte des Dioscures, comme le prouve la simplicité toute primitive du menu de ces repas sacrés. Les Athéniens leur dressaient des tables au Prytanée comme à des hôtes publics, mais, au rapport d'un poëte comique, ils n'y servaient que du fromage, de la pâte de farine grossièrement triturée, des olives noires et des poireaux, en souvenir de la nourriture de l'ancien temps : τοὺς Ἀθηναίους φησὶν ὅταν τοῖς Διοσκούροις ἐν Πρυτανείῳ ἄριστον προτιθῶνται, ἐπὶ τῶν τραπεζῶν τιθέναι τυρὸν καὶ φυστὴν, δρυπεπεῖς τ' ἐλάας καὶ πράσα, ὑπόμνησιν ποιουμένους τῆς ἀρχαίας ἀγώγης. A Sparte, dans un antique bâtiment considéré comme la maison des Tyndarides, on ne voyait devant leurs statues qu'une table chargée de sylphium, καὶ τράπεζα καὶ σίλφιον ἐπ' αὐτῇ.

Ces rites traditionnels n'empêchent pas cependant que les dieux adorés par Danaa ne soient déjà fort différents des anciens Dioscures grecs. En effet, sous la figure des fils de Léda, le titre de *Grands Dieux*, traduction du phénicien *Kabirim,* désigne en réalité les Cabires orientaux : c'est une assimilation dont nous avons déjà signalé plusieurs exemples en Macédoine, à Thessalonique, à Stobi. De là, sans doute, la tenue civile et le caractère tout pacifique des deux cavaliers. L'usage d'abord oriental des lits de festin, introduit dans les théoxénies grecques, d'où il passa dans les *lectisternes* romains, existait dans le culte des Cabires, si l'on admet la correction κοίταρχος τῶν μεγάλων θεῶν Καβίρων, dans une inscription de Milet. Le monument qui nous occupe appartient donc à une époque où les religions de l'Orient avaient pris pied en Thessalie (2).

Il n'est pas jusqu'au fronton cintré du bas-relief qui ne rappelle la forme arrondie des stèles orientales. On sait que, dans les stèles égyptiennes en particulier, cette courbe, ordinairement occupée par des emblèmes sidéraux, figure la voûte céleste. Il en est de même ici, où le cintre est décoré de l'image du soleil levant. Je n'attacherais pas autant d'importance à la forme même du monument, si elle ne se retrouvait dans toute une série de tablettes de plomb à reliefs, dont la division en trois registres reproduit exactement les trois parties de notre marbre : — 1° l'encadrement supérieur en arcade, occupé par le quadrige du soleil; — 2° la triade cabirique, formée par une déesse assise tenant des couronnes, entre les deux Dioscures à cheval (comparez la Déméter Cabiria sur le bas-relief de Stobi et la Victoire sur celui de Larisse); — 3° plus bas, le festin sacré, auquel prennent part trois convives, couchés sur les lits d'un triclinium. Seulement le mélange des emblèmes mithriaques et peut-être même gnostiques, qui compliquent la représentation, montre que ces plombs antiques, dont plusieurs proviennent de la Dacie et de la Pannonie, sont d'une époque assez basse. Il en est autrement du monument de Danaa, dont l'inscription indique la période intermédiaire entre la conquête de la Macédoine par les Romains et le premier siècle de l'empire. Enfin le vase de Camiros porte une représentation plus simple encore du même sujet, qui remonte au moins à l'époque macédonienne. Il y a là une famille de

(1) Comparez dans Hésychius, Ἴθων pour Ἴτων. — Voir aussi la *Revue archéologique*, 1864, vol. II, p. 324.
(2) Athénée, IV, 137, e; cf. III, 114, f. Pausanias, III, 16, 8; Pindare, *Olympiques*, III. C. I. G. n° 2882.

monuments qui permet de suivre à travers l'antiquité les transformations du culte des Cabires, greffé sur le culte hellénique des Dioscures (1).

Chapiteau ionique de Métropolis. — Ce petit chapiteau, reproduit sur la même planche que la stèle des Dioscures, est le seul fragment hellénique que nous ayons rencontré parmi les ruines de Métropolis. Bien qu'il soit fort dégradé, ce qui reste des oves et des palmettes indique un travail délicat. La forme des coussinets surtout a paru remarquable à M. Daumet : très-fermes de courbe, ils portent au milieu, sur plus d'un tiers de leur largeur, une face unie, faiblement saillante, qui s'enroule avec eux. Cette face semble préparée pour recevoir, comme dans les beaux exemples grecs et notamment dans les chapiteaux du temple de la Victoire Aptère à Athènes, plusieurs larges cannelures ; mais elle est restée ici simplement épannelée. Le chapiteau est haut de 0^{m},295 ; la colonne qu'il surmontait, large de 0^{m},47 à la partie supérieure du fût, était ornée de vingt-quatre cannelures.

II.

INSCRIPTIONS.

Les inscriptions que nous avons découvertes en Thessalie forment un groupe important, surtout par les exemples nouveaux qu'elles fournissent de l'ancien dialecte thessalien. Ce dialecte paraît avoir été employé jusqu'à une époque assez basse, au moins dans les inscriptions religieuses. J'ai retrouvé à *Tournavo,* près de Larisse, la célèbre dédicace en l'honneur de l'Apollon Kerdoïos de Tempé (Bœckh, C. I. G., n° 1766, Le Bas, n° 1294), et j'ai pu constater que la forme des lettres et le style orné de l'écriture se rapportaient à l'époque romaine.

Parmi les inscriptions déjà publiées, que je n'ai pas cru devoir reproduire, se trouve la grande inscription de *Kiérion* découverte par Leake (*Transact. roy. Soc. litt.,* I; Le Bas, n° 1189). J'en dirai seulement quelques mots, à cause de son importance pour la connaissance de l'organisation de la Thessalie sous les Romains, et je me contenterai d'y faire une addition très-légère, mais capitale. A la ligne 15, au lieu de ...ΙΑΙΩ ΣΑΒΕΙΝΩ, etc., j'ai lu sur la pierre :

...ꓶΑΙΩΣΑΒΕΙΝΩΠΡΕΣΒΕΥΤΗΤΙΒΕΡΙΟΥΚΑΙΣΑ...

Ce linéament, de plus, permet de restituer avec certitude [Ποπ]παίῳ Σαβείνῳ, et ne laisse subsister aucun doute sur l'identité du personnage dont il est ici question : c'est bien certainement le grand-père de la célèbre Poppée, *Poppæus Sabinus,* que Tibère chargea du gouvernement des deux Mœsies, en rattachant à ce gouvernement, par un lien en quelque sorte personnel, l'Achaïe et la Macédoine, y compris nécessairement la Thessalie. Ces provinces se trouvèrent ainsi enlevées au sénat et déchargées du pouvoir proconsulaire, jusqu'au règne de Claude, qui les rendit au sénat. Nous trouvons là une confirmation précieuse de plusieurs passages de Tacite, de Suétone et Dion Cassius, relatifs à ces changements (2). Nous voyons en outre la Thessalie formant alors une confédération qui a son stratége, ses assemblées communes ou συνέδρια, et qui répond sans nul doute au κοινὸν Θεσσαλῶν des monnaies thessaliennes. Cette organisation remontait à l'époque où Flamininus accorda la liberté aux Thessaliens, en les séparant toutefois des Perrhèbes et des Magnètes, et en leur enlevant Pharsale et Thèbes de Phthiotide ; nous trouvons à partir de ce temps un *prætor Thessalorum* et un *concilium Thessalorum Larissæ* (3). Ici la communauté est placée sous la surveillance de Poppæus Sabinus, qui porte

(1) Voir plus haut, pages 273 et 337. Cf. Pausanias I. 31, 1; VIII, 21, 4. F. Romer, *les Objets de l'histoire du travail hongrois.* Paris, 1867.

(2) Tacite, *Annales,* I, 76, 79; V, 10; Suétone, *Claude,* 25; Dion Cassius, LVIII, 25; LX, 24. Cf. Strabon, 840. — Sous Auguste, la Thessalie paraît déjà englobée dans la province d'Illyrie et de Macédoine.

(3) Tite-Live, XXXIII, 34; XLII, 38, 54. Cf. Eusèbe, *Chronicon,* p. 180, éd. Maï.

le titre de *légat* impérial, πρεσβεύτης, et nous avons sur la même pierre trois curieux fragments d'une correspondance administrative échangée par lui avec le stratége des Thessaliens et aussi avec les *synèdres* par l'intermédiaire du secrétaire de cette assemblée. Il s'agit d'un différend entre les deux villes de Métropolis et de Kierion, au sujet de leurs frontières. La demande de jugement paraît avoir été portée d'abord devant Poppæus Sabinus, qui sans doute avait seul l'initiative nécessaire pour en saisir l'assemblée des synèdres, composée de 324 membres, qui se réunissaient à Larisse à des époques déterminées, et notamment au mois *thyos*. Le vote, qui a eu lieu sous serment et au scrutin secret, μεθ' ὅρκου κρύφα, a donné raison à Kiérion; mais l'assemblée est obligée d'en aviser le légat de l'empereur, et le stratége de son côté doit obtenir de lui la confirmation de la décision de l'assemblée, avant de la promulguer et de lui donner effet de loi. On voit dans quelles limites étroites l'administration romaine enfermait alors la liberté de ces communautés soi-disant autonomes et de leurs assemblées nationales.

J'ai rapporté aussi au Louvre la grande table d'affranchissements de *Vélestino*, l'ancienne Phères (Ussing, *Inscr. græc. ined.*, n° 4; Le Bas, n° 1109). Elle est d'un intérêt particulier pour l'épigraphie thessalienne, parce qu'elle contient d'abord les noms de deux stratéges, *Thémistogénès*, fils d'Androsthénès (sans doute le fils du stratége Androsthénès qui prit parti contre Jules César) (1), et *Eubiotos*, la mention du mois local Ἑρμαῖος et surtout une indication chronologique qui se rapporte au règne d'Auguste : Νικίου τοῦ Παραμόνου ταμιεύοντος τῆς πόλεως τὴν πρώτην ἑξάμηνον, ἔτους τοῦ ἐπὶ αὐτοκράτορος Καίσαρος θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une année où l'empereur avait accepté les fonctions de stratége de la confédération des Thessaliens, comme il acceptait aussi, dans les colonies, les hautes fonctions municipales. A cette occasion, les Thessaliens paraissent avoir adopté l'usage d'indiquer, dans leurs actes publics, la réduction des monnaies locales en monnaies romaines : Οἱ δεδωκότες ἐπ' αὐτῶι ἀπελεύθεροι τῇ πόλει τοὺς δεκάπεντε στατῆρας κατὰ τὸν νόμον, ἃ γίνεται (κατὰ τὸ διόρθωμα), δεινάρια εἴκοσι δύο ἥμισυ. Les 22 deniers 1/2 que l'on trouve mentionnés sur les actes d'affranchissement de l'époque impériale répondaient donc exactement aux quinze statères des inscriptions plus anciennes, et ces statères thessaliens, qui ne valaient qu'un cinquième de plus que le denier romain, ne devaient être autre chose que les petites pièces d'argent si communes, frappées au nom du κοινὸν Θεσσαλῶν. Ces indications, jointes au type de l'écriture, déjà caractérisée par les formes Α Μ Σ Π Ρ, donnent un terme de comparaison des plus utiles pour le classement des nombreux actes d'affranchissement de la même région.

Les inscriptions suivantes sont pour la plupart inédites.

189-197.

Volo. Stèles funéraires encastrées dans les murs de l'église, provenant d'un autre endroit appelé Ἀλταίς ou στὰ δόντια, qui répond à *Pagases*, l'ancien port de Phères. Exemples d'une nombreuse population d'étrangers dans les villes maritimes de la Thessalie.

ΜΥΛΛΙΣ
ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ
ΓΥΝΗ

Μυλλὶς, Θεοκρίτου γυνή.

. ΝΑΣΙΧΑ
ΑΙΣΧΙΝΟΥ

Μ]νασίχα Αἰσχίνου.

ΑΠΟΛΛΟΝΙΑ
ΑΡΧΙΜΕΝΟΥΣ
ΓΥΝΗ

Α]πολλωνία, Ἀρχιμένους γυνή.

. ΛΑΥΚΑ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΓΥΝΗ

Γ]λαύκα, Ἀλεξάνδρου γυνή.

(1) César, *Guerres civiles* III, 80.

ΕΙΣΑΡΧΗ
ΡΑΣΧΙΟΥ
ΜΥΝΤΙΑΟΣ
ΜΝΑΣΑΡΧΟΥ

Εἰσάρχη Ῥασχίου, Μυντίαος Μνασάρχου.

ΣΩΣΟΣ
ΣΩΣΙΟΣ
ΝΑΞΙΟΣ

Σῶσος Σώσιος, Νάξιος.

ΑΝΔΡΟΚΑΔΗΣ
ΧΑΡΩΝΙΔΟΥ
ΚΡΗΣΛΥΤΤΙΟΣ

Ἀνδροκάδης Χαρωνίδου,
Κρὴς Λύττιος.

ΔΙΦΙΛΟΣ
ΖΗΝΟΜΙΝΓΟΥ
ΒΙΘΥΝΟΣ

Δίφιλος Ζηνομίνγου,
Βιθυνός.

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ
ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ
ΦΟΙΝΙΞ
ΑΡΙΣΤΟΚΡΑΤΗ
ΔΗΜΗΤΡΙΟΥΓΥΝΗ

Δημήτριος Ἀντιπάτρου
Φοίνιξ,
Ἀριστοκράτη Δημητρίου
γυνή.

198.

Larissa, dans le qu artier voisin du Pénée, quartier un peu plus élevé que le reste de la ville.

>ΡΟΤΗΣΑΡΟΤΟΥΘΑΣΙΟΣ
ΑΓΕΝΕΙΟΥΣ
ΙΣΙΔΙΚΟΣΜΝΑΣΙΚΛΕΟΥΣΚΥΜΑΙΟΣ
ΑΝΔΡΑΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣΗΡΑΦΙΛΟΥΜΑΓΝΗΣΑΠΟΜΑΙΑΝΔΡΟΥ
ΠΑΙΔΑΣΠΑΝΚΡΑΤΙΟΥ
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣΔΗΜΗΤΡΙΟΥΣΥΡΑΚΟΣΙΟΣ
ΑΓΕΝΕΙΟΥΣ
ΑΡΙΣΤΟΔΗΜΟΣΝΙΚΟΓΕΝΟΥΣΘΗΒΑΙΟΣ
ΑΝΔΡΑΣ
ΑΝΤΙΟΧΟΣΘΕΟΜΝΗΣΤΟΥΜΗΤΡΟΠΟΛΙΤΗΣ
ΟΠΛΙΤΗΝ
ΠΥΘΟΔΩΡΟΣΣΩΣΘΕΝΟΥΣΚΟΡΚΥΡΑΙΟΣ
ΚΕΛΗΤΙΠΩΛΙΚΩΙ
ΑΡΙΣΤΟΚΛΗΣΚΛΕΟΜΑΧΙΔΟΥΛΑΡΙΣΣΑΙΟΣ
ΚΕΛΗΤΙΤΕΛΕΙΩΙ
ΘΕΟΔΩΡΟΣΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΑΤΡΑΓΙΟΣ
ΣΥΝΩΡΙΔΙΠΩΛΙΚΗΙ
ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΑΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣΛΑΡΙΣΑΙΑ
ΣΥΝΩΡΙΔΙΤΕΛΕΙΑ
ΘΡΑΣΙΠΠΟΣΝΙΚΑΤΟΡΟΣΛΑΡΙΣΣΑΙΟΣ
ΑΡΜΑΤΙΠΩΛΙΚΩ
ΡΑΔΙΟΣΠΑΝΔΟΚΟΥΛΑΡΙΣΑΙΟΣ
ΑΡΜΑΤΙΤΕΛΕΩΙ
ΑΝΤΙΜΑΧΙΔΗΣΠΥΘΟΝΙΚΟΥΛΑΡΙΣΣΑΙΟΣ

. . ροτης Ἀρότου Θάσιος.
Ἀγενείους
Ἰσίδικος Μνασικλέους Κυμαῖος.
Ἄνδρας
Διονύσιος Ἡραφίλου Μάγνης ἀπὸ Μαιάνδρου.
Παῖδας παγκρατίου
Δημήτριος Δημητρίου Συρακόσιος.
Ἀγενείους
Ἀριστόδημος Νικογένους Θηβαῖος (?).
Ἄνδρας
Ἀντίοχος Θεομνήστου Μητροπολίτης.
Ὁπλίτην
Πυθόδωρος Σωσθένους Κορκυραῖος.

Κέλητι πωλικῶι
Ἀριστοκλῆς Κλεομαχίδου Λαρισσαῖος.
Κέλητι τελείωι
Θεόδωρος Ἀλεξάνδρου Ἀτράγιος.
Συνωρίδι πωλικῆι
Ἀριστοκλέα Μεγακλέως Λαρισαία.
Συνωρίδι τελείᾳ
Θράσιππος Νικάτορος Λαρισσαῖος.
Ἅρματι πωλικῷ
Ῥάδιος Πανδόκου Λαρισαῖος
Ἅρματι τελέωι
Ἀντιμαχίδης Πυθονίκου Λαρισσαῖος.

Cette inscription, placée à la porte d'un *khan*, non loin duquel on voit en place quelques vestiges de gradins antiques, est une liste de vainqueurs, où se marque la supériorité bien connue des Thessaliens dans l'élevage des chevaux; on y voit même une femme faire courir, selon l'exemple que Kynisca de Sparte donna la première, πρώτη ἱπποτρόφησε γυναικῶν (*Pausanias*, III, 15, 1). Comparez le beau marbre agonistique découvert à Larisse par M. Miller (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXVII, 2[e] part.), et un autre fragment qui doit être publié par M. l'abbé Duchesne dans les *Archives des Missions*. Inscription de l'époque macédonienne, plus ancienne probablement que les jeux fondés sous le nom de κοινὸν Θεσσαλῶν ἐν Λαρείσῃ, que je ne crois pas antérieurs à l'organisation de la confédération thessalienne par les Romains (Decharme, *Archives des Missions*, 1867, p. 533).

199.

Hadji-Amar, à 9 kilomètres O. de Pharsale, dans la direction de l'ancienne *Proërna*. Sur un long bandeau de pierre, servant de linteau de porte dans l'église ruinée.

ΟΡΛΜΑΤΕΡDΙΟΚΛΕΛΙΕΣΣΤΑΣΕΨΣΝο////
///ΟΣΛΟΤΑΝΟΡΟΣΟΛΕΤΟΟΛΑΓΑΘΟΣ
/////ΛΕΛΤΕΟΣΑDΕΛΘΕΟΣΕΣΣΤΑΓΕΛΟ///
ΛΤΟΙΚΤΙΡΑΣΑΝDΡΑΛΓΛΘΟΝΠΑDΙΤΟ

. . . . . ορα (?) ματερ Διοκλεαι εσστασε Χενο (?). .
. . . . . . ο Σαοτανορος ολετο ολαγαθος·
. . . [Διοκ]λεα τεος αδελφεος εσστα Γελο[ν].
. . . . [κ]ατοικτιρας ανδρα αγαθον παριτο.

Inscription de quatre vers en caractères archaïques, de la première moitié du cinquième siècle av. J.-C., avec les consonnes aspirées, sans les voyelles longues. C'est la plus ancienne inscription thessalienne connue; mais l'emploi de la lettre ο pour rendre également les sons ο, ω et ου, déguise les formes les plus singulières du dialecte thessalien. Il manque quelques lettres au commencement des lignes : épitaphe d'un certain Dioclćas, fils de Saotanor et de Khênô, et frère de Gélon.

200. — *Rhizi*, village à 4 kilom. de Pharsale, sur le plateau qui domine la ville au sud. Dalle épaisse de marbre noir, dans l'église. Hauteur de la stèle, 0m,90; larg., 0m,78. Estampage.

Α ΑΠοΛΙΣΦΑΡΣΑΛΙοΥΝΤοΙΣΚΑΙοΥΣΕΞΑΡΧΑΣΣΥΜΠοΛΙΤΕΥοΜΕΝοΙΣΚΑΙΣΥΜΠο
Λ ΣΣΙΠΑΝΣΑΠΡοΘΥΜΙΑΕΔοΥΚΕΤΑΝΠοΛΙΤΕΙΑΝΚΑΤΤΑΠΕΡΦΑΡΣΑΛΙοΙΣΤοΙΣ
Ε ΙΤΕΥοΜΕΝοΙΣΕΔοΥΚΑΕΜΜΑΕΜΜΑΚοΥΝΙΑΙΣΤΑΣΕΧοΜΕΝΑΣΤοΥΛοΥΕΙ'ΧοΥ
ΓΑ ϿΡΑΕΞΕΙΚοΝΤΑΕΚΑΣΤοΥΤοΥΕΙΒΑΤΑΕΧΕΙΝΠΑΤΡοΥΕΑΝΤοΜΠΑΝΤΑΧΡοΝοΝ
Τ Ι ΕΥΜΕΙΛΙΔΑΝΙΚΑΣΙΑΙοΥ ΛΥΚοΥΔΡοΥΠΑΚΕΙοΥοΤοΛΥΚοΥΜΝΑΣΙΠΠΕΙοΥΛΥΚοΥ
ΦΕΡΕΚ ΕΙοΥΑΝΤΙοΧοΥΔΥΝΑΤΕΙοΥ

οΡοΒΙΣΚοΛΥΣΣΤΑΙοΣ
ΦΙΛοΚΡΑΤΕΙΣΦΙΛοΥΝΕΙοΣ
ΧΑΡΙΚΛΕ..ΦΙΛοΧΑΡΕΙοΣ
ΚΛΕοΥΝΗΡΑΚΛΕΙΔΑΙοΣ
ΦΑΛΑΡΙοΥΝΣΑΡΔοΥΝΕΙοΣ
Κ·ΛΥΣΣΤΑΣοΡοΒΙΕΙοΣ
ΑΣΣΤοΜΑΧοΣοΡοΒΙΕΙοΣ
ΓΑΡΜΕΝΙΚοΣΑΓΑΘοΥΝΕΙοΣ
..ΛΛΙΝΑΣΒΙΡΡοΥΝΕΙοΣ
ΒΙΡΡοΥΝΜΥΛΛΙΝΑΙοΣ
ΓΑΛΙοΣΠοΛΥΚΛΕΙΤΕΙοΣ
οΝΑΣΙΜοΣΝΙΚΗΡ^ΤΕΙοΣ
ΓΑΡΜΕΝΙΣΚοΣΣΑΡΔοΥΝΕΙοΣ
ΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤοΣΕΥΔοΞΕΙοΣ
ΕΥΔο⊥οΣΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΕΙοΣ
ΦΙΛΑΓΡοΣΦΕΙΔοΥΝΕΙοΣ
ΦΑΛΑΚΡοΣοΥΦΕΛΙΜΕΙοΣ
ΦΑΛΑΚΡοΣΙΠΠοΚΡΑΤΕΙοΣ
ΠΕΙΣΣΑΣΑΡΓοΥΝΕΙοΣ
ΑΣΣΚΛΑΠΙΑΔΑΣΔΑΜοΥΝΕΙοΣ
ΔΡΑΣΤΑΣΑΙΣΣΧΙΝΑΙοΣ
ΕΥΦΡοΝΙοΣΜΑΝΤΙΚΛΕΙοΣ
ΠΙΤοΙΝοΣΑΝΤΙοΧΕΙοΣ
οΝΥΜΑΡΧοΣΧΑΒΒΕΙοΣ
ΕΥΚΡΑΤΙΔΑΣΧΑΒΒΕΙοΣ
ΦΙΛοΝΙΚοΣΓΕΝΝΑΙΕΙοΣ
ΣΠΥΡΑΓοΣΓΕΝΝΑΙΕΙοΣ
ΑΣΚΕΤοΣΣΑΒΥΡοΥΝΕΙοΣ
ΝΙΚοΜΑΧοΣΑΝΑΞΑΝΔΡΕΙοΣ
ΑΓΑΣΣΑΣΜΙΝΔΥΕΙοΣ
ΚΑΛΛΙΚΛΕΑΣΜΙΝΔΥΕΙοΣ
ΦΙΛΙΝΙΧοΣΠΑΡΜΕΝΙϽΥΝΕΙοΣ
ΑΣΣΑΣΔΕΝΔΙΛΕΙοΣ
ΔΕΝΔΙΛοΣΑΣΣΑΙοΣ
ΠΑΥΣοΥΝΠΑΥΣΑΝΙΑΙοΣ
ΠΑΥΣΑΝΙΑΣΠΑΥΣοΥΝΕΙοΣ
ΝΙΚΙΑΣΦΙΛοΞΕΝΕΙοΣ
ΞΕΝοΦΑΝΤοΣΝΙΚΙΑΙοΣ
ΦΙΛοΞΕΝοΣΝΙΚΙΑΙοΣ
ΣΠΕΥΔοΥΝΑΛΑΘοΝΙΚΕΙοΣ
ΙΠΠΟΚΛΕΑΣΣΠΕΥΔοΥΝΕΙοΣ
ΦΙΛοΥΤΑΣΣΠΕΥΔοΥΝΕΙοΣ
ΑΛΕΞΙΜΑΧοΣΑΛΕΞΙοΥΝΕΙοΣ
ΣοΥΣΙΧΑΡΜοΣΑΛΕΞΙΘΥΝΕΙοΣ
ΜΙΛΤΙΑΣΣΙΜΜΙΑΙοΣ
ΣΙΜΜΙΑΣΜΙΛΤΙΑΙοΣ
ΑΠΕΡΑ∓ΓΙ<ΥΒΡΙΛΑΕΙοΣ
ΣΘΕΝΕΙοΣ
ΠΕΝΕΙοΣ
ΑΤΕΙοΣ

ΕΠ.ΚΡΑΤΙΝοΣΙΣΜΗΝΙΑΙοΣ
ΛΥΣΙΜΑΧοΣΛΥΣοΥΝΕΙοΣ
ΑΝΤΙΓΕΝΕΙΣΦΙΛοΞΕΝΕΙοΣ
ΚΡΙΤοΛΑοΣΑΝΤΙΓΕΝΕΙοΣ
ΕΧΙΠΠοΣΞΕΝοΚΛΕΑΙοΣ
ΔΙΦΙΛοΣΠΥΡΡΕΙοΣ
ΠΥΘοΚΡΑΤΕΙΣΕΠΙΓΕΝΕΙοΣ
ΘΕΣΤοΥΡΝΙΚΑΝΔΡΕΙοΣ
Λ <οΣΑΡΓοΥΝΕΙοΣ
ΜΕΝοΥΝΑΝΤοΧΕΙοΣ
ΤΙΜοΞΕΝοΣΞΕΝοΤΙΜΕΙοΣ
ΘΙΒΡοΥΝΥΒΡΙΣΣΤΑΙοΣ
ΒΙΡΡοΥΝΧοΡΡΙοΥΝΕΙοΣ
ΑΥΤοΝοοΣΜΥΛΛΕΙοΣ
ΔΕΙΝΙΑΣΔΑΜοΦΙΛΕΙοΣ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣΓΑΣΣΤΡοΥΝΕΙοΣ
ΣΙΜΙοΥΝΓΑΣΣΤΡοΥΝΕΙοΣ
ΣΑΤΥΡΙοΥΝΝΙΚΟΥΝΕΙοΣ
ΒΑΤΘΕΚΑΣΒΑΣΑΝΙΕΙοΣ
ΔΑΜοΥΝΕΥΦΡοΝΙΕΙοΣ
ΚΑΛΛΙΚΛΕΑΣΑΙΣΣΧΙΝΑΙοΣ
ΥΒΡΙΣΣΤΑΣΔΙΚΑΙΕΙοΣ
ΙΕΡοΥΝΣΤΡΑΤοΥΝΕΙοΣ
ΚΑΡΙοΥΝΙΠΠοΚΡΑΤΕΙοΣ
ΙΠΠΟΚΡΑΤΕΙΣΚΑΡΙοΥΝΕΙοΣ
ΣΙΜοΥΝΑΡΙΣΤοΥΝΕΙοΣ
ΞΕΝοΚΡΑΤΕΙΣΑΡΙΣΤοΥΝΕΙοΣ
ΦΕΡΕΝΙΚοΣΚΕΦΑΛοΥΝΕΙοΣ
ΜΑΧΙοΣΚΕΦΑΛοΥΝΕΙοΣ
ΣοΥΚΡΑΤΕΙΣΛΥΣΑΝΙΑΙοΣ
Γ.ΝΝΑΙοΣΑΣΑΝΔΡΕΙοΣ
ΔΑΜοΠΕΙΘΕΙΣΑΛΕΞΙΕΙοΣ
ΑΣΤΥΛοΣΣΤΡοΦΑΚΕΙοΣ
ΕΥΔοΞοΣΑΣοΥΝΕΙοΣ
ΛΕοΥΝΚΑΛΛΙΦΑΝΕΙοΣ
ΓΕΡΑΙοΣΚΑΛΛΙΦΑΝΕΙοΣ
ΑΡΙΣΤοΦΙΛοΣΑΡΙΣΤοΥΝΕΙοΣ
ΔΡοΥΠΥΛοΣΠΙΤοΙΔΑΙοΣ
ΜΕΝΝΕΙΣΙΣΣΤΙΑΙΕοΣ
ΥΒΡΙΣΤΑΣΕΥΒοΙΕΙοΣ
ΜΝΑΣΙΔΑΜοΣΕΧΕΜΜΑΙοΣ
ΓΕΝΝΑΙοΣΘΕοΡΔοΤΕΙοΣ
ΦΙΛΙΠΠοΣΑΝΤΙΦΑΝΕΙοΣ
ΑΝΤΙΦΑΝΕΙΣΦΙΛΙΠΠΕΙοΣ
ΦΕΙΔΙΑΣΑΥΤοΒοΥΛΕΙοΣ
ΘΕοΦΙΛοΣΕΠΙΚΡΑΤΙΔΑΙοΣ
ΒΡΕΧΑΣΥΒΡΙΣΤΑΙοΣ
ΠοΛΙΤΑΣΕΥΞΕΝΙΔΑΙοΣ
ΕΥΞΕΝΙΔΑΣΠοΛΙΤΑΙοΣ
ΣΑΤΥΡΙοΥΝΥΒΡΙΣΤΑΙοΣ

οΝΑΣοΣΘΕοΔοΥΡΕΙοΣ
ΘΕοΔοΥΡοΣοΝΑΣΕΙοΣ
ΑΝΔΡοΜΑΧοΣΦΑΛΑ..ΕΙοΣ
ΔΙοΤΙΜοΣΦΑΛΑΙΚΕΙοΣ
ΠΕΤΡοΥΝΠΑΜΙοΥΤΑΙοΣ
ΑΝΤΙΓΕΝΕΙΣΑΝΤΙΓΕΝΕΙοΣ
ΑΡΧΙΠΠοΣΛΕοΝΤοΚΡΑΤΕΙοΣ
ΑΓΑΘΑΡΧοΣΝΙΚοΥΝΕΙοΣ
ΚΙΘΑΙΡοΥΝΕΥΦΡΑΝοΡΕΙοΣ
ΑΝΔΡοΚΛΕΙΣΑΝΔΡΕΑΙοΣ
ΕΥΠοΛΕΜοΣΔΕΙΝοΜΕΝΕΙοΣ
ΒΑΚΧΙοΣΔΕΙΝοΜΕΝΕΙοΣ
ΑΥΤοΝοοΣΑΓΑΘοΥΝΕΙοΣ
ΑΓΑΘοΥΝΑΥΤοΝοΕΙοΣ
ΔΡοΜΙΣΣΚοΣΑΓΑΠΥΡΡΕΙοΣ
ΣΙΜοΣΑΝΤΙΓΕΝΕΙοΣ
ΑΜοΙΒΑΣΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΕΙοΣ
ΔΕΙΝΙΑΣΤΑΥΡοΥΝΕΙοΣ
ΜΙΚΚΥΛοΣΛΥΣΙΠοΝΕΙοΣ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣΜΙΚΚΥΛΕΙοΣ
ΛΥΣΙΠοΝοΣΜΙΚΚΥΛΕΙοΣ
ΣΙΜοΣΑΓΑΘοΚΛΕΑΙοΣ
ΑΣΑΝΔΡΟΣΠΥΡΡΙΑΙοΣ
ΠΑΡΜΕΝΙΣΚοΣΑΡΜοΔΙΕΙοΣ
ΜΝΑΣΙΜΑΧοΣΑΣΣΤοΝοΕΙοΣ
ΚΑΛΛΙΚΛΕΑΣΑΣΣΤοΝοΕΙοΣ
ΦοΞΙΝοΣΑΣΣΤοΝοΕΙοΣ
ΚΛΕοΦΑΝΕΙΣΔΕΜΑΤΡΙΕΙΟΣ
ΑΣΣΤοΜΕΙΔΕΙΣΚΛΕοΘΟΙΝΕΙοΣ
ΒοΥΘοΙΝοΣΠΑΙΔΙΝΑΙοΣ
ΠΑΡΜΕΝΙοΥΝΠΑΙΔΙΝΑΙοΣ
ΦΡΥΝΙΣΣΚοΣΕΥΑΓοΡΕΙοΣ
ΒοΥΔοΥΝΚΑΛΛΙΣΣΤΡΑΤΕΙοΣ
ΑΜΕΙΣΣΑΣΠΙΘΟΥΝΕΙοΣ
ΜΑΡΣΥΑΣΑΜΥΝΤΑΙοΣ
ΠοΛΥΚΡΑΤΕΙΣΜΑΡΣΥΑΙοΣ
ΔΕΙΝΙΑΣΜΑΡΣΥΑΙοΣ
ΕΥΔΑΜοΣΣΚΛΕοΘΟΙΝΕΙοΣ
ΑΝΤΙΓοΝοΣΜΕΛΑΝΘΙΕΙοΣ
ΣΤΡΑΤοΝΙΚοΣΑΡΓοΥΝΕΙοΣ
ΧΡΕΙΣοΥΝΣΤΡΑΤοΝΙΚΕΙοΣ
ΜΕΛΑΝΙΠΠοΣΓΕΡΡΑΙΕΙοΣ
ΑΓΕΜΑΧοΣΠΕΡΡΑΙΕΙοΣ
ΠΑΥΣοΥΝΠΕΡΡΑΙΕΙοΣ
ΠΕΡΡΑΣΧΑΝΥΛΑΕΙοΣ
ΑΝΤΙΜΕΝΕΙΣΑΓΕΛΑΕΙοΣ
ΝΕοΥΝΜΕΛΑΝΙοΡΕΙοΣ
ΑΙΣΣΧΥΛοΣΜΝΑΣοΥΝΕΙοΣ
ΦΙΛοΞΕΝοΣΜΝΑΣοΥΝΕΙοΣ
ΕΙΡοΥΙΔΑΣΜΝΑΣοΥΝΕΙοΣ

.ΥΚοΣΧΑΝΥΕΙοΣ
ΝΙΚΑΣΣΑΣΜΙΚΥΛΛΕΙοΣ
ΑΜΥΝΤΑΣΑΥΤοΝοΕΙοΣ
ΛΥΚΙΑΣ
ΕΥΦΡοΝΙοΣ
ΜΙΚΙΝΑΣ
ΚΕΦΑΛοΥΝ
ΕΥΦΡοΝΙοΣ
ΕΙΡοΥΙΔΑΣ
ΠΙΠοΥΝ
ΑΓΑΘοΥΝ
ΚΕΦΑΛοΥΝ
ΣΙΜοΣ
ΠΕΙΘοΥΝ
ΔΑΜΑΡΑΤοΣ
ΓΛΑΥΚοΣ
ΠΥΘοΡΜΑΣ
ΑΓΡοΙΤΑΣ
ΚΛΕοΓΕΝΕΙΣΣΙΜΕΙοΣ
ΚΛΕΙΤοΣ
ΣοΥΣΙΑΣ
ΝοΣΤΙΜοΣ
ΔΕΞΑΝΔΡοΣ
ΑΥΤοΛΥΚοΣ
ΑΡΚΕΣοΥΝ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣ

Ἀ[γαθᾷ τύχᾳ], ἁ πόλις Φαρσαλίουν, τοῖς καὶ οὑς ἐξαρχᾶς συμπολιτευομένοις καὶ συμπολ[εμείσσα]σσι, πάνσᾳ προθυμίᾳ ἔδουκε τὰν πολιτείαν κattάπερ Φαρσαλίοις τοῖς ἐ[ξαρχᾶς πολ]ιτευομένοις· ἔδουκ[ε καὶ] ἐμ Μακουνίαις, τὰς ἐχομένας τοῦ Λουέρχου γᾶ[σ.....πλέ]θρα ἐξείκοντα, ἑκάστου τοῦ εἱβάτᾳ ἔχειν πατρουέαν τὸμ πάντα χρόνον. Τ[αγευόντου]ν Εὐμειλίδα Νικασιαίου, Λύκου Δρουπακείου, Ὀτολύκου Μνασιππείου, Λύκου Φερεκ[ρατ]είου, Ἀντιόχου Δυνατείου.

Ὀρόβις Κολλύσσταιος	Ἐπ[ι]κρατῖνος Ἰσμηνίαιος	Ὄνασος Θεοδούρειος	Θύιος Χανύειος
Φιλουκράτεις Φιλούνειος	Λυσίμαχος Λυσούνειος	Θεόδουρος Ὀνάσειος	Νικάσσας Μικύλλειος
Χαρικλε[ῖς] Φιλοχάρειος	Ἀντιγένεις Φιλοξένειος	Ἀνδρόμαχος Φαλαίκειος	Ἀμύντας Αὐτονόειος
Κλέουν Ἡρακλείδαιος	Κριτόλαος Ἀντιγένειος	Διότιμος Φαλαίκειος	Λυκίας
Φαλαρίουν Σαρδούνειος	Ἔχιππος Ξενοκλέαιος	Πέτρουν Παμβούταιος	Εὐφρόνιος
Κ[ο]λύσστας Ὀροβίειος	Δίφιλος Πύρρειος	Ἀντιγένεις Ἀντιγένειος	Μικίνας
Ἀσστόμαχος Ὀροβίειος	Πυθοκράτεις Ἐπιγένειος	Ἄργιππος Λεοντοκράτειος	Κεφάλουν
Παρμενί[σ]κος Ἀγαθούνειος	Θέστουρ Νικάνδρειος	Ἀγάθαρχος Νικούνειος	Εὐφρόνιος
[Μύ]λλινος Βιρρούνειος	Λ[ύ]κος Ἀργούνειος	Κιθαίρουν Εὐφρανόρειος	Εἰρουίδας
Βίρρουν Μυλλίναιος	Μένουν Ἀντόχειος	Ἀνδρόκλεις Ἀνδρέαιος	Γίγουν
Γάλιος Πολυκλείτειος	Τιμόξενος Ξενοτίμειος	Εὐπόλεμος Δεινομένειος	Ἀγάθουν
Ὀνάσιμος Νικηράτειος	Θίβρουν Ὑβρίσσταιος	Βάκχιος Δεινομένειος	Κεφάλουν
Παρμενίσκος Σαρδούνειος	Βίρρουν Χορριούνειος	Αὐτόνοος Ἀγαθούνειος	Σῖμος
Καλλίστρατος Εὐδόξειος	Αὐτόνοος Μύλλειος	Ἀγάθουν Αὐτονόειος	Πείθουν
Εὔδοξος Καλλιστράτειος	Δεινίας Δαμοφίλειος	Δρομίσκος Ἀγαπύρρειος	Δαμάρατος
Φίλαπρος Φειδούνειος	Ἡρακλείδας Γασστρούνειος	Σῖμος Ἀντιγένειος	Γλαῦκος
Φαλακρὸς Οὐφελίμειος	Σιμίουν Γασστρούνειος	Ἀμοιβὰς Καλλιστράτειος	Πυθόρμας
Φαλακρὸς Ἱπποκράτειος	Σατυρίουν Νικούνειος	Δεινίας Ταυρούνειος	Ἀγροίτας
Πείσσας Ἀργούνειος	Βατθέκας Βασανίειος	Μίκκυλλος Λυσιπόνειος	Κλεογένεις Σίμειος
Ἀσσκλαπιάδας Δαμούνειος	Δάμουν Εὐφρονίειος	Ἡρακλείδας Μικκύλλειος	Κλεῖτος
Δραστὸς Αἰσσχίναιος	Καλλικλέας Αἰσσχίναιος	Λυσίπονος Μικκύλλειος	Σουσίας
Εὐφρόνιος Μαντίκλειος	Ὑβρίσστας Δικαίειος	Σῖμος Ἀγαθοκλέαιος	Νόστιμος
Πίτοινος Ἀντιόχειος	Ἱέρουν Στρατούνειος	Ἄσανδρος Πυρρίαιος	Δέξανδρος
Ὀνύμαρχος Χάββειος	Καρίουν Ἱπποκράτειος	Παρμενίσκος Ἁρμόδιειος	Αὐτόλυκος
Εὐκρατίδας Χάββειος	Ἱπποκράτεις Καριούνειος	Μνασίμαχος Ἀσστονόειος	Ἀρκέσουν
Φιλόνικος Γενναίειος	Σίμουν Ἀριστούνειος	Καλλικλέας Ἀσστονόειος	Ἡρακλείδας
Σπυραγὸς Γενναίειος	Ξενοκράτεις Ἀριστούνειος	Φοξῖνος Ἀσστονόειος	
Ἄσκετος Σαβυρούνειος	Φερένικος Κεφαλούνειος	Κλεοφάνεις Δεματρίειος	
Νικόμαχος Ἀναξάνδρειος	Μάχιος Κεφαλούνειος	Ἀσστομείδεις Κλεοθοίνειος	
Ἀγάσσας Μινδύειος	Σουκράτεις Λυσανίαιος	Βούθοινος Παιδίναιος	
Καλλικλέας Μινδύειος	Γ[ε]νναῖος Ἀσάνδρειος	Παρμενίουν Παιδίναιος	
Φιλίνιχος Παρμενιούνειος	Δαμοπείθεις Ἀλεξίειος	Φρυνίσσκος Εὐαγόρειος	
Ἄσσας Δενδίλειος	Ἀστύλος Στροφάκειος	Βούδουν Καλλιστράτειος	
Δενδίλος Ἄσσαιος	Εὔδοξος Ἀσούνειος	Ἀμείσσας Πιθούνειος	
Παύσουν Πανσανίαιος	Λέουν Καλλιφάνειος	Μαρσύας Ἀμύνταιος	
Παυσανίας Παυσούνειος	Γεραρὸς Καλλιφάνειος	Πολυκράτεις Μαρσύαιος	
Νικίας Φιλοξένειος	Ἀριστόφιλος Ἀριστούνειος	Δεινίας Μαρσύαιος	
Ξεν[illegible]αντος Νικίαιος	Δρουπύλος Πιθοίδαιος	Εὔδαμος Κλεοθοίνειος	

Φιλόξενος Νικίαιος	Μέννεις Ἱσστιαίειος	Ἀντίγονος Μελανθίειος
Σπεύδουν Ἀλαθονίκειος	Ὑβρίστας Εὐβοίειος	Στρατόνικος Ἀργούνειος
Ἱπποκλέας Σπευδούνειος	Μνασίδαμος Ἐχέμμαιος	Χρείσουν Στρατονίκειος
Φιλούτας Σπευδούνειος	Γενναῖος Θεορδότειος	Μελάνιππος Περραίειος
Ἀλεξίμαχος Ἀλεξιούνειος	Φίλιππος Ἀντιφάνειος	Ἀγέμαχος Περραίειος
Σουσίχαρμος Ἀλεξιούνειος	Ἀντιφάνεις Φιλίππειος	Παύσουν Περραίειος
Μιλτίας Σιμμίαιος	Φειδίας Αὐτοβούλειος	Πέρρας Χανυλάειος
Σιμμίας Μιλτίαιος	Θεόφιλος Ἐπικρατίδαιος	Ἀντιμένεις Ἀγελάειος
Ἀπεράξεις Ὑβριλαίειος	Βρέχας Ὑβρίσταιος	Νέουν Μελανιόρειος
. . . . σθένειος	Πολίτας Εὐξενίδαιος	Αἰσσχύλος Μνασούνειος
. . . . πένειος	Εὐξενίδας Πολίτειος	Φιλόξενος Μνασούνειος
. . . . άτειος	Σατυρίουν Ὑβρίσταιος	Εἰρουίδας Μνασούνειος

« Avec la bonne fortune. — La ville des Pharsaliens, pour récompenser ceux dont les noms suivent, qui ont et participé à ses affaires, comme s'ils étaient citoyens d'origine, et partagé ses périls de guerre, leur a donné avec grand empressement le droit de cité, au même titre que les Pharsaliens qui le possèdent d'origine. Elle leur a donné de plus, à chaque homme parvenu à la pleine jeunesse, soixante plèthres de terre, dans les Macounies, sur les terrains... qui touchent au lieu appelé Louerkhos, pour qu'ils les possèdent à titre de patrimoine à tout jamais. Sous la magistrature des tages, Eumeilidas, fils de Nicasias, Lycos, fils de Droupax, Otolycos, fils de Mnasippos, Lycos, fils de Phérécrateis, et Antiokhos, fils de Dynatos. » — Suivent cent soixante-seize noms (1).

La plaque de marbre noir sur laquelle est gravée cette inscription sert aujourd'hui de table d'autel, dans l'église du village de *Rhizi*, et provient, d'après ce qui m'a été rapporté, d'un monastère voisin, aujourd'hui en ruines. Elle porte deux trous carrés d'encastrement, qui produisent des lacunes graves, surtout dans les premières lignes du texte. C'est un décret des Pharsaliens, admettant dans la cité, formée par les ἐξαρχᾶς πολιτευόμενοι, cent soixante-seize nouveaux citoyens et leur constituant un patrimoine héréditaire de soixante plèthres, condition requise peut-être pour faire partie de cette classe privilégiée. Comme les vides ne laissent pas la place nécessaire pour un ethnique se rapportant à une autre ville, on ne peut pas songer à des étrangers. L'absence de toute indication de leur patrie fait supposer qu'ils appartenaient à une catégorie d'habitants de Pharsale, que les circonstances avaient élevés au-dessus du niveau des pénestes thessaliens, comme le péneste Agathoclès, qui devint le familier et l'agent politique de Philippe de Macédoine (Théopompe, XIX, fragm. 136). Cette récompense accordée à des clients dévoués de la classe dirigeante est un exemple de la sage politique dont Aristote félicite l'oligarchie pharsalienne : Ὁμονοοῦσα δὲ ὀλιγαρχία οὐκ εὐδιάφθορος ἐξ αὑτῆς · σημεῖον δὲ ἡ ἐν Φαρσάλῳ πολιτεία · ἐκεῖνοι γὰρ ὀλίγοι ὄντες πολλῶν κύριοί εἰσι, διὰ τὸ χρῆσθαι σφίσιν αὐτοῖς καλῶς (*Politique*, V, 5). L'acte est rédigé dans un dialecte thessalien, déjà un peu tempéré (génitif en ου au lieu de οι). Les principaux traits de ce dialecte sont : le changement constant de ω en ου, le changement de η en ει, quand l'η n'est pas pour l'α éolien primitif, le redoublement ordinaire du σ devant les consonnes et dans quelques noms propres à forme de participe (Πείσσας, Νικάσσας), l'emploi d'un adjectif en ειος ou αιος pour indiquer le nom paternel. Formes difficiles : καιους p. καὶ ὡς, ειβατα p. ἡβήτῃ de ἥβη, πατρουεαν p. πατρῴαν, Εἰρουίδας p. Ἡρώδης ; remarquez encore les variantes comme Ἀνδροκλεῖς et Ἱπποκλέας, et la conservation exceptionnelle de l'η initial dans Ἡρακλείδας. Au milieu de la troisième ligne, le groupe de lettres εδουκαεμμαεμμακουνιαις est évidemment affecté par une grave

(1) Voir l'article que j'ai déjà consacré à cette inscription dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France*, 1869. La révision que j'ai faite du texte donne seulement quelques légères corrections dans la liste des noms propres, Λύκος Δρουπάκειος, Ἀπεράξεις, Φαλαίκειος, Παμβούταιος.

distraction du lapicide. Les mots ἐμ Μακουνίαις (de μάκων, *pavot*), et τοῦ Λουέργου (de λῶος et ἔρχομαι) sont des indications topographiques. Le nom de Μακούνιαι doit probablement servir à corriger un passage d'Étienne de Byzance, qui s'applique très-exactement à la position du plateau de *Rhizi* : Μάκαραι, χώρα ὑπὲρ Φάρσαλον· Θεόπομπος πεμπτῷ Φιλιππικῶν. Théopompe, dans cette partie de son ouvrage, parlait de l'alliance de Philippe de Macédoine avec les Thessaliens, et particulièrement avec les Pharsaliens, contre les tyrans de Phères (Théop., IV, fragm. 54; V, fragm. 59, 61). L'acte gravé sur notre stèle pourrait très-bien concorder avec le triomphe du parti macédonien à Pharsale; mais il faut songer aussi aux fréquentes révolutions que cette ville avait traversées depuis la fin de la guerre du Péloponnèse (Diod., XIV, 82; Xénoph., *Hellén.*, IV, 3; Plut., *Agésil.*, 16; Xénoph., *Hellén.*, VI, 1, 2, 18; 5, 34; Plut., *Pélopid.*, 27 et 32). Le type de l'écriture est celui des inscriptions athéniennes postérieures à l'archontat d'Euclide (403 av. J.-C.).

201.

Phersala (en turc *Tchaltadja*), l'ancienne *Pharsale*. Petite plaque quadrangulaire, dans une maison de la haute ville, sur les pentes au-dessous de l'acropole antique.

ΔΑϜΟΝΤΑΘΙ	. . δαρον τάφ[ρ
ΔΙΤΑΙΤΑΠΕΙΟϹ	ο]δίται τᾶ Πείθο

Caractères conservant quelques traces d'archaïsme; la troisième lettre ne peut être prise cependant pour le *digamma*, absent de l'inscription plus ancienne de *Hadji-Amar*. Le culte d'Aphrodite-Peitho, que l'on trouve chez d'autres Éoliens (Conze, *Voyage à Lesbos*, pl. 4, fig. 3 : ἐπὶ τῷ βώμω τᾶς Ἀφροδίτας τᾶς Πείθως), réunit en une seule divinité deux personnages mythologiques, séparés par la tradition commune, qui fait de Peitho la compagne d'Aphrodite (*Paus.*, I, 22, 3; V, 11, 8).

202-203.

Phersala. Deux plaques de marbre blanc, trouvées près d'une mosquée ruinée de la basse ville, au-dessous de la grande mosquée de *Kato-djami*.

ΟΙΑΝΕΘΕΙΚΑΙΝ	[Φαρσάλι]οι ἀνεθείκαιν
-ΝΟΙΔΙΙΣΟΥΤΕΙΡΙ	[εὐξάμ]ενοι Διὶ Σουτεῖρι,
ΞΥΟΝΤΟΥΝ	[ταγ]ευόντουν
ΙΙΑΟΣΒΛΙΧΑΝΕΙΟΥ	. . . . . αος Βλιχανείου
ΛΑΧΟΥΣΚΟΛΛΕΙΟΥ	. . . . . μαχου Σκολλείου
ΙΛΕΑΟΣΑΣΤΟΝΟΕΙΟΥ	. . . . . ιλεαος Ἀστονοείου
ΟΥΜΕΝΝΕΙΟΥ	. . . . . ου Μεννείου
ΟΧΟΥΦΙΛΟΝΙΚΕΙΟΥ	. . . . . οχου Φιλονικείου

	. . . .
ΙΝΕΙΟΙ	. . . . ινείου,
ΟΓΕΝΕΙΟΥ	. . . . ογενείου,
Ι ΙΕΜΠΕΔΙΟΥΝΕΙΟΥ	. . . . Ἐμπεδιουνείου,
ΙΧΑΙΟΥΑΓΕΙΤΟΡΕΙΟΥ	. . . . . ιχαιου Ἀγειτορείου,
ΝΙΠΠΟΥΠΑΝΑΙΡΕΙΟΥ	. . . . . νιππου Παναιρείου.

La première inscription mentionnait un vœu des Pharsaliens à Zeus Sauveur, et donnait la liste, malheureusement mutilée, des cinq tages ou archontes de l'année. La seconde contenait une autre liste, accompagnant probablement un vœu semblable. Le style de l'écriture rappelle l'inscription de *Rhizi*.

204.

Phersala. Près de la mosquée de *Kato-djami,* située sur une éminence qui domine la basse ville et les environs de la source de l'*Apidanos* (aujourd'hui *Tabak-hana.*

ΕΙΟΣ	. . . . ειος
ΩΤΗΡΙΙ	[εὐξάμενος Διὶ Σ]ωτῆρι . .
ΙΤΩΛΙΑΣ	. . . . ἀπὸ τῆς Α]ἰτωλίας
ΤΟΙΣΦΥΓΑΣΙΝ	. . . . σὺν] τοῖς φυγάσιν.

Il semble qu'il soit encore question ici de Zeus Sauveur, sans doute à propos d'une rentrée d'exilés, lors de l'occupation de Pharsale par les Étoliens ou de sa reprise par les rois de Macédoine, vers la fin du deuxième siècle (*Polybe,* V, 99; XVII, 3 et 8; XVIII, 21 et 30). L'emploi de la langue commune et la forme de l'α se rapportent bien à cette époque. Dans les murs de la même mosquée se trouve le chapiteau dorique d'ancien style, reproduit par notre Planche 24; était-ce l'emplacement du temple de Zeus Sauveur? Inscription copiée par Ussing (*Inscr. Græc. ined.,* n° 3); cf. Le Bas, (n° 1185).

205-206.

Phersala. Stèles en marbre blanc, terminées par des moulures horizontales d'assèz bon style grec (voyez pl. 4, fig. 24), trouvées près de l'église, dans le haut quartier de *Varousi.* C'est un faubourg habité par les chrétiens, analogue au *varosh* des villes slaves, situé au S.-E. de l'enceinte, un peu au-dessous de l'acropole.

ΧΟΡΙΛΛΟΣΜΕΝΕΚΡΑ ΤΕΙΟΣΑΝΕΘΗΚΕ ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ	ΛΕΩΝΙΔΑΣΚΕΦΑΛΙ ΝΕΙΟΣΑΝΕΘΗΚΕ
Χορίλλος Μενεκράτειος ἀνέθηκε Ἀσκληπιῶι.	Λεωνίδας Κεφαλίνειος ἀνέθηκε.

Ces monuments indiquent l'existence d'un temple d'Esculape, peut-être sur l'emplacement même de l'église chrétienne. Le dialecte thessalien n'est plus employé; mais l'usage de l'adjectif patronymique persiste encore.

207.

Phersala, dans une maison, vers le centre de la ville. Longueur, 0m,26; hauteur, 0m,22.

ΟΣ	. . . . [στρατηγοῦντ]ος(?) . . . .
ΧΟΥΚΡΑΝΝΩ	. . . . χου Κραννώ-
ΟΣΤΑΤΗΣΤΗΣ	[νιου (?), ... πρ]οστάτης τῆς
ΣΤΗΝΣΤ◌ΛΝ	. . . . ς, τὴν στ[οὰ]ν
ΤΟΒΟΛΓΙΟΝ	. . . . . [καὶ τὸ σι]τοβόλειον
ΕΟΙΣΚΑ ΙΙΠΟ	. . . . . [τοῖς θ]εοῖς κα[ὶ τῆ]ι πό-
	[λει]



Les *prostates* sont parfois des magistrats présidant certains conseils politiques (*C. I. G.*, n° 1845, l. 117; Ussing, *Inscr.* n° 2, l. 32) : on appelle aussi de ce nom les personnages influents qui deviennent les patrons des villes, à l'époque de la décadence de la liberté grecque. L'état incomplet de l'inscription ne permet pas de savoir si le prostate qui a construit à ses frais, pour les Pharsaliens, un portique et un grenier public, appartenait à l'une ou à l'autre de ces deux catégories.

208-209.

Békidæs, village situé à 11 kilomètres au N.-E. de Pharsale, près de l'ancien sanctuaire pharsalien de *Thétidéion*, dans le voisinage de *Scotoussa.*

Α Φ Θ Ο Ν Ε Τ Ω
Μ Α Ν Ι + Ε Ω

Ἀφθονέτῳ Μανιχέῳ

ΛΛΙΣΤΡΑ·ΟΣ
ΙΣΑΡΕΤΟΥ

[Κα]λλίστρατος [Ἡγ]ησαρέτου

La première de ces deux inscriptions est gravée sur une stèle en marbre noir terminée par un couronnement en forme de tuile d'antéfixe, mais lisse et sans ornements. Les caractères appartiennent à la belle époque hellénique. Μανιχέῳ paraît être l'adjectif patronymique de Μάνιχος, éolien pour Μήνιχος (*C. I. G.* vol. II, *Addenda*, n° 2163 *g.*). Ἀφθόνητος, nom thessalien (*C. I G.*, n° 1769).

210.

Dérengli. Sur une stèle terminée en forme de tuile d'antéfixe très-aiguë.

ΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟΥ

Ἀλεξάνδρου

211-212.

Pacha-Magoula, village à 4 kilomètres au N. de Pharsale, au-delà du pont de l'Énipée, dans l'église. Ces monuments funéraires, consacrés à un Étolien de Pleuron et à deux Laconiens de Kyphante, semblent indiquer une nécropole consacrée aux étrangers. Comparez l'inscription suivante.

Φ Ρ Ι Κ Ω Ν
ΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΟΥ
ΠΛΕΥΡΩΝΙΟΣ

Φρίχων Καλλιστράτου, Πλευρώνιος.

ΜΙΙΚΑΛΟΣ
ΑΥΤΟΚΙΑΤΗΣ
ΚΥΦΑΝΙΟΙ

Μίκκαλος, Αὐτοκράτης, Κυφάνιοι.

213.

Cheïki, village à l'E. de Pacha-Magoula, dans l'église. La quatrième ligne est rajoutée.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ
ΣΙΔΩΝΙΟΣ

ΔΟΥΜΕΝΟΣΙΕΡΕΥΣ

Διονύσιος
Διονυσίου
Σιδώνιος
—
Δούμενος ἱερεύς

214.

Armyro, petite ville turque, située près des ruines de l'ancienne *Halos*, à quelque distance d'un excellent port naturel sur le golfe de Volo. Plaque de marbre servant de base à l'un des piliers en bois du portail de la mosquée. Hauteur, $0^{m},95$; largeur, $0^{m},50$. Estampage.

.ΤΡΑΤΑΓΕΟΝΤΟΣΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΤΟΥΟ.
ΑΤΟΓΕΝΕΟΣΓΥΡΤΩΝΙΟΥΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΑΝ
ΠΡΩΤΑΝΕΞΑΜΗΝΟΝΕΥΑΙΝΕΤΟΥΤΟΥΗΡΑΚΛ.
ΟΔΩΡΟΥΑΝΑΓΡΑΦΑΤΩΝΔΕΔΩΚΟΤΩΝΤΑΙ
ΠΟΛΕΙΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΝΤΟΓΙΝΟΜΕΝΟΝΤΑΙΠΟ
ΛΓΙΑΔΡΟΜΙΟΥΠΑΡΑΕΙΡΑΝΑΣΤΑΣΔΙΟΦΑΝΤΟΥ.
ΑΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣΑΣΑΠΟΚΥΛΛΟΥΤΟΥ
ΑΡΙΣΤΟΝΙΚΟΥΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕ
ΚΑΠΕΝΤΕΕΥΩΝΙΟΥΠΑΡΑΜΕΓΙΣΤΑΣΑΝΤΙΓΕ
ΝΕΟΣΤΑΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΟΕΙΣΑΣΑΓΟΠΕΙΣ
..ΤΡΑΤΟΥΚΑΙΠΥΘΟΚΛΕΟΣΤΩΝ
ΑΝΤΙΓΕΝΕΟΣΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣ
ΔΕΚΑΠΕΝΤΕΠΥΘΟΙΟΥΠΑΡΑΒΑΧΧΙΟΥΤΟΥ
ΣΤΡΑΤΩΝΟΣΤΟΥΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΝΤΟΣΑΠΟ
ΣΤΡΑΤΩΝΟΣΤΟΥΕΥΑΜΕΡΟΥΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥ
ΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΠΑΡΑΣΤΡΑΤΟΝΙΚΟΥ
ΤΟΥΞΕΝΩΝΟΣΤΟΥΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΝΤΟΣ
ΑΠΟΝΙΚΟΜΕΝΕΟΣΤΟΥΕΦΑΡΜΟΣΤΟΥΤΟΕ.
ΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΠΑΡΑ
ΦΙΛΩΝΟΣΤΟΥΑΣΣΑΙΟΥΤΟΥΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩ
ΘΕΝΤΟΣΑΠΟΤΙΜΑΣΙΘΕΟΥΚΑΙΕΥΑΙΝΕΤΟΥ
ΤΩΝΗΡΑΚΛΕΟΔΩΡΟΥΚΑΙΤΩΝΥΙΩΝΑΥΤΟ.
ΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕ
ΠΑΡΑΜΗΝΟΦΙΛΑΣΤΑΣΔΑΜΩΝΟΣΤΑΣΑΠ
ΕΛΕΥΘΕΡΩΟΕΙΣΑΣΑΠΟΤΙΜΑΣΙΘΕΟΥΚΑΙ
ΕΥΑΓ.ΡΟΥΤΟΝΗΡΑΚΛΕΟΔΩΡΟΥΚΑΙΤΩΝ
ΥΙΩΝΑΥΤϹΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕ
ΚΑΠΕΝΤΕΑ.ΝΑΙΟΥΠΑΡΑΕΥΦΡΑΝΤΑΣ
ΤΑΣΑΛΕΞΑΝΟΡΟΣΤΑΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘ.....
ΑΠΟΝΙΚΟΒΟΥΛΟΥΤΟΥΑΛΕΞΑΝΟΡΟΣΤΟΕ
ΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕ...
.ΜΕΓΙΣΤΑΣΤΑΣΑΠΟΛΛΟΦΑΝΕΟΣΤΑΣΑΠ.
ΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣΑΣΑΠΟΔΕΙΝΙΑΤΟΥΕ...
ΚΑΙΤΩΝΥΙΩΝΙΕΡΩΝΟΣΚΑΙΚΑΛΛΙΚΑL......
ΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΠΑΡΑΡΟ
ΤΟΡΜΑΣΤΑΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣΑΣΑΠΟ....
ΤΟΣΘΕΝΕΟΣΤΟΥΒΙΩΝΟΣΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥ..
ΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΠΑΡΑΛΥΚΙΣΚΟΥΤΟΥΑΣΙ...
ΚΛΕΑΤΟΥΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΝΤΟΣΑΠΟΠΑΡΜΕΙ..
ΧΑΣΤΑΣΔΑΜΟΘΟΙΝΙΟΥΚΑΙΝΙΚΟΚΡΑΤΕΟΥΣΤΟΥ...

ΣΤΟΚΛΕΑΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΕΣΔΕΚΑΠΕΝ
ΤΕ ΜΗΝΟΣ ΜΕΓΑΛΑΡΤΟ
ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΑΝΔΕΥΤΕΡΑΝΕΞ.....
ΝΙΚΟΚΡΑΤΕΟΥΣΤΟΥΤΙΜΑΣΙΘΕΟΥΟΙΑΠΕ......
ΤΕΣΕΦΟΡΟΣΑΡΙΣΤΟΚΡΑΤΕΟΣΑΠΟ....ΡΑ....
ΕΔΩΚΕΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΑΣΔ.......
ΔΙΚΑΙΝΕΤΑΣΤΑΣΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΤΑΣ........
ΑΠΟΛΥΣΙΠΟΝΟΥΤΟΥΕΥΒΙΟΤΟΥΤΟΕΚΤΟ... ..
ΚΑΠΕΝΤΕ ΜΗΝΟΣΘΕΜΙΣΤΙΟ.
ΣΩΤΗΡΙΣΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥΑΠ...........
ΣΑΑΠΟΕΥΚΛΕΙΔΑΤΟΥΠΑΡΝ...........
ΚΕΤΑΠΟΛΕΙΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟ...........
ΚΑΠΕΝΤΕ ΜΗΝΟΣΟΜΟΛΩΙΟ.........
ΣΤΡΑΤΟΝΙΚΟΥΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣ ....
ΤΟΥΣΩΣΙΑΕΔΩΚΕΤΑΠΟΛΕΙΤΟ.......
ΣΤΑΤΗΡΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΟΜΟΛ.ΙΟΥΙΑ..ΑΕ.
ΦΡΟΣΥΝΑΣΚΑΙΑΡΙΣΤΟΥΣΤΑΝΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩ
ΘΕΙΣΑΝΑΠΟΝΟΥΜΗΝΙΟΥΤΟΥΠΡΩΤΕΑΤΟΕΚΤ..
ΝΟΜΟΥΠΑΡΕΚΑΣΤΑΣΣΤΑΤΗΡΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤ.
ΣΤΡΑΤΑΓΕΟΝΤΟΣΙΤΑΛΟΥΤΟΥΦΙΛΙΣΚΟΥΙΓ'ΡΤΩΝΙΟ.
ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΔΕΟΛΟΝΤΟΝΕΝΙΑΥΤΟΝΣΩΣΙΣΤΡΑΤΟΥ
ΤΟΥΑΝΤΙΓΕΝΕΟΣΟΙΑΠΕΛΕΥΘΡΩΘΕΝΤΕΣΚΑΤΑΤΟΝ
ΝΟΜΟΝΜΗΝΟΣΑΔΡΟΜΙΟΥ
.ΟΞΑΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣΑΥΠΟΜΕΛΩΝΟΣΤΟΥΤ...
ΙΥΛΟΥΕΔΩΚΕΤΑΙΠΟΛΕΙΤΟΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗ.
ΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕΙΣΙΑΣΜΝΑΣΙΑΡΕΤΟΥΑΠΕΛΕ.
ΘΕΡΩΘΕΙΣΑΥΠΟΜΝΑΣ.ΑΡΕΤΟΥΤΟΥΑΓΡΟΙΤΑΚ...
ΑΛΛΙΒΟΥΛΑΣΤΑΣΕΥΡΥΔΑΜΟΥΚΑΙΝΙΚΟΒΟ..
ΑΣΤΑΣΜΝΑΣΑΡΕΤΟΥΕΔΩΚΕΤΑΙΠΟΛΕΙΤΟΕ....
ΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕ
ΜΗΝΟΣΑΓΝΑΙΟΥΖΗΝΩΝΔΙΟΝΥΣΙΟΥΟΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩ...
ΣΥΠΟΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥΤΟΥΔΩΡΟΘΕΟΥΕΔΩΚΕΣΝΤΑΠ..
\ΕΙΤΟΓΕΙΝΟΜΕΝΟΝΣΤΑΤΗΡΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕ
ΜΗΝΟΣΓΕΝΕΤΙΟΥΕΜΒΟΛΙΜΟΥΔΕΥΤΕΡΑΙΜΑΗΣΑΡΜΟΔΙΟ
ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣΥΠΟΑΡΜΟΔΙΟΥΤΟΥΦΙΛΩΤΑΕΔΩΚΕ...
ΟΛΕΙΤΟΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥΣΤΑΤΗΡΑΣΔΕΚΑΠΕΝΤΕ

(A, ι.)

[Σ]τραταγέοντος Πτολεμαίου τοῦ [Στρ]ατογένεος Γυρτωνίου, ταμιεύοντος τὰν πρώταν ἑξάμηνον Εὐαινέτου τοῦ Ἡρακλ[ε]οδώρου, ἀναγραφὰ τῶν δεδωκότων τᾶι πόλει ἀπελευθέρων τὸ γινόμενον τᾶι πόλει.

Ἀδρομίου — Παρὰ Εἰράνας τᾶς Διοφάντου [τ]ᾶς ἀπελευθερωθείσας ἀπὸ Κύλλου τοῦ Ἀριστονίκου τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε.

Εὐωνίου — Παρὰ Μεγίστας Ἀντιγένεος τᾶς ἀπελευθερωθείσας ἀπὸ Πεισ[ισ]τρατου καὶ Πυθοκλέος τῶν Ἀντιγένεος τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε.

Πυθοιου — Παρὰ Βακχίου τοῦ Στράτωνος τοῦ απελευθερωθέντος ἀπὸ Στράτωνος τοῦ Εὐαμέρου τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε. — Παρὰ Στρατονίκου τοῦ Ξένωνος τοῦ ἀπελευθερωθέντος ἀπὸ Νικομένεος τοῦ

Ἐφαρμόστου τὸ ἐ[κ] τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε. Παρὰ Φίλωνος τοῦ Ἀσσαίου τοῦ ἀπελευθερωθέντος ἀπὸ Τιμασιθέου καὶ Εὐαινέτου τῶν Ἡρακλεοδώρου καὶ τῶν υἱῶν αὐτ[ῶν] τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε. — Παρὰ Μηνοφίλας τᾶς Δάμωνος τᾶς ἀπελευθερωθείσας ἀπὸ Τιμασιθέου καὶ Εὐαγ[ό]ρου τῶν Ἡρακλεοδώρου καὶ τῶν υἱῶν αὐτ[ῶν] τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε.

Ἀ[γ]ναίου — Παρὰ Εὐφράντας τᾶς Ἀλεξάνορος τᾶς ἀπελευθερωθ[είσας] ἀπὸ Νικοβούλου τοῦ Ἀλεξάνορος τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε. — [Παρὰ] Μεγίστας τᾶς Ἀπολλοφάνεος τᾶς ἀπ[ε]λευθερωθείσας ἀπὸ Δεινία τοῦ Ε...... καὶ τῶν υἱῶν Ἱέρωνος καὶ Καλλικλέ[ους τὸ ἐ]κ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε. — Παρὰ Ῥοτόρμας τᾶς ἀπελευθερωθείσας ἀπὸ [Ἐρα]τοσθένεος τοῦ Βίωνος τὸ ἐκ τοῦ νόμου· [στα]τῆρες δεκάπεντε. — Παρὰ Λυκίσ[κ]ου τοῦ Ἀσ[το]κλέα τοῦ ἀπελευθερωθέντος ἀπὸ Παρμε[νί]χας τᾶς Δαμοθοινίου καὶ Νικοκρατέους τοῦ [Ἀ]στοκλέα τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρες δεκάπεντε.

(A. 2.)

Μηνὸς Μεγαλαρτ[ί]ο[υ] — Ταμιεύοντος τὰν δευτέραν ἑξ[άμηνον] Νικοκρατέους τοῦ Τιμασιθέου, οἱ ἀπε[λευθερωθέν]τες· Ἔφορος Ἀριστοκράτεος ἀπὸ [Ἀριστοκ]ρά[τεος] ἔδωκε τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρας δ[εκάπεντε. — Παρὰ] Δικαινέτας τᾶς Ἀλεξάνδρου τᾶς [ἀπελευθερωθείσας] ἀπὸ Λυσιπόνου τοῦ Εὐβιότου τὸ ἐκ το[ῦ νόμου· στατῆρας δε]κάπεντε.

Μηνὸς Θεμιστίο[υ] — Σωτήρις Μητροδώρου ἀπ[ελευθερωθεῖ]σα ἀπὸ Εὐκλείδα τοῦ Παρν.... ... [ἔδωκ]ε τᾷ πόλει τὸ ἐκ τοῦ νόμο[υ· στατῆρας δε]κάπεντε.

Μηνὸς Ὁμολωίο[υ] — .... Στρατόνικου ἀπελευθερωθεὶς ἀπὸ ...... τοῦ Σωσία ἔδωκε τᾷ πόλει τὸ [ἐκ τοῦ νόμου·] στατῆρας δεκάπεντε. — Ὁμολ[ω]ίου — [Π]α[ρ]ὰ Ε[ὐ]φροσύνας καὶ Ἀριστοῦς τᾶν ἀπελευθερωθεισᾶν ἀπὸ Νουμηνίου τοῦ Πρωτέα τὸ ἐκ τ[οῦ] νόμου· παρ' ἑκάστας, στατῆρας δεκάπεντ[ε].

(B. 1, 2.)

Στραταγέοντος Ἰταλοῦ τοῦ Φιλίσκου [Γυρ]τωνίο[υ], ταμιεύοντος δὲ ὅλον τὸν ἐνιαυτὸν Σωσιστράτου τοῦ Ἀντιγένεος, οἱ ἀπελευθερωθέντες κατὰ τὸν νόμον.

Μηνὸς Ἀδρομίου — [Δ]όξα ἀπελευθερωθεῖσα ἀπὸ Μέλωνος τοῦ Τ....υλου ἔδωκε τᾶι πόλει τὸ (ἐ)κ τοῦ νόμου· στατῆ[ρ]ας δεκάπεντε. — Ἰσίας Μνασιαρέτου ἀπελε[υ]θερωθεῖσα ὑπὸ Μνασαρέτου τοῦ Ἀγροίτα κ[αὶ Κ]αλλιβούλας τᾶς Εὐρυδάμου καὶ Νικοβο[ύλ]ας τᾶς Μνασαρέτου ἔδωκε τᾶι πόλει τὸ ἐ[κ τοῦ] νόμου· στατῆρας δεκάπεντε.

Μηνὸς Ἀγναίου — Ζήνων Διονυσίου ὁ ἀπελευθερω[θεὶ]ς ὑπὸ Μητροδώρου τοῦ Δωροθέου ἔδω[κε] τᾶι [πό]λει τὸ γεινόμενον· στατῆρας δεκάπεντε.

Μηνὸς Γενετίου ἐμβολίμου δευτέραι — Μάης Ἁρμοδίο[υ] ἀπελευθερωθεὶς ὑπὸ Ἁρμοδίου τοῦ Φιλώτα ἔδωκε [τᾶι π]όλει τὸ ἐκ τοῦ νόμου· στατῆρας δεκάπεντε.

Liste d'affranchissements comprenant deux années et donnant le nom des stratéges thessaliens, *Ptolémée*, fils de Stratogénès, de Gyrton, et *Italos*, fils de Philiscos, de Gyrton; ces deux noms se retrouvent sur les monnaies du κοινὸν Θεσσαλῶν, celui d'Italos associé aux noms d'*Arnias* ou de *Pétræos*, celui de Ptolémée associé au même nom de *Pétræos;* on connaît un Pétræos qui était chef du parti de Jules César en Thessalie (Cæs., *B. civil.*, III, 35). Le caractère de l'écriture, la conservation de quelques formes éoliennes, l'emploi des statères et l'absence de tout nom romain indiquent la période intermédiaire entre la conquête de la Macédoine et l'empire. La ville d'Halos, prise par Philippe de Macédoine, fut donnée par lui comme port de mer à ses amis les Pharsaliens, qui la reconstruisirent (Démosth., *Fals. leg.*, 163, 36; 159, 37, 39; *Schol.*, 152, 4; 352, 17; Strab., 433; Athen., X, 418 *c*). C'est une question de savoir si elle fut rattachée par les Romains, avec le reste de la Phthiotide, à la communauté des Thessaliens, dont Pharsale ne faisait pas partie (Tite-Live, XXXIII, 34).

Le principal intérêt de cette inscription est dans la mention de huit mois thessaliens, dont six étaient restés jusqu'ici complétement inconnus :

Premier semestre : Ἀδρόμιος (de α, probablement privatif, et de δρόμος);

Εὐώνιος (sans doute de Εὖϊος. l'un des noms de Bacchus);

Πύθοιος (consacré à Apollon Pythios);

Ἁγναῖος (l'épithète ἁγνή, employée comme nom mythologique, désigne ordinairement Perséphone : Ἡ δὲ Ἁγνὴ Κόρης τῆς Δήμητρός ἐστιν ἐπίκλησις) (Paus., *Messen.*, XXXIII, 4);

Second semestre : Μεγαλάρτιος (mois des Μεγαλάρτια, fête des *Grands Pains*, en l'honneur de la Déméter Μεγάλαρτος ou Μεγαλόμαζος; c'était une forme de la Déméter Thesmophoros, commune aux populations éoliennes de la Béotie et de la Thessalie) (*Athen.*, III, 109 *b* et *f*, X, 416 *c*).

Θεμίστιος (mois thessalien déjà connu, consacré à la déesse Thémis ou à Zeus Thémistios).

Ὁμολώϊος (mois béotien et thessalien, souvent cité, ainsi nommé des Ὁμολώϊα, fête de Zeus Ὁμολώϊος, dont le culte était commun aussi aux deux pays (Suid.; Phot.; *Schol.* Theocr., VII, 103; C. I., 1584, 37).

Mois intercalaire : Γενέτιος ἐμβόλιμος (sur l'ancien usage grec des mois intercalaires, voir Hérodote, II, 4 : Ἕλληνες μὲν διὰ τρίτου ἔτεος ἐμβόλιμον ἐπεμβάλλουσι τῶν ὡρέων εἵνεκεν; cf. I, 32. Le nom de Γενέτιος doit être rapproché aussi de ce fait, que les Égyptiens considéraient les cinq jours *épagomènes*, ajoutés par eux à l'année de 360 jours, comme les anniversaires de la naissance des dieux... ἃς νῦν ἐπαγομένας Αἰγύπτιοι καλοῦσι καὶ τῶν θεῶν γενεθλίους ἄγουσι (Plut., *de Isid.*, 12).

On peut se demander au premier abord si ces mois appartiennent à la Thessalie en général ou sont particuliers à la Phthiotide, à la ville d'Halos ou peut-être même à celle de Pharsale, dont Halos fut quelque temps une dépendance. Il est certain que la confédération des Thessaliens usait d'un calendrier commun; cependant nous voyons la ville de Lamia employer des noms de mois qui lui sont propres. Les Perrhèbes, qui formaient une petite communauté séparée et qui avaient leur stratége à eux, possédaient aussi un calendrier distinct, bien que cinq de leurs mois portassent les mêmes noms que les mois thessaliens. C'est là un point important établi par une inscription d'arbitrage trouvée à Corcyre : Στρατηγ]οῦντος Θεσσαλῶν [Ἱππο]λόχου τοῦ Ἀλεξίππου [τὸ δεύτ]ερον Λαρισαίου, μηνὸς [ὡς Θεσ]σαλοὶ ἄγοντι Θεμιστίου, [ἀμέρ]αι τριακάδι, Περραιβῶν δὲ στρα[τηγο]ῦντος Δημητρίου τοῦ Δημαινέ[του Γ]οννέως, μηνὸς καθὼς Περραιβοὶ [ἄγον]τι Δίου, ἀμέραι τριακάδι κ. τ. λ. (1). Aussi, pour établir le calendrier thessalien, faut-il commencer par exclure avec soin les noms de mois qui ne se rencontrent que dans les inscriptions de la Perrhébie, comme l'a déjà fait Wachsmuth, en commentant l'inscription que je viens de citer (*Rhein. Museum*, 1863, p. 540). Mais c'est à tort qu'il ajoute lui-même aux mois thessaliens le mois Φυλλικός, d'après une inscription de *Tournavo :* car Tournavo se trouve, comme je l'ai démontré (*le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 486), sur l'ancien territoire de Phalanna, ville des Perrhèbes. Wachsmuth ne connaît encore que six mois thessaliens, deux du premier

(1) Une inscription de Delphes (nº 55 du recueil de MM. Foucart et Wescher) établit la concordance entre le mois thessalien Θύος et le mois delphique ἐνδὺς Ποιτρόπιος, onzième de l'année de Delphes : Ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς Ἀνδρονίκου τοῦ Φρικίδα μηνὸς ἐνδὺς Ποιτροπίου, ἐν δὲ Θεσσαλίαι στραταγέοντος Δαμοθοίνου μηνὸς Θύου ὡς Θεσσαλοὶ ἄγοντι κ. τ. λ. Le rapport des mois delphiques avec ceux d'Athènes et de ceux-ci avec le calendrier romain étant connu d'autre part (Kirchhoff, *Acad. Berlin*, 29 fév. 1864), on arrive à recomposer l'année thessalienne.

semestre, Ἑρμαῖος et Ἱπποδρόμιος, et quatre du second, Θεμίστιος, Λεσχανόριος, Θύος et Ὁμολώϊος, rangés dans cet ordre par une inscription de Larisse (Ussing, n° 8) : encore le nom du mois Θύος, lu à tort Βύ[σιος], n'est-il restitué à cette place que d'après d'autres inscriptions, récemment déchiffrées à Larisse par M. l'abbé Duchesne, membre de notre nouvelle École archéologique de Rome. L'inscription d'Halos nous permet de dresser le tableau suivant :

1er SEMESTRE. *Juin - Novembre.*	2d SEMESTRE. *Décembre - Mai.*
1 Ἀδρόμιος (Halos).	1 Μεγαλάρτιος (Halos).
2 Εὐώνιος (Halos).	2 Λεσχανόριος (Larisse).
3 Πύθοιος (Halos).	3 Ἄφριος (Larisse, Crannon ?).
4 Ἀγναῖος (Halos).	4 Θύος (Larisse, Kiérion).
5 Ἑρμαῖος (Phères, Métropolis).	5 Ὁμολώϊος (Halos, Larisse, Métropolis).
MOIS NON CLASSÉS.	6 Θεμίστιος (Halos, Larisse, Métropolis, Crannon ?).
Ἰτώνιος (Larisse? Kiérion).	MOIS INTERCALAIRE.
Ἱπποδρόμιος (Larisse, Crannon ?).	Γενέτιος (Halos).

Le second semestre se complète parfaitement ; mais, pour le premier, il y a plus que le compte, puisque l'on arrive au nombre de sept mois. Il est vrai que le mois Ἱπποδρόμιος, connu surtout comme mois des Perrhèbes, ne s'est encore rencontré en Thessalie, que sur des inscriptions très-mutilées et sans une certitude absolue (Le Bas, nos 1211, 1239). D'un autre côté, le même mois a très-bien pu, dans quelques villes, lorsque les circonstances ne permettaient pas qu'il y eût des courses de chevaux, prendre le nom d'Ἀδρόμιος. Il reste encore, sur la question des mois thessaliens, un point obscur, que de nouvelles découvertes épigraphiques devront éclaircir. On remarquera cependant que, dans l'inscription d'Halos, les mois Θεμίστιος et Ὁμολώϊος occupent la même place relative qu'à Larisse, dans le second semestre : c'est une raison de plus pour croire que nous avons bien ici, à quelques variantes près, le calendrier des Thessaliens.

215.

Hadjobachi, village à 16 kilomètres au N.-O. de Pharsale, dans la direction de Crannon. Grande plaque en marbre blanc, portant des listes d'affranchissements très-effacées.

ΛΥΣΙΠΟΝΟΣΛΥΣΙΠΟΝΟΥΑΓΙΑΝΤΟ......
ΚΑΤΑΤΟΤΗΣΠΟΛΕΩΣΨΗΦΙΣΜΑ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΦΙΚΒΙΟΥΠΟΛΥΚΡΙΤΟΥΤΟ.Β.ΜΗΝΟΣΘΕΜΙΣΤΙΟΥCΙΤΩΝΔΥΟΙ
ΟΝΤΟΣΤΗΣΠΟΛΕΟΣΤΕΙΜΑΣΙΘΕΟΥΤΟΥΤΕΙΜΑΣΙΘΕΟΥΤΑΓΕΥΟΝΤΩΝΤΩΝΠΕΡΙΙΠΠΟΚΡΑΤΗΝ
ΚΕΣΙΛΛΟΙΙΥΙΙΙΙΟΙΙΩΝ..ΕΙΜΟΥΚΑΙΑΝΘΕΣΤΙ...ΛΠΕΛΕΥΘΕΡΟΣΕΔΩΚΕΝΤΑΓΕ

(Plusieurs lignes illisibles.)

.................ΥΦΡΑΝΤΙΔΗCΟΙΛΠΕΛΕΥΘΕΡΩΟΕΝ....................
.................ΔΩΚΑΝΤΑΓΙΝΟΜΕΝΑΤΗ..............................
.................ΟΥϚ $^{P}_{A}$ ΚϽΛΡΙCΤΟΦΥΛ...............................
.................ΤΑΤΤΡΦΙΛΟΚ.......................................

(Plusieurs lignes illisibles.)



ΥϹΟΑΠΗΛΕΥΘϹΙΩΜΕΝΗΥΠΟΙ.....................
ΛΩΚΕΤΗΠΟΛΙΔΚΒΗΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟϹΕΟΠΑΤΡΟΥ.Τ.ΟΥϹ........
...........Ι.................................
ΓΤΡΑΤΗΛΟΥΝΤΟϹΩϹΩϹΙΠΑΤΡΟΥ///ΑΦ................
ϹΘΑΤΕΗ.....Ο..ΟΑΒ...ΝΟΝΟ.................
Ο.ΞΟϹΙΜΟϹΕ............ΛΙΟΝ.................
ϹΙΝΟΜΕΝΑΙ.............ΟΟ...ΔΚΒ................

1. Λυσίπονος Λυσιπόνου Ἁγίαν τὸ[ν...........
κατὰ τὸ τῆς πόλεως ψήφισμα.

2. Στρατηγοῦντος Φλαβίου (?) Πολυκρίτου τὸ ε̄, μηνὸς Θεμιστίου θ̄ ι̅ (?), τῶν δύο [ἑξαμήνων ταμιεύ-οντος τῆς πόλεος Τειμασιθέου τοῦ Τειμασιθέου, ταγευόντων τῶν περὶ Ἱπποκράτην, [Ἀρ-κεσίλα[ος..........]ειμου καὶ Ἀνθεστί[ου] ἀπελεύθερος ἔδωκεν τὰ γε[ινόμενα τῇ πόλει κ. τ. λ.]

3. .... καὶ Ε]ὐφραντίδης οἱ ἀπελευθερωθέν[τες.................
.... ἔ]δωκαν τὰ γινόμενα τῇ [πόλει...............
.... ου. Στρα(τηγοῦντος) Κ[λαυδίου(?)] Ἀριστοφύλ[ου......
.... τατ πρ Φιλοκ...................

4. ..ο]ου [ἡ] ἀπηλευθερωμένη ὑπὸ..........................
ἔ]δωκε τῇ πόλι δ(ηνάρια) κ̄ε̄'-. Ταμιεύοντος Σωπάτρου τοῦ Σ...............
....
Στρατηγοῦντος · Σωσιπάτρου [μ(ηνὸς)] Ἀφ[ρίου (?).....................
εθλετεη. ....
..[Ζ]ώσιμος ὁ [ἀπελευθερωθεὶς].........................
τὰ γινόμενα [τῇ πόλι....... [δ(ηνάρια) κ̄ε̄'[-]...................

Mention des mois *Thémistios* et peut-être *Aphrios*, ainsi que de trois stratéges thessaliens de l'époque impériale : *Flavius Polycritus, Claudius Aristophylus* et *Sosipater*. Les mots ταμιεύοντος τῆς πόλεως suffisent en effet pour marquer que le stratége n'est pas dans les mêmes conditions que le *tamias*, et que c'est un magistrat de la confédération. Si le monument appartenait certainement à la Pharsalie, il indiquerait que Pharsale était rentrée alors dans la communauté des Thessaliens, dont les Romains l'avaient distraite (cf. n° 213); mais il peut provenir aussi du territoire de Crannon, qui est voisin. La pierre portait antérieurement la statue d'un nommé Hagias.

216.

Sinékli (12 kilomètres O. de Pharsale), près du mont *Koutouri*, où j'ai placé *Palæpharsalos*.

D M	*D(iis) M(anibus)*
PAEL·MAE	*P(ublii) Æl(ii), Mae(cia),....*
⁻IIS·STNT-S	*h(ic) s(iti), Stat[ia (?)] Eu*
TYCHIA	*tychia*
ƆNIVCI	*[c]onjugi*
KARISSIN	*karissim[o]*

Dès la première organisation du κοινὸν Θεσσαλῶν, à l'époque de Flamininus, Pharsale n'avait pas été comprise dans cette communauté, comme le reste de la Phthiothide : *Thessalorum genti, præter*

libertatem concessam, *Achæi Phthiotæ dati*, *Thebis Phthioticis et Pharsalo excepta* (Tite-Live, XXXIII, 34; Polybe, XVIII, 30). Les Romains n'en firent pas non plus une colonie, mais lui accordèrent le titre de *civitas libera*, qu'elle conserve encore au temps de Pline. Nous avons déjà trouvé les populations romaines de la Pélagonie classées dans la tribu Mæcia.

217.

Palæokastro, village bâti au milieu des ruines de l'ancienne *Métropolis*. Sur une étroite plate-bande. Lettres de 5 centimètres. Estampage.

ΠΟΛΙΣΜΗΤΡΟΠΟΛΙΤΩΝ

ἡ] πόλις Μητροπολιτῶν

Cette inscription change en certitude l'hypothèse émise par Leake sur la situation de Métropolis, ville bâtie dans la plaine, au pied d'une colline basse, qui ne conserve que des traces peu apparentes de l'ancienne acropole.

218.

Palæokastro. Copie plus complète que celle d'Ussing (n° 5); cf. Le Bas (n° 1192).

ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΛΕΟΝΤΟΜΕ	Σρατηγοῦντος Λεοντομέ-
ΝΟΥΣΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΝΙΚΑΝ	νους, ταμιεύοντος Νικάν-
ΔΡΟΥΤΟΥΑΝΤΙΓΟΝΟΥΟΙΓΕΓΟ	δρου τοῦ Ἀντιγόνου, οἱ γεγο-
ΝΟΤΕΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟΙ	νότες ἀπελεύθεροι·
ΘΕΜΙΣΤΙΟΥΤΡΙΤΗΔΙΤΛΑΠΟ . .	Θεμιστίου τρίτη, Δίτα ἀπὸ [Ἐχ(?)-
ΕΜΑΧΟΥΤΟΥΑΣΑΝΔΡΟΥ	εμάχου τοῦ Ἀσάνδρου.
ΘΕΜΙΣΤΙΟΥΤΡΙΤΗΖΛΛ . . .	Θεμιστίου τρίτη, Ζ. . .
ΑΠΟΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥΚΑΙ	ἀπὸ Ἡρακλείτου καὶ. . . .
ΠΟΥΤΩΝΣΑΩΝΟΣ	που τῶν Σάωνος.
ΘΕΜΙΣΤΙΟ.	Θεμιστίο[υ. . . . .
. . . .	. . . .

219.

Palæokastro. Fragment d'une liste d'affranchissements, avec le nom du mois thessalien *Homoloïos*, que l'on a trouvé aussi à Halos et à Larisse. Estampage.

. . . . .ΙΟΥΔΟΘΕΝ
. . . . .ΤΩΝΚΟΙΝΩΝΤΗΣ
. . . . .ΟΙΥΠΟΚΛΕΟΜΑΧΑCΤΗCΚΛΕΟΜΕ
. . . . ϽΛΙΜ̄Δ̄Ε̄ΤΑΜΙΑΛΕΟΝΤΙΑΝΤΙ
. . . . ΩΟΜΟΛΩΟΥ—
. . . . .ΟΥCΜΟΜΟΛΩΟΥΠΑΡΜΕΝΩΝΛ . . . .
. . . . .ΙΟΦΕΙΔΩΝΟCΤΟΦΕΙΔΩΝΟCΕΔΩΚΕΝ . . . .
. . . . .ΙΓΟΝΩΤΩΤΑΜΙΑ



. . . . ου δοθεν-
. . . . τῶν κοινῶν τῆς
. . . . ἀπηλευθερωμέν]οι ὑπὸ Κλεομάχας τῆς Κλεομέ-
νους ἔδωκαν τὰ γινόμενα τῇ π]όλι δ(ήναρια) με ταμίᾳ Λέοντι Ἀντι-
. . . . μ(ηνὸς) Ὁμολῴου
. . . . ους, μη(νὸς) Ὁμολῴου, Παρμένων ἀ[πηλε-
υθερωμένος . . . . ὑ]πὸ Φείδωνος τοῦ Φείδωνος ἔδωκεν [τὰ γινόμενα
τῇ πόλει. . . . Ἀντ]ιγόνῳ τῷ ταμίᾳ·

220.

Palæokastro. Inscription chrétienne d'un diacre; grands caractères de basse époque. Estampage.

ΘΕΟΔΟΥΛΟΥ Θεοδούλου
ΔΙΑΚΟΝΟΥ διακόνου

221.

Monastère de *Korona.* Sur un cippe servant d'autel, apporté de *Palæokastro.* Grandes lettres de basse époque. Estampage.

ΙΕΙΔΩΝΑΙΟΝΕΑΥΙΩΝΥΙΟΝΗΡΩΑ

. . . Φείδωνα τὸν ἑαυτῶν υἱὸν ἥρωα

222-223.

Rousso. Fragments trouvés dans l'église de ce village, isolée au pied du mont *Goula*, à peu de distance de *Chéklitza*, où l'on m'a signalé une forteresse. Débris de listes d'affranchissements; mention du mois thessalien *Hermæos*, cité aussi dans une inscription de Phères.

ΝΟΣΑΠ
ΛΕΟΠΑΤΡΑΣΤΗΣΝΕΣΤΟΡΟΣΔΡ/
ΡΕΑΝΕΡΜΑΙΟΥΖΙΡΟΥΦΙΩΝΑΠΟ
ΟΛΥΜΠΙΑΔΟΥΤΟΥΑΝΔΡΑΓΑ
ΘΟΥΚΑΙΑΝΔΡΑΓΑΘΟΥΤΟΥΥΙ
ΟΥΑΥΤΟΥ

. . . .
. . . . ἀπηλευθερωμέ]νος ἀπ[ὸ Κ-
λεοπάτρας τῆς Νέστορος δ[ω]-
ρεάν. — Ἑρμαίου ζ ῑ, Ῥουφίων ἀπὸ
Ὀλυμπιάδου τοῦ Ἀνδραγά-
θου καὶ Ἀνδραγάθου τοῦ υἱ-
οῦ αὐτοῦ.

ΕΝΟΙΣ ΤΕΝ
ΛΙΘΙΝΕΝ
ΖΕΝΑΝ
. . . .
ΝΩΝΤΙΜΙ
ΟΥΑΠΕ
ΟΙΟΥΔΕΠΕ
ΛΟΥΙΙΛΟ
ΧΙΔΗΜΟΥ
ΤΟΥΕΠΕ
ΔΙΚ
ΦΙΟΝΓΗ
ΝΙΑΝ

224.

Ghélani, près des ruines de l'ancienne ville de *Gomphi*. Stèle funéraire encastrée dans la maçonnerie d'un puits.

ΝΙΚΑΣΙΠΠΟΣ ΞΕΝΑΡΧΟΥ	Νικάσιππος Ξενάρχου
ΞΛΕΙΑΝΤΗΝΙΔΙΑΝΘΥΓΑΤΣΙ	Π(?)ελειαν τὴν ἰδίαν θυγατέρ]α

225.

Mavromati, dans l'église.

ΑΠΑΝΤΩΝΚΡΕϹϹΩΝ
ΑΡΕΤΑΜΕΤΑΠΑΙΔΑΦΕ
ΕϹΚΟΝΕΡΓШΝΑΜΕΤΕ
ΡΩΝΑΞΙΟΝΩΣΙΔΟ
ΜΑΝ
ΚΑΙΔΑΝΝΙΝΚΙΧΟΝ....

Ἀπάντων χρέσσων ἀρετά· μετὰ παῖδα θέεσκον,
Ἔργων ἁμετέρων ἄξιον ὡς ἰδόμαν·
Καὶ δ' ἂν νιν κίχον. . . . .
. . . .

226.

Village de Gourgi.

ΟDΟΝΗDΙΜΗϹ	. . . . Ὀνησίμης (?)
ΚΛΕΙΔΟΥΑ	. . . . κλειδου Α
ΘΕΡΑΣΑΥΤ<	. . . . τὰς ἀπελευ]θέρας αὐτ[οῦ]
ЧΛϽΟΙϹΕΙΔΕ	. . . . οις, εἰ δὲ
ΘϽϹΗΙΡΟϹ	τις . . . . ἕτερον κατα]θήσει..ρος
ΙΟΙΤΗΔШϹΕΙ	. . . . οιτη, δώσει
ΚШ✳ΒΦ	. . . .[τῷ φισ]κῷ (δηνάρια πεντακόσια δύο)

227-228.

Église de *Porta-Panaghia*.

ΙΥΟΝΟΛΑΕΙ	Ταγ]εύοντος Λε.	ΤШΚΠϹ
ЧΟΥϹΑΤΙΙΛΕΥΘ	. . . νους ἀπηλευθ[ερωμεν. .	ΕΙϹΠΑϹ
ΛΥϹΛ /Γ ΙΝ	. . . .	ΤΟΙϹΒΟ
ΚΒ< Ꮨ	[δηνάρια] κϐ' ἥμισυ.	

III.

DOCUMENTS BYZANTINS.

La nécessité de ne pas grossir outre mesure ce volume me force à réserver pour une publication ultérieure la plupart des bulles d'or et des autres documents du moyen âge que j'ai découverts en Thessalie. Je donnerai seulement ici quelques textes qui intéressent plus particulièrement l'histoire et la géographie de cette contrée.

Discours sur les couvents des Météores. — Au premier rang de ces manuscrits, se place une pièce historique importante, dont j'ai déjà publié, dans la *Revue archéologique* (1864, t. IX, p. 153), la traduction accompagnée de commentaires, qui me dispenseront d'une plus longue étude. La présente transcription n'a pas été faite sur l'exemplaire original, que je n'ai pas retrouvé, mais sur une copie exécutée en 1776, d'après un manuscrit du couvent de Varlaam, par un archevêque de Rasca, du nom de Gérasimos, exilé aux Météores. Cette copie ne donne ni la date précise ni la signature de l'acte primitif, mais l'examen du texte permet de reconnaître l'époque de la première rédaction et le véritable caractère du document. C'est un rapport fait après enquête et adressé à un évêque, sans aucun doute à l'évêque même de Stagi, en Thessalie, siégeant dans son palais épiscopal au milieu de son clergé. Cette enquête historique sur l'origine des couvents des Météores, τὰ Μετέωρα, οἱ Μετέωροι λίθοι, suspendus sur des roches inaccessibles et formant par leur réunion ce que l'on appelait alors la *thébaïde* de Stagi, ἡ Σκῆτις Σταγῶν (1), n'est pas désintéressée : elle a pour but de s'élever contre la suprématie que le plus puissant des monastères, appelé proprement *le Météore*, τὸ Μετέωρον, ou le couvent du *Large-Rocher*, ὁ Πλατὺς Λίθος, s'arrogea à une certaine époque sur les autres couvents (2). Dirigée, non sans passion, par les moines des couvents opprimés, l'enquête démontre que le berceau commun et le centre primitif de tous les monastères était une église de *Doupiani* ou *Doupianos*, dépendante de l'évêché de Stagi (3). La comparaison de certains passages du texte avec les bulles d'or que j'ai copiées et datées et que je publie plus loin, montre que cet écrit doit se placer dans les environs de l'an 1542 après J.-C., c'est-à-dire en pleine domination ottomane, sous le règne de Soliman le Magnifique. Cette époque paraît avoir été pour les populations chrétiennes de la Thessalie une période de tranquillité relative et même de renaissance, sous la direction d'un prélat éclairé, saint Bessarion, métropolitain de Larisse (1520-1541), qui eut pour successeur son neveu Néophytos, précédemment évêque de Stagi. Sans parler de l'intérêt historique, on trouvera dans ce discours un rare et curieux exemple de ce que pouvait être le genre oratoire dans les tribunaux ecclésiastiques de la Grèce, au seizième siècle de notre ère. Les écrivains byzantins, qui se traînent sur les traces de l'antiquité, ne nous ont pas habitués à cette vivacité persuasive et colorée. Le style doit assurément une partie de son mérite aux emprunts qu'il fait parfois à la langue vulgaire et aux libertés qu'il ne craint pas de prendre avec la construction normale (4). Nous n'avons eu garde de déguiser aucune de ces incorrections, inséparables d'une langue qui vit et se transforme.

(1) Le mot σκήτη ou σκῆτις est originairement un nom géographique, désignant la célèbre réunion d'anachorètes vivant dans le désert, non loin d'Alexandrie, sous la règle de saint Macaire l'Égyptien, au lieu appelé *Schiet* en copte, Σκήτη en grec, *Scete* en latin : *in intima solitudine quæ vocatur Scete* (*Historia Lausiaca*, 19, 20). Les *skites* grecques des Météores, de Verria, comme celles du mont Athos, furent évidemment, à l'origine, des imitations de cette confédération de moines.

(2) Le groupe des Météores compte encore huit monastères, τὸ Μετέωρον, Βαρλαάμ, Ἅγιος Στέφανος, Ἁγία Τρίας, Ἅγιος Νικόλαος τοῦ Κοφινᾶ, Ἁγία Μόνη, Ῥουσάνη et Ὑπαπαντή ; le présent manuscrit cite en outre les trois suivants : Παντοκράτωρ, Καλλίστρατος et Ὑψηλοτέρα. A ces noms il faut joindre ceux que la tradition orale a conservés et dont plusieurs ne désignent probablement que de simples ermitages : Ἅγιον Πνεῦμα, Ἅγιος Μοδέστος (Μοδή), Ἄλυσσος, Ὀγλᾶς, Ἅγιοι Ταξίαρχαι, Ἅγιος Γεώργιος, Ἅγιος Δημήτριος, Ἅγιος Ἀντώνιος, Ἅγιος Ἀθανάσιος, Παναγία, Ἅγιος Νικόλαος (Batova).

(3) Cette dépendance est confirmée par le chrysobulle de l'évêché de Stagi, que nous publions plus loin. Pour la topographie détaillée des couvents, consulter notre Plan F.

(4) On remarquera par exemple une certaine impuissance à soutenir les constructions par les cas indirects, surtout dans les séries de participes : de là peut-être, dans le romaïque, la forme du participe absolu. J'ai cru devoir conserver, en les indiquant par un trait, ces anacoluthes ou, si l'on veut, ces solécismes, dont on trouvera un exemple dès les premières lignes du texte.

ΣΥΓΓΡΑΜΜΑ ΙΣΤΟΡΙΚΟΝ,

ὡς ἐν συνόψει συντεθὲν, δηλοῦν περὶ τῆς Σκήτεως ὅτι τέ ἐστι τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Δουπιάνου καὶ Σταγῶν καὶ πῶς σήμερον λέγεται τοῦ Μετεώρου.

Προκαθεζομένης τῆς ἐμῆς Ταπεινότητος καὶ τῶν τιμιωτάτων αὐτῆς κληρικῶν ἐζητήθη λόγος κοινωφελὴς παρὰ τῶν τιμιωτάτων ἱερομομονάχων καὶ μοναχῶν τῶν ἐν τῇ Σκήτει ἡμῶν εὑρισκομένων, — φάσκοντες οὕτως·

Ἐπειδὴ ἡ θεία γραφὴ διδάσκει ἡμᾶς λέγουσα· « Ἐπερώτησον τὸν πατέρα σου καὶ ἀναγγελεῖ σοι, τοὺς πρεσβυτέρους σου καὶ ἐροῦσι σοι, » τούτου χάριν θέλομεν μαθεῖν καὶ αὐτοὶ περὶ τῆς Σκήτεως ἡμῶν ὅθεν δὴ ἤρξατο καὶ πῶς διῆξεν καὶ ποίας καταστάσεως ἔτυχεν, ὁμοίως καὶ τί τὸ συμβὰν αὐτῇ γοῦν καὶ πῶς ἀκαταστασίας πάσης πεπλήρωται. Καὶ δὴ ἀναπτύξαντες καὶ τὰ βασιλόγραφα ἡμῶν, συνοδικά τε καὶ ἀρχιερατικὰ, πολλά τε ὄντα καὶ ἀξιόλογα, ἀλλά τε καὶ τὰ ἐν τοῖς κωδικοῖς ἡμῶν σημειώματα καὶ τὰ ἐν ταῖς ἱστορίαις τῶν ἐκκλησιῶν καὶ ἐν ταῖς ἁγίαις εἰκόσιν, ἅμα δὲ καὶ τὰς ἀπὸ τῶν τιμίων γερόντων ἀξιοπίστους μαρτυρίας, σαφῶς τὰς ἀποδείξεις παραδεδώκαμεν.

Ἡ ἁγιωτάτη ἡμῶν αὐτὴ Ἐπισκοπὴ κατεῖχε μὲν ἀνέκαθεν καὶ ἐξαρχῆς τὰ προνόμια τῆς Σκήτεως, καθὼς καὶ τὰ συγγράμματα αὐτῆς διαλαμβάνουν. Ὁ δὲ ναὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς ἐπονομαζομένης Δουπιάνου εἰς κεφαλὴν τῆς Σκήτεως προετετίμητο ὡς πρώτατον, ἀνέχων καὶ τὰ περὶ αὐτὴν μονήδρια, ἃ μὲν εἰς καταφυγὴν, ἃ δὲ εἰς συνασπισμὸν, ἐπεὶ αὐτὴ εἰς τὴν γῆν καὶ πρὸς ταῖς ῥίζαις τῶν Μετεώρων λίθων ἀνάκειται. Τοῦ καιροῦ διαθέοντος, εὑρέθη τε ἀνὴρ θεοφιλὴς καὶ ἀνέγειρεν ἐν τοῖς περὶ αὐτὴν σπηλαίοις ναοὺς τέσσαρας πρὸς συνασπισμὸν καὶ βοήθειαν ἑαυτοῦ καὶ πάσης τῆς Σκήτεως, κατὰ τὸ γεγραμμένον· « Ἀδελφὸς ὑπ' ἀδελφοῦ βοηθούμενος, ὡς πόλις « ὀχυρά, » πολλοῦ ὄντος τοῦ φόβου κατ' ἀλήθειαν ἀπὸ τοὺς λῃστὰς, γράψας οὕτως, μετὰ τὴν κτίσιν καὶ ἀπαρτισμὸν τῶν θείων ναῶν, εἰς τὸ ἔτος τῆς ζωγραφίας· « Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων καὶ ἀνιστορίσθη διὰ συνδρομῆς κόπων « καὶ ἐξόδων τοῦ τιμιωτάτου ἐν ἱερομονάχοις κὺρ Νείλου καθηγουμένου τῆς σεβασμίας καὶ ἱερᾶς μονῆς τῆς ὑπερα-

MÉMOIRE HISTORIQUE

faisant voir d'un coup d'œil que la thébaïde dépend de l'église de la plus que sainte Mère de Dieu surnommée Doupianos et de Stagi, et comment aujourd'hui elle porte le nom du Météore.

Sous la présidence de mon Humilité (1) et de ses très-honorables clercs, une question d'un intérêt général a été traitée par les très-honorables moines, ordonnés et non ordonnés, qui se trouvent dans notre thébaïde, lesquels se sont exprimés ainsi :

Selon l'enseignement de la Sainte Écriture, qui nous dit : « Demande à ton père, et il te répondra ; « interroge tes anciens, et ils t'instruiront, » nous voulons, nous aussi, nous renseigner au sujet de notre thébaïde, connaître son origine, son histoire, l'organisation dont elle a joui, aussi bien que les désastres qu'elle a éprouvés et qui l'ont remplie de toute sorte de ruine. Ayant donc déplié les nombreux et importants diplômes que nous possédons des empereurs, des conciles, des évêques, ayant consulté également les détails consignés dans nos registres, ceux qu'on lit aux peintures des églises ou sur les saintes images, ainsi que les témoignages dignes de foi des honorables vieillards, nous y avons trouvé clairement énoncées les preuves que nous exposons.

I. Notre très-saint évêché que voici possédait anciennement et dès l'origine la suzeraineté de la thébaïde, comme le constatent les actes qui la concernent. L'église de la plus que chaste Mère de Dieu, surnommée Doupianos, était honorée au début comme le chef-lieu de la thébaïde de Stagi et elle avait également dans sa dépendance les ermitages construits à l'entour pour servir de refuge et de défense. En effet, elle est située sur le territoire et au pied même des Roches Météores. Or, dans la suite des temps, il s'est trouvé un homme ami de Dieu qui éleva dans les cavernes environnantes quatre églises pour sa propre défense et sûreté et pour celle de toute la thébaïde, selon ce qui est écrit : « Le frère qui est secouru par « son frère est comme une ville forte. » C'est que véritablement il y avait alors une grande terreur causée par les brigands. Après la construction et l'achèvement de ces églises, il plaça l'inscription suivante à la date des peintures : « Construit de fond en comble « et décoré de peintures par le concours du travail « et des dépenses de très-honorable moine et prêtre « Kyr Nilos, cathigoumène du vénérable et sacré mo-

(1) Ἡ Ταπεινότης μου, titre de l'évêque, quand il parle de lui ; le patriarche dit : Ἡ Μετριότης μου, ma Médiocrité.

« γίας Θεοτόκου τῆς Δουπιάνης, τοῦ καὶ Πρώτου τῆς Σκήτεως τῶν Σταγῶν, βασιλεύοντος τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ « πανευτυχεστάτου δεσπότου ἡμῶν κυροῦ Συμεὼν τοῦ Παλαιολόγου τοῦ Οὔρεσι ἐν Τρίκκῃ, ἐπισκοπεύοντος δὲ « τοῦ θεοφιλεστάτου ἐπισκόπου ἡμῶν κῦρ Βεσσαρίωνος Σταγῶν, ἐπὶ ἔτους ,ςωοε'. »

Μετὰ τὴν τούτου ἁγίαν ἐξέλευσιν, ἐγένετο ἕτερος ὀνόματι κῦρ Νεόφυτος, ὃν ἐγγράφως εὕρομεν ἐν τῷ συνοδικῷ γράμματι τῆς Μεγάλης Πόρτας· « Νεόφυτος ἱερομόναχος καὶ καθηγούμενος Δουπιάνης καὶ Πρῶτος τῆς Σκήτεως « Σταγῶν. » Κἀκεῖσε εὕρομεν καὶ τὴν προσηγορίαν τοῦ Μετεώρου, ὅτι ἡγουμενεῖον οὐδέποτε ὠνομάσθη, ἀλλ' ὡς μονήδριον τῇ ἑαυτοῦ ὑπογραφῇ ἔχρητο, οἷον· « Ὁ ἐν ἱερομονάχοις Μακάριος καὶ πατὴρ Μετεώρου, » καθάπερ καὶ ἀλλαχοῦ εὕρηται « πατὴρ Μετεώρου » καὶ οὐκ ἄλλως.

Τούτου γοῦν τοῦ Πρώτου τελειωθέντος ἐν Κυρίῳ, ἄλλος διάδοχος τούτου ἐγένετο Νίφων ὀνόματι, καὶ οὕτω, κατὰ διαδοχὴν τῶν τῆς Δουπιάνης Πρώτων, ἔφθασεν ἡ τάξις αὐτὴ μέχρι τῶν νῦν εὑρισκομένων τιμίων γερόντων, τοῦ τε τιμιωτάτου ἐν ἱεροδιακόνοις κῦρ Κυπριανοῦ καὶ τοῦ τιμιωτάτου ἐν ἱερομονάχοις κῦρ Ἀκακίου, — τὸν ἡγούμενον τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ Παντοκράτορος τῆς ἐν τῷ λίθῳ τῆς Δουπιάνης τῷ πλησίον ταύτης, καὶ Πρῶτον ὄντα καὶ ὀνομαζόμενον τῆς Σκήτεως Σταγῶν, ἀνερχόμενον μετὰ βακτηρίας εἰς ἅπαντα τὰ μονήδρια τοῦ τε Μετεώρου καὶ ὅλης τῆς Σκήτεως, διέποντα αὐτὰ καὶ διατάσσοντα, καὶ οὐδεὶς ἦν ὁ ἀντιτασσόμενος αὐτῷ, ἀλλὰ κατὰ τὴν παλαιὰν συνήθειαν διεξήγοντο καὶ συνησπίζοντο παρ' αὐτοῦ.

Εὕρομεν δὲ καὶ ἁγίαν εἰκόνα οὖσαν ὑπογεγραμμένην· « Δέησις τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ Σεραπίωνος μοναχοῦ, « τοῦ τέκτονος καὶ καθηγουμένου τῆς μονῆς τοῦ Παντοκράτορος Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ἐπὶ « ἔτους ,ϛϡλδ'. » Καὶ τούτῳ τῷ μοναχῷ οὐκ ἀσκόπως τὸ τῆς ἡγουμενείας ἐπεκέκλητο ὄνομα, ἀλλ' ἀπὸ τῆς τοῦ τόπου τάξεως ὠνομάζετο, καθὼς αὐτὴ ἡ τάξις ἐπεκράτησεν ἕως εἰς τὸν καιρὸν τοῦ κῦρ Ἀκακίου, ὃν καὶ ἐθεασάμεθα. Εἰς τὸν αὐτὸν καιρὸν ἐποίησεν ὁ ἐν ἱερομονάχοις κῦρ Ἰωασὰφ χρόνους ιζ', διέπων καὶ αὐτὸς κατὰ τὴν ἔκπαλαι συνήθειαν ὡς πατὴρ τοῦ Μετεώρου.

Ὁ δὲ κῦρ Διονύσιος ὁ Λαρίσσης ἐτίμησεν εἰς τὴν ἡγουμένειαν τοῦ Μετεώρου τὸν Ἰωασὰφ τοῦτον καὶ ἐσύστερον

« nastère de la plus que chaste Mère de Dieu sur- « nommé Doupiani et Premier de la thébaïde, à « l'époque où régnait à Tricca notre très-pieux et « très-fortuné maître Kyros Syméon Paléologue Ou- « résis, et lorsque notre prélat très-ami de Dieu, Kyr « Bessarion, était évêque de Stagi, l'an 6875 (1). »

Ce Nilos, étant mort saintement, eut un successeur nommé Kyr Néophytos, dont nous avons trouvé le nom en toutes lettres dans l'acte synodal du monastère de la Grande-Porte (2) : « Néophytos, moine et « prêtre, cathigoumène de Doupiani et Premier de la « thébaïde de Stagi. » Là nous avons trouvé aussi le nom du Météore, et la preuve qu'il ne connut jamais à cette époque les honneurs de l'higouménat, mais qu'il avait sa signature particulière, à titre de simple ermitage, ainsi qu'il suit : « Macarios, moine et prêtre, « Père du Météore. » C'est ainsi que l'on rencontre dans plusieurs actes cette dénomination de Père du Météore, mais jamais une autre.

Cependant, Néophytos étant mort dans le Seigneur, un autre lui succéda du nom de Néphon, et ainsi, selon l'ordre de succession des Premiers de Doupiani, cet héritage s'est transmis jusqu'aux honorables vieillards nos contemporains, le très-honorable diacre Kyr Kyprianos et le très-honorable moine et prêtre Kyr Akakias, higoumène du vénérable couvent de Pantocrator, bâti sur la roche de Doupiani, voisine de l'ancienne église de ce nom. Ce père était de droit et de nom Premier de la thébaïde de Stagi, parcourant avec son bâton pastoral tous les ermitages, celui du Météore comme tout le reste de la thébaïde, les administrant et les gouvernant sans rencontrer aucune opposition; au contraire, tous se laissaient régir et protéger par lui, selon l'ancien usage.

Nous avons trouvé en outre une sainte image qui porte pour signature : « Prière du serviteur de Dieu « le moine Sérapion, architecte et cathigoumène du « monastère du Christ Pantocrator, qui est véritable- « ment notre Dieu, l'an 6934 (3). » Ce n'est pas non plus sans motif que le nom d'higoumène est porté par ce moine, mais en raison de l'ordre établi par l'usage local, ordre qui s'est maintenu jusqu'au temps de Kyr Akakias, que nous-mêmes avons connu par nos yeux. A la même époque vivait Kyr Joasaph, prêtre et moine, lequel, pendant dix-sept ans, ne porta aussi, selon l'ancienne coutume, que le titre de Père du Météore.

Mais Kyr Dionysios, métropolitain de Larisse, ho-

(1) Apr. J.-C. 1367. — Il s'agit ici du successeur d'Étienne Douschan, conquérant serbe de la Thessalie, de Syméon Ourosh, qu'une inscription en langue slave (nº 127) nous a déjà fait connaître. Voir aussi plus loin l'inscription nº 229.

(2) Couvent du Pinde, aujourd'hui abandonné, connu sous le nom de *Porta-Panaghia* et autrefois de Μεγάλη Πόρτα ou de Παναγία Μεγάλων Πυλῶν. J'ai retrouvé cet acte synodal, avec les signatures conformes aux deux citations qui en sont faites ici.

(3) Apr. J.-C. 1426.

ἐποίησεν ἐπίσκοπον Φαναρίου. Ἀπὸ αὐτοῦ καὶ ἕως τοῦ νῦν ἐπέρασαν χρόνοι μʹ καὶ ἡγούμενοι εʹ· ἄξιον δὲ ἰδεῖν πῶς ἐν τοῖς μʹ χρόνοις ἡγούμενοι εʹ ἐγένοντο καὶ, ρʹ χρόνων παρωχηκότων πρότερον, οὐδεὶς ὄνομα ἡγουμένου ἐκέκτητο οὐδὲ εἰς τὸ Μετέωρον οὐδὲ εἰς ἄλλην μονὴν, ὅτι δηλονότι παρεκτὸς τοῦ Πρώτου τῆς Σκήτεως τοῦ ἐν Δουπιάνῃ οὐδεὶς ἀλλὸς ἡγούμενος ὠνομάζετο ἐν ταῖς Μετεώροις μοναῖς ἁπάσαις· οὕτω γὰρ ἡ συνήθεια ἐπεκράτει ὅτι ὁ Πρῶτος τῆς Σκήτεως ἔχει καὶ τῆς ἡγουμενείας ὄνομα. Ἐγένετο γοῦν ποτέ τις ὀνόματι Γαλακταίων, ὅστις, διὰ χρημάτων ἐπισπάσας ἑαυτῷ τὸ τῆς ἡγουμενείας ὄνομα ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς ἄρχουσι, πάντα διέφθαρεν ὑπὸ ἰδιογνωμίας τὰ τῆς μονῆς τοῦ Μετεώρου. Μόλις οὖν καὶ μετὰ πολλοῦ καμάτου ἐξώσαντες οἱ ἀρχιερεῖς αὐτὸν, ὅ τε ἅγιος Λαρίσσης κῦρ Διονύσιος καὶ ὁ ἅγιος Νύμφων ὁ πατριάρχης, τῆς Θεσσαλονικῆς τότε ὤν, κατέλιπον αὐτὸν ἐπὶ ἀλύτῳ ἀφορισμῷ, ὥσπερ νῦν ὁρᾶται τυμπανιαῖος, φρικτὸν θέαμα, ἐν τοῖς τόποις τῆς Ἄρτης, εἰς τὸ Κορακονησίν.

Ἀλλὰ διέλθωμεν, εἰ δοκεῖ, κατ' ἀρχὰς αὐτῶν τῶν ἐν τῷ Μετεώρῳ, πῶς ἐκεῖσε εὑρήθησαν· ὁ κῦρ Γρηγόριος ὁ Πολίτης, τίμιος γέρων καὶ πνευματικὸς ὢν πατὴρ, ἔχων καὶ μαθητὴν κῦρ Ἀθανάσιον, ἐκατῴκουν ἐν τῷ Ἁγίῳ Ὄρει τοῦ Ἄθωνος· κἀκεῖσε ταραχῆς γενομένης ἐξ ἐπιδρομῆς κουρσάρων, ἀνεχώρησαν ἀπὸ τοῦ Ὄρους πρὸς τὸ ἐν τῇ Σκήτει τῆς Βεῤῥοίας ἀπελθεῖν. Ἀλλὰ ἀκούοντες τὰς ἀνδραγαθίας τῶν ἐν τῇ Σκήτει τῶν Σταγῶν καὶ τὴν ἐνάρετον αὐτῶν διαγωγὴν, πρὸς δὲ καὶ τὴν τῶν Μετεώρων Λίθων χαροποιὸν ἐπισημότητα, ἔκριναν διελθεῖν ἐκεῖθεν ἐν τῇ Σκήτει τῶν Σταγῶν. Καὶ δὴ ἐλθόντες κατῴκησαν πρῶτα εἰς τὸν λίθον τοῦ ἐπονομαζομένου Στύλου. Τοῦ δὲ κῦρ Γρηγορίου μὴ δυναμένου τὴν σκληρότητα τοῦ τόπου ὑπενεγκεῖν καὶ εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἀπελθόντος, ἀπελείφθη ὁ κῦρ Ἀθανάσιος ἐν τοῖς σπηλαίοις τῶν Σταγῶν, καὶ μετὰ πολὺν χρόνον ἐζήτησε συγγνώμην παρὰ τοῦ εὑρισκομένου ἐπισκόπου Σταγῶν καὶ τοῦ τῆς Σκήτεως Πρώτου, ἵνα εἰς τὸν Πλατὺν Λίθον ἀναβῇ, καὶ, λαβὼν τὰ γράμματα κατὰ νόμους καὶ τάξιν, ἀνέβη καὶ ἔκτισε σμικρὸν ναὸν τῆς Θεοτόκου, καὶ, περάσας χρόνους ἱκανοὺς ἐν πολλῇ ἀσκήσει, ἔσχεν ἦσαν οἳ προσεκολλήθησαν αὐτῷ, ἤγουν καὶ λοιποὺς ἀδελφοὺς, ὥστε καταλιπεῖν ἐν τῇ αὐτοῦ τελειώσει θʹ ἀδελφούς.

nora par la suite ce Joasaph de la dignité d'higoumène du Météore, et le fit plus tard évêque de Phanarion. Or il importe de voir comment il a pu se faire qu'il y ait eu cinq higoumènes pendant ces quarante ans, tandis que, pendant les cent années qui ont précédé, personne n'a porté un pareil titre, ni au Météore ni dans aucun des couvents. C'est que bien évidemment, en dehors du Premier de la thébaïde, résidant à Doupiani, aucun autre n'était appelé higoumène dans tous les monastères des Météores ; car la coutume en vigueur était que le Premier de la thébaïde possédât en même temps le titre de l'higouménat. Il se trouva cependant un jour un certain Galactæon, lequel, à force d'argent et par l'influence des chefs séculiers, ayant usurpé à son profit le nom d'higoumène, ruina tout par ses fantaisies dans le couvent du Météore. Ce n'est qu'à grand' peine, et après beaucoup d'efforts, que deux archevêques, le saint métropolitain de Larisse, Kyr Dionysios, et le saint prélat Nymphon, plus tard patriarche, mais qui était alors métropolitain de Thessalonique, parvinrent à l'expulser, en lui infligeant l'excommunication indissoluble (1), par l'effet de laquelle on peut le voir encore à Korakonési, dans le pays d'Arta, avec la peau tendue comme celle d'un tambour, spectacle horrible !

II. Rapportons maintenant, s'il nous est permis, comment les choses se sont passées à l'origine pour le couvent du Météore. Kyr Grégorios de Constantinople, vieillard honorable et père-confesseur, ayant pour disciple Kyr Athanasios, habitait la sainte montagne de l'Athos. Des troubles y étant survenus à la suite d'une incursion de corsaires, ils quittèrent ce lieu pour se rendre à la thébaïde de Berrhée. Mais, ayant ouï parler des exploits des moines de la thébaïde de Stagi, de leur vie vertueuse et en même temps de la position extraordinaire et du charme des Roches Météores, ils prirent le parti de s'y transporter. Étant donc arrivés dans la thébaïde de Stagi, ils s'établirent d'abord sur le rocher appelé Stylos (la Colonne). Mais Kyr Grégorios n'ayant pu supporter la rigueur du lieu, et s'étant mis en route pour Constantinople, Kyr Athanasios resta seul dans les cavernes de Stagi. Longtemps après, il demanda à l'évêque de Stagi et au Premier de la thébaïde l'autorisation de faire l'ascension de la roche appelée le Large-Rocher (2), et, après avoir obtenu, selon les lois et la règle, les diplômes nécessaires, il y monta et y fonda une petite église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Les pieux exercices auxquels il s'y livra pendant nombre d'années attirèrent autour de lui d'autres anachorètes, de telle sorte qu'à sa mort il ne laissa pas moins de neuf frères (3).

(1) Suivant une croyance populaire, le coupable frappé de cette malédiction devient lui-même ἄλυτος, après sa mort : ses chairs se dessèchent au lieu de se dissoudre, signe extérieur de la damnation éternelle ; de là aussi sans doute le mot τυμπανιαῖος.

(2) Nom particulier de la roche du Météore.

(3) Voir plus loin la vie de cet anachorète et aussi les inscriptions byzantines nos 231 et 235.

Ἐν ὑστέροις γοῦν ἦλθεν ὁ Κυρὸς Ἰωασὰφ ὁ Παλαιολόγος ἀπὸ τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἐκ τῆς ἑαυτοῦ φυγῆς καὶ ἐζήτησεν ἀπὸ τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ, κυρᾶς Ἀγγελίνης καὶ δεσποίνης τῶν Ἰωαννίνων, βοήθειαν, καὶ αὔξησε τὸν ναὸν τοῦ Πλατέος Λίθου, ἤγουν τοῦ Μετεώρου, καθὼς ὑπάρχει καὶ φαίνεται. Καὶ ἄλλα τινὰ σκεύη ἡ Ἀγγέλινα ἐδωρήσατο αὐτῷ ἐκ τοῦ μοναστηρίου τῶν Ἰωαννίνων καὶ ἐκ τοῦ αὐτῆς ἀνδρὸς Θῶμα τοῦ δεσπότου, οὐ μὴν ἀλλὰ δὴ καὶ πρόβατα καὶ βουβάλια. Κατὰ διαδοχὴν καὶ αὐτὸς Πατὴρ Μετεώρου ἐπωνομάσθη καὶ οὐχὶ ἡγούμενος. Τούτου γοῦν τοῦ κῦρ Ἰωασὰφ αἰτησαμένου παρὰ τοῦ ἐπισκόπου Σταγῶν καὶ τοῦ Πρώτου τῆς Σκήτεως τὸν πύργον τῆς Δουπιάνης, ὅς ἐστιν εἰς τὸν λίθον τοῦ Προδρόμου, ἐπεδόθη αὐτῷ διὰ κηροδοσίας καὶ ἔσχον οἱ Μετεωρῖται τὸ ἀχούριον αὐτῶν ἕως εἰς τὸν καιρὸν τοῦ Λαρίσσης κῦρ Διονυσίου.

Ὁ δὲ κῦρ Διονύσιος προσποιούμενος ἀπ' αὐτούς, ἐπικουρίαν διδοὺς αὐτοῖς οὐκ ὀλίγην, ἔκτισε τὸ ἀχούριον καὶ τὴν τράπεζαν. Ἀλλὰ καὶ μέρος ἀπὸ τῆς τοποθεσίας τοῦ Μεγίστου Νικολάου τοῦ Ἀναπαυσᾶ ἐπιχορηγήσας δι' εὐρυχωρίαν, ὡς εἶναι δῆλον, κατὰ τὰ παλαιγένη γράμματα αὐτῶν καὶ τῆς Σκήτεως, ὅτι οὐδὲ βῆμα ποδὸς ἔσχον ἀπὸ τὴν Δρακοσπήλαιαν καὶ κάτω. Καὶ γὰρ ἐὰν εἶχον τὸν Παντοκράτορα μετόχι, ὡς λέγουν, οὐκ ἂν ὀλιγίστην γῆν διὰ κηροδοσίαν ἐζήτουν, οὐδ' ἄλλους ἀμπελῶνας ἐφύτευον μακρόθεν καὶ δι' ἀγορᾶς. Οὔτε δυναστικῶς ἐκράτουν τοῦ Ἁγίου Νικολάου τοῦ Κοφινοῦ, ἀλλὰ κρυπτῶς ἐσύλων καὶ ἐπιβούλως κατεδυνάστευον τοὺς ἀμπελῶνας. Τὸ δ' ἀπὸ τὴν Δρακοσπήλαιαν, ὅ ἐστιν ὁ Λίθος τοῦ Βαρλαὰμ — (ἰσόχρονοι γὰρ ὄντες ὅτε κῦρ Βαρλαὰμ καὶ ὁ κῦρ Ἀθανάσιος, ὅστις κῦρ Βαρλαὰμ ἐφύλαττε διὰ σφενδόνης τοῦ κῦρ Ἀθανασίου τὸ σπήλαιον, ἀπὸ τῶν ληστῶν), — τὸ δ' ἀπὸ τὴν Δρακοσπήλαιαν καὶ ἄνωθεν, τὰ καλούμενα Σκαφιδάκια, ἐπεδόθη αὐτοῖς ἕως εἰς τὸν ἀκρόλοφον· οὐκ οἶδ' ὅπως τὴν ἔκδοσιν ταύτην καλέσω — ἀφέντες ἄμοιρον τὸν Λίθον τοῦτον τοῦ Βαρλαάμ, — εἴπερ ἄρα καὶ ἀληθής ἐστι ἡ ἔκδοσις αὐτὴ ταχὰ, ὅμως σιγῇ τιμάσθω.

Φέρε γοῦν περὶ τῆς Σκήτεως, ἐπειδὴ ὁ λόγος σαφῶς ἀπέδειξε τὰς μαρτυρίας περὶ τῆς τάξεως καὶ καταστάσεως αὐτῆς, ὅπως τε τὰ ἴδια ἔσχεν ἕκαστος καὶ Πρῶτον ἕνα ἐκέκτηντο ἅπαντες, καθώς ἐστιν εὔφημον πανταχοῦ

L'un des derniers qui se joignirent à lui fut Kyros Joasaph Paléologue (1), qui s'était enfui du mont Athos. Grâce aux secours qu'il obtint de sa sœur Kyra Angélina, despotesse de Joannina (2), il agrandit l'église du Large-Rocher, spécialement appelé le Météore. Angélina lui fit beaucoup d'autres libéralités, provenant du monastère de Joannina et de son propre mari, le despote Thomas, et lui donna, entre autres présents, des brebis et des buffles. Conformément à la tradition, Joasaph lui-même porta le titre de Père du Météore et non celui d'higoumène. Ce Joasaph demanda à l'évêque de Stagi et au Premier de la thébaïde la concession de la tour du Doupiani, qui se trouve sur le rocher de Prodromos (le Précurseur), et il l'obtint à titre d'aumône pour les cierges; et les Météorites en firent leur grange, jusqu'à l'époque où Kyr Dionysios occupa l'archevêché de Larisse.

Ce fut ce Kyr Dionysios qui, gagné par eux et leur ayant fourni un secours considérable, leur bâtit une autre grange et un réfectoire, et leur concéda en outre, pour leur permettre de s'agrandir, une partie des terrains du très-grand Nicolas-Anapausas, ainsi qu'il ressort de leurs anciens diplômes et de ceux de la thébaïde. On peut en conclure qu'ils n'avaient pas un seul pied de terrain au-dessous de la caverne de Dracospiléa (3). Car, s'ils avaient possédé le couvent de Pantocrator comme dépendance, ainsi qu'ils le prétendent, ils n'auraient pas demandé à titre d'aumône pour les cierges un pauvre coin de terre, et ils ne seraient pas allés planter d'autres vignes au loin et dans des terrains achetés. Ce n'est pas non plus de plein droit qu'ils sont en possession du couvent de Saint-Nicolas-Kophinas; mais c'est par des menées secrètes qu'ils s'en sont emparés et par des embûches qu'ils ont mis la main sur ses vignobles. Ce qui est au-delà de Dracospiléa est partie intégrante du couvent de Barlaam. En effet, Kyr Barlaam était contemporain d'Athanasios, et défendit même à coups de pierre la caverne de ce père, attaquée par des brigands. Quant au terrain qui s'étend au-dessus de Dracospiléa, et qu'on appelle Skaphidakia, il leur a été donné jusqu'au sommet de la montagne. Je ne sais, il est vrai, comment qualifier une pareille donation. Toujours est-il qu'elle laissait intact ledit rocher de Barlaam..., si toutefois la donation est véritable... Mais, passons ce point sous silence!

III. Revenons maintenant à la thébaïde. Notre discours a démontré par des témoignages manifestes quelle était sa règle et son organisation, et comment chacun parvint à y acquérir des possessions particu-

(1) C'était le fils du roi Syméon Ourosh; il s'était fait ermite aux Météores. Je l'ai trouvé aussi mentionné dans l'acte synodal de la Grande-Porte sous le titre de ὁ ἁγιώτατος βασιλεὺς ὁ ἐν μονάχοις ὑπέρσεμνος Ἰωασάφ, et il signe: Ἰωάννης Οὐρέσης ὁ Παλιαολόγος ὁ διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος ὀνομασθεὶς Ἰωασὰφ μοναχός. Comparez plus loin les inscriptions 232 et 235.

(2) Appelée improprement Angélique, mariée à Thomas, despote d'Épire. J'ai retrouvé une lettre adressée à son frère Joasaph et signée: Μαρία Βασίλισσα Ἀγγέλινα Δούκαινα ἡ Παλαιολόγινα.

(3) Caverne située au pied de la roche de Barlaam, dans l'étroite gorge qui sépare cette roche de celle du Météore.

καὶ ἐν ὅλαις Σκήτεσιν. Ἀπορφανισθείσης γὰρ τῆς Σκήτεως τοῦ ἑαυτῆς καὶ πρώτου ποιμένος, τὰ πάντα εἰς διαρπαγὴν καὶ ἀφανισμὸν ἐναπελείφθησαν. Αὐτὰ γοῦν τὰ πράγματα παρίστωσι τὴν ἀλήθειαν, ὅτι οἱ νῦν εὑρισκόμενοι ἐν ταῖς ἁγίαις ταύταις μοναῖς, ἠρεμωμένας ταύτας ηὑρήκασι. Τὰ πλεῖστα δὲ τούτων εἰς κοσμικῶν χεῖρας διέποντο καὶ ἐκρατύνοντο, ἵνα μὴ εἴπω διεσπῶντο καὶ ἠφανίζοντο· ἡ Ὑπαπαντὴ πς' χρόνους ὑπό τινος Μιχαὴλ Μουχθούρη, ἔχοντος καὶ δύο παῖδας, ὑπάρχουσα πρότερον ἐν κοινοβίου τάξει καὶ μοναδικῇ καταστάσει, καθὼς δηλοῦσι τὰ κόνδυα καὶ τὰ χαλκώματα ἅπερ ἐν τῷ Μετεώρῳ εὑρίσκονται εἰς αὐτῶν ὑπηρεσίαν καὶ ἄλλα σημεῖα δηλοποιοῦσι, ἡ δὲ μονὴ τοῦ Παντοκράτορος ὑπό τινος Στραβοθωδώρη, μηδένα ἄλλόν τινα ἐσχηκότος εἰμὴ γυναῖκα που κρυπτῶς, κἂν ἐσύστερον ἐπῆρεν μίαν μετὰ καπήν· ἀλλὰ τοὺς β' ἀμπελῶνας ἐκράτει καὶ οὐδεὶς ἦν ὁ ἀντιτασσόμενος αὐτῷ οὔτε εἰς τὰς γυναῖκας οὔτε εἰς τοὺς ἀμπελῶνας. Ἴσως μόνον εἰς τὴν ὑστεραίαν εὑρέθη ὁ κῦρ Βησσαρίων ἐπίσκοπος Σταγῶν, ἀφώρισε τὸν εἰς τὴν μονὴν τοῦ Ῥουσάνου, καὶ ἐκεῖ κοσμικὸς ἀπέθανεν, ἦτον δὲ καὶ ἠρημωμένον τῶν κατοικῶν.

Εἰς δὲ τοῦ Καλλιστράτου Κατζίβελοι ἀπλίκευον καὶ ἐκατοίκουν. Εἰς τὴν Ἁγίαν Τριάδα καὶ ἐκεῖ τὰ ὅμοια. Ἀφ' ὅτου γοῦν ὁ πνευματικὸς ὁ Παπᾶ κῦρ Ἄνθιμος ἀνέστησεν αὐτὰ καὶ ἐκαλλιέργησεν, τίς διηγήσεται τὰς τῶν Μετεωριτῶν ἐπιβουλάς τε καὶ ταραχάς; οὐδὲ νὰ τὰ λέγῃ δύναταί τις, οὐ μὴν δὲ νὰ τὰ γράφῃ· ἀφορισμοὺς ἀδίκους πολλάκις, φυλακισμοὺς εἰς τὰ ἐξωτερικὰ πλειστάκις. Αὐτοὶ γὰρ ἦσαν ἀδικοῦντες, οὗτοι καὶ οἱ φυλακίζοντες καὶ διαβάλλοντες. Αἰγυπτιακὸν πόλεμον ἐποίουν κρούοντες καὶ βοῶντες καὶ οὐδὲν ἔλειψε τῶν εἰς αὐτὸν τὸν Παπᾶ Ἄνθιμον ποιοῦντες, ὕβρεις αἰσχρὰς καὶ κακώσεις καὶ ζημίας ἀνηκέστους. Ἀδύνατον γὰρ πάντα καταλέγειν τῇ συντομίᾳ χρωμένοις.

Οὕτω γοῦν τῶν πραγμάτων κακῶς ἐχόντων, οἱ ἐν τῷ λίθῳ τοῦ Βαρλαάμ, ὅτε κῦρ Νεκτάριος καὶ ὁ κῦρ Θεοφάνης, οἱ ὁσιώτατοι πατέρες, ἐβουλήθησαν ποιῆσαι εἰς τὸν λόγγον ὡς τίποτε περιβόλιον, ἵνα ἔχωσι μικρὰν ἀνακωχήν, καὶ ἐν ὅλοις τρισὶν ἔτεσιν ἐγεώργουν καὶ ἐφύτευον καὶ ἐπιμελῶς ἐκόπτουν, μάλιστα δὲ μετ' αὐτῶν τῶν

lières, tandis que primitivement c'était une propriété commune entre tous, comme c'est la règle bénie et partout observée dans les autres thébaïdes. La thébaïde étant veuve de son propre et premier pasteur, tout fut abandonné à la rapacité et à la destruction. Les faits mêmes témoignent de la vérité et déposent que ceux qui habitent aujourd'hui ces saints monastères les ont trouvés déserts et tombés pour la plupart entre les mains des séculiers, qui les dominaient, pour ne pas dire qui les détruisaient et les déchiraient. Le monastère d'Hypapandi (la Visitation) fut, pendant quarante années, au pouvoir d'un certain Michel Moukhthouris, père de deux enfants, après avoir été gouverné selon les règles du cénobitisme et de l'institution monastique, comme le prouvent, entre autres pièces, ses vases et ses ustensiles de cuivre, qui se trouvent maintenant au Météore employés à l'usage des moines. Le monastère du Pantocrator fut de même habité par un certain Thôdoris-le-Fou, sans autre compagnie qu'une femme qu'il avait secrètement avec lui, ce qui ne l'empêcha pas par la suite d'en prendre une autre à loyer (1). Il s'était emparé des deux vignobles du couvent, et personne ne lui faisait opposition, ni au sujet des femmes ni au sujet des vignobles. C'est seulement dans les derniers temps que s'est rencontré Kyr Bessarion, évêque de Stagi, qui l'exila au monastère de Roussanos, et il y est mort séculier, cette sainte demeure étant désertée par ses habitants.

Dans le couvent de Callistratos, c'étaient des Bohémiens qui avaient établi leurs campements et leur résidence. Dans celui d'Haghia-Triadha (la Sainte-Trinité) régnaient les mêmes désordres. Or, depuis le jour où le père-confesseur Papa Kyr Anthimos releva ce couvent et le remit en bon état, qui pourrait raconter les conspirations et les troubles suscités par les Météorites? Loin de pouvoir les dire, on ne pourrait même pas les rapporter par écrit. Ce n'étaient continuellement qu'injustes excommunications, et, journellement, qu'emprisonnements dans les prisons du dehors; car ceux qui commettaient l'injustice étaient en même temps ceux qui emprisonnaient et qui calomniaient. Ils faisaient une guerre d'Égyptiens, pleine de tumulte et de cris; et ils n'ont rien épargné à la personne même de Papa Anthimos, ni grossières insultes, ni méchancetés, ni insupportables dommages. Car il est impossible de tout énumérer dans un exposé aussi rapide.

Cependant, au milieu de ces maux, les très-saints pères Kyr Nectarios et Kyr Théophanès (2), qui habitaient le rocher de Barlaam, voulurent avoir un coin de jardin dans le bois, afin de se procurer un peu de délassement. Durant trois années pleines, ils le défrichèrent, le plantèrent, s'appliquèrent à y faire des

(1) **Καπή**, sorte de contrat de concubinage.

(2) Le couvent établi sur le rocher sanctifié autrefois par l'ermite Barlaam, fut construit seulement en 1552 apr. J.-C. La date est importante pour la fixation de celle du présent manuscrit. Voir l'inscription n° 237.

Μετεωριτῶν τὰ ἀξινάρια καὶ τὰ σκαλίδια ἐξερρίζοναν· καὶ ὅτε εἰς τὸ τέλος τοῦτο καλῶς ἐφιλοκάλησαν καὶ ἔφραξαν, τότε ἀνήφθη ὁ φθόνος ἐς αὐτοὺς καὶ οὐκ ἐδώκουν ὕπνον τοῖς ἑαυτῶν ὀφθαλμοῖς, ἕως ἂν καταβῶσι νὰ τὸ ἀφανίσουν, ὃ καὶ γέγονε. Καὶ γὰρ, δι' ὅλης τῆς Μεγάλης Ἑβδομάδος, οἱ ἄθλιοι καθ' ἑκάστην ἐποίουν συνάξεις, ἐν τίνι τρόπῳ ἀφανίσουσιν αὐτό. Τὴν γὰρ Νέαν Δευτέραν, ὅτε τὸ ἅγιον Πάσχα οἱ Χριστιανοὶ μετ' εὐφροσύνης μελῳδοῦσι, τὸ : « Εἴπωμεν ἀδελφοὶ καὶ τοῖς μισοῦσιν ἡμᾶς, συγχωρήσωμεν πάντα τῇ Ἀναστάσει, » τότε οὗτοι.... τοῖς ἑαυτῶν πνευματικοῖς πατράσι καὶ ἡγουμένοις, οἵτινες τὴν ἑαυτῶν ψυχὴν καὶ ζωὴν ἔφθειραν, διὰ τὴν ἐκεινῶν διόρθωσιν καὶ τιμὴν ψυχῆς τε καὶ ζωῆς. Τεσσαράκοντα γὰρ τζικουρόπουλα λαβόντες καὶ τὸν ἑαυτῶν ἡγούμενον κατέμπροσθεν αὐτῶν βαλόντες καὶ ἀνακουμπωθέντες ὡς εἰς τὸν πόλεμον, ἔδραμον καὶ ἀφειδῶς κατέκοψαν τὸν περίβολον ἐκεῖνον ὅλον, ἕως εἰς τέλος αὐτὸν ἠφάνισαν.

Τά τε περὶ τοῦ Παντοκράτορος ὀλίγα καὶ αὐτῶν ἐπιμνησθέντες ἐκ τῶν νεωστὶ γενομένων μὴ ὅτι καὶ παλαιῶν, — ἐπειδὴ καὶ οὗτοι ἔσχον ἔκπαλαι νομὴν διὰ μύλον πλησίον αὐτῶν, εὐλαβούμενοι τὰ σκάνδαλα, οὐκ ἐθέλησαν ἐκεῖσε πλησιάσαι, ἀλλὰ ἑαυτοῖς καὶ εἰς ἄλλον πόταμον ηὗρον καὶ......... · ὡς δ' ἔμαθον οὕτως πάντες ἐποίησαν τὰ κατ' αὐτούς, ὅσον καὶ προέδωκαν αὐτὸν ἐκεῖ ὅπου ἔδωκαν καὶ τῆς Ἁγίας Τριάδος· ὡς δὲ καὶ τοῦτον προέδωκαν, ἕτερον οὗτοι εἰς τὸ χορτάριν τους καὶ εἰς τὸν ποτιστήν τους ἠθέλησαν ποιῆσαι, καὶ μόνον ὅτι ἐδοκίμασαν, ἔφθανον οἱ φθονοῦντες μετὰ μαχαιρῶν καὶ ξύλων, σύροντες αὐτοὺς εἰς τοὺς ἔξω κριτὰς ἵνα καὶ ἀπὸ τὸ χωράφιν τους ὑποξενώσωσι αὐτοὺς διὰ ψευδομαρτυριῶν. Ἄλλον πάλιν μύλον ἔσχον εἰς τὸν Μάρμαρον, ὁμοῦ μετὰ τοῦ χωραφίου αὐτοῦ· ἥρπασαν καὶ αὐτὸ μετὰ νταπίου διὰ ἄσπρα φ'. Ἐν τούτοις ἅμα ἥρπασαν καὶ τὸν ἀμπελῶνα αὐτῶν. Τὰ δὲ τῆς Ὑψηλοτέρας χωράφια καὶ πρόβατα, καὶ ὅσα ἔσχεν, τίς δύναται εἰπεῖν; τὰ καλλιώτερα πάντα οὗτοι κατήσθιόν τε καὶ κατέπινον. Τοῦ δὲ Ἁγίου Νικολάου τοῦ Κοφινᾶ τοὺς ἀμπελῶνας πόσους κατήσθιον, καὶ ἡ μονὴ ἐστερεῖτο, διὰ τὸ μὴ ἔχειν τοὺς ἐν αὐτῇ κατοικοῦντας μοναχοὺς ἵνα κυβερνηθῶσι! Μόλις γὰρ καὶ μετὰ πολλοῦ κόπου ἐξωστρακίσαμεν αὐτούς, ἐν ὅλοις δ' ἔτεσιν ὑπερμαχήσαντες.

coupes; ce fut même en grande partie avec les cognées et les hoyaux des Météorites qu'ils extirpèrent les racines. Mais, après que finalement ils l'eurent bien nettoyé et qu'ils l'eurent enclos, alors s'alluma contre eux la jalousie. Les Météorites ne donnèrent pas de sommeil à leurs yeux avant d'être descendus pour détruire la nouvelle plantation, ce qui arriva bientôt. En effet, pendant toute la Grande Semaine, les malheureux firent chaque jour des rassemblements pour se concerter sur les moyens d'accomplir cette œuvre de destruction. Ils choisirent le jour du Nouveau Lundi, au moment où les chrétiens chantent avec joie le chant de la Pâque : « Appelons-nous frères et « pardonnons tout à ceux qui nous haïssent, en l'hon« neur de la Résurrection! » C'est en ce jour qu'ils perdirent leurs âmes et leur salut, avec les pères confesseurs et les higoumènes chargés de leur redressement et du prix de leurs âmes et de leur salut (1). Armés d'une quarantaine de hachettes, ayant mis leur higoumène à leur tête, s'étant retroussés et boutonnés comme pour aller en guerre, ils coururent au jardin et le hachèrent avec fureur, jusqu'à ce qu'ils l'eussent enfin réduit à néant.

Rappelons maintenant une faible partie de leurs méfaits envers le Pantocrator, pour ne parler que des plus récents, sans rien dire des anciens. Les moines de ce couvent possédaient de longue date, dans le voisinage du Météore, un emplacement pour un moulin; mais, redoutant les scandales, ils ne voulurent pas s'approcher de ce côté; ils trouvèrent un autre endroit loin de chez eux, sur un autre cours d'eau, et s'y établirent pour moudre leur farine. Dès que les Météorites en eurent connaissance, ils firent tout aussitôt de leur mieux pour dénoncer l'établissement du nouveau moulin, comme ils l'avaient fait pour la Sainte-Trinité. Frustrés par cette dénonciation, les moines voulurent alors en installer un autre dans leur propre pré et sur leur ruisseau d'irrigation; mais, à peine en avaient-ils fait l'essai, que les envieux arrivaient avec des couteaux et des bâtons, pour les traîner devant les juges du dehors et les déposséder de leur champ par de faux témoignages. Le monastère avait encore un autre moulin avec le champ y attenant, au lieu nommé Marmaron; ils s'en saisirent aussi par la chicane (2), au prix de trois cents aspres; et dans le même temps ils mirent aussi la main sur le vignoble des moines. Qui peut dire combien le couvent d'Hypsilotéra était riche en terres, en brebis et en toutes choses, dont le meilleur a été mangé et englouti par les mêmes hommes! Et les vignes de Saint-Nicolas-Kophinas, combien d'années les ont-ils dévorées! C'est à grand'peine et après beaucoup d'efforts que nous sommes parvenus à les expulser, après une lutte qui a duré quatre années entières.

(1) Le manuscrit donne τιμῆς. Construction troublée, phrase incomplète.

(2) En grec vulgaire, νταπία, c'est une *batterie d'artillerie;* mais il y a aussi νταβί, *procès,* et ζάπι, *contrainte*, d'où le mot *zaptié.*

Τεσσάρων γὰρ μονῶν ἐκ τῶν πολλῶν ἐπεμνήσθημεν. Ἑκόντες καταπαύομεν τὸν λόγον, διὰ τὸ μετ' ἄχθος φέρειν ταῦτα καὶ κατὰ τὸ λέγειν καὶ κατὰ τὸ ἀκούειν. Εἰ γὰρ ἁπάσας ἠθουλόμεθα εἰπεῖν καὶ τῶν δεκατεσσάρων μονῶν τὰς ἁρπαγὰς, οὐκ ἦρκε ὁ τῆς ζωῆς ἡμῶν χρόνος ἅπας ἐξειπεῖν καὶ ἐκτραγωδῆσαι, πλὴν μόνος ὁ γιγνώσκων Θεὸς ἐξεύρει ταῦτα καὶ ὅσοι τὰ ἔπαθον γιγνώσκουν καὶ πιστεύουν. Ἡμεῖς δὲ ὅσα εἰποῦμεν οὔτε ἀκουόμεθα οὔτε πιστευόμεθα, διότι εἶπεν ἡ Γραφή· « Πλούσιος ἐλάλησεν καὶ πάντες ἐσίγησαν καὶ τὴν φωνὴν αὐτοῦ ἦρεν εἰς τὸν οὐρανὸν « καὶ ὕψωσεν, καὶ ὁ πτωχὸς ἔκραξεν καὶ οὐδεὶς ὁ ἀκροώμενος. » Πόθεν γὰρ ἔχομεν ἀκουσθῆναι, οἱ μήτε πρόβατα μήτε βουβάλια ἀμέλγοντες καὶ μαρκάτα καὶ γλωσσότυρα ἐπιστομίζοντες τῶν ἀρχόντων, ἀλλ' οὔτε ἡμιόνους καὶ πωλάρια καὶ ἀγέλας βουβάλων ἐπιχορηγοῦντες τοῖς κριταῖς, καθὼς καὶ οὗτοι ποίουσι καὶ ἀποκαλύπτουσι τὸ δίκαιον; Ἀντὶ πάντων οὖν τὴν ἀλήθειαν καὶ μόνον ἔχομεν μετὰ τῆς τοῦ Θεοῦ βοηθείας καὶ οὐκ ἄλλο. Ὁ εἰρηνάρχης οὖν Θεὸς ποιήσῃ σε πολύχρονον καὶ ὑγιῆ, καὶ ἡμᾶς ἀξιώσῃ ἀποθανεῖν ἐν τελείᾳ δικαιοσύνῃ, εὐχαῖς τῆς Παναγιότητός σου. Ἀμήν.

De tous nos couvents, nous n'en avons cité que quatre. Mais c'est volontiers que nous arrêtons ici notre discours, car de pareilles choses sont aussi pénibles à dire qu'à entendre. Si nous avions voulu raconter toutes les rapines dont les quatorze monastères ont eu à souffrir, le temps de notre vie n'eût pas suffi pour les dire et pour les déplorer. Dieu seul, qui voit tout, en sait le nombre; et après lui, il n'y a que ceux qui les ont supportées pour les connaître et pour y croire. Quant à nous, quoi que nous disions, nous ne sommes point entendus, et l'on ne nous croit pas, selon ce qui est dit dans l'Écriture : « Le riche a parlé « et tous se sont tus : il a élevé sa voix et il l'a portée « jusqu'au ciel; le pauvre a crié à son tour et personne « ne l'écoute. » Comment, en effet, pourrions-nous nous faire entendre, nous qui n'avons ni brebis ni buffles à traire, nous qui ne mettons dans la bouche des gouvernants ni crème ni fromages fins, qui ne pouvons fournir aux juges ni mulets, ni poulains, ni troupeaux de buffles, ainsi que font nos ennemis? et c'est par là qu'ils obscurcissent la justice. Contre tous ces moyens, nous n'avons pour nous que la seule vérité, avec le secours de Dieu, et rien autre chose. Donc que Dieu, le roi de paix, te donne santé et longue vie, et qu'il nous accorde de mourir en parfaite justice, par les prières de ta Toute-Sainteté (1). Amen.

Inscriptions byzantines datées. — Nous nous contenterons de transcrire en caractères courants la plupart de ces inscriptions, pleines d'abréviations et de ligatures, que la typographie pourrait difficilement reproduire. Nous avons conservé l'orthographe des originaux.

229.

Palais épiscopal de *Kalabaka* (Stagi). Inscription gravée en spirale autour d'un tronçon de colonne byzantine, qui sert aujourd'hui de support à l'escalier de bois du palais.

ΗΙΙΙΕΙΙΟΝΤΟΕΓΕΓΟΝΗΕΙ
ΤΗΝΗΜΕΡΑΝΤȢΕΥCΕΒΕCΤΑ
ȢΒΑCΗΛΕΟCΗΜΩΝCΗΜΕΟΝΤ
ΠΑΛΕΟΛΟΓȢΚ ΤΗCΕΥCΕΒΕCΤΑ
ΤΗCΔΕCΠΟΙΝΗCΗΜΩΝΑΝΑΡ
ΕΡΑΤΕΟΤΟCΝΙΛȢΤȢΠΑΝ
ΩΜΡΟΛΡΝΑΕΧΗ ΤΑΡΤΤ Ι
ΘΕΟΦΩΡΟΝΠΑΤΕC

. . . .
. . . ημε . . ον τ(οῦτ)ο ἐγεγόνη εἰ[ς]
τὴν ἡμέραν τοῦ εὐσεβεστά-
[τ]ου βασηλέος ἡμῶν Σημεόντ-
[ος] Παλεολόγου κ(αὶ) τῆς εὐσεβεστά-
[τ]ης δεσποίνης ἡμῶν Ἄν(νης), ἀρ-
[χι]ερατεύο(ν)τος Νίλου τοῦ παν[ιερ]
(ωτάτου) μ(ητ)ρο(πολίτου) Λ(α)ρ(ίσσης). Νὰ ἔχῃ
τ(ὰς) ἀρ(ὰς) τ(ῶν) τ(ριακοσίων) ε̄ ῑ
θεοφωρον (p. θεοφόρων) πα[τ]έ[ρ]ω[ν ἐν Νικαίᾳ,] (2)
[ὅστις κ. τ. λ. . . . .]

(1) Ἡ Παναγιότης σου, titre de l'évêque quand on lui parle.

(2) La malédiction des 318 Pères inspirés du concile de Nicée est une formule que je retrouve dans plusieurs documents byzantins de la Thessalie. L'inscription devait s'étendre en dessus et en dessous, sur les autres tronçons de la colonne. Il s'agit probablement de quelque construction, qui était mise sous la protection de cette formule menaçante.

230.

Église épiscopale de *Kalabaka* (Stagi). Inscription peinte au-dessus de la porte. — An du monde 7081, ap. J.-C 1573.

Ὁ πανσεβάσμιος καὶ θεῖος ναὸς οὗτος τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας ἱστορίσθη διὰ συνδρομῆς καὶ ἐξόδου παρὰ τοῦ θεοφιλεστάτου ἐπισκόπου τῆς ἁγιωτάτης ἐπισκοπῆς Σταγῶν, κῦρ Ἰωασάφ, ὁμοῦ δὲ καὶ μετὰ τῶν τιμιωτάτων κληρικῶν καὶ ἀρχόντων τούτων ...., ἀρχιερατεύοντος Λαρίσσης Δανιὴλ, ἐν τῷ ζπα, ἰνδικτιῶνος α, καὶ ἐτελειώθη.

231.

Météores. Couvent du *Météore*. Fragment d'une ancienne inscription peinte, encastrée après coup dans un vieux mur. — An du monde 68..; ap. J.-C. 13...

Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ Ἀθανάσιος..... χα , καθολικὸς πατὴρ καὶ κτίτωρ τῆς μονῆς ταύτης, ἐν ἔτει ͵ςω..Νε (lisez : ͵ςω.., ἰνδικτιῶνος ε).

232.

Même couvent. Inscription gravée sur le meneau de la fenêtre de l'abside et sur son chapiteau. — An du monde 6896; ap. J.-C. 1388.

Ἔτει ͵ςωϟς. Ἀνοικοδομήθη ὁ πάνσεπτος ναὸς οὗτος τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ διὰ συνδρομῆς τοῦ τιμιωτάτου ἐν μοναχοῖς Ἰωασάφ.

233.

Même couvent. Inscription peinte dans l'hiéron de l'église, près de l'image de saint Athanasios, représenté tête nue, en robe blanche, avec une corde pour ceinture. — Années du monde 6896 et 6992; ap. J.-C. 1388 et 1484.

Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων θεμελίων καὶ ἀνικοδομίσθη ὁ θεῖος καὶ πανσέβαστος ναὸς οὗτος τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ διὰ κόπου καὶ ἐξόδου τῶν ὁσιωτάτων πατέρ[ων] ἡμῶν Ἀθανασίου καὶ Ἰωασὰφ, ἐπὶ ἔτους ͵ςωϟς· ὁ καὶ κτίτωρ ἀνιστορίσθη διὰ συνδρομῆς καὶ κόπου τοῦ ἐλαχίστου ἀδελφοῦ ἐν ͵ςϡϟβ, ἰνδικτιῶνος β, μηνὸς νοεμβρίου κ..........

234.

Même couvent. Inscription gravée sur une plaque placée extérieurement au-dessus de la porte latérale. An du monde 7053; ap. J.-C. 1545.

Ἀνοικοδομήθη ὁ πάνσεπτος οὗτος ναὸς τῆς Μεταμορφώσεως τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ διὰ συνδρομῆς κόπου τε τῶν εὑρισκομένων ἀδελφῶν, ἔτους ζ ν γ.

235.

Même couvent. Inscription peinte à l'intérieur de l'église, au-dessus de la porte du milieu. — An du monde 7061; ap. J.-C. 1553.

Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων καὶ ἀνιστορίσθη ὁ πάνσεπτος καὶ θεῖος ναὸς οὗτος ὁ τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος

ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τῆς Μεταμορφώσεως διὰ συνδρομῆς καὶ κόπου τῶν εὑρισκομένων ἀδελφῶν, ἡγουμενεύοντος κυροῦ Συμεὼν ἱερομονάχου ἐπὶ ἔτους ͵ζ ξ α, ἐν μηνὶ νοεμβρίῳ η, ἰνδικτιῶνος ι α.

236.

Même couvent. Inscription sur une plaque de terre cuite, au-dessus de la porte du réfectoire.
— An du monde 7065 ; ap. J.-C. 1557.

Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων θεμελίων ἡ παροῦσα τράπεζα διὰ συνδρομῆς καὶ κόπου τῶν εὑρεθέντων ἀδελφῶν καὶ δι' ἐξόδου κυροῦ Συμεὼν ἱερομονάχου, ἡγουμενέβοντος κῦρ Συμεὼν ἱερομονάχου, μηνὸς Αὐγούστου ͵ζ ξ ε.

237.

Météores. Couvent de *Barlaam.* Inscription sur une tuile, dans le mur de l'abside de l'église.
— An du monde 7050; ap. J.-C. 1542.

+ Νεκτάριος καὶ Θεοφάνης ἱερομόναχοι καὶ κτίτορες ἐξ Ἰωαννίνων οἱ Ἀψαρ[ά]δες, ἔτους ζ ν, ἰνδικτιῶνος ι[ε].

238.

Même couvent. — Inscription peinte dans l'église. — Ap. J.-C. 1548 et 1780.

Ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων καὶ ἀνεκαινίσθη ὁ θεῖος καὶ πάνσεπτος ναὸς τῆς σεβασμίας μονῆς τῶν Ἁγίων Πάντων παρὰ τῶν ὁσιωτάτων ἐν ἱερομονάχοις καὶ αὐταδέλφων κυροῦ Νεκταρίου καὶ κυροῦ Θεοφάνους, ἔτει α φ μ η, ἀνεκαινίσθη ͵α ψ π.

239.

Météores. Couvent d'*Haghia-Triadha.* Inscription sur une brique de l'église. — An du monde 6984; ap. J.-C. 1476.

͵ς ϡ π δ.

240.

Même couvent. Eglise ronde de Saint-Jean-Baptiste, creusée dans le roc, avec l'inscription :

Διὰ χειρὸς Νικοδίμου μοναχοῦ καὶ πτοχοῦ ῥαχενδίτου.

La même église réparée et repeinte en ζ ρ ϟ. An du monde 7190 : apr. J.-C. 1682.

241.

Couvent de la *Panaghia Mégalón-Pylón* (aujourd'hui *Porta-Panaghia*). Inscription copiée anciennement sur un évangile manuscrit du couvent de *Dousko* (*Haghios-Sótîr Mégalón Pylón*). — An du monde 6791 ; ap. J.-C. 1283.

Ἀνηγέρθη ὁ πάνσεπτος καὶ θεῖος ναὸς οὗτος τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας ἐκ βάθρων διὰ συνδρομῆς καὶ ἐξόδου τοῦ πανευτυχεστάτου καὶ σεβαστοκράτορος Κομνηνοῦ Ἰωάννου Ἀγγέλου τοῦ Δούκα, ἔτους ς ψ ϟ α, ἰνδικτίων(ος) ια.

242.

Couvent de *Haghios-Sôtîr Mégalôn Pylôn* (communément *Dousko*). — An du monde 7066; ap. J.-C. 1558.

Ἀνηγέρθη ὁ πάνσεπτος οὗτος καὶ θεῖος ναὸς τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τῶν Μεγάλων Πυλῶν, πρώην μὲν ἐν ἄλλῳ σχήματι παρὰ τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Βεσσαρίωνος, ἀρχιεπισκόπου Λαρίσσης, καὶ τοῦ αὐταδέλφου αὐτοῦ Ἰγνατίου, ἐπισκόπου Καπούας καὶ Φαναρίου· ὕστερον δὲ, ἐν τούτῳ περικαλλεῖ σχήματι οἷον ὁρᾶται, ἀνηγέρθη ἐκ βάθρων καὶ ἀνιστορίσθη παρὰ κυροῦ Νεοφύτου τοῦ αὐτῶν ἀνεψιοῦ, τοῦ καὶ τὸν αὐτὸν θρόνον τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως Λαρίσσης ἰθύνοντος, καὶ τῶν ὑπ' αὐτοῦ θεοφιλεστάτων ἐπισκόπων, τοῦ τε Λίτζας Λουκᾶ, τοῦ Δημητριάδος Ἰωσὴφ καὶ τοῦ Φαναρίου Μαρτυρίου, ἐπὶ ἔτους ͵ζ ξ̄ ς̄, μηνὶ νοεμβρίῳ ὀκτω, ἰνδικτιῶνος α.

Sur la coupole, on lit en face de la marque du sultan Sélim : ἔτος ζ̄ ν̄ γ. ἰνδ. γ̄. μηνὶ ὀκτομβρίῳ λ̄ (7053 : apr. J.-C. 1545).

243.

Petit couvent de *Corona,* dans le Pinde. Inscriptions peintes auprès du portrait du fondateur, représenté dans un riche costume byzantin à ramages. — An du monde 7095; ap. J.-C. 1587.

Ἀνδρέας Μποῦνος καὶ νέος κτήτωρ τῆς ἁγίας μονῆς ταύτης.

Τέρμα περισσοῦ ἱδρῶτος Δανιὴλ ἀζεύκτου
Ναὸν ὅδ' ἄχραντον κτήσατο Παναγίης,
Σὺν δαπάναις πλείσταις εὐγενέος κομόωντος (?)
Ἀνδρέου εὐτραφέος πλήθεσιν εὐπραγίης,
Ἑπτακισχιλίῳ ἐννενηκοστῷ πέμπτῳ ἔτει,
Αὐγούστου ἕνην καὶ νέαν ἱσταμένου.

244.

Église de *Libanovo,* dans la région de l'Olympe. Inscription peinte. — An du monde 6994; ap. J.-C. 1486.

+ Ἀνεκενίσθη καὶ ἀνιστορίσθη ὁ θεῖος καὶ πάνσεπτος ναὸς οὗτος τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου διὰ συνδρομῆς κόπου καὶ ἐξόδων τῶν ἐντιμοτάτων ἀρχόντων κυροῦ Δημητρίου Προκθαίου καὶ κυροῦ Ἰωάννου ἱερέως καὶ Θομοῦ ἱερέως, μετὰ τοὺς χωρικοὺς ὅλους, μικρούς τε καὶ μεγάλους, ἀρχιερατεύοντος τοῦ πανιεροτάτου ἐπισκόπου Κίτρου ὑπερτίμου κυροῦ Νεοφίτου καὶ πρωτοθρόνου πάσης Θεταλίας, ἔτει ͵ς Ϡ ϙ δ, ἰνδικτιῶνος.., μηνὸς Ἰουνίου ς̄.

Vie de saint Athanasios, fondateur du Météore. — Analyse et extraits d'une vie manuscrite, tirée d'un ancien registre à l'usage des higoumènes. Cette biographie, dont la langue est déjà toute romaïque, offre des points de comparaison intéressants avec le discours historique publié plus haut.



ΒΙΟΣ ΑΘΑΝΑΣΙΟΥ.

(Extraits.)

Athanasios, appelé de son nom laïque Andronicos, était né à Néo-Patras, l'ancienne Hypata, au pied du mont *Molybion,* d'une famille riche et puissante. Orphelin de bonne heure, confié à son oncle, il échappe au sac de la ville par les Latins :

Ἐστῶντας δὲ καὶ νὰ κουρσευθῇ τὸ κάστρον ἡ Νέα Πάτρα ἀπὸ τοὺς Ἰταλοὺς ἤγουν Φράγγους, μαζὶ μὲ τοὺς ἄλλους πλησιοχώρους αἰχμαλωτίσθη ἀπ' αὐτοὺς καὶ τὸ παιδίον· καὶ βλέποντάς τον ὁ ἔξαρχος τῶν Φράγγων ἀστεῖον κατὰ τὴν ὄψιν, τουτέστι συνετὸν, καλοπρόσωπον καὶ χαριτωμένον, ἠθουλήθη νὰ τὸ στείλῃ εἰς τὸ ὀσπίτιον τοῦ, ὅσον τινὰ (sic) λάφυρον, ἤγουν ζωντανὸν κούρσευμα, τὸ ὁποῖον ἐστῶντας καὶ νὰ τὸ γνωρίσῃ τὸ παιδίον, ἐμεταχείρισε τὴν σωτηρίαν του μὲ τὸ φευγατεῖον, δηλαδὴ ἔφυγε καὶ ἐγλύττωσε.

Il débarque à Thessalonique et perd son tuteur au village d'Akapnion. Andronicos devient alors domestique d'un secrétaire des commandements du roi, puis il est reçu gratuitement aux écoles de la ville; il veut entrer à l'*Haghion-Oros,* mais il est jugé trop jeune. Il se rend ensuite à Constantinople, où il fréquente Grégorios le Sinaïte, Daniel surnommé le Solitaire, Isidoros qui devint patriarche, et Asyndicos, qui plus tard soutint des opinions entachées d'erreur. En Crète, il rencontre un homme charitable, qui veut lui donner sa fille; c'est alors qu'il se sauve au mont Athos, à la Σκήτη de Magoula, dépendante du monastère d'Ivérôn. Il est reçu plus tard à Milia, Μηλαῖα, par les vertueux Pères Moysès et Grégorios; ce dernier lui coupe les cheveux et le nomme Antonios, nom qu'il changea contre celui d'Athanasios en prenant l'habit monastique. Milia est le plus haut sommet de l'Athos, au pied duquel doit se trouver le lieu spécialement appelé ainsi; car il n'y a pas sur ce sommet de pommiers, mais seulement des κοκουμαρέαις et des κέδροι très-hauts. Athanasios descend de là dans les monastères chercher de la nourriture pour les pères; il revient chargé comme un mulet et souvent arrêté en route par la neige. Mais cette première tentative de vie solitaire est interrompue par les incursions des Turcs :

Οἱ δὲ Ἀγαρηνοὶ, ὅπου κοινῶς καὶ συνήθως ὀνομάζονται Τοῦρκοι, δὲν ἔπαυαν πάντοτε νὰ αἰχμαλωτίζουν καὶ νὰ κουρσεύουν διὰ θαλάσσης τὸ Ἅγιον Ὄρος.

Moysès étant mort, Grégorios emmène Athanasios par Thessalonique et Verria; c'est dans cette dernière ville qu'on leur indique les rochers des Météores :

Ἀνταμώνοντας δὲ τὸν ἐπίσκοπον Σερβίων Ἰακωβὸν ὀνόματι, ἔμαθον ἀπ' αὐτὸν διὰ τοὺς Σταγοὺς ἐτζῆ· « Εἶναι, λέγει, μικρὰ πόλις ὅπου εὑρίσκεται ἀναμεταξὺ εἰς τὸ σύνορον τῶν Ἰωαννίνων καὶ τῆς Βλαχίας ταύτης « (Βλαχία δὲ ἐλέγετο πρῶτα ἡ Δευτέρα Θεσσαλία, ἤγουν τὰ μέρη τῆς Λαρίσσης), καὶ εἰς αὐτὸν τὸν τόπον στέ-« κουνται λίθοι ὑψηλοὶ καὶ μεγάλοι ἀπὸ κτίσεως κόσμου, ὅπου ἐστερεώθησαν τοιούτης λογῆς ἀπὸ τὸν δημιουργὸν « Θεόν. » Παγαίνοντες εἰς τὸν τόπον, τοὺς μὲν λίθους τοὺς εὕρηκαν καθὼς ἄκουσαν, ἀμὴ κανένας ὅπου κατοίκη εἰς αὐτοὺς δὲν ἦτον, πάρεξ σαρκοφάγα ὄρνεα, γύπες δηλονότι καὶ κόρακες. Ἕνας δὲ καὶ μόνος λίθος ἀπ' αὐτοὺς εἶναι κόντα εἰς τὴν πόλιν, ὅπου ἐκατοικίσθη ἀπὸ τὸν παλαιὸν καιρὸν, καθὼς λέγουσιν, ἀπὸ ἕνα βοσκὸν, ὁ ὁποῖος βοσκὸς, τυποῦντας καὶ ναὸν γλυπτὸν εἰς τὴν πέτραν εἰς ὄνομα τῶν Ταξιαρχῶν, τὸν ἐπωνόμασε Στύλον.

Ils trouvent à Stylos le vieux moine Tryphéros. Grégorios, effrayé de la dureté de cette vie, est retenu par les promesses de service d'Athanasios. D'autres frères se groupent autour d'eux. Athanasios est occupé pendant cinq jours dans une caverne de Stylos à tisser la laine. Les voleurs veulent l'attaquer, et sont chassés par Varlaam. Il monte alors sur un autre rocher, celui d'Haghios-Prodromos, puis enfin il fait l'ascension du Platys-Lithos (appelé proprement le Météore) avec deux moines, et s'établit dans deux cavernes dont l'une est consacrée à la Mère de Dieu. Grégorios finit par quitter les rochers, où il avait acquis le surnom de *Stylite,* et il laisse l'ermitage de Stylos sous la direction d'un père nommé Anastasios. Athanasios suit son γέροντας à Thessalonique et ne le quitte que lorsque celui-ci part pour Constantinople. De retour aux rochers, il trouve Anastasios mort; les corbeaux apportent les ossements du père jusque sous ses yeux. Il remonte alors sur la roche du Météore et admet quatorze

frères, sous le nom de παρακελλιῶται, pour l'aider à cultiver quelques vignes et quelques champs au pied du rocher. On établit l'échelle, puis l'église est construite dans les circonstances suivantes :

Ἔπειτα δι' ἐξόδου τινὸς μεγιστάνου, ὅπου ἐκατάγετο ἀπὸ τὸ γένος ὅπου ἐλέγετο τῶν Τριβαλλῶν, καὶ διὰ συνεργίας καὶ συνδρομῆς τῶν ἀδελφῶν, ἀνηγέρθη ναὸς τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ ὡραιότατος, τοῦ ὁποίου ναοῦ μέρος κατεβάζοντας τὸ ὕστερον ὁ κλεινὸς Ἰωασὰφ, ὅπου ἐδέχθη ὕστερον ἀπὸ τὸν Ἀθανάσιον τὸ κελλίον του, ἀνηγέρθη εἰς μάκρος καὶ ὕψος καθὼς φαίνεται τώρα.

C'est alors qu'Athanasios publie le canon de la communauté, κοινόβιον, dont la sévérité ascétique peut être jugée par les exemples suivants :

Παιδία κοσμικὰ γράμματα νὰ μὴ μαθαίνουν. — Γυναῖκα νὰ μὴν ἐμβαίνῃ ἔμπρὸς ἀπὸ τὸ διατεταγμένον ὅρος, μήτε νὰ τὴν δώσουσι τίποτες ἀπὸ τὰ φαγητὰ, ἂν καὶ ἤθελε συμβῇ νὰ ἀπεθάνῃ ἀπὸ τὴν πεῖναν.

Plusieurs de ses prédictions ont trait à des faits ou à des personnages historiques, par exemple au César serbe Préalybos et à ses rapports avec les Albanais :

Διότι ὁ Καῖσαρ ἐκεῖνος ὅπου ὠνομάζετο Πρεάλυμπος, ὕστερα ἀφοῦ ἔβαλεν εἰς ὅρκον τοὺς Ἀλβανίτας, ἐρχόμενος πρὸς τὸν πατέρα, τοῦ ἔδειχνε τοῦτο ὡσὰν ἕνα καύχημα· ὁ δὲ πατὴρ, ὅπου κατ' ἀλήθειαν ἐλάλουσεν ἐνώπιον βασιλέων καὶ δὲν ἐντρέπετο, εἶπεν· « Ἐσὺ μὲν, ὡσὰν ὅπου ἐπῆρες χορτάρια, μὴν καύχασαι, διάτι ἔχεις « νὰ πληρώσῃς τὸ ὀγλιγορώτερον διὰ ταῦτα ἐδικά σου αἵματα, » τὸ ὁποῖον καὶ ἔγινε, διάτι ἐστῶντας καὶ νὰ κτυπηθῇ εἰς τὴν κοιλίαν καὶ νὰ τοῦ τρέξῃ αἷμα, ὕστερα εἰς ὀλίγον ἀπέθανε. Μετὰ ταῦτα ἡ γυνὴ τούτου τοῦ Καίσαρος Πρεαλύμπου ἔχουσα πόθον νὰ ἴδῃ τὸν πατέρα, ὅταν ἦλθεν εἰς τοὺς Σταγοὺς, αὐτὸς δὲν ἤθελε, μὲ τὸ νὰ ἐφυλάγετο εἰς ἄκρον ἀπὸ τὴν θεωρίαν καὶ ὁμιλίαν τῶν γυναικῶν καὶ μὲ τὸ νὰ εἶναι τὰ κύκλῳ τοῦ Μετεώρου ἄβατα εἰς τὰς γυναῖκας καὶ ἀπεριπάτητα. Ἐστῶντας δὲ νὰ τὸν ἐνόχλουσι πολλὰ διὰ τοῦτο, συναπαντῶντας τὴν, ἀπομακρόθεν τῆς εἶπε· « Τί εἶναι εἰς τοῦ λόγου σου αὐτὰ τὰ φαντάσματα καὶ ἡ κενὴ δυναστεία καὶ « ματαία δόξα; Ἤξευρε καλὰ πῶς δὲν θέλει περάνῃ πολὺς καιρὸς τὸ ἀναμεταξὺ καὶ ἀποθνήσκουσα, καὶ ἐσὺ θὰ « ἀφίσῃ αὐτὰ στανικῶς εἰς ἄλλας, » ἡ ὁποία καὶ ἀπέθανεν φανερὰ, ἀφ' οὗ ἐπέρασαν τρεῖς μῆνες.

Une autre prédiction se rapporte à la prise (?) de Thessalonique par les Turcs, événement qu'il aurait annoncé trois ans avant sa mort :

Τὴν δὲ ἐρήμωσιν τῆς Θεσσαλονίκης, ὅπου ἔγινε ἀπὸ τοὺς Τούρκους, τὴν εἶπεν ἀργίτερα ἀπὸ τρεῖς χρόνους· « Διότι εἶδα, λέγει, ὅλαις ταῖς πόρταις τῆς κλειμέναις καὶ μοναχὰ ἡ πόρτα τοῦ αἰγιαλοῦ εἶχεν ὀλίγον μέρος « ἀνοικτόν. »

Athanasios, à sa mort, laisse comme successeur Macarios, le roi Joasaph se trouvant alors à Thessalonique.

Chrysobulle de l'Évêché de Stagi. — Ce document, intéressant pour la géographie de la Thessalie byzantine, se trouve peint en toutes lettres sur les murs du vestibule de l'église épiscopale de *Kalabaka*, dont le titre ecclésiastique est toujours celui de *Stagi*. La plupart des noms de lieu qu'il contient sont encore en usage aujourd'hui; ils permettent de suivre en grande partie, sur nos Cartes B et G, des limites qui doivent représenter à peu près celles de l'ancienne *Tymphée*, district thessalien, que les anciens rattachaient à l'Épire et dont la capitale, *Aiginion*, n'était autre que *Stagi* ou *Kalabaka*. La bulle est d'Andronic le Jeune et de l'an du monde 6844, indiction 4 (1336 ap. J.-C.). C'est en effet quelque temps après son avénement au trône, arrivé en 1332, que ce prince reconquit sur Jean, despote d'Épire, les places de la haute Thessalie, *Phanari, Triccala* et *Stagi*, et reçut la soumission des Albanais (Arvanitovlaques) nomades du Pinde. Il s'agit sans doute des Valaques qui occupent encore ces montagnes : le village de *Malacassi*, qui a conservé le nom des Μαλακάσιοι, est compris dans les limites assignées au diocèse de Stagi. Voici le texte de Cantacuzène : Οἱ τὰ ὀρεινὰ τῆς Θετταλίας νεμόμενοι Ἀλβανοὶ ἀβασίλευτοι, Μαλακάσιοι καὶ Μποῦϊοι καὶ Μεσαρῖται, ἀπὸ τῶν φυλάρχων προσαγορευόμενοι, περὶ δισχιλίους καὶ μυρίους ὄντες, προσεκύνησαν ἐλθόντες καὶ ὑπέσχοντο δουλεύειν· ἐδεδοίκεσαν γὰρ μὴ, χειμῶνος ἐπελθόντος, διαφθαρῶσιν ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων, ἅτε πόλιν οἰκοῦντες οὐδεμίαν, ἀλλ' ὄρεσιν ἐνδιατρίβοντες καὶ χωρίοις δυσπροσόδοις, ὧν ἀναχωροῦντες τοῦ χειμῶνος διὰ τὸ κρύος καὶ τὴν χιόνα ἄπιστόν τινα ἐν τοῖς ὄρεσιν ἐκείνοις νιφομένην, εὐεπιχείρητοι ἔσεσθαι ἐδόκουν (I, p. 474, 10, éd. Par.). Le chrysobulle que nous publions, par la mention des

Valaques, des Bulgares et des Albanais, placés sous la dépendance de l'évêché, confirme cet important passage, l'un des textes les plus curieux de toute l'histoire byzantine sur l'ethnographie de la Thessalie au moyen âge.

ΧΡΥΣΟΒΟΥΛΛΟΝ.

Ἐπειδὴ ὁ θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος καὶ οἱ κληρικοὶ τῆς ἁγιωτάτης ἐπισκοπῆς Σταγῶν ἀνέφερον ὅτι κέκτηνται δύο χρυσόβουλλα τοῦ ἀοιδίμου μακαρίτου ἁγίου αὐθέντου καὶ βασιλέως Κυρίου Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου καὶ ἕτερον χρυσόβουλλον τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ, δωρούμενα τῇ αὐτῇ ἐπισκοπῇ παροίκους ἐνυποστάτους (1) μετὰ τῆς γῆς αὐτῶν ζευγάρια δέκα ἐννέα καὶ ἐπέκεινα τῆς γῆς τοσούτων ζευγαρίων ἑτέραν γῆν μοδίων χιλίων, ἥτις εὑρίσκεται ἐν τῷ χωρίῳ λεγομένῳ Κουβέλτζιον, εὑρίσκονται δὲ ἐν αὐτῇ τῇ γῇ κατεχόμενα παρὰ τοῦ θεοφιλεστάτου ἐπισκόπου καὶ τῶν κληρικῶν τῆς αὐτῆς ἐπισκοπῆς· ὡσαύτως ἐνεφάνισαν τῇ ἐμῇ Βασιλείᾳ ὁ αὐτὸς ἀρχιερεὺς μετὰ ἐκεῖσε κληρικῶν προσταγματικὸν βασιλικὸν καὶ αὐθεντικὸν ἡμῶν διάφορον, ἐπικυρωτικὸν ὅ τις φαίη εἶναι τῶν ἀναγεγραμμένων ἐκκλησιαστικῶν πραγμάτων· ἐγγράφως τῇ Βασιλείᾳ μου ἐδήλου εἶναι τὸν θεοφιλέστατον ἐπίσκοπον Σταγῶν μετὰ τῶν αὐτοῦ κληρικῶν δεσπότας καὶ κατόχους τῶν ἀναγεγραμμένων ἐνυποστάτων παροίκων μετὰ τῆς γῆς αὐτῶν χωρούσης (2) ζευγάρια δέκα ἐννέα καὶ ἐπέκεινα τούτων ὅσα ἐν τῷ πρακτικῷ γεγραμμένα τυγχάνουσιν· ἀκολούθως δὲ τούτοις ἐνεφανίσθησαν ὑπ' αὐτῶν καὶ πρακτικὰ οὐκ ὀλίγα σιγγίλλια περὶ τῶν προσόντων τῇ ἁγιωτάτῃ ἐπισκοπῇ Σταγῶν ἐπικυρωτικά, μετὰ χρυσοβούλλων τῶν πρὸ ἡμῶν βασιλέων καὶ ἑτέρων ἀναγραφῶν (3), πάσης καὶ παντοίας δημοσιακῆς ζητήσεώς τε καὶ δόσεως καὶ ὀχλήσεως καὶ ἐπηρείας καὶ ζημίας ἀνωτέρως διατηρεῖσθαι διαλαμβάνοντα πάντα τὰ ὑπὸ τὴν ἁγιωτάτην ἐπισκοπήν, τοὺς κληρικοὺς δηλάδη, τοὺς ἐνοίκους, τὰ χωρία, τὰ μοναστήρια καὶ τοὺς ὑπὸ τὴν ἐνορίαν αὐτῆς ὄντας ἱερωμένους Βλάχους τε καὶ Βουλγάρους καὶ Ἀλβανίτας, ταῦτα δὲ πάντα τὰ γεγενημένα κατὰ τὴν περίληψιν τῶν ἀναπεφωνημένων βασιλικῶν χρυσοβούλλων· καθὸ καὶ τὸ πρακτικὸν ἴδομεν καὶ ἐπέγνωμεν τοῦ Μανούση τοῦ χρηματίσαντος, τοῦ πράκτορος καὶ ἀναγραφέως, φέρον ἐπιβεβαίωσιν ὄπισθεν τοῦ πρωτοπ(ατρικίου) σεβαστοῦ ὑπερτάτου πράκτορος (4). Περιεῖλε δὲ τὸ τοιοῦτο πρακτικὸν διοικεῖσθαι τὴν ἐπισκοπὴν εἰς τὸ Παλαιόκαστρον (5), διακρατοῦσαν αὐτὸ καὶ περὶ τοὺς πρόποδας τούτου ἔχουσαν περιβόλιον καὶ λόετρον σύνεγγυς τοῦ ἁγίου ναοῦ τοῦ Προδρόμου, ἔνθα καὶ ἡ βρύσις ἐστίν, ἔτι δὲ καὶ εἰς τοὺς πρόποδας τοῦ αὐτοῦ Παλαιοκάστρου τὸ ἐμπόριον, ἐν ᾧ ἐδήλου τὸ αὐτὸ πρακτικὸν ὡς εἶχεν ἡ αὐτὴ ἁγιωτάτη ἐπισκοπὴ κληρικοὺς ἐνυποστάτους τριάκοντα ἕνα καὶ ἐνοίκους ἀνυποστάτους (6) ἑξήκοντα πέντε καὶ μυλῶνας ὁλοκαιρίους δύο καὶ μυλοθέσιον ἕν· ἔτι δὲ εὕρομεν ἐν τῷ αὐτῷ πρακτικῷ καὶ τὰ ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ αὐτῇ μονήδρια εἰς μετόχια ὄντα τῆς αὐτῆς ἁγιωτάτης ἐπισκοπῆς, ἥ τε μονὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου ἡ Δουπιάνη καὶ ἡ μονὴ τῆς Θεοτόκου εἰς τὸ Λαμπόχοβον καὶ ἡ μονὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου εἰς τὸ Ἀσπροπόταμον, ὡσαύτως εἰς μετόχια ταύτης· τούτων πάντων δεσπόζουσαν τὴν ἁγιωτάτην ἐπισκοπὴν Σταγῶν διώρισται ἐν ἐκείνῳ τῷ πρακτικῷ.

Εὕρομεν δὲ ἐν τῷ αὐτῷ πρακτικῷ καὶ τὴν περιοχὴν τῆς τοιαύτης ἐπαρχίας, ἀρχομένην ἐκ χωρίου Τζηρνιτζόβου λεγομένου, καὶ ἀναβαίνει εἰς τὴν ῥάχην, καὶ καταβαίνει εἰς τὸ ξηρόρευμα πλησίον τῆς Σθλατένας, καὶ

(1) Manuscrit : ἀνυποστάτους. Voir plus bas, note 6.

(2) Manuscrit : χορούσαν.

(3) Manuscrit : ἀναγραφε. Voir plus loin, page 454, note 2.

(4) Les mots πράκτωρ καὶ ἀναγραφεὺς désignent l'agent du fisc qui perçoit l'impôt et qui dresse en même temps les rôles des contributions, opération exprimée par les mots ἀναγραφή, ἀναγράφεσθαι. Dans une de nos bulles, il est question d'un autre agent spécialement affecté εἰς ἀπογραφικὴν κατάστασιν τῆς χώρας, sorte de relevé cadastral, qu'Andronic avait fait exécuter en reprenant possession du pays. Le chef supérieur, ὑπέρτατος πράκτωρ, porte les titres de *sébaste* et de *protopatrice :* car l'abréviation du manuscrit πρωτοπ̄ σεβάστου ne saurait se lire πρωτοσεβάστου.

(5) Il est très-intéressant de voir la curieuse forteresse que j'ai désignée p. 414 comme l'acropole de l'antique *Aiginion*, déjà appelée au quatorzième siècle *Palæocastron,* par une tradition qui remonte nécessairement à une époque beaucoup plus haute.

(6) Les πάροικοι ἐνυπόστατοι, dont il est plusieurs fois question dans cette bulle, sont des paysans attachés à la terre (de ὑπόστασις avec le sens byzantin de *propriété*) ; les κληρικοὶ ἐνυπόστατοι répondent aux κληρικοπάροικοι, déjà cités par le lexique de Du Cange. Quant aux ἔνοικοι ἀνυπόστατοι, ce sont de simples habitants sans terres et non attachés à la glèbe

ἀναβαίνει ἐς βουνὸν τὸ λεγόμενον Βλέμπι, καὶ καταβαίνει τὰ διάραγχα τοῦ βουνοῦ τοῦ λεγομένου Μποκοβικοῦ, καὶ καταντᾷ εἰς τὸ Μέλοβον καὶ εἰς τὴν Κάριτζαν, καὶ ἀνέρχεται πλησίον τοῦ Λοέτρου, καὶ ἀναβαίνει εἰς τὸ βουνὸν τῆς Μπονάσας, καὶ καταβαίνει ἕως ξηροποτάμου τοῦ λεγομένου Σουσίτζα, καὶ ἀνέρχεται εἰς τὸ χεῖλος τοῦ ποταμοῦ ἕως εἰς τὸ τῶν Χλαπῶν σύνορον, καὶ ἀνέρχεται πρὸς δυσμὰς εἰς τὴν Μηλέαν καὶ εἰς τὸ Ζυγὸν, καὶ καταβαίνει πρὸς νότον εἰς χωρίον λεγόμενον Χαλίκι, καὶ ἀναβαίνει εἰς τὰ Λευκὰ Ὄρη καὶ εἰς βουνὸν τῆς Μοτζάρας καὶ καταντᾷ εἰς τὸ Γρεβενοσέλι, καὶ περᾷ τὸν Ἀχιλῶον ποταμὸν, καὶ καταντᾷ εἰς τὸ χωρίον τὸ λεγόμενον Μουσίνια, καὶ ἀνέρχεται εἰς τὸ Μυρόκοβον καὶ εἰς τὰ Κορνήσια, καὶ ἀναβαίνει εἰς τὸ βουνὸν, καὶ καταβαίνει εἰς χωρίον τὸ λεγόμενον Βαρδάνι, καὶ ἀναβαίνει τὰ διάραγχα, καὶ καταβαίνει εἰς τὴν πηγὴν τοῦ Κορμοῦ καὶ ἀναβαίνει εἰς τὸ βουνὸν τὸ λεγόμενον Κοζίακον, καὶ καταβαίνει κατὰ ἀνατολὴν εἰς χωρίον Ξυλικοὺς, καὶ κατέρχεται ἕως βρύσεως τοῦ Μαυρονέρου, καὶ ἀπέρχεται πρὸς μεσημβρίαν μεχρὶ τοῦ λεγομένου Ἡμεροκλίματος διαιροῦσα τὰ δίκαια χωρίου Μερτζίου καὶ σχίζουσα τὸν δρυμῶνα καὶ ἀνέρχεται πρὸς ἄρκτον καὶ καταντᾷ μεχρὶ τῶν ἀμπελίων χωρίου Τραμπουχουνίστας, ὅθεν καὶ ἤρξατο τὸ πρῶτον (1).

Οἱ δὲ προειρημένοι ὅ τε θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος Σταγῶν καὶ οἱ κληρικοὶ αὐτοῦ ἦλθόν τε καὶ παρεκάλεσαν ἵνα τύχωσι, ἐπὶ τούτοις τοῖς βασιλικοῖς χρυσοβούλλοις καὶ πρακτικοῖς τῶν παλαιῶν ἀναγραφῶν (2), καὶ ἡμετέρου χρυσοβούλλου βεβαιωτικοῦ πάντων τῶν προσόντων τῇ ἁγιωτάτῃ ἐπισκοπῇ, ἵνα μὴ ἀπὸ τῆς πολυετίας εἰς λήθην τὰ τοιαῦτα ἔλθωσι. Ἡ δὲ Βασιλεία μου τὴν παράκλησιν καὶ αἴτησιν αὐτῶν εὐμενῶς προσδεξαμένη τὸν παρόντα χρυσόβουλλον ἐπιχορηγεῖ καὶ ἐπιβραβεύει αὐτοῖς.

Δι' οὗ προστάσσει καὶ διορίζεται, ἵνα κατέχῃ αὐτὰ καὶ νέμηται μεχρὶ τοῦ νῦν, καθὼς ἔχει ἀνέκαθεν καὶ ἐξαρχῆς εἰς ταῦτα δίκαιον· καὶ ἔχει ἄδειαν ποιεῖν εἰς σύστασιν καὶ βελτίωσιν αὐτῶν καθὼς ἔχει βουλήσεως καὶ δυνάμεως· ἐκδουλεύωσι δὲ καὶ οἱ τοιοῦτοι κληρικοὶ καθὼς εἶσι τεταγμένοι εἰς τὴν τοιαύτην ἐπισκοπὴν, ἀποδώσωσι δὲ πρὸς αὐτὴν τὸ ἀνῆκον τέλος ὅσοι ἔχουσιν ὑποτελῆ κτήματα αὐτῆς καὶ μηδόλως ἀντιτείνοντες εἰς τοῦτο.

Ὅθεν τῇ ἰσχύϊ καὶ δυνάμει τοῦ παρόντος χρυσοβούλλου τῆς Βασιλείας μου, κατέχῃ μὲν καὶ νέμηται τὰ εἰρημένα ἅπαντα ὡς ἐκράτει καὶ ἐνέμετο καθὼς καὶ ἀνωτέρω διείληπται· διατηρῆται δὲ ταῦτα ἀνώτερα καὶ ἀκαταζήτητα ἀπὸ πασῶν ἐπερχομένων δόσεών τε καὶ ζητήσεων, καὶ οὐδεὶς οὐμήποτε τῶν ἁπάντων τολμήσῃ χεῖρα ἐπιβάλλειν ἐπ' αὐτοῖς πλεονεκτικὴν καὶ ἄδικον. Βούλεται γὰρ ἡ Βασιλεία μου ἀνενόχλητα καὶ ἀδιάσπαστα ἀπαντάπασι διατηρεῖσθαι ἀπὸ πασῶν τῶν ἐπερχομένων δημοσιακῶν δόσεών τε καὶ ζητήσεων· ἐπὶ τοῦτο γὰρ ἐπεχορηγήθη καὶ ἐπεβραβεύθη διαληφθεὶς τὴν ἁγιωτάτην ἐπισκοπὴν Σταγῶν ὁ πάρων χρυσόβουλλος τῆς Βασιλείας μου, ἀπολυθεὶς κατὰ μῆνα μάρτιον τῆς νῦν τρεχούσης τετάρτης ἰνδικτιῶνος τοῦ ἑξακισχιλιοστοῦ ὀκτακοσιόστου τεσσαρακοστοῦ [τετάρτου] ἔτους, ἐν ᾧ καὶ τὸ ἡμέτερον εὐσεβὲς καὶ θεοπρόβλεπτον ἐπεσημήνατο κράτος.

Ἀνδρόνικος, ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων, ὁ Παλαιολόγος. (Signé en vermillon.)

Charte de la ville de Phanarion. — L'acte dont on trouvera plus loin d'importants extraits est le plus ancien des documents byzantins que je publie; il est de l'an du monde 6803, ap. J.-C. 1295. Il appartient à la classe assez rare des documents civils : c'est une sorte de traité, une lettre sous serment, ὁρκομωτικὸν γράμμα, reconnaissant certains droits à la petite place de *Phanari* (3), dont le château paraît avoir remplacé l'ancienne forteresse homérique d'*Ithomé*. Aux conditions indiquées dans l'acte, la ville se donne comme possession héréditaire à un nommé Michel Gabriélopoulos, qui désigne son rang par la formule ἡ Αὐθεντία μου. Or nous savons par Cantacuzène (I, p. 473, 12, éd. Par.) que, dans les dernières années d'Andronic l'Ancien, la Thessalie était occupée par un personnage auquel l'historien donne le titre de *sébastocrator* et les noms d'Étienne Gabriélopoulos, Θετταλίας δεσπόζων Γαβριηλόπουλος Στέφανος ὁ σεβαστοκράτωρ : ce ne fut qu'après la mort de ce personnage, arrivée en

(1) Il est facile de retrouver sur notre Carte B les points principaux de cette limite : le village de *Slaténa*, le mont *Bounasa*, avec la rivière d'*Arapi*, appelée encore aujourd'hui *Shoutza* (Gorceix, *Bulletin de la Société de géographie*, 1874, p. 452, et la carte), le village de *Milia* près du mont *Zygos*, le bourg de *Khaliki*, enfin le mont *Kormos* ou *Korbos*, source du même nom, située dans le défilé entre *Tirna* et *Véterniko*.

(2) Manuscrit : ἀναγραφε, peut-être ἀναγραφέων.

(3) Comparez les chrysobulles de Joannina et d'Arta, publiés par Aravandinos. (Χρονογραφία Ἠπείρου, vol. II, p. 294 et suivantes.)

1332, qu'Andronic le Jeune rentra successivement dans la possession des forteresses de Golo, de Castrion, de Lycostomon, et de celles de Stagi, de Triccala, de Phanarion, de Damasi et d'Élassone, ἃ ὑπὸ Γαβριηλοπούλου ἐτέλουν. D'un autre côté, je trouve dans les autres bulles que j'ai découvertes la mention du même usurpateur, παρὰ τοῦ τότε αὐθεντεύοντος σεβαστοκράτορος τοῦ Γαβριηλοπούλου; sa domination est donnée aussi comme ayant précédé la reprise de possession du pays par le second Andronic, ἐλθόντος δὲ τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως ἐκείνου τοῦ Παλαιολόγου καὶ τὴν κατάστασιν τῶν Τρικκάλων ποιησαμένου. Le signataire de l'acte que nous publions doit être, soit le même personnage avec un autre surnom, soit l'un de ses parents. Ce document nous montre, au lieu de la langue artificielle des bulles ecclésiastiques, le véritable état de l'idiome vulgaire, tel qu'il était parlé dès cette époque. D'autre part, la calligraphie des scribes impériaux est remplacée par une écriture courante, pleine d'abréviations, dont le déchiffrement est très-difficile. Il faut ajouter que les moines du couvent de Leucosada, voisin de Phanari, avaient employé le papier doublé de toile blanche sur lequel la convention est écrite, pour y coller une de leurs bulles, que j'ai dû détacher par fragments, après l'avoir copiée, pour retrouver l'acte plus important qu'elle recouvrait. Les parties que l'humidité de la colle a effacées rendent en plusieurs endroits le rétablissement du texte impossible; je me contente d'extraire les articles les mieux conservés, qui, du reste, paraissent contenir ce qu'il y avait de plus important dans le traité.

ΟΡΚΟΜΩΤΙΚΟΝ ΓΡΑΜΜΑ.

(Extraits.)

Ἐπει[δὴ ἀπαιτοῦ]σι παντὶ ..... ἔρχοντες Φαναριῶται, μείζονές τε καὶ μικροί, [κοσμικοὶ καὶ] κληρικοί, χρυσοβουλλάτοι καὶ ἐσκουσάτοι, ὅπως πορίσονται [γράμματος τῆς Αὐθεντίας μου κ. τ. λ.].

Ἂν δε.....] εὑρίσκονται ἢ τινες εὑρίσκοντο, στρατιῶται ἐμμένωσι καὶ ἀποδίδωσι τὴν αὐτὴν στρατιωτικὴν δουλείαν καὶ οὐχὶ ἀπαιτῶνται εἰς ἑτέραν, ἤγουν εἰς φύλαξιν τζακονικὴν (1).

Εἶτα οὐ μὴ προ[σοικί]σω Ἀλβανίτας, ἢ ἐγὼ ἤ τις ἀπὸ τῶν κληρονομοδιαδόχων, εἰς τὴν περιοχὴν τοῦ αὐτοῦ κάστρου, πάρεξ ὅσον ἔχουν διὰ χρυσοβούλλου καὶ προστάγματος βασιλικοῦ, εἰς ὅσα κτήματα ἐκράτουν παρὰ τῶν Φαναριωτῶν διὰ προστάγματος βασιλικοῦ.

Ἀλλ' οὐδὲ νὰ ἀπαιτήσω τοὺς αὐτοὺς Φαναριώτας ἅπαντας εἰς ταξήδιόν (2) που τότε εἰς χρόνους τρεῖς· μετὰ δὲ τὴν πλήρωσιν τῶν τριῶν χρόνων, ἵνα δίδωσιν δουλείαν στρατιωτικὴν καὶ οὐχὶ ἑτέραν, ἤγουν τζακονικήν. — Ὡσαύτως καὶ οἱ τοπικοὶ ἅπαντες νὰ δουλέβωσι εἰς τὸ κάστρον τὸ Φαναρίου καὶ ὀχὶ ἀλλαχοῦ. — Νὰ κατέχωσι δὲ ὅσα ἔχουσι εἰς τὴν Δόριτζαν καὶ ἀλλαχοῦ, ὅσα ἔχουσι διὰ χρυσοβούλλου βασιλικοῦ καὶ γράμματος τοῦ ἐπάρχου. Ἔτι δὲ ἵνα κατέχωσι καὶ σεβασμίαν μονὴν τῆς ὑπεραγίου μου Θεομήτορος ἤγουν ἡ Λυκουσάδα καὶ τὴν Μεγάλην Πόρταν (3), κτήματα ὅσα ἂν ἔχωσι διὰ χρυσοβούλλων καὶ ἑτέρ[ων προσταγμάτων].

Suit un article, malheureusement très-mutilé, où il est question d'un καβαλλάριος ὁδοιπόρος μετὰ τῆς συντροφίας αὐτοῦ. On lit plus loin :

Ἀλλ' οὐδὲ πηγάνηται τὸ αὐτὸ κάστρον τοῦ Φαναρίου τότε παρά τινα, ἀλλ' οὐδὲ Φραγκικὴν φύλαξιν νὰ βάλω, ἀλλὰ νὰ κατέχηται παρ' ἐμοῦ καὶ τῶν κληρονομοδιαδόχων μου. — Ὡσαύτως οὐδὲν ἔχωσι καὶ ἀπαιτῶνται οἱ τοιοῦτοι Φαναριῶται εἴς τινα δόσιν ἤγουν ἀγκαρίαν, ψωμοζημίαν, οἰνοελαίου δόσιν, νόμιθρον καὶ χοιροδεκατείαν ἢ καστροκτισίαν ἐν ἑτέρῳ τόπῳ καὶ κάστρῳ, πάρεξ μέντοι κατέχειν ἐξ αὐτῶν τὴν Αὐθεντίαν τὴν ὠφειλομένην αὐτῶν στρατιωτικὴν δουλείαν καὶ τὸ κομέρκιον φόρον, παρθενοφθορίαν καὶ πενταμίδειαν. — Ἂν δὲ διαβλήθη τις περὶ ἀπιστίας ἢ ἀνυπο[τάγης, νὰ δικάζηται ἐνώπιον] ἁπάντων τῶν ἀρχόντων καὶ νὰ παιδέβηται αὐτὸς μόνον, οὔπη τις πρὸς τὸ πταῖσμα αὐτοῦ, καὶ οὐχὶ ἕτερος ἀπὸ τὸ γένος αὐτοῦ, ἢ υἱοὶ ἢ ἀδελφοὶ ἢ φίλοι αὐτοῦ.

Ὅθεν ὀμνύει ἡ Αὐθεντία μου εἰς τὰ [εὐαγγέλια, εἰς τὸν τίμιον καὶ ζωόποιον σταυρόν,] εἰς πάντα ἅγια, εἰς τὸ

(1) Il s'agit d'un service analogue à celui que faisaient les Tzaconiens pour la garde du palais impérial. (Pachym., IV, 26, Codin. Palat., II, 6; V, 47, 50.)

(2) Ταξήδιον, ταξείδιον, indique proprement la mobilisation des troupes pour une expédition hors du pays.

(3) Monastères voisins de Phanari. Malgré la leçon du manuscrit, les noms de ces couvents devraient peut-être se lire au nominatif.



ταξιάρχην τῶν ἄνω δυνάμεων τὸν Μιχαὴλ καὶ εἰς τὴν ὑπέραγνον δέσποιναν Θεοτόκον τὴν κυρίαν ἡμῶν, ἵνα τὰ ἄνωθεν γεγραμμένα κεφαλαῖα πληρώσω καὶ στέργω, ἐγώ τε καὶ οἱ κληρονομοδιάδοχοί μου καὶ οὐ μὴ καταλυθῇ τι ἐξ αὐτῶν τῶν κεφαλαίων παρ' ὅλης τῆς ζωῆς τῆς ἐμῆς καὶ τῶν κληρονομοδιαδόχων μου· ἀλλὰ κατέχῃ εἶς ἕκαστος Φαναριώτης ὅσον ἂν μέτεστι δοθῆναι κτῆμα καὶ ὑπόστασις διὰ γράμματός μου εἰς τὴν λί γονικότητα, αὐτὸς καὶ οἱ αὐτοῦ παῖδες. Διὰ γὰρ πίστωσιν καὶ ἀσφάλειαν γέγονε τὸ παρὸν ἡμέτερον ὁρκωμοτικὸν γράμμα καὶ παρεδόθη τοῖς περιλειφθεῖσι Φαναριώταις, κατὰ μῆνα Ἰούνιον, ἰνδικτιῶνος [δεκάτης], ϛ ω γ +.

Μιχαὴλ ὁ Γαβριηλόπουλος. (Signé à l'encre noire.)

On aura remarqué surtout parmi les articles de cette convention l'énumération d'un certain nombre d'impôts et de contributions vexatoires, dont les noms bizarres et compliqués trahissent le triste régime sous lequel vivait le pays vers la fin du treizième siècle. La charte de Phanari en contient quelques-uns qui n'étaient pas connus; nous les expliquerons avec ceux qui se retrouvent communément dans nos autres bulles thessaliennes. L'ἀγκαρία, ou mieux ἀγγαρεία, répond à la corvée; son nom vient des réquisitions qui s'exerçaient en Perse pour le service des postes, ἄγγαρα; on trouve aussi παραγγαρεία. La ψωμοζημία (de ψωμός) paraît être une réquisition de vivres, analogue à celle qui est appelée οἰνοελαίου δόσις et ailleurs καταίτησις σίτου καὶ οἴνου : ce droit de pourvoierie, παρασιτεία, se compliquait du droit de logement, μητάτον (du terme militaire latin employé pour désigner le campement, (*metari*): c'est le *konaki* actuel, l'*infausta præbitio hospitalitatis* des lois romaines. La réquisition pour les fortifications est spécialement nommée καστροκτισία. Le νόμιθρον ou νόμιστρον est un impôt sur les troupeaux et sur la pâture; il ne faut pas le confondre avec la contribution en espèces, νομισμάτων κάθεσις. Dans la même classe rentre la dîme sur les porcs, χοιροδεκατεία; il y avait jusqu'à un droit de *faire paître* les abeilles, μελισσονόμειον. Citons encore le fouage, καπνολόγιον, et un impôt sur les fortunes ou une sorte de capitation sous le nom de βιολόγιον. La prébende, πρεβένδα, est un revenu ecclésiastique frappant certaines terres; il était appelé anciennement ἀδελφάτον, d'où probablement le mot ἀδελφατάριος, que nous trouverons tout à l'heure. Les habitants de Phanari ont besoin d'une charte spéciale pour se soustraire au plus grand nombre de ces vexations; ils supportent seulement, avec le service militaire, le droit sur les marchandises, κομμέρκιον, un impôt sur les mariages, παρθενοφθορία, dont le nom fait penser à certaines coutumes singulières de notre régime féodal, et une troisième contribution désignée par un terme difficile à lire, peut-être πενταμερεία. D'après une autre de nos bulles, la liste des agents, μαζοί, qui exerçaient ces vexations n'est ni moins longue ni moins étrange que celle des impôts : ce n'était pas seulement contre le chef de la province, contre les ducs ou commandants militaires, contre les collecteurs de prébendes ecclésiastiques que la propriété avait à se défendre, mais contre toute une nuée de serviteurs subalternes, pages, piqueurs, fourriers, estafettes, fauconniers : οὐδὲ ἡ κατὰ καιρὸν κεφαλή, οὐδὲ δοὺξ, οὐδὲ παιδόπουλον, οὐδὲ σκυλόμαγκος, οὐδὲ μητατάριος, οὐδὲ ἐξελαστὼρ, οὐδὲ ἀδελφατάρις, οὐδὲ ἱερακοπετριτάριος, οὐδὲ ἄλλος τις τῶν ἁπάντων μαζῶν. On peut douter que les πάροικοι de ces derniers siècles de la période byzantine aient beaucoup perdu à devenir les *rayas* des Turcs.

FIN.





ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 7, ligne 1, lisez: thrace.

Pages 21 et 22, inscription n° 5. Sur un marbre contenant un traité entre les villes d'Athènes et de Néopolis (Richard Schöne, *Bas-reliefs grecs des collections d'Athènes*, n° 48), une divinité, nommée ΠΑΡΘΕΝΟΣ, est représentée en face d'Athéné, sous la forme d'une jeune fille, d'une taille inférieure à celle de la déesse d'Athènes et coiffée simplement du polos. C'était évidemment à cette divinité locale qu'était consacré notre *Parthénon*. Strabon (p. 308) place aussi dans la Chersonèse Taurique un lieu nommé τὸ τῆς Παρθένου ἱερὸν, δαίμονός τινος ; mais il ne se prononce pas sur le caractère de cette déesse. Il ne faut donc pas se hâter de reconnaître, surtout dans la *Parthénos* de Néopolis, une forme de l'Artémis thrace, comme le voudrait M. Schöne. Sans parler de Coré, qui était étroitement liée aux légendes de cette région, je me contenterai de faire remarquer que le polos est aussi la coiffure d'Athéné, dans ses statues d'ancien style.

Page 26, inscr. n° 6. Cette inscription est une épitaphe chrétienne, avec l'orthographe si commune de κυμητή[ριον] p. κοιμητήριον (Cf. p. 96, note 1). En revoyant mes notes de voyage, j'ai constaté que la pierre même avait été entaillée de manière à figurer une croix grossière : les points doivent être reportés du côté opposé, comme dans la figure ci-contre.

ΚΥΜΗΤΙΙ
ΜΑΡΚΟΥ. . .
ωCΤΗCC. . .
CΗΘΟΥ. .
Δ ω C. . .

Page 42, inscr. 18. Il faut très-probablement rétablir le sens comme il suit : ...*se*(*rvus*) *Burreni, Trabicent*[*hi*] *f*(*ilius*). Ce nom thrace est donné par d'autres inscriptions.

Page 96, inscr. 51. La fin de l'inscription n'est peut-être qu'une abréviation de la formule connue : οὐδεὶς ἀθάνατος.

Page 128, inscr. n° 61, ligne 17. Il faut décidément lire : *signatae mystidis arte*, en sous-entendant *simplicitas* comme sujet.

Page 136. Au lieu de « Panaghû-dagh », lisez « Panaghîr-dagh. »

Page 149 : au lieu de « *khasa* », lisez « *kasa* ».

Page 203, inscr. n° 104. Il est plus conforme à l'usage de lire : τὸ [πα]ρὸν πρωπύλεον.

Page 226. Dans mes différents travaux sur les ruines d'Haghia Triadha, j'ai fourni tous les éléments d'une hypothèse, que je n'ai cependant voulu formuler nulle part en termes positifs. Elle repose sur ce fait, que le canton de Palatitza appartient à la circonscription ecclésiastique de Verria. De là on peut induire que, dans l'antiquité, il dépendait de l'Émathie, plutôt que de la Piérie, dont les limites naturelles sont mieux marquées en cet endroit par les montagnes que par le cours de l'Haliacmon. Si l'on admettait cette conjecture, aucune ville émathienne assurément ne se prêterait mieux à passer sur la rive droite que la ville de *Miéza*, puisque Miéza et Béroea étaient considérées comme les filles du fleuve Bérès, qui n'est autre que l'Haliacmon. La position du fleuve, débouchant dans la plaine de Macédoine, entre ces deux villes, n'en répondrait que plus heureusement à la filiation mythologique rapportée par Étienne de Byzance. On serait amené ainsi à reconnaître, dans l'édifice que nous avons fouillé, le célèbre *nymphæon* de Miéza, où Alexandre fut instruit par Aristote, véritable palais d'été des rois de Macédoine, qui aurait compris dans ses constructions une salle d'eaux jaillissantes, un remarquable nymphée, comme celui qu'on a découvert dans la maison d'Auguste au Palatin. L'hypothèse étant conduite jusque-là, il resterait un dernier pas à lui faire franchir : ce serait d'alléguer que le royaume de Macédoine, vu son étendue médiocre, ne pouvait posséder beaucoup

de ces résidences royales. Or le nymphée de Miéza, que Philippe paraît avoir trouvé tout construit dès les premières années de son règne, remontait sans doute à ses prédécesseurs; il y aurait donc quelque motif de confondre cet édifice avec la maison d'Archélaos, dont la situation ne nous est pas connue. Nous retrouverions ainsi dans un seul et même monument et le nymphée illustré par l'éducation d'Alexandre et le palais décoré des peintures de Zeuxis.

J'ai opposé plus haut (p. 209, note 2) une grave objection à ce système: c'est le texte de Pline, relatif à des grottes de stalactites, qui existaient dans le nymphée de Miéza et sur lesquelles personne mieux qu'Aristote n'avait pu fournir les premiers renseignements scientifiques. Nous n'avons rencontré à Palatitza aucune trace indiquant des grottes semblables, ni même aucun vestige de concrétions calcaires dans les ruisseaux du pays, tandis que, du côté de Verria et notamment à *Verriotiki-Vrysi*, où M. Delacoulonche a placé Miéza, les eaux conservent cette propriété et les montagnes sont formées en partie de roches de sédiment, qui présentent des cavernes à pétrifications. Il est vrai de dire que, si l'on serre de près le texte de Pline et surtout les mots *in ipsis cameris*, on voit qu'il y est fait allusion non à des grottes naturelles, mais à des stalactites, qui se formaient après coup dans les constructions du nymphée, *aux voûtes mêmes* des salles ou des grottes artificielles. Je dois ajouter que la pierre poreuse, employée à l'édifice de Palatitza, offre bien une certaine analogie avec la roche des montagnes de Verria; mais il serait étonnant que, dans le cas où il y aurait eu en cet endroit des concrétions remarquables, nous n'ayons retrouvé sur le sol et dans la masse de terre remuée par nos fouilles ni le plus petit débris de stalactites ni aucun vestige des voûtes où elles se formaient.

En résumé, sans repousser absolument les hypothèses séduisantes qui ne peuvent que donner une plus grande renommée aux ruines de Palatitza, je n'ai pas voulu m'y arrêter. J'ai pensé qu'il convenait à l'auteur d'une découverte de lui conserver plus que personne un caractère scientifique, en se montrant très-réservé dans la voie des conjectures. Mais je tenais aussi à prouver, par cette note additionnelle, que je n'avais négligé aucun des éléments du problème.

Page 273. Il est probable que les mots πρώτως ἤχθη doivent s'entendre plus simplement de la première célébration de la fête périodique instituée par Hérennia.

Page 289, inscr. n° 120. Un passage de Pausanias (X, 32) montre l'étroit rapport qui existait entre les rites plutoniens de l'Asie Mineure et le texte de notre inscription macédonienne: Τὸ δὲ αὐτὸ καὶ ἐν ταῖς ὑπὲρ Μαιάνδρου πόλεσι θεοὶ ποιοῦσιν οἱ καταχθόνιοι· οὓς γὰρ ἂν ἐς τὰ ἄδυτα ἐσιέναι θελήσωσιν, ἀποστέλλουσιν αὐτοῖς ὀνειράτων ὄψεις.

Page 301. M. Ferdinand Bompois, dans un mémoire spécial, conteste l'attribution de la légende ΛΥΚΚΕΙΟΥ aux Lyncestes: c'est pour lui le nom d'un roi inconnu de Péonie.

Page 320. Au lieu de « Donzon » lisez « Dozon ».

Pages 329-330, inscr. n° 33. Hérodote nous apprend que, déjà de son temps, les Grecs distinguaient du héros thébain, l'Hercule Olympien, adoré comme un dieu; il le rattache lui-même à l'Hercule tyrien (III, 44).

Page 336. Dans plusieurs exposés géographiques, publiés à l'étranger, je lis cette assertion, que l'emplacement de Stobi aurait été découvert « en même temps » ou « presque en même temps » par G. de Hahn et par moi. Il importe de détruire sur ce point toute équivoque. G. de Hahn, passant, en 1858, dans la vallée du haut Vardar, recueillit, de loin, quelques indications sur des ruines et sur des inscriptions qu'on lui dit se trouver au confluent de cette rivière avec la Tzerna, près d'un hameau nommé *Gratzka*. Dans une courte note de son *Voyage de Belgrade à Salonique* (p. 175), il émet la supposition que ces ruines peuvent être celles de Stobi: *Wir vermuthen in ihnen Reste der alten Stobi*. Là se borne sa prétendue découverte, car il n'a pas vu l'emplacement dont il parle et il en est resté, comme il le marque lui-même, à une distance de plus de cinq heures de marche. En 1861, au moment où cette note hypothétique, que je ne connaissais pas et que je ne pouvais pas connaître, était publiée avec le voyage de G. de Hahn, dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne* (section d'histoire et de philologie, vol. XI, p. 175), j'explorais méthodi-

quement le cours inconnu de la Tzerna, dans le but arrêté de déterminer la position encore incertaine de Stobi; je retrouvais l'enceinte même et les nombreux débris de la ville antique, et j'y copiais sur une inscription le nom du *municipium Stobensium,* qui ne laisse aucun doute sur l'identité des ruines. Ces résultats, obtenus le 4 octobre 1861, étaient annoncés à l'Académie des Inscriptions, par M. Léon Renier, dans la séance du 8 novembre de la même année (*Comptes-rendus* de M. Ernest Desjardins, 5me année, p. 283). Après la publication du Voyage de G. de Hahn, la position de Stobi était encore tellement douteuse, que le touriste anglais Tozer, en 1865, passant en vue de l'ancienne enceinte, ne s'y arrête point, la prend pour un village bulgare fortifié (!) et la cherche encore sur la rive opposée de la Tzerna. Pour toutes ces raisons, je suis en droit de réclamer absolument pour notre mission la découverte de Stobi.

Page 344. Au lieu de *Britannicus,* lisez *Brettanicus.*

Page 346, ligne 5. Au lieu de « à Ravenne », lisez « de Ravenne ».

Page 355, ligne 31. Au lieu de : « qui enferment au nord le quartier », lisez « qui enferment le quartier ».

Page 356, ligne 5. Au lieu de « du côté du nord », lisez « de ce côté ».

Page 369. La grande levée que l'on remarque au milieu de la troisième enceinte de Dyrrhachium (plan II) pourrait appartenir à cet hippodrome d'Anastase.

Page 372, ligne 27. Au lieu de « 129 av. J.-C. », lisez « 229 av. J.-C. »

Page 372. Une inscription d'arbitrage trouvée à Corcyre, datée du stratége thessalien Hippolochos de Larisse (181 av. J.-C.), nous montre un habitant d'Apollonie et un autre de Dyrrhachium chargés de régler une question de limite entre deux villes de la Thessalie et de la Perrhébie : on y trouve déjà le mot Δυρραχῖνος (*Rheinisches Museum*, 1863, p. 540).

Page 391. Comparez le nom de Μὴν Σαβάζιος dans Proclus (*in Tim.*, IV, 251), l'association de Zeus Sabazios avec Men sur un bas-relief de Coloé, en Lydie, celle de Zeus Masphalatenos, surnommé lui-même τύραννος, avec Men Tyamou et Men Tyrannos sur les monuments de Mæonia (Le Bas et Waddington, *Inscr. de l'Asie Mineure*, 561, 668, pl. 136. Texier, *Descr. de l'Asie Mineure,* II, p. 52. *Acad. Belg. Mém. étrang.*, XXX; enfin l'*Attis Menotyrannus* des inscriptions latines (Orelli, 1900, 2264, 2353).

Page 394. Polémon place une source appelée Céphise, à Apollonie, dans le voisinage du gymnase (Didot, *Fragmenta historicorum græcorum,* III, p. 140).

Page 420, inscr. nº 207. L'étymologie du mot σιτοβόλειον indique proprement une construction souterraine, dans laquelle on *jetait* le blé. J'ai fait déblayer, sur l'acropole même de Pharsale, une sorte de λάκκος ou de grand *silo,* qui doit avoir eu une destination de ce genre. C'est une construction en grands blocs quadrangulaires, disposée d'après le système de l'encorbellement, et remaniée plus tard avec du ciment et des briques. Le colonel Leake (*Northern Greece,* I, p. 459) l'a prise pour l'ouverture d'un *trésor,* analogue à celui de Mycènes; mais elle n'a que 1^m^,20 de profondeur, sur 1^m^,60 de diamètre.

Page 424, inscr. nº 199. Χενο pour Χηνώ : comparez les noms propres Χηνέας, Χηνίδας. On pourrait supposer aussi que, dans l'ancien alphabet thessalien, le signe ψ prenait la valeur de ψϟ ou Ξ, ce qui permettrait de lire Ξενώ; mais le vers n'y serait plus.

Page 426, inscr. 200, l. 39, et page 428, inscr. 203. Les noms de Πάναιρος et Στρόφακος se trouvent dans Thucydide (IV, 78) comme ceux de deux Pharsaliens, du parti de Lacédémone, qui favorisèrent le passage d'Agésilas à travers la Thessalie. Notre Πάναιρος, en particulier, dont le fils fut probablement *tagos,* devait appartenir aux familles aristocratiques de Pharsale.

Page 435. Dans la *Mission au Mont Athos* de MM. l'abbé Duchesne et Bayet, que publient en ce moment les *Archives des Missions littéraires et scientifiques*, le mot ἱπποδρομίου se trouve en toutes lettres sur une inscription de Larisse (nº 160), mais encore dans des conditions anormales, terminant seul une longue liste d'affranchissements. Il faut songer aussi que, dans une ville comme

Larisse, les pierres sont souvent apportées des environs, et que la Perrhébie, où le mois Hippodromios était national, n'est éloignée que de deux ou trois heures. Le n° 161 du même recueil donne 'Ι]τωνίου τρίτῃ; le n° 162 range à la suite dans le second semestre 'Αφρίῳ, Θύῳ, 'Ομολώῳ, et le n° 163 également, Λεσχανορίου, 'Αφρίου, Θύ[ου], 'Ομολώ[ου].

CATALOGUE DES MONUMENTS RAPPORTÉS AU LOUVRE.

Statue de Muse assise (la tête et les bras manquent); marbre: Philippes.

Inscription d'Opimius Felix; marbre : Philippes.

Statuette de Muse (la tête manque); marbre : Amphipolis.

Stèle funéraire : famille grecque; marbre : Amphipolis.

Fragment d'un banquet funéraire de grande proportion; marbre : Amphipolis.

Stèle funéraire : femme au parasol; marbre : Thessalonique.

Petite stèle : banquet funéraire; marbre : Thessalonique.

Stèle funéraire : cinq portraits; marbre : Thessalonique.

Double chapiteau et double base du grand ordre ionique de Palatitza; pierre.

Fragment d'un autre chapiteau ionique du même édifice; pierre.

Trois fragments de chapiteaux du petit ordre ionique de Palatitza; pierre.

Fragment d'un chapiteau et tambour de colonne engagée du grand ordre dorique de Palatitza; pierre.

Angle d'un chapiteau corinthien : pierre; Palatitza.

Fragments divers de l'édifice de Palatitza : pierre.

Fragments de trois bas-reliefs : femme avec un serpent; jambes d'homme couché; bouclier et draperie; marbre : Palatitza.

Deux fragments de tuiles plates peintes; terre-cuite : édifice de Palatitza.

Fragments de tuiles d'antéfixe à palmettes; terre-cuite : même édifice.

Battant d'une porte en marbre blanc : tombeau de Palatitza.

Fragment d'un autre battant de même provenance.

Divers fragments de stuc peint jaune et rouge, de même provenance.

Pivot de porte en bronze : même provenance.

Petits fragments de bronze : tête de boulon grec; clou à rivet; miroir circulaire; armatures de forme conique : Palatitza.

Battant de porte en marbre grisâtre : tombeau de Pydna.

Lit funèbre, en deux plaques, orné d'une figure de lion et de montants sculptés; marbre : même tombeau.

Tête de lion en bronze, portant un anneau de porte : même tombeau.

Fragment de stuc marbré : même tombeau.

Petite lampe en terre cuite, brisée : même tombeau.

Bas-relief : famille macédonienne; marbre : Æané.

Pointe de flèche barbelée; fer : Æané.

Inscription de l'aqueduc de Dyrrhachium; marbre.

Inscription d'Épidamnus Syrus; marbre : Dyrrhachium.

Deux figures en haut-relief : Déméter et Coré; pierre : Dyrrhachium.

Fragment de frise : tête de bœuf avec guirlande; pierre : Dyrrhachium.

Deux figures en bas-relief : gladiateurs combattant; moulages : Dyrrhachium.

Tête de Déméter voilée; marbre : Apollonie.

Antéfixe : danseuses et palmette; marbre : Apollonie.

Stèle : cavalier apolloniate; pierre : Apollonie.

Fragment d'atlante en pierre : Apollonie.

Petit chapiteau ionique; marbre : Apollonie.

Petit chapiteau dorique; pierre : Apollonie.

Stèle votive : banquet en l'honneur des Grands-Dieux; marbre : Larisse.

Stèle : cavalier à casque recourbé; marbre : Pélinna.

Bas-relief archaïque : l'exaltation de la fleur; marbre : Pharsale.

Pesons et vase fusiforme; terre cuite : tumuli de Pharsale.

Inscription grecque : liste d'affranchissements; marbre : Phères.

Partie inférieure d'un sarcophage, orné d'entrelacs et d'une petite figure de lion; marbre : Nicopolis.

TABLES ANALYTIQUES DES MATIÈRES.

Les numéros renvoient aux inscriptions, les simples chiffres aux pages. Les mots en italiques ou en caractères grecs sont tirés directement des inscriptions ou des manuscrits.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

MYTHOLOGIE.

ARCHÉOLOGIE GRECQUE.

Stratéges des Thessaliens.

ARCHÉOLOGIE ROMAINE.

NOMS GRECS.

Les noms précédés d'un astérisque sont des adjectifs patronymiques.

Noms thraces et barbares.

NOMS ROMAINS.

Les surnoms sont précédés d'un astérisque.

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE ET BYZANTINE.

Les mots se rapportant à l'antiquité chrétienne proprement dite sont marqués d'un astérisque.

ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES, ETC.

(Listes complétées sur divers documents inédits.)

Métropolitains de Larisse :

Ἀντώνιος. . . . . . en l'année 1366
Νεῖλος (n° 229). 1348
Διονύσιος (442) . . . . . . v. 1426
Μάρκος. 1499
Βησσαρίων [ὁ ἐν ἁγίοις] (440, n° 242). 1520-41
Νεόφυτος 440, n° 242). . . . 1558
Δανιήλ (n° 230). 1573
Ἰάκωβος. 1738

De Thessalonique :

Νύμφων (343). 1450

D'Achridha :

(?) Γρηγόριος (n° 140). 1312

De Rasca :

Ghérasimos (440). 1776

Évêques de Stagi :

Βησσαρίων (442). 1367
Νεῖλος. . . . . 1362 ou 77
Νεόφυτος. . . . . avant 1541
Ἰωασάφ (n° 230). 1573
Βησσαρίων (445) . . . .

De Phanari :

Δαμιανός. 1382
Ἰωασάφ. . . . . après 1426
Ἰγνάτιος (n° 242). . . . . . v. 1530
Μαρτύριος (n° 242). 1558

De Litza :

Λούκας (n° 242) 1558

De Démétriade :

Ἰουσήφ (n° 242). 1558

De Servia :

Ἰάκωβος (451). . . . . v. 1300

De Kitros :

Νεόφυτος (n° 244). 1486

D'Elassone :

Bessarion (saint). 1512

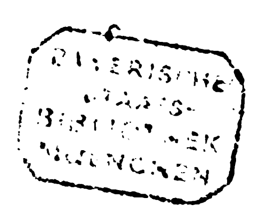
Premiers de Stagi :

Νεῖλος (441). . . 1362, 1367, 1377
Νεόφυτος (442). 1382, 1388
Νίφων (442). . . . .
Σεραπίων (442). 1426
Κυπριανός (442) . . . . —
Ἀκακίας (442). . . . . —

Pères du Météore :

Ἀθανάσιος (443, n° 231). . . † 1347
Μακάριος (442). 1382, 1388
Ἰωασάφ (442). . . . . v. 1426
Γαλακταίων (443). . . . . . .
Συμεών (n°s 234, 236). 1557, 1558

TABLE DES CHAPITRES.



Paris. — Typogr. Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56.

